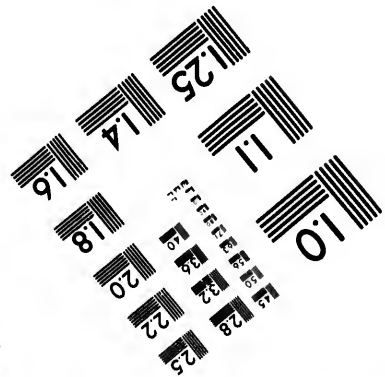
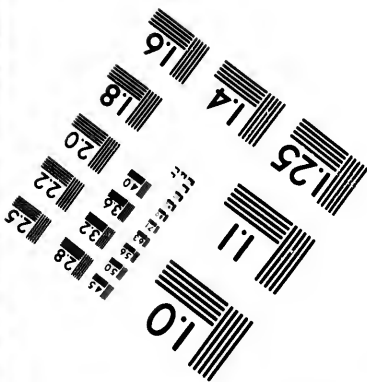
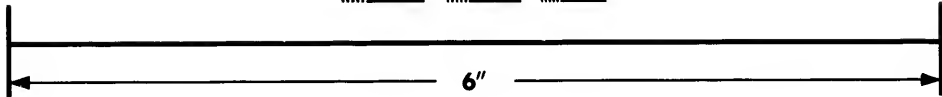
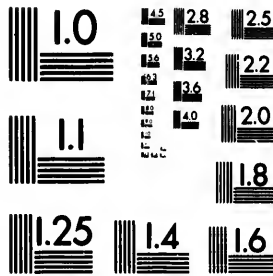


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

14 28
16 32
18 22
20

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

01

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

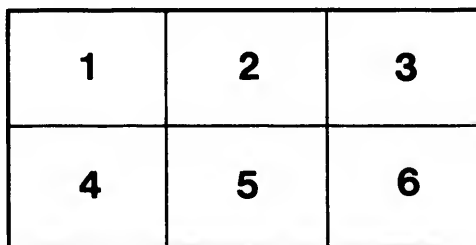
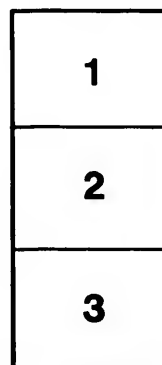
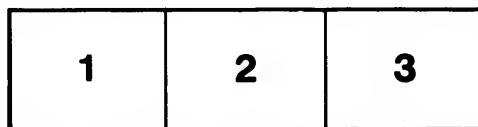
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

taille
du
modifier
une
image

grata
o

pelure,
à

32X

PHI

D

7

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME DIX-HUITIÈME.

L'É

D

Ce q
de
on
les
Ma
&

Par

ÔTE

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, de l'Académie Française.

TOME DIX-HUITIÈME.



A PARIS,

ÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



A

CHI

D

QUA

TOYA

K

C

écouve

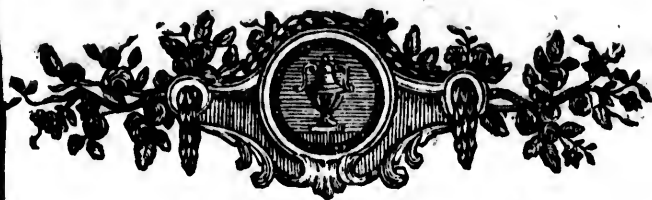
Ru

E C

Anadi

To

67539



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

QUATRIÈME PARTIE.
VOYAGES AUTOUR DU MONDE
ET AUX POLES.

LIVRE IV.
KAMSCHATKA.

CHAPITRE III.

*Découverte & Conquête du Kamschatka par les
Russes. Leur Commerce avec ce Pays.*

LE COSAQUE WOLODIMER, Commissaire
Anadir-Ostrog, reçut ordre, en 1697, d'étendre
Tome XVIII. A

Kamf-
chatka.

1 HISTOIRE GÉNÉRALE

**Kamf-
chatka.**

la domination Russe, en découvrant & soumettant de nouveaux pays. Il envoya seize soldats, commandés par le Capitaine *Morosko*, pour lever des tributs & faire des conquêtes. Celui-ci s'avança jusqu'au Kamfchatka, qui n'est pas à cent lieues de la riviere d'Anadir. Sur le récit de son expédition, le Commissaire partit lui-même, à la tête de cent hommes, pour soumettre les Kamfchadales. La résistance fut longue & opiniâtre de la part de ces peuples sauvages, qui n'avaient rien à perdre que leur liberté. Ils manquaient d'armes, mais les Conquérens ne pouvaient arriver qu'en très-petit nombre, à une si grande distance & par des routes si difficiles. Les succès furent long-temps balancés. Les Cosaques chargés de cette expédition, par la Cour de Russie, combattirent avec courage & formaient des établissemens. Mais bientôt l'abus tyrannique du pouvoir, les débâcles, les discordes intestines offraient une vengeance facile aux Kamfchadales, qui, après avoir payé quelques tributs de peaux de bêtes, finissaient par égorger leurs vainqueurs.

Les dangers & les peines qu'il fallait essuyer dans une longue route de terre, au milieu de peuples indépendans ou peu soumis, toujours prêts à la guerre ou à la révolte, obligèrent de chercher une plus courte & plus sûre. On tenta dès l'an 1715, un passage par mer, d'Ochotska

& soumettant
soldats, com-
o, pour lever
. Celui-ci s'a-
est pas à cent
le récit de son
t lui-même, à
mettre les Kamf-
& opiniâtre de
si n'avaient rien
uaient d'armes
nt arriver qu'e
nde distance à
cès furent long
chargés de cette
e, combattaien
ablissements. Ma
puvoir, les de
offraient une ven
qui, après avo
bêtes, finissaien
il fallait effuye
e, au milieu de
soumis, roujou
, obligèrent de
s sûre. On tenta
ner, d'Ochotska

Kamschatka. Ainsi, l'on devait aborder à cette Presqu'isle par la côte occidentale, au lieu d'y entrer par la côte orientale. D'ailleurs c'étaient deux voies ouvertes à la conquête & au commerce; mais la dernière avait les plus grands avantages. D'*Takoutsk*, qui est sur la Léna, il n'y a gueres que dix ou douze degrés jusqu'à *Ochotsk*; au lieu de trente degrés à parcourir depuis cette riviere jusqu'à celle d'*Olioutore*. D'*Ochotk* on ne sa qu'une traversée d'environ trois cens lieues de mer, pour aborder au Midi du Kamschatka, par un climat toujours plus doux. Dès qu'on eut trouvé cette route, les tributs ne passèrent plus par le Nord. Mais ils furent toujours en proie à l'avidité des Commissaires, & au pillage des Cosaques, qui tantôt emprisonnaient les Officiers de Russie, & tantôt vexaient les habitans du Kamschatka. Ceux-ci tuaient à leur tour les Collecteurs des taxes. Il ne se fit que des brigandages, pendant trente ans dans toute cette Presqu'isle, entre ceux qui travaillaient à la réduire, & ceux qui résistaient au joug de la conquête. C'est le sort de toutes les nouvelles Colonies. Il faut les arroser de sang, & les engraisser de carnage, pour les préparer à la culture, à la civilisation, aux beaux arts.

Cependant l'esprit du Czar Pierre premier, qui

4 HISTOIRE GÉNÉRALE

Kamf-
chatka.

joignait aux vues d'agrandissement, l'ambition d'clairer son Empire, pour l'illustrer; cet esprit de conquête & de lumiere, suggéra quelques expéditions utiles. En 1720, on tenta la découverte des Isles Koriales, que la mer semble avoir détachées du Kamfchatka, & que la politique y veut rejoindre. On le parcourut, on les suivit jusqu'à l'Isle *Matzumai*, qui touche presque au Japon. C'était le chemin d'un commerce à ouvrir entre les Russes & les Indiens & de faire communiquer l'équateur avec le cercle polaire. En 1728, on leva la carte des côtes septentrionales du Kamfchatka, d'où l'on s'éloigna jusqu'au soixante-septieme degré dix-sept minutes de latitude: car il est plus aisé de faire des voyages que des établissemens. En 1729, un Capitaine Russe & un Chef de Cosaques, allerent avec des troupes au Kamfchatka, par ordre de la Cour afin d'en reconnaître les côtes, soit au Nord soit au Midi; de soumettre, de gré ou de force tous les Koriaques, qui ne seraient pas tributaires de planter des colonies & de bâtir des ostrogs de cimenter un commerce avec les Nations circonvoisines: mais ces ordres ne purent s'exécuter qu'en partie. Ce fut beaucoup d'avoir levé le plan des côtes méridionales jusqu'aux frontieres de la Chine. Ainsi le Kamfchatka, ce pays sauvage, peut devenir un jour le chemin d'un grand

commerce
aura pas
du Japon
pour facil
de l'Asie
angereux
hardit
n a jetté
En effe
nt éche
avire, ch
e coton
une aut
impête
es vents
otes, p
archanc
ans la m
Kaia-Lo
ommes
ous une
c des dé
ours, il
es Kam
s leur f
ue s'ét
aponais
eau, se

RALE

l'ambition d'
 et esprit de co
 ues expédition
 de des Isles Kou
 chées du Kam
 joindre. On le
 Matzumai, qu
 e chemin d'un
 & les Indiens
 avec le cercle
 des côtes sep
 l'on s'éloigna
 x-sept minute
 re des voyage
 un Capitaine
 erent avec de
 e de la Cour
 oit au Nord
 é ou de force
 pas tributaires
 des ostrogs
 Nations cir
 rent s'exécute
 ir levé le plan
 ontieres de la
 pays sauvage,
 d'un grand

commerce. Qui fait même, si cette Péninsule
 aura pas des liaisons avec celle de l'Inde! L'Isle
 du Japon semble placée entre ces deux Régions;
 pour faciliter cette nouvelle route du commerce
 de l'Asie avec l'Europe, plus courte & moins
 dangereuse, peut-être, que l'ancienne. Tout
 enhardit à cette espérance, & le hasard même
 n a jetté les germes.

En effet, dès l'an 1730, un vaisseau Japonais
 int échouer sur la pointe du Kamtschatka. Ce
 navire, chargé de ris, d'étoffes de soie, de toiles
 de coton, qu'il portait d'une Province du Japon
 une autre, fut poussé en pleine mer, par une
 tempête de huit jours. Après avoir été le jouet
 des vents, & sans doute de l'ignorance des Pi
 rates, pendant six mois; après avoir jetté ses
 marchandises, ses agrêts, ses mâts, ses ancres,
 dans la mer, il fut porté par les courans à *Kourils-
 Kaia-Lopatka*. L'équipage, composé de dix-sept
 hommes, voulut descendre à terre, & camper
 sous une tente, avec ce qu'il put sauver des restes
 de des débris du vaisseau. Au bout de vingt-trois
 ours, ils apperçurent un Officier Cosaque avec
 les Kamtschadales. Ravis de revoir des hommes,
 ils leur firent des présens. Mais le perfide Cosa
 que s'étant dérobé la nuit avec ses gens, les
 Japonais, à qui la tempête avait enlevé leur vais
 seau, se mirent dans un esquif, pour le chercher.

 Kamf-
 chatka.

8 HISTOIRE GÉNÉRALE

Kamf-
charka.

sur la côte, ou pour aborder à quelque habitation. Ils trouverent *Chtinnikow* (c'était le nom du Cosaque) qui dépeçait la carcasse de leur navire pour en avoir le fer. Ce barbare envoya aussitôt ses Kamschadales dans un canot, à l'esquif des Japonais; & dans le temps que ceux-ci leur tendaient des mains suppliantes, pour demander du secours & la vie, ils les assassinèrent avec les mêmes armes dont ces malheureux leur avaient fait présent. On ne garda que deux de ces étrangers; l'un était un enfant de onze ans. *Chtinnikow* s'empara de tout ce qui était dans l'esquif, brûla le vaisseau & se retira dans le Fort supérieur de Kamschatkoi, avec son butin & ses deux prisonniers. Mais un Commissaire, arrivé peu de temps après, retira de ses mains ces misérables victimes & les fit conduire avec toutes sortes de bons traitemens à Iakoutsk. De-là ces deux Japonais allèrent, sous la protection du Gouvernement à Tobolsk, puis à Moscow, & à Pétersbourg. C'est là qu'ils furent présentés à la Cour, en 1733. On les fit élever dans une école militaire, où ils reçurent le baptême, en 1734. Deux ans après on les mit avec de jeunes Russes, pour apprendre la langue du pays, & communiquer la leur; mais cette même année, le plus âgé, qui avait quarante-trois ans, périt après six ans d'exil, dans un climat trop étranger à celui de sa naissance. L

plus je
bre 17
été cha
plâtre,
le cabi
Malg
de Ru
dales,
vaincu
Comm
avec en
Lorsqu
prenai
sans, c
avec un
ils en
l'inspe
« Ceux
les K
par le
filles
que
ses e
saien
pour
dem
visita
les d

quelque habitant
 était le nom de
 de leur navire
 envoya aussi-tôt
 à l'esquif de
 de ceux-ci leur
 pour demander
 nerent avec les
 ux leur avaient
 ux de ces étran-
 ns. *Chtinnikov*
 l'esquif, brûlé
 ort supérieur de
 es deux prison-
 é peu de temps
 rables victimes
 es de bons tra-
 deux Japonais
 Gouvernement
 à Pétersbourg
 Cour, en 1733
 militaire, où il
 Deux ans après
 pour apprendre
 er la leur; mais
 avait quarante
 exil, dans un
 à naissance. L'

plus jeune mourut trois ans après, le 15 Décembre 1739. L'Académie de Pétersbourg, qui avait été chargée de leur éducation, les fit modeler en plâtre, & conserva ce monument singulier, dans le cabiner des curiosités, où on le voit aujourd'hui.

Malgré toutes les précautions des Impératrices de Russie, pour adoucir le joug des Kamschadales, les Cosaques exercèrent sur ce Peuple vaincu, toutes les vexations qui suivent la conquête. Comme ils n'avaient point emmené des femmes avec eux, ils abusèrent de la force pour en avoir. Lorsqu'ils avaient assujéti quelques Ostrogs, ils prenaient un certain nombre de femmes & d'enfans, qu'ils partageaient entr'eux. Ils vivaient avec une de ces femmes en concubinage, & quand ils en avaient eu des enfans, ils lui donnaient l'inspection sur les autres esclaves de la Nation.

« Ceux qui voulaient contracter des alliances avec les Kamschadales libres, signaient des billets, par lesquels ils leur promettaient d'épouser leurs filles, dès que le Prêtre serait arrivé; de sorte que le baptême de la fille promise, celui de ses enfans, les fiançailles & le mariage, se faisaient souvent tout à-la-fois: car il n'y avait pour tous ces Ostrogs, qu'un seul Prêtre, qui demeurait au Fort inférieur de Kamschatkoi, & visitait les autres Ostrogs tous les ans, ou tous les deux ans. » Cependant les Cosaques vivaient

Kamſchatka.

8 HISTOIRE GÉNÉRALE

Kamf-
chatka.

en Seigneurs Russes , du travail de leurs esclaves, ou des tributs qu'ils en exigeaient. Quand ils allaient lever ceux de la Couronne, le Tributaire payait, indépendamment de la taxe du Prince, quatre renards ou zibelines; l'une pour le Receveur, l'autre pour son Commis, une troisieme peau pour l'Interprete, & la quatrieme pour les Cosaques. Ceux-ci passaient leur temps à jouer ces peaux, dans les cabarets. Ensuite ils jouèrent leurs esclaves, de sorte que ces malheureux changeaient de maîtres vingt fois dans un jour. Cette oppression alla si loin, que les Kamschadales résolurent enfin de secouer le joug, & d'exterminer tous les Russes de la Presqu'île. Mais, depuis que la route était établie par la mer de Pengina, l'abord des bâtimens était devenu trop facile & trop fréquent pour exécuter un pareil complot, sans une occasion favorable. On attendit ce moment: il parut s'offrir. Les *Tchouktchis*, Peuple voisin de l'Anadir, non-contens de repousser la domination Russe, étaient venus attaquer les Koriaques, ses tributaires. Il était aisé de chasser avec des troupes disciplinées, des Sauvages qui n'avaient que l'amour du butin & de l'indépendance. Mais ils reparaissaient toujours aussi légers, aussi prompts que leurs flèches. On voulut les dompter par une guerre vive & soutenue. Le Capitaine *Pawlutski*, venu au Kamschatka

e 72
pour r
soumet
derrier
Kamfch
qui son
chewa
l'hiver
l'appare
Peuple
queurs
le bruit
des Co
grande
Tchou
dre les
comme
cette e
cepend
caution
interce
revena
par la
dans l
fiance
traver
étaient
Comr

eurs esclaves, * 1729, reçut ordre d'en partir avec ses troupes, pour marcher vers l'Anadir. Tandis qu'il allait soumettre des rebelles, son départ en forma derrière lui. Les habitans de l'embouchure du Kamschatka, ceux des deux rivières intérieures, qui sont au centre du Pays, l'*Elowka* & la *Klioutchewa*, se répandirent dans la Presqu'île durant l'hiver, faisant des complots sous le prétexte & l'apparence de visites. Il n'est pas difficile à des Peuples conquis, de se liguier contre des vainqueurs qui n'entendent pas leur langue. Dès que le bruit se fut répandu, que *Chestakow*, Chef des Cosaques, venu avec *Pawlutski*, pour la grande expédition de 1729, avait été tué par les Tchoukchis, les Kamschadales, feignant de craindre les incursions de ces rebelles, s'armèrent comme pour se défendre, mais dans l'intention secrète de se délivrer des Cosaques, qu'ils priaient cependant de rester avec eux. Toutes les précautions étaient prises par ces Sauvages, pour intercepter les communications avec l'Anadir. S'il revenait des troupes Russes, soit de ce côté, soit par la mer de Pengina, elles devaient être reçues dans les ports, avec des démonstrations de confiance, afin qu'on pût les massacrer, quand elles traverseraient l'intérieur du pays. Deux Chefs étaient à la tête de ce complot. A peine le dernier Commissaire se fut embarqué avec ses tributs,

 Kamschatka.

**Kamf-
chatka.**

pour entrer dans l'Anadir ; les Kamschadales assemblés sur leurs canots, remonterent le Kamschatka, le 20 Juillet 1731. Ils égorgèrent le peu de Cosaques qui étaient restés ; ils y surprirent l'Ostrog inférieur, ils brûlerent tout, excepté l'Eglise & les fortifications, où les effets du pillage furent mis en dépôt. Dès le lendemain, ils se revêtirent des habits Russes, soit de femme ou de Prêtre, & firent des festins, des danses & des cérémonies superstitieuses, en signe de réjouissance & de triomphe. Théodore *Khartchin*, l'un des deux Chefs de la conspiration, nouveau Chrétien, ordonna à un Kamschadale qui savait lire, & qui avait été baptisé comme lui, de chanter le *Te Deum*, en habit sacerdotal. Ensuite il fit écrire sur le registre de l'Eglise : *Par ordre du Commissaire Théodore Khartchin, on a donné à Savina (c'était le nom de l'Officiant) trente renards ordinaires, pour avoir chanté le Te Deum.*

Cependant un vent contraire avait obligé le vaisseau de Pawlutski, à jeter l'ancre au sortir de l'embouchure du Kamschatka. Quelques Cosaques échappés au carnage, apportèrent la nouvelle de la révolte à leurs compagnons, qui mouillaient encore sur la côte. Aussi-tôt on descendit pour éteindre le feu du soulèvement ; & quatre jours après la prise du Fort, on revint le battre en brèche, avec quelques canons du vaisseau.

Khart
les R
femme
uns fu
riches
par le
Kams
furent
présai
faites
C'est
ne po
société
me,
Ce
autres
contre
quer.
fit de
pour
camp
Kams
qu'il
On le
eut re
qu'on
lende
gauch

Khartchin, qui, du haut des remparts, avait insulté les Russes, fut forcé de s'évader en habit de femme. Presque tous les assiégés périrent ; les uns furent tués dans le Fort ; les autres, avec les richesses qu'ils y avaient amassées, furent brûlés par le feu qui prit au magasin à poudre. Trente Kamschadales, qui s'étaient rendus avant l'assaut, furent massacrés & passés au fil de l'épée, en représaille des insultes que les rebelles avaient faites aux femmes & aux enfans des Cosaques. C'est l'usage entre ces sortes de guerriers, qui ne possèdent encore parfaitement des arts de la société, que celui de détruire, si naturel à l'homme, civil ou sauvage.

Cependant Khartchin, ayant rejoint plusieurs autres Chefs de l'émeute général, vint à la rencontre des Russes, pour les forcer à se rembarquer. Après quelques combats peu décisifs, on fit des propositions. Khartchin demanda un otage pour sûreté de sa personne, & passa dans le camp des Cosaques. Il les pria d'épargner les Kamschadales, promit de vivre en paix, & dit qu'il irait engager les siens à mettre bas les armes. On le laissa retourner dans son camp. Dès qu'il eut rejoint son parti, il envoya dire aux Russes, qu'on ne voulait pas entendre parler de paix. Le lendemain, il reparut avec les rebelles, sur la rive gauche de la *Klioutchi*, l'une des deux rivières

Kamschadka.

**Kam-
chatka.**

où la révolte avait éclaté. Mais, faisant mine de n'être venu que pour achever l'accommodement qu'il avait entamé, il dit qu'il passerait de l'autre côté, si l'on envoyait deux otages. On y consentit, & dès qu'il fut à l'autre bord, les Russes opposant la perfidie à la ruse, le retinrent prisonnier, & crièrent à leurs otages de se jeter dans la rivière. Pendant que ceux-ci la traversaient à la nage, on fit feu sur les Kamshadales, pour les empêcher de tirer des fleches sur les transfuges.

Quand la révolte eut perdu celui qui l'entretenait, tous les autres Chefs de peuplades se dissipèrent, ou périrent avec leurs partisans. L'un de ces principaux mutins, prêt de tomber entre les mains du vainqueur, égorga sa femme & ses enfans, puis se tua lui-même. Bientôt on vit le carnage recommencer sous le fer & le feu des Russes. Un détachement, qui marchait le long de la mer de Pengina, passant tout au fil de l'épée, joignit les Cosaques du Fort supérieur de Kamshatkoï, & ces deux corps réunis s'avancèrent contre les rebelles d'Awatscha, qui étaient au nombre de plus de trois cens. « Ils emporterent » d'assaut les Forts où les révoltés s'étaient retranchés, & les massacrerent, confondant les innocens avec les coupables, & emmenant leurs femmes & leurs enfans prisonniers. Après avoir fait couler beaucoup de sang, & détruit un

» gra
» la t
» d'u
Q
M. I
Pawl
cause
de le
voies
était
neme
Plusie
avaie
bles
Khar
sente
tous
rien f
qu'il
derni
» mil
» affr
» fus
» ne
C'est
livre
de la
ne cu

nt mine de
modément
it de l'autre

On y con-
les Russes
rent prison-
jetter dans
averfaient à
dales, pour
s transfuges.

qui l'entre-
ades se diffi-
tifans. L'un
mber entre
emme & ses

ôt on vit le
le feu des
hait le long
out au fil de
upérieur de

nis s'avance-
ui étaient au
emporterent
aient retran-
dant les in-
enant leurs

Après avoir
détruit un

DES VOYAGES. 13

« grand nombre de ces Peuples, ils rétablirent
« la tranquillité dans ce pays, & revinrent chargés
« d'un immense butin. »

Kams-
chatka.

Quand le feu de la révolte fut assoupi, M. Basile Merlin, Officier Russe, & le Major Pawlutski, eurent ordre d'en rechercher les causes, pour l'éteindre dans sa source. En vertu de leur commission, ils firent mourir, par les voies juridiques, trois Russes, parmi lesquels était cet André *Chinnikow*, qui avait inhumainement fait massacrer les malheureux Japonais. Plusieurs Cosaques furent punis des vexations qui avaient soulevé les Kamschadales. Les plus coupables d'entre les rebelles, entr'autres Théodore Khartchin, subirent la mort. La plupart s'y présentèrent avec cette indifférence, qui caractérise tous les Peuples sauvages, pour qui la vie n'est rien sans la liberté. Un d'entr'eux disait, en riant, qu'il se trouvait malheureux d'être pendu le dernier. « Ils témoignaient une égale fermeté au milieu des supplices & des tortures les plus affreuses de la question. Quelques cruels que fussent les tourmens qu'on leur fit souffrir, ils ne laissaient échapper que ces mots, *Ni, Ni.* » C'est le cri des filles Kamschadales, que l'amour livre pour la première fois aux douces atteintes de la volupté. Encore ces malheureux, dit-on, ne criaient-ils ainsi qu'au premier coup; « car fer-

Kamf-
chatka.

» rant ensuite leur langue contre les dents , ils
» gardaient un silence obstiné , comme s'ils eussent
» été privés de tout sentiment. »

Depuis cette époque , la paix a régné dans le Kamtschatka. La douceur du Gouvernement y a rétabli la tranquillité , que la force des armes & la dureté des tributs en avaient bannie. On n'exige plus de chaque habitant , qu'une peau des animaux qu'il tue à la chasse , soit renard , castor marin , ou zibeline. Les Kamtschadales sont gouvernés par leurs propres Chefs , qui jugent de toutes les affaires , si ce n'est en matière criminelle. On a rendu la liberté à tous les prisonniers , que les Cosaques avaient faits esclaves , avec défense de traiter jamais les Kamtschadales comme tels. Enfin , pour mieux asservir ce peuple , par un joug plus doux & plus volontaire , on a tâché de leur faire embrasser le Christianisme. Les moyens humains ont secondé les voies du ciel. L'Impératrice , Elisabeth Pétrowna , a exempté d'impôts , pour dix ans , tous les nouveaux baptisés. Cette faveur a fait prospérer le zèle des Missionnaires. Tous les Kamtschadales courent au-devant d'une Religion , qui , les soulageant d'un tribut dès cette vie , leur promet des récompenses après la mort. C'est le vrai miracle de la Religion , de rendre les Princes humains , & les peuples heureux.

L'ouvrage de la conversion des Kamtschadales ,

est sou
politie
proqu
templ
s'est a
forts.
mers,
bords
munic

Le
deux
des ta
peaux
neuf
tribut
valent
chada
ou tr

Les
négo
quanc
merce
enver
Dès l
chatk
teurs
gés d
pour

es dents , ils
e s'ils eussent

régné dans le
ernement y a
des armes &
e. On n'exige
des animaux
castor marin ,

ouvernés par
es les affaires,
n a rendu la
lès Cosaques
de traiter ja-

Enfin , pour
ug plus doux
eur faire em-
humains ont

ice, Elifabeth
dix ans, tous
a fait pro-
ous les Kamf-
eligion, qui,
vie, leur pro-
C'est le vrai
s Princes hu-

amfchadales,

est soutenu par tous les établissemens d'une sage politique. Les forts & les temples se sont réciproquement appuyés dans tous les lieux où les temples n'ont pas été des citadelles. La Russie s'est assuré le Kamfchatka , par cinq ostrogs ou forts. Il y en a deux sur chaque côté des deux mers, un au centre des terres; tous jettés sur les bords de quelque riviere navigable, qui communique à la mer.

Le dénombrement des Kamfchadales monte à deux mille sept cens seize tribulaires. Le total des taxes produit chaque année trente-quatre peaux de castors marins, sept cens zibelines, dix-neuf cens soixante-deux renards. On estime ces tributs à dix mille roubles au Kamfchatka. Ils en valent vingt mille à Iakoutsk. Ainsi, chaque Kamfchadale vaudrait à la Russie près de sept roubles, ou trente-cinq livres tournois.

Les Kamfchadales n'avaient jamais connu de négoce entr'eux, ni même avec leurs voisins, quand les Russes vinrent leur apporter le commerce avec la guerre. C'est l'usage des Européens envers les Sauvages, depuis plus de deux siècles. Dès le commencement de la conquête du Kamfchatka, quelques marchands suivirent les collecteurs des taxes, mais en qualité de soldats, obligés de faire le service militaire avec les Cosaques, pour avoir la liberté de trafiquer. Ces soldats

Kamf-
chatka.

Kamf-
chatka.

revendeurs, qui restèrent dans le pays, n'y jouirent pas même des privilèges, & de la franchise des Cosaques dont ils remplissaient les fonctions, & furent soumis à la capitulation, comme les habitants.

Quand la route maritime d'Okhotsk fut ouverte, les vrais Négocians envoyèrent des Facteurs & des Commis au Kamschatka, pour faire quelque fortune dans cette nouvelle colonie. La facilité du voyage attira beaucoup de monde, & dès qu'on put s'embarquer sur des vaisseaux Russes, qui allaient droit aux Ports de cette Presqu'île, les marchands se firent matelots comme ils s'étaient faits soldats, dans l'espérance de s'enrichir. Ils réussirent si bien, qu'un homme débarqué, pour ainsi dire sans pacotille, acquit dans l'espace de six à sept ans, un fond de commerce de quinze mille roubles. Ces Facteurs s'établirent au Kamschatka, pour ne pas retourner chez les Négocians qui les avaient envoyés. Mais la métropole, voulant favoriser sans doute les grandes entreprises, aux dépens de la liberté, dans un gouvernement où ce nom même est un attentat contre le despotisme, les obligea de revenir dans leur patrie; & le commerce ne prit qu'une forme plus étendue & plus régulière. Tels furent ses progrès, qu'en peu de temps les officiers & les soldats y payerent tout, argent comptant; au lieu que,

ue, dans le commencement, il fallait faire de
ongs crédits. Il est vrai que c'était toujours au
profit du marchand, qui prenant, en retour de
es marchandises fort cheres, des pelleteries à bas
prix, gagnait doublement, & sur les denrées de
Russie, qu'il revendait au Kamschatka, & sur les
eaux du Kamschatka, qu'il revendait en Russie.
Ce commerce rendit encore davantage par les
changes qui se faisaient des marchandises du
Kamschatka, pour celles de la Chine. Celles-ci,
revendues le quadruple de leur prix, valent au
Négociant un fonds de pelleteries, qu'il revend
encore au quadruple. Mais si ce profit est im-
mense, il est court. Un Marchand ne peut rester
plus d'un an au Kamschatka, sans risquer une
perte considérable.

L'avantage du gain fait qu'on vend à son arri-
vée tout ce qu'on a, jusqu'à ses habits même.
Mais, par la raison qu'on a vendu si cher, il faut
racheter au double, tout ce dont on aurait
besoin l'année suivante, d'autant plus, que le
vendeur devenant acheteur de sa propre mar-
chandise, en augmenterait le prix par sa concu-
rence. D'ailleurs les fourrures gardées perdent
leur couleur, qui en fait la beauté; dès-lors
leur valeur en diminue. Ces marchandises en restant
dans les magasins, ne rapportent point d'intérêt.

Tome XVIII.

B

Kams-
chatka.

Commerce.

RALE
ays, n'y joui-
a franchise des
fonctions, &
me les habi-
notsk fut ou-
rent des Fac-
a, pour faire
e colonie. La
de monde, &
aisseaux Ruf-
e Presqu'isle,
omme ils s'é-
de s'enrichir.
ne débarqué,
uit dans l'es-
de commerce
eurs s'établi-
etourner chez
oyés. Mais la
oute les gran-
erté, dans un
t un attentat
revenir dans
qu'une forme
ls furent ses
fficiers & les
tant; au lieu
que,

Kamf-
chatka.

Cependant l'acquéreur consomme sans gagner
vit & se loge fort mal à beaucoup de frais, essuie
toutes les incommodités d'un climat étranger &
mal sain, altere enfin sa fortune & sa santé.

Les marchandises qu'on apporte au Kamfchatka
viennent de la Russie, ou de l'Europe, de la
Sibérie, de la Bulgarie, & de la Chine. La Russie
y envoie des draps communs de toutes couleurs
des chaussures qui se font à Casan ou à Tobolsk
des mouchoirs de soie & de coton, un peu de
vin, du sucre, quelques ouvrages d'argent, de
galons, sans doute pour les habitans étrangers
des miroirs, des peignes, de fausses perles & de
grains de verre pour les gens du pays. « On
» porte, de la Sibérie, différens vaisseaux de fer
» & de cuivre, du fer en barre, & divers outils
» de ce métal, comme des couteaux, des haches
» des scies & des briquets; de la cire, du sel, du
» chanvre, du fil pour faire des filets, de gros
» draps & des toiles communes. De la Bukhara
» rie, & du pays des Calmouks, on y porte de
» toiles peintes, des toiles de coton blanches
» lustrées, & de différentes couleurs. On apporte
» de la Chine des étoffes de soie & de coton, du
» tabac, du corail & des aiguilles, que les Kamf-
» chadates préfèrent à celles de la Russie. Enfin
» on leur apporte du pays des Koriaques, toutes
» sortes de peaux de rennes, crûes & préparées.

ne sans gagner
 p de frais, essuie
 climat étranger &
 & sa santé.
 e au Kamschatka
 l'Europe, de la
 Chine. La Russie
 toutes couleurs
 an ou à Tobolsk
 on, un peu de
 ges d'argent, de
 bitans étrangers
 usses perles & de
 du pays. « On
 s vaisseaux de
 , & divers outi
 eux, des hache
 a cire, du sel, de
 es filets, de gr
 s. De la Bukha
 , on y porte de
 coton blanche
 ours. On appor
 e & de coton, d
 es, que les Kam
 e la Russie. En
 Korïaques, toute
 tûes & préparés

C'est la meilleure marchandise, parce qu'il s'en fait un grand débit. »

Kamschatka

Ce commerce doit se faire avec une certaine modération, & proportionnellement au besoin du moment. Comme il n'y a point de trafic dans le pays, ni de circulation, les Marchands établis au Kamschatka, n'achètent gueres au-delà de la consommation intérieure, & ne veulent point se charger, même à très-bas prix, de ce qui reste aux vaisseaux qui s'en retournent. Semblables aux Kamschadales, ils ne prennent que ce dont ils ont un besoin pressant, aimant mieux risquer d'acheter cinq fois plus cher de leurs compatriotes le nécessaire dont ils manquent, que d'avoir, à bon marché, le superflu d'avance. Aussi le prix des marchandises qu'on apporte au Kamschatka, n'est-il jamais bien fixe. Dans l'automne, qui est la saison du concours des marchands, on achète à meilleur marché. Au printemps, les marchandises enchérissent; c'est le temps du débit. M. Kraheninikow donne, à cette occasion, un tarif des marchandises qui se vendent au Kamschatka, avec le prix de l'achat, & celui du gain pour le marchand.

Par ce tarif, on voit que la toile étrangère, qui vaut un rouble en Russie, se vend deux roubles au Kamschatka; que les draps les plus communs, qui coûtent douze copeks, ou sols, par archine;

Kamf-
chatka.

font vendus cinquante ou soixante sols. Le damas, de dix roubles par pièce, ou rouleau, vaut vingt-cinq roubles. Le taffetas, de trois roubles la pièce, en vaut huit. Des bottes qui ont coûté soixante à quatre-vingt copeks, se vendent trois roubles dont un vaut cent copeks. La toile de coton de Bukharie, retire sept à huit roubles, sur trois d'avance; & celle du pays des Kalmouks retire un rouble, ou même un rouble & demi, sur quarante copeks.

L'étain travaillé, qui coûte vingt-cinq sols la livre, en rend cent quatre-vingt. Une marmite de cuivre, de trente cinq sols, en vaut cent vingt. Une poêle de fer, de quinze sols, se revend un rouble. Un couteau de Solikamskoi en Sibérie vaut cinq à six fois son prix, au Kamfchatka. Le corail, à douze sols le cent, vaut un rouble. Le tabac d'Ukraine, qui vaut dix sols la livre se vend neuf francs. Les Russes, à ce prix, sont les meilleurs négocians ou meilleurs financiers que nous.

La farine de seigle, dont la mesure a coûté vingt-cinq copeks, se vend depuis quatre roubles jusqu'à huit. Le suif, qui coûte neuf francs le ponde de quarante livres, se vend de quatre à cinq roubles; & le beurre, à six francs le ponde est vendu six ou huit roubles. Les peaux de rennes préparées, ne gagnent que deux tiers au-delà

ls. Le damas, us du prix de l'achat, & les jeunes peaux avec
u, vaut vingt le poil, qui n'ont coûté qu'un rouble, en valent
bles la pièce, jusqu'à douze.

Kamf-
chatka.

coûté soixante Enfin, on importe au Kamfchatka pour dix
trois roubles mille roubles de marchandises, qui rapportent
de coron de cente ou quarante mille roubles; & celles qu'on
les, sur trois porte de ce pays à Kiakhta, sur les frontieres
almouks retire de la Chine, rendent au moins le double de ce
demi, sur qua prix. Autrefois tous les marchés se faisaient en

t-cinq sols la fourrures; & la peau de renard, qu'on évaluait un
double, était la mesure commune de toutes les

Une marmite autres pelleteries. Ainsi, le Kamfchadale achetait

aut cent vingt un renard de tabac, ou de farine, ou de beurre;

se vend un est-à-dire, qu'il donnait en pelleteries, un prix

oi en Sibérie quivalent à tant de peaux de renard, pour avoir

amfchatka. Le un tel poids de farine. Pour une livre de tabac,

un rouble. Le que donnait le Russe, il fallait lui livrer un renard

sols la livre quatre cinquiemes; c'est-à-dire, une marchandise

ce prix, for quivalente à ce prix, qui est neuf francs. Le re-

financiers quard, ou la peau de renard, était donc une mon-

bie de compte, purement factice & nominale,

mesure a coûté qui, dans l'origine, ayant représenté physiquement

quatre rouble les autres valeurs, ou marchandises, était devenue

neuf francs le un signe idéal de convention. D'abord la peau

d de quatre le renard acheta tout, jusqu'à l'argent même; au-

ancs le poude ourd'hui l'argent achete le renard. Ainsi, comme

peaux de ren le renard représentait un rouble en argent, ou

x tiers au-del cette valeur en marchandises, & qu'aujourd'hui

Kam-
chatka,

il n'a conservé, de sa représentation, que le nom & l'idée, on ne devrait pas être surpris de voir un Kamschadale vendre pour un renard, ou pour deux renards, de renard; c'est-à-dire, vendre des peaux de renard pour la valeur d'un rouble, ou de deux roubles, valeur exprimée par le mot d'un renard, ou de deux renards. Mais aujourd'hui les Kamschadales mêmes achètent & vendent à prix d'argent.

Les marchandises qui sortent du Kamschatka, paient à la douane d'Okhotsk, un droit de dix pour cent; & de douze, quand ce sont des zibelines. Mais un revenu plus considérable, que la Couronne de Russie tire de cette Colonie; c'est celui qui vient de l'eau-de-vie, dont il se fait une consommation qui produit au Fisc trois ou quatre mille roubles.

Routes
du Kamf-
chatka.

Il fallait que la soif du gain, ou la fureur des conquêtes, fût bien ardente, pour faire courir au Kamschatka par des routes où l'on avait à combattre non-seulement des Peuples indomptables & féroces, mais le froid & la faim, quelquefois plus cruels que les hommes. Tels étaient pourtant les ennemis, qu'allaient braver les collecteurs des taxes du Kamschatka, pour la Couronne de Russie. Ces Cosaques ne voyageaient que dans l'hiver, sans autres provisions que celles qu'ils portaient sur leurs petits traîneaux. « Il leur fallait

n, que le nom
surpris de voir
enard, ou pour
re, vendre des
un rouble, ou
par le mot d'un
is aujourd'hui
& vendent à

u Kamschatka,
n droit de dix
font des zibe
érable, que la
Colonie; c'est
nt il se fait une
trois ou quatre

u la fureur des
faire courir au
avait à com-
indomptables
i, quelquefois
étaient pour-
les collecteurs
Couronne de
ent que dans
e celles qu'ils
« Il leur fallait

traverser de vastes déserts, où régnerent souvent des ouragans affreux. Alors, obligés de séjourner, ils consommaient bientôt leurs provisions, & se trouvaient réduits à manger leurs sacoches de cuir, leurs courroies & leurs chaussures, & surtout leurs semelles, qu'ils faisaient rôtir. Il paraît presque incroyable, dit M. Krachenninikow, qu'un homme puisse vivre dix à onze jours sans manger; c'est pourtant une chose qui ne surprend personne dans ce pays, puisque parmi ceux qui ont fait ce voyage, il y en a peu qui n'aient été exposés à cette cruelle extrémité. »

Cet Auteur indique ensuite trois routes, qui venaient autrefois d'Iakoutsk au Kamschatka. La première allait, par la Léna, dans la mer glaciale, d'où l'on entrait dans les rivières d'Indigirka, ou de Kowirna. De-là, par terre, on allait gagner la mer de Pengina, ou l'Olioutore, qu'on côtoyait en canot, ou à pied. Mais cette route, qui faisait parcourir douze cens lieues, au lieu de dix cens, était sujette à de grands inconvéniens, car dans la belle saison, où les glaces sont fondues, il ne fallait pas moins d'un an pour ce trajet, même avec un vent favorable, & si le temps était contraire, les glaces pouvaient briser les bâtimens, & l'on était trois ans à faire cette route. On l'a donc abandonnée.

Kam-
chatka.

**Kam-
chatka.**

La seconde route, par terre ; menait à Anadirskoi. On traversait six à sept zimovies, ou habitations d'hiver, pour y lever environ deux mille six cents quatre-vingt-trois zibelines, & une cinquantaine de renards. Ce tribut exige l'emploi de cinquante soldats, avec deux Commissaires pour garder près de soixante-dix otages, qui répondent du paiement des taxes. Ainsi, ce chemin n'était pas tant la route du Kamschatka, que celle de plusieurs autres pays, tributaires de la Russie. Ensuite d'Anadirskoi, en côtoyant la riviere de Pengina, puis la mer de ce nom, on gagnait, à travers les montagnes, l'Ostrog inférieur du Kamchatkoi. Ce dernier chemin, d'environ douze cents verstes, était d'un mois, & se faisait en partie avec des rennes, à dix lieues, ou quarante verstes par jour. Mais, comme la route entiere, depuis l'embouchure du Kamschatka, demanderait sept mois de marche, sans compter les séjours, on ne s'en sert que pour expédier des couriers dans les affaires qui ne peuvent souffrir les risques & les retardemens de la mer.

La troisieme route se fait presque toute par eau. On descend d'Iakoutsk, la *Léna*, jusqu'à l'embouchure de l'*Aldan*. On remonte celle-ci, jusqu'à l'embouchure de la *Maiou*, d'où l'on remonte, jusqu'à l'*Ioudoma*. On gagne, par cette riviere, un endroit qui s'appelle la Croix-d'Ioudoma

d'où l'on s'a que l'port d' dange guerres deman davan plus d à l'au Air est ce l'itiné a fait D'I dix ve l'île est un vous quelq on y a deux de ci D'I Okho mais si em sent l

menait à Ana-
novies, ou ha-
iron deux mille
es, & une cin-
exige l'emplo
Commissaires
otages, qui ré-
insi, ce chemi
atka, que celle
es de la Russie

et la riviere de
, on gagnait,
érieur du Kamf-
iron douze cen
aisait en partie
quarante verste
entiere, depuis
manderait sep
les séjours, on
es couriers dan
les risques &

isque toute par
Léna, jusqu'à
monte celle-ci
, d'où l'on re-
e, par cette ri-
dix-d'loudoma

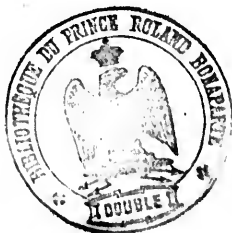
d'où l'on se rend à Okhotsk, par terre, ou bien
on s'arrête en chemin, sur la riviere d'Ourak,
que l'on descend pour regagner, par mer, le
port d'Okhotsk. Mais, comme cette riviere est
dangereuse par ses cataractes, on ne s'y expose
gueres. D'ailleurs ce trajet d'Iakoutsk par eau,
demande au-moins un été tout entier, & souvent
davantage, quoiqu'il n'y ait peut-être gueres
plus de deux cens lieues en droiture, d'un port
à l'autre.

Ainsi, la route la plus sûre & la plus fréquentée,
est celle dont M. Krachenninikow nous donne
l'itinéraire, dans le Journal d'un Voyage qu'il
a fait lui-même d'Iakoutsk au Kamtschatka.

D'Iakoutsk, on descend la Léna l'espace de
dix verstes, & l'on s'arrête à *Iarmanka*, vis-à-vis
l'Isle aux Ours. *Iarmanka*, qui signifie foire,
est un lieu qui, sans être habité, sert de rendez-
vous aux gens qui vont à Okhotsk. On y reste
quelques jours pour les préparatifs de ce voyage;
on y arrange les balots de façon que, pesant chacun
deux poudes & demi, la charge d'un cheval soit
de cinq poudes.

D'Iarmanka, le Voyageur Russe arriva à
Okhotsk en trente-quatre jours de marche;
mais la description de sa route est si confuse &
si embarrassée, qu'il y a peu de lecteurs qui eus-
sent la patience de l'y suivre.

Kamf-
chatka.



Kamf-
chatka.

« On peut dire de cette route (c'est lui-même qui parle) qu'elle n'est pas mauvaise depuis Iakoutsk, jusqu'au passage de la *Bélaia*; mais de-là jusqu'à Okhotsk, elle est aussi incommode, & aussi difficile qu'il soit possible de se l'imaginer, car il faut côtoyer continuellement des rivieres, ou passer à travers des montagnes couvertes de bois. Les bords des rivieres sont remplis d'une si grande quantité de grosses pierres & de cailloux ronds, qu'il est surprenant que les chevaux puissent marcher dessus; beaucoup s'y estropient. Plus les montagnes sont hautes, plus elles sont remplies de boues. On trouve sur leur sommet des marais énormes, & des endroits couverts d'une terre mouvante. Si un cheval de somme s'y enfonce, il n'y a nul moyen de l'en tirer. Et quand on marche, on ne peut voir qu'avec la plus grande horreur la terre se mouvoir, comme les vagues, dix sagènes autour de soi. »

Ainsi, malgré tous les périls de la mer, les voyages de terre sont encore plus rebutans par la longueur des routes, la difficulté des chemins, l'incommodité des transports, sur-tout dans ces pays déserts, où la terre qui paraît à peine sortie du sein des mers, conserve encore le limon & la vase dont elle fut détrempée. Les rivieres sans nombre, qui tiennent ce pays dans une

sorte d'
pour r
cours,
qu'elles

Cep
la parti
son vo
avant
mois à
schatka
bâtime
Octobr
de son

« Ne
midi
&, su
mais
bâtim
que
jusqu
les d
puise
vases
minu
charg
il n'y
que
mer

est lui-même
vaife depuis
Bélaia ; mais
incommode,

de se l'ima-
nellement des
s montagnes
rivieres font
de grosses
est surpre-
cher dessus ;
s montagnes
es de boues.

ais énormes,
e mouvante,
ce, il n'y a
on marche,
grande hor-
les vagues,

la mer, les
reburans par
es chemins,
out dans ces
peine sortie
le limon &
es rivieres
s. dans une

sorte d'immersion, attendent la main de l'homme, pour recevoir des loix & des barrières dans leur cours, pour rendre habitable & fécond le sol qu'elles inondent.

Kamf-
chatka.

Cependant M. Krachenninikow, qui avait fait la partie la plus longue & la plus défagréable de son voyage, avait encore d'autres périls à essuyer avant d'arriver au terme. Il attendit près de deux mois à Okhotsk, qu'un vaisseau venu du Kamschatka ; fût radoubé pour y retourner. Enfin ce bâtiment fut prêt & chargé, & l'on partit le 4 Octobre. Laissons parler l'Auteur jusqu'à la fin de son voyage.

« Nous sortîmes, dit-il, à deux heures après midi, de l'embouchure de la riviere Okhota, & sur le soir, nous perdîmes la terre de vue ; mais, sur les onze heures, on aperçut que notre bâtiment faisait une si grande quantité d'eau, que ceux qui étaient à fond de cale, en avaient jusqu'aux genoux. Quoiqu'on fît agir sans cesse les deux pompes, & que chacun travaillât à puiser l'eau avec des chauderons, & tous les vases qui tombaient sous la main, elle ne diminuait point. Notre vaisseau était tellement chargé, que l'eau entraît déjà dans ses sabords ; il n'y avait pas d'autre moyen pour nous sauver, que d'alléger le vaisseau. Nous jettâmes à la mer tout ce qui était sur le pont, ou attaché

**Kamf-
chatka.**

» autour du vaisseau ; mais cela ne produisant
 » aucun effet , nous jettâmes encore environ quatre
 » cens poudes de la cargaison. Enfin l'eau com-
 » mença à diminuer. On ne pouvait pourtant pas
 » quitter la pompe , car , en quelques minutes ,
 » l'eau augmentait de deux pouces.

« Nous restâmes dans cette triste situation , jus-
 » qu'au 14 Octobre , ayant sans cesse beaucoup
 » à souffrir du froid & de la neige mêlée de pluie.
 » Enfin nous arrivâmes à l'embouchure de la
 » *Bolschaia-Reka* , & nous y entrâmes ; mais il
 » s'en fallut peu que ce ne fût pour notre mal-
 » heur. Les matelots ne connaissaient ni le flux ,
 » ni le reflux. L'un & l'autre , même dans le temps
 » le plus calme , excitent , en commençant , une
 » agitation considérable , qui fait qu'on les con-
 » fond. Le vent du Nord rendait alors les vagues
 » très-hautes. Elles étaient si impétueuses , qu'elles
 » passaient par-dessus le vaisseau , qui , très-mauvais
 » d'ailleurs , craquait de toutes parts. La rapidité
 » du reflux , & le vent contraire que nous avions
 » de côté , ne laissaient plus d'espérance d'entrer
 » dans la rivière. Plusieurs étaient d'avis de re-
 » gagner la mer , & d'attendre le flux. Si l'on
 » avait suivi ce conseil , nous étions perdus sans
 » ressource ; car ce vent impétueux du Nord ,
 » continua d'être si violent pendant plus d'une
 » semaine , qu'il nous aurait emportés en pleine

» mer.
 » péri.
 » term
 » qu'il
 » ce q
 » l'em
 » Notr
 » dura
 » Su
 » coup
 » vâme
 » notr
 » Nous
 » cour
 » si no
 » aisé
 » Ne
 » & de
 » dan
 » l'Ost
 » y eut
 » nuel
 » attrib
 » & la
 » à no
 » tion
 » Nou
 » notr

produisant
environ quatre
à l'eau com-
pourtant pas
quelques minutes,

situation, jus-
suffisamment
de pluie.
chute de la
mes ; mais il
notre mal-
ni le flux,
dans le temps
mençant, une
qu'on les con-
ors les vagues
uses, qu'elles
très-mauvais
s. La rapidité
nous avions
ance d'entret
d'avis de re-
flux. Si l'on
perdus sans
du Nord,
plus d'une
és en pleine

mer, où notre vaisseau aurait infailliblement
péri. Mais, par bonheur pour nous, on se dé-
termina à suivre l'avis de ceux qui soutinrent
qu'il valait mieux nous faire échouer sur la côte,
ce que nous fîmes environ à cent brasses de
l'embouchure de la rivière, du côté du Midi.
Notre bâtiment fut bientôt à sec ; car le reflux
durait encore.

Sur le soir, lorsque le flux revint, nous
coupâmes le mât. Le lendemain, nous ne trou-
vâmes plus que des planches des débris de
notre vaisseau ; le reste fut emporté par la mer.
Nous vîmes alors tout le danger que nous avions
couru, car toutes les planches du vaisseau étaient
si noires & si pourries, qu'elles se rompaient
aisément sous la main.

Nous restâmes sur la côte dans des balaganes
& des cahutes, jusqu'au 21 de ce mois, atten-
dant les canots qu'on devait nous envoyer de
l'Ostrog. Pendant le temps de notre séjour, il
y eut un tremblement de terre presque conti-
nuel ; mais, comme il était très-faible, nous
attribuâmes le mouvement que nous sentions,
& la difficulté avec laquelle nous marchions ;
à notre faiblesse, & à la violente agita-
tion que nous venions d'essuyer sur la mer.
Nous ne fûmes pas long-temps à reconnaître
notre erreur ; car quelques Kouriles, qui vin-

Kams-
chatka.

Kamf-
chatka.

rent dans l'endroit où nous étions, nous dirent que ce tremblement de terre avait été très-violent, & que les eaux de la mer s'étaient élevées très-haut. Enfin nous partîmes de cet endroit le 21 Octobre, & le lendemain nous arrivâmes sur le soir à Boltchereskoi-Ostrog.

Il résulte de ce récit, qu'en dix jours, par un temps calme, avec un vaisseau délabré, l'on a fait autant de chemin sur mer, qu'on en avait fait dans un mois par terre, avec la belle saison, & sans contretemps. Mais ce qui prouve combien la navigation a d'avantage sur toutes les autres manières de voyager, c'est le retour du Kamfchatka à Iakoutsk. Le trajet maritime est très-court, quand il se fait dans les longs jours de l'été. La mer n'est point orageuse; on n'y craint que les calmes. Mais, en supposant que le temps soit le même pour la traversée, soit du continent, soit de la presqu'Isle, on gagne toujours beaucoup, en retournant d'Okhotsk à Iakoutsk. On peut aller, par eau, du port de mer jusqu'à la rivière Aldan, en gagnant l'Ioudoma, qui se jette dans la *Maiou*. Le chemin le plus difficile, est jusqu'à la Croix d'Ioudoma. M. Krachenninikow fut sept jours pour aller du port d'Okhotsk à *Ioudomskoi-krest*; de-là, cinq jours pour entrer dans la *Maiou*, mais en ne navigéant que le jour. Car il descendit en moins de trois jours l'Ioudoma, qui ne se re-


monte
Enfin à
Iakouts
même
le ret
parler
terre.

, nous dirent
 avait été très-
 inner s'étaient
 tîmes de cet
 demain nous
 koi-Ostrog.
 jours, par un
 ré, l'on a fait
 en avait fait
 le saison, &
 ve combien la
 es autres-ma-
 Kamschatka
 -court, quand
 'été. La mer
 ue les calmés,
 soit le même
 t, soit de la
 coup, en re-
 peut aller,
 iviere Aldan,
 ans la *Maiou*.
 u'à la Croix
 t sept jours
 omskoi-krest;
 Maiou, mais
 descendit en
 ui ne se re-

monte pas en moins de cinq ou six semaines.
 Enfin il ne fut que dix-huit jours à regagner
 Jakoutsk, du port d'Okhotsk, en y comprenant
 même le temps de séjour & de retardement. Ainsi,
 le retour épargne la moitié du temps, sans
 parler des fatigues & des peines du voyage par
 terre.

Kam-
 chatka.




 CHAPITRE IV.
Pays & Peuples voisins du Kamfchatka.

 Kamf-
chatka.

LES ISLES KOURILES semblent être une dépendance du Kamfchatka, par la proximité où elles se trouvent de cette terre. Elles sont comme autant de stations, qui conduisent de ce continent au Japon. On ne peut donc se dispenser d'en attacher la description à l'Histoire du Kamfchatka. Elles en ont été détachées par la mer : il s'est fait une transmigration de peuples entre la Péninsule & les Isles voisines. On passe continuellement des unes à l'autre. Ces Isles seront peut-être un jour les échelles du commerce du Japon & de l'Inde, avec le Nord de l'Asie, ou même de l'Europe, si l'ame des Russes est plus indomptable & plus forte que les périls & les frimats de la mer Glaciale. Tout invite à faire connaître ces Isles.

Elles s'étendent depuis la pointe méridionale du Kamfchatka, non pas directement au Sud, comme l'a dit M. Muller, d'après la relation des Kouriles eux-mêmes, trop peu Géographes pour ne pas s'y tromper ; mais au Sud-Ouest, tournant

su

ur une c
de Tesso
niere de
Chinoise.
Isles, pa
ives, qu
espace de
glouti pa
même ch
un grand
plusieurs
pose la r
même c
Amériqu
guliere, so
circulaire
bit qu'on
ner, qu
Mexique
entre les
erçoit q
ne barri
inuel de
ce qu'elle
même et
aissé du
depuis B
toit le rap
To

IV.

Kamfchatka.

ent être une
la proximité
e. Elles sont
duisent de ce
e se dispenser
ire du Kamf
ar la mer : il
uples entre la
sse continuel-
feront peu-
rcé du Japon
ie, ou même
est plus in-
& les frimas
tre connaitre

méridionale
ment au Sud,
a relation des
graphes pour
uest, tournant
sur

ur une courbe ovale, ou parabolique, au détroit
de *Tessoï*, qui sépare l'Isle de *Matsoumai*, der-
niere des Kouriles, du continent de la Tartarie
Chinoise. Il paraît par la position générale de ces
Isles, par leur distance & leur situation respec-
tives, qu'elles faisaient autrefois partie d'un grand
espace de terre ferme, qui semble avoir été en-
glouti par la mer. Elle y a fait à-peu-près le
même chemin qu'aux Antilles, creusant & minant
un grand circuit, au travers duquel elle s'est ouvert
plusieurs passages, pour former ce golfe qui com-
pose la mer d'Amur & celle de *Pengina*. Il y
a même entre cette contrée de l'Asie, & celle de
Amérique Septentrionale, une ressemblance sin-
guliere, soit que l'on considere, d'un côté, l'étendue
circulaire des Isles Kouriles & celle des Antilles,
soit qu'on examine les progrès & les ravages de la
mer, qui a formé, d'une part, le golfe du
Mexique, & de l'autre, ce long sinus compris
entre les Kouriles & le continent d'Asie. On ap-
perçoit que ces deux chaînes d'Isles étaient jadis
une barriere que la terre opposait au choc con-
tinuel de la mer, qui regagne toujours à l'Orient,
ce qu'elle doit perdre au couchant, où nous voyons
même en Europe, même en France, qu'elle a
laissé du terrain, témoin ces landes qui s'étendent
depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne. Mais, quel que
soit le rapport que ces groupes d'Isles, si éloignés

Kamf-
chatka.

Kamf-
chatka.

entr'eux , semblent offrir aux yeux , ou peut-être à l'imagination , arrêtons-nous à la description de celles dont il s'agit dans cet endroit de l'Histoire des Voyages. On ne peut en déterminer le nombre d'une manière irrépréhensible. La Carte géographique en présente trente-six , mais il n'y en a que vingt-deux de bien connues. La différence des noms que leur donnent les Kouriles , les Japonois & les Russes , en fait varier la quantité précise. M. Spanberg , qui les a suivies depuis le Kamtschatka jusqu'au Japon , mais sans y aborder , ni pouvoir les compter avec exactitude , nous laisse incertains & sur leurs vrais noms , & sur leur nombre. M. Krachenninikow a suppléé à ce défaut , par les notions qu'il en a prises dans MM. Steller & Muller. « Au reste , il serait à souhaiter , dit-il , que la description que M. Spanberg a donnée des Isles Kouriles , qui s'étendent jusqu'au Japon , pût s'accorder avec celle de M. Muller : on connaîtrait par - là au juste non - seulement leur grandeur & la véritable situation de chacune en particulier , mais encore la distance qu'il y a entr'elles , au-lieu qu'au présent , on n'en peut juger que par conjecture. »

La première des Kouriles , appelée *Choumichou* , a , du Nord-Est au Sud-Ouest , cinquante verstes de longueur sur trente de largeur. Elle est remp...

, ou peut-être
description de
t de l'Histoire
miner le nom
La Carte géo-
mais il n'y en
La différence
Kouriles, les
ier la quantité
vies depuis le
ans y aborder
étitude, nous
noms, & sur
a suppléé à ce
à prises dans
il serait à sou
e M. Spanberg
s'étendent ju
avec celle de
- là au juste
& la véritable
c, mais encore
au-lieu qu'
que par con

ellée *Choumt*
est, cinquante
e largeur. Elle

est remplie de montagnes, de lacs & de marais,
d'où sortent de petites rivières qui tombent dans
la mer. Trois de ces rivières, où l'on trouve du
saumon de différente espèce; mais en petite quan-
tité, présentent chacune une habitation. Quarante-
quatre personnes font toute la population de
l'Isle. On veut que ces habitans y soient venus
du Kamschatka, à l'arrivée des Russes; c'était
du-moins leur asyle le plus proche. Ils firent, dit-
on, alliance avec d'autres Insulaires voisins; & les
ensans sortis de ce mélange de Kamschadales &
de Kouriles, ont une figure plus avantageuse,
des cheveux plus noirs, & beaucoup plus de poil.
Quelle que soit cette origine, il est vraisem-
blable que ce sont tantôt les Insulaires qui passent
au continent, quand ils ont trop de monde, ou
trop peu de subsistance, & tantôt les habitans
de la terre ferme, qui peuplent les Isles, quand
ils y sont chassés par la guerre, ou jetés par les
tempêtes. Ces différentes causes doivent avoir
établi une réciprocité d'origine & de population;
entre les Kouriles & le Kamschatka. Le trajet qui
sépare le Cap de la Péninsule, d'avec l'Isle de
Choumtchou, n'est que de quinze verstes, que
l'on fait en trois heures, mais dans un temps
calme, & vers la fin de la marée. Car, durant le
flux, les vagues battent si fort du Cap à l'Isle,
que les flots élevés de vingt à trente sagesnes, ne

Kam-
chatka.

Kamf-
chatka.

permettent pas aux canots d'aller d'un rivage à l'autre. Les Cosaques appellent ces vagues *sovzem*, les Kouriles *kogathe*, c'est-à-dire, chaîne de montagnes, quelquefois *kamoui*, divinité. Aussi leur jette-t-on, en passant, des idoles de bois, pour calmer leur courroux, ou plutôt pour diminuer la crainte du danger. Les Sauvages & leurs Dieux ont cela de commode, que la malice des uns & la frayeur des autres, s'apaisent, comme elles s'irritent, de rien.

La seconde Isle est *Poromoufir*, deux fois plus grande que la première. Le détroit qui l'en sépare, n'est que de deux verstes, mais semé de rochers, & bordé de côtes escarpées. Les habitans de cette Isle sont, dit-on, de vrais Kouriles; ils ont leurs habitations sur la pointe du Sud-Ouest, aux bords d'un lac qui a cinq verstes de circuit. Ces deux premières Isles sont sujettes à des tremblemens de terre & à des inondations. La mer y apporte de l'Amérique & du Japon, différentes espèces d'arbres, parmi lesquels sont les débris des camphriers. On m'en a donné de grands morceaux, dit Krachenninikow.

A l'Ouest de *Poromoufir*, est une Isle déserte, désignée sur la Carte, sous le nom d'*Anfinogen*, mais que les Kouriles appellent *Ouia-Koujatch*, qui veut dire rocher escarpé. Ce n'est qu'une montagne ronde, qui paraît, dit-on, exhaler de

la fumée
chasser
qui s'y
histoire
» autre
» Kour
» mais
» mont
» & l'o
» dans
» lac; é
» laissa
» dans l
» qui si
» de re
» de sa
» chem
» Ozer
cette f
comme
style al
par tou
volutio
Tous l
eu fab
n'ont
erreurs
Sicile,

d'un rivage à
 gues *sovrem*,
 haïne de mon.
 tité. Aussi leur
 de bois, pour
 pour diminuer
 & leurs Dieux
 vice des uns &
 , comme elles

deux fois plus
 it qui l'en fé-
 mais semé de
 pées. Les ha-
 de vrais Kou-
 la pointe du
 a cinq verstes
 es sont sujettes
 s inondations.
 & du Japon,
 lesquels sont
 a donné de
 kow.

e Isle déserte,
 d'*Anfinogen*,
ia-Koujatch,
 n'est qu'une
 , exhiler de

la fumée; on y va des Kouriles & du Kamschatka,
 chasser ou pêcher les lions & les veaux marins,
 qui s'y plaisent. Les Peuples d'alentour font une
 histoire poétique de cette montagne. « Elle était
 » autrefois, disent-ils, au milieu du grand lac
 » Kourile, qui est sur la pointe du Kamschatka;
 » mais comme son sommeil déroba la lumière aux
 » montagnes voisines, elles lui firent la guerre,
 » & l'obligèrent de chercher un asyle à l'écart,
 » dans la mer. Ce fut à regret qu'elle quitta le
 » lac; & pour monument de sa tendresse, elle y
 » laissa son cœur. C'est un rocher qui est encore
 » dans le lac Kourile, & qu'on appelle *Outchitchi*,
 » qui signifie *cœur de rocher*. Mais le lac, la payant
 » de retour, courut après elle, quand elle se leva
 » de sa place, & il se fraya, vers la mer, un
 » chemin, qui est aujourd'hui le lit de la rivière
 » *Ozernaia*. » Les jeunes gens, dit-on, rient de
 cette fable, & les vieilles femmes la racontent
 comme une vérité. C'est du-moins un reste de ce
 style allégorique, répandu depuis bien des siècles,
 par toute la terre, sur les catastrophes & les ré-
 volutions physiques que le globe a éprouvées.

Tous les Peuples sauvages ont mis leur histoire
 en fables, ou leurs fables en histoire; mais tous
 n'ont pas su, comme les Grecs, embellir leurs
 erreurs. Les amours d'Alphée & d'Aréthuse, en
 Sicile, n'ont pas d'autre origine que l'amour du

Kam-
 chatka.

Kamf-
chatka. lac Kourile pour la montagne *Ouiakoujatch*. C'est dans l'imagination des Peuples enfans, que sont nées ces deux fables.

La troisieme des Kouriles, (car l'Isle *Ouiakoujatch* n'est pas proprement de ce nombre), c'est celle de *Sirinki*. Les habitans des deux premieres vont chercher dans celle-ci, des oiseaux & de la *farana* pour vivre,

La quatrieme est l'Isle d'*Onekoutan*. M. Steller dit que les habitans des Isles plus éloignées, venant dans celle-ci enlever les femmes & les enfans, les Insulaires d'*Onekoutan* allerent s'établir à *Poromoufir*. M. Krachenninikow dit au contraire que les Kouriles d'*Onekoutan*, tirent leur origine de ceux de *Poromoufir*. La preuve en est que des familles entieres de la quatrieme Isle, vont rendre visite, on plutôt hommage, aux habitans de la seconde, en leur payant des tributs de peaux de castor ou de renard. « On peut juger par-là, continue M. Krachenninikow, que les autres habitans d'*Onekoutan* ne refuseraient pas de payer des tributs, si on envoyait des gens pour les soumettre & les assurer de la clémence de Sa Majesté Impériale, & de la puissante protection qu'ils peuvent en attendre contre leurs ennemis, qui viennent de temps en temps faire des incursions chez eux. »

En général, il paraît qu'on n'a pas des cons

naissance
L'Auten
quatriem
descripti
ni lui,
M. Mu
tirées
Kamfel
bourg.
ni sur
La c
Elle fo
Ouiakh
des tro
indiq
de D
Quoi
fixieme
graphe
Araou
La l
habitan
dixiem
zieme
perites
La c
tan.

Koujatch. C'est
ans, que sont

l'Isle *Ouia-*
ce nombre),
des deux pre-
des oiseaux

an. M. Steller
us éloignées,

emmes & les
allerent s'éta-

nikow dit au
outan, tirent

fir. La preuve
la quatrième

ommage, aux
nt des tributs

On peut juger
ow, que les

fuseraient pas
rait des gens

e la clémence
la puissante

ndre contre
ps en temps

pas des çous

naissances bien certaines sur toutes ces Isles.

L'Auteur Russe, abandonné de M. Steller à la quatrième Isle, a recours à M. Muller, pour la description des suivantes, dont son premier guide, ni lui, n'ont pu, dit-il, avoir aucun détail.

M. Muller en parle d'après les notions qu'il en a tirées des Japonais, qui firent naufrage au Kamshatka, d'où ils furent envoyés à Pétersbourg. Mais il n'est point d'accord avec M. Steller, ni sur le nombre, ni sur la place de ces Isles.

La cinquième est selon lui, l'Isle *Koukoumicha*; Elle forme un triangle avec les Isles *Sirinki* & *Ouiakhtoupa*; mais elle est la plus méridionale des trois. « Il paraît que ce sont ces Isles qui sont indiquées dans l'Atlas Russe, sous les noms de Diakou, Sainte-Hélié, ou Ista, & Galante. »

Quoi qu'il en soit de la cinquième & de la sixième Isle, sur la position desquelles les Géographes sont en contestation; la septième est *Araoumakoutan*, qu'un volcan rend déserte.

La huitième est *Siaskoutan*, qui a quelques habitans; la neuvième, à l'Ouest, est *Ikarna*; la dixième, au Sud-Ouest, *Machaoutchou*; la onzième, au Sud-Est, s'appelle *Igathon*. Ce sont de petites Isles désertes.

La douzième, à une demi-journée de *Siaskoutan*, au Midi, s'appelle *Chokoki*. On dit que les

Japonais en tirent de la mine ; mais on ne fait rien de quelle espèce.

Kamf-
chatka.

La treizieme Isle & les quatre suivantes, sont *Neotogo, Chachowa, Ouchitir, Kitoui & Chimouchir*. En moins de douze heures, on peut traverser, dans un canot, chacun des détroits qui les séparent. Mais on risque d'être emporté en pleine mer, & d'y périr, tant les courans y sont forts & les vagues enflées, pour peu que le vent s'élève. Aussi les habitans de ces Isles ne vont-ils de l'une à l'autre qu'au printemps, & par une mer calme. La seizieme a des roseaux dont on fait des fleches, & la dix-septieme des hommes indépendans.

La dix-huitieme est *Tchirpoui*, qui n'a point d'habitans ; mais elle fournit des oiseaux & des racines à la précédente & à la suivante.

Celle-ci s'appelle *Itourpou*, si éloignée de *Chimouchir*, que de l'une, on ne voit point l'autre. *Ourop* est la vingtieme, & *Kourachir* la vingt-unieme.

La dernière, la plus grande & la plus fameuse de toutes, est l'Isle *Matsumai*. Ses habitans nombreux, comme ceux des trois précédentes, ont avec eux, la même origine & la même langue. Les Japonais les appellent tous du nom général de Peuples d'*Ieso*. « Ceci peut servir, dit M. Kra-

mais on ne fait
 suivantes, sont
Itouï & Chimou
 s, on peut tra-
 détroits qui les
 porté en pleine
 ans y sont fort
 le vent s'élève
 vont-ils de l'une
 une mer calme
 t on fait des
 hommes indé-
 , qui n'a point
 oiseaux & des
 yante.
 si éloignée de
 ne voit point
 & *Kourachir* la
 la plus fameuse
 habitans nom-
 précédentes, ont
 même langue,
 son nom général
 , dit M. Kra-

schenninikow , à corriger l'erreur des Géogra-
 phes , qui ont donné le nom d'*Ieso* à une grande
 terre située au Nord-Est , près du Japon. »

Les habitans d'*Ouroup* & d'*Itourpou* , commer-
 cerent autrefois durant vingt-cinq ou trente ans ,
 avec les Kouriles , voisins du Kamschatka. Mais
 quelques-uns d'eux ayant été faits prisonniers dans
 l'Isle de *Poramoufir* , le commerce & la naviga-
 tion furent interrompus entre les Kouriles des
 deux extrémités de la chaîne.

Les premières & les dernières de ces Isles ,
 ont presque pas de bois. L'Isle *Kourachir* est
 orangeuse & ferrugineuse , dit M. Steller. On y
 voit beaucoup de bêtes féroces , des ours , des
 chevres sauvages , des renards , mais inférieurs
 à ceux du Kamschatka. Les Japonais , dit-on ,
 vont tous les ans y acquérir des peaux de ces
 sortes d'animaux , pour des ustensiles , des meubles
 & des étoffes qu'ils y apportent. D'autres préten-
 dent que les habitans de *Kourachir* vont prendre
 à *Matsumai* des étoffes du Japon , de soie & de
 coton , & des ustensiles de fer , pour les revendre
 aux Isles d'*Ouroup* & d'*Itourpou*. Celles-ci don-
 nent en retour des toiles d'ortie.

L'Isle *Matsumai* , habitée par des Japonais , la
 plupart bannis , offre une ville de son nom , munie
 d'armes & de fortifications. A la pointe du Sud-
 Ouest de l'Isle , est une garnison pour défendre

Kam-
 chatka.

Kamf-
chatka.

le pays de l'invasion des Chinois, & des incur-
sions de la Corée. Le détroit ou le courant de
mer, qui passe entre cette Isle & le Japon, large,
en certains endroits, de vingt verstes, se rétrécit
en beaucoup d'autres, & par-tout est hérissé de
caps & de rochers, qui rendent le passage très-
difficile. Si l'on perd du temps, ou si l'on manque
d'attention, les vaisseaux vont se briser sur ces
écueils, ou sont emportés en haute mer, par la
rapidité des courans.

« Au-reste, dit M. Krachenninikow, on fait
» que les Hollandais, après avoir quitté ces Isles,
» (ce sont les quatre dernières Kouriles) trouve-
» rent, du côté de l'Est, une petite Isle, à la-
» quelle ils donnerent le nom d'*Isle des Etats* ;
» & que de-là, continuant plus loin leur route
» à l'Est, ils apperçurent une grande terre,
» (qu'ils appellerent *Terre de la Compagnie*), qu'ils
» croyaient unie au continent de l'Amérique Sep-
» tentrionale. Les rapports faits par les Japonais,
» & les éclaircissemens donnés par les habitans de
» l'Isle d'*Ieso*, ne nous ont procuré aucune lumière
» là-dessus ; mais il paraît que la Terre de la Com-
» pagnie est la même que celle qui fut découverte
» par le Capitaine Espagnol, nommé *de Gama* ;
» qu'on doit plutôt la regarder comme une Isle,
» que comme un continent, parce que l'Amé-
» rique, suivant toutes les observations faites

& des incur-
e courant de
Japon, large;
es, se rétrecit
est hérissé de
passage très-
l'on manque
briser sur ces
mer, par la

ow, on fait
itté ces Isles,
riles) trouve
e Isle, à la
e des Etats;
n leur route
ande terre,
agnie), qu'ils
nérique Sep-
les Japonais;
s habitans de
cune lumiere
e de la Com-
t découverte
e de Gama;
ne une Isle,
que l'Amé-
ations faites

entre le Japon & la Nouvelle-Espagne, ne
peut s'étend- aussi loin vers l'Ouest, à cette
même latitude.»

Kamf-
chatka.

On juge, par la situation des Isles Kouriles,
que leurs habitans devraient participer également
de la figure & des mœurs des Japonais & des
Kamfchadales, qu'elles séparent. Mais la diffé-
rence prodigieuse que la police & les arts ont
mise entre un Empire riche & peuplé, tel que
celui du Japon & des Isles qui sont ou désertes,
ou mal habitées, fait que les Insulaires des Kou-
riles doivent beaucoup plus ressembler aux Sau-
vages du Kamfchatka, qu'au Peuple féroce, mais
industriel du Japon. Si l'on croit que la pro-
ximité puisse avoir la même influence pour le
bien que pour le mal, il suffit, pour se détromper
de cette prévention, de jeter un coup-d'œil sur
la Corse, qui, environnée de deux Nations,
depuis long-temps éclairées & policées, a con-
servé sa férocité, sa paresse, son ignorance natu-
relle, & paraît encore plus loin de l'Italie, pour
les arts & les loix, que les pirates Africains ne le
sont de l'Europe, pour l'industrie & les lumieres.
Des Isles pauvres, incultes, & d'un abord diffi-
cile, d'un séjour désagréable & peu sûr, n'attirent
point un Peuple commerçant, qui pourrait les
défricher & les cultiver. Des Sauvages sans arts
& sans connoissance, n'abordent gueres chez une

Kamf-
chatka.

Nation policée, dont les mœurs & le caractère repoussent encore plus l'homme grossier, que celui-ci ne rebute l'homme civilisé. On ne s'étonnera donc pas de trouver beaucoup de rapports entre les Kamshadales & les Peuples Kouriles.

Ceux-ci sont pourtant mieux faits, d'une taille & d'une figure plus avantageuses. Tout ce qu'ils ont de sauvage, ils le tiennent des Kamshadales, ou des Toungoufes errans du continent, comme un visage basané, l'usage de se noircir les lèvres, & de se peindre des figures sur les bras jusqu'aux coudes, de se faire des habits composés de peaux de bêtes & d'oiseaux de différentes espèces, assortis de poils & de plumes de toutes les couleurs. Tout ce qu'ils ont d'artificiel, ils le tiennent des Japonais, comme la coutume d'avoir les cheveux ras pardevant, jusqu'au sommet de la tête, & pendans par derriere, de porter aux oreilles des anneaux d'argent. Souvent ils mêlent les deux goûts, & l'habillement sauvage aux étoffes du luxe. Curieux des brillantes couleurs, mais peu jaloux de la propreté, un Kourile habillé d'écarlate, portera sur ses épaules un veau marin, dégoûtant de graisse & de sang. Un Kourile, dit M. Steller, trouvant un corset de soie, mit cet habillement, & se promena gravement devant les Cosaques, qui se moquaient de lui. Quel était le plus stupide, ou le Sauvage, qui pensait que

es fem
billés é
Cosaque
thir qu
lavanta
Les
marins,
quoique
éges &
onnaill
chadale
e bois
n font
u'on ig
êtes q
ur en
Ils or
raquette
our alle
as des
aris à
Les H
mais ne
a nuit
nétans
rix qu
Une
erte d

& le caractère
grosfier, que
On ne s'éton-
p de rapports
les Kouriles.

s, d'une taille
Tout ce qu'ils
Kamschadales,

inent, comme
cirer les lèvres,
bras jusqu'aux

posés de peaux
ntes espèces,

toutes les cou-
el, ils le tien-
me d'avoir les

sommet de la
de porter au-
vent ils mêlent

age aux étoffes
puleurs, mais
ourile habillé

un veau marin,
Un Kourile,
de soie, mit
vement devant
lui. Quel était
ni pensait que

es femmes & les hommes étaient par-tout ha-
billés également, comme dans son Isle, ou le
Cosaque, qui n'en savait pas assez pour réflé-
chir que l'Insulaire ne devait pas en savoir
davantage?

Les Kouriles se nourrissent de quadrupèdes
marins, & se logent comme les Kamschadales,
quoique avec plus de propreté, tapissant leurs
éges & leurs murailles de nattes de jonc. Ils
onnaissent aussi peu la Divinité que les Kam-
schadales. Mais ils ont, comme eux, leurs idoles
de bois, qu'ils appellent *Ingoul*, ou *Innakou*.
En font-ils des Dieux ou des démons? c'est ce
qu'on ignore. Mais ils leur offrent les premières
bêtes qu'ils prennent, en mangent la chair, &
leur en laissent la peau.

Ils ont des *baidares* pour naviger en été, des
raquettes pour marcher en hiver, faute de chiens
pour aller en traîneaux. Quand les femmes ne font
pas des nattes, ou des habits, elles suivent leurs
maris à la chasse des bêtes marines.

Les Kouriles ont jusqu'à deux ou trois femmes;
mais ne voient les filles qu'ils recherchent, que
la nuit à la dérobee, comme les Tartares Maho-
métiens, jusqu'à ce qu'ils aient payé au pere le
prix que doit leur coûter la fille.

Une femme infidelle occasionne à son mari la
perte de l'honneur, ou de la vie. Le mari qui

Kams-
chatka.

**Kamf-
chaska.**

l'a surprise, appelle son adversaire en duel, & ils se c'est au bâton. Celui qui fait le défi, reçoit le fortes premier, sur le dos, trois coups d'une massue » joie. » grosse comme le bras ; ensuite il les rend à son on le ennemi. Ce jeu continue ainsi, jusqu'à ce que lui, pou l'un des deux demande grace, ou succombe sous voyage le nombre ou la force des coups. Refuser le duel, fini de serait un déshonneur, comme parmi nous. Le conte, coupable, qui préfère la vie à l'honneur, doit l'Isle, dédommager le mari, par une compensation en jouit, c bêtes, en habits, en provisions de bouche. Il y des réci a long-temps que ces fortes de compensations se Telles s sont introduites aussi chez les peuples policés. Com

Les femmes Kouriles ont un usage plus cruel les Rus leur ou que celui de trahir leurs maris : quand elles comme accouchent de deux enfans, on en fait périr un avoir tr Cependant ce Peuple est doux & humain ; l'Indes, respecte les vieillards, il chérit les liens du sang. Presqu'il connaît l'amitié.

« C'est un spectacle touchant, dit M. Krachens également vrai qu » ninikow, que de voir l'entrevue de deux ne soie » amis, qui habitent dans des Isles séparées. L'é & fasse » étranger vient sur un canot, & l'hôte, qui va M. : » le recevoir, marche avec cérémonie. Chacun dit qu » endosse son habit de guerre, prend ses armes, deuxie » agite son sabre & sa lance. Ils bandent leur arc seprent » l'un contre l'autre, comme s'ils allaient com- presqu » battre, & ils s'approchent en dansant. Quand

en duel, & s'ils se sont joints, ils s'embrassent avec toutes sortes de caresses, & versent des larmes de joie. On mène le convive dans une iourte, on le fait asséoir, on se tient debout devant lui, pour écouter le récit des aventures de son voyage, les nouvelles de sa famille. Quand il a fini de parler, le plus âgé de l'habitation raconte, à son tour, tout ce qui s'est passé dans l'Isle, durant l'absence de l'étranger. On se réjouit, ou l'on s'afflige tour-à-tour, selon la nature des récits. Enfin on mange, on danse, on chante. Telles sont les mœurs des Kouriles.

Comme le Kamschatka n'est important pour les Russes, que par la communication qu'il peut leur ouvrir, avec les deux grandes sources du commerce & des richesses, il est naturel, qu'après avoir trouvé la route qui les mène au Japon & aux Indes, ils en cherchent une vers l'Amérique. La Presqu'Isle du Kamschatka doit être à-peu-près également éloignée de ces deux régions; s'il est vrai que les terres situées à l'Est de *Tchoukotkoi*, ne soient qu'à deux degrés & demi de ce Cap; & fassent partie du continent de l'Amérique.

M. Steller va plus loin dans ses conjectures. Il dit que ce continent situé depuis le cinquante-deuxième jusqu'au soixantième degré de latitude septentrionale, s'étend du Sud-Ouest au Nord-Est, presque par tout à une égale distance des côtes

Kam-
chatka.

**Kamf-
chatka.**

du Kamfchatka. Il foupçonne même que ces deux continens fe joignoient autrefois. La figure des côtes de l'un & de l'autre; le grand nombre des Caps qui s'avancent des deux côtés, dans une longueur de trente à foixante verftes; la multitude & la fîtuation des ifles qui fe trouvent entre ces deux terres, fur une mer fort étroite; tout le porte à préfumer que l'ancien & le nouveau Monde ont été feparés avec vicience par cet élément qui change perpétuellement la face du globe terreftre.

« Les Ifles, dit-il, qui s'étendent depuis le » Kamfchatka, jufqu'à l'Amérique, entre le cin- » quante-unieme & le cinquante-quatrième degré » de latitude, forment une chaîne auffi fuivie que » les Ifles Kouriles. La terre de la Compagnie » doit être la bafe du triangle de ces deux chaînes » d'Ifles. »

Enfin il y a des reflemblances frappantes entre les Kamfchadales & leurs voisins de l'Amérique. Les traits du vifage font les mêmes; les uns & les autres mangent de la *Sarana*, qu'ils préparent de la même maniere; leurs haches, leurs habirs, leurs chapeaux, leurs canots, tous ces objets de comparaison porrent à croire qu'ils ont la même origine. Le continent de l'Amérique n'eût-il jamais été joint à celui de l'Asie, ces deux parties du monde font fi voisines, qu'il eft très-possible que les habitans

les habi
les Ifles
transmi
conform
mœurs
Mais ce
plus au
mun à r
les deu
dans les
différen
re poia
de l'Asi
tablier fu
avoir l
un co
es que
créer ou
Parm
entrep
uffes e
ft l'ifle
t la no
on dét
Cete
ignes.
etein,
ancien
Ton

Les habitans de l'Asie aient passé en Amérique par les Isles intermédiaires, qui favorisaient cette transmigration. M. Steller joint à ces traits de conformité, des rapports très-sensibles entre les mœurs des Kamschadales & celles des Américains. Mais ces ressemblances appartiennent peut-être plus au climat, à la position, au genre de vie commun à tous les Sauvages du Nord, qu'à l'origine des deux nations. C'est dans les langues, plus que dans les usages, qu'il faut chercher les racines des différentes populations. Or, si le langage ne montre point de traces de parenté, entre les habitans de l'Asie & de l'Amérique, il est difficile d'établir sur les autres rapports. Mais il s'agit moins de savoir les relations que la Nature mit autrefois d'un continent à l'autre, que de découvrir celles que le commerce & la navigation y peuvent créer ou renouer.

Parmi les Isles qui serviront peut-être un jour d'entrepôt, ou de relâche, à la navigation des Russes en Amérique, une des plus considérables, est l'Isle de *Beering*. Elle exige, par l'importance & la nouveauté de sa découverte, une description détaillée.

Cette Isle est composée d'une masse de montagnes. On voit les plus élevées, par un temps serein, à vingt lieues de distance. C'était une ancienne opinion des Kamschadales, qu'il devait

Tome XVIII.

D

Kamschadka.

Isle de Beering.

Kamf-
chatka.

y avoir une terre vis-à-vis l'embouchure de la mer de Kamfchatka, parce qu'ils voyaient toujours des brouillards de ce côté, quelque pur que fût l'horizon. Cependant les plus hautes de ces montagnes n'ont que deux versets, ou demi-lieue, de hauteur perpendiculaire. Leur principale chaîne est ferrée & continue. Celles d'à-côté sont coupées de vallons, formés par de petits ruisseaux, qui prenant leur cours dans la longueur de l'Isle ont leur embouchure au Nord ou au Midi. Les vallées, creusées entre les plus hautes montagnes, ont les plus petits ruisseaux, & sont étroites. Celles qui sont au pied des montagnes les moins élevées, sont plus larges & arrosées de plus grands ruisseaux. De même les plaines les plus éloignées des grandes montagnes, ou placées derrière les Caps les plus bas, sont plus étendues que les plaines voisines des hauts promontoires. Les terres, comme les eaux, s'étendent & s'élargissent en s'éloignant des montagnes & s'approchant de la mer. Les montagnes de l'Isle *Beering* sont en général composées d'un roc de la même espèce & de la même couleur. Mais les Caps, qui s'avancent en mer, sont d'une pierre dure & grisâtre. M. Steller attribue cette différence à l'eau de la mer.

Les côtes méridionales de l'Isle sont plus escarpées & plus rompues que celles du Nord. La

forme &
offrent
l'ouvrag
blemens
prête, à
peut-être
nous ne
thenticit
les donn
minikow
lieu de l
rochers
liers, d
colonnes
portes;
l'art, qu
de l'Aur
toire de
rée, con
d'en jug
« S'il
Histor
sans d
un Ca
douce
plein
droits
ou de

bouchure de forme & l'aspect des montagnes, & des côtes, toujours de offrent par-tout, à l'imagination de M. Steller, que fût l'ouvrage des inondations de la mer, des trem- blemens de terre & des fontes de neige. On lui prète, à ce sujet, quelques observations qui seront peut-être curieuses pour les Physiciens, mais dont nous ne garantissons ni l'utilité, ni même l'authenticité, vu la négligence avec laquelle on nous les donne. Il en est de l'ouvrage de M. Krachennikow, dans certains endroits, comme d'un lieu de l'Isle *Beering*, qu'on appelle l'*Antre*. Les rochers y représentent des murailles, des escaliers, des bastions; les uns ressemblent à des colonnes; plusieurs forment des voûtes & des portes; mais elles paraissent plutôt un ouvrage de l'art, qu'un jeu de la Nature. Ainsi, la collection de l'Auteur Russe, paraît quelquefois moins l'histoire de la Nature, qu'un amas d'érudition apprêtée, compilée, & mal ordonnée. C'est au lecteur d'en juger.

« S'il y a, d'un côté de l'Isle, une Baie, (dit cet Historien du Kamtschatka, d'après M. Steller sans doute), il se trouve sur le rivage opposé un Cap; & par-tout où le rivage va en pente douce, & où il est sablonneux, vis-à-vis il est plein de rochers, & entrecoupé. Dans les endroits où la côte se brise, & tourne d'un côté ou de l'autre, on observe qu'un peu auparavant,

Kamtschatka.

Kamf-
chatka.

» le rivage est toujours fort escarpé, l'espace d'une
 » ou de deux verstes. On a observé sur
 » les plus hautes montagnes que, de leur inté-
 » rieur, il sort des espèces de noyaux, qui se ter-
 » minent en cônes; & quoique la matiere dont
 » ils sont faits, ne differe en rien de celle de
 » montagnes mêmes, ils sont pourtant plus ten-
 » dres, plus purs & plus clairs. » M. Krachen-
 » ninikow dit qu'on peut regarder ces noyaux
 » qu'il croit formés « par quelque mouvement in-
 » térieur de la terre, & sur-tout par sa pression
 » vers le centre, comme une espèce de crystal
 » ou comme la matiere la plus pure des monta-
 » gnes, qui, sortant du centre, est d'abord liquide
 » & se durcit ensuite à l'air. »

L'Isle de Beering est environnée au Nord-Est
 jusqu'à quatre ou cinq verstes, des bancs cou-
 verts de rochers, qui semblent avoir été détachés
 par la mer, de l'Isle même dont ils augmentaient
 la largeur. Ces rocs ont les mêmes couches que
 les montagnes, & l'on apperçoit entr'eux des
 traces du cours d'une riviere. Sous ces rocs
 les plus escarpés, l'eau est battue, contre l'obser-
 vation générale qui trouve presque toujours la
 profondeur de l'eau, sur les rivages de la mer,
 proportionnée à l'élévation des côtes. Enfin, ce
 qui prouve combien l'Océan travaille fortement
 sur cette Isle, c'est qu'en moins de six mois elle

changé
 agne est
 Mais l
 même, r
 qu'on dé
 de signa
 a mis sur
 que. Ait
 chercher
 l'entrée d
 Il est all
 chaîne d'
 Si jamais
 zones gla
 qu'on ve
 ride, exp
 Méridion
 vées sur
 empires
 prévoir
 ont conf
 & que
 promett
 Quoi
 d'un pr
 grès de
 bonhen
 jusqu'à

l'espace d'un jour, l'île a changé de face dans un endroit, où une montagne est tombée dans la mer.

Mais l'île de Beering, remarquable par elle-même, ne l'est peut-être pas moins par celles qu'on découvre dans ses environs. Ce sont autant de signaux, & peut-être de ports, que la Nature a mis sur le chemin du Nord de l'Asie à l'Amérique. Ainsi, tandis que les Anglais & les Français cherchent, à l'envi, des Isles qui leur assurent l'entrée du nouveau Monde, par la mer du Sud, il est assez singulier que les Russes s'ouvrent une chaîne d'Isles qui les y mène par la mer du Nord. Si jamais ce vaste continent se peuple par les deux zones glaciales ou tempérées; c'est alors peut-être qu'on verra les riches conquérans de la zone torride, exposés aux mêmes révolutions que les peuples Méridionaux de l'Europe ont plus d'une fois éprouvées sur notre hémisphère. Ce bouleversement des empires & des nations est d'autant plus facile à prévoir dans le lointain des siècles, que les Russes ont conservé l'esprit conquérant de leurs ancêtres, & que les maîtres du Mexique & du Brésil ne promettent pas d'être des Romains.

Quoi qu'il en soit de l'avenir, assurons-nous d'un présent plus heureux, si cependant les progrès de la navigation, sont réellement ceux du bonheur des hommes. Les Russes qui sont allés jusqu'à l'île de Beering, disent que du sommet

Kamf-
chatka.

Kamf-
chatka.

des montagnes, on découvre deux autres Isles. L'une au Midi, n'a que sept verstes de circuit; l'autre au Sud-Ouest, renferme, dans une enceinte de trois verstes, les deux rochers qui la composent.

Au Nord de l'Isle de Beering, dans une situation à peu - près la même, ou parallele, est une Isle de quatre - vingt à cent verstes de longueur. Elles sont séparées l'une de l'autre par un détroit de vingt verstes, au Nord - Ouest, & d'environ quarante au Sud - Est. Les montagnes de la dernière sont moins hautes que celles de la première. On y trouve, à trente brasses au - dessus du niveau de la mer, une grande quantité de troncs d'arbres, & de squelettes entiers de bêtes marines, que la mer y a vomis, sans doute, dans une inondation.

La terre y est sujette à de fréquens tremblemens, dont quelques - uns, au rapport des voyageurs, y ont duré l'espace de six minutes. Du reste, le climat de cette Isle est plus rude & plus piquant que celui du Kamfchatka, soit parce qu'elle est fort exposée à tous les vents, soit patce qu'elle n'a point de bois. Dans les vallées surtout, les tourbillons de vent sont si forts, qu'il n'est pas possible de s'y tenir debout. Mais si l'air est froid & désagréable dans cette Isle, la terre y donne en abondance des eaux minérales, pures

Et très -
plus de
huit ou
fondeur
ment da
grandes
Après
Kamsch
revenir
d'œil su
connaît
qu'elle
en part
& pres
nations

et autres Isles. & très - salubres pour les malades. On y compte plus de soixante ruisseaux, dont quelques-uns ont huit ou dix sages de largeur, sur deux de profondeur. Ces ruisseaux, qui tombent promptement dans la mer, s'élèvent quelquefois, dans les grandes marées, à la hauteur de cinq sages.

Après ces excursions dans les Isles voisines du Kamschatka, soit au Midi, soit à l'Orient, il faut revenir dans cette presqu'Isle, pour jeter un coup-d'œil sur le continent, où elle est attachée, & connaître les peuples qui l'entourent. C'est d'eux qu'elle a tiré ses habitans & sa langue, du moins en partie. Elle leur doit ses mœurs, ses opinions, & presque tout ce qu'elle a de commun avec les nations de la Sibérie.

Kam-
chatka.



 CHAPITRE V.

Koriaques.

 Kamf-
chatka.

LES KORIAQUES sont ou habitans, ou voisins, du Kamschatka. Les premiers qu'on appelle *Fixes*, sont établis sur toute la partie supérieure du Kamfchatka, depuis la riviere *Ouka*, dans la côte Orientale, jusqu'à la *Tigil*, sur la mer Occidentale. Tout l'espace compris entre ces deux points, jusqu'au voisinage de l'Anadir, est couvert, ou plutôt parsemé, des habitations de ce peuple. Les autres Koriaques, beaucoup moins ressemblans aux Kamschadales, par les traits & les mœurs, errent avec leurs rennes au milieu de ces peuples fixes, arrêtant leurs courses à-peu-près dans les limites géographiques où ceux-ci bornent leurs domiciles. Mais ces deux Nations, dont l'origine est peut-être la même, diffèrent par la figure, le genre de vie, le caractère & les opinions. Les Koriaques errans sont maigres, comme leurs rennes; ils ont le visage ovale, de petits yeux ombragés de sourcils épais, le nez court, la bouche grande; ils sont plus petits & moins gros que les Koriaques fixes. Ceux-ci, dit M. Kra-

hennini
ourage
rifent le
que la
Koriaqu
& les fé
La Natu
dépenda
chez les
deyant
supporte
populer
présomp
osophe
qu'il n'y
que la
Sauvage
l'Europe
vous
qui v
ce q
besoin
rennes
morale
elles &
adultes
délité.
soient

E. V.

s, ou voisins,
 ppelle *Fixes*,
 ure du Kamf-
 dans la côte
 mer Occi-
 re ces deux
 est couvert,
 e ce peuple.
 ins ressem-
 traits & les
 u milieu de
 rses à-peu-
 où ceux-ci
 x Nations,
 différent par
 tere & les
 maigres,
 ale, de pe-
 nez court,
 s & moins
 dit M. Kra-

henninikow, sont plus robustes & même plus
 courageux. Cependant les Koriaques errans, mé-
 rissent les sédentaires, comme des esclaves. Est-ce
 que la liberté consiste à courir ? Non : mais les
 Koriaques à rennes, sont riches de leur troupeaux ;
 & les sédentaires tiennent d'eux leurs vêtemens.
 La Nature a rendu les uns libres, & les autres
 dépendans. Quand un Koriaque à rennes va
 chez les autres Koriaques, ils courent tous au-
 devant de lui. On le comble de présens, on
 supporte ses mépris. Par-tout le besoin rampe, &
 l'opulence dédaigne. Rien de plus vain, de plus
 présomptueux que les Koriaques à rennes. Le Phi-
 losophe Russe leur fait un reproche d'être persuadés
 qu'il n'y a point de vie au monde plus heureuse
 que la leur. Ils disent, comme presque tous les
 Sauvages de la terre aux peuples commerçans de
 l'Europe ; « si vous étiez plus riches que nous,
 vous ne viendriez pas de si loin chercher ce
 qui vous manque sans doute ; contents de
 ce que nous possédons, nous n'avons pas
 besoin d'aller chez vous. » Les Koriaques à
 rennes portent leur orgueil jusques dans leur
 morale. Jaloux de leurs femmes, ils les tuent,
 elles & leurs amans, quand ils les surprennent en
 adultère, souvent même sur un soupçon d'infir-
 mité. Tout leur fait ombrage. Il faut qu'elles
 soient mal-propres, dans la crainte d'irriter leurs

 Kamf-
 chatka.

Kamf-
chatka.

maris. Jamais elles ne se lavent ; jamais elles ne peignent leurs cheveux ; jamais elles n'ont de rouge sur le visage. « Pourquoi se farderaient-elles, disent leurs maris, si ce n'était pour plaire aux autres ; puisque nous les aimons sans parure ? » Aussi portent-elles leurs ajustemens les plus beaux, sous des habits usés & dégoûtans. Cet usage est d'autant plus étonnant, que les Koriaques fixes ont des mœurs tout-à-fait opposées. Chez eux, c'est une politesse d'offrir sa femme, ou sa fille, à un étranger ; une injure de refuser cette offre. Un Koriaque fixe tuerait un homme qui n'aurait pas voulu prendre sa place dans le lit conjugal ; comme un Koriaque à rennes assassinerait celui qu'il trouverait avec sa femme. Le bien & le mal, en ce genre, dépendent des conventions. Le Koriaque fixe ne fait que changer de lit & de femme, avec l'ami qu'il reçoit chez lui. Les femmes, à leur tour, mettent tout en usage pour entretenir cette réciprocité de bons offices entre les maris. On les voit se parer de leurs beaux habits, se peindre de blanc & de rouge.

Les *Tchouktchi*, espèce de Koriaques plus fiers & plus forts que les deux autres peuples ; les *Tchouktchi*, qui sans les Russes, dit-on, enleveraient les rennes aux Koriaques errans, pour les obliger à vivre en esclaves de racines ; & de poissons,

omme l
emmes l
ues dan
par un r
es belles
e corps
ne les d
beau, q
étranger
Les E
y a de l
l'eau de
verts p
elles inh
dité qu'
terre. C
acre &
en un j
ne font
de leur
quatre
un foy
l'attach
Souven
marmit
donner
n'est p
couver

mais elles ne
elles n'ont de
farderaient-
it pour plaire
ons sans pa-
justemens les
de dégoûtans.
que les Ko-
fait opposées.

sa femme,
de refuser
un homme
place dans le
ue à rennes
ec sa femme.
épendent des
t que changer
il reçoit chez
trent tout en
cité de bons
se parer de
blanc & de

riaques plus
peuples; les
enleveraient
les obliger
de poissons,

omme les sédentaires; les *Tchoukchi* ont les
femmes les plus complaisantes. Elles sont toutes
ues dans leurs iourtes, assises sur leurs talons,
par un reste de pudeur, mais occupées à admirer
es belles figures qu'elles se sont tracées par-tout
e corps; plus enchantées de ces ornemens qui
ne les quittent jamais, & qui tiennent à leur
beau, que des riches habits qui leur feraient
étrangers.

Les Koriaques errans habitent par-tout où il
y a de la mouffe pour leurs rennes, contents de
l'eau de neige pour leur boisson, & d'arbustes
verts pour se chauffer. Aussi leurs iourtes sont-
elles inhabitables, par la fumée, & par l'humidi-
té qu'occasionne leur feu, qui fait dégeler la
terre. On ne voit rien à travers ce brouillard
âcre & brûlant; on y perd les yeux, quelquefois
en un jour. Il est aisé de juger, que ces Koriaques
ne sont pas sédentaires, à la construction même
de leurs iourtes. Sans planchers, sans cloisons,
quatre pieux avec des traverses qu'ils supportent;
un foyer entre ces pieux, où les chiens sont à
l'attache: voilà le logement de ce peuple errant.
Souvent les chiens attrapent la viande dans les
marmites, malgré les coups de cuiller que leur
donnent les femmes, en faisant la cuisine. Elle
n'est pas délicate; on quit la viande avec la peau
couverte de tout son poil. Encore n'est-ce que de

Kamf-
chatka.

Kamf-
charka.

la chair de rennes morts de maladie, ou arrachés à la gueule du loup qui les a étranglés. Un Koriaque aura jusqu'à dix mille rennes dans ses troupeaux, & n'en tuera pas un pour se nourrir, à moins qu'il ne veuille régaler un hôte, par extraordinaire. On dit que c'est humanité dans ces Sauvages, quand ils respectent la vie des troupeaux, qui font leur soulagement par l'usage des traîneaux, & leur richesse par le commerce des peaux. Les Koriaques attendent que la Nature détruise elle-même ces animaux, pour nourrir les hommes. Ils ne font point, dit-on, l'office de bourreaux envers leurs bienfaiteurs. Ils aiment mieux manger les autres bêtes qu'ils prennent à la chasse, avec lesquelles ils ne se font point mis en société de travaux & de services, de peines & de soins. Mais non, ce n'est pas l'humanité, c'est le besoin seul qui guide les Koriaques, dans le traitement qu'ils font éprouver aux rennes; puisqu'avant d'en former des attelages, ils châtent les mâles, en leur perçant, de part en part, les veines spermatiques, sans leur arracher les testicules. Les nombreux troupeaux de rennes servent aux Koriaques de matière d'échange ou de commerce, pour leur procurer des fourrures, & tout ce dont la Nature leur donne le besoin, sans le satisfaire. Ils vivent familièrement avec leurs rennes; ces animaux entendent très-bien le sens de tous les cris des

bergers
compter
d'un renn
& diront
égare. C
matiere
» Chef,
» occasio
» n'avait
» ils ont
» parce q
» chiens
» ce fac
» koing
» envoie
Quant
ou des
esprits
mangen
& les
mons.
Prêtres
préten
des esp
» l'Aut
» qu'il
» quel
» tres

, ou arrachés
glés. Un Kor
dans ses trou-
se nourrir, à
hôte, par ex-
nité dans ces
vie des trois.
par l'usage
commerce des
la Nature dé-
urrir les hom-
de bourreaux
ieux manger
chasse, avec
été de travaux
s. Mais non,
oin seul qui
nt qu'ils font
d'en former
en leur per-
ermatiques,
s nombreux
oriaques de
pour leur
at la Nature
. Ils vivent
es animaux
les cris des

bergers qui les gardent. Les Koriaques sans savoir
compter, s'apperçoivent, au premier coup-d'œil,
d'un renne qui leur manque entre plusieurs milliers,
& diront même de quelle couleur était l'animal
égaré. Ces peuples errans sont aussi ignorans en
matiere de Religion, que les Kamschadales. « Un
» Chef, ou Prince Koriaque, avec lequel j'eus
» occasion de converser, dit M. Krachenninikow,
» n'avait aucune idée de la Divinité. Cependant
» ils ont beaucoup de vénération pour les démons,
» parce qu'ils les craignent. Ils immolent même des
» chiens & des rennes, sans savoir à qui ils offrent
» ce sacrifice, se contentans de dire, *Waiou-*
» *koing, Iaknilalougangeva*. C'est pour toi; mais
» envoie nous aussi quelque chose. »

Quand les Koriaques doivent passer des rivières
ou des montagnes, qu'ils croient habitées par les
esprits malfaisans, ils tuent un renne, dont ils
mangent la chair; ensuite ils en attachent la tête
& les os sur un pieu, vers le séjour de ces Dé-
mons. Les Koriaques errans, ou fixes, ont des
Prêtres, ou Magiciens, qui sont Médecins, & qui
prétendent guérir les maladies, en frappant sur
des espèces de petits tambours. « Au reste, dit
» l'Auteur Russe, une chose fort surprenante, c'est
» qu'il n'y a aucune Nation, quelque sauvage, &
» quelque barbare qu'elle soit, chez qui les Prê-
» tres & les Magiciens ne soient plus adroits, »

Kamf-
chatka.

» plus fins & plus rusés que le reste du Peuple. »

Kamf-
chatka.

Les Magiciens, ou *Chamans*, dont on parle ici, font croire que les démons leur apparaissent, tantôt de la mer, & tantôt des volcans, & que ces esprits les tourmentent dans des songes. Quelquefois ils font semblant de se percer le ventre, en présence du peuple; le sang coule à gros bouillons, ils s'en lechent les doigts, ensuite ils étanchent & ferment la plaie avec des herbes magiques, & des conjurations. Mais cette plaie n'est qu'une outre percée, & ce sang n'est que de veau marin. Il faut au-moins ces apparences de merveilleux, pour tromper un peuple grossier, qui n'est pas imbu de ces dogmes mystérieux, que les Mages de l'Inde ou de l'Égypte, ont jadis imaginés comme un supplément à la charlatanerie; invention dont l'effet est d'autant plus infallible, que la raison seule peut en rompre le prestige, & que les sens n'en sont pas les témoins & les juges.

Les Koriaques à rennes n'ont point de fêtes; peut-être par la raison qu'ils n'ont pas de domicile. Car les Koriaques fixes célèbrent, tous les ans, une fête d'un mois; pendant laquelle, enfermés dans leurs habitations sans aucun travail, ils passent le temps à se régaler, & à se réjouir.

Les Koriaques errans, plus sauvages sans doute que les fixes, ne divisent l'année que par quatre sai-

sons, n
cardin
eux la
du can
lactée
peuple
ce qu
Les
par jo
jusqu
Av
vaient
lité. M
signes
» les
» pré
» que
» ou
» à la
la me
faires
de f
com
entre
les I
en
« ou
L

ste du Peuple. dont on parle sur apparaissent, volcans, & que des songes, percer le ventre, le à gros bouillite ils étanchent s magiques, & st qu'une outre veau marin. Il merveilleux, qui n'est pas que les Mages jadis imaginés anerie; inven- nfaillible, que e prestige, & émoins & les point de fêtes; pas de domi- tent, tous les quelle, enfer- un travail, ils se réjouir. ges sans doute par quatre sai-

sons, ne distinguent les vents que par les quatre points cardinaux de l'horizon. La grande Ourse est pour eux *la Renne sauvage*; les Pleyades sont *le Nid du canard*; Jupiter est *la Flèche rouge*; la Voie lactée, est *la Riviere parsemée de cailloux*. Chaque peuple retrouve dans les cieus, par l'imagination, ce que ses yeux voient sur la terre.

Les distances, chez les Koriaques, se mesurent par journées, & les journées varient depuis trente jusqu'à cinquante verstes de chemin.

Avant l'arrivée des Russes, les Koriaques ne faisaient pas ce que c'était que prêter serment de fidélité. Mais enfin on leur a inculqué cette idée par des signes très-expressifs. « Les Cosaques, au-lieu de les faire jurer sur la Croix, ou l'Évangile, leur présentent le bout du fusil, leur faisant entendre que celui qui ne sera pas fidèle à son serment, ou qui refusera de le prêter, n'échappera pas à la balle toute prête à le punir. » C'est aussi la méthode qu'on emploie pour terminer les affaires douteuses & embrouillées. Ainsi, les balles de fusil jugent les procès chez les Koriaques, comme les boulets de canon vident les différends entre les Rois. Celui qui a peur a tort. Cependant les Koriaques ont un grand serment qui consiste en ces mots, *Inmokon, Keim, Metinmetik*; « oui, certainement, je ne vous mens pas. »

Les Koriaques ont une manière de recevoir

Kamf-
chatka.

Kamf-
chatka.

les visites, bien opposée à celle des Kouriles. Celui qui va rendre ces sortes de devoirs, (car c'en est un sans doute), après avoir dételé ses rennes, reste assis sur son traîneau, attendant qu'on l'introduise, comme si c'était à une audience. La maîtresse de la maison lui dit, *Elko*, le maître est chez lui. Celui-ci, assis à sa place, dit à l'étranger, *Koïon*; c'est-à-dire, approche. Ensuite lui montrant l'endroit où il doit s'asseoir, il lui dit *Katyagan*, asseois-toi. Du reste on le régale, mais sans le forcer à manger.

Ces mœurs ne sont point sans vraisemblance. Mais est-il aussi croyable que les Koriaques, comme on le dit, se permettent le meurtre, parce qu'ils n'ont aucune idée des peines de l'autre vie; tandis que le châtement du meurtrier dépend de tous les parens du mort, dont le sang crie toujours vengeance? Est-il bien avéré que le vol, chez toutes ces Nations Sauvages, excepté les Kamschadales, soit non-seulement permis, mais recommandable, pourvu que le voleur n'ait pas l'injustice de voler sa famille, ni la mal-adresse d'être pris sur le fait? Est-il vrai sur-tout, qu'une fille ne puisse épouser un homme, avant qu'il ait donné des preuves de son talent pour le larcin? C'est pourtant ce qu'on dit des Tchouktchi. Ceux-ci sont, à la vérité, des peuples vagabonds & brigands qui vivent de pillage, comme certains Arabes, & beaucoup

beaucoup
entre des
soin avan
& reçus
& confondre
Sauvages
avec la
qui non
appelons
public, &
particulie

Si les
nauté de
gamie; &
deux ou
des endr
qu'ils leu
concubin
nom inju
que la s
fixes, c'
seconde
ressent c
» kinka,
» ces pie
» l'autre
» manda

To

beaucoup de Tartares. Mais il y a de la différence entre des mœurs destructives, qui naissent du besoin avant l'état de police, & des principes avoués & reçus dans un état de société. Il ne faut pas confondre la vie difetteuse & précaire de quelques Sauvages du Nord, que rien ne lie en peuplades, avec la constitution raisonnée des Spartiates, qui nommaient communauté, ce que nous appellons propriété; jouissance libre d'un bien public, ce que nous appellons vol d'un bien particulier.

Kamſchatka.

Si les Koriaques n'ont pas adopté la communauté des femmes, ils aiment du moins la polygamie; épousant, quand ils sont riches, jusqu'à deux ou trois femmes, qu'ils entretiennent dans des endroits séparés, avec des troupeaux de rennes qu'ils leur donnent. Ils ont aussi quelquefois des concubines; mais elles sont déshonorées sous le nom injurieux de *Kaien*. Un usage très-singulier, que la superstition a répandu chez les Koriaques fixes, c'est de donner dans leur lit conjugal, la seconde place à des pierres qu'ils habillent & caressent comme de femmes. « Un habitant d'Ou-
kinka, dit M. Krachenninikow, avait deux de ces pierres; l'une grande, qu'il appelait sa femme; l'autre petite, qu'il appelait son fils. Je lui demandai la raison de cette étrange singularité. Il

Kamf-
chatka.

» me dit qu'un jour dans un temps qu'il avait tout
 » le corps couvert de pustules, il avait trouvé sa
 » grande pierre sur le bord d'une riviere; qu'ayant
 » voulu la prendre elle avait soufflé sur lui, comme
 » aurait pu faire un homme; & que de peur, il
 » l'avait jettée dans la riviere. Dès ce moment son
 » mal-empira, jusqu'à ce qu'au bout d'un an, ayant
 » cherché sa pierre dans l'endroit où il l'avait
 » jettée, il fut étonné de la retrouver à quelque
 » distance de ce lieu même, sur une grande pierre
 » plate, avec une autre petite à côté. Il prit les
 » deux qui étaient ensemble, les porta dans son
 » habitation, les habilla, & bientôt après sa ma-
 » ladie cessa. Depuis ce temps-là, dit-il, je porte
 » toujours la petite pierre avec moi, soit à la chasse,
 » soit en voyage, & j'aime ma femme de pierre,
 » plus que ma véritable épouse.»

Les femmes Koriaques font tetter leurs enfans
 deux ou trois ans, & les accoutument ensuite à
 la viande. Dès l'âge le plus tendre, on les exerce
 à la fatigue, au travail. Ils vont chercher du bois
 & de l'eau fort loin; ils portent des fardeaux, ils
 gardent les rennes. Les enfans des gens riches,
 dès qu'ils naissent, ont quelques-uns de ces ani-
 maux, qu'on leur destine pour héritage; mais ils
 n'en jouissent pas, avant l'âge mûr. Les rennes les
 plus chéris accompagnent leur maître au tombeau;

c'est-à-dire
 cadavre d
 dont il s
 nage, po
 u feu. En
 es morts
 es enfon
 Cham
 si c'était
 du con
 se purifi
 le Prê
 mystérieu
 ne petit
 iques, a
 es vivans
 es puéril
 eur imag
 omprabl
 sprit. L'
 ont les c
 u'il renv
 ent sous
 Quoiqu
 e la lang
 oute de
 tablis sur

n'il avait tout
 ait trouvé fa
 re; qu'ayant
 lui, comme
 de peur, il
 moment son
 un an, ayant
 où il l'avait
 r à quelque
 grande pierre
 é. Il prit les
 ta dans son
 après sa ma-
 il, je porte
 it à la chasse,
 e de pierre,
 leurs enfans
 nt ensuite à
 n les exerce
 her du bois
 ardeaux, ils
 gens riches,
 de ces ani-
 ge; mais ils
 s rennes les
 u tombeau;

c'est-à-dire, au bûcher; & tandis qu'on brûle le
 cadavre du mort, avec ses armes & les ustensiles
 dont il se servait, on égorgé les rennes d'apa-
 nage, pour en manger la chair, & jeter le reste
 au feu. Ensuite on prend toutes les cornes de ren-
 nes morts, qu'on a ramassées durant l'année; on
 les enfonce dans la terre, près du bûcher. « Le
 Chaman, ou Prêtre, les envoie au mort, comme
 si c'était un troupeau de rennes. Quand les gens
 du convoi funèbre retournent chez eux, pour
 se purifier, ils passent entre deux baguettes; &
 le Prêtre, qui se tient auprès de ces baguettes
 mystérieuses, frappe tous ceux qui passent, avec
 une petite verge, en prononçant des paroles ma-
 giques, afin que les morts ne fassent pas mourir
 les vivans. Voilà les tristes usages des Koriaques,
 les puérides & sombres idées dont on entretient
 leur imagination, pour maîtriser les forces in-
 comptables de leur corps, par la faiblesse de leur
 esprit. L'imagination est dans l'homme, ce que
 sont les cornes dans le taureau: c'est avec cela
 qu'il renverse tout; mais c'est par-là qu'on le
 tient sous le joug.

 Kamf-
 chatka.

Quoiqu'on ait une connaissance fort imparfaite
 de la langue des Kamschadales, qui participe sans
 doute de toutes celles des peuples leurs voisins,
 établis sur le continent ou dans les Isles Kouriles;

Kamf-
chatka.

pendant il est nécessaire d'en rapporter le peu
 que l'on en fait, pour y chercher quelques traces
 de l'origine de la nation qui la parle. Dans l'af-
 finité de cette langue avec celle de la Sibirie ou
 des Kouriles, on peut discerner ce que la Pres-
 qu'île a contracté de liaison avec les Nations de
 la terre ou de la mer: jusqu'à quel point sa popu-
 lation s'est composée & fondue dans un mélange
 de peuples originatement étrangers. Si l'on
 découvre des mots, soit radicaux, soit dérivés
 Chinois ou Japonois, Tartares, ou même Améri-
 cains, on saisira, peut-être, le fil de la généra-
 tion, ou de la transmigration de ces peuples,
 travers les ramifications de leurs langues. Que-
 ques vocabulaires des langues les plus sauvages &
 les plus éloignées, soit pour le climat, soit pour
 la forme & le son, peuvent jeter un grand jour
 sur cette branche obscure des sciences, qui a été
 la première cultivée, & la dernière approfondie
 parce qu'on a long-temps usé des fruits, sans faire
 attention à l'arbre. Ces sortes de vocabulaires
 doivent faciliter l'exécution du projet d'un
 archéologue universel. Un si beau projet avait été
 conçu par des Philosophes. L'Auteur du *Mé-
 thode des Langues* avait essayé de l'exécution
 en partie. Celui du *Monde Primitif* en a
 brassé toute l'étendue, & a déployé une érudition

aussi utile que profonde, quoiqu'elle soit nécessairement conjecturale.

Kamf-
chatka.

Quand on possédera une nomenclature des mots principaux de chaque langue, c'est-à-dire, des mots qui désignent les choses communes à tous les hommes; alors il sera plus facile de trouver les racines de plusieurs dialectes, & de découvrir la langue-mère de certains climats. On distinguera, dans chaque pays, les mots qui y sont nés, pour ainsi dire, de la terre même & de ses productions; & les mots qui y sont venus avec les transmigrations des peuples étrangers, soit conquérans, soit fugitifs. On discernera tantôt le mélange & l'altération de deux langues, dont une troisième s'est formée, & tantôt le dénombrement & la division d'une seule langue en plusieurs dialectes. On verra qu'en ce genre l'esprit humain n'est pas aussi fécond, aussi inventif qu'on le suppose; & peut-être en admirera-t-on davantage la puissance de la Nature, qui, faisant la loi aux hommes, leur prescrit en quelque sorte les noms, en leur donnant les choses. Enfin on découvrira la règle inflexible & constante que suit l'homme, soit en créant, soit en dénaturant, soit en modifiant, bien ou mal, une langue: on découvrira la marche générale dans la nomenclature des êtres sensibles qu'il désigne presque toujours par le

Kamf-
chatka.

bruit, la couleur, & le mouvement, qui leur sont particuliers, par quelque effet dominant de la qualité qui constitue leur principale relation avec nos organes : on découvrira les écarts & les progrès de l'imagination dans l'appellation des choses intellectuelles, qui ne sont elles-mêmes que les divers rapports des choses physiques, soit entr'elles, soit avec nous.

Ces idées générales nous mènent à des réflexions particulières, tirées de la nature des langues dont il s'agit dans ce chapitre. « Les Kamfchadales, dit M. Steiter, ont la coutume de donner à chaque chose un nom qui marque la propriété; & alors ils n'ont égard qu'à quelque ressemblance du nom, & aux effets de la chose. » C'est ainsi qu'ils ont appelé les Russes, *Brichtain*, ou gens de feu, parce qu'ils ont des armes à feu. Cette dénomination leur paraissait d'autant plus juste, que, ne connaissant point l'usage & les effets de ces armes, ils croyaient que le feu était produit par le souffle des Russes; & non par le fusil. C'est dans le même esprit d'analogie, qu'ils appellent le pain *brichtaingauch*; c'est-à-dire, la racine, ou la *farana* des hommes qui vomissent le feu. Quand ils ne connaissent pas assez une chose, pour lui trouver dans leur langue un nom convenable, ou analogue à

ses pro
que la
le nom
« Par
« vraie
« pton
« Dieu
fois qu
nité, r
culte r
tous le
ignore
chent
vent u
propri
très -
donne
un Di
marin
Quel
la ch
ple,
avait
zach
M
les i
rend

, qui leur sont
dominant de la
relation avec
rts & les pro-
tion des cho-
- mêmes que
ques, soit en-

à des réfle-
ure des lan-
« Les Kamf-
courume de
qui marque
rd qu'à quel-
effets de la
é les Russes,
qu'ils ont des
leur paraissait
aissant point
ils croyaient
des Russes;
même esprit
brichtatin-
sarana des
ils ne con-
rouver dans
analogue à

ses propriétés, ils empruntent un nom de quel-
que langue étrangere, sans s'embarasser si c'est
le nom véritable de ce qu'ils veulent désigner.
« Par exemple, ils appellent un Prêtre *Bogbog*,
vraisemblablement parce qu'ils lui entendent
prononcer souvent le mot *Bog*, qui signifie
« Dieu. » Au reste, ce ne serait pas la première
fois qu'on aurait confondu le Prêtre avec la Divi-
nité, non-seulement dans le nom, mais dans le
culte même. En général les Kamfchadales, comme
tous les peuples, sauvages ou policés, quand ils
ignorent le nom d'une chose étrangere, en cher-
chent un dans leur propre langue; & s'ils trou-
vent un rapport frappant, de quelque faculté ou
propriété sensible, entre deux êtres d'une nature
très-différente, ils ne manquent pas de leur
donner le même nom. C'est ainsi qu'ils appellent
un Diacre, *Kianguitch*; c'est le nom d'un canot
marin, qui chante, disent-ils, comme un Diacre.
Quelquefois ils donnent à un homme le nom de
la chose qu'il fait le mieux, ou le plus. Par exem-
ple, ils appelleraient un Lieutenant-Colonel, qui
avait fait prendre plusieurs Kamfchadales, *Itach-
zachak*, celui qui prend.

Mais si les Sauvages dénaturent ou défigurent
les idées & les noms des Russes, ceux-ci le leur
rendent avec usure. « On doit remarquer, dit

Kamf-
chaska.

**Kamf-
chatka.**

« M. Krachennikow , que nous n'appellons au-
cune de ces Nations par son propre nom , & que
nous nous servons le plus souvent de celui qui
lui est donné par ses voisins , qui avaient été
auparavant soumis par les Russes. » Ceux - ci
ont tiré le nom de Kamschadales , du mot Koria-
que *Kontchala* , qui vient de *Kootch-ai* ; & le
nom de Kouriles , du mot Kamschadale , *Kouchi*.
On voit combien ces noms étrangers se dénatur-
rent encore dans la bouche des Russes , qui veu-
lent les adapter à leur prononciation , & au génie
de leur langue. Ainsi , quand du mot *Ooutou* ,
qui signifie canard , ils ont fait le mot *Ooutka* ;
on sent combien une terminaison étrangère
écarte tout-à-coup un mot de sa forme pri-
mitive. Comme les Kamschadales appellent un
Prêtre Russe *Bogbog* , parce qu'il répète souvent
le mot *Bog* ; de même les Cosaques appellerent
Koriaques , un peuple qui prononçait souvent le
mot *Kora* , qui signifie renne. Il était naturel
d'appeller Nation à Rennes , celle qui met sa
richesse & son bonheur dans ses troupeaux de
rennes,

Les habitans du Kamschatka ont trois langues,
la Kamschadale , la Koriaque & la Kourile ; &
chacune de ces langues a deux ou trois dialectes.
« Les Kamschadales parlent moitié de la gorge ,

moitié
lente ,
vers n
ques s
comm
longs ,
ommer
oyelles
me in
teur , c
mots d
de con
voyell
oute d
de ces N
s assez
er. Suiv
& plus
On va l
tout de
naires.
Ces p
et l'ann
gent l
river é
vembre
visent
a pas

appelons au-
te nom, & que
t de celui qui
qui avaient été
es. » Ceux-ci
du mot Koria-
ptch-ai; & le
dale, *Kouchi*.
rs se dénatu-
sses, qui veu-
n, & au génie
mot *Ooutou*,
mot *Ooutka*;
on étrangere
à forme pri-
appellent un
épète souvent
es appellerent
it souvent le
était naturel
qui met sa

trois langues,
Kourile; &
ois dialectes.
e la gorge,

moitié de la bouche. Leur prononciation est lente, difficile, pesante & accompagnée de divers mouvemens singuliers du corps. Les Koriaques s'énoncent de la gorge, avec difficulté, comme en criant. Les mots de leur langue sont longs, & les syllabes sont courtes. » Leurs mots commencent & finissent constamment par deux voyelles, comme on voit dans *Ouemkai*, jeune homme indompté. « Les Kouriles parlent avec lenteur, d'une façon distincte, libre, agréable. Les mots de leur langue sont doux, & il n'y a point de concours trop fréquent de consonnes, ou de voyelles. » L'Auteur de ces observations y ajoute des rapports entre les mœurs & les langues de ces Nations sauvages. Mais ces rapports ne sont pas assez marqués, ni assez détaillés pour s'y arrêter. Suivons d'autres observations plus singulieres & plus importantes, relativement à la langue. On va la voir naître des choses, & tenir presque tout de la nature, & non des conventions arbitraires.

Ces peuples ont différentes manieres de diviser l'année, & de nommer les mois. Les uns partagent l'année solaire en deux années, qui sont l'hiver & l'été; l'une commence au mois de Novembre; l'autre au mois de Mai. Quelques-uns divisent l'année en quatre saisons; mais dont on n'a pas encore déterminé le commencement ni la

Kamf-
chatka.

Manes ; ce sont les mois, où ces poissons retour-
nant des rivières à la mer, fournissent une pêche
abondante. Dans un autre canton, il y a le mois
des *Vaches Marines* ; le mois des *Rennes Domef-
tiques*, le mois des *Rennes Sauvages* ; ce sont les
mois où ces divers animaux font leurs petits.
Ailleurs le mois de Mai s'appelle *Tava-Koatch*,
le mois des râles. *Tava* est le nom de l'oiseau ;
Koatch, qui signifie la lune & le soleil, est le nom
générique des mois. Ainsi, Juin s'appelle *Koua-
Koatch*, le mois des coucous ; Octobre, *Pikis-
Koatch*, le mois des vanneaux ; Avril, *Majgal-
Koatch*, le mois des hoche-queues. La plupart
designent Septembre, par un nom qui signifie la
Chûte des Feuilles. Presque tous ont le mois de
Purification des Fautes. C'est le seul que la
superstition ait nommé. Les Kamtschadales du Midi
nomment Janvier *Ziza-Koatch*, c'est-à-dire,
ne me touchez pas. C'est alors que, de peur de
geler les lèvres, s'ils buvaient dans l'eau cou-
rante, ils la puisent dans des cornes de bélier, ou
dans des vases d'écorce d'arbre.

Du reste, ils ne connaissent pas les semaines ;
ils n'ont pas de noms pour distinguer, ni compter,
les jours. Les événemens extraordinaires leur
servent d'époque pour dater les temps. Ils n'ont
aucun caractère d'écriture, ni figures hiéroglyphiques.
Toutes leurs connoissances se transmettent par une

**Kamf-
chatka.** tradition toujours plus suspecte que des monu-
mers.

Les Kamfchadales du Nord, au-dessus du fleuve Kamfchatka, appellent le vent d'Orient, *Koun-couchkt*, c'est-à-dire, vent de mer; celui d'Occident, *Eemchk*, vent de terre; celui du Nord, *Tinguiltchkt*, c'est-à-dire, vent froid; celui du Sud-Ouest, *Guir-gi-Eemchkht*, c'est-à-dire, saison des femmes, parce que, dans ce vent de pluie, le Ciel pleure comme une femme. Ainsi les Kamfchadales, comme tous les peuples originaux, ne désignent les choses que par les rapports qu'elles ont avec eux, ou même entr'elles. Pour différencier les vents, ils remarquent leurs effets principaux, & attachent à chacun l'idée de la sensation qu'ils en éprouvent, ou de la circonstance accessoire qui est la plus frappante pour eux. Si l'on cherchait l'étymologie de tous les noms primitifs de chaque langue originelle, on trouverait toujours que c'est la Nature, & non le hasard qui a guidé les hommes dans la formation des mots. Les Koriaques du Nord appellent le vent *Kittikh*, & les Insulaires de Karaga, le nomment *Gichkhatchgan*. On aperçoit dans la construction de ces syllabes, un dessein d'imiter le bruit des vents. Quand ces peuples ont voulu désigner la position des vents, ils ont joint la syllabe qui représentait le mieux le bruit du vent, au mot

représentent
tion. C'
dans la
trouver
suivant.

ne des monu

essus du fleuve

rient, *Kotun-*

; celui d'Oc

lui du Nord,

oid; celui du

c'est-à-dire,

s ce vent de

femme. Ains

peuples ori

e par les rap

ême entr'elles

marquent leur

acun l'idée de

de la circon

ante pour eux

ous les nom

e, on trouve

non le hafard.

formation des

ellent le vent,

, le nomment

s la construc

niter le bruit

oulu désigner


la syllabe qui

ent, au mot

représentatif de la chose, qui marquait sa position. C'est assez la marche de l'esprit humain, dans la formation des langues. Il est aisé d'en trouver une nouvelle preuve dans le Vocabulaire suivant.

Kamf-
chatka.




V O C A B U L A I R E
de la Langue du Kamfchatka
& des Isles Kouriles.

FRANÇAIS. DIALECTES KAMSCHADALES

<hr style="width: 100%;"/> Kamf- chatka.	<p><i>DIEU</i>.... Kout, Koutkai, Koutkha. <i>Diable</i>... Kana Tkana. <i>Le ciel</i>.... Kogal, Kokhal, Keiffi. <i>Le soleil</i>.. Gaïen-Koulerch, Koutche, Latch. <i>La lune</i>... Gouingan-Koulerch, Koatch, Laailgina. <i>L'étoile</i>... Ejengin, Achangtt, Agajin. <i>Le jour</i>... Taage, Koufgal, Koulkhalla. <i>La nuit</i>... Kounnouk, Koulkoua, Kounkou. <i>Les nuages</i>.. Gourengour, Onichaa, Miija. <i>La pluie</i>... Tchoukhtchouk, Tchahhtchou. <i>La neige</i>... Korel, Kolaal. <i>La foudre</i>.. Kikhkig, Kikhchigina. <i>La terre</i>... Chemr, feint. <i>Montagne</i>.. Eel, Namoud, Aala. <i>Le bois</i>... Ououd, Ooda, Lagilan. <i>Arbre</i>.... Oua, Oo, Ouou. <i>Le feu</i>.... Broumitch, Panguitch. <i>La fumée</i>... Gajoungage, Nagarangatch, Ngat- shege.</p>
---	---

FRANÇAIS

eau....

la mer...

c....

riviere...

table....

sailloux.

omme..

Mari....

pere....

Carçon..

emme..

Mere....

Fille... .

Tête....

Yeux....

Oreilles..

Nez....

Lèvres..

Bouche..

Langue..

Jous... .

Parties

urelles

l'homme

FRANÇAIS. DIALECTES KAMSCHADALES.

I R E
mschatka
les.
 CHADALES
kha.
 :
che , Latch.
atch,Laailgin
gajin.
khalla.
 Kounkou,
 , Miija.
ahatchou.
 n.
gatch , Ngat-

- Beau.....* Ajam , li.
- La mer....* Keiaga , Ningel.
- Isle.....* Corro , Kchou , Koulkhona.
- Riviere....* Kig , Kiga ,
- Table.....* Bouijimt , Kachemt , Simijimtch.
- Cailloux..* Koual , Ouvatchou , Ouatch.
- Homme....* Krochchouga , Ouchikamja.
- Mari.....* Kengich , Elkou , Kamjan.
- Mere.....* Ipip , Apatch , Ichkh.
- Garçon....* Paatchoutch , Peaitchitch , Nanatcha.
- Femme....* Tchikhengoutch , Ngingitch , Ichitch.
- Mere.....* Angouan , Aalgatch , Larkchkha.
- Fille.....* Tchilkhouchourch , Oukhtchou-
makhtcha.
- Tête.....* Khabel , Tcha , Ktkhin.
- Yeux.....* Eled , Nannin , Lella.
- Oreilles...* Ilioud , Iguiad , Illa.
- Nez.....* Kaiako , Kaiiki , Kaiakan.
- Lèvres....* Chakchi , Kiffa , Kechkha.
- Bouché....* Teloun , Tekhidda , Tchanna.
- Langue... .* Ditchil , Etchella.
- Joues.....* Ouan , Ouaad , Kkooaoudda.
- Parties na-*
turelles de Kallaka.
- L'homme..*

Kamf-
chatka.

**Kamf-
chatka.**

<i>Idem de la</i>	Koipion, Kouppan.
<i>femme....</i>	
<i>Les jambes..</i>	Katkhein, Tchkouada.
<i>Iourte, ou lo-</i>	
<i>gement sous</i>	Kift, Kichit.
<i>terre.....</i>	
<i>Arc.....</i>	Itchet, Tchkhitch, Tchastcho.
<i>Fleche.....</i>	Kag, Kakha, Kalkh.
<i>Canot.....</i>	Tatkham, Takhtim, Tatkhtoma.
<i>Tratneau... </i>	Chichken, Caachan, Chikhlick.
<i>Hache.....</i>	Koachou, Kouachoua.
<i>Bonnet....</i>	Galaloutch, Pakhal.
<i>Habit.....</i>	Koabege, Tangak, Kaptkhatch.
<i>Chaussure... </i>	Tchilken, Sianoun, Chæoun.
<i>Blanc.....</i>	Gilkalo, Attikh, Atkhala.
<i>Noir.....</i>	Drelou, Tiggan, Ktgala.
<i>Rouge.....</i>	Tchatchal, Tchean.
<i>Verd.....</i>	Doulkarallo, Noukhofannou.
<i>Grand.....</i>	Tollo, Khitchin, Pellaga.
<i>Petit.....</i>	Dinelou, Tchoungouiong, Nian koula.
<i>Haut.....</i>	Dachelou, Kououn, Kingilla.
<i>Chaud.....</i>	Nomla, Kikang, Oumela.
<i>Froid.....</i>	Dikeilou, Sakkeing, Lkelaga.
<i>Mort.....</i>	Kiriin, Kitchikin, Kijann.
<i>Vivant... </i>	Kijounilin, Kakoya, Kakolin.

SCHADALE FRANÇAIS. DIALECTES KAMSCHADALES.

ard.	... Tchachiaï.
beline.	... Kimkhim.
la.	... Diitchitch.
up.	... Kitaïou.
urs.	... Kacha.
oulu.	... Timmi.
Tchastcho.	... Anne.
.	... Eyre.
Tatkhtoma.	... eau marin.
, Chikhlick.	... stor marin.
a.	... at marin.
	... on marin.
Kaptkhatch.	... gle.
Chæoun.	... oucon.
khala.	... rdrix.
gala.	... Coq de bois.
	... rneille.
oufannou.	... rbeau.
ellaga.	... e.
uiong, Niati.	... rondelle.
	... ouette.
, Kingilla.	... oucou.
amela.	... casse.
Lkelaga.	... ouplier.
ijann.	... ouleau.
, Kakolin.	... oule.

**Kamf-
chatka**

Remar

Tome XVIII.

F

82 HISTOIRE GÉNÉRALE

FRANÇAIS. DIALECTES KAMSCHADALES

Kamf- chatka.	<i>Aulne</i> Sikit.
	<i>Sorbier</i> Kailim.
	<i>Petit cèdre</i> . . Soutoun.
	<i>Génévrier</i> . . . Kakain.
	<i>Manger</i> Balolk , Tchikhich - Kik.
	<i>Boire</i> Bigilik , Tikouckhouchk.
	<i>Dormir</i> Titehkajik , Toungoukoulachk.
	<i>Parler</i> Kajinoukhchikajik , Kajedoukhtch.
	<i>Rire</i> Tijuchik , Tachioukachk.
	<i>Pleurer</i> Tingajik , Touououchik , Sinchtch.



D E
 FRAN
 D I E
 Diab
 Le ciel
 Le sole
 La lun
 L'étoil
 Le jo
 La nu
 Les nu
 La plu
 La ne
 La fou
 La ten
 Mont
 Le bo
 Arb
 Le fe
 La su
 L'eau
 La n



D I A L E C T E S D E S K O R I A Q U E S .

FRANÇAIS. K O R I A Q U E .

- D I E U*.... Angan, Kooikiniakou.
Diabte.... Kalaiatséiga, Okhtkana, Nimfir.
Le ciel.... Iiagan, Khain, Ciilken.
Le soleil... Tiitikou, Kouleatch, Chagalkh.
La lune.... Geiligen.
L'étoile... Leliapitchan, Ejenitch.
Le jour... Galoui, Teloukhtat.
La nuit... Nikinik, Dikouil, Tenkiti.
Les nuages.. Gingai, Khetchaan, Chamkajoni.
La pluie.... Koumoukhatou, Erchkoutch.
La neige.... Kalatig, Pangoukicha.
La foudre... Kiigala, Koukigilaati.
La terre.... Noutelekan, Bichimt, Noutiniout.
Montagne.. Naiou, Lujalken, Michankofi.
Le bois.... Outtoukan, Igoufflin.
Arbre..... Outtepel, Igouffr.
Le feu.... Miligan, Bilgimiltch, Milkhanouï.
La fumée.. Ipiit, Kongalat, Tgatka.
L'eau..... Mimmel.
La mer... Ankan, Ejegou, Ninvigen:

Kamf-
chatka.

84 HISTOIRE GENERALE

FRANÇAIS.

KORJAQUE.

Kamf- chatka.	<i>Lac</i>	Gittigin , Kolkh , Gitch.
	<i>Riviere</i>	Oueem.
	<i>Sable</i>	Geitchaam.
	<i>Cailloux</i> . . .	Goungoun.
	<i>Homme</i>	Ouimragoula , Kelgola.
	<i>Mari</i>	Khouiakoutch , Inkhelnkhilch.
	<i>Pere</i>	Empis , Ep , Papa.
	<i>Garçon</i>	Kaiakapil , Kogamnakhankatch.
	<i>Femme</i>	Négouen , Nifnikhch.
	<i>Mere</i>	Ella , Illia , Elli.
	<i>Fille</i>	Igavakig , Goufikoukou.
	<i>Tête</i>	Leout , Koltch , Tennakal.
	<i>Yeux</i>	Ellifa.
	<i>Oreilles</i>	Viliougi , Flioufi.
	<i>Nez</i>	Enigittam , Eikou.
	<i>Lèvres</i>	Ouamikalougen , Koumoon.
	<i>Bouche</i>	Ikiingen , Chakcho.
	<i>Longue</i>	Giigel , Lakcha.
	<i>Joues</i>	Walkalti , Elpou , Lioukhlioukhoufe.
	<i>Parties naturelles de</i>	
	<i>Alka.</i>	
	<i>l'homme</i>	
	<i>Idem de la</i>	
	<i>femme</i>	Pennen , Ouata.
	<i>Les jambes</i> . . .	Gitkat , Khukafe.

FRAN

Iourte,
gemen
terre.

Arc . .

Fleche.

Canot.

Tratne

Hache.

Coutea

Fer. . .

Bonne.

Habit .

Chauss

Blanc.

Noir. .

Rouge

Verd. .

Grand

Petit. .

Haut. .

Chaud.

Froid.

Mort.

Vivan

A L E

DES VOYAGES. 35

FRANÇAIS. KORIAQUE.

*Iourte, ou lo-
gement sous
terre. . . .* Iainga, Chichtiou.

**Kamf-
chatka.**

Arc. Igit, Icht.

Fleche. Makim, Makma.

Canot. Attwout, Korkhim.

Tratneau. Ouetik, Chichid, Gatkhi.

Hache. Aal.

Couteau. Ouala, Walawat.

Fer. Pilgouten, Walatch.

Bonnet. Penke, Galalioutch, Kellam.

Habit. Manigitcham, Kouklianka.

Chaussure. Plakou.

Blanc. Nilgakin.

Noir. Nooukiu, Lijaeloung, Lwoukkek.

Rouge. Nitchitchakin, Lichamff.

Vert. Aplelia, Nolouteliac, Ikhtchitchi.

Grand. Nemeiankin, Koutkholloun, Louha-
klin.

Petit. Eppouloukin, Kouamkaloun.

Haut. Nenengelokhen, Nioulakin, Likh-
nolan.

Chaud. Nomkin, Nomling.

Froid. Nakaialgakin, Nitchakkin.

Mort. Viala, Ija, Vifigla.

Vivant. Koukiioulaattou, Ioulgatch.

86 HISTOIRE GÉNÉRALE

FRANÇAIS.

KORIAQUE.

Kamf-
chacka.

<i>Renard</i> . . .	Iaioun;
<i>Zibeline</i> . . .	Kittigin.
<i>Hermine</i> . . .	Imiaktchak.
<i>Loup</i>	Egilougoun.
<i>Ours</i>	Kainga.
<i>Goulu</i>	Khaeppeï.
<i>Renne</i>	Lougaki.
<i>Lièvre</i>	Milout.
<i>Veau marin</i> .	Memel.
<i>Castormarin</i> .	Kalaga.
<i>Chat marin</i> ..	Talatcha;
<i>Lion marin</i> .	Oulou.
<i>Aigle</i>	Tilmiti.
<i>Faucon</i>	Tilmitil.
<i>Perdrix</i>	Eouew.
<i>Coq de bois</i> ..	Kinatou.
<i>Corneille</i> . . .	Tchaoutchawawalou - Ouelle;
<i>Corbeau</i>	Ninella-Ouelle.
<i>Pie</i>	Ouikittigin.
<i>Hirondelle</i> ..	Kawalingek.
<i>Alouette</i>	Geatcheier.
<i>Coucou</i>	Kaikouk.
<i>Bécasse</i>	Tcheieia.
<i>Peuplier</i>	Iakal.
<i>Bouleau</i>	Lougoun.
<i>Saule</i>	Tikil.

FRANÇ

Aulne..

Sorbier.

Petit cèd

Génévrier

Manger.

Boire..

Dormir

Parler.

FRANÇAIS. KORIAQUE.

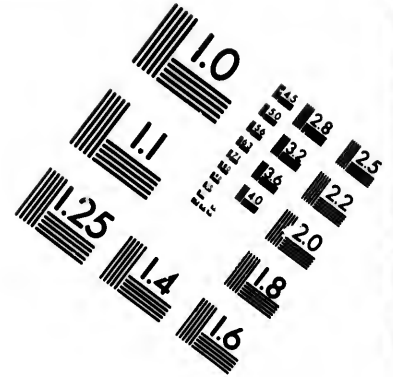
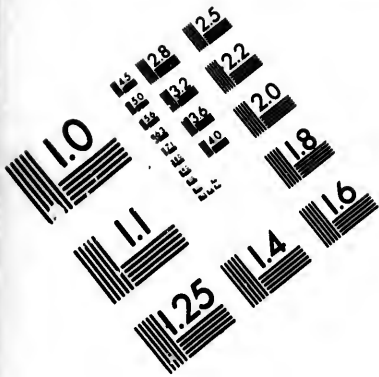
<i>Aulne</i>	Nikilion.
<i>Sorbier</i>	Eloèn.
<i>Petit cèdre</i> ..	Katchiwok.
<i>Génévrier</i> ...	Valvakir
<i>Manger</i>	Mevouik
<i>Boire</i>	Migou Kouiki.
<i>Dormir</i>	Miialkatik ngouiakou.
<i>Parler</i>	Kamigoumougat , Pankoulk;

Kamf-
chatka.

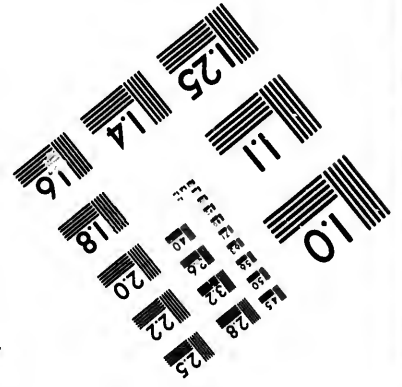
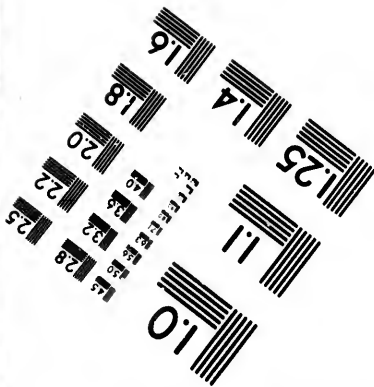
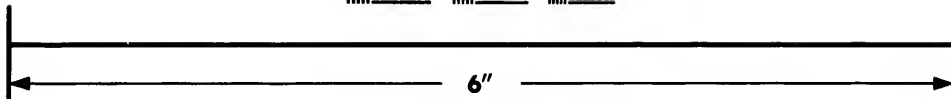
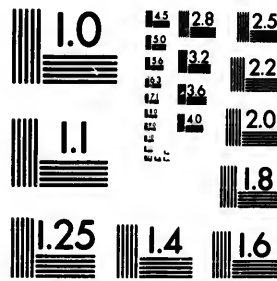


Ouelle;





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E 128
E 32
E 36
E 22
E 20
E 18
5

10
E 14
E 28
E 32
E 36



DIALECTE
DES KOURILES.

FRANÇAIS. KOURIL.

Kamf- chatka.	<i>D</i> IEU.....	Kamoui.
	<i>Di</i> able.....	Ouin Kamoui.
	<i>Le ciel</i>	Nifs.
	<i>Le soleil</i>	Tchoppou.
	<i>La lune</i>	Tchouppou.
	<i>L'étoile</i>	Kéta.
	<i>Le jour</i>	Ta.
	<i>La nuit</i>	Sirkounne
	<i>Les nuages</i>	Ouourar.
	<i>La pluie</i>	Sirougen.
	<i>La neige</i>	Oupach,
	<i>La foudre</i>	Oum.
	<i>La terre</i>	Kotan.
	<i>Montagne</i>	Orgour.
	<i>Le bois</i>	Ni.
	<i>Arbre</i>	Iantourafni.
	<i>Le feu</i>	Api.
	<i>La fumée</i>	Siouponia.
	<i>L'eau</i>	Pi.
	<i>La mer</i>	Atouilka.

Lac.
Rivi
Sabl
Cail
Hom
Mar
Pere
Garg
Fem
Mer
Fille
Tête
Yeux
Orei
Nez
Lèvre
Bou
Lang
Joue
Part
l'
Idem
Les
Jour
te
Ara.

FRANÇAIS.

KOURILE.

<i>Lac</i>	To.
<i>Riviere</i>	Pet.
<i>Sable</i>	Gra.
<i>Cailloux</i>	Poina.
<i>Homme</i>	Ainou.
<i>Mari</i>	Kakaiou.
<i>Pere</i>	Mitchi.
<i>Garçon</i>	Poumpou.
<i>Femme</i>	Kmatchi.
<i>Mere</i>	Aapou.
<i>Fille</i>	Kpommatchi.
<i>Tête</i>	Paop.
<i>Yeux</i>	Sik.
<i>Oreilles</i>	Kfar.
<i>Nez</i>	Etou.
<i>Lèvres</i>	Tchaatoi.
<i>Bouche</i>	Tchar.
<i>Langue</i>	Akhou.
<i>Joues</i>	Noutkikhou.
<i>Parties naturelles de l'homme</i>	Tchi.
<i>Idem de la femme</i>	Tchir.
<i>Les jambes</i>	Kema.
<i>Tourte, ou logement sous terre</i>	Tche.
<i>Ar.</i>	Kou.

 Kamf-
chatka.

<hr style="width: 100%;"/> Kamf- chatka.	Fleche..... Akki. Canot..... Tchip. Traîneau..... Chkeni. Hache..... Oukaz. Couteau..... Epiia. Fer..... Kaani. Bonnet..... Koutchi. Habit..... Our. Chaussure..... Kir. Blanc..... Retanoo. Noir..... Ekouroko. Rouge..... Ouratilkiva. Verd..... Téouninoua. Grand..... Porogo. Petit..... Moïogo. Haut..... Triiva. Renard..... Kimourpé. Hermine..... Tannerun. Veau marin..... Betatkor. Castor marin..... Rakkou. Chat marin..... Onnep. Lion marin..... Etaspè. Aigle..... Sourgour. Perdrix..... Niepoue. Corneille..... Paskour. Pie..... Kakouk.
---	---

Hiron
 Aloue
 Couco
 Bécaf
 Aulne
 Sorbie
 Petit
 Gênev
 Mang
 Boire
 Dorm
 Parle

 Ce
 reche
 mairie
 la lan
 trois,
 labes
 cris d
 voix
 tion
 de ce
 & fin
 origi
 au b

<i>Hirondelle</i>	Kouiakana.	<hr/> <hr/> Kamf- chatka.
<i>Alouette</i>	Rikintchir.	
<i>Coucou</i>	Kakkok.	
<i>Bécasse</i>	Petoroi.	
<i>Aulne</i>	As.	
<i>Sorbier</i>	Kokfouneni.	
<i>Petit cèdre</i>	Pakseptni,	
<i>Génévrier</i>	Pachkouratchkoumamaï.	
<i>Manger</i>	Ikama.	
<i>Boire</i>	Kpekreigioua.	
<i>Dormir</i>	Kmokonrov.	
<i>Parler</i>	Kitokrosiva.	

Ce peu de mots suffit pour donner matière aux recherches des Philologues, ou Philosophes grammairiens. On voit du premier coup - d'œil, que la langue des Kouriles est la plus originale des trois, qu'on a mises en parallèle. Ses monosyllabes dénotent, pour ainsi dire, les premiers cris de la Nature, ou les premiers accens de la voix humaine, qui s'essaie & prélude à l'articulation par de simples accens. Presque tous les mots de cette langue sont sonores. Plusieurs commencent & finissent par des voyelles. Quelques-uns ont une origine très-significative. Rien de plus analogue au bruit de la foudre, que la syllabe *Oum*. Rien

Kamf-
chatka.

n'est plus expressif, pour désigner un pere, que le mot *Mitchi*, qui montre la voie, ou l'instrument de la paternité. Les Kouriles appellent un enfant *Poumpou*, comme nous l'appellons *Poupon*; & sa mere *Aapou* d'un nom relatif à l'enfant. Ils appellent un arc *Kou*, comme les Anglais l'appellent *Bow*. Ils appellent un canot *Tchip*, mot très-analogue à *Ship*, qui signifie en Anglais un vaisseau. Quelle que soit l'origine de ces mots, la langue Kourile parait isolée, comme les habitans qui la parlent. Elle semble, par ses terminaisons & sa conformation, avoir plus de rapport à la plupart des langues sauvages de l'Amérique Septentrionale, qu'aux langues barbares du Continent de la Sibérie & de la Tartarie. Ne serait-ce qu'un effet de vaine curiosité, d'examiner l'analogie de toutes les langues des Sauvages Insulaires, pour savoir si c'est la Nature qui les a dictées aux hommes, sans le secours de leur réflexion; comment elle a varié les dénominations des mêmes êtres; en un mot, ce que le climat, le sol, la mer, & les productions, ont apporté d'influence dans la composition de ces langues? Plus elles seront difetteuses, bornées, monosyllabiques, plus il sera facile de les comparer. On doit trouver entr'elles les mêmes différences, qu'on remarquera dans les peuples qui les parlent, & dans les choses qu'elles représentent.

Qua
chatka
entr'el
Presqu
souven
mots q
Simijir
compo
des mo
si le sab
d'eau. L
fortent
qui veu
comme
tous ces
que fon
conject
néraire
à quelq
Mais d'
de l'aut
commun
y aurai
Tartares
sans tran
des isle
vent à t
on aux.

un pere, que
 u l'instrument
 ent un enfant
 s *Poupon*; &
 a l'enfant. Ils
 Anglais l'ap-
Tchip, mot
 n Anglais un
 e ces mots, la
 e les habitans
 terminaifons
 rapport à la
 mérique Sep-
 es du Conti-
 e. Ne serait-ce
 aminer l'ana-
 es Insulaires,
 a dictées aux
 flexion; com-
 s des mêmes
 e sol, la mer,
 influence dans
 s elles seront
 s, plus il sera
 ver entr'elles
 uera dans les
 choses qu'elles

Quant aux langues, ou dialectes, du Kamf-
 chatka, elles ont beaucoup de ressemblance, soit
 entr'elles, soit avec celles du Continent, où cette
 Presqu'île est attachée. Mais la Nature parait avoir
 souvent guidé, par l'analogie, les inventeurs des
 mots qui la composent. Les mots *Bouijimt*, &
Simijimtch, qui signifient sable, sont également
 composés des mots *Chemt*, ou *Semt*, terre, &
 des mots *Ajam* & *Li*, qui veulent dire eau; comme
 si le sable n'était qu'une terre couverte ou baignée
 d'eau. Les mots *Ououd*, *Ooda*, qui signifient bois,
 sortent visiblement des mots *Oua*, *Oo*, *Ouou*,
 qui veulent dire arbre. *Ououd* est composé d'*Oua*,
 comme un bois est composé d'arbres. Peut-être
 tous ces mots ne sont-ils qu'une imitation du bruit
 que font les arbres agités par les vents. Si cette
 conjecture est hasardée; en est-ce une aussi té-
 méraire de croire que le mot Anglais *Oak*, chêne,
 a quelque analogie avec le mot Kamschadale *Oua*?
 Mais d'où ces deux Nations, si éloignées l'une
 de l'autre, ont-elles tiré des mots qui leur sont
 communs? Les Saxons qui conquièrent l'Angleterre,
 y auraient-ils apporté des mots originaires
 Tartares, ou Sibériens? Le même mot serait-il né
 sans transplantation, comme le même arbre, dans
 des isles, ou des pays isolés? Est-ce le bruit du
 vent à travers les feuillages, qui a dicté le même
 son aux Bretons & aux Kamschadales, situés à-peu-

 Kamf-
 chatka.

Kamf-
chatka.

près sous la même latitude, mais séparés par cent cinquante degrés de longitude ? Les mots *Eel* & *Hill*, l'un Kamschadale, l'autre Anglais, qui signifient montagne, ont-ils une origine commune dans une langue primitive ? Viennent-ils immédiatement de la Nature, qui, sous un climat à-peu-près égal, aurait dicté le même signe du même objet, à ces deux peuples ? L'analogie ne marche ici qu'à tâtons, & l'art des étymologies est trop incertain, pour ne pas inspirer de la défiance & des précautions. Encore un coup, il faut voir & comparer plusieurs Vocabulaires ensemble, avant d'en tirer des résultats & des conséquences qui menent à des principes généraux.

Cependant comme la Nature a formé les êtres analogues, ou de la même espèce, sur un même moule, peut-être a-t-elle aussi modelé sur un même type, les noms originaux qui les représentent. La plupart des grands objets, communs à tous les pays, excitent par-tout une sensation dominante ; mais cette sensation n'étant pas toujours unique, la manière de représenter ces objets par la parole, ne devrait pas être par-tout la même. Ainsi, tel homme, ou tel Peuple, aura représenté le chêne par sa grandeur, tel autre par son fruit, tel par son écorce, & tel par son principal usage ; sous la zone torride, par la fraîcheur que donne l'ombre de son feuillage ; dans le Septentrion, par

la ch
au fe
à im
tion
langu
pétit
Koa
mot
chan
& le
dicta
dales
fait c
rapp
mot
gach
être
dema
d'arre
qui l
comm
d'œil
C
qui t
entre
qui
à la
font

la chaleur que communiquent les branches jetées au feu. Mais un indice de la pente de l'homme, à imiter la voix de la Nature, dans la formation des mots, c'est l'accord de la plupart des langues à représenter certains oiseaux par la répétition de leur chant. Ainsi, le mot Kamschadale *Koakoutchitch*, le mot Koriaque *Kaikouk*, & le mot Kourile *Kakkok*, rappellent à l'oreille le chant du *coucou*, de même que le mot Français & le mot Latin *cucullus*, qui, par sa signification, dicta sa prononciation *Concoullous*. Les Kamschadales représentent un traîneau par le bruit qu'il fait dans la neige: les mots *chichid* & *chkhlichg*; rappellent cette voiture qui glisse, ainsi que le mot Koriaque *gatchi*, & notre mot Français *gachis*. Mais n'est-ce pas trop de réflexions, peut-être inutiles, ou fausses, sur une matière qui demande la plus grande sagacité? Est-il permis d'arrêter ainsi sur des mots l'impatience de ceux qui lisent les Voyages, pour ainsi dire, en courant, comme ils ont été faits? Jettons un dernier coup d'œil sur le Kamschatka.

Comme dans chaque Histoire il y a des faits qui échappent au rédacteur, ou qui ne peuvent entrer dans les divisions générales des matières qui la composent, il est permis de les recueillir à la fin de l'Ouvrage. Ces sortes de débris ne sont pas toujours les moins précieux d'une col-

Kamschatka.

Kamf-
chatka.

lection, ni sans attrait pour un lecteur qui revient avec plaisir sur un pays dont il connaît déjà la carte & le tableau.

M. Kracheninikow a fait des remarques singulieres sur le flux & le reflux des mers du Kamschatka. S'il est vrai, dit-il, que le flux & le reflux, dans la plupart des mers, soient égaux, & arrivent toujours aux mêmes heures, il s'en suivra que les mers du Kamschatka ne ressemblent qu'à la mer blanche, où l'on voit, en vingt-quatre heures, un grand flux & un petit flux. Les Kamschadales appellent ce dernier *manikha*. Tour-à-tour, le grand flux se change en petit, & le petit en grand.

L'Auteur observe d'abord, « que l'eau de la mer, qui, dans les temps du flux, entre dans les baies des embouchures des rivieres, n'en sort pas toujours toute entiere dans le reflux, mais seulement suivant l'âge de la lune. C'est par cette raison que les baies, dans le temps du reflux, sont quelquefois à sec, & il n'y a que l'eau de la riviere qui reste dans son lit naturel, au-lieu que dans d'autres temps, ses bords sont inondés. »

Dans le temps de la pleine & la nouvelle lune; le flux dure environ huit heures, & monte jusqu'à près de huit pieds; « ensuite commence le reflux, dont la durée est d'environ six heures, & l'eau

» & l
» app
» à-pe
» pas
» & t
» riva
» sepe
marée
la ple
lorsqu
grand
mente
chang
ment

Lo
par le
bouch
grosse
lissent
riviere
que c
calme
augme
le refl
comm
mouve
côtes

2

qui revient
 aît déjà la
 arques sin-
 s mers du
 e flux & le
 ent égaux,
 es, il s'en-
 ne ressem-
 , en vingt-
 petit flux.
 r *manikha*,
 e en petit,

l'eau de la
 entre dans
 ieres, n'en
 s le reflux,
 lune. C'est
 le temps du
 l n'y a que
 lit naturel,
 s bords sont

ouvelle lune;
 monte jus-
 mmence le
 six heures,
 » & l'eau

» & l'eau de la mer baisse d'environ trois pieds;
 » après quoi, revient le flux qui dure trois heures,
 » à-peu-près, pen tant lesquelles l'eau ne monte
 » pas tout-à fait d'un pied. Enfin l'eau diminue,
 » & toute l'eau de la mer se retire, & laisse le
 » rivage à sec. Cette diminution dure l'espace de
 » sept heures environ. » Telles sont les périodes des
 marées pendant trois jours, après la nouvelle &
 la pleine lune. Mais il n'en est pas de même,
 lorsqu'on approche du dernier quartier; alors les
 grandes marées diminuent, & le petit flux aug-
 mente, jusqu'à se changer en haute marée. Ce
 changement, d'un flux en l'autre, arrive constam-
 ment quatre fois dans un mois.

Lorsque le flux commence, on entend, même
 par le temps calme, un bruit affreux dans l'em-
 bouchure des rivières, & l'on voit s'élever de
 grosses vagues, qui se heurtent, écument & jail-
 lissent en petite pluie. Ce combat des eaux de la
 rivière, avec celles de la mer, dure jusqu'à ce
 que celles-ci, prenant le dessus, rétablissent le
 calme. Il semble que la rapidité des rivières
 augmente l'impétuosité du flux de la mer. Quand
 le reflux commence, le combat se renouvelle,
 comme si la mer résistait par un second flux, au
 mouvement du reflux. Est-ce au gissement des
 côtes qu'il faut attribuer ces phénomènes, ou ce

Kamf-
 chatka.

Kamf-
chatka.

qu'on nous donne ici pour une singularité, n'est-il qu'un ordre constant que la mer suit par-tout où elle trouve des rivières ? Ces mouvemens font-ils les mêmes dans le golfe de Pengina, que sur la côte orientale du Kamschâtka ? C'est ce que l'Auteur ne dit pas, & ce qu'il serait peut-être important de savoir.

Glanons encore, & reprenons dans la Gazette Littéraire ce que ses Auteurs ont pris dans l'Histoire du Kamscatka.

« Les gloutons, disent-ils, se servent d'un
 » moyen assez singulier pour tuer les daims : ils
 » grimpent sur un arbre, emportant un peu de la
 » mousse, que les daims aiment davantage. Lors-
 » qu'un daim passe auprès de l'arbre, le glouton
 » laisse tomber sa mousse ; si le daim s'arrête pour
 » la manger, le glouton se jette sur son dos, &
 » s'attachant fortement entre ses cornes, lui dé-
 » chire les yeux, & lui cause des douleurs si vives,
 » que ce malheureux animal, soit pour mettre fin
 » à ses tourmens, soit pour se débarrasser de son
 » cruel ennemi, va se frapper la tête contre les
 » arbres, jusqu'à ce qu'il tombe sans vie. Alors le
 » glouton partage sa chair en morceaux, qu'il
 » cache dans la terre, pour se la réserver. Le
 » glouton tue les chevaux de la même manière,
 » sur la rivière de Léna. On peut aisément appri-

» voir
 » tour
 dans l
 anima
 nourri
 qu'il
 par jo
 Le
 la cha
 décrit.
 » main
 » un f
 » à un
 » s'ava
 » comm
 » & at
 » ci, a
 » fonce
 » place
 » non-f
 » sa gu
 » cruel
 » sans
 » mene
 Au
 loutres
 amours

larité, n'est-
suis par-tout
mouvemens
engina, que
C'est ce que
it peut-être

ns la Gazette
ans l'Histoire

servent d'un
es daims : ils
un peu de la
antage. Lors-
, le glouton
s'arrête pour
son dos, &
nes, lui dé-
eurs si vives,
ur mettre fin
rasser de son
te contre les
vie. Alors le
eaux, qu'il
réserver. Le
ne maniere,
ément appri-

» voiser cet animal, & lui apprendre plusieurs
» tours. » Mais, quoi qu'il mange moins alors que
dans son état naturel de liberté, comme tous les
animaux domestiques, cependant il coûte trop à
nourrir, s'il est vrai, comme l'a dit M. Glein,
qu'il lui faille douze à treize livres de viande
par jour.

Kamf-
chacka.

Le moyen le plus hardi d'attraper les ours à
la chasse, est celui que les mêmes Auteurs ont
décrit. « Un homme, disent-ils, prend dans sa
» main gauche, un couteau, & à sa main droite,
» un stilet aiguisé par les deux bouts, & attaché
» à une corde dont il enveloppe son bras. Il
» s'avance ainsi vers un ours, lequel se dresse,
» comme d'ordinaire, sur ses pattes de derrière;
» & attaque le chasseur la gueule ouverte. Celui-
» ci, avec autant d'adresse que de courage, en-
» foncé sa main dans la gorge de l'ours, & y
» place le stilet verticalement, de maniere que
» non-seulement cet animal ne peut plus refermer
» sa gueule, mais qu'il est forcé par les douleurs
» cruelles qu'il ressent, de suivre le chasseur
» sans résistance, par-tout où l'on voudra le
» mener. »

Au sujet des phoques, ou veaux marins, des
loutres, des chats & des lions marins, des
amours, des combats & des mœurs de tous ces

Kamf-
chatka.

animaux amphibies , les Journalistes qu'on vient de citer , font une réflexion très-philosophique. Quand on croit , disent-ils , ces récits fabuleux , ou fort exagérés , on en juge , sans doute , d'après les animaux qui vivent autour de nous. « On ne s'apperçoit pas que ces animaux sont » asservis , contraints ou dénaturés. Dispersés par » la crainte , ou le besoin , l'énergie de leurs » facultés est bornée au soin de pourvoir à leur » subsistance , de conserver leur espèce , & de se » garantir des embûches de l'homme. C'est dans » les lieux déserts & inhabités , que les animaux » développent & étendent leurs facultés ; ils se » rapprochent , s'unissent , établissent entr'eux une » sorte de police ; c'est l'association qui perfec- » tionne tous les êtres sensibles & animés. Quel » misérable animal serait l'homme lui-même , s'il » était forcé de vivre dans les forêts , solitaire & » sans communication avec ceux de son espèce ! » Il n'y a autour de nous , que les insectes qui » vivent en société , parce que leur petitesse les » dérobe à la tyrannie de l'homme. Quoiqu'on » ne puisse observer que très-imparfaitement leurs » mouvemens & leurs mœurs , on y remarque » cependant plus d'intelligence , de suite & d'ordre , » que dans des espèces d'animaux , dont l'orga- » nisation semble bien plus parfaite. »

Ces
& les
encore
blait s
M. Ste
» viron
» vers
» couv
» & ro
» semb
» yeux
» espèce
» été fo
» comm
» cripti
» donne
» que c
» mais
» de ce
» autou
» regar
» avec
» son co
» homin
» passai
» remon
» tude

Ces raisonnemens sont confirmés par l'exemple & les jeux d'un animal marin, qui n'ayant pas encore éprouvé les hostilités de l'homme, sembleroit se plaindre à le suivre. Cet animal, que M. Steller a vu sur les côtes d'Amérique, a environ cinq pieds de long, son corps, plus gros vers la tête, se rétrécit vers le bas, & est couvert d'un poil très-épais, gris sur le dos, & rouge sous le ventre; il a une tête assez semblable à celle du chien, avec de grands yeux, des oreilles pointues & dressées, & une espèce de barbe autour des lèvres. M. Steller a été fort surpris de ne lui point voir de pattes, comme aux autres animaux marins. Cette description ressemble assez à celle que Gessner a donnée de l'animal nommé *singe de mer*, nom que celui-ci pourrait mériter, non par sa forme, mais pour son agilité, & si l'on peut se servir de ce terme, pour ses manières. Il nageoit autour du vaisseau pendant plusieurs heures, regardant tantôt un objet, tantôt un autre, avec un air de surprise; il s'élevait du tiers de son corps, au-dessus de l'eau, droit comme un homme, quelquefois pendant une demi-heure, passait ensuite par-dessous le vaisseau, pour se remonter à l'autre bord, dans la même attitude, & répétait cette manœuvre trente fois

Kamf-
chatka.

Kamf-
chatka.

» de suite ; d'autres fois , il paraissait avec une
 » espèce d'herbe à la bouche , qu'il jettait &
 » reprenait tour-à-tour , en se jouant de mille
 » façons. »

Après les mœurs de ces animaux , on peut re-
 venir à celles de l'homme. Les Kamfchadales en
 ont de raisonnables & de folles , pour réprimer
 le larcin & le meurtre. « Quoiqu'il n'y ait point
 » (chez eux) de loix pour venger les offenses ;
 » il y a des conventions reçues , qui en tiennent
 » lieu , comme chez tous les Peuples où la société
 » a pris quelque forme. Lorsqu'un Kamfchadale
 » a été tué , c'est aux parens à tuer l'assassin ; cet
 » usage a toujours été celui des Peuples non-
 » civilisés. Quand on surprend un voleur , si c'est
 » son premier larcin , on lui fait rendre ce qu'il
 » a pris , & on le laisse vivre solitaire , sans lui
 » donner aucune espèce de secours. On brûle les
 » mains de ceux qui se sont rendus plusieurs fois
 » coupables du même crime. Lorsqu'on ne peut
 » pas découvrir un voleur , on prend un bou-
 » quetin , à qui on brûle les nerfs dans une as-
 » semblée publique , avec beaucoup de cérémonies
 » magiques : ces peuples ne doutent pas qu'au
 » moyen de cet enchantement , le voleur ne
 » souffre les mêmes tourmens qu'on fait souffrir
 » à cet animal. On reconnaît bien dans cet usage ,

» le
 » dan
 » sup
 » ven
 » qui

Te
 d'imp
 vera
 peaux
 confid
 peuve
 tour
 les tr
 chand
 comm
 de la
 rable
 schada
 ou d'
 fois d
 dix ro
 que d
 en Ru
 tent d
 ceux
 voient
 Chine

it avec une
l jettait &
ant de mille

on peut re-
schadales en
our réprimer
n'y ait point
les offenses,
i en tiennent
où la société
Kamschadale
l'assassin; cet
Peuples non-
oleur, si c'est
endre ce qu'il
aire, sans lui
On brûle les
plusieurs fois
u'on ne peut
end un bou-
dans une as-
e cérémonies
nt pas qu'au
e voleur ne
n fait souffrir
ns cet usage,

« le principe & l'objet de la superstition, qui,
« dans sa naissance, a été regardée comme un
« supplément à la législation, propre à pré-
« venir par des terreurs imaginaires, les crimes
« qui se déroberaient à la vigilance de la loi.»

Kamf-
chatka.

Terminons ce résumé, pour ne rien omettre d'important, par un fait de commerce qui prouvera l'utilité de la découverte du Kamschatka. Les peaux des castors marins y font d'un profit très-considérable pour la Russie. Les Kamschadales peuvent, avec ces peaux, acheter des Cosaques tout ce qui leur est nécessaire, & les Cosaques les troquent, pour d'autres effets, avec les Marchands Russes qui gagnent beaucoup dans le commerce qu'ils en font à la Chine. Le temps de la chasse des castors marins, est le plus favorable pour lever les tributs. Car souvent les Kamschadales donnent un castor au lieu d'un renard, ou d'une zibeline, quoiqu'il vaille au moins cinq fois davantage. Un castor se vend quatre-vingt-dix roubles. Cependant autrefois il ne se vendait que dix roubles à Iakoutsk. On n'en fait pas usage en Russie. Mais les Marchands de Moscow achètent de la Chambre du Commerce de Sibérie, ceux qu'on apporte du Kamschatka. Ils les envoient à leurs Commis, sur les frontieres de la Chine, & ce commerce, malgré les frais de

**Kamf-
chatka.**

transport, & les risques où les expose l'éloignement de Moscov à la Chine, est d'un très-grand avantage. Quand la Russie aura une navigation bien établie au Kamfchatka, elle y pourra faire un commerce direct avec les côtes de la Chine.

Fin du Livre quatrieme.



L'H

D

QU

Voy

G

CH

L. c

il y a

E, &c.
de l'éloigne-
ment très-grand
de navigation
pourra faire
de la Chine.



A B R É G É
D E
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

QUATRIÈME PARTIE.
VOYAGES AUTOUR DU MONDE
ET AUX POLES.

LIVRE V.
GROËNLAND.

CHAPITRE PREMIER.

Glaces. Climat. Minéraux. Végétaux.

LE GROENLAND qui fut découvert au printemps,

il y a sept à huit siècles, par des Norvégiens & Groënland.

Groënland.

des Islandais, tire le nom de *Terre Verte* que lui donnerent ces voyageurs, de la verdure qu'ils avaient trouvée sur ses bords ranimés par la belle saison. Cependant l'hiver y est comme éternel par les rochers de glace que le froid entasse sur ses montagnes. Si ce pays n'est pas une Isle entre l'Europe & l'Amérique, c'est du-moins là que finit l'une & que l'autre commence; à moins que l'Asie ne revendique cette aride portion du globe. Quoi qu'il en soit, le Groënland tient à notre hémisphère; mais la Nature, y ferme, ce semble, par les rigueurs du climat la communication qu'elle y avait ouverte entre les deux Mondes. Est-ce par le Continent qu'ils s'y joignent? N'y sont-ils séparés que par un léger détroit? On l'ignore jusqu'à présent. Mais ne fût-ce que pour décider cette question importante à résoudre, on devrait voyager dans le pays dont on publie ici l'histoire; peut-être ouvrira-t-il la nouvelle route qu'on cherche pour mieux s'emparer de la Terre entière.

Entre la mer glaciale à l'orient, & le détroit de Davis au couchant, dans un espace d'environ trente-cinq degrés de longitude, le Groënland s'avance & s'étend depuis le cinquante-neuvième degré de latitude Nord, jusqu'au soixante-dix-huitième. C'est du-moins à ce voisinage du Pôle que s'est arrêtée l'audace des Voyageurs. Sans

doute
mesure
habite.
se join
s'il réu
Pôle,
que le
s'est p
vaste
attrait

La
tion d
du-mo
une é
coupé
baies
brable
s'être
rentri
échapp
doute
conde
d'un
à la
stérile
nibles
reme
des

Verte que lui
 verdure qu'ils
 és par la belle
 comme éternel
 did entasse sur
 une Isle entre
 ins là que finit
 ins que l'Asie
 du globe. Quoi
 notre hémis-
 e semble, par
 cation qu'elle
 ondes. Est-ce
 N'y sont-ils
 l'ignore jus-
 pour décider
 on devrait
 ici l'histoire;
 route qu'on
 à Terre en-

& le détroit
 ce d'environ
 e Groënland
 e-neuvieme
 dixante-dix
 age du Pôle
 geurs. Sans.

doute elle ira plus loin encore, & l'homme pourra mesurer un jour, par ses pas, tout le globe qu'il habite. Alors on saura si le Groënland confine & se joint au Spitzberg & à la Nouvelle-Zemble, s'il réunit les deux hémispheres aux nœuds du Pôle, s'il touche à l'Amérique, & si c'est par-là que le nouveau Monde, sorti du lit des mers, s'est peuplé des Sauvages de l'ancien Monde; vaste objet des connaissances de l'esprit humain, attrait nouveau pour son infatigable curiosité!

La Côte occidentale du Groënland, seule portion de ce pays qui soit aujourd'hui connue, ou du-moins fréquentée, prend du Sud au Nord, une étendue d'environ vingt degrés. Elle est coupée & comme dentelée, par une infinité de baies qui sont parsemées d'une multitude innombrable de petites Isles. C'est-là que la mer semble s'être retirée, en s'éloignant de l'Amérique Septentrionale. On dirait qu'elle y laisse à regret échapper de son sein des terres qu'elle avait sans doute englouties, car tandis que l'Islande est féconde, cultivée & policée même, par la nature d'un sol habitable, d'où vient que le Groënland, à la même hauteur du Pôle, se trouve désert, stérile, d'un abord & d'un séjour également pénibles? N'est-ce pas que ce pays, presque entièrement couvert & traversé par les eaux, porte des marques plus récentes des inondations suc-

Groënland. cessives dont l'Océan se plaît à dévaster & déli-
rer tour-à-tour les différentes contrées d'un globe
qui semble lui servir de jouet? A la vue des Isles
& des Golfes qui se multiplient ou s'agrandissent
autour du Groënland, il est difficile de ne pas
soupçonner que la mer refoule, pour ainsi dire,
des Pôles vers l'Equateur; & ce qui peut auto-
riser cette conjecture, c'est que le flux qui monte
jusqu'à dix-huit pieds au Cap des Etats, ne s'élève
que de huit pieds à la baie de Disko, c'est à-
dire, à dix degrés plus haut de latitude au
Nord.

Toute cette Côte est hérissée de rochers inac-
cessibles, mais qui se laissent voir à plus de quar-
ante lieues en pleine mer. La terre y est stérile,
ou plutôt le roc aride & nu, s'y dérobe constan-
tamment sous la glace & la neige, qui s'accu-
mulant d'année en année, ont comblé les vallons
& mis des plaines au niveau des montagnes. Les
rochers d'où la neige disparaît quelquefois,
n'offrent au loin, qu'un front noir & ténébreux,
sans trace de verdure ni même de terre, mais
de près; on y découvre des veines d'une pierre
marbrée, des lambeaux de gazon, de mousse,
ou de bruyere, comme jettés par hasard sur le
roc, & dans les vallées, quelques buissons épars
autour des étangs, & le long des ruisseaux.
Quiconque a vu la Norwège, croit la retrouver

dans l'
là cou
sein d
nues,
marais
dre,
A l'
le Cap
ou C
la mer
à son
billon
tueux
lequel
est au
l'être

En
Frobie
vigate
si la
par c
Frobie
la Re
ce pa
guide
dit q
tale c
n'a pu

aster & déli-
 es d'un globe
 vue des Isles
 s'agrandissent
 le de ne pas
 ur ainsi dire,
 ui peut auto-
 ux qui monte
 ts, ne s'élève
 ko, c'est à-
 latitude au

ochers inac-
 plus de qua-
 y est stérile,
 robe conf-
 qui s'accu-
 é les vallons
 ntagnés. Les
 uelquefois,
 ténébreux,
 terre, mais
 l'une pierre
 de mousse,
 asard sur le
 iffons épar-
 s ruisseaux.
 a retrouver

dans le Groënland, si ce n'est que les montagnes, ~~_____~~
 là couvertes d'arbres, & coupées à pic dans le Groënland.
 sein de la mer qui les baigne, sont ici toutes
 nues, & comme environnées des étangs & des
 marais glacés que l'Océan y forme pour les ren-
 dre, ce semble, doublement formidables.

A l'entrée du Groënland, par le Midi, s'offre
 le Cap *Farwel*. C'est une Isle séparée du *Statenhok*,
 ou *Cap des Etats*, par un courant si étroit, que
 la mer, en se brisant contre les rochers, les brise
 à son tour, & les roule en pièces dans ses tour-
 billons. Ce détroit est tourmenté de vents impé-
 tueux, à-peu-près comme celui de Magellan, avec
 lequel il a d'autres rapports de situation, car l'un
 est aussi voisin du Pôle arctique, que l'autre peut
 l'être du Pôle austral.

En montant au Nord, on trouve le détroit de
 Frobisher, matière de contestation entre les Na-
 vigateurs, ou les Voyageurs qui doutent encore
 si la mer communique de l'orient au couchant
 par cette issue. On ne fait pas même si Martin
 Frobisher, envoyé au Groënland en 1576, par
 la Reine Elisabeth, a jamais découvert ou tenté
 ce passage. M. Egede, qui est notre premier
 guide dans l'histoire de ce Pays très-peu connu,
 dit qu'après avoir essayé de passer à la côte orien-
 tale du Groënland, par ce prétendu détroit, il
 n'a pu s'assurer si c'en était un réellement. M. David

Groënland. Crantz , dont les relations plus récentes & plus étendues , ont beaucoup enrichi cette partie de la connoissance du globe , prétend que le détroit de Frobisher existe , mais que les glaces en ont fermé le passage. Il nous donne à ce sujet , la relation d'un Facteur des Colonies Danoises , qu'il suffit d'entendre raisonner , pour donner confiance à ce qu'il rapporte. Voici l'extrait de son récit.

« J'ai eu toutes les facilités dans mes voyages ;
 » de bien examiner le détroit de Frobisher. Je
 » ne pouvais d'abord concevoir comment il appor-
 » tait tant de glaces dans la mer , sans qu'il en
 » parût aucune diminution sensible dans un pas-
 » sage qui devait être fermé par les terres , s'il
 » n'eût été qu'une baie. Ce débordement des
 » glaces dure depuis Juillet jusqu'en Novembre ,
 » & lorsque le courant est fort & le temps calme ,
 » elles forment sur la mer une étendue de vingt
 » à trente lieues de longueur , sur cinq ou six de
 » largeur , à moins que le vent ne les pousse plus
 » avant , & ne les disperse. Quand je demandais
 » aux Groënländais d'où venait cette prodigieuse
 » quantité de glaces , c'est que le canal est long ,
 » & n'a point de fin , me répondaient-ils ; on dit
 » que nos peres le traversaient autrefois.

» Impatient de ne pas en savoir davantage , je
 » me hasardai , en 1747 , d'avancer dans cette baie
 » avec quelques Groënländais qui chassaient aux

RALE

écrites & plus
 cette partie de la
 ue le détroit de
 es en ont fermé
 jet, la relation
 ses, qu'il suffit
 r confiance à ce
 son récit.

mes voyages;
 e Frobisher. Je
 ment il appor-
 , sans qu'il en
 e dans un pas-
 es terres, s'il
 ordement des
 n Novembre,
 e temps calme,
 ndue de vingt
 cinq ou six de
 les pousse plus
 je demandais
 e prodigieuse
 anal est long,
 ent-ils; on dit
 efois.

avantage, je
 ans cette baie
 chassaient aux

rennes. Quand j'eus fait quatorze lieues à travers
 les glaces, je grimpai sur une montagne, d'où
 je crus pouvoir découvrir toute la longueur du
 détroit; mais ma vue, qui s'étendait à quarante
 lieues, ne m'offrit que des montagnes & des
 glaces entassées les unes sur les autres, de sorte
 qu'elles devaient me cacher l'embouchure orien-
 tale que je cherchais, soit qu'elle fût entre ces
 amas de glaces flottantes, ou derrière cette
 longue suite de montagnes. Je fus cependant ar-
 rêté sur ce sommet, par un bruit extraordinaire,
 comme de plusieurs canons qui tireraient à-la-
 fois. C'était le froissement des glaces qui se
 heurtaient dans le passage étroit où le courant
 les entraînait; d'un autre côté, c'était comme
 le mugissement d'une cascade: je restai quelque
 temps absorbé dans ce sentiment mêlé de ter-
 reur & d'admiration que la Nature inspire,
 quand elle se montre ou se fait entendre au
 loin. Je compris que c'était l'eau qui coulait avec
 fracas, sous les pièces de glace, & que par
 conséquent il y avait un courant qui les poussait
 dans ce détroit; mais je n'en étais que plus em-
 barrassé de comprendre comment le détroit
 pouvait être bouché, tandis qu'il y passait chaque
 année, en très-peu de jours, une quantité de
 glaces, d'une étendue si considérable. En 1751,
 j'eus la solution de ce problème, dans un

Groënland.

voyage que je fis à *Eisblink*, où j'avançai dans
 Groënland. les terres aussi loin qu'aucun Groënlandais en
 jamais été. Je découvris que, quoiqu'il ne pa-
 raisse aucune différence entre la terre-ferme &
 la mer, quand elles sont couvertes d'une croûte
 de glace immobile, il peut fort bien y avoir de
 l'eau où l'on n' imagine que de la terre. Je com-
 pris de plus, que des glaces pouvaient être en-
 traînées par le courant dans la haute mer, sous
 un détroit dont la surface est glacée. Car on
 ignore quand & comment se ferme l'embou-
 chure de la baie qu'on appelle le *Pont de glace*.
 Il est probable qu'au fort de l'hiver, durant le
 calme des grands froids, les glaces flottantes,
 qui viennent de la mer, s'arrêtent & s'engorgent
 dans l'embouchure, qu'elles se couvrent ensuite
 d'un amas de neige, dont la gelée fait une nou-
 velle croûte de glace; que, dans les dégels du
 printemps, il n'y a que la superficie de cette
 masse qui fonde pendant le jour, pour geler
 encore la nuit, & que les glaces ainsi cimentées
 par la neige & la gelée, forment un amas si dur
 & si solide, que le soleil, ni les courans, ni
 les vents ne peuvent les dissoudre & les dis-
 perser durant l'été. Après bien des années, la
 quantité des neiges qui s'amassent & se dur-
 cissent sur la glace, augmente & s'élève de
 façon que la force du courant y peut creuser
 en-dessous

en-d
 Les
 des
 traîn
 petit
 s'y h
 puisse
 que
 doit
 de F
 cour
 des
 hiver
 chée
 tant
 de g
 ciden
 & p
 prou
 par
 Le
 attache
 que l'i
 lement
 gu
 pas de
 la côr
 côté d
 2

j'avançai dans
 Groënlandais en
 qu'il ne pa
 terre-ferme &
 s d'une croûte
 en y avoir de
 terre. Je com
 vaient être en
 ure mer, sous
 glacée. Car on
 rme l'embou
 Pont de glaci
 ver, durant le
 ces flottantes,
 & s'engorgent
 uvrent ensuite
 e fait une nou
 les dégels du
 ficie de cette
 t, pour geler
 ainsi cimentées
 un amas si dur
 s courans, ni
 re & les dif
 es années la
 nt & se dur
 & s'élève de
 peur creuser
 en-dessous

en-dessous des arches de vingt brasses de hauteur.
 Les pièces de glace qui tombent, chaque année, des montagnes dans la baie d'*Eisblink*, sont entraînées par le courant sous ce pont. Les plus petites y glissent facilement, & les plus grandes s'y heurtent & s'y brisent jusqu'à ce qu'elles y puissent passer en morceaux détachés; c'est ainsi que se forme ce fameux *pont de glace*. Il en doit être à-peu-près de même dans le détroit de *Frobisher*, par lequel la mer fait passer des courans de glace, d'Orient en Occident, sous des ponts cimentés d'une neige durcie par les hivers. Peut-être ce détroit a-t-il une issue cachée sous terre, du côté de l'Orient, & d'autant moins large, qu'on remarque dans les pièces de glace qui se dégorge à l'embouchure occidentale de ce canal, qu'elles ne sont pas lisses & polies, mais raboteuses & sillonnées; ce qui prouve qu'elles ont été froissées & morcelées par le courant dans le passage.

Groënland.

Le même Voyageur, que la curiosité semble attacher à cette extrémité du Nord, autant & plus que l'intérêt de son commerce, a tenté non-seulement de découvrir, mais de parcourir toute la longueur de ce détroit, pour voir s'il n'y aurait pas de communication entre la côte orientale & la côte occidentale du Groënland. Il croit que du côté de l'Orient, où l'on imagine que perce le

Groënland.

détroit de Frobisher, il ne doit y avoir que deux ou trois montagnes qui ne soient pas toutes de glace, au-lieu qu'au Nord-Est & au Nord-Ouest du Groënland, on distingue très-bien le sommet des rochers, & la pierre ou la terre nue au-dessus des glaces & des neiges; d'où il conclut qu'il y a un chemin, ou plutôt un courant de mer à travers le Groënland; mais il ne conseille à personne de suivre cette route. «Ce n'est pas, » dit-il, qu'on n'en puisse traverser les glaces à » pied, avec un canot sur la tête, soit en descendant de petits vallons de quatre ou cinq » brasses, soit en sautant d'un sommet de glace à » l'autre, comme je l'ai fait avec quelques Groën- » landais, nous appuyant sur des perches, ou sur » le canon de nos fusils, que nous avons apportés » pour vivre de notre chasse. A la vérité, l'on » trouve quelquefois dans ces glaces, des trous » qui n'ont pas de fonds, mais ils ne sont pas » larges, ou l'on peut en faire le tour. Les plus » grands inconvéniens sont l'impossibilité qu'un » homme apporte les provisions de vivres né- » cessaires pour un si long voyage, & la difficulté » de respirer au milieu de ces glaces, où l'on » est obligé de passer les nuits sans tente ni toit » d'aucune espèce. Car, quoique nous eussions la » précaution de ne point dormir sur la glace ou » la neige, cependant, malgré les peaux d'outs

» &
 » ch
 » pri
 » le
 » ép
 » cœ
 » lan
 » aux
 Au
 appe
 veno
 mont
 aux y
 qui r
 phar
 est fe
 y po
 semb
 un p
 d'un
 en lo
 arche
 pieds
 batte
 qui
 roule
 flux
 land

» & de rennes , malgré les fourrures & les habits
 » chauds dont nous étions garnis , à peine avais-je
 » pris une heure de repos , que je me sentais tout
 » le corps gelé ; de sorte que je n'ai jamais
 » éprouvé tant de froid en plein air , dans le
 » cœur de l'hiver le plus rigoureux du Groën-
 » land , que j'en avais sur le détroit de Frobisher
 » aux premiers jours de Septembre. »

~~_____~~
 Groënland.

Au-dessus de ce détroit , s'élève ce sommet qu'on appelle *Eisblin* , & dont le Voyageur , que nous venons de citer , a déjà parlé. C'est une grande montagne de glace , dont la cime brille de loin aux yeux des Navigateurs , & jette une lumière , qui ressemble à l'aurore boréale. Cette espèce de phare est placée sur une baie dont l'embouchure est fermée par un rempart de glaces que la marée y pousse , & que le froid y gele & consolide ensemble. Elles forment , comme nous l'avons dit , un pont de glace avec ces arches : le pont s'étend d'un bord de terre à l'autre , l'espace de huit lieues en longueur , sur deux lieues de largeur. Les arches s'élèvent de quarante-deux à cent vingt pieds de hauteur. On peut passer sous ce pont en bateau , si l'on ne craint pas les pièces de glace qui se détachent quelquefois des arches , ou qui roulent des montagnes dans le canal d'où le reflux les entraîne dans la mer. Lorsque les Groënlandais veulent aller au havre d'*Eisblin* , ils

prennent leurs petits canots sur leurs têtes, &
 Groënland. vont par terre gagner une baie ouverte & com-
 mode de vingt lieues de longueur, & large de
 deux lieues. Autrefois même ils y avaient bâti des
 maisons, ce qui prouve que l'embouchure de la
 baie n'a pas toujours été fermée. Les langues de
 terre ou bancs, qui s'étendent aux deux côtés du
 pont de glace, sont d'un sable si fin & si léger,
 que les grands vents en obscurcissent l'air comme
 d'un nuage, & le portent à plus de douze lieues
 au loin, de façon qu'on a, malgré soi, la
 bouche & les yeux remplis de cette poussière.

Vers le soixante-quatrième degré de latitude
 nord, on trouve une montagne, la plus haute
 peut-être qui soit dans le Groënland. Elle a trois
 branches ou pointes, dont la plus élevée se voit
 à soixante lieues en pleine mer. Cette montagne
 tient lieu de phare aux Navigateurs, & de ba-
 rometre aux habitans du pays; car, dès qu'on est
 menacé de la tempête, le sommet de ce pic est
 enveloppé d'un petit nuage ou brouillard de
 pluie; du reste sa cime est constamment décou-
 verte, parce que la roideur de la montagne ne
 permet à la neige & aux glaces de se loger que
 dans ses fentes ou ses crevasses.

Un peu plus haut (toujours au Nord) est le
 golfe de *Bals-River*, qui s'avance au Nord-Est
 dans les terres, jusqu'à la longueur de vingt-huit

lieues
 dans
 de ce
 d'Iles
 au plu

No
 remar
 dit. C
 oiseau
 veaux
 dont
 là que
 roule
 Etats
 Sud,
 couran
 de ré
 barrie

Dep
 soixan
 tion c
 fixiem
 où l'A
 Groën

L'o
 phes
 land
 Disko

lieues ; sur quatre lieues d'un bord à l'autre , dans sa plus grande largeur. C'est à l'entrée de ce golfe qu'on trouve quelques centaines d'Isles enfermées dans une enceinte de six lieues au plus. Groënland.

Non loin de-là , sont les Isles de *Naparfook* ; remarquables par des traces de vie & de fécondité. On y voit de la verdure , on y entend des oiseaux. La mer y pousse des poissons & des veaux marins ; elle y jette une quantité de bois dont elle a dépouillé d'autres bords. C'est enfin là que s'arrêtent les glaces flottantes que la mer roule de la côte orientale , autour du Cap des Etats , & qui , poussées ensuite par les vents du Sud , ne peuvent aller plus loin , parce que les courans trouvent à ce point du Nord , une sorte de réaction qui les tient en équilibre , ou de barriere invincible que la Nature leur oppose.

Depuis le soixante-cinquieme degré jusqu'au soixante-septieme , il n'y a rien qui fixe l'attention des Voyageurs. Vers le milieu du soixante-sixieme degré commence le détroit de Davis , où l'Amérique fait face à la côte occidentale du Groënland.

L'objet le plus considérable pour les Géographes & les Navigateurs qui côtoient le Groënland dans le détroit de Davis , c'est la baie de Disko. Elle est d'environ cent-soixante lieues de

tour , entre le soixante - huitieme & le soixante-
Groënland. onzieme degré de latitude. Il faut y entrer à
travers une multitude de petites Isles, dont une
partie s'élève & s'avance vers l'Orient , & l'autre
à l'Ouest , vers la grande Isle de Disko. Celle-ci
donne son nom à la Baie dont elle pourrait ou-
vrir & fermer l'entrée , comme l'Isle de Cuba
pourrait dominer sur le golfe du Mexique ; au
Nord de la Baie , c'est une plaine élevée & cou-
verte de neige ; au Midi , le terrain est plus bas
& plus uni. L'eau de la Baie s'appelle le Weigats,
qui a six lieues de largeur. La pêche y est abon-
dante , & la meilleure de la contrée. Les Groën-
landais y prennent en hiver , une grande quan-
tité de veaux marins sur la glace , & de petites
baleines au printemps. Les bords de la baie de
Disko sont les plus peuplés de toute la côte de
Groënland , & c'est la meilleure place de com-
merce pour ce canton du Nord.

Au-dessus de l'Isle & de la Baie de Disko , on
trouve pour dernier havre, *Nogfoak* , ou le grand-
Cap. C'est-là que finissent le Weigats , les Colonies
Danoises , & les lumieres des Navigateurs sur le
Nord du Groënland. C'est de-là qu'on entre dans
la Baie de Baffin , qui s'étend depuis le soixante-
douzieme jusqu'au soixante-dix-huitieme degré du
Pôle arctique. Guillaume Baffin , qui la découvrait,
en 1716 , par le détroit de Davis , n'y trouva point

d'habi-
seulen-
d'où i-
certain-
des G-
Groën-
dix-hu-
climat-
s'y tro-
des v-
les nu-
pays r-
y man-
verai-
foulier-
l'herb-
d'argil-
d'arête
Ce
du Gro-
& de
doit au-
de fes
dans
assez
De
il y a
jours.

d'habitans au soixante-quatorzieme degré, mais seulement la place & les traces de quelques tentes, d'où il conjectura qu'il y venait des pêcheurs à certains temps de l'année. Malgré les prétentions des Groënlandais de Disko, qui veulent que le Groënland soit habité jusqu'au-delà du soixante-dix-huitieme degré, on ne saurait vivre dans ces climats du Nord si reculés. Ce n'est pas qu'il ne s'y trouve des oiseaux de mer, des ours blancs, des veaux marins, & même des baleines. Mais les nuits d'hiver y font de toute la journée; le pays n'est que de glace & de rocher; les hommes y manqueraient de bois & de fer; ils n'y trouveraient pas même du foin pour mettre dans leurs fouliers, & ne pourraient trafiquer que pour de l'herbe ou de la paille, ni bâtir leurs maisons que d'argille, au-lieu de pierre, que de cornes ou d'arêtes de poissons, au-lieu de bois.

Ce n'est jusqu'ici, que le tableau géographique du Groënland; mais, avant d'entrer dans ses terres, & de parcourir les mers qui l'entourent, on doit aux voyageurs un détail précis & circonstancié de ses ports, & comme un itinéraire qui les guide dans une contrée trop peu fréquentée pour être assez connue.

Depuis le Cap *Farewel* jusqu'à *Fridéric-Shaap*, il y a cent lieues qu'on peut faire en cinq jours.

~~_____~~
Groënland.

1.^o Ce Cap est comme flanqué de deux Isles ; l'une est *Sermefok*, ou l'*Isle de glace*, & l'autre *Nennortalik*, ou l'*Isle aux Ours*, environnées ell-s-mêmes de grandes & de petites Isles ; ell-s sont séparées de la Terre ferme par un détroit ou courant rapide, au travers duquel on passe, dit-on, de l'Ouest à l'Est du Groënland.

2.^o *Onartok*, Isle charmante, d'une belle verdure & d'un havre commode pour la pêche des harengs. Elle tire son nom d'une fontaine bouillante, & si chaude même en hiver, qu'une pièce de glace qu'on y jette est aussitôt fondue.

3.^o *Ikkerfoak*, ou *grande Baie*. Aux environs on trouve, dans la Baie d'*Igalik* ou des *Eaux chaudes*, des pierres transparentes, angulaires, & si dures qu'elles coupent le verre comme fait le diamant. Ensuite vient *Tunnunliarbik*, ou la *Baie aux Angles*, assez bon Havre ; puis *Kangek* & *Aglutok*. Ce sont les plus beaux lieux qu'il y ait dans tout le Groënland, les plus anciennement habités, & les mieux fréquentés de nos jours.

4.^o *Kikkertarfoak*, ou la *grande Isle*. Elle offre un port où les Allemands faisaient jadis un grand commerce. Cependant, en 1742, un de leurs vaisseaux à l'ancre y fut brisé par les glaces qu'une tempête y poussa du Midi, mais l'équipage se sauva.

5.^o
ferme
s'avanc
Groën
quand

6.^o
pêche
Baie
uniem
ment
glaces

To
Groën
des E
Color
de la
jusqu'

La
vant
Fridé
bonne
de la
en pe

Colo
glace
les v
visio
port

de deux Isles ;
 lace , & l'autre
 , environnées
 petites Isles ;
 me par un dé-
 ers duquel on
 est du Groën-

d'une belle
 pour la pêche
 d'une fontaine
 e en hiver ,
 e est aussi-tôt

Aux environs
 ou des *Eaux*
 s, angulaires ,
 re comme fait
iarbik , ou la
 ; puis *Kangek*
 lieux qu'il y ait
 anciennement
 de nos jours.
Isle. Elle offre
 adis un grand
 un de leurs
 glaces qu'une
 l'équipage se

5.^o *Kudnarne* , bonne habitation sur la Terre-
 ferme , près de quel ques Isles. Un peu plus haut Groënland.
 s'avance un Isthme assez long , mais étroit. Les
 Groënlandois l'appellent *Ittiblik* , ils s'y retirent
 quand la mer est grosse.

6.^o *Sermeliarsok* ou la *Baie de Glace* , bonne
 pêcherie de harengs & de veaux marins. Cette
 Baie que les Géographes placent au soixante-&-
 unieme degré vingt minutes , entrait probable-
 ment dans le Détroit de Frobisher ; mais les
 glaces lui en ferment aujourd'hui la communication.

Tous ces lieux sont peuplés ou habités par les
 Groënlandois , & peu connus ou peu fréquentés
 des Européens. Nous allons parler maintenant des
 Colonies Danoises , qui se sont établies sur le reste
 de la côte , depuis le soixante-deuxieme degré
 jusqu'au soixante-douzieme.

La premiere Colonie qu'on rencontre en arri-
 vant de l'Europe au Groënland , est celle de
Fridéric'Shaap , fondée en 1742. C'était une très-
 bonne place de commerce , à un mille & demi
 de la mer. On y trafique en huile de baleine ,
 en peaux de renards & de veaux marins. Cette
 Colonie a perdu & souffert beaucoup par les
 glaces , dans les commencemens , au point que
 les vaisseaux qui venaient lui apporter des pro-
 visions , étaient obligé d'aller les décharger au
 port de *Godhaab* ou *Bonne-Espérance* , d'où on les

Colonies
 Danoises.

transportait sur des batteaux, l'espace de soixante
Groënland. lieues.

A douze lieues de la Colonie est *Eisblink* ;
dont on a donné une description suffisante.

A trente-deux lieues de-là , s'ouvre dans les
terres un chemin couvert de glace qu'on appelle
le *Passage de l'Ours* , & par où la mer passait au-
trefois, dit-on, d'une côte à l'autre du Groënland ;
en ce cas ce serait un Détroit parallèle à celui de
Frobisher.

A trente-six lieues de *Fridéric'Shaap* , est
une étroite Baie de dix lieues de long. On l'ap-
pelle *Fisher-Fiord* , ou la *Baie aux Poissons* ,
tant il y en a de différente espèce. A l'embouchure
de cette Baie, sont deux Isles de neuf lieues de
tour ; à l'extrémité de l'une de ces Isles, au Midi,
est un assez beau lieu, verd & fécond, qu'on
appelle *Fischer'Lodge* ou la *Pêcherie*. C'est un
comptoir fondé, en 1754, par la Compagnie
Danoise du Groënland, pour le service & l'utilité
des Colonies. Dans la même Isle, à trois mille
du Comptoir est une Mission des Freres Moraves,
fondée en 1758, sous le nom de *Lichtenfels*.

A quatre lieues de *Fisher'Lodge* est *Innuksuk* ,
habitation des Groënlandois. C'est à-peu-près jus-
qu'où s'étend le commerce de la Colonie de *Fri-
déric'Shaap* , commerce fait par un seul vaisseau.

La seconde Colonie des Danois est *Klingarne* ,

ou les
viron d
excelle
marins
où ils
Env
où les
des Gr
durant
A
marqu
A
maral
poisson
semé
pierre
marbr
Au
Tag
de la
prend
dans
La
située
nutes
Parm
les p
Kitti

est *Eisblink* ;
suffisante.

ouvre dans les
qu'on appelle
ner passait au-
du Groënland ;
lèle à celui de

Shaap , est
ong. On l'ap-

ux Poissons ,
embouchure

neuf lieues de
les, au Midi,

cond, qu'on
ie. C'est un

Compagnie
ce & l'utilité

trois mille
es Moraves,

ichtenfels.

Innuksuk ,
eu-près jus-

nie de *Fri-*
al vaisseau.

Klingarne ,

ou les Isles de *Kellingeit* , à cinquante lieues en-
viron de la premiere Colonie. C'est un endroit ~~_____~~
Groënland.
excellent pour la chasse ou la pêche des veaux
marins qu'on prend très-facilement entre les Isles
où ils se trouvent comme enfermés.

Environ à huit lieues plus loin est *Buxe-Bay* ;
où les Allemands ont un port , ouvert aux batteaux
des Groënlandois errans , qui viennent s'y cantonner
durant l'hiver.

A six lieues plus haut se trouve *Kariak* , re-
marquable par une rivière dans le continent.

A deux lieues plus loin la grande Baie d'*A-*
maralik ou de *Bals'River*. La mer y donne du
poisson , & la terre des Rennes ; le sol y est par-
semé de gazon , de buissons ; on y trouve de la
pierre de taille , qu'on prend même pour du
marbre bâtard ; avec des veines de grenat.

Au-dessous de la triple montagne de *Hiorte-*
Tag ou de *Stag-Shorn* , on trouve à six lieues
de la Baie d'*Amaralik* , celle de *Kobe* , où se
prend du saumon nain , qui s'enfonce çà & là
dans de petits étangs.

La troisieme Colonie est celle de *God'Shaab* ;
située au soixante-quatrieme degré quatorze mi-
nutes , à l'extrémité de la Baie de *Bals-River*.
Parmi les cent Isles que renferme cette Baie ,
les plus considérables que les nationaux appellent
Kittiksüt , ont au Nord l'Isle de *Kangek* , ou

Groënland. *de l'Espérance*, qui confine au *Westerland*, séparé par une étroite du Continent par un petit Détroit, où les Groënlandois font une très-bonne pêche en automne. L'autre Au midi passe un autre courant, qu'on appelle *acifut*, le *Passage du Sud*, & qui sépare les Isles de *trouv Kittikfut* d'une multitude de grandes Isles, entre on lac lesquelles est le Détroit de Hambourg. Au Nord- très-pe Est, elles ont un troisième passage, qui conduit livise dans les terres à une Péninsule, où se trouve un *soak*, d Havre commode pour les vaisseaux qui font la & dou pêche de la baleine. A une demi-lieue sur la côte, est cou à l'Ouest, est la Maison ou Communauté des Freres Telle Moraves du Groënland, qu'on appelle *New- ance, Herrnhutt*, & à une pareille distance au Nord, en 172 la Colonie de *Bonne-Espérance*. Elle consiste en 1728. une maison, où logent le Facteur & le Mission- meilleu naire, avec leurs gens; puis une Eglise, un ma- quelqu gasin, une forge, & une brasserie. que la

A deux lieues au-dessus s'élève l'Isle de *Saal- ne s'est berg*, ou *la Montagne de la Selle*, tirant son nom Un Fac de sa cime, qui ressemble à une selle de cheval. bremer On la voit de quarante lieues de loin. Les oi- trouvé seaux s'y retirent dans les nuits de l'hiver. Tout tens ci auprès on trouve l'Isle aux Ours, & l'Isle *Aupil- core e latork*, qui ont environ huit lieues de long, & sont si vous entre deux Baies. Disko

L'une de ces Baies tire au Sud-Est, vers *Piffik- lieues sarbik*, où la pêche est bonne; elle est terminée En sur

erland, séparé
où les Groën-

en automne,
qu'on appelle
les Isles de
les Isles, entre
rg. Au Nord-
e, qui conduit
à se trouve un
x qui font la
ue sur la côte,
auté des Freres
ppelle New-
nce au Nord,
lle consiste en
& le Mission-
glise, un ma-

Isle de Saal-
irant son nom
elle de cheval,
loin. Les oi-
l'hiver. Tout
& l'Isle Aupil-
e long, & sont

t, vers Piffik-
est terminée

par une autre plus petite qui s'avance dans les
erres. Groënland.

L'autre Baie est au Nord. Elle a à l'Ouest *Kan-*
neisut, pays plat & désert, coupé de rochers. On
trouve pourtant une pêcherie de saumon, avec
un lac d'eau douce, long de huit lieues, mais
très-peu poissonneux. Cette Baie du Nord se
divise en deux branches; l'une s'appelle *Ujarak-*
toak, dont les bords fournissent une pierre blanche
& douce comme de la craie; & l'autre branche
est couverte de glaces.

Telle est à peu-près la Colonie de Bonne-Espé-
rance, qui fut d'abord placée à l'Isle de Kangelk,
en 1721, puis transportée dans le Continent en
1728. Tout ce quartier était sans comparaison le
meilleur de la côte Occidentale, & contenait
quelques milliers de Groënlandois. Mais, depuis
que la petite vérole l'eût dépeuplé, en 1733, il
ne s'est pas rétabli pour le nombre des habitans.
Un Facteur qui s'est attaché à faire un dénom-
brement exact de la population de ces côtes, n'a
trouvé dans l'espace de quarante lieues, que neuf
cents cinquante-sept Groënlandois domiciliés. En-
core est-ce un canton des plus peuplés, car
si vous en exceptez la côte du Sud & la Baie de
Disko, vous pourrez voyager l'espace de vingt
lieues sur ces côtes, sans trouver une seule ame.
En supposant donc qu'il y ait quatre cens lieues

Groënland. de pays habité, & mille ames par quarante lieues, eu égard au Sud & au Nord de la côte, qui sont assez peuplés, le total de la population devrait monter à dix mille ames. Cependant le Facteur dont nous avons parlé, n'en compte que sept mille. Il assure qu'en 1730 le Groënlant pouvait avoir trente mille habitans Indigènes, & qu'en 1746, il n'en trouva que vingt mille. Depuis cette époque ce nombre a diminué encore des deux tiers.

La quatrième Colonie est à *Zukkertop*, située à soixante-cinquième degré quarante-huit minutes, & fondée en 1755, à cinquante-six lieues de celle de Bonne-Espérance. Son nom dérive de trois montagnes qui ont la forme conique d'un pain de sucre, & qui servent de signal aux Navigateurs, pour entrer dans son Havre. C'est un des meilleurs & des plus sûrs qu'il y ait dans tout le pays, à une demi-lieue de la haute mer, entre deux petites Isles qui le couvrent. Outre le poisson & les oiseaux que cette côte fournit en abondance, on y voit de temps en temps des baleines; mais les Groënlandois en prennent rarement, & les Européens jamais, faute de bateaux propres à cette pêche.

Au-dessus de *Zukkertop*, on passe deux Baies, dont l'une longue de trente-cinq lieues, est bordée de verdure; puis à vingt lieues plus loin, on

trouve
petites.
leines,
La ter
qui bri
le feu.
un fort
marée
tité de
le refl
Groënl
Zukker
laquelle
leines.

La c
fondée
le com

La f
septièm
formée
celle d'
pour ti
sont au

La f
du nor
1752,
son per
Danem

par quarante
rd de la côte,
e la population
Cependant le
en compte que
le Groënländ
Indigènes, &
ngt mille. De
iminué encore

ertop, située au
e-huit minutes,
lieues de celle
dérive de trois
ique d'un païs
l'aux Naviga-
e. C'est un de
ait dans tout
la haute mer,
rent. Outre le
ôte fournit en
en temps de
prennent rare-
ute de batteurs

ffe deux Baies,
ues, est bordée
plus loin, on

trouve une grande Isle au milieu d'une foule de ~~baies~~ ^{Groënländ.} petites. Elle est remarquable par des grosses baleines, & la quantité de saumons qu'on y pêche. La terre y contient une sorte d'argille blanche, qui brille comme l'argent, & ne brûle point dans le feu. Parmi les rochers, qu'on y voit, il en est un fort grand avec une vallée profonde, où la marée amene dans les beaux jours d'été, quantité de veaux marins, qui se trouvant à sec dans le reflux, sont pris comme dans un filet par les Groënländois qui les tuent. A quarante lieues de Zukkertop, est la Baie d'*Amarlok*, auprès de laquelle on prend tous les ans quelques baleines.

La cinquieme Colonie est celle d'*Holsteinburg*, fondée en 1759, l'une des plus commodes pour le commerce & le séjour.

La sixieme est celle de *Sud-Bay*, au soixante-septieme degré trente minutes. Elle avait été formée en 1756; mais, depuis l'établissement de celle d'*Holsteinburg*, on n'y tient plus qu'un homme pour tirer l'huile de baleine des Groënländois qui sont au voisinage.

La septieme Colonie s'appelle *Egedes minde*, du nom du Capitaine *Egede*, qui l'établit en 1759, & voulut perpétuer ainsi la mémoire de son pere, ce sage & zélé Missionnaire à qui le Danemarck est redevable de ses établissemens

dans le Groënland, & l'Europe, des plus justes notions que nous ayons de ce pays éloigné. La pèche de la baleine avait très-bien réussi d'abord dans les trois dernières Colonies; mais les Groënlandois les fréquentent peu depuis quelque temps, quoique le pays soit excellent pour la pèche & la chasse: leur raison est qu'à Egedes minde, les glaces ferment le port durant tout l'hiver jusqu'au mois de Mai, & qu'alors la saison de pêcher la baleine est passée. Aussi délibere-t-on si l'on ne transportera pas cette Colonie aux Isles de Dunk.

La huitième est à *Christians-hope*, établie en 1734, au soixante-neuvième degré & demi, ou selon d'autres, au soixante-huitième trente-quatre minutes.

La neuvième Colonie est à *Claus-haven*, qui est plutôt un Comptoir. A quatre lieues plus avant dans le Nord, est *Ice-Bay*, ou la *Baie de glace*, où fut jadis un Port ouvert, qui maintenant est fermé par les glaces: car il en sort chaque année des montagnes entières.

La dixième est celle de *Jacob's-haven*, ou le *Port de Jacob*, pratiqué en 1741. Le commerce des trois précédentes n'occupe qu'un seul vaisseau, dont la charge est de quatre cens muids d'huile de baleine, chacun de quatre-vingt gallons.

La onzième

des plus justes
ays éloigné. La
n'réussi d'abord
mais les Groën-
quelque temps,
our la pêche &
Egedes minde,
nt tout l'hiver
ors la saison de
i délibere- t-on
Colonie aux Isles

ope, établie en
degré & demi,
uitieme trente-

aus-haven, qui
atre lieues plus
, ou la Baie de
ert, qui mainte-
il en sort chaque

s-haven, ou le
t. Le commerce
qu'un seul vais-
atre cens muids
uarre-vingt gal-

La onzieme

La onzieme Colonie, est entre le soixante-neuvieme & le soixante-dixieme degré, à *Ritten-Groënland* *benk*, fondée en 1755.

Enfin la douzieme est à *Noogfoak*, à l'extrémité du Weigats. Elle fut érigée en 1758.

La Nature a semé par tout l'univers des objets dignes de notre contemplation, & lorsqu'elle cesse de nous prodiguer ses bienfaits, elle attire encore nos hommages même par l'effroi qu'elle nous inspire. Mais parmi les horreurs dont elle l'environne quelquefois, & qui doivent entrer dans le dépôt de ses trésors, pour composer le système d'où résulte le bien universel; rien ne méritre plus l'attention d'un Etre intelligent & curieux que ces masses énormes de glace dont elle revêtu les Pôles du Globe, & fortifié, pour ainsi dire, les pivots de la terre.

Il faut que le Groënland soit comme pétrifié de glaces, à voir la prodigieuse quantité qu'il en jette au loin sur toute la face des mers dont ce pays est entouré. C'est un spectacle qui n'est pas sans quelque plaisir que ces montagnes de glace, qui représentent à l'imagination tout ce que l'œil a vu sur la terre, & où la Nature semble se divertir à reproduire les ouvrages de l'art. Tantôt c'est une Eglise avec un clocher qu'on se figure voir dans le lointain; tantôt un Château avec ses tours & ses créneaux: quelquefois c'est un vais-

Glaces.

Groënland.

seau qu'on croit fendre la mer à pleines voiles & souvent il arrive qu'un Pilote trompé par l'éloignement & la ressemblance, s'écarte de sa route & redouble la manœuvre pour aborder ce navire imaginaire; d'autres fois ce sont de grandes Isles couvertes de plaines, de vallons & sur-tout de montagnes dont la tête s'élève à six cens pieds au-dessus des eaux. Un Missionnaire, homme d'ailleurs peu crédule & digne de foi, rapporte qu'à la Baie de Disko, dans un fond de trois cens brasses d'eau, l'on a vu de grandes montagnes de glaces subsister des années entières au point qu'il y en avait une qu'on appelloit la *ville d'Amsterdam*, & une autre la *ville de Hierusalem*, & que les voyageurs allaient radouber leurs vaisseaux, & décharger leurs marchandises sur ces villes flottantes.

Cette glace est pour l'ordinaire très-dure, claire & transparente comme du verre, d'un verd pâle ou d'un bleu céleste; mais quand on la fait fondre & regeler, elle devient blanche. On en voit qui tire sur le gris & même sur le noir, mêlée & incrustée de terre, de pierres & de broffailles, que la pluie y a fait entrer & qui sont incorporés avec la glace, comme le ciment dans une muraille.

Ces blocs & ces masses grandes ou petites se rencontrent sans nombre dans les baies du D

trois
viol
voisi
elles
heur
s'ent
passé
l'env
Q
les c
infern
pêtes
de la
Il
roche
Elles
fillon
de ne
de for
à une
plus f
pas n
voit
des fi
se for
à des
& les

troit de Davis, sur-tout au printemps, après une violente tempête qui les a détachées des terres voisines, & jettées par pièces dans le Détroit où elles se pressent vingt & trente à-la-fois, se heurtent, se brisent, s'écartent, se rejoignent & s'entassent l'une sur l'autre; par l'embaras de passer dans un chemin qu'elles se ferment à l'envi.

—————
Groënländ.

Quelques-unes s'attachent & séjournent sur les côtes plates, jusqu'à ce que le soleil les ait insensiblement fondues, ou que le flux, les tempêtes & les courans les aient enlevées des bords de la côte pour les entraîner à la mer.

Il y a des glaces qui s'épaississent entre les rochers jusqu'à les surpasser de leur propre cime. Elles sont bleues, percées de fentes & de cavités, sillonnées par les torrens de pluie, & couvertes de neiges qui, dans une continuelle alternative de fontes & de gelées, s'élevent d'année en année à une hauteur prodigieuse. Elles sont d'une nature plus solide que les glaces flottantes, & ne sont pas moins curieuses par leurs décorations. On y voit comme des arbres avec leurs branches & des flocons de neige à la place des feuilles: ici se font des colonnades & des arcs de triomphe: là des portiques & des façades avec des fenêtres, & les rayons de lumière azurée qui sortent du

fond de ces miroirs naturels, réfléchissent au-dehors
Groënland. comme des images de gloire céleste.

Il est difficile d'expliquer comment se forment & d'où viennent ces énormes montagnes de glace qu'on voit flotter sur une immense étendue de mer. Les uns disent qu'elles naissent de la mer elle-même, qui se gele jusqu'au fond dans les baies, d'où elles sont détachées par les fontes de neige qui débordent au printemps, puis grossies par les brouillards & les pluies qui se congelent, enfin emportées par les vents dans le grand Océan. Mais, outre que la mer se glace rarement à plus de six pieds de profondeur, & qu'on ne la trouve jamais prise jusqu'au fond dans les baies les plus petites & les plus calmes, on observe que ces pièces de glace ne sont point salées, mais douces comme l'eau des rivières; il est donc à présumer qu'elles sortent, pour la plupart, des fleuves & des ruisseaux, ou des montagnes & des rochers qui les forment dans leurs profondes cavernes.

Ces montagnes sont si hautes que la neige, sur-tout quand elle vient du Nord, ne saurait y fondre le jour & doit se glacer la nuit. Elles ont des cavités où le soleil ne darde jamais un de ses rayons; il y a sur la pente de ces montagnes de petits tertres, où la neige & la pluie se tournent en glace. Lorsque les monceaux de neige viennent

à s'aff
par la
écueil
monta
plaine
soient
gros
vers.
glace
lume
dimin
accro
bien
les vo
sensibl
sont a
qui re
sous
de ro
lorsqu
tombe
pièces
& l'on
que le
au voi
fois su
y pêch
Les

tent au-dehors
 te.
 ent se forment
 gnes de glace
 endue de mer.
 la mer elle-
 dans les baies,
 ntes de neige
 rossies par les
 gellent, enfin
 l'Océan. Mais,
 à plus de six
 la trouve ja-
 baies les plus
 erve que ces
 , mais douces
 ne à présumer
 des fleuves &
 k des rochers
 des cavernes,
 que la neige;
 , ne saurait y
 nuit. Elles ont
 jamais un de
 ces montagnes
 nie se tournent
 neige viennent

à s'affaisser sous leur propre poids, & qu'entraînés
 par la pluie, ils roulent sur le sommet de ces
 écueils qui sortent & s'avancent des flancs d'une
 montagne, alors s'ils rencontrent une espèce de
 plaine ou de plate-forme élevée où les glaces se
 soient comme enracinées, la neige s'y gele &
 grossit de toute sa masse durcie l'ouvrage des hi-
 vers. Il s'y forme à la longue une épaisseur de
 glace où les nuits ajoutent beaucoup plus de vo-
 lume & de poids que les beaux jours n'en peuvent
 diminuer. Ces masses énormes, qui sont comme
 accrochées ou suspendues aux rochers, fondent
 bien moins à leur sommet qu'au pied ou dans
 les voûtes & les creux que le dégel y forme in-
 sensiblement. Quand les fondemens & la base en
 sont ainsi minés par la chaleur même de la terre
 qui respire au printemps, la glace alors croulant
 sous son fardeau, se brise, se détache, & roule
 de roc en roc avec un fracas épouvantable; &
 lorsqu'elle pend sur des précipices, & qu'elle
 tombe dans une baie où elle se rompt en grosses
 pièces, on entend comme un bruit de tonnerre,
 & l'on éprouve sur la mer une agitation si forte
 que les petits bateaux, qui se trouvent par hasard
 au voisinage le long des côtes, en sont quelque-
 fois submergés avec les Groënlendois qui venaient
 y pêcher.

—————
 Groënländ.

Les crevasses qu'on découvre dans ces mon-

~~_____~~
Groënländ. tagnes de glace, viennent de ce que l'eau de neige dégelée au-dessous, se gelant de nouveau pendant la nuit, enferme dans son sein une grande quantité d'air. Cet air emprisonné cherche à se délivrer par sa propre élasticité, & à briser ou du moins à étendre les limites de son enceinte; & comme l'air & l'eau, qui sont glacés par la gelée dans une bouteille, en se raréfiant, sont éclater en pièces le vase où ils étaient contenus, de même on voit fendre & briser avec fracas ces montagnes de glace où l'air avait été surpris & comme investi par le froid. Cette éruption de l'air est même accompagnée d'un bruit très-effrayant, & d'une secousse si violente que les personnes qui se trouvent auprès sont obligées de s'asseoir par terre de peur d'être renversées; en même-temps, la terre, le bois, les pierres, les hommes ou les bêtes que les vents ou quelque accident avaient enveloppés dans ces masses de neige glacée, en sont comme vomis par ces volcans de glace; s'il est permis de donner le même nom à des effets semblables de causes aussi différentes que le sont le froid & le feu.

Ce sont au reste des phénomènes que la Nature a rendus très-fréquens dans les montagnes de la Suisse. Que si les Alpes & même les Cordillieres, placées sous la ligne Equinoxiale, sont toujours couvertes de neige & de glace; faut-il s'étonner d'en voir des montagnes éternelles sur les mers

& les
du Pô
roid
distanc
Groën
de lati
tieme
ombe
agnes
omba
mille
du Pér
le mon
or l'on
d'éleva
mille l
Il e
nagen
gation
qu'on
& qu
unes d
qu'un
& qu
des co
ne bri
Cepen
par ce

l'eau de neige
 nouveau pendant
 grande quan-
 tité à se déli-
 briser ou du
 enceinte ; &
 es par la gelée
 , font éclater
 nus, de même
 ces montagnes
 & comme in-
 l'air est même
 ant, & d'une
 qui se trouvent
 terre de peur
 , la terre, le
 s bêtes que les
 développés dans
 comme vomis
 mis de donner
 les de causes
 bid & le feu.
 que la Nature
 ntagnes de la
 Cordillieres,
 font toujours
 ut-il s'étonner
 s sur les mers

& les terres du Groënland à dix ou quinze degrés
 du Pôle ; Cependant il ne faut pas croire que le
 froid augmente toujours en raison directe de la
 distance de l'Equateur ; car non-seulement les
 Groënlandois vivent au soixante-quinzieme degré
 de latitude, & les Européens au soixante - & - on-
 zieme ; mais il y a bien des jours d'été où il ne
 tombe que de la pluie sur les plus hautes mon-
 tagnes du Groënland, & où la neige s'y fond en
 tombant. A la vérité, ces montagnes n'ont pas trois
 mille deux cens brasses de hauteur, comme celles
 du Pérou, ni deux mille sept cens cinquante comme
 le mont Saint Godard ; mais tout au plus mille :
 or l'on sait qu'à l'égard des montagnes le triple
 d'élévation équivaut pour le froid, à plus de deux
 mille lieues d'éloignement de l'Equateur.

Il est certain que les montagnes de glace, qui
 nagent sur les mers du Nord, y rendent la navi-
 gation difficile & périlleuse, mais beaucoup moins
 qu'on ne l'imagine. Comme on les voit de loin,
 & qu'elles flottent à de grandes distances les
 unes des autres ; on les évite sans peine, à moins
 qu'un brouillard épais ne les dérobe à la vue,
 & qu'une tempête violente ou même la force
 des courans dans un temps calme, ne pousse &
 ne brise les vaisseaux contre ces écueils mouvans.
 Cependant il est rare qu'il périsse quelque navire
 par ces accidens, même dans la Baie d'Hudson ;

Groënland.

Groënland.

d'autant plus qu'on a toujours soin sur les vaisseaux, de commettre un ou deux hommes pour veiller à ce danger jour & nuit. Les plaines de glace sont beaucoup plus à craindre que les montagnes; les côtes du Détroit de Davis sont presque toujours couvertes de plaines glacées & flottantes, de sorte que les Navigateurs sont obligés de les esquiver, ou de tourner tout autour, jusqu'à ce qu'ils trouvent un passage ouvert par les vents ou les courans : encore est-il bien hasardeux de s'y engager, parce qu'un vent ou un courant tout contraire, ou la marée ou la tempête venant à rapprocher ces glaces, elles peuvent croiser un vaisseau dans sa route, l'investir & le mettre en pièces.

Ces glaces flottantes, comme des radeaux, occupent quelquefois un espace de deux cens lieues de longueur sur soixante ou quatre-vingt de largeur; & quand les vents ou les courans ne les séparent pas, elles se suivent de si près, qu'un homme pourrait sauter d'une pièce à l'autre, & même voir distinctement les jointures où elles se sont réunies. L'épaisseur n'en est pas toujours égale, mais elles ont communément neuf à douze pieds. Elles sont salées, parce qu'elles ont été formées de la congélation de la mer : ce n'est pas qu'il ne s'en mêle aussi que l'eau douce a fournies; mais on les discerne aisément à leur

trans
paiss
se fo
& co
s'élè
ques
le ba
surm
glace
tante
& au
froid
riche
ces g
aussi
pagne
Navig
que c
tion
qu'en
de gl
C'
vont
que r
leurs
curie
dige
La

oin sur les vais-
 hommes pour
 Les plaines de
 e que les mon-
 vis sont presque
 es & flottantes,
 obligés de les
 our, jusqu'à ce
 t par les vents
 n hasardeux de
 ou un courant
 la tempête ve-
 peuvent croiser
 ir & le mettre

des radeaux ;
 deux cens lieues
 e-vingt de lar-
 courans ne les
 si près, qu'un
 e à l'autre, &
 res où elles se
 pas toujours
 neuf à douze
 elles ont été
 ner : ce n'est
 eau douce a
 ément à leur

transparence. Il y en a de cette espèce, qui s'é-
 païssissent depuis quatre brasses jusqu'à dix, en
 se formant de plusieurs plans de glace attaches
 & collés l'un sur l'autre par la gelée. Ces masses
 s'élèvent au-dessus la mer & contiennent quel-
 quefois une grande quantité d'eau douce, comme
 le bassin d'un étang. On en voit aussi qui sont
 surmontées de grandes ou petites montagnes de
 glace, mais celles-ci se séparent de la plaine flot-
 tante parce qu'elles donnent plus de prise au vent
 & au courant. Ces campagnes vitrifiées par le
 froid, représentent de loin une perspective très-
 riche & fort variée. A mesure qu'on approche de
 ces glaces, l'air devient plus froid; elles s'annoncent
 aussi par un brouillard épais & bas qui les accom-
 pagne & les dérobe aux yeux. Cependant quelques
 Navigateurs ont observé dans le Détroit de Davis
 que cette sorte de brouillard se dissipe à propor-
 tion qu'on est plus voisin des glaces; de même
 qu'en avançant plus au Nord on rencontre moins
 de glace & un air plus chaud.

C'est sur-tout par les relations de ceux qui
 vont faire la pêche de la baleine au Spitzberg,
 que nous pouvons connaître ces glaces flottantes,
 leurs causes, leurs effets, & ce qu'il y a de plus
 curieux & de plus important à savoir sur ce pro-
 dige effrayant des climats & des saisons.

La mer com mence à charier des glaces au Spitz-

Groënland.

Groënland.

berg, dans les mois d'Avril & de Mai. Elles viennent au Déroit de Davis en très-grande quantité, partie de la Nouvelle - Zemble, & la plupart le long de la côte Orientale du Groënland, portées de l'Est à l'Ouest, suivant le mouvement le plus général de la mer. Elles sortent en grandes pièces, & semblent des campagnes ou des Isles couvertes d'une neige épaisse. Quand la glace se détache dans tous les autres endroits, elle tient encore fortement au Spitzberg; d'où l'on a conclu qu'il doit y avoir de la terre ferme à l'extrémité du Pôle, puisque la glace y est prise. Avant d'appercevoir ces glaces fixes; on les reconnaît à la blancheur de l'atmosphère qui les couvre. Elles ne sont pas d'un clair transparent & poli, comme celles d'eau douce, mais elles ressemblent à du sucre; d'ailleurs spongieuses, parce qu'elles fondent par-dessous, & par-là plus approchantes de la couleur verte du vitriol. Quand les pêcheurs de la baleine ne veulent pas se hasarder au milieu de ces glaces dispersées, ils ancrent leurs vaisseaux à la glace fixe, ou même à quelque champ de glace flottante; mais c'est toujours une situation dangereuse: car si la furie des vagues enflées par la tempête vient à briser ces glaces en morceaux, outre la commotion subite & violente qui en résulte sur la mer, il s'y forme un mouvement de tourbillon, qui roule tous ces débris au centre, & si le vaisseau

le trou
aussi
glaces
plus ra
navire
pièces
le vail
leur
sauve
ce qu
son bo
suivent
se reti
narpor
d'attac
eau p
ne pas
vents
bien i
de lon
défend
des ba
nageoi
M.
ces gl
Détro
mer d
flux &

. Elles viennent
quantité, partie
part le long de
portées de l'Est
plus général de
es, & semblent
es d'une neige
e dans tous les
e fortement au
l doit y avoir
Pôle, puisque
voir ces glaces
ur de l'atmo-
font pas d'un
e celles d'eau
acre; d'ailleurs
nt par-dessous,
couleur verte
la baleine ne
de ces glaces
ux à la glace
lace flottante;
ngereuse: car
tempête vient
outre la com-
te sur la mer,
urbillon, qui
si le vaisseau

le trouve au milieu de ce tourbillon, il est perdu:
aussi se garde-t-on plus soigneusement de ces
glaces brisées que des autres, parce qu'emportées
plus rapidement par le courant, elles assaillent un
navire de tous les côtés, & le mettent en mille
pièces, quoique la construction de cette espèce
de vaisseaux soit d'une plus forte résistance. Quand
il leur arrive d'être ainsi brisés, l'équipage se
sauve sur la glace ou dans la chaloupe, jusqu'à
ce qu'un autre vaisseau vienne le recueillir sur
son bord. Cependant il faut que les vaisseaux
suivent les baleines à travers les glaces, où elles
se retirent quand elles se sentent saisies par un
harpon: mais les pêcheurs ont alors la précaution
d'attacher une pièce de glace à la poupe du vais-
seau pour retarder la rapidité de sa course, &
ne pas risquer qu'il soit emporté par la force des
vents ou des flots contre ces Isles de glace; ou
bien ils en écartent les plus grosses pièces avec
de longues perches armées de fer, ou même ils
défendent les flancs de leur navire en y suspendant
des baleines mortes, du-moins la queue ou les
nageoires de cet énorme poisson.

M. Crantz cherchant l'origine & la source de
ces glaces, qui semblent boucher le passage du
Détroit de Davis, dit: qu'elles ne peuvent se for-
mer dans ce canal, tant à cause de l'agitation du
flux & du reflux, que de la rapidité du courant,

Groënland.

augmentée par la force des vents. Le peu de
 glace qu'il peut y avoir entre les isles & dans les
 golfes qui sont à l'abri du vent , ou même dans
 la Baie de Disko , disparaît bientôt , emportée
 par les courans à la côte de l'Amérique. C'est de
 la côte Orientale du Groënland que viennent les
 glaces qui couvrent ses bords à l'Occident. Il
 paraît donc qu'elles ne peuvent sortir que de la
 mer Glaciale , qui , s'étendant de la Tartarie jus-
 qu'au Pôle , a bien assez de longueur & de lar-
 geur , pour fournir tant de glace. Mais , dit
 M. Crantz d'après M. de Buffon , si sous le Pôle
 ce n'était qu'une mer , elle ne s'y gelerait pas ,
 soit à cause du mouvement continuel des vagues
 agitées par l'oscillation de la marée & par l'in-
 constance des vents , soit parce que le froid n'y
 est pas aussi excessif que le fait présumer la lati-
 tude du climat. S'il y a des terres sous le Pôle ,
 la glace n'y prendrait pas pour cela , de façon à
 couvrir toute l'étendue de la mer Glaciale. Il faut
 donc supposer que celle-ci reçoit tout ce qu'elle
 en donne , des fleuves de la grande Tartarie ,
 des côtes de la Nouvelle-Zemble & du Spitzberg ,
 & de la côte Orientale du Groënland , d'où toutes
 ces glaces sont portées par un grand courant uni-
 forme & régulier , le long de l'Islande , autour
 du Cap des Etats , ou à travers le Détroit de
 de Frobisher vers celui de Davis au soixante;

cinqu
 de l'E
 land
 Le
 à l'ab
 se cou
 d'eau
 vents
 pouff
 l'espa
 Bals-
 cho
 M.
 sarb
 & j
 pre
 gab
 à pi
 des
 gra
 qu'
 her
 & l
 ruif
 rou
 fine
 lève
 asse

ts. Le peu de
 silles & dans les
 ou même dans
 tôt, emportée
 érique. C'est de
 ue viennent les
 l'Occident. Il
 sortir que de la
 la Tartarie jus-
 neur & de lar-
 ce. Mais, dit
 si sous le Pôle
 y gelerait pas,
 quel des vagues
 ée & par l'in-
 ue le froid n'y
 résumer la lati-
 sous le Pôle,
 la, de façon à
 Glaciale. Il faut
 tout ce qu'elle
 nde Tartarie,
 du Spitzberg,
 d, d'où toutes
 l courant uni-
 lande, autour
 le Détroit de
 s au soixante,

cinquieme degré de latitude, où le même courant ~~de l'Est à l'Ouest~~ les rejette des côtes du Groënland vers celles de l'Amérique.

Les petits golfes que les montagnes mettent à l'abri des vents, se gellent tous les hivers, & se couvrent de pièces de glace, qui sont les unes d'eau salée, & les autres d'eau douce. Mais les vents impétueux du printemps les brisent & les poussent à la mer. On voit de ces glaces s'étendre l'espace de plusieurs lieues sur le bras gauche de Bals-River, au Nord de cette Baie. « C'est une chose que j'ai examinée avec attention, dit M. Crantz, dans un voyage que je fis à Pissik-sarvik. J'allai six lieues plus avant dans la Baie, & je la trouvai encore couverte de glace le premier de Juin, mais pourtant libre & navigable près de la terre. Je descendis & fis une lieue à pied dans un vallon, pour voir quelques ruines des anciens Norwégiens, sur les bords d'un grand lac d'eau douce : mais ce ne sont plus qu'un grand amas de pierres, couchées sous les herbes. La vallée me parut large d'une lieue & longue de deux. Elle est traversée d'un petit ruisseau qui s'égaré, s'arrête, & forme dans sa route divers petits étangs. Les montagnes voisines ne sont pas aussi roides que celles qui s'élèvent en pleine mer; elles offrent à l'œil une assez riante perspective de verdure. Le soleil

qui me brûlait entre ces côreaux, m'obligea
 Groënland. » bientôt d'en descendre. Tandis que mes matelons
 » Groënlandois étoient occupés à la pêche du
 » saumon, je gagnai seul une petite montagne,
 » d'où j'aperçus au Nord la Baie couverte de
 » glace vers son embouchure. J'eus la curiosité
 » de traverser un marais d'une demi-lieue de
 » largeur, tapissé d'un gazon, où les Groënlan-
 » dois passent quand ils vont avec leurs canots sur
 » la tête ou sous le bras, prendre des veaux marins
 » aux bords de la Baie. Mais, comme je ne pou-
 » vais pas bien voir les glaces dans toute leur
 » étendue, j'avançai plus loin par ce même che-
 » min, sur une langue de terre élevée. Là, je dé-
 » couvris un champ de glace qui s'étendait à la
 » longueur de douze lieues, sur une de largeur,
 » Un peu plus loin, on la voit occuper jusqu'à
 » vingt lieues dans ces deux dimensions. Mais je
 » ne pus discerner la mer d'aucun côté; quoiqu'un
 » certain brouillard dont elle se couvre, me fit
 » juger à-peu-près où devait être l'embouchure de
 » la Baie. Il ne me fut pas permis d'aller plus loin; il
 » étoit dix heures du soir, & le soleil se couchait.
 » Du côté de l'Est, ou des terres, je vis une plaine
 » de glaces brisées, flotter l'espace d'une lieue en
 » long, sur une demi-lieue de large. Elles s'é-
 » levaient ensuite, autant que je pus les discerner,
 » jusqu'à la hauteur d'une tour assez grande, &

» pro
 » un
 » ten
 » la
 » s'é
 » l'e
 » d'u
 » en
 » qu
 » l'O
 » s'é
 En
 cour
 il po
 le flu
 il les
 De-l
 se de
 de l'
 par l
 land
 des
 maré
 font
 d'ou
 se n
 Mais
 & r

ux, m'obligea
 ue mes marelons
 à la pêche du
 petite montagne,
 e couverte de
 us la curiosité
 demi-lieue de
 les Groënlan-
 leurs canots sur
 es veaux marins
 me je ne pou-
 dans toute leur
 ce même che-
 vée. Là, je dé-
 s'étendait à la
 ne de largeur,
 occuper jusqu'à
 nsions. Mais je
 té; quoiqu'un
 ouvre, me fit
 mbouchure de
 er plus loin; il
 il se couchait,
 vis une plaine
 d'une lieue en
 ge. Elles s'é-
 les discerner,
 z grande, &

présentaient, d'une montagne à l'autre, comme
 une rue de maisons, avec des toits en talus
 terminés en pointe. Je m'imaginai que c'était là
 la fin de la Baie; car au-delà, je vis la glace
 s'élever en amphithéâtre entre les montagnes,
 l'espace de six lieues, semblable aux cascades
 d'un torrent écumeux, qui se précipite de roche
 en roche. Une montagne assez peu élevée, &
 qui n'avait pas beaucoup de neige, terminait à
 l'Orient cette longue perspective de glace, qui
 s'étendait fort loin à droite & à gauche.»

Groënland.

En général, les glaces suivent la direction des courants ou des vents. Si le vent est à l'Ouest; il pousse les glaces dans les baies de concert avec le flux des marées. S'il tourne à l'Est ou au Nord; il les chasse & les reporte à la mer avec le reflux. De-là elles suivent les courans au Nord, d'où elles se détournent au Sud des terres Septentrionales de l'Amérique, jusqu'à ce qu'elles y soient fondues par le Soleil. Ainsi, la côte Occidentale du Groënland, est alternativement couverte ou délivrée des glaces, selon l'influence & la direction des marées, des vents, ou des courans. Quand elles sont à une certaine hauteur, si c'est alors le vent d'Ouest qui domine, les Groënlandois ne peuvent se mettre en mer, sans courir de grands risques. Mais ce concours de difficultés arrive rarement, & ne dure gueres plus de quinze jours.

Groënland. La Providence a d'ailleurs dédommagé les habitans du Groënland, des peines de la mer, par des avantages que cet élément leur rapporte. Si la Nature leur refuse des forêts & des arbres, elle ordonne à l'Océan de jeter sur leurs côtes une grande quantité de bois, que les glaces des montagnes ont enfermé dans leur sein, ou du moins entraîné dans leur chute. Sans cela les Européens ne sauraient comment se chauffer en ce pays-là, & les Groënlandois manqueraient de matériaux pour construire leurs maisons, leurs tentes & leurs bateaux, & sur-tout pour emmancher ces fleches ou ces harpons, qui leur procurent la subsistance, les vêtemens, le chauffage & la lumière par la pêche & la chasse. Parmi ces provisions de bois que leur apportent les courans, on voit de grands arbres déracinés qui roulant des années entières sur les flots & les glaces, ont perdu leurs branches & leur écorce, & se trouvent rongés par le temps & les vers. Ce sont ordinairement des saules, des aulnes, du bouleau, qui viennent des baies du Sud, ou des trembles que la mer charie de plus loin : mais la plus grande partie consiste en pins & en sapins : cette dernière espèce est un arbre dur & rougeâtre, traversé de veines très-sensibles; il est d'une odeur plus agréable que le sapin ordinaire.

Ce bois vient de quelque pays fertile sans doute,

mais

dommagé les ha-
s de la mer , par
ur rapporte. Si la
des arbres , elle
leurs côtes une
glaces des mon-
n, ou du moins
cela les Euro-
e chauffer en ce
manqueraient de
maisons , leurs
out pour emman-
ui leur procurent
e chauffage & la
. Parmi ces pro-
t les courans , on
qui roulant des
les glaces , ont
e , & se trouvent
e sont ordinaire-
u bouleau , qui
les trembles que
s la plus grande
pins : cette der-
rougâtre , tra-
est d'une odeur
aire.

ertile sans doute,
mais

mais froid & montagneux. Quel est-il ? on l'ignore :
ce ne peut être la terre de Labrador , contrée de
l'Amérique assez voisine du Groënland ; parce que
ces arbres viennent avec les glaces que les cou-
rans poussent en Amérique , loin de les en amener.
On pourrait plutôt croire qu'ils seraient apportés
du Canada par un courant qui les pousserait au
Spitzberg , & de-là sur le Groënland ; mais ce
devrait donc être des bois du Nord de l'Amé-
rique , & sur-tout des chênes , qui sont très-
commun dans le Canada : cependant on ne
recueille , en fait de chênes , que quelques
planches de vaisseau. Ellis , qui a trouvé de ce bois
flottant dans la Baie d'Hudson , dit qu'il y a des
gens qui le croient tirés de Norwège : mais ,
ajoute-t-il , les vents du Nord-Est , qui sont très-
violens dans ces contrées , repousseraient ces dé-
bris , comme les courans qui portent du Sud au
Détroit de Davis & à la Baie d'Hudson , arrête-
raient tout ce qui peut venir de l'Amérique aux
côtes du Groënland. Ellis conclut donc , que les
terres Méridionales de ce pays même , fournissent
la grande quantité de bois , dont sa rive Occi-
dentale est toujours couverte par les glaces : mais
il établit son sentiment sur le rapport de M. Egede ,
qu'il a mal entendu. Car celui-ci dit qu'au Midi
le Groënland produit des saules & des aulnes aussi
gros que la cuisse ; mais les bois flottans sont des

Groënland.

pins de la grosseur d'un mât de navire; or l'on n'en trouve point dans le pays d'où les fait venir le Voyageur Ellis.

Groënland.

Ce bois encore un coup, est apporté par les courans, & ceux-ci viennent de l'Est. S'il y a quelque pays qui produise abondamment de cette sorte de bois flottans, c'est de-là sans doute que la mer les tire en quantité; & plus loin, on en trouvera, plus il faut reculer la terre qui les donne. Or il croît de cette espèce d'arbres dans l'Islande plus que par-tout ailleurs. J'ai vu, dans un ancien Journal Maritime d'un Navigateur Allemand, deux baies au Sud-Est de l'Isle de Jean Mayen, sous le soixante-&-quinzieme degré, dont les bords étaient tellement couverts de ce bois apporté par les glaces, qu'il y en avait de quoi charger un vaisseau. Il faut donc l'aller chercher plus haut, soit au Pôle ou vers l'Orient. Mais, quand il y aurait des terres sous le Pôle, il est à présumer qu'elles ne produiraient gueres que des arbrisseaux ou des buissons, comme le Groënland: ainsi, ces grands arbres flottans ne pourront venir que de la Sibérie ou de la Tartarie Asiatique, où les bois sont attachés des montagnes par les grosses pluies & les débordemens qui enlèvent des pièces de terre toutes couvertes d'arbres, les roulent dans les grandes rivieres, & de-là dans la mer. Ensuite les glaces flottantes les entraînent avec le courans

ire; or l'on n'en
 les fait venir le
 apporté par les
 e l'Est. S'il y a
 amment de cette
 sans doute que
 us loin, on en
 e qui les donne,
 es dans l'Islande
 , dans un ancien
 eur Allemand,
 le Jean Mayen,
 degré, dont les
 ce bois apporté
 le quoi charger
 rcher plus haut,
 mais, quand il y
 est à présumer
 e des arbrisseaux
 land: ainsi, ces
 nt venir que de
 que, où les bois
 es grosses pluies
 t des pièces de
 es veulent dans
 s la mer. Ensuite
 avec le courant

vers le Pôle, jusqu'au voisinage du Spitzberg, où
 es courans du Nord les repoussent entre l'Islande
 & le Groënland au Sud-Est, & par le Cap des
 États, les jettent dans le Détroit de Davis. Mais
 comme c'est là vers le soixante-cinquieme degré,
 ue le courant commence à changer, les bois
 ottans cessent d'aller au Nord, & se détournent
 l'Ouest de l'Amérique; aussi n'en trouve-t-on
 oint à la Baie de Disko, ni au-dessus. Cepen-
 ant il vient des sapins au Kamschatka qui n'en
 roduit point; & les habitans disent que ce sont
 es vents d'Est qui les leur amencent, sans doute
 e la contrée de l'Amérique opposée au Kams-
 chatka. Dans ce cas, on pourrait supposer que ces
 apins poussés de l'Amérique par les grands courans,
 ui vont de l'Est à l'Ouest, suivant la direction
 aturelle de l'Océan, font le tour du Kamschatka,
 & passent devant la Léna, grand fleuve de la
 Tartarie, qui les pousse au Nord vers le Spitz-
 berg & la côte Orientale du Groënland.

Groënland.

Après les glaces & les bois, flottans sur la mer
 du Groënland, il n'y a rien de plus digne de
 l'attention des Observateurs, que le cours des
 marées. Le flux, qui détermine la force & la di-
 rection des courans, change régulièrement au
 Groënland comme sur les autres côtes de l'Océan,
 & suit le cours périodique des phases de la Lune.
 Du Sud au Nord, il va toujours en diminuant

depuis la hauteur de trois brasses, & ne monte pas plus d'un pied au-dessus de la Baie de Disko. Cependant en ce lieu-là même, il s'élève de trois brasses aux grandes marées, c'est-à-dire aux nouvelles & pleines Lunes. Le vent augmente avec le flux, de façon qu'on prévoit l'un par l'autre; ainsi, trois jours avant & après les grandes marées, sur-tout de l'Equinoxe, on doit s'attendre à des tempêtes, quoiqu'elles n'arrivent pas toujours.

L'aiguille aimantée varie dans la bouffole de deux points & demi, c'est-à-dire environ de vingt-huit degrés, tournant vers l'Ouest. A l'extrémité de la Baie de Baffin, elle varie de cinq points ou cinquante-six degrés; & c'est la variation la plus considérable qu'on ait encore observée.

Les puits & les sources, qui sont avancés dans les terres, montent & baissent avec les changemens des phases de la Lune & des périodes des marées. En hiver, dans le temps même où tout est couvert de glace & de neige, on voit sourdre & disparaître avec le flux & le reflux des fontaines toutes nouvelles, dans des lieux où communément il n'y avait point d'eau, & fort élevés au-dessus du niveau de la mer: car, en général, le Groënland n'est pas aussi bien fourni d'eaux que les pays élevés des climats plus chauds, & la plupart des sources, qui d'ailleurs offrent une eau claire & même très-saine, sortent d'un terrain

imbibé
veines.
beaux
& les
peut y
frimats
entre d
très-él
point,
donner
par le
animau
Provid
fréquer
les éta

Quo
retraite
excessif
cœur d
jouisse
ou deu
lesliqu
chaude
faisant
qui pro
table o
» M. P
» 1738

ne monte pas
de Disko. Ce
lève de trois
lire aux nou-
gimente avec
n par l'autre;
andes marées,
entendre à des
s toujours.

bouffole de
iton de vingt-
A l'extrémité
inq points ou
iation la plus
ée.

avancés dans
les change-
périodes des
même où tout
n voit sourdre
des fontaines
à comuné-
ort élevés au-
n général, le
ni d'eaux que
ds, & la plu-
rent une eau
d'un terrain

imbibé d'une neige fondue, qui se filtre dans ses veines. On trouve çà & là dans les vallons, de beaux étangs formés & entretenus par les glaces & les neiges qui distillent des montagnes. Il ne peut y avoir de grandes rivières en ce pays de frimats; car il est traversé de petits vallons serrés entre des montagnes escarpées, dont le sommet très-élevé se couvre de glaces, qui ne fondant point, fournissent peu de torrens. Les sources qui donnent de l'eau dans l'été, sont bientôt arrêtées par le froid des hivers: ainsi, les hommes & les animaux du Groënland mourraient de soif, si la Providence n'y envoyait pas en hiver des pluies fréquentes & des fontes de neige qui remplissent les étangs.

 Groënland.

Quoiqu'un pays où la neige & la glace ont des retraites éternelles, ne puisse qu'éprouver un froid excessif, cependant il y est supportable même au cœur de l'hiver, dans les endroits où les habitans jouissent des rayons du Soleil, pendant une heure ou deux; malgré la rigueur de la gelée, qui glace les liqueurs les plus fortes, jusque dans les chambres chaudes. Mais dans le climat où cet astre bien-faisant ne s'élève point sur l'horizon, les gens qui prennent du thé, voient geler leur tasse sur la table où ils la posent. « La glace & la gelée, (dit » M. Paul Egede, dans son Journal du 7 Janvier » 1738), tapissent l'intérieur de la cheminée

 Climat.

jusqu'à l'embouchure des poëles, sans qu'elle
 Groënland. puissent fondre au feu qu'on y fait tout le jour.
 Le tuyau de la cheminée est couvert d'une voûte
 de glace, percée de petits trous, que la fumée
 a creusés en s'évaporant. Les portes & les mu-
 railles sont plâtrées de neige ou incrustées de
 glace; & ce qu'on aura peine à croire, tout
 gele dans l'intérieur des maisons, le linge dans
 les tiroirs, le bois du lit: le duvet même des
 oreillers & des lits, se gele d'un pouce d'é-
 paisseur. Il faut casser la viande quand on la tire
 des barils pour la manger, & même après qu'on
 l'a mise sur le feu dans de l'eau de neige, la
 surface doit bouillir assez long-temps, avant
 que la pointe du couteau puisse pénétrer au-
 dedans de la pièce de viande. Tels sont les
 effets du froid à la Baie de Disko; mais en gé-
 néral cette extrême rigueur fait bientôt place au
 dégel, & le temps passe de l'un à l'autre tous les
 quatre ou cinq jours.

Le plus grand froid commence dans le Groën-
 land, comme par-tout ailleurs, à la nouvelle
 année, & devient si perçant aux mois de Février
 & de Mars, que les pierres se fendent en deux,
 & que la mer fume comme un four, sur-tout
 dans les Baies. Cependant le froid n'est pas aussi
 sensible au milieu de ce brouillard épais que sous
 un ciel sans nuages. Car, dès qu'on passe des terres

à cert
 face
 doux
 & les
 & de
 des e
 de la
 se ch
 dispe
 piqu
 risqu
 gelés
 sur le
 pave
 Isles
 c'est
 de fa
 ou p
 nour
 verai
 U
 cepen
 comm
 car,
 camp
 amol
 Juin
 laisse

s, sans qu'elle
 ait tout le jour
 vert d'une voûte
 que la fumée
 rtes & les mu-
 u incrustées de
 à croire, tou-
 , le linge dans
 vet même de
 un pouce d'é-
 uand on la tire
 me après qu'on
 de neige, la
 -temps, avant
 e pénétrer au-
 Tels sont les
 ; mais en gé-
 entôt place au
 l'autre tous les

ans le Groën-
 à la nouvelle
 ois de Février
 dent en deux,
 ur, sur-tout
 n'est pas aussi
 épais que sous
 asse des terres

à cette atmosphère de fumée, qui couvre la sur-
 face & les bords des eaux, on sent un air plus
 doux & le froid moins vif, quoique les habits
 & les cheveux y soient bientôt hérissés de bruine
 & de glaçons. Mais aussi cette fumée cause plutôt
 des engelures qu'un froid sec; & dès qu'elle passe
 de la mer dans une atmosphère plus froide, elle
 se change en une espèce de verglas que le vent
 disperse dans l'horizon & qui cause un froid si
 piquant, qu'on ne peut sortir au grand air sans
 risquer d'avoir les mains ou les pieds entièrement
 gelés. C'est dans cette saison qu'on voit l'eau glacer
 sur le feu avant de bouillir; c'est alors que l'hiver
 pave un chemin de glace sur la mer, entre les
 Isles voisines, & dans les baies & les détroits;
 c'est alors que les Groënlandois meurent souvent
 de faim, ne pouvant aller dehors pour la chasse,
 ou pour la pêche, ni pour se procurer la moindre
 nourriture; & quand ils sortiraient, où en trou-
 veraient-ils?

Un hiver si rigoureux est toujours bien long;
 cependant ce peuple compte son été depuis le
 commencement de Mai jusqu'à la fin de Septembre:
 car, durant les cinq mois de cet intervalle, il
 campe dans des tentes. Mais la terre n'est bien
 amollie & détrempée par le dégel, qu'au mois de
 Juin, encore n'est-ce qu'à la surface, & il ne
 laisse pas de neiger jusqu'au solstice d'été. La neige

Groënland.

reprend au mois d'Août , mais ne s'empare des campagnes qu'en Octobre. On dit pourtant qu'il tombe moins de pluie & de neige dans le Groënland qu'en Norwège. Rarement voit-on la neige sur les bords de la mer au-dessus d'un pied de profondeur, si ce n'est dans les endroits où le vent en fait des monceaux, & jamais elle n'y séjourne long-temps; quand elle ne fond pas au soleil, le même vent qui l'a entassée, la disperse en tourbillons d'une poudre si subtile, que les habitans n'osent se montrer hors de leur porte. Il y a des années de suite où la neige séjourne depuis l'équinoxe d'automne jusqu'au solstice d'été, accumulée en certains endroits creux ou bas, à la profondeur de plusieurs brasses, où elle gele bientôt de façon qu'on y peut marcher en sûreté avec des raqueres, ou souliers de neige, & alors on voit quelquefois pleuvoir bien des jours avant qu'elle dégele & se fonde.

L'été du Groënland moins long qu'ailleurs, y est pourtant assez chaud pour qu'on soit obligé de se dégarnir quand on marche, sur-tout dans les baies & les vallons, où les rayons du soleil se concentrent; sans que les vents de mer y pénètrent. L'eau qui reste dans les bassins & les creux des rochers après le flux, s'y coagule au soleil & s'y cristallise en un très-beau sel de la plus grande blancheur. Enfin la chaleur devient

si vive
ix moi
a poix
les va
parce q
les ven
au poin
es dou
rais qu
nois d
eine p
ent le
eau m
a cime
oyage
a tête
marcher
En g
st l'aut
nterror
C'est à-
thmosp
ayons,
uefois
n tissu
campag
érisser
iguille

s'empare des
 pourtant qu'il
 dans le Groën-
 it-on la neige
 d'un pied de
 où le vent
 n'y séjourne
 au soleil, le
 erse en tour-
 e les habitans
 te. Il y a des
 depuis l'é-
 d'été, accu-
 ou bas, à la
 où elle gele
 her en sûreté
 eige, & alors
 es jours avant

qu'ailleurs, y
 soit obligé
 ur-tout dans
 ns du soleil
 mer y pé-
 assins & les
 coagule au
 au sel de la
 eur devient

si vive sur cette même mer, où la glace a duré
 six mois, que dans certains jours serens de l'été,
 la poix & le goudron se fondent tout autour
 des vaisseaux; mais ces effets sont rares, soit
 parce qu'ordinairement les étés sont rafraîchis par
 les vents qui soufflent du côté des Isles de glace,
 au point que le soir on est obligé de reprendre
 les doubles fourrures; soit à cause des brouillards
 frais qui régnent sur la côte depuis Avril jusqu'au
 mois d'Août, & quelquefois si fort épais, qu'à
 peine peut-on voir les vaisseaux devant soi. Sou-
 vent le brouillard est si bas qu'on le confond avec
 l'eau même, d'où sa vapeur s'élève; mais alors
 la cime des montagnes en est plus claire, & le
 voyageur respirant aux rayons du soleil, porte
 la tête au-dessus des nuages, tandis que ses pieds
 marchent dans les ténèbres.

En général, la plus belle saison du Groënland
 est l'automne; mais sa durée est courte & souvent
 interrompue par des nuits de gelée très-froides.
 C'est à-peu-près dans ce temps-là que, sous une
 atmosphère noircie de vapeurs & teinte de
 rayons, on voit les brouillards qui se gèlent quel-
 quefois jusqu'au verglas, former sur la mer comme
 un tissu glacé de toile d'araignées; & dans les
 campagnes charger l'air d'atomes luisans, ou le
 hérifier de glaçons pointus semblables à de fines
 aiguilles.

—————
 Groënland.

Groënland.

On a remarqué plus d'une fois que le temp & la saison prennent dans le Groënland une température opposée à celle qui règne dans toute l'Europe; en sorte que si l'hiver est très-rigoureux dans les climats tempérés, il est doux au Groënland & très-vif en cette partie du Nord, quand il est le plus modéré dans nos contrées. A la fin de 1739 l'hiver fut si doux à la Baie de Disko que les oies passèrent au mois de Janvier suivant de la Zone tempérée dans la glaciale, pour chercher un air plus chaud; & qu'en 1740, on ne vit point de glace à Disko jusqu'au mois de Mars, tandis qu'en Europe elle régna constamment depuis Octobre jusqu'au mois de Mai. Celui qui fait cette observation, ajoute que le soleil, qui a coutume de reparaitre au Groënland, peu de jours après le nouvel an, ne s'y laissa voir qu'en Février, quoique le ciel y fût clair & serein. L'Observateur attribue ces deux effets très-singuliers, en eux-mêmes & par leur contraste, aux exhalaisons douces & imperceptibles qui furent repoussées aux bords du Groënland par les froids rigoureux des climats plus tempérés.

De même l'hiver de 1763, qui fut extrêmement froid dans toute l'Europe, se fit si peu sentir au Groënland, qu'on y a vu quelquefois des étés moins doux.

En général l'air du Groënland est pur, léger &

très-saine, habillé de neige, & quel que soit le froid, les premiers Mars, on ne voit point de glace à Disko jusqu'au mois de Mars, tandis qu'en Europe elle régna constamment depuis Octobre jusqu'au mois de Mai. Celui qui fait cette observation, ajoute que le soleil, qui a coutume de reparaitre au Groënland, peu de jours après le nouvel an, ne s'y laissa voir qu'en Février, quoique le ciel y fût clair & serein. L'Observateur attribue ces deux effets très-singuliers, en eux-mêmes & par leur contraste, aux exhalaisons douces & imperceptibles qui furent repoussées aux bords du Groënland par les froids rigoureux des climats plus tempérés.

Le t...
fur - tot...

que le temp
 nland une tem
 ne dans tou
 très-rigoure
 oux au Groën
 Nord, quant
 trées. A la fi
 aie de Disko
 auvier suivant
 ciale, pour
 en 1740, on
 qu'au mois de
 régna constam
 de Mai. Cela
 ue le soleil, qu
 nland, peu de
 issa voir qu'en
 clair & serena
 effets très-fin
 contraste, au
 les qui furent
 par les froide
 s.
 t extrêmement
 peu sentir au
 fois des été

pur, léger &

très-sain. On y peut vivre long-temps en bonne santé, pourvu qu'on ait l'attention de s'y tenir habillé chaudement, & d'y prendre une nourriture frugale, & un exercice modéré. Aussi n'y voit-on gueres aucune des maladies communes en Europe, ni d'autre incommodité que le scorbut, & quelque mal aux yeux, ou douleur de poitrine, qui procèdent des diètes longues & forcées, des froids excessifs, & de la blancheur éblouissante des neiges; mais ces maux sont rares. Les premiers Missionnaires Allemands, que le zèle a transportés dans ces climats éloignés, y ont joui trente ans d'une santé vigoureuse, sans aucune maladie considérable, malgré la vie étroite & dure qu'ils y menaient, sur-tout dans les commencemens, où ils n'avaient qu'une mauvaise nourriture, qui même leur manquait souvent. Ces Missionnaires parvenaient à la plus grande vieillesse parmi les glaces de l'Ourse, tandis que leurs Confreres mouraient jeunes dans des pays plus chauds. Les Groënlandois eux-mêmes se défendent très-bien des rigueurs de leur climat, & se trouvent plus incommodés des chaleurs de l'été & de l'humidité des hivers dans les Ports d'Allemagne, quand ils y viennent, que des froids plus vifs & plus longs de leur pays natal.

Le temps y est variable; la pluie n'y dure gueres sur-tout à Disko, où le ciel, dit-on, est conf-

 Groënland.

ramment beau durant l'été. On y voit peu de pluies
 Groënland. d'orage ou de grêles subites. Les vents y changent
 aussi souvent qu'ailleurs. Quoiqu'ils viennent de
 terres ou des montagnes, ils ne sont pas si forts
 ni si froids qu'on l'imagine, & même ils contri-
 buent à rendre le temps plus beau. M. de Buffon
 qui veut que les vents suivent la température des
 zones, & qui faisant régner le vent d'Est, ou le
 vent du soleil, dans la zone torride, prétend que
 les vents des pôles soufflent aux zones glaciales.
 ne fait peut-être pas, dit M. Crantz, que plus on
 avance vers le Nord, plus on éprouve de ces
 vents du Midi qui causent des dégels au plus fort
 des hivers.

Cependant il y a des vents si impétueux au
 Groënland, principalement dans l'automne, que
 les maisons s'en ébranlent & se fendent, les tentes
 & les bateaux en sont emportés dans les airs
 & les flots de la mer balayés & dispersés en pluie
 sur les terres. Les Groënlandois assurent même
 que les ouragans ont souvent roulé dans l'air &
 mis en pièces des pierres qui pesaient deux livres.
 Quand ils veulent sortir pour mettre leurs canots
 à l'abri, ils sont obligés de ramper sur le ventre,
 de peur d'être le jouet des vents. En été, on voit
 s'élever de semblables tourbillons, qui bouleversent
 les flots de la mer, & font pirouetter les bateaux.
 Les plus fières tempêtes viennent du Sud, tournent

voit peu de pluies
s vents y changent
u'ils viennent de
ne sont pas si fort
même ils contri
au. M. de Buffon
la température de
vent d'Est, ou le
ride, prétend que
x zones glaciales
rantz, que plus on
n éprouve de ce
dégels au plus fort

si impétueux au
ns l'automne, que
fendent, les terres
rtés dans les airs
dispersés en pluie
is assurent même
roulé dans l'air &
faient deux livres
mettre leurs canots
per sur le ventre.
s. En été, on voit
, qui bouleversent
etter les batteaux.
du Sud, tournent

au Nord, s'y calment, & finissent par épurer les
eaux. C'est alors que la glace des baies est enlevée
de son lit, & se disperse sur la mer en mon-
ceaux. Ces tempêtes sont annoncées d'avance par
un cercle qui se forme autour de la lune, & par
des rayons de diverses couleurs qui brillent dans
les airs.

Quelquefois il s'élève des nuages orageux, d'où
sortent des éclairs; mais rarement sont-ils accom-
pagnés du tonnerre: & lorsqu'on l'entend par
hasard, on ne peut discerner au bruit, si c'est
véritablement la foudre qui gronde, ou la glace qui
se brise, ou des pierres qui roulent d'un rocher.
On ne voit gueres non plus dans le Groënland,
de tremblemens de terre, ni de volcans, quoi-
qu'il soit voisin de l'Islande où ils sont si communs.
On n'y trouve pas même de pierres de soufre.
Ainsi, la Nature économise ses fléaux comme ses
bienfaits, épargnant les orages & les pestes de la
zone torride, aux pays qu'elle a soumis à l'in-
clémence des hivers.

L'été n'a point de nuit pour les Groënlandois:
car au-dessus du soixante-sixième degré, le soleil
ne se couche point quand il a atteint le signe du
Cancer. Sous le soixante-quatrième degré, il ne
disparaît qu'à dix heures dix minutes du soir, pour
reparaître cinquante minutes après. Ce n'est pas
qu'il ne reste environ trois heures quarante mi-

~~_____~~
Groënland.

nures sous l'horizon ; mais , comme on voit dans
 Groënland. le mois de Juin ses rayons toujours dardés ou
 réfléchis sur la cime des montagnes , on peut dire
 qu'il n'est pas tout-à-fait absent, d'autant plus que
 durant ce mois & le suivant , il éclaire l'horizon
 par un crépuscule , à la lueur duquel on lit &
 l'on écrit sans chandelle en très-petits caracteres,
 Les habitans de cet horizon profitent de ces longs
 jours pour chasser & pêcher toute la nuit , & les
 Navigateurs pour passer sans danger à travers les
 glaces des mers voisines. Quoique le soleil ne se
 couche point entierement au fort de l'été , ce-
 pendant sa lumiere n'est pas aussi vive le soir
 qu'à midi , mais son éclat baisse insensiblement avec
 son disque , & devient foible comme un clair de
 lune , au point qu'on peut fixer ses rayons sans en
 être ébloui.

Par la même raison que le Groënland a des
 jours sans nuit , il doit avoir des nuits totales &
 sans mélange de jour. La Baie de Disko ne voit
 point la face du soleil depuis le 30 de Novembre
 jusqu'au 12 de Janvier. On n'a , pour suppléer à
 cette absence , qu'un foible crépuscule qui naît
 de la réflexion des rayons que cet astre laisse tomber
 sur les hautes montagnes & sur les brouillards épais
 dont le froid compose l'athmosphère de la zone
 glaciale. Malgré cet abandon du soleil , les nuits
 ne sont jamais aussi noires sous le Pôle que dans

ne on voit dans
ours dardés ou
s, on peut dire
autant plus que
éclaire l'horizon
uquel on lit &
petits caracteres,
ent de ces longs
e la nuit, & les
ger à travers les
ue le soleil ne se
rt de l'été, ce-
ussi vive le soit
ensiblement avec
me un clair de
es rayons sans en

Groënland a des
nuits totales &
e Disko ne voit
o de Novembre
pour suppléer à
uscule qui naît
stre laisse tomber
brouillards épais
hère de la zone
soleil, les nuits
e Pôle que dans

es autres pays; car la lune & les étoiles semblent
redoubler de lumiere & de scintillation, &
eurs rayons répercutés par la neige & la glace Groënland.
ont la terre est couverte, jettent une lueur assez
vive au milieu de ces nuits froides, pour qu'on
puisse marcher sans lanternes, & même lire faci-
ement les caracteres moyens de l'Imprimerie.
Durant la disparition du soleil, la lune veille
presque toujours sur ces climats ténébreux, aussi ne
y voit-on gueres durant l'été, non plus que les
étoiles, depuis Mai jusqu'au mois d'Août. Mais,
indépendamment de l'astre des nuits, on a pour
s'éclairer une lumiere continuelle qui brille dans
le Nord, & dont les nuances & les jeux variés
font un des phénomènes les plus curieux de la
Nature.

« Sans entrer dans des recherches profondes
sur la cause de cette lumiere boréale, j'obser-
verai, dit M. Crantz, que ni moi, ni personne
de ceux qui ont vécu long-temps dans les pays
les plus septentrionaux, nous n'avons jamais
vu de véritable aurore boréale dans le Nord
ou le Nord-Est; car ce n'en est point une
que cette lumiere bleue que l'atmosphère
éclairée du soleil réfléchit sur l'horizon: mais
l'aurore boréale part constamment de l'Est ou
du Sud-Est, d'où elle s'étend presque toujours
jusqu'au Nord-Ouest, & quelquefois éclaire

Groënland.

» tout l'horizon. Ainsi, les aurores boréales n'ont
 » pas la même situation au Groënland que dans
 » la Norwège, la Laponie, la Russie & les autres
 » contrées de l'Europe. Au reste, comme les glaces
 » de la mer, & les volcans de l'Islande, sont à
 » l'Est & au Sud-Est du Groënland, & que ces phé-
 » nomènes augmentent de temps en temps comme
 » les lumieres boréales, il peut y avoir, entre ces
 » effets singuliers de la Nature, des rapports &
 » des liaisons, qui bien constatés par une suite
 » d'observations, nous aideraient à découvrir la
 » cause de l'aurore boréale.

» Tout ce que j'ai remarqué de particulier sur ce
 » phénomène, continue M. Crantz, c'est que le
 » temps s'adoucit à mesure que la lumiere de ces
 » aurores est plus tranquille, & qu'à proportion
 » qu'elle s'agite & devient plus rouge, il s'élève
 » des tempêtes vers le Sud. » Cette observation
 est directement contraire à celles que nous fai-
 sons dans la zone tempérée, sur ces mêmes
 apparitions.

On voit aussi, depuis quelques années, des feux
 follets qui tombent du ciel dans l'eau. Sans parler
 de l'arc en-ciel, des étoiles errantes, & d'autres
 météores ou phosphores, communs dans tous
 les pays, il y a dans le Groënland, plus souvent
 qu'ailleurs, des parhélies, & des cercles lumineux
 autour de la lune, qui sont autant d'effets de la

brume,

brum
 plus
 » arc-
 » nan
 » pâle
 » obsc
 » parr
 » frap
 » d'av
 » très-
 » aspe
 » turel
 » gran
 » & si
 » comp
 » pier
 » reimp
 » laifla
 » tailli
 » table
 » se rep
 » leurs
 » antiq
 » des
 » blabl
 » magi
 » s'évar
 » d'app
 T

boréales n'ont
land que dans
ie & les autres
omme les glaces
slande, sont à
& que ces phé-
a temps comme
voir, entre ces
les rapports &
par une suite
à découvrir la
particulier sur ce
z, c'est que le
lumière de ces
qu'à proportion
ouge, il s'élève
toute observation
que nous fai-
sur ces mêmes
nnées, des feux
eau. Sans parler
es, & d'autres
uns dans tous
d, plus souvent
ercles lumineux
t d'effets de la
brume,

brume, même dans le temps où le ciel paraît le
plus serein. « J'ai vu, dit notre Voyageur, un
arc-en-ciel, qui au lieu de ses couleurs don-
nantes, n'offrait aux yeux qu'une raie d'un gris
pâle sur un fond blanc. Le temps était alors
obscurci & troublé par un nuage de grêle. Mais,
parmi tous les phénomènes, ce qui m'a le plus
frappé & le plus occupé l'imagination, c'est
d'avoir vu dans un beau jour d'été fort chaud &
très-clair, les Isles de Kookernen présenter un
aspect tout différent de celui qu'elles ont na-
turellement. D'abord elles paraissaient plus
grandes comme à travers un verre de loupe,
& si voisines que de Goodhaap où j'étais, j'en
comptais à quatre lieues de distance toutes les
pierres & les creux remplis de glaces. Quelque
temps après la scène changea de face, & ne
laissa voir qu'une campagne couverte d'un bois
raillis. A cette décoration succéda bientôt un
tableau mouvant de toutes sortes de figures où
se représentèrent tour-à-tour des vaisseaux avec
leurs voiles & leurs pavillons, des Châteaux
antiques & ruinés avec des tours renversées,
des nids de cigognes & mille phantômes sem-
blables que les nuages peignent souvent à l'i-
magination, mais qui, s'éloignant peu-à-peu,
s'évanouirent enfin sans retour. Dans ces sortes
d'apparitions l'air est ordinairement clair, mais

Groënland.

Groënland. » cependant chargé de vapeurs subtiles, comme
 » dans un temps chaud & pesant. Lorsque ces
 » vapeurs s'arrêtent à une certaine distance entre
 » l'œil de l'Observateur & les Isles de Kooketmen,
 » celles-ci s'agrandissent comme au travers d'un
 » verre convexe; & communément deux heures
 » après, il s'élève un léger vent d'Ouest qui ras-
 » masse les vapeurs & les condense en un petit
 » brouillard avec lequel se perdent & disparaissent
 » ces jeux de la Nature.»

M. Grantz termine cet Article intéressant par
 des observations éphémériques, où il rend compte
 des variations du temps, qu'il a suivies durant une
 année entière.

« L'hiver de 1761, fut extrêmement doux, &
 d'un temps variable, avec très-peu de neige.

« Au mois d'Août, il y eut un beau soleil, fort
 chaud, entremêlé de grêle qui venait du Midi.
 Vers la fin, on eut du brouillard, de la glace,
 mais point sur la mer. Ce temps fut accompagné
 d'un soleil chaud, suivi de neige, & d'une pluie
 froide.

« En Septembre, le vent fut d'abord Nord-Est,
 le temps clair & chaud, la glace d'un pouce d'é-
 paisseur là où le soleil ne donnait point. Ensuite
 le vent tourna vers le Sud, & le temps fut d'une
 chaleur calme & très-pesante; puis le vent au
 Sud-Ouest avec de la pluie; enfin une rude tem-

pète o
 gelée
 deux
 douce
 En
 qui d
 geux
 doigts
 venan
 Au
 Nord
 maifor
 baies
 Cepen
 que la
 le ven
 dégel
 En
 un ter
 vif qu
 d'un t
 née fin
 Le
 de No
 grands
 glaces
 temps
 froids

ortiles, comme
t. Lorsque ces
distance entre
de Kooketben,
u travers d'un
t deux heures
l'Ouest qui ras
e en un petit
& disparaissent

intéressant par
il rend compre
vies durant uae

ment doux, &
u de neige.

eau soleil, fort
enait du Midi,
d, de la glace,
ut accompagné
& d'une pluie

ord Nord-Est;
d'un pouce d'é
t point. Ensuite
emps fut d'une
uis le vent au
une rude tem

pète du Sud & puis du Nord. Alors la terre fut ~~gélée~~ gélée, sans pouvoir dégeler au soleil. Il y eut ^{Groënland} deux ou trois pouces de glace, mais sur l'eau douce.

En Octobre, vent de Nord-Est avec la neige, qui dura quelques jours; ensuite même vent orageux & froid, puis la neige épaisse de quatre doigts, qui séjourna avec un temps très-mauvais venant du Sud.

Au commencement de Novembre, le vent de Nord-Est devint si froid, que l'eau gela dans les maisons, & les liqueurs au-dehors. Le fond des baies charia des glaces, & l'eau de la mer se gela. Cependant le soleil était si chaud durant le jour, que la neige disparaissait devant ses rayons. Ensuite le vent fut au Sud, accompagné de grésil; puis le dégel, la grêle, la neige, enfin le vent au Sud.

En Décembre, tout fut couvert de neige. Après un temps d'orage & d'éclairs, vint un froid aussi vif qu'il en eût jamais été; mais il fut bientôt suivi d'un temps doux & de vents de Sud-Est; & l'année finit ainsi.

Le mois de Janvier commença par des vents de Nord & de Nord-Est, qui annoncerent les grands froids de bonne heure, & charrierent des glaces du fond des baies dans la mer. Ensuite le temps s'adoucit, la neige vint, entremêlée de froids secs qui ne duraient que cinq ou six jours.

Groënland.

En Février, même temps à-peu-près, mais bien-tôt suivi de grêle & de verglas; puis un temps doux, avec un peu de neige; puis le dégel & la grêle, avec les vents d'Est & du Midi; enfin le froid & la grêle tout ensemble.

Tout le mois de Mars fut un printemps précoce, & la saison, plus douce qu'on ne l'a communément en Allemagne, fut accompagnée des vents de Sud, d'Est & de Nord-Est, mais qui se calmaient durant le jour. On s'attendit à un mois d'Avril froid, & à voir flotter les glaces par les vents de Sud & d'Orient.

En Avril, le vent de Nord-Est amena d'abord des froids très-vifs qui devinrent supportables, puis un temps de grêle avec un vent de Sud-Est. On commençait à se passer de feu; mais, vers la fin, le froid reprit très-vivement & se soutint, quoique le vent d'Est amenât le dégel.

Au mois de Mai le dégel fut interrompu par la gelée & de grandes neiges: ensuite des jours chauds & des nuits froides, puis la grêle à la fin.

Juin annonça l'été par des chaleurs. La terre dégela profondément. On sema les jardins. Vint ensuite un temps de neige froide, avec des vents de Sud-Ouest très-violens. L'été parut, mais rafraîchi par un vent de Nord-Est, & le mois finit par les brouillards & la grêle qui vinrent du Sud-Ouest.

Juillet
jours ch
Midi, c
zéphyr

L'Au
dans le
un gran
sure qu

Il ré
que les
que par
vent trè

qu'un c
au cont
quille. C
dans le

les vent

On r
hivers,
remps c
sur-tout

vents d
soulager
fourniss

ils occa
grêle &
d'auran
que l'ea

Juillet produisit d'abord de la grêle, puis des jours chauds, mais agréables, suivis d'un vent de Midi, dont la forte chaleur fut tempérée par le zéphyr de l'été.

Groënland.

L'Auteur observe à la fin de ce Journal, que, dans le Groënland, il regne la plupart du temps un grand calme, dont la durée augmente à mesure qu'on avance dans le Nord.

Il résulte en second lieu de ces observations, que les vents sont aussi variables dans cette région que par-tout ailleurs. Souvent même il souffle un vent très-fort sur les côtes entre les Isles, tandis qu'un calme profond domine sur la mer; ou tout au contraire la mer est agitée, & la terre tranquille. On voit aussi les vents de terre, qui regnent dans le beau temps, changer le lendemain avec les vents de mer.

On remarque enfin que, dans les plus rudes hivers, il y a des vents du Midi qui amènent un temps doux & de la grêle. C'est ce qu'on voit, sur-tout à Disko, & plus loin dans le Nord. Ces vents du Sud sont d'autant plus agréables, qu'ils soulagent les hommes & les animaux en leur fournissant par le dégel des eaux à boire; mais ils occasionnent aussi plus de glace, parce que la grêle & la neige fondues au dégel, se regèlent d'autant plus vite dans les nuits froides, de même que l'eau quand elle a été chauffée, est plus sus-

~~_____~~
Groënland. ceptible de congélation. Ainsi, comme le vent du Midi souffle constamment au pôle arctique, il devrait y tempérer le froid par le dégel; mais aussi la glace y reprend plus fortement, sur-tout s'il y a plus de terre que de mer au pôle.

Les terres méritent d'autant plus d'être observées dans le Groënland, qu'il y en a très-peu; la mer qui l'environne ayant englouti presque toute la substance de ce pays dans ses golfes, où les glaces & les neiges brisées & fondues tombent & se précipitent avec ce qu'elles peuvent enlever & déraciner sur les rochers qui ne sont, pour ainsi dire, que les ossemens nus & décharnés de la terre végétale & vivante. Ce qui lui reste de moëlle & de sève, n'est qu'une légère couche d'argille, de sable ou de tourbe. Cette argille, qui couvre les environs de *Good-Haap*, est d'un bleu pâle, mêlée de sable sans suc & sans consistance. Ailleurs on en trouve d'une espèce plus grasse, d'un gris clair, avec le brillant d'un minéral semblable à l'argent, & la vertu de résister au feu. Ici l'argille est mêlée d'un sable fin & léger, très-luisant; & cette terre est propre à l'engrais des campagnes. Là, c'est une autre sorte de sable qui se mêle à l'argille; ce sable d'un beau blanc, est comme des perles, extrêmement pesant. La plupart des terres sableuses du Groënland tirent sur le gris ou le brun, & sont mêlées de

quar
de d
L
avec
& d
La r
& d
pier
bas,
roch
qu'on
qui,
poser
Mais
de la
pluie
logie
que
les se
res &
d'oise
œufs
sur c
ces o
gazon
nouv
quille
déter

me le vent du
de arctique, il
de dégel; mai;
ment, sur-tout
au pôle.

as d'être obser-
a très-peu; la
a presque toute
golfes, où les
ndues tombent
peuvent enlever
ne font, pour
& décharnés de
qui lui reste de
légère couche

Cette argille,
Haap, est d'un
c & sans consis-
sance espèce plus
brillant d'un mi-
vertu de résister
able fin & léger,
ppre à l'engrais
e sorte de sable
un beau blanc,
ment pesant. La
du Groënland
sont mêlées de

quantité de pierres; mais produiraient beaucoup
de choses, si elles étaient engraisées.

Groënland

La tourbe se trouve dans les endroits marécageux,
avec un mélange de coquilles de moule, de sable
& de gravier; mais elle n'est pas bonne à brûler.
La meilleure est entrelacée de racines, de mousse
& d'herbes séchées, & quelquefois de débris de
pierre & de bois. On la trouve dans les terrains
bas, partie sur un fond sablonneux, & partie sur le
rocher. Cette tourbe contient aussi des petoncles
qu'on ne retrouve point ailleurs dans le pays; ce
qui, joint aux coquillages des moules, ferait sup-
poser que la mer a couvert autrefois ce terrain.
Mais il est encore plus probable qu'il s'est engraisé
de la dépouille des montagnes voisines que la
pluie a rongées jusqu'au roc. Une raison d'ana-
logie vient à l'appui de cette conjecture; c'est
que la meilleure espèce de tourbe se trouve sur
les sommets les plus élevés de petites Isles désér-
tes & de rochers presque nus, où des nuées
d'oiseaux vont se jucher la nuit, & déposer leurs
œufs durant le jour. Le peu de terre qu'il y avait
sur ces hauteurs, étant mêlée avec le fumier de
ces oiseaux, a dû produire de la mousse & du
gazon dans son temps; ces végétaux nourris de
nouvelles couches de fumier, de plumes, de co-
quilles d'œufs, d'ossements & d'autres débris qu'on
déterre jusqu'à une certaine profondeur, ont

Groënland.

formé à la longue un bon lit de tourbe, de deux pieds d'épaisseur, qui couvre la cime des rochers. Cette tourbe est dure à couper, à cause des racines de végétaux dont elle est hérissée, mais elle fait un très-bon feu, & une belle flamme.

Après la terre viennent les rochers. On ne peut guères dire ce qu'ils contiennent, parce que les montagnes du Groënland ne sont pas assez accessibles pour qu'on y fouille. Mais au défaut d'autres recherches, il est permis de juger des matières que renferment ces rochers, par celles de leur surface, & par les fragmens ou les débris qui s'en détachent. Si les montagnes voisines du pôle sont moins hautes que celles des environs de l'Equateur, elles ont aussi moins de neige & de glace, sur-tout les plus méridionales du Groënland. Celles-ci ne présentent qu'une roche dure, d'un gris-clair, sans lits ni veines bien distinctement tracés; on n'y trouve habituellement de la neige que dans des fentes ou des crevasses profondes. Mais les glaces & les neiges ont établi leur séjour éternel dans les montagnes qui forment un large dos au milieu du Groënland. De tous ces sommets élevés il se détache de grands quartiers de roche, qui se brisant dans leur chute, paraissent aux pieds de la montagne les ruines d'une ville démolie. C'est - là qu'on pourrait découvrir les matières qui ont servi à la formation

de ces montagnes
gereux d'aller é
débris, soit par
de son front, m
& roulant de p
rompre le cou;
y être à tout m
nuelle des quart
entraînent des f
ces rochers rom
sont-ils les moind
que la plupart
espèce dans leur
côtes ou dans l
de solidité: dur
l'agitation & l'é
ils sont percés
fondes. Ces cav
dans les montag
plus d'un pied
fées dans une
trouve du spalt
& d'autres pier
rogènes. Il y a
formés en couc
sable: les veir
sont gueres par
ment obliques.

de ces montagnes: mais il est extrêmement dan-
 gereux d'aller étudier la Nature au milieu de ces
 débris, soit parce que l'on n'y arrive qu'à la sueur
 de son front, malgré le froid excessif, en sautant
 & roulant de pierre en pierre, au risque de se
 rompre le cou; soit parce qu'un Naturaliste peut
 y être à tout moment écrasé par la chute conti-
 nue des quartiers, que leur poids & leur pente
 entraînent des sommets dans les précipices; aussi
 ces rochers rongés par les siècles & les saisons,
 sont-ils les moins élevés. On voit à leurs fragmens,
 que la plupart contiennent des mines de toute
 espèce dans leur sein. Les rochers, qui sont sur les
 côtes ou dans les Isles de la mer, ont bien plus
 de solidité: durs comme le marbre, & polis par
 l'agitation & l'écume des vagues qui les baignent,
 ils sont percés dans l'intérieur de cavernes pro-
 fondes. Ces cavités ou fentes, plus communes que
 dans les montagnes des autres pays, n'ont gueres
 plus d'un pied & demi de largeur, & sont creu-
 sées dans une direction perpendiculaire. On y
 trouve du spalt, du quartz, du grenat, du talc,
 & d'autres pierres composées de substances hété-
 rogènes. Il y a très-peu de ces rochers qui soient
 formés en couches, comme l'est la pierre faite de
 sable: les veines ou lits qu'on y remarque, ne
 sont gueres parallèles à l'horizon, mais constam-
 ment obliques.

 Groënlard.

Groënland. La plupart de ces rochers sont d'une pierre dure, gris-blanc, composée en partie de gravier, & d'argille en partie, ou même de sable, comme la pierre de taille ordinaire, ou celle dont on fait les meules de moulin. On y trouve aussi des pierres à aiguifer, très-fines, de couleur rouge ou jaune. Il y a une pierre de cette espèce, qui contient des grains brillans, & qui se coupe en tranches comme l'ardoise. Les Groënlandois tirent du Midi de leur pays une sorte de pierre à aiguifer, d'un sable ou gravier rouge & fin, avec des taches blanches. Elle se polit comme le marbre, & peut s'employer dans les édifices.

On trouve sur le bord de la mer beaucoup de marbres de toutes sortes de couleurs, mais la plus grande partie noirs & blancs, parsemés de veines. Le rivage est couvert de quartiers informes de marbre rouge, avec des veines blanches, vertes, & d'autres couleurs. Ce marbre s'est tellement poli par le frottement des flots, qu'il n'est pas de beaucoup inférieur aux plus beaux marbres d'Italie.

On voit peu de véritable ardoise dans le Groënland, quoiqu'il renferme çà & là des carrières d'une pierre brune assez fine, que les eaux minent & fendent en gros quartiers. Mais ce sera peut-être du spalt; on en trouve dans le creux des rochers de toutes couleurs, & quelquefois

le très-b
ur leurs
les blocs
rente; e
endre c
ou la co
vent en
mais qui
ressembl
coupe.

Le G
l'épreuv
& la pi
mais on
grands
comme

Il n'y
propren
trouve
River, v
felle. Q
bre bât
le plus
étroit &
espèce,
mer, r
leurs;
patenc

Le très-brillant. Les Groënois vont chercher sur leurs côtes méridionales, comme une rareté, Groënois. Les blocs d'une pierre blanche, à demi-transparente; elle est aussi fragile que du spalt, mais si tendre qu'on pourrait la tailler avec un canif, ou la couper sans peine avec les dents: ils trouvent encore au midi de l'albâtre assez blanc, mais qui n'a ni l'éclat ni le poli du nôtre, & qui ressemble à la poudre de cheveux, quand on le coupe.

Le Groënois a plusieurs sortes de pierres à l'épreuve du feu, comme le *glimer* ou *cat-silver*, & la pierre de talc blanche, noire, ou grise: mais on ne peut pas la tailler en carreaux assez grands pour tenir lieu de vitres aux fenêtres, comme on fait en Russie.

Il n'y a pas cependant au Groënois du talc proprement dit, ni de la serpentine. Mais on y trouve en plusieurs endroits, & sur-tout à *Bale's River*, une pierre tendre, dont on fait la vaisselle. Quoique bien des gens l'appellent du marbre bâtard, parce qu'elle a des veines; son nom le plus commun est *Weichstein*. Elle se fait un lit étroit & profond entre les rochers. Il y en a une espèce, (c'est la meilleure) d'un beau verd de mer, rayée de rouge, de jaune, & d'autres couleurs; mais ces raies ont rarement quelque transparence. Cette pierre est formée d'une craie fine

Groënland.

& visqueuse, qui se pulvérise quand on la met en œuvre. Mais, quoique fort tendre, elle est compacte & très-pesante. Comme on ne la trouve point disposée en couches, & qu'elle ne peut s'enlever ni par écailles ni par feuilles, il est difficile de la tailler en quartiers, sans qu'elle se réduise en grumeaux. D'ailleurs cette pierre est plus souple au ciseau, ou même au tour, que le bois. Elle est douce & grasse au toucher, comme le suif ou le savon: lorsqu'elle est frottée d'huile, elle a le luisant & le poli du marbre. Elle ne devient point poreuse à l'air, & prend de la consistance au feu. Sans parler des meilleurs creusets qui se font de cette pierre, les Groënlandois en ont des ustensiles & des lampes. Comme la cuisine faite dans cette espèce d'ustensiles, est plus saine & de meilleur goût que dans nos batteries de fer ou de cuivre, on envoie de cette vaisselle en Danemarck où elle est très-recherchée, même dans les meilleures maisons. M. Crantz ne doute pas qu'elle ne soit préférable à la vaisselle ou porerie de Chiavenna, sur le lac de Côme, dont on fait tant d'usage dans toute l'Italie.

Rien de plus commun dans les montagnes du Groënland, que l'*amiante*, ou la *pierre de lin*. Celle-ci ressemble à des éclats de bois. Son grain est un tissu de filamens longs d'un travers de doigt, séparés à distances égales par une sorte de jointure.

ure. Qu
de la joi
une pier
elle se d
cheur. L
trempée
portion
mens en
puis on
& l'on e
linge. Sa
que le f
blanchit
brûlaien
de ce li
sans des
peut en
même p
nettoyer
n'ont pa
prendre
trempen
d'allume
mettes f
consum
Ces p
a voulu
fines q

nd on la met
dre, elle est
ne la trouve
elle ne peut
il est difficile
le se réduise
est plus souple
bois. Elle est
le suif ou le
elle a le luisant
point poreuse
u. Sans parler
cette pierre,
& des lampes,
pièce d'ustens
oùt que dans
n envoie de
elle est très-
ures maisons,
oit préférable
enna, sur le
ge dans toute
ontagnes du
pierre de lin,
is. Son grain
ers de doigt,
rte de join-

ure. Quand on la rompt, elle présente à l'endroit de la jointure une surface dure & polie, comme une pierre à aiguiser : mais si l'on vient à la bröyer, elle se déploie en fils de lin d'une grande blancheur. Lorsque l'amiant est battue, amollie & trempée dans l'eau chaude, jusqu'à y perdre la portion de chaux qui liait & cimentait ses filamens en pierre, on la fait sécher sur un crible ; puis on la peigne comme de la laine ou du lin, & l'on en file une éroupe dont on peut faire du linge. Sa qualité singuliere est, comme l'on sait, que le feu lui tenant lieu de lessive & de savon, blanchit ce linge loin de le consumer. Les Anciens brûlaient leurs morts enveloppés dans des draps de ce lin incombustible. Les Tartares & les habitans des Pyrénées en tricotent des bourses. On peut en faire du papier. Il servirait très-bien de mèche pour les lampes, si l'on avait soin de le nettoyer & de le peigner. Mais les Groënlandois n'ont pas tant d'industrie, & se contentent de prendre des éclats de cette pierre d'amiant, qu'ils trempent dans l'huile de baleine, pour servir d'allumettes à leurs lampes : tant que ces allumettes sont imbibées d'huile, elles brûlent sans se consumer.

Groënland.

Ces peuples, malgré la pauvreté où la Nature a voulu qu'ils véussent, ont pourtant des pierres fines qu'ils ignorent ou méprisent sans doute,

tandis que notre luxe le leur envie. « J'ai vu
 dans leurs montagnes stériles, dit M. Crantz,
 du jaspe soit jaune, soit rouge, avec des veines
 d'une blancheur transparente. »

On y trouve aussi du quartz & du crystal en
 grandes pièces. Il y en a de jaune & noir, tirant
 sur la topaze. Il y en a qui change comme l'opale,
 & réfléchit tantôt du jaune & tantôt du
 bleu.

M. Crantz met le grenat du Groënland dans
 la classe du quartz, parce qu'il se trouve dans les
 fentes les plus élevées des rochers, en pièces de
 grandeur & de forme inégales. Mais, comme il est
 très-dur & d'un sanguin transparent, qui tire sur
 le violet, les Lapidaires le rangent parmi les
 rubis. C'est dommage qu'il soit si fragile, & qu'on
 n'en puisse conserver que de la grosseur d'une
 fève, quand on le met en œuvre.

Je me suis procuré, dit le même Observateur,
 des brillants d'un crystal à six angles, couleur
 d'acier. Ces six angles étaient joints ensemble,
 & le plus petit était le plus saillant. J'ai vu de
 ces brillants dont le fond, quoique blanc, pétil-
 lait d'un feu rouge. J'ai trouvé aussi dans le
 Groënland des pierres transparentes comme
 des fragmens de porcelaine de la Chine. Elles
 sont larges & plates, en deux morceaux ci-
 mentés & réunis par une sorte de glaire rou-

geâtre
 mais
 car il
 Quant
 quelque
 quand l
 caverne
 soient,
 faute de
 le profi
 Ce p
 de fer
 rochers
 bleu, l'e
 On t
 une esp
 en part
 Groënla
 métal g
 ils pren
 pièces s
 cloches.
 On
 land. E
 étincelle
 commu
 quelque
 unes or

ALÈ
vie. « J'ai vu
t M. Crantz
vec des veines
geâtre. Elles font feu, comme la pierre à fusil,
mais ne font point de cette dernière espèce,
car il n'y en a pas dans le pays. »

Groënland.

Quant aux minéraux & aux métaux, il en fort
quelques traces des entrailles du Groënland; mais
& noir, tirant
e comme l'o
& tantôt du
Minéraux.
du crystal en
& noir, tirant
e comme l'o
& tantôt du
Groënland dans
ouve dans les
, en pièces de
, comme il est
t, qui tire sur
ent parmi les
agile, & qu'on
grosseur d'une

Ce pays de montagnes incultes ne manque ni
de fer; ni de laiton. A la couleur de certains
rochers, dont la surface tire sur le verd & le
bleu, l'on juge qu'ils doivent contenir du cuivre.

On trouve quelquefois dans la pierre calcaire
une espèce de verd-de-gris, solide en partie;
en partie écaillé en lames très-minces. Les
Groënlandois ont trouvé çà & là des morceaux de
métal grands ou petits, qu'au poids & au brillant
ils prenaient pour de l'or; mais à l'essai ces
pièces se sont trouvées de bronze ou de métal de
cloches.

On rencontre aussi des marcaissites au Groën-
land. Elles ressemblent au cuivre & jettent des
étincelles, quand on les bat avec le fer;
communément elles sont plates & carrées,
quelquefois plusieurs unies ensemble. Quelques-
unes ont le centre de leurs quatre côtés trian-

Observateur,
gles, couleur
nts ensemble,
nt. J'ai vu de
e blanc, pé-
aussi dans le
ntes comme
Chine. Elles
morceaux de
e glaïre rou-

gulaires, à la pointe de leur pyramide, comme
 Groënland. le crystal.

On ne croit pas que les Groënlandois aient du nitre, de l'alun, ni du vitriol; quoiqu'ils prétendent qu'il y a de ces matieres dans une source minérale du Midi, dont l'eau leur sert à se guérir de certaines maladies, & à préserver leurs fourrures de la corruption. La pierre ponce est rare aussi dans le Groënland; cependant on en trouve quelques morceaux de blanche, de grise, & beaucoup plus de noire, que la mer y aura sans doute entraînés des volcans de l'Islande.

 Vœux.

Quels végétaux peut-on attendre d'un pays où la Nature se refuse à tous les vœux & les efforts des hommes, où la terre & la mer semblent défendre d'aborder & d'habiter, où le froid enfin ne laisse ni sol ni suc, ni rien de tout ce qui peut offrir, je ne dis pas un séjour, mais un passage aux voyageurs? Car le Groënland n'est pas, même un chemin sûr pour aller au Pôle; fut-il d'ailleurs ouvert pour l'Amérique. Comment s'arrêter ou passer dans des terres où les montagnes ne sont que pierre & glace, & où la plupart des vallons sont à peine couverts d'un peu de mousse & d'herbe, productions mal-saines de quelques marécages? Les côtes les moins escarpés qui retiennent une légère portion du sable & de la terre que les torrens de pluie & de glace entraînent des montagnes,

agnes, l
 ifeaux f
 ngrates
 ournisse
 ue quel
 t des bu
 z maigr
 onnée à
 utour d
 es sables
 ourris c
 êche sur
 flez gra
 ui n'est
 arce qu
 e jours,
 mois de
 Envain
 avoine &
 flez vite
 mais à
 eux les
 es nuits
 a même
 une pr
 où l'on p
 & dès le
 & gele
 To

nide, comme les Isles qui n'ont pour habitans que des
 nifeaux sauvages, dont le fumier rend à ces terres Groënland.
 ndois aient de ingrates plus de sève & d'aliment qu'elles n'en
 ils prétendent fournissent; ces collines & ces Isles ne produisent
 source minérale que quelques herbes éparées parmi des bruyeres
 à se guérir de et des buissons. Encore cette verdure est-elle courte
 leurs fourrures et maigre, en raison de l'aridité du sol propor-
 est rare au donné à la rigueur du climat glacial. Cependant,
 ouve quelques autour des cabanes & des tentes des Groënlandois,
 beaucoup plus es sables que la mer a jettés ou laissés sur le roc,
 oute entraînés nourris du sang & de la graisse des baleines qu'on
 sèche sur les côtes, reproduisent en retour une
 d'un pays où assez grande quantité d'herbe épaisse & fine, mais
 & les efforts qui n'est ni si haute, ni si large qu'en Europe,
 semblent de parce qu'elle pointe, mûrit & seche en très-peu
 le froid enfin de jours, sous un ciel où l'hiver laisse à peine deux
 ut ce qui peut mois de trêve à la terre.
 is un passage Envain les Européens ont tenté d'y semer de
 est pas même avoine & du bled. La paille où le ruyau croissent
 ut-il d'ailleurs assez vite, mais rarement vont-ils jusqu'à l'épi, &
 s'arrêter ou jamais à la maturité, même dans les temps & les
 agnes ne sont lieux les plus chauds du Groënland, parce que
 rt des vallons les nuits froides y reviennent trop tôt. C'est par
 le & d'herbe, la même raison, que le pays ne peut avoir au-
 s marécages une production des jardins: car à la mi-Juin
 etiennent une où l'on plante, la terre est encore gelée pardeffous;
 terre que les & dès le mois de Septembre, le froid y reprend,
 ent des mon & gele la surface. Il faut donc tout arracher, ou
 agnes,

Groënland. le laisser périr, excepté les porreaux qui passent l'hiver sous la neige. La salade & les choux ne peuvent se transplanter, & restent toujours petits. Il n'y a que les raves qui croissent au Groënland aussi bien qu'ailleurs, & quelques navets qui ne sont pas plus gros que des œufs de pigeons, mais qui sont bons à manger, même verds. Du reste rien ne vient, & tout pérît sur pied; encore ce peu de légumes ou de plantes a-t-il besoin, pour réussir, d'être à l'abri des vents de Nord & de branchages ou bois flottans que la mer charrie & jette sur ses bords.

Mais, pour commencer par les végétaux communs, il y a dans le Groënland deux sortes d'herbes ou de *gramen*. L'une que les Botanistes appellent *gramen arundinaceum majus*, est une espèce de jonc fort clair, qui croît entre les rochers, & dont les Groënlandois font des paniers ou des corbeilles. L'autre approche du *gramen hordaceum*, ou *gramen d'orge*, qui naît parmi les pierres, sur un terrain de sable ou de gravier, autour des habitations. Il a des feuilles larges, un tuyau assez gros, d'un pied & demi de hauteur, comme le froment auquel il ressemble d'ailleurs par l'épi, mais ce n'est que celui du *gramen* a souvent six pouces de long. Il a le grain comme l'avoine, mais rarement vient-il à maturité, tant les étés sont courts. C'est de cette herbe que les Groënlandois mettent

dans
garanti
de l'hu

La
land, d
un ro
vingt
place
une
fente

Une
ont une
comme
madou
forte re
n'a ni f

Il y
espèce
rennes
dans les
de la m
plus gr
comme
mouffe
quand c
de seig

La
pignons

dans leurs souliers ou leurs bottes , pour se garantir les pieds des incommodités de la glace & de l'humidité. Groënland.

La verdure la plus commune dans le Groënland , est la mousse. « Un jour que j'étais assis sur un rocher , dit M. Crantz , j'en comptai plus de vingt espèces autour de moi , sans sortir de ma place. Il y en a d'épaisse qui est douce comme une fourrure. On s'en sert pour boucher les fentes des cabanes. »

Une seconde espèce de mousse , dont les fibres ont une palme de longueur & sont serrées entr'elles , comme celle des champignons , tient lieu d'amadou & de mèches pour les lampes. Une autre sorte ressemble au *Lycopodium* , si ce n'est qu'elle n'a ni fleurs ni étamines.

Il y a de la mousse à feuilles , entr'autres une espèce tout-à-fait blanche qui sert à nourrir les rennes durant l'hiver , & quelquefois les hommes dans les extrémités de la faim. Une autre mousse de la même espèce à-peu-près , est encore d'une plus grande ressource ; car on la mange , dit-on , comme du pain en Islande. Ces deux sortes de mousse sont d'abord désagréables à la bouche , mais quand on en a mâché & avalé , elles laissent un goût de seigle qui plaît.

La mousse du Groënland produit des champignons & des mousserons. Il y en a de jaunes

~~_____~~ & de rouges; quelques-uns ressemblent à des
Groënland. cloux de giroile; mais tous sont petits.

Parmi les arbuttes, il en est d'une espèce qui rampe sur le sable, comme le thym sauvage, & qui porte des fleurs, mais n'a point d'odeur, ni de graines. Une autre espèce a des feuilles rondes, jointes de deux en deux, avec une petite fleur cotonneuse entre chaque feuille double: les rennes en mangent.

Il y a quatre sortes d'arbuttes dans le Groënland, qui portent des graines ou des baies, & dont on se sert en ce pays-là pour allumer le feu. Les Naturalistes les distinguent, parce que ces arbuttes ne croissent que dans le Nord & que la graine en est utile à la Médecine, sur-tout pour rafraîchir le sang & guérir du scorbut. Les Groënlandois en mangent par cette raison, & ils en conservent tout l'hiver sous la neige dans de petits vases. Ces peuples ne font aucun cas de la graine de genièvre, qui vient chez eux plus grosse & plus forte qu'en Europe, quoique l'arbutte en soit très-bas & rampant.

Le Groënland produit trois espèces de saules, l'une à feuilles d'un verd-pâle, l'autre dont les feuilles pointues sont d'un verd-brillant, & la troisième, à feuilles larges & cotonneuses. Aussi cette dernière espèce a-t-elle beaucoup de coton dans sa baie. Mais tous ces saules sont arrêtés par le

froid à
au-dess

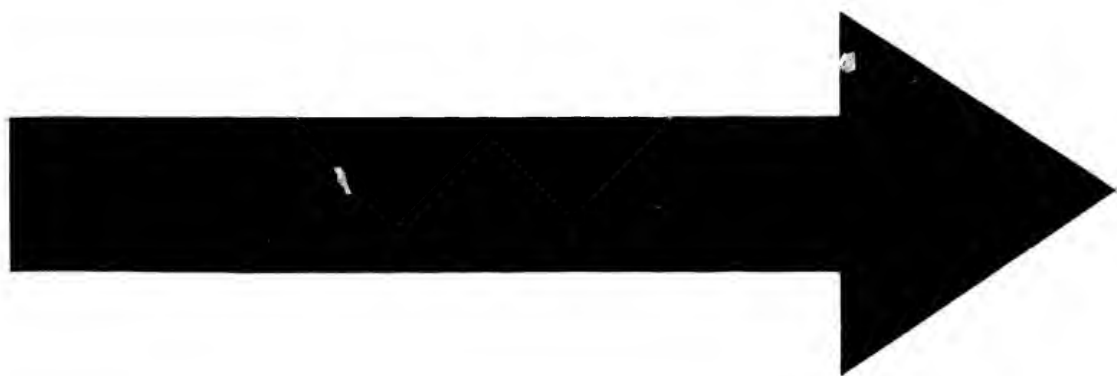
Les
différen
dentel
ne mon
dant su
le Sole
les arb
au bor
d'un h
seur. M
peu de
mun a
inutile
pour le

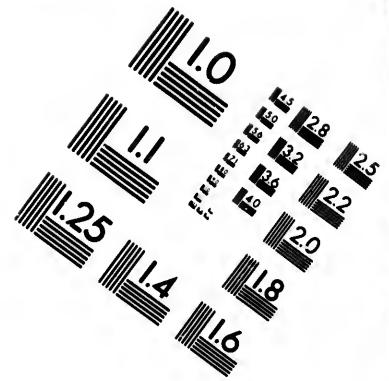
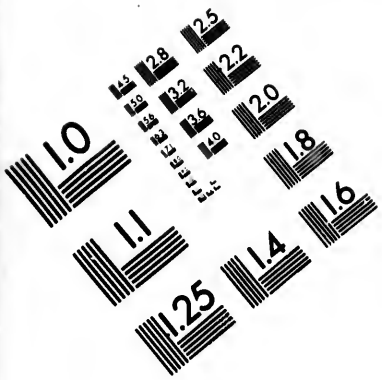
Le
froid,
après
de poi
ropten
aussi d'
Meridi
à nos
parent
de la N
du Gr
sentir

froid à la surface de la terre, & ne s'élèvent guères Groënland.
au-dessus.

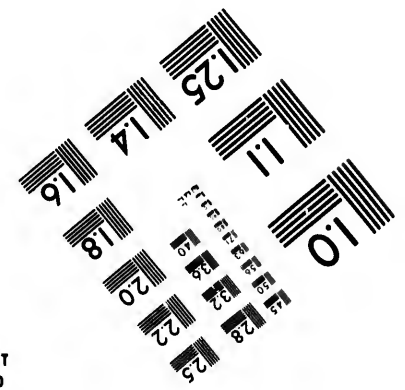
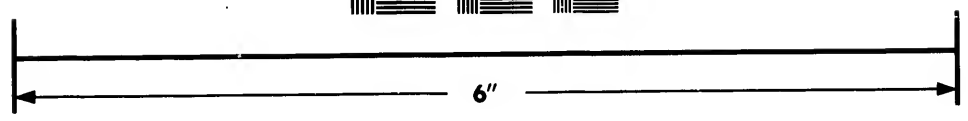
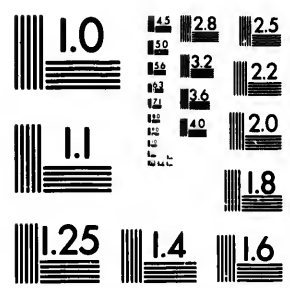
Les bouleaux, parmi lesquels il en est qui sont différens des nôtres & qu'on distingue à leurs feuilles dentelées, ne prennent point non plus d'effor; & ne montent jamais à une certaine hauteur. Cependant sur les côtes Méridionales du Groënland où le Soleil est plus chaud & séjourne davantage, les arbrisseaux & sur-tout les aulnes qui croissent au bord des ruisseaux, poussent jusqu'à la hauteur d'un homme, sur trois ou quatre pouces d'épaisseur. Mais ils viennent si courbés qu'on en fait peu de commerce; de sorte que ce bois très-commun au Groënland, y est en même-temps fort inutile; car les habitans ne s'en servent pas même pour le chauffage.

Le cormier vient très-aisément dans ce pays froid, & y produit en abondance de ses fruits âpres & durs. On y trouve encore une espèce de pois que les Groënlandois ont appris des Européens à cuire & à manger. Les habitans parlent aussi d'un fruit qu'on voit, disent-ils, sur la côte Meridionale, & qui doit ressembler tout au plus à nos grosses prunes jaunes, quoiqu'ils les comparent aux oranges. Mais quelle que soit la richesse de la Nature en ce genre de productions au Midi du Groënland, la stérilité de la terre se fait sentir par-tout en allant au Nord, & semble y





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 2.8 2.5
2.0 2.2
1.8

10
51

augmenter à chaque pas, jusqu'à la pierre aride
Groënland, & nue.

Après les grands végétaux, on doit placer les plantes qui, par quelque singularité, méritent un coup d'œil des Botanistes.

L'oseille des bois, *acetosella*.

L'oseille des champs, *acetosa arvensis lanceolata*. On l'appelle encore *oseille de brebis*; elle a des feuilles pointues, longues & larges d'un travers de doigt, en forme de lance.

L'oseille des montagnes; *acetosa montana rotundi folia*. Cette plante très-commune au Groënland & rare ailleurs, a des feuilles d'un verd-foncé comme la cuillerée. Sa tige a trois pieds de long dont les fleurs & la semence occupent les deux tiers. Les Groënlandois très-peu frugivores en général, recherchent & mangent de cette espèce de plante.

Le capillaire, *adiantum aureum*, croît dans la mousse.

Alchimilla vulgaris. Cette plante est commune & très-grande au Groënland.

Le moron, *alfine*, s'y trouve de toutes les fortes.

Anserina.

Asperula.

L'angélique, très-haute & très-forte, vient en abondance dans les vallées étroites où il fait le plus

de ch
& la
dans
naux,
en gé
Bij
que c
L'o
d'une
La
La
La
La
On e
mouc
La
L'e
mang
citant
La
M
L'
La
R
une
fosse
L
de t

a pierre aride

oit placer les
, méritent un

vensis lanceo-
brebis; elle
& larges d'un

montana ro-
ne au Groën-
un verd-foncé
ieds de long
nent les deux
rugivores en
cette espèce

croît dans la

est commune

de toutes les

te, vient en
il fait le plus

de chaud. Les Groënlandois en mangent la tige & la racine avec délices; aussi est-elle meilleure dans les pays froids que dans les climats Méridionaux, ainsi que toutes les plantes des montagnes en général.

Groënland

Bistorta minima. On en mange la racine, parce que c'est un amer astringent.

L'œillet de montagne, *caryophyllus montanus*, d'une odeur agréable, mais faible.

La consoude, *consolida media*.

La prêle ou queue de cheval, *equisetum*.

La petite fougere, *flix petraea minor*.

La grande fougere, *flix ramosa & cornuta*: On en prend en façon de tabac; elle fait moucher.

La gentiane.

L'eristicum, la livèche: c'est une plante qui se mange avec sa racine, d'un très-bon goût approchant du céleri.

La viorne, *lysimachia spicata*, flore alba.

Morsus diaboli, *foliis hirsutis*.

L'herbe aux poux.

La quinte-feuille.

Ranunculus aquaticus, flore luteo & albo. C'est une plante jaune & blanche, qui se plaît dans les fosses de fumier.

Le romarin sauvage, qu'on appelle la plante de térébenthine, parce qu'il a l'odeur forte de

Groënland.

cette gomme, se trouve dans les endroits secs & couverts de mousse. Il y en a de deux espèces, l'une a des feuilles longues & pointues dont une jaune en bas; l'autre a des feuilles courtes dont une blanche en bas.

Le serpolet, qu'on appelle la *mere du thym*, d'une couleur rougeâtre, d'une odeur forte, croît sur les rochers à l'exposition du soleil: on en prend comme du thé.

La dent de lion, ou pissenlit, *taraxacum*, vient en quantité dans les endroits humides. Les Groënlandois en aiment la racine & la mangent volontiers crüe.

Le *chicotin*, *telephium*. La racine de cette plante que les Groënlandois appellent *fortlak*, & qui, dans les autres pays, a la forme d'une noisette oblongue, chez eux est rouge en-dedans, exhale une forte odeur de rose musquée ou de girofle: qu'elle retient même, quand elle est entiere. seche. «Après en avoir gardé durant un an dans du papier, dit M. Crantz, je fus bien étonné d'y trouver deux jets que cette racine séchée avait poussés, sans doute parce qu'elle était dans un endroit chaud: ces rejetons végéterent quelque temps; mais ils périrent, parce qu'ils étaient trop exposés à l'humidité.»

Terminons cet Article par la plante la plus

commun
le souve
l'a mis
abondan
de la su
des oise
en verra
ne soit
tombe
les oise
dans le
printem
& on l
la neige
paraît e
manque
C'est
en man
en salad
comme
a un ce
fraîche
beaucou
prouve
& stimu
faciliter
dit M
quelq

droits fets &
deux espèces,
ues dont une
artes dont une

re du thym,
r forte, croît
: on en prend

caum, vient
s. Les Groën-
ent volontiers

ne de cette
t *fortlak*, &
e d'une noi-

en-dedans,
squée ou de
d elle est en-

Crantz, je
ux jets que
sans doute

roit chaud :
emps; mais
rop exposés

ante la plus

commune & la plus utile ; le *cochléaria*. C'est le souverain remède contre le scorbut. La Nature Groënland. l'a mis au Groënland, à côté du mal. On l'y trouve abondamment par-tout où la terre est engraisée de la substance des veaux marins, & de la fiente des oiseaux. Il croît fort vite, & si aisément qu'on en verra douze tiges sortir d'une racine, quoiqu'il ne soit sur pied qu'un seul hiver. La semence en tombe dans la terre, en automne; sans doute que les oiseaux l'y portent, ou qu'elle se trouve dans leur fiente. La plante se fait jour au printemps; on la cueille avant les grands froids, & on la garde tout l'hiver cachée exprès sous la neige, pour en faire une soupe dont le goût paraît excellent; du-moins dans un pays où tout manque.

C'est un spécifique contre tous les maux : aussi en mange-t-on de toutes les façons, & sur-tout en salade. Car loin d'être désagréable au goût, comme en Europe, le *cochléaria* du Groënland a un certain aigre-doux qui plaît, quand il est fraîchement cueilli : cependant lorsqu'on en mange beaucoup le soir, il trouble le sommeil; ce qui prouve que, comme il abonde en sucS échauffans & stimulans, il doit détruire les obstructions & faciliter la circulation du sang. « Toutes les fois, » dit M. Crantz, que je me suis senti, dans l'hiver, quelques symptomes de scorbut, par le défaut

Groënland. » d'exercice; comme une certaine mélancolie;
 » de la pesanteur dans les membres, des vapeurs,
 » une chaleur ou une oppression de poitrine, &
 » d'autres semblables incommodités, qui peuvent
 » être accompagnées de quelque éruption cutanée;
 » une poignée de cochléaria, jettée dans un verre
 » d'eau froide, m'a délivré promptement de tous
 » ces maux. » C'est un antidote universel pour les
 Groënlandois; mais ils ont une aversion invincible
 pour tous les végétaux, dont la production tire
 quelque substance de l'ordure & des immondices
 de l'homme.

C'est ici le lieu de parler des plantes de la mer,
 peut-être plus nombreuses que celles de la terre,
 sur-tout au Groënland, où l'un de ces élémens s'en-
 richit tous les jours aux dépens de l'autre : car les
 pluies roulant dans l'Océan tout ce qu'il y a de
 germes sur les montagnes; le fond des mers, s'il
 venait tout-à-coup à se découvrir, offrirait peut-
 être en certains endroits un aspect moins aride &
 moins effrayant que celui des terres du Groënland.
 Ces sables profondément cachés, que le flot & le
 flux battent & remuent sans cesse, ne sont pas
 sujets aux frimats, & ressentent sans doute l'in-
 fluence de l'humide végétal que la mer y dépose
 elle-même, ou du moins qu'elle y nourrit par
 les sels dont elle est imprégnée. Cet élément si
 terrible pour tous les êtres vivans qu'il n'a pas

mélancolie ;
des vapeurs ,
poitrine , &
qui peuvent
tion cutanée ;
ans un verre
ment de tous
rsel pour les
on invincible
duction tire
immondices

es de la mer ;
de la terre ,
élémens s'en
utre : car les
qu'il y a de
les mers , s'il
offrirait peu-
oins aride &
u Groënland.
e le flot & le
ne sont pas
s doute l'in-
her y dépose
nourrit par
et élément si
qu'il n'a pas

onçus dans son sein , crée & produit aussi ses vé-
étaux dont il entretient la plupart des animaux qui
habitent , puisqu'ils ne vivent pas tous les uns des
autres. Ces grottes & ces campagnes sont toujours
vertes , que l'imagination des Poëtes nous fait voir
dans le Palais de Thétis , ne sont donc pas une
pure fiction , mais une exagération des richesses
que la Nature recèle & conserve au fond du lit
des mers , comme un dépôt qu'elle doit rendre
un jour. Qui sait même si parmi les bois flottans
dont les mers glaciales couvrent les rivages du
Nord aux environs du Pôle , il n'en est point
quelque espèce qui soit née dans ce vaste élément ;
& si les branchages que les pêcheurs enlèvent quel-
quefois avec beaucoup de peine dans leurs filets
rompus , n'appartiennent pas à des arbres enracinés
au fond de l'Océan ?

Quoi qu'il en soit de ces conjectures , la mer a
des gazons : on en trouve sur les côtes du Groën-
land , qui sont hérissés d'une herbe longue &
ameuse , mais dont les nombreuses racines servent
moins à la nourrir qu'à l'ancrer à la terre. Ces
racines s'attachent aux rochers & s'entortillent
autour des pierres & des moules , par tant de
écueils & de replis , que les tempêtes , qui brisent
les vaisseaux , ne peuvent souvent arracher de sa
place une poignée de gazon. Il y a des plantes

Groënland.

marines qui croissent auprès des côtes : « J'en ai compté, dit M. Crantz, plus de vingt sortes depuis la longueur d'un demi-pouce jusqu'à un pied. » Plus on avance dans la mer & plus elle a de profondeur, plus les plantes qu'on y trouve sont longues & larges. Les unes & les autres, celles qui sont loin ou près de la terre, sont couvertes d'une multitude d'animalcules, ou d'insectes presque invisibles; mais avec la différence qu'on ne reconnaît ces animaux, dans les plantes éloignées des terres, qu'à la trace de leurs dents, par les trous dont les feuilles sont criblées. Les plus petites, qui viennent au bord des côtes, ont une espèce de pédicule qui ressemble à la cosse des pois ou des fèves & qui est rempli de petits grains noirs : mais comme l'Observateur déjà cité, n'a jamais vu des grains prendre une consistance qui annonce la maturité, il conclut qu'ils ne contribuent point à la propagation de la plante, & qu'elle tire son germe reproductif d'une espèce de glaire qui l'enveloppe.

Quelques-unes de ces plantes ressemblent aux feuilles de chênes, d'autres au chaume ou à la javelle des pois secs, à des boucles de cheveux, à des plumes de paon. Mais les gazons de mer, qui croissent loin du bord, ont à-peu-près la forme

Groënland.

e l'algu
entrelac
omme l
ur du b
eurs br
raife de
reufe de
it mind
eux ou
galemen
ied &
es longu
uille a
eux for
niere un
conde
lement
nangent
n hiver
es Euro
ourrir
ournit
uille ro
ante, qu
e présen
Tels s
a pu dé
glaces, C

ôtes : « J'en a
 e vingt sortes,
 ouce jusqu'à un
 ner & plus elle
 qu'on y trouve
 & les autres
 la terre, font
 malcules, on
 avec la diffé-
 nimiaux, dan
 u'à la trace de
 es feuilles font
 viennent a
 e de pédicula
 ou des feves
 s noirs : mais
 a jamais vu de
 ui annonce la
 ontribuent par
 & qu'elle tire
 e de glaïre qui
 ressemblent au
 aume ou à la
 s de cheveux,
 zons de mer,
 u-près la forme

e l'algue qui couvre les étangs. Ces plantes
 entrelacent par le mouvement des vagues
 comme la corde d'un cable, souvent de la gros-
 seur du bras d'un homme, à la longueur de plu-
 sieurs brasses. Il y en a qui ressemblent à de la
 raïse de veau. Les plus grosses ont une tige
 creuse de deux ou trois brasses de long, tout-à-
 fait minces à la racine, leur tige croît jusqu'à
 deux ou trois pouces d'épaisseur. La feuille est
 également longue de deux à trois brasses, sur un
 pied & demi de largeur. Une autre espèce de
 ces longues plantes, a une tige plate qui sépare la
 feuille au milieu. Quand on sèche à l'ombre ces
 deux sortes de plantes, il se cristallise sur la pre-
 mière un sel très-fin en longs filets; & sur la
 seconde une espèce de sucre. C'est vraisemblable-
 ment l'*alga saccharifera*, que les Islandais
 mangent, avec du beurre. Les brebis la broutent
 en hiver, & les Groënlandois, non plus que
 les Européens, ne dédaignent pas de s'en
 nourrir quand ils manquent de vivres. La mer
 fournit encore au Groënland une espèce de
 feuille rouge & verte, fort tendre & rafraîchis-
 sante, qu'on y mange en salade, pour se guérir ou
 se préserver du scorbut.

Tels sont à-peu-près les végétaux que l'homme
 a pu découvrir au fond d'une mer couverte de
 glaces. C'est sur-tout dans l'Histoire d'un pays aride

Groënland.

& désert comme le Groënland, qu'il est permis de ne rien laisser échapper de ce que la Nature y dérober aux outrages de l'hiver; quand on n'a point de choix à faire, il faut tout recueillir.



LE G
pour air
qu'elle
le vêtir
C'est de
une fat
mais les
société
des dang
des ren
coupés p
bientôt
passager
commar
pénible
toujour
& sang
qu'à no
des hor
santes,
où nou
landois

CHAPITRE II.

Bêtes, Oiseaux & Poissons:

LE GROENLAND, cette terre marâtre, a mis, Groënland.
pour ainsi dire, tous ses habitans en guerre, lorsqu'elle n'a donné à l'homme pour le nourrir & le vêtir, que la chair & la peau des animaux. C'est donc là qu'il naît carnassier & meurtrier par une fatale nécessité; c'est dans ces sortes de climats les plus inhabitables, qu'a dû commencer la société entre des chasseurs ou des pêcheurs, que des dangers & des besoins communs, mais sur-tout des rencontres fréquentes en des lieux resserrés & coupés par les glaces & les eaux, auront sans doute bientôt réuni & fait passer d'un état d'hostilités passagères à la stabilité d'une paix que semble commander & maintenir un genre de vie laborieux, pénible & misérable. Les Groënlandois, quoique toujours armés, ne sont pas cependant inhumains & sanguinaires; ce caractère odieux n'appartient qu'à nos sociétés policées, où l'on verse le sang des hommes sans aucune de ces extrémités pressantes, & de ces hafards imprévus & inévitables où nous jette malgré nous la Nature. Le Groënlandois est pêcheur, parce que la terre lui refuse

RALE

qu'il est pe
de ce que
de l'hiver;
re, il faut to



Groënland. des grains & des fruits; il est chasseur, parce que la faim le met aux prises avec l'ours, qui l'attaque souvent, ou lui dispute les rennes: car ce sont à-peu-près les animaux qu'on trouve le plus fréquemment dans les pays glacés.

Cependant on voit aussi une grande quantité de lièvres dans le Groënland; ils y sont toujours blancs, & non pas seulement en hiver comme dans la Norwège où l'on observe qu'ils sont gris en été. Cette espèce féconde qui multiplie beaucoup dans tous les pays, est en général grosse & même assez grasse au Groënland, quoiqu'elle n'y vive que d'herbe & d'une mousse blanche, qui peut avoir quelque influence sur la couleur des animaux qui s'en nourrissent: mais elle ne leur donne pas sans doute un goût bien exquis; car les Groënlandois ne font aucun cas du lièvre.

Le renne est le daim du Nord, dans l'un & l'autre hémisphère. Cet animal est sauvage au Groënland: timide & fuyard, il sent le chasseur, avant d'en être apperçu, sur-tout quand le vent souffle & vient de l'homme à lui. Les plus forts rennes sont de la grosseur d'une genisse de deux ans. Leurs bois ressemblent aux cornes d'un bouc, si ce n'est qu'ils sont tout unis & de la largeur de la main à la cime; ils les perdent chaque année au printemps. Tandis qu'ils ont la corne tendre, leur poil est comme une laine douce qui tombe

bientôt,

bientôt.
mal ma
vaut pa
& sa pe
Anderfo
land, c
mieux le
& fourr
Dans ce
vallons,
& cherc

Il y a
mais les
chasse qu
& les en
terrain,
occuper,
de tourb
maine po
puis ils j
des passag
& les tuai
les relanç
es bêtes
ous, les d
Mais, de
a poudr
ont furien
Tom

chasseur, parce
ours, qui l'as
nnes : car ce
rouve le plus
nde quantité
sont toujours
hiver comme
u'ils sont gris
multiplie beau-
éral grosse &
oiqu'elle ny
blanche, qui
couleur des
elle ne leur
exquis ; car
du lièvre.
dans l'un &
sauvage au
le chasseur ;
uand le vent
es plus forts
iffe de deux
s d'un bouc,
a largeur de
chaque année
orne tendre,
e qui tombe
bientôt,

bientôt. Ce poil renaît, d'abord très-court ; l'ani-
mal maigrit alors, sa peau devient mince & ne
vaut pas grand chose. En automne, il reengraisse,
& sa peau s'épaissit. C'est par cette alternative, dit
Anderson dans son *Histoire Naturelle du Groën-
land*, que tous les animaux du Nord supportent
mieux les extrémités du froid & du chaud, gras
& fourrés en hiver, légers & secs durant l'été.
Dans cette saison, ils broutent l'herbe tendre des
vallons, & dans l'autre, ils creusent sous la neige,
& cherchent la mousse des rochers.

Il y avait jadis beaucoup de rennes à *Ball'river* :
mais les Groënlandois les ont détruits par une
chasse qui était une sorte de battue. Les femmes
& les enfans gardaient une certaine enceinte de
terrain, & dans les intervalles qu'ils ne pouvaient
occuper, ils dressaient des troncs d'arbres couverts
de tourbe, & assez approchans de la figure hu-
maine pour en imposer à des animaux peureux ;
puis ils poussaient les rennes dans des défilés &
des passages étroits, où les hommes les attendaient
& les tuaient à coups de fleches : ou bien les femmes
les relançaient vers les bords de quelque baie, d'où
les bêtes voulant se sauver dans l'eau, mouraient
sous les dards ou les harpons des chasseurs apostés.
Mais, depuis que ces peuples ont des balles & de
la poudre pour chasser les rennes au fusil, ils en
ont furieusement éclairci l'espèce ; car ils préfèrent

Groënland.

loge, & la trappe est bouchée. Ils ont aussi des ^{Groënland.} lacets de baleine qu'ils cachent autour d'un trou creusé dans la neige & rempli de mets friands pour le renard; quand il y vient manger, le Groënlandois, caché dans une hutte de neige, serre le lacet & l'animal est étranglé. Moins rusé peut-être qu'en Europe, ou sans doute plus affamé, le renard donne encore dans d'autres pièges, & tombe souvent dans des fossés profondes qu'on a faites exprès & couvertes de neige, où l'on a mis quelque appât. Les Groënlandois trouvent un double profit à prendre des renards; car, outre la peau qu'ils en vendent fort cherement; sur-tout celle des bleus; ils en mangent la chair préférablement à celle des lièvres.

Tous ces animaux ne sont qu'utiles à l'homme: mais il y en a par-tout qui lui disputent, sinon l'empire de la terre, au-moins le droit exclusif d'y faire du ravage, destructeurs & voraces comme lui. Dans le Groënland, ce sont les ours qui sont féroces & méchans. Ils ont la tête étroite & oblongue, comme le chien, & l'on dit qu'ils aboient tout aussi bien que lui. Leur poil est blanc, long & doux comme de la laine; ils sont plus gros que les ours noirs: on en voit souvent de six à neuf pieds de longs; leur chair est blanche & grasse, d'un goût de mouton, & fort au gré des Groënlandois. La graisse d'ours est très-bonne

pour apprêter le poisson ; celle des pattes est em-
 Groënland. ployée dans la médecine. Cet animal court sur la
 glace après les veaux marins & les baleines mortes ;
 il attaque le lion de mer ; mais ce monstre, dont
 le nom porte par-tout l'idée de la force & de
 la terreur, se défend vigoureusement sur tous les
 élémens, & même sur mer il vient à bout de
 l'ours. Celui-ci, loin de craindre l'homme, & non
 content de se tenir en défense, ose affronter,
 entre les glaces qu'il traverse à la nage, un bateau
 de Pêcheurs, & souvent plus d'un Groënlandois
 perd la vie dans ce combat. Quand l'ours est pour-
 suivi sur les eaux, il plonge & nage sous la
 glace. Lorsqu'il est à terre, il vit d'oiseaux, en
 mange les œufs, & si la faim le presse, il dévore
 les hommes & déterre les cadavres. En hiver,
 il se claquemure dans les crevasses des rochers,
 ou s'enfêvelit dans la neige, jusqu'à ce que le
 soleil l'attire hors de sa tanière. C'est alors qu'il
 lèche par l'odeur du veau marin, il en va piller
 la chair jusque dans les cabanes des Groënlandois.
 Mais ceux-ci criant aussi-tôt après l'ours ravisseur,
 lui donnent la chasse avec leurs chiens, l'envie-
 ronnent armés de lances, le terrassent & le
 tuent, non sans risque de leur propre vie.

Ces peuples disent aussi qu'ils ont vu des ours
 noirs, dont la peur exagère la taille, jusqu'à leur
 donner six brasses de hauteur. Ils parlent encore

d'une
 grand
 pten
 sont-
 comm
 glaces
 Le
 voisés
 qui r
 sont l
 très - e
 Groën
 Certe
 rien à
 dans le
 ploie,
 Les Gr
 depuis
 ce brill
 chez e
 maîtres
 faim le
 peau p
 leurs ha
 Il n'y
 land. En
 Danema
 maux e

d'une espèce de tigre blanc tacheté de noir , aussi
 grand qu'un veau , disent-ils, mais aucun Euro-
 péen n'en a jamais vu dans leur pays. Peut-être
 font-ce quelques-uns de ces ours tigrés, qui
 communiquent du Groënland à l'Islande par les
 glaces.

Les Groënlandois n'ont d'autres animaux appri-
 voisés qu'une espèce de chien de moyenne taille,
 qui ressemble extrêmement au loup. La plupart
 sont blancs, quoiqu'il y en ait d'un poil noir
 très-épais. Si l'ours & le renard aboient dans le
 Groënland, en revanche le chien y hurle & grogne.
 Cette espèce, stupide en ce pays-là, ne sert de
 rien à la chasse, pas même pour pousser les ours
 dans le leurre ou le piège. Mais aussi l'homme l'em-
 ploie, au défaut de chevaux, à tirer des traîneaux.
 Les Groënlandois attellent à ces sortes de voitures,
 depuis quatre chiens jusqu'à dix, & vont dans
 ce brillant équipage se faire des visites, ou traîner
 chez eux leur pêche sur la glace. La plupart des
 maîtres mangent leurs chiens, pour peu que la
 faim les y pousse; mais tous en prennent la
 peau pour couverture de lit, ou pour en border
 leurs habits.

Il n'y a point de troupeaux à laine, au Groën-
 land. En 1759, un Missionnaire y transporta du
 Danemarck, trois brebis avec un bélier; ces ani-
 maux ont réussi à donner deux ou trois petits

Groënland.

chaque année. De *New-herrhut*, où cette race avait été transplantée, on en a envoyé quelques agneaux à *Lichtenfels*; pour y provigner. Ce sont deux maisons de la Mission des Freres Moraves. Ils ont mangé tous les ans de ces animaux, & chaque hiver il leur en reste dix. Il faut que l'herbe soit aussi nourrissante en ces cantons qu'elle y est rare & courte; puisque trois agneaux venus d'une seule portée en hiver, y sont plus gros dans l'automne suivant, qu'un mouton d'un an ne l'est en Allemagne, & puisqu'on a tiré d'un seul bélier jusqu'à vingt livres de suif & soixante-dix livres de viande. La chair de ces animaux a peu de maigre; mais la graisse en est si bonne & si délicate, qu'on la mange avec plaisir & sans en être incommodé. Les nouveaux Missionnaires ont vécu fort bien de leur petit troupeau, sur-tout depuis que les rennes sont devenus rares. Ils auraient de quoi faire pâturer jusqu'à deux cens moutons, sur la petite plaine, qui est autour de leur maison de *New-herrhut*; mais seulement pour quatre mois d'été. Pendant huit grands mois d'hiver, ils seraient obligés de tirer du fourrage de quelques cantons autrefois habités par les Groënlandois, & maintenant abandonnés: il faudrait le faire venir par eau, & ce serait avec tant de peine, qu'ils se sont réduits à ne garder que dix bêtes à laine, pour perpétuer la race.

On te
de Good
côtaient
moins di
cochons;
Groënlan
ils les exp
dont ils co
de renom
mestibles
hommes.

Peut-il
sans végé
nourrir se
portion d
que peu c
plus comm
du Nord,
ce climat
en hiver
de ses plu
c'est qu'il
pour en p
gris que
cet oiseau
des mûrie
il ne s'éloi
mais lorsc

On tenait autrefois des vaches à la Colonie de *Goodhaap* ; on s'en est défait, parce qu'elles coûtaient trop de dépenses & de soins. Il serait moins dispendieux d'y élever des chèvres & des cochons ; mais ces animaux font tant de dégât aux Groënlandois, soit en pillant leurs provisions quand ils les exposent à l'air, soit en rongant les peaux dont ils couvrent leurs maisons, qu'on a été obligé de renoncer à la ressource dont ces espèces comestibles pouvaient être pour la subsistance des hommes.

 Groënland.

Peut-il y avoir beaucoup d'oiseaux dans un pays sans végétaux ? C'est la terre qui par-tout doit nourrir ses habitans ; elle n'est peuplée qu'à proportion de sa fécondité. Le Groënland n'aura donc que peu de volatiles. L'oiseau qu'on y trouve le plus commun, est celui qu'on appelle *la perdrix du Nord*, qui ne fréquente guères en effet que ce climat froid & les glaces des Alpes. Il est blanc en hiver, & gris en été ; non que la couleur de ses plumes change, comme on l'a débité, mais c'est qu'il les perd dans le printemps & l'automne pour en prendre de nouvelles : il ne lui reste de gris que le bec & le bout de la queue. En été, cet oiseau vole sur les montagnes où il trouve des mûriers sauvages dont il mange les feuilles : il ne s'éloigne pas de la neige, car il aime le froid ; mais lorsqu'elle est trop abondante en hiver, il

 Oiseaux.

Groënland.

se rapproche des bords de la mer où les grands vents balayant les rochers, lui découvrent un peu de terre qui peut lui fournir de la nourriture. Les hommes toujours prêts à tourner à leur profit l'industrie de tous les autres êtres, le prennent & le mangent alors qu'il est le plus gras & d'un goût exquis.

On raconte des merveilles de sa prévoyance, entr'autres, qu'il ramasse des provisions pour l'hiver, dans son nid perché sur les plus hautes cimes des rochers. Quelques-uns disent qu'à l'approche des grands froids, il remplit & gonfle son jabot de nourriture, & va s'enfoncer sous un lit de neige où il vit & végète, peut-être dans un long sommeil, de la substance dont il s'est pourvu. Mais si les perdrix du Nord pouvaient se sustenter à si peu de frais, on ne les verrait pas tout l'hiver voler en troupe, & chercher leur subsistance sur les montagnes. Elles ont si peu de cet esprit, qui veille sur la conservation des individus de toute espèce, qu'au-lieu de se percher sur les branches ou les pierres qui couvrent des pièges qu'on leur tend, elles vont se jeter dans le piège même. On a de plus observé que lorsqu'elles voient un homme qui les épie, loin de se cacher entre les pierres, elles se trahissent par le bruit qu'elles font en sortant la tête du trou. Dès que le Chasseur est à leur piste, la peur les aveugle au point qu'elles

l'attent
seleur
se trait
& sous
se tapi
cette s
n'en m
la seul
plus de
chaud.
brûlan
sèches
cule ?
tinct n
croit e
pris un
stupide
à l'atte
oiseaux
rant l'é
gris de
est bla
ravisse
qu'elle
ainsi d
la Prov
ou la r
& son

où les grands
 vrent un peu
 a nourriture,
 à leur profit
 le prennent
 gras & d'un
 prévoyance,
 ons pour l'hi-
 s hautes cimes
 à l'approche
 nffe son jabot
 ous un lit de
 dans un long
 s'est pourvu
 nt se sustenter
 as tout l'hiver
 ubstistance sur
 et esprit, qui
 idus de toute
 r les branches
 ges qu'on leur
 piège même,
 lles voient un
 her entre les
 bruit qu'elles
 e le Chasseur
 point qu'elles

l'attendent dans l'endroit même où l'œil de l'Oi-
 seleur semble les arrêter, ou n'en sortent qu'en Groënland.
 se traînant d'une aile tremblante jusqu'à ses pieds
 & sous sa main. On les voit pourtant en hiver
 se tapir sur la neige pour se cacher; comme si
 cette saison leur donnait plus de jugement qu'elles
 n'en montrent en été: ce ne serait pas au reste
 la seule espèce de créatures en qui l'on verrait
 plus de génie durant le froid que dans le grand
 chaud. Combien d'Auteurs écrivent des pages
 brûlantes dans les temps de glace, & des phrases
 sèches & froides durant les ardeurs de la can-
 icule? Quant à l'oiseau du Nord dont tout l'in-
 stinct n'est que le fruit de ses besoins, M. Crantz
 croit en pieux Missionnaire que la Providence a
 pris un soin marqué de conserver cette espèce
 stupide. La couleur de ses plumes, dit-il, supplée
 à l'attention qui lui manque, pour se dérober aux
 oiseaux de carnage, dont il serait la proie: du-
 rant l'été le peu de plumage qui lui reste est d'un
 gris de la couleur des rochers, & dans l'hiver il
 est blanc comme la neige; de sorte que l'oiseau
 ravisseur ne peut distinguer la perdrix, de la place
 qu'elle occupe. Mais n'est-ce pas abuser, pour
 ainsi dire, de la confiance même qu'on doit à
 la Providence, que de pousser si loin le système
 ou la manie des causes finales? Quand la Nature
 & son Auteur ont voulu que les hommes, les

Groëland. monstres & les oiseaux carnassiers vécutent & peuplassent, sans doute plus d'une proie a été assignée ou livrée à leur faim meurtrière. Ce n'est pas à nous qui détruisons tout, & qui sommes les tyrans de la terre, à prêter à la Divinité des desseins de bienfaisance que nous démentons sans cesse par nos cruautés; à moins que nous ne prétendions soustraire la perdrix à l'œil du vautour, pour la réserver sans partage à notre voracité.

Cependant M. Crantz, dont le zèle cherche par-tout des traces de l'esprit immortel & conservateur, qui veille sur les êtres périssables, a peut-être raison de reconnaître cette vigilance universelle dans la conformation de l'oiseau dont il nous donne l'histoire. C'est en effet dans l'organisation de chaque espèce, que sont les semences de vie & de mort de tous les individus, & la raison suffisante de leur durée. Ainsi, quand on observe que la perdrix du Nord a les ongles des pieds garnis d'une sorte de bourlet épais & revêtu d'une plume qui ressemble à la laine, on a droit de présumer, avec notre sage Missionnaire, que ce duvet est une sorte de fourrure créée exprès contre le froid. Quand on voit que les doigts de ce même oiseau ne sont pas entièrement séparés ni privés de la membrane qui désigne les oiseaux aquatiques, on peut imaginer que c'est pour lui donner la facilité de nager, en cas qu'il ait à traverser des lacs ou

des bra
son vol
dire, à
& nage
d'en être
des en
la libert
habitans
deux he

Le G
coquilla
font bon
est enco
chantres
& de la
Parmi ce
moineau
avec un
chante e
qu'il soi
qui est
& verm
de grua
chambre
quelque
comme
pète à
Une tro

des bras de mer trop larges pour la portée de son vol. Cette espèce appartient donc, pour ainsi dire, à trois élémens, puisqu'elle marche, vole, & nage tout-à-tour. C'est le moyen, ce semble, d'en être plus libre, si elle ne trouvait par-tout des ennemis. Mais cet oiseau porte l'amour de la liberté, qui paraît si vif & si naturel chez les habitans de l'air, jusqu'à mourir de douleur en deux heures de temps dès qu'il est pris.

Groënland.

Le Groënland a des bécassines, qui vivent des coquillages que la mer jette sur ses bords. Elles sont bonnes à manger, mais très-petites. Ce pays est encore visité dans la belle saison par quelques chantres des bois, quand il y a de la verdure & de la cueillerée pour les attirer & les retenir. Parmi ces jolis oiseaux, une espèce ressemble au moineau, plus grande cependant & plus belle, avec un chant très-agréable. Un autre oiseau qui chante encore mieux, approche de la linote, quoiqu'il soit plus petit : on le distingue à la tête qui est en partie d'un rouge couleur de sang vif & vermeil. On peut l'apprivoiser & le nourrir de gruau durant l'hiver, mais la chaleur des chambres l'érouffe & le suffoque. Il en vient quelquefois des vols entiers à bord des vaisseaux, comme un nuage poussé par les vents de tempête à quatre-vingt ou cent lieues de la terre. Une troisième sorte de petits oiseaux du Groën-

land, est le hoche-queue, que les Norwégiens
 Croënland. appellent *steensquette*, & les Gascons *batti-couette*.
 Il se nourrit de vers. Les Groënlandois prétendent
 que la plupart de ces oiseaux habitent pendant
 l'hiver dans les trous des rochers. Mais il est pro-
 bable qu'au Nord, encore plus que dans nos climats
 tempérés, les oiseaux sont les fidèles messagers
 du soleil qu'ils devancent au printemps & suivent
 en automne, cherchant toujours la verdure qui
 naît sous ses pas.

Quant aux oiseaux étrangers, les Européens
 ont tenté de transporter au Groënland des pigeons
 & de la volaille, mais ils font d'une trop grande
 dépense. Il serait plus aisé d'y élever des canards
 domestiques, s'ils ne se hasardaient trop avant
 dans la mer, & ne risquaient d'être emportés par
 les vagues dans les gros temps.

Quoique l'espèce volatile soit rare & peu nom-
 breuse en ces climats stériles & glacés, on y voit
 pourtant des oiseaux de proie : mais c'est qu'ils
 vivent de toutes les espèces d'oiseaux, amphibies,
 terrestres, ou marins. Il y a, par exemple, des
 aigles d'un brun foncé, dont les ailes déployées
 ont jusqu'à huit pieds de longueur. Le roi des
 airs, l'aigle veille du haut des rochers sur la terre
 & sur les eaux, & sitôt qu'il voit quelque proie
 s'élever de l'un ou l'autre élément, il fond sur
 elle & l'emporte en son aire. Quelquefois même

il enlève
 qui jou
 L'aigle
 ou tache
 oiseaux
 sans dou
 les mon
 landois
 considér
 qui leur
 qu'ils de
 trouvent
 naire, il
 lages qu
 rochers
 ils les av
 ciles à t
 landois
 besoin d
 pêcher à
 une esp
 dans l'ai
 tempête.
 Autan
 land, au
 qu'on y
 uhe men
 les jamb

Norwégiens
batti-couette,
bis prétendent
tient pendant
mais il est pro-
ans nos climats
les messagers
mps & suivent
verdure qui

es Européens
d des pigeons
trop grande
r des canards
t trop avant
emportés par

e & peu nom-
és, on y voit
is c'est qu'ils
, amphibies,
exemple, des
les déployées

Le roi des
rs sur la terre
uelque proie
, il fond sur
uefois même

il enlève avec ses serres un jeune veau marin,
qui jouait sur la surface d'une mer tranquille. Groënland.
L'aigle partage son empire avec des faucons gris
ou tachetés comme certaines poules blanches. Ces
oiseaux de rapine ne sont pas en grand nombre,
sans doute faute de proie, & vivent retirés dans
les montagnes. Mais, d'un autre côté, les Groën-
landois sont infestés par des nuées de corbeaux,
considérablement plus grands que les nôtres, &
qui leur volent tout, jusqu'au cuir de leurs canots,
qu'ils déchirent & qu'ils dévorent, quand ils ne
trouvent pas autre chose à manger. Pour l'ordi-
naire, ils vivent d'insectes de mer ou de coquil-
lages qu'ils emportent & laissent tomber sur les
rochers pour les casser : mais s'ils ont grand'faim,
ils les avalent tout entiers. Ces corbeaux sont diffi-
ciles à tuer à la volée; c'est pourquoi les Groën-
landois les prennent dans des pièges; car ils ont
besoin de leurs plumes au défaut de baleine, pour
pêcher à la ligne. Lorsqu'on les voit voler avec
une espèce d'inquiétude, & faire grand bruit
dans l'air, c'est un présage de vent de Sud & de
tempête.

Autant la terre manque d'oiseaux au Groën-
land, autant la mer en abonde. Les poules d'eau Oiseaux
qu'on y voit, ont les doigts des pieds joints par aquatiques.
une membrane, comme les pattes d'oie. Elles ont
les jambes placées & retirées en arrière, ce qui

les rend pesantes pour marcher , mais très-propres
Groënland. à nager : car les rames doivent être au bout &
non au milieu du bateau. Le plumage épais &
ferré de ces oiseaux , joint à la graisse qu'ils ont
entre cuir & chair , & à l'abondance du sang , sert
à les garantir du froid , & les aide en même-temps
à se soutenir sur l'eau , parce que cette maniere
d'être leur donne à proportion plus de volume
que de poids. Ils nagent & volent toujours contre
le vent , de peur de déranger leurs plumes dont
la position est destinée , ce semble , par la Nature ,
à leur faire éviter les dangers & franchir les obs-
tacles qu'ils rencontrent devant eux. De même
que l'eau coule sous leurs plumes , les balles y
glissent. C'est une cotte de mailles qui leur couvre
la poitrine & les flancs. Il y a de ces poules qui
ont trois doigts au pied ; d'autres en ont un qua-
trieme de plus , mais très-court. Il y en a dont
les ailes courtes exigent qu'elles habitent plus sou-
vent l'eau que l'air , & les disposent mieux à nager
qu'à voler.

La plupart des oiseaux de mer sont distingués
& classés par le bec , que les uns ont large dentelé ,
comme le canard , & les autres rond & pointu
comme le *halok* : mais tous sont conformés d'une
maniere adaptée à leurs besoins. Ceux qui ont
de longues ailes , & ne peuvent plonger pour
chercher leur proie , obligés de l'attendre sur la

surfac
croch

Par

vage ,

pays

vient

des ce

faire

elle re

En

égale

l'eau d

large

mestie

sur la

des ét

qu'on

cendré

Le

le can

Par

est po

qu'une

les Na

plumis

leures

quable

déplai

surface des eaux, ont en revanche un bec long & crochu pour la mieux saisir.

Groënland.

Parmi cette espèce, on peut ranger l'oie sauvage, qui est grise, plus connue encore dans les pays plus chauds que dans le Groënland. Elle y vient cependant à l'entrée de l'été, probablement des côtes de l'Amérique les plus voisines, pour faire ses œufs & nourrir les petits, puis en hiver, elle retourne aux lieux de sa naissance.

En second lieu viennent les canards sauvages, également propres à vivre dans la mer & dans l'eau douce. Il y en a de deux sortes, l'une au large bec, qui ressemble assez à nos canards domestiques; & l'autre au bec pointu avec une touffe sur la tête. Ces deux espèces font leurs petits sur des étangs d'eau douce. Une troisième espèce, qu'on appelle *Oie d'Ecosse*, est de couleur gris-cendré, & à gorge noire.

Le *faisan de mer* est un oiseau plus petit que le canard; il a le dos gris & le ventre blanc.

Parmi les canards ou poules d'eau, il n'en est point de plus beau ni de plus utile à l'homme qu'une certaine espèce noire & distinguée chez les Naturalistes par son duvet; ils l'appellent *Anas plumis mollissimis*. Sa chair supplée aux meilleures viandes; singularité d'autant plus remarquable que toutes les poules d'eau ont un goût déplaisant d'huile & de poisson: son duvet sert

Groënland.

à garnir des vestes aux Groënlandois , & même aux Européens : enfin ses œufs se mangent en très-grande quantité aux mois de Juin & de Juillet. Mais c'est pour son *édredon* que ce canard est le plus recherché. L'*édredon* est le duvet qu'on trouve dans le nid de ces tendres oiseaux : ils se l'arrachent à eux-mêmes pour en faire un lit plus chaud à leurs petits : exemple touchant de cet amour maternel que la Nature inspire & répand au milieu même des glaces du Nord ; de cet amour, que rien n'altère dans les animaux, tandis qu'il dégénère & s'éteint chaque jout parmi les hommes. Mais ce duvet des nids est mêlé d'ordure & de saletés : on le purge dans un crible fait comme une harpe, dont on frappe les cordes avec une baguette de façon que ce qu'il y a de sale & de pesant touche & passe à travers le crible, & qu'il ne reste au-dessus que la plume fine & légère.

Il y a deux sortes de poules d'eau dans le Groënland. On connaît l'une de ces espèces nommée en Groënlandois *mittek*, à la femelle, dont les plumes jaunes bordées de noir paraissent grises de loin, & au mâle, qui a le dos blanc & le ventre noir, la tête tirant sur le violet, & le col blanc. L'autre espèce, appelée *Kingalik*, est remarquable par une protubérance à dents de peigne qui lui croît sur le bec entre les narines, & qui est

est d'un
& le
blanche
d'oiseau
ordinaire
fort nor
qui est
on les v
paies ve
nourritu
ls revie
passer la
ours des
& rarem
orce du
e les o
C'est alo
de quelq
& l'on va
ont que
e gazon
neres su
La seco
uée de
les plus
espèces
ouleur,
ens mêla
Tom


ALE

, & même
nangent en
Juin & de
ne ce canard
duvet qu'on
seaux : ils se
re un lit plus
chant de cet
re & répand
ord ; de cer
maux, tandis
ut parmi les
nélé d'ordure
un crible fait
e les cordes
qu'il y a de
à travers le
ue la plume
eau dans le
espèces nom-
emelle, dont
taissent grises
blanc & le
ter, & le col
alik, est re-
nts de peigne
ines, & qui
est

est d'un jaune orangé. La femelle en est brune,
& le coq tout noir, excepté les ailes qui sont
blanches & le dos marqueté de blanc. Ces sortes
d'oiseaux de mer sont plus grands que le canard
ordinaire, & ceux de la première espèce sont
fort nombreux. Il en paraît très-peu dans l'été,
qui est la saison de leurs amours. Mais en hiver
on les voit par troupes, dès le matin, voler des
baies vers les îles, où ils vont chercher leur
nourriture, c'est-à-dire des coquillages, & le soir
ils reviennent à leurs paisibles demeures pour y
passer la nuit. Leur vol suit ordinairement les dé-
ours des eaux qui séparent & baignent les îles,
& rarement volent-ils sur la terre, à moins que la
force du vent, sur-tout quand il souffle du Nord,
les oblige à se tenir sous l'abri des terres.
C'est alors que les chasseurs tirent sur ces oiseaux,
de quelque pointe de terre avancée dans la mer,
& l'on va les pêcher sur des canots; ceux qui ne
sont que blessés plongent au fond, avec un peu
de gazon de mer dans leur bec, & ne reviennent
qu'après quelques heures sur l'eau.

~~_____~~
Groënland.

La seconde classe de poules de mer est distin-
guée de la première par un bec pointu & des
ailes plus courtes. Elle fournit une grande variété
d'espèces pour la forme & la grosseur : quant à la
couleur, le fond en est blanc ou noir, avec diffé-
rents mélanges.


 Sous cette classe est une sorte de plongeon, que Groënland. les Groënlandois appellent *Tuglek*, de la couleur d'un étourneau, & de la grosseur d'un coq-d'inde. Ses plumes sont blanches sous le ventre, & d'un noir parfemé de blanc sur le dos : son col est verd, avec un collier rayé de blanc ; son bec est étroit & pointu, épais d'un pouce & long de quatre. Il a deux pieds de longueur, de la tête à la queue, & cinq pieds environ, les ailes déployées. Ses jambes sont grandes, fort en arriere ; il a les pieds de l'oie avec un ongle ; ou forte d'ergot très-petit.

L'oiseau le plus approchant de celui-là, est celui que les Groënlandois appellent *Efaroikitfok*, nom qui signifie *la petite aile*. En effet, il a les ailes d'un demi-pied de long tout au plus, & si peu fournies de plumes qu'il ne peut voler : d'un autre côté ses pieds sont si loin de l'avant-corps & si panchés en arriere, qu'on ne conçoit pas comment il peut se tenir debout, ou marcher.

Après *la petite aile* vient *la courte langue*, ou l'*Okeitsok*. On appelle ainsi une poule de mer qui, n'ayant presque point de langue, garde un silence éternel. Mais en revanche elle a la jambe & le bec si longs qu'on pourrait l'appeller *la cigogne de mer*. Cet oiseau glouton dévore un nombre incroyable de poissons, qu'il va pêcher à vingt ou trente brasses de profondeur, & les avale tout

énti
 mên
 tue
 sa p
 gran
 cerc
 L
 être
 qu'o
 le p
 mais
 par t
 dos
 pon
 ses
 l'app
 land
 faiso
 dour
 plus
 mer
 cri r
 dois
 quan
 plue
 rapic
 L
 à la

entiers, quoiqu'il a un pied & demi de long, & même des cartellets larges d'un pied. On ne le tue ordinairement que quand il est occupé à faire sa pêche; car il a, pour veiller à sa sûreté, de grands yeux saillans & très-vifs, couronnés d'un cercle jaune & rouge.

Les trois oiseaux qu'on vient de décrire peuvent être mis dans la classe des *cormorans*. L'oiseau qu'on peut ranger le plus près de l'*okeitok*, est le plongeon, que les Latins appellent *Colymbus*, mais qui se distingue de l'espèce *aux courtes ailes* par un vol très-élevé. Il a la tête d'un gris-brun, le dos d'un gris-clair, & le ventre blanc. Sa femelle va pondre auprès des étangs d'eau douce, & garde ses œufs, même quand la place est inondée. On l'appelle l'*oiseau de l'été*, parce que les Groënois ne s'attendent point à l'arrivée de la belle saison, qu'ils n'aient vu cet avant-courreur. Sans doute il prend ses quartiers d'hiver en des pays plus chauds, de même que les autres poules de mer, dont le Groënois ne jouit qu'en été. Son cri ressemble à celui du canard, & les Groënois veulent peindre ce cri par le nom de l'oiseau, quand ils l'appellent *karfaak*. Sa voix présage la pluie ou le beau temps, selon que le ton en est rapide & rauque, ou doux & prolongé.

L'oiseau qu'on appelle au Groënois *Akpa*, à la grosseur d'un canard ordinaire, le dos d'un

noir de charbon , & le ventre blanc. Cette espèce
 Groënland. se tient en troupe bien avant sur la mer , & n'ap-
 proche des terres que dans les grands froids. Mais
 alors il en vient en si grand nombre , que les
 eaux , qui coupent les isles d'alentour , semblent
 couvertes d'un brouillard épais & noir. Les Groën-
 landois les tuent avec leurs javelots , ou les poussent
 sur la côte , de façon à les prendre avec la main ,
 parce que ces oiseaux ne peuvent ni courir , ni
 voler. On s'en nourrit durant les mois de Février
 & de Mars , du-moins à l'embouchure de *Ball-*
river ; car ils ne se trouvent pas indifféremment
 par-tout. Leur chair est la plus tendre & la plus
 nourrissante qu'il y ait parmi les poules de mer ,
 & leur plume est très-bonne pour garnir des vestes
 d'hiver.

A côté de l'*akpa* , les Naturalistes placent le
 pigeon de mer. Les Groënlandois l'appellent l'*oi-*
seau des courans , parce qu'il cherche sa proie où
 le courant est le plus fort. Il ressemble d'ailleurs
 à l'*akpa* , si ce n'est qu'il a moins de volume , &
 le bec coloré d'un beau vermillon , de même que
 les pieds , qui cependant deviennent gris en hiver ,
 comme le reste du corps.

Un oiseau très-approchant de ces deux-là ,
 mais plus petit encore , c'est le *perroquet de mer*.
 Il a le bec & la serre larges d'un pouce , si crochus
 & si tranchans , qu'il peut venir à bout du corbeau ,
 son ennemi capital , & l'entraîner avec lui sous

Feau. I
 roquet
 à-fait n

Le
 qu'il re
 que les
 feu de
 pas plu
 image d

Enfin
 de terre
 phobie ,
 car elle
 pour all
 pour ha

Une
 par la l
 cette ch
 plusieurs

miere e
 teurs ,
 noir cor
 de la g
 grosses
 mieres

ou gris,
 ces mo
 vers le l

Feau. Les Groënlandois connoissent un autre perroquet de mer, qu'ils appellent *Kallingak*, tout-à-fait noir, & gros comme un pigeon. Groënland.

Le moineau de mer, qui s'appelle ainsi, parce qu'il ressemble au moineau par le bec, cet oiseau, que les habitans de Terre-Neuve nomment l'*oiseau de glaces*, parce qu'il y habite toujours, n'est pas plus grand qu'une grive, & du reste a le plumage de l'*akpa*.

Enfin la bécassine de mer, qui, comme celle de terre, vit de petoncles, est une espèce d'amphibie, qui peut se sauver sur les deux élémens; car elle a deux doigts joints par une membrane, pour aller sur l'eau, & le troisième libre & séparé, pour habiter la terre.

Une troisième classe d'oiseaux marins est désignée par la longueur du bec & des ailes. A la tête de cette classe est la mouëtte, qui se subdivise en plusieurs sortes. Les Allemands appellent la première espèce *Bourguemestres*, & la seconde *Sénateurs*, peut-être parce qu'elles sont vêtues de noir comme ces Magistrats. Ces deux espèces sont de la grosseur d'un canard; deux autres, pas plus grosses qu'un pigeon, diffèrent encore des premières par la couleur du plumage, qu'elles ont ou gris, ou bleuâtre, ou totalement blanc. Toutes ces mouëttes ont le bec mince & long, arrondi vers le bout, avec un avancement comme le croc

Groënland,

d'un harpon, afin de bien ferrer leur proie. Des ailes très-longues leur servent à planer dans les airs, où ces oiseaux se tiennent quelquefois immobiles pour chercher à dévorer; dès qu'ils aperçoivent une proie, ils fondent dessus comme un faucon. Les mouëttes peuvent aussi plonger quelque-temps, mais restent rarement dans l'eau; à moins qu'ayant besoin de se reposer au milieu de leur vol, elles ne trouvent ni glaces, ni bois flottans. Elles se retirent plus volontiers dans le creux des rochers, où elles enlèvent le poisson que les vagues agitées ont jetté sur le sable.

La cinquième espèce de mouëttes est un oiseau que les Allemands appellent *MalleMike*, mot qui désigne son étourderie, parce qu'il se jette, comme les mouches, sur le corps des baleines mortes, au risque de s'y faire tuer par les pêcheurs. Du reste il approche rarement de la terre, mais on le trouve par nuées à quatre-vingt lieues en pleine mer, sur la trace des vaisseaux, pour attraper les débris de nourriture qu'on en jette; & quand il en a trop mangé, il les regorge, dit-on, pour les avaler de nouveau.

Une sixième espèce, plus singulière encore, est la mouëtte qu'on peut nommer *le Voleur de mer*; car elle poursuit les autres mouëttes, disent les matelots, jusqu'à ce que la peur leur ait fait rendre des excréments qu'elle prend à la volée pour états

ther u
La bal
y a de
n'étan
sur le
suite d
habiles
quelqu
ne man

Le
notre
le plus
jaune,
pied; c
azuré c

Com
enfans
meçon
tandis
tattare
des ro
approc
avec de
peur a
affreux.

Le c
est l'hi
hirond

cher une soif ardente, causée par la graisse de la baleine, dont elle s'est gorgée. Mais ce qu'il y a de vrai dans ce récit, c'est que cet oiseau, n'étant pas trop bon nageur, se plaît à voguer sur le gazon de mer, ou sur le bois flottant, à la suite des autres mouëttes, & quand celles-ci, plus habiles dans l'art de la pêche, laissent tomber quelque poisson de leur bec, le voleur de mer ne manque pas d'escroquer ce butin. Groënland

Le *Tattaret*, qui tire son nom de son cri, est notre mouëtte ordinaire: c'est le plus petit, mais le plus joli des oiseaux de cette classe. Il a le bec jaune, court & crochu, & trois ongles à chaque pied; du reste il serait tout blanc, s'il n'avait le dos azuré d'un bleu céleste.

Comme tous ces oiseaux suivent le hareng, les enfans du Groënland les attrapent avec un hampeçon, au bout duquel ils accrochent un poisson; tandis que la ligne est attachée à un fagot. Les tattarets font leurs nids par troupes, sur la cime des rochers les plus escarpés, & si quelqu'un approche de leur voisinage, ils se mettent à voler avec des cris perçans, comme s'ils voulaient faire peur aux gens, & les éloigner par ce bruit affreux.

Le dernier des oiseaux marins aux longues ailes est l'*hirondelle de mer*. Il est plus gros que notre hirondelle, mais du reste lui ressemble par la tête.

& par sa queue fourchue. Sa couleur est blanchâtre;
 Groënland. si ce n'est qu'il a une espèce de calotte, ou tache
 noire sur la tête. Son bec pointu est excessivement long, à proportion de sa grosseur. C'est un oiseau de passage, comme le tattare.

Il y a quelques autres sortes d'oiseaux dans le Nord & le Sud du Groënland, que nous n'avons pas, comme il y en a dans nos climats des espèces qu'on ne trouve point ailleurs. Les Groënlandois, qui vivent dans ces cantons reculés du Nord, où les Européens n'ont point de Colonies, disent qu'il leur vient tous les étés, du côté de l'Amérique, une sorte d'oiseaux très-approchans du pigeon. Ils arrivent par volées innombrables; ils sont si familiers qu'ils entrent dans les tentes; ce qui jette les Groënlandois dans la consternation; car ils s'imaginent, toutes les fois qu'un oiseau vient dans une cabane, qu'il y apporte un présage infailible de mort pour quelqu'un de ceux qui l'habitent. Ces peuples parlent encore d'une sorte d'oiseaux du Nord, qui se battent en l'air avec tant d'acharnement, qu'il en tombe une foule de morts dans les bateaux des pêcheurs.

Comment est-ce que la Nature pourvoit à la subsistance de ces différentes classes d'oiseaux aquatiques? sans doute c'est la mer qui les sustente tous: s'ils n'étaient pas obligés d'y chercher leur nourriture, on ne les verrait point vivre sur un élément où ils ne sont pas nés.

C'est
 que la
 terres
 de vivre
 pas des
 se nour
 marins,
 poissons
 ou qu'il
 de cour
 ger, &
 de ving
 sont les
 ne pou
 & leur
 petits
 bec à
 qui plo
 leur pro
 sous so
 baleines
 truisent
 certains
 oiseaux
 aux ma
 garantir
 tous &
 les airs.

est blanchâtre;
 te, ou tache
 est excessive-
 rosseur. C'est
 tarer.
 Teaux dans le
 nous n'avons
 ts des espèces
 Groënlandois,
 du Nord, où
 onies, disent
 té de l'Amé-
 ochans du pi-
 nbrables; ils
 es tentes; ce
 onsternation;
 qu'un oiseau
 te un présage
 de ceux qui
 e d'une sorte
 en l'air avec
 une foule de
 ourvoit à la
 iseaux aqua-
 les sustente
 hercher leur
 vivre sur un

C'est vraisemblablement à la rigueur des frimats ~~de~~ Groënland. que la plupart des oiseaux, engendrés dans les terres du Nord, doivent la nécessité où ils sont de vivre sur la mer. Mais tous ne s'entretiennent pas des mêmes substances : la classe des canards se nourrit en général des gazons de mer. Les oiseaux marins, de la seconde classe, mangent de petits poissons qu'ils dépècent avec leur bec tranchant, ou qu'ils avalent tout entiers. Ces deux classes ont de courtes ailes qui ne les empêchent pas de plonger, & d'aller chercher leur nourriture à plus de vingt brasses sous l'eau. Mais les mouëttes qui sont les oiseaux aquatiques de la troisième classe, ne pouvant plonger, avec leurs grandes ailes & leurs longues queues, se nourrissent de petits poissons qu'elles enlèvent avec un long bec à la surface des eaux. Il y en a cependant qui plongent un moment & reviennent emportant leur proie sous leurs ailes, comme ferait un homme sous son bras. Mais la plupart se tiennent sur les baleines mortes. Ces espèces voraces ne détruisent pas du moins leurs semblables, comme certains oiseaux de terre, qui dévorent d'autres oiseaux. La mer, qui fournit aux mouëttes & aux macreuses des végétaux & des poissons, les garantit en même-temps des incursions des vautours & des monstres qui dépeuplent la terre & les airs.

Groënland.

Quant à leurs œufs & leurs petits, Anderson a fait de curieuses observations sur la manière dont ces oiseaux les dérobent à la voracité des hommes & des animaux. D'abord ils pondent dans les fentes des rochers les plus escarpés, où l'homme, ni l'ours, ni le renard ne peuvent grimper ni pénétrer. Ils sauvent leurs petits de l'oiseau de proie, soit en les cachant dans des creux étroits & profonds, soit en les transportant sur leur dos en haute mer. Mais, s'ils étoient tous aussi précautionnés, les Groënlandois ne mangeraient gueres de ces oiseaux, ni de leurs œufs; car ils ne sont pas aussi adroits que les Norvégiens, pour se glisser par une corde, dans les précipices & les cavernes où nichent ces volatiles. Plusieurs oiseaux de mer se contentent de faire leurs nids dans des isles ou sur des rochers, à l'abri des renards; d'autres pondent quelquefois leurs œufs sur la terre. Les habitans du pays disent qu'autrefois ils remplissoient, en très-peu de temps, un bateau d'œufs d'édredon, dans les isles qui sont autour de Ball'river; & qu'ils n'y pouvaient faire un pas sans casser des œufs sous leurs pieds. Mais cette quantité commence à diminuer, quoiqu'elle soit encore étonnante. La plupart des œufs d'oiseaux marins, sont verts, quelques-uns jaunes ou gris, tachés de points noirs ou bruns. Tous ces œufs sont plus gros, à proportion de l'animal qui les

pond,
La coq
ou l'en
geâtre.
fait rou
que da
aussi gr
gros; n
L'Hi
une po
de la
maréca
couver
qu'une
Ce ne
adjacen
de la
lieu o
plus à
voit n
les rel
qui se
ce pay
à laq
comm
pays
super
vous

ts, Anderfon
 maniere dont
 des hommes
 dans les fentes
 me, ni l'ours,
 i pénétrer. Ils
 roie, soit en
 profonds, soit
 n haute mer.
 tionnés, les
 es de ces oi-
 e font pas auffi
 se gliffer par
 s cavernes où
 ux de mer se
 des isles ou
 ds; d'autres
 la terre. Les
 ils remplif-
 tteau d'œufs
 t autour de
 faire un pas
 s. Mais cette
 iqu'elle soit
 fs d'oiseaux
 nes ou gris;
 us ces œufs
 imal qui les

pond, que ne le font ceux des oiseaux terrestres. La coque en est très-dure, ainsi que la pellicule, ou l'enveloppe de dessous; ils ont le moyeu rougeâtre. Celui des œufs de la mouëtte est tout-à-fait rouge, avec un blanc plus plus considérable que dans les autres œufs, qui ne sont pas non plus aussi gros. Le moyeu le plus rouge est bien le plus gros; mais c'est aussi le plus désagréable au goût.

L'Histoire naturelle du Groënland est plutôt une portion de l'histoire de la mer, que de celle de la terre. Les baies, les lacs, les isles & les marécages dont ce pays Septentrional est formé, couvert, environné, n'en font, pour ainsi dire, qu'une dépendance de la souveraineté des mers. Ce ne font, en quelque sorte, que des terres adjacentes à l'océan, & c'est bien-là que le maître de la mer l'est aussi de la terre. Si la patrie est le lieu où l'on vit, les Groënlandois appartiennent plus à l'élément qui les nourrit, qu'à celui qui les voit naître, puisqu'ils ne pourraient subsister sans les ressources de la mer. C'est donc par la pêche, qui se fait dans le Groënland, que l'habitant de ce pays devient utile à presque toute l'Europe, à laquelle il fournit une branche importante de commerce; ainsi, par une singularité bizarre, un pays qui manque du nécessaire, nous donne le superflu. Le nord est en même-temps le rendez-vous des poissons les plus nombreux & les plus

 Groënland.

 Poissons.

Groënland. rares, les plus petits & les plus gros : car y a-t-il de contraste plus frappant entre deux espèces, soit pour le volume ou pour le nombre, que celui qu'on voit entre le hareng & la baleine ? Celle-ci dévore les harengs par milliers, & en détruirait l'espèce, si l'instinct ne les avertissait de se dérober sous les glaces, aux poursuites de leur ennemi. A peine l'espèce innombrable s'est-elle engraisée & repeuplée dans sa retraite, qu'à la fonte des glaces, & aux premières ardeurs du soleil, elle disperse ses essaims de toutes parts dans l'océan vers les climats les plus doux ; mais bientôt ces colonies rencontrent le maquereau, le merlan, & d'autres poissons voraces, qui, poursuivis par la baleine, chassent à leur tour les harengs vers les côtes & les baies, où le monstre des mers ne peut avancer, à cause de sa pesante grosseur. C'est-là que le hareng, échappé à tant d'ennemis, tombe entre les mains de l'homme. Le sauvage pêcheur du nord, non content de s'en nourrir, en fait une provision, dont le prix sert à lui procurer ce qui lui manque.

Par un cours de l'industrie, entièrement opposé, ce semble, à celui de la Nature, c'est l'habitant des climats tempérés, qui va dans une mer glaciale porter les denrées de premier besoin aux Groënlandois, pour en rapporter des provisions utiles sans doute, mais en quelque façon

superflu
habite
dance
l'on ne
même l
la diset
bien de
défriche
la mer
and, a
mille
baleine
est un p
qui, no
retirent
profit in
du hare
rès-pau
grand c
quoiqu'
abonde
de Ber
& de n
eaux c
Bergher
de côte
ensembl
seule p

Superflues, eu égard à la fertilité des terres qu'il habite, ou dont il est environné. Ainsi, l'abondance des grains régné souvent dans un pays où l'on ne sème ni ne recueille; tandis que la terre même la plus féconde, voit ses habitans périr dans la disette des biens qu'elle leur a donnés. Combien de gens nés dans nos ports, qui pourraient défricher & cultiver des landes & des sables que la mer nous a laissés, vont sur les côtes du Groënland, affronter les glaces flottantes, & s'exposer à mille morts, pour y pêcher le hareng & la baleine! Il faut pourtant avouer que cette pêche est un présent du Ciel pour les Peuples du Nord, qui, non-seulement peuvent en subsister, mais en retirent des sommes considérables. On fait le profit immense que vaut à la Hollande la pêche du hareng & de la morue. La Norwège, pays très-pauvre, & qui ne fait pas cependant un aussi grand commerce en ce genre, que les Hollandais, quoiqu'elle soit voisine des mers où ce poisson abonde, charge tous les ans, dans le seul port de Berghen, six cens tonneaux de merluche salée & de morue sèche, sans compter plusieurs vaisseaux d'anchois. M. Pontoppidan, Evêque de Berghen, dit que, dans l'espace de deux lieues de côte, on voit deux ou trois cens bateaux aller ensemble à la pêche du hareng, & dans une seule prise, en rapporter dix mille tonnes.

Groënland

Groënland.

Cependant croiroit-on que ce n'est rien en comparaison de la quantité que la baleine & les autres grands poissons en dévorent. Heureusement la Nature fournit à cette vaste consommation, en réparant au-delà des pertes qu'elle fait. Elle a même pourvu, dit-on, si abondamment à la reproduction de ces espèces comestibles qu'on a trouvé jusqu'à dix mille œufs dans le corps d'un seul hareng. On assure que le *capelin* du Groënland ne jette pas son fray dans la mer; mais qu'il se retire dans des rochers où les pierres & les herbes recueillent ses germes; c'est là qu'ils restent à l'abri de tout danger, jusqu'à ce que les doux rayons du soleil, & la molle écume des vagues fassent éclore les œufs dans la saison des zéphirs. Rassemblés ainsi dans les baies dès leur naissance, les poissons semblent s'offrir d'eux-mêmes aux besoins de l'homme, & se méfier si peu de ses filets, qu'à peine a-t-on fait une pêche copieuse, il en vient aussi-tôt une plus abondante à faire; tant la Nature est prompte à remplir les vides dans cette mer, qui ne peut, ce semble, non plus manquer de poissons que d'eau. En effet, quoique chaque espèce y naisse dans son temps, il n'y a pas un mois dans l'année qui n'en fournisse son tribut à l'Océan. « Mais, » dit très-bien M. Grantz, c'est la prodigalité même de l'Auteur de la Nature, qui nous rend

soin
so les tr
so fait c
C'est
la sage
richesse
de la s
mer. C
l'ichty
est dan
un espr
les for
sons e
caractè
de ces
profon
d'organ
loppe
l'insect
& pro
l'échell
puis le
l'imme
jusqu'à
anima
Ma
mande
sa vie

ne s't rien
 a baleine & le
 ent. Heureuse
 iste consumm
 tes qu'elle fait
 abondamment
 s. comestibles
 œufs dans le
 que le *capelin*
 fray dans le
 rochers où les
 germes; c'est
 danger, jusqu'
 t, & la molle
 s œufs dans la
 i dans les baies
 semblent s'offrir
 homme, & se
 eine a-t-on fait
 ssi-tôt une plus
 est prompte à
 qui ne peut,
 poissons que
 espèce y naît
 is dans l'année
 Océan. « Mais,
 la prodigalité
 qui nous rend

insensibles à ses bienfaits, & l'habitude de voir
 ses trésors grossir sous la main qui les dissipe, ~~_____~~
 fait qu'on en jouit sans s'en appercevoir. » Groënland.

C'est sur-tout au Nord qu'on peut admirer dans
 la sage compensation que la Nature a faite de ses
 richesses, combien les hommes sont dédommagés
 de la stérilité de la terre, par la fécondité de la
 mer. C'est là qu'un Naturaliste doit aller étudier
 l'ichtyologie. La meilleure école de cette science,
 est dans les mers glaciales. Quel vaste champ pour
 un esprit curieux de connoître, non-seulement
 les formes & les espèces qui distinguent les pois-
 sons en troupeaux innombrables, mais aussi le
 caractère, les propriétés, l'industrie & l'instinct
 de ces animaux stupides & muets ! Quel sujet de
 profondes méditations que le progrès insensible
 d'organisation & de vie qui s'étend & se déve-
 loppe dans les habitans du vaste Océan, depuis
 l'insecte imperceptible aux yeux, jusqu'à l'énorme
 & prodigieuse baleine ! Et si l'on veut descendre
 l'échelle des êtres, quelle chaîne à parcourir de-
 puis le *kraven*, ce monstre presque fabuleux par
 l'immensité de l'espace que son volume occupe,
 jusqu'à l'inconcevable *zoophite*, cette production
 animale & végétale de la mer !

Mais, continue M. Crantz, cette étude de-
 mande l'homme tout entier, & le séjour de toute
 sa vie dans le véritable pays des poissons. On

Groënland. ne doit pas attendre une ichtyologie exacte ni complète d'un Missionnaire, qui n'a ni l'inclination, ni le temps de s'y adonner. D'ailleurs le Groënland n'est pas aussi pourvu de poissons, du moins pour la variété des espèces, que bien d'autres côtes du Nord situées sous la même latitude. Comme ses rivières ne sont point grandes, ou que du-moins on ne peut les remonter bien avant, à cause des glaces qui couvrent les baies, que d'ailleurs les lacs enfermés dans les terres, sont aussi presque toujours glacés, on ne trouve gueres dans tout le Groënland, que deux sortes de poissons d'eau douce, qui sont le saumon & la truite saumonée. Celle-ci vient en abondance dans les ruisseaux; elle y est très-grosse & fort grasse; le saumon, plus rare, ne se trouve que dans certains endroits. Les Groënlandois prennent ces poissons avec la main sous les pierres, ou les percent avec une fourche. Dans le temps où le saumon remonte de la mer dans les rivières, ils bâtissent à l'embouchure un réservoir de pierre avec une écluse. Le saumon passe par-dessus l'écluse dans les grandes marées; mais pour peu qu'il s'amuse à jouer dans l'eau douce où il est entré, le flot baisse, l'eau se retire à la fin, & laisse le poisson presque à sec, ou comme emprisonné dans le réservoir. Les Européens prennent du saumon avec des filets dans les étangs; mais ils ont

gie exacte ni
n'a ni l'incli-
r. D'ailleurs le
poissons, du-
es, que bien
s la même la-
point grandes,
remonter bien
rent les baies,
ns les terres,
on ne trouve
e deux sortes
le saumon &
en abondance
grosse & fort
e trouve que
dois prennent
terres, ou les
temps où le
s rivières, ils
ir de pierre
ardessus l'é-
ais pour peu
ce où il est
à la fin, &
ame empri-
ens prennent
tang; mais
ils ont

ils ont toujours besoin des Groënlandais qui vont ~~_____~~
avec leurs canots soulever & débarrasser les filets Groënland.
entre les rochers & les pierres.

Sans doute il doit y avoir une étonnante va-
riété de poissons, puisque, sans parler du nom-
bre prodigieux que la baleine & le veau marin
en consomment, il en est beaucoup plus encore
que l'approche de ces ennemis dévorans dérobe
à notre vue, & tient cachés au fond de la mer
dans le creux des rochers. Quoique les côtes du
Groënland, soient extrêmement poissonneuses, ce-
pendant, soit que la mer y ait peu de bancs de sable
& de bas-fonds, soit qu'elle y manque de cer-
tains végétaux propres à bien des espèces de
poissons, il s'en trouve de beaucoup moins de
sortes que dans les côtes de la Norwège.

Le poisson le plus abondant & le plus com-
mun que la mer fournisse aux Groënlandais, est
le petit hareng, d'un demi-pied de long. Il a le
dos d'un verd foncé, & le ventre d'un blanc ar-
genté, beaucoup de petites arêtes, & presque
point d'écailles. Il en vient en si grande quantité
à frayer dans les baies sur les rochers, que la mer
en est toute noirâtre & perlée d'une infinité de
vermes. C'est aux mois de Mars & d'Avril qu'ils
paraissent, annoncés & trahis par la mouëtte qui
en nourrit elle-même. Ils frayent les deux mois
suivans; & c'est alors que les Groënlandais en font

Groënland.

leur provision ; car, dans l'espace de quelques heures, ils en chargent des bateaux entiers par le moyen de cribles ronds, tissus de fil de boyau ; ensuite ils les sechent sur le roc en plein air, puis les emballent dans de grands sacs de cuir ou de vieille toile ; & c'est-là leur ressource de tous les jours pour l'hiver.

On pêche des harengs plus gros, au Midi de Groënland ; mais ce sont probablement des courreurs d'une espèce étrangere , qui se sont détachés de la grande armée de harengs qu'enfante la mer glaciale sous le Pole. Comme ces poissons innombrables vont par divisions & par colonnes, les uns à gauche sur toutes les côtes du Nord de l'Europe, les autres à droite entre l'Islande & le Groënland, sur les côtes de l'Amérique, il n'est pas possible qu'il ne se disperse quelques-uns de ces derniers dans les golfes & baies qui sont autour du Cap des Etats, & ce sont-là les plus gros harengs que les Groënlandais prennent quelquefois.

Après l'*angmarset* ou le hareng, le Groënlandais préfere le *Scorpion marin*. C'est un poisson d'un pied de long ; rempli d'arêtes ; il a la peau lisse & tachetée de gris, de jaune, de rouge & de noir, comme celle du lézard ; la tête grosse, ronde & large, la bouche grande, & les narines larges & piquantes. Il vit toute l'année

de quelque dans les baies, mais en pleine eau, quoique près
 entiers par de la terre. On le pêche en hiver, & ce sont de Groënland.
 e fil de boyau pauvres femmes & des enfans qui le prennent
 plein air, avec des lignes faites de baleine ou de plumes
 de cuir ou d'oiseaux; ces lignes ont trente ou quarante
 force de tous les brasses, avec une pierre bleue au bout, pour les
 os, au Midi enfoncer. Au lieu d'amorce, on met à l'hameçon
 ement des coquilles os blanc, un grain de verre, ou bien un
 se sont détachés morceau de drap rouge. C'est sans doute la cou-
 d'enfante la mer leur ou le brillant qui attire le scorpion de mer.
 poissons innombrables de poisson, très-vilain d'ailleurs, est d'un goût
 r colonnes, les excellent, sur-tout dans la soupe, & si sain, que
 es du Nord les malades peuvent en manger.

Le Groënlandais n'a pas d'autre poisson à écaille
 ue le saumon & le rouget. Celui-ci tire son
 om de sa couleur, du reste il ressemble à la
 quelques-uns de carpe, fort gras, très-bon à manger, mais diffi-
 baies qui sont le à prendre.

Avril & Mai ramènent aux Groënlandais la
 pêche du *chat-marin*, qui va frayer sur la côte;
 se prend avec des fourches. Long de cinq
 pieds, épais & gros, la tête large, deux grands
 yeux de chat ou de hibou; pour toute peau;
 une écorce épaisse, dure & calleuse, hérissée de
 cruds pointus; à travers cette enveloppe sombre,
 une chair rougeâtre, qui change & tire sur le
 verd, quand l'animal est gros; cinq rangs de
 osse racornies sur le dos, le ventre & les flancs;

Groënl. près de la tête & sous le collet, une protubérance charnue, au moyen de laquelle il s'attache aux pierres si fortement, qu'on ne peut qu'avec peine l'en arracher : tel est à-peu-près ce poisson. Sa chair est grasse & molle; elle rassasie bien vite; cependant quand elle est séchée à l'air, l'estomac s'en accommode mieux.

Un poisson assez singulier, c'est celui que les uns appellent le serpent de mer; d'autres Loup marin; d'autres, *ronge-pierre*. Il a non-seulement les mâchoires, mais toute la bouche & le palais haut & bas, garnis de dents. Par leur nature & leur forme, elles ressemblent plus aux dents d'un chien, qu'à celles d'un poisson. Celui-ci vit de chevrettes, de hérissons de mer & de moules dont les écailles & les épines ne l'arrêtent point. Long de deux pieds, il a la tête assez hideuse, & le reste du corps mince & terminé en pointe comme l'anguille; une nageoire lui court par toute la longueur du corps, tant dessus que dessous. Sa chair ressemble au lard, & l'on n'en mange gueres que séchée au vent.

Cette mer du Nord donne aussi des carreaux grands & petits, mais qu'on pêche rarement. Il y a pourtant dans cette espèce une sorte de plie que les Groënlais prennent en certaines saisons, avec un hameçon attaché à une ligne de baleine, ou courroie de boyau, qui a jusqu'à

ent cir
oliés c
l'épais
& plus
dessous
placés
bœuf,
le pau
es mâ
lents p
& le pa
armées
ne quit
peut-êtr
leur, c
qui l'en
pêcheur
l'hameçon
tirer la
qu'ils e
qu'ils t
graisse
en peti
tandis
nent à
endroit
Groënl
à Fish

, une protubé
uelle il s'attache
ne peut qu'avec
près ce poisson
assaisie bien vite
l'air, l'estomac

est celui que le
d'autres Loups
non-seulement
che & le palais
leur nature de
aux dents d'un
Celui-ci vit de
& de moules
l'arrêtent point
assez hideuse,
miné en pointe
lui court par
ant dessus que
d, & l'on n'en

si des carrelers
he rarement. Il
e sorte de plie
à certaines fai-
une ligne de
qui a jusqu'à

ent cinquante brasses de longueur. Les plus grosses
plies ont six pieds de long, sur un demi-pied
d'épaisseur. Elles pesent jusqu'à deux cens livres
& plus. Elles ont la peau lisse, blanche par-
dessus, & tachetée de brun sur le dos; les yeux
sont placés à fleur de tête, plus gros que ceux d'un
bœuf, environnés d'une peau qui peut leur servir
de papiere; la bouche d'ailleurs peu large, &
les mâchoires garnies d'une double rangée de
dents pointues qui rentrent en-dedans; la gorge
& le palais meublés de deux membranes ou luettes
armées de pointes. Ce poisson vit de crabes, &
ne quitte gueres le fond de la mer; on croirait
peut-être que c'est en partie à cause de sa pesan-
teur, de sa forme & de ses nageoires étroites,
qui l'empêchent de se tenir sur l'eau; mais les
pêcheurs assurent que, quand il se sent pris à
l'hameçon, il saute plus vite qu'ils ne peuvent
tirer la ligne, & s'élançe avec tant de rapidité,
qu'ils en ont les mains écorchées par la courroie
qu'ils tiennent. Sa chair est de bon goût, sa
graisse délicate. Les Groënländais coupent la plie
en petits morceaux, & la font sécher au soleil,
tandis que d'autres peuples du Nord la boucan-
nent à la fumée. Les plies rodent sans doute d'un
endroit à l'autre; car il y a des pêcheries au
Groënländ, où l'on n'en trouve jamais, comme
à *Fisher-Bay*; mais à *Goqd-shaap*, on en prend

Groënländ.

Groënland. au mois de Mai , plus encore en Juillet & Août
jamais entre les terres , toujours en pleine mer
Plus loin , à *Zukkertop* , la pêche s'en fait au mois
d'Août & de Septembre.

Venons aux poissons qui n'ont point de sang
Parmi ceux que la Nature a logés dans des écailles
on peut compter d'abord les crabes faits en
forme d'araignée , avec huit pieds & deux pinces
sans queues. Leurs yeux , semblables à des cornes,
sont fixes , transparens , & fort faillans. Ils ont
au lieu de bouche , deux os blancs , qui leur ser-
vent , comme une paire de ciseaux , à couper ce
qu'ils mangent. Leur chair a l'on ne fait que
goût désagréable , qui vient peut-être de ce qu'ils
se nourrissent d'oiseaux & de poissons faits pour
la voierie. On ne connaît point au Groënland
d'écrevisse de mer , ni de riviere. On y trouve
en revanche , une grande quantité de chevrettes
qui naissent sur l'algue marine , mais qui s'éloi-
gnent de la terre quand elles sont grosses , & vont
servir de pâture aux veaux marins.

On y voit encore le hérisson de mer , qui se
défend avec ses épines ; & le *star-fish* , armé de
cinq ou six pointes. L'un & l'autre ont l'anus de-
vant , & la bouche derriere. Le *star-fish* est pourvu
d'une multitude de petites cornes qui sont pour lui
le principal organe du tact , ou du sentiment ,
comme celles du limaçon.

Juillet & Août
en pleine mer
s'en fait au mois

point de sang
ans des écailles
crabes faits en
& deux pinces
es à des cornes
faillans. Ils ont
s, qui leur servent
x, à couper ce
n ne fait que
tre de ce qu'ils
sons faits pour
au Groënland
. On y trouve
de chevrettes
mais qui s'éloi-
grosses, & vont

e mer, qui se
fish, armé de
ont l'anus de-
fish est pourvu
ni sont pour lui
du sentiment,

Entre les rochers, la mer jette une quantité
l'algue, qui pendent & s'attachent de grandes
moules bleues très-bonnes à manger. On trouve,
sans leurs coquilles, des perles de la grosseur d'un
grain de miller.

Groënland.

Le Groënland n'a point de bonnes huîtres: les
deux espèces qu'on en connaît dans ce pays, ne
sont point mangeables. On y trouve en dédomma-
gement des petoncles d'un goût excellent; des
moules qui ressemblent à des œufs de canard; des
coquillages de plusieurs espèces, les uns en forme de
tête, d'autres en grains de café; la plupart enrichis
& rayés, dans tous les sens, des plus belles couleurs.
Parmi ceux-ci sont des petoncles pas plus gros
qu'un pois, pendus aux rochers qui s'avancent dans
la mer; revêtus d'un couvercle qu'ils ferment
quand ils tombent dans l'eau ou qu'on veut les
prendre. On trouve quelquefois des coquillages
faits comme des mourailles. Par-tout où ils s'atta-
chent, soit aux rochers, à l'algue, aux moules,
aux crabes, ou même à la baleine, ils y tiennent
si fortement, qu'on les met en pièces plutôt que
de les en arracher. C'est une espèce de limaçon
blanc, luisant & rayé tout du long, de la grosseur
d'une noix, ouvert en-dessus, mais avec deux
couvercles mobiles à charnière, qui s'imbibent
par leurs fentes de l'eau de mer, seule nourriture
de ce poisson. Lorsqu'il est hors des eaux, échauffé.

du soleil, il avance deux cornes couvertes d'une
Groënland. infinité de petites plumes. On en trouve en grand
nombre attachés à la quille des vaisseaux; & de-là
vient que les gens qui n'ont jamais vu de ces
coquillages dans leur pays, s'imaginent que les
vers de bois qui percent & rongent un navire,
sont sortis de cet animal.

« J'ai trouvé, dit M. Crantz, sur une vieille
» moule bleue, grand nombre de coquillages de-
» puis la grosseur d'un grain de moutarde jusqu'à
» celle d'une lentille. En les examinant avec un
» microscope, j'ai reconnu que ce qui ne paroît
» fait à l'œil nu qu'une sorte de teigne adhé-
» rente au moule, étoit une multitude innombra-
» ble de petits limaçons. Ils s'attachent, non-seu-
» lement à d'autres coquillages, mais aux pierres
» mêmes, & c'est avec tant de force, qu'on pour-
» rait soulever une pierre par ces limaçons, qui
» y sont incrustés. »

Les insectes sont peut-être l'espèce qui nous
paraît abonder le plus dans la Nature vivante. La
mer en a ses légions, même parmi les coquillages.
Elle a sur-tout une sorte de *Punaise*, garnie de
sept écailles d'un jaune marbré, qui sont termi-
nées chacune par un pied. La queue de cet insecte
est composée de six autres écailles plus petites,
attachées ensemble avec deux clous. Sa tête res-
semble à celle d'un cerf-volant. Ce petit être,

presque
qu'elle
Un aut
des poi
riangu
courbé
re cor
enfon
sur-tou
en est t
béquet
de tous
res les
« Je
de m
sèche
nant.
deux
une l
ferm
de c
qu'il
com
croc
pou
autre
tites
corp

ouvertes d'une
ouve en grand
seaux; & de-là
mais vu de ces
ginent que les
nt un navire,

sur une vieille
coquillages de
outarde jusqu'à
inant avec un
qui ne paroît
teigne adhère
de innombra-
ment, non-seu-
is aux pierres
e, qu'on pour-
l'imaisons, qui

èce qui nous
re vivante. La
s coquillages.
sifé, garnie de
i sont termi-
de cet insecte
plus petites,
. Sa tête ref-
e petit être;

presque invisible, tourmente la baleine, au point
qu'elle en bondit de rage sur l'écume des mers. Groënland.

Un autre ennemi encore plus acharné sur ce tyran
des poissons, c'est une espèce de *pou*. Cet insecte
triangulaire; & cuirassé d'écaillés, avec six pieds
courbés & tranchans comme une faucille, & qua-
tre cornes pointues qui lui sortent de la bouche,
s'enfonce si avant dans la peau de la baleine, &
sur-tout sous les nageoires & les lèvres, qu'elle
en est toute criblée, comme si des oiseaux l'avoient
béquettée. C'est ainsi que la Nature se joue elle-même
de tous ses ouvrages, & se plaît à détruire les monstres
les plus redoutables par les plus vils insectes.

« Je n'ai jamais vu, dit M. Crantz, d'insectes
de mer sans écaillés, si ce n'est une sorte de
sèche si hideuse, que je la rejettai vite en la pre-
nant. Elle avoit environ six pouces de long sur
deux doigts d'épaisseur. Son corps est comme
une bourse ouverte, où elle peut cacher & ren-
fermer sa tête. C'est ici la plus curieuse partie
de cet animal; car, outre deux grands yeux
qu'il a, l'on voit sortir de sa bouche, faite
comme le bec d'un oiseau, huit cornes fixes &
crochues, dont deux des intermédiaires sont
pour le moins aussi longues que le doigt, & les
autres plus courtes, mais toutes garnies de pe-
tites dents. Ces cornes, de même que tout le
corps, sont d'une matière visqueuse & gluante,

 Groënland.

» à demi-transparente & d'une couleur gris de
 » cendre. Ce poisson a sous le ventre une liqueur
 » noire & luisante comme de l'encre. Elle lui sert
 » à se dérober aux poursuites des poissons vora-
 » ces, qui lui font une guerre déclarée; car, dès
 » qu'elle répand cette liqueur, elle se trouve aussitôt
 » dans une eau trouble du noir le plus épais,
 » & ses ennemis restent confondus. Une goutte
 » de cette gomme liquide sur la main d'un homme,
 » brûle comme du feu. Au moyen de sa nature
 » visqueuse, il est probable que cet animal peut
 » varier sa forme, & se replier de toute façon.
 » Car, continue M. Crantz, j'ai cru reconnaître
 » un de ces animaux que la mer avait jetté sur le
 » sable, & je l'ai vu tantôt long, & tantôt rond,
 » montrer ses cornes dans l'eau, remuer une lon-
 » gue queue & des nageoires semblables à des
 » pieds, qu'il avoit fort près de la tête, puis reti-
 » rer & cacher tous ses membres dès qu'il étoit
 » à terre. »

On voit souvent nager dans la mer une es-
 pèce d'animal blanc qui s'allonge, se recourbe
 & quelquefois se transforme en serpent. On l'ap-
 pelle *le manger de la baleine*, parce que celle du
 Groënland se nourrit de cette seule espèce d'in-
 sectes, & de quelques autres petits vers approchant
 de la mouche & de l'escargot, mais sans écailles.

L'ortie de mer, insecte venimeux & d'un cauf-

tique tr
 genre,
 comme
 visqueu
 substan
 de mé
 « un de
 » gler
 » main
 » viand
 » brilla
 » côtés
 » la fig
 » carne

Tou
 phytes
 les anin
 la plan
 font le
 point,
 à l'alg
 phytes
 forme
 lacées;
 d'autre
 que la
 si l'on
 l'anima

leur gris de
 une liqueur
 Elle lui sert
 oissons vora-
 rée ; car, dès
 trouve aussi-
 e plus épais,
 Une goutte
 d'un homme,
 de sa nature
 animal peut
 toute façon,
 reconnaître
 it jeté sur le
 tantôt rond,
 uer une lon-
 blables à des
 te, puis reti-
 ès qu'il étoit
 ner une es-
 se recourbe
 ent. On l'ap-
 que celle du
 espèce d'in-
 s approchans
 sans écailles.
 & d'un cauf-

tique très-brûlant, est encore à-peu-près du même genre, si ce n'est qu'elle est plus large, & faite Groënland.
 comme une petite assiette. Toutes ces substances visqueuses sont des êtres vivans qui tirent leur substance de la mer, & prennent toutes sortes de métamorphoses. « J'en ai vu, dit M. Crantz, » un de près qui avoit la forme d'un schelling d'An- » gletterre. Il étoit dur, blanc, diaphane; dans la » main, il devenoit mou comme de la gelée de » viande. J'y ai remarqué huit rayons d'un rouge » brillant, qui dardaient du centre vers autaux de » côtés; quand on le prenoit à la main, il avoit » la figure d'un bonnet rond & creux, dont les » carnes ou coutures seroient bordées de rouge. »

Toutes ces espèces sont rangées parmi les zoophytes; c'est-à-dire, qu'étant intermédiaires entre les animaux & les végétaux, elles croissent comme la plante, & se nourrissent comme l'animal: tels sont les zoophytes, si ce n'est qu'ils ne nagent point, mais demeurent attachés à la pierre, ou à l'algue marine où ils sont nés. Il y a des zoophytes sur les mers du Groënland: les uns ont la forme d'un myrthe dont les branches sont entrelacées; d'autres ressemblent à une pomme de pin; d'autres à des figues de l'Inde, tous aussi blancs que la neige. On les prendroit pour une plante, si l'on n'y voyoit sensiblement les entrailles de l'animal, quand on ouvre ces corps équivoques.

Groënland.

La mer vomit, dans les tempêtes, une sorte de nid adhérente à l'algue & gros comme une pomme. Ce nid est composé d'une multitude prodigieuse d'insectes d'un jaune éclatant, à demi-diaphane. Ces pelotons sont faits en colliers de perles enfilées.

Telle est la chaîne des êtres, & la gradation que la Nature suit dans l'Océan comme sur la terre, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'excessivement grand. Qui fait si tous les animaux qui paraissent être une portion les uns des autres, ne sont pas dans l'ensemble une portion de la terre dont ils sortent sans cesse pour y rentrer? Voilà ce grand abîme où l'esprit humain se perd, qu'il n'est pas permis à aucun mortel de sonder.

M. Crantz finit cet article sur les poissons du Groënland, par la description d'un *goulu* ou chien de mer, qu'il y a vu prendre avec un harpon, près de la côte où se faisait la pêche du hareng.

On fait que ces animaux ont depuis deux pieds de long, jusqu'à huit ou dix brasses, & qu'ils pèsent de dix à vingt quintaux. Celui dont il s'agit avait deux ou trois brasses de longueur; deux nageoires sur le dos, & six sous le ventre; sa queue était fourchue, avec une branche plus grande que l'autre; sa peau très-rude & raboteuse, comme si elle eût été couverte de grains de sable. On voit, dans la suite de la description de cet animal, une tête pointue & longue de deux pieds,

avec d
large
celle
en-de
Cete
moins
se rel
il lui
supéri
perite
chet
La m
rangée
bées
de son
qu'elle
chien
bœuf
sans
os: s
qu'un
place
plies
fortes
sous
l'autr
elle
côtés

, une forte de
 e une pomme.
 e prodigieuse
 diaphane. Ces
 oetles enfilées,
 & la gradation
 comme sur la
 u'à l'excessive-
 maux qui pa-
 les autres, ne
 on de la terre
 rentrer? Voilà
 se perd, qu'il
 fonder.
 es poissons du
 goulu ou chien
 c un harpon,
 du hareng.
 ais deux pieds
 les, & qu'ils
 Celui dont il
 de longueur;
 us le ventre,
 branche plus
 & raboteuse,
 rains de sable.
 iption de cet
 e deux pieds,

avec deux grandes narines au-dessous. Sa bouche
 large d'un pied, n'est pas placée en avant comme Groënland.
 celle des autres poissons; mais reculée d'un pan
 en-dessous du grouin, & tant soit peu recourbée.
 Cette situation fait que cet animal glouton en est
 moins dangereux; car tandis qu'il est forcé de
 se relever droit sur sa queue, pour saisir la proie,
 il lui donne le temps de s'échapper. La mâchoire
 supérieure est armée de quatre ou six rangs de
 petites dents pointues comme celles du bro-
 chet, & les gencives sont pleines de boutons.
 La mâchoire inférieure est garnie d'une double
 rangée de cinquante-deux dents un peu recour-
 bées en-dedans, les pointes croisées en sautoir;
 de sorte qu'elles ressemblent à une scie de fer, &
 qu'elles en tiennent lieu aux Groënländais. Le
 chien marin a les yeux plus gros que ceux d'un
 bœuf, & derrière ses yeux sont ses oreilles, mais
 sans organe extérieur. Ce poisson n'a pas un seul
 os: son épine du dos n'est qu'un cartilage tendre
 qu'un homme peut briser avec ses ongles; à la
 place des jointures, il a de grandes cavités rem-
 plies d'une graisse liquide. Sa chair est de deux
 sortes; l'une est chair de poisson, tendre à fondre
 sous les doigts & propre à faire du bouillon;
 l'autre ressemble à la chair des animaux terrestres,
 elle est rouge & disposée en petits filets sur les
 côtés; mais le lard qu'on trouve sous les nageoi-

Groënland. res est très-ferme, & d'un doigt d'épaisseur. Ce poisson est friand de chair humaine, c'est pour cela qu'il suit les vaisseaux, dans l'espérance d'attrapper quelque cadavre, si l'on en jette. Mais les Groënlandais, non moins avides de chien marin, que le chien peut l'être d'un Groënlandais, vont à la pêche de cet animal, le prennent avec un harpon, qu'ils lâchent par une chaîne de fer, car il mangerait ou couperait toutes les lignes, le tirent à bord de leur vaisseau, & le coupent en pièces sans délai, pour prévenir l'effet dangereux des terribles coups de queue qu'il donne en se débattant sur le tillac. Il a tant de vie, que ses tronçons sautent & s'agitent quelques heures après qu'ils ont été coupés; & qu'on voit encore du mouvement au bout de trois jours. Le foie du chien marin rend beaucoup d'huile, souvent jusqu'à deux barils, selon la grosseur de l'animal. Ce qui distingue le chien marin des poissons & le rapproche des quadrupèdes, c'est qu'il ne fraie point, mais accouche de ses petits, & pour l'ordinaire, il en fait quatre d'une portée.

Une autre espèce qui a la même singularité de porter & faire ses petits, c'est la raye. Elle a la bouche formée à-peu-près comme le chien de mer; mais avec cet avantage que ses yeux sont si exactement placés au-dessus de sa bouche, qu'en la faisant rentrer en-dedans, comme la confor-

mation
se pass
fence.
des ail
en rap
(Ce son
land.

A la
tous le
confide
autant
terre,
du qua
l'autre
deux t
fois pl
portion
queue
que fo
jette l
Quand
une te
plus d
qu'un
activi
fante
tout
elle f

l'épaisseur. Ce
ne, c'est pour
l'espérance d'at
en jette. Mais
des de chien
un Groënlan-
, le prennent
une chaîne de
toutes les lignes,
& le coupent
l'effet dange-
qu'il donne en
de vie, que
l'après heures
pour encore
ours. Le foie
huile, souvent
r de l'animal,
es poissons &
qu'il ne fraie
& pour l'or-
ée.
singularité de
ye. Elle a la
le chien de
es yeux sont
uche, qu'en
e la confor-

mation le lui permet, elle peut voir tout ce qui se passe à sa portée, & saisir la proie qui se présente. Elle bat des nageoires, comme un oiseau des ailes: du reste la raye est trop connue pour en rapporter autre chose que ces particularités. Ce sont-là les poissons les plus communs au Groënland. Groënland.

A la tête de tous les poissons, & peut-être de tous les animaux, doit marcher la baleine. Si l'on considère sa grandeur, elle occupe à proportion autant d'espace sur la mer, que l'éléphant sur la terre, & son volume l'emporte autant sur celui du quadrupède, qu'un des deux élémens surpasse l'autre en étendue. Ainsi, comme la mer couvre les deux tiers du globe, la baleine est au moins deux fois plus grosse que l'éléphant. Sa force est proportionnée à sa masse, puisque d'un coup de queue, elle submerge ou fracasse des bateaux; & que son souffle, semblable aux vents impétueux, jette l'eau dans les airs comme de la poussière. Quand elle s'agite & bondit sur les mers, on dirait une tempête dont le mouvement se fait sentir à plus d'une lieue, & dont le bruit porte aussi loin qu'un coup de canon. C'est par une suite de cette activité prodigieuse, & par un reste de cette puissante vie que la Nature a répandue au loin dans tout son corps, que lorsqu'elle se sent blessée, elle fend les eaux avec une rapidité qui devance

Groënland.

le vol de l'aigle. De-là cette élasticité des nerfs de la baleine, & ce ressort de tant de mouvements mécaniques; ressort que rien ne brise & n'altere, & qui se répand jusques dans les moindres fibres de la matiere où la Nature l'a caché. On ne peut donc s'empêcher de parler de ce prodige de l'espèce animale, par-tout où il se rencontre, & malgré les descriptions qu'on en trouve dans cet Ouvrage, il faut encore recueillir des particularités nouvelles que nous offre le Groënland.

Pêche de la baleine par les Européens.

Ce pays maritime fournit plusieurs sortes de baleines dont la principale espèce se rend, ou se tient à la baie de Disko. C'est-là que les vaisseaux Européens vont les prendre au mois d'Avril, ou qu'ils les suivent jusques sur les côtes d'Amérique, où elles s'arrêtent dans la baie de Hudson. Dès qu'on voit ou qu'on entend la baleine, un bateau de six pêcheurs vole à sa rencontre, escorté de cinq ou six autres bateaux qui le suivent. C'est à la tête de l'animal que le pêcheur en veut. Quand la baleine se dresse pour respirer, le premier bateau s'avance de côté, le Harponneur lance son fer au monstre, près des nageoires ou des ouïes, & s'enfuit de peur que l'animal, sentant le coup, ne renverse la nacelle. La baleine plonge avec une incroyable vitesse, quelquefois

durant

durant u
brasses d
ne man
pon enf
dans les
qu'il s'ou
ante de
racher
ou coup
en profi
aut un
baleine
ou trois
les lanc
lessure
aut; c
ont tom
a plus p
roupes a
près qu
vaisseau
rous da
aux mât
parbes a
moyen
seau. O
font les
Te

ité des nerfs
e mouvement
orise & n'al-
les moindres
l'a caché. On
de ce prodige
il se ren-
ns qu'on en
ore recueillit
ous offre le

rs fortes de
rend, ou se
que les vais-
mois d'Avril,
côtes d'Amé-
e de Hudson,
baleine, un
a rencontre ;
x qui le sui-
e pêcheur en
r respirer, le
Harponneur
nageoires ou
l'animal, sen-
e. La baleine
que quelquefois
durant

durant une heure, emportant jusqu'à deux mille brasses de corde, que tous les bateaux de pêcheurs Groënland. ne manquent pas de lui lâcher à la suite du harpon enfoncé dans son corps. Si l'animal s'engage dans les glaces, on le suit encore par le passage qu'il s'ouvre. Mais, s'il se retire sous une isle flottante de ces glaces, il faut renoncer à l'avoir, arracher le harpon de sa blessure à force de bras, ou couper la corde. Ce coup manqué fait perdre un profit d'environ deux cens livres sterling, que vaut une baleine de moyenne grandeur. Si la baleine reparait en vie, on lui jette encore deux ou trois harpons, ou l'on tâche de la tuer avec les lances. Quand elle est morte de sa première blessure, elle revient sur l'eau, mais le ventre en haut; c'est une suite des loix de la gravité, qui font tomber les corps par la partie la plus solide ou la plus pesante. Le vaisseau, qui a dépêché ses chaloupes après la baleine, vient les joindre d'aussi près qu'il se peut. Les bateaux se remorquent au vaisseau même avec leur proie enfilée par deux trous dans une corde. Le premier soin est d'aller aux mâchoires de l'animal, pour lui couper les barbes avec un long couteau recourbé, puis, au moyen d'un cabestan, on les enlève dans le vaisseau. On se contente d'en garder cinq cens qui sont les plus grandes, & ce seul objet vaut tout

Groënland.

le reste de la baleine. On lui coupe ensuite la langue ; puis on dépouille tout le corps de sa graisse en commençant à-la-fois par la tête & par la queue, afin d'achever par le milieu. Les gens qui font ce travail, ont des clous pointus à leurs souliers, pour ne pas glisser sur la peau de ce poisson. On coupe entières la queue & les nageoires qui doivent être ensuite dépecées en petits morceaux, dont on fait de la colle forte. Quarante ou cinquante hommes ont dépouillé & dépecé une baleine dans l'espace de quatre ou cinq heures. Quand ils sont arrivés par les deux extrémités au milieu du corps, le poisson tourne alors de lui-même sur sa dernière tranche qui forme un plan horizontal sur les eaux. On enlève donc le reste de la graisse ; puis la carcasse de la baleine plongeant de son propre poids, disparaît aux cris de joie de tous les pêcheurs. Cependant peu de jours après, cette carcasse renflée au fond des eaux, sert encore & vient servir de pâture aux poissons, aux oiseaux & aux ours qui s'en régalerent à l'envi.

Quand les pêcheurs ont fini ce premier ouvrage ils gagnent quelque havre, ou vont se remonter aux glaces. Ensuite ils tirent les tranches de graisse du fond de cale ; enlèvent la grosse peau qu'ils jettent à la mer, & dont les Groënlandais font encore bonne chère. On coupe cette graisse en petits

morceaux
on la v
cessiver
l'huile
dessus
grands
la void
graisse.
neaux,
La plus
qu'on fa
après ce
chose, p
lent qu
La pé
Europée
pêche d
vont, c
lent leur
tales, ou
que cor
ût-elle-
emmes
le tenir
moder la
eau. On
hommes
les harpo

pe ensuite la
 os de la graisse
 tête & par la
 . Les gens qui
 us à leurs sou
 au de ce pois
 les nageoires
 en petits mo
 e. Quarante o
 & dépecé un
 u cinq heures
 x extrémités a
 e alors de lui
 forme un pla
 e donc le res
 à baleine plon
 fait aux cris de
 nt peu de jour
 ond des eaux,
 de pâture au
 qui s'en réga
 mier ouvrage,
 ont se remon
 es tranches de
 la grosse peau
 oënlandais font
 graisse en pei

morceaux qu'on met dans des sacs de cuir, d'où
 on la vuide dans des cuves pour en remplir suc-
 cessivement les tonneaux. Durant cet ouvrage,
 l'huile regorge autour du vaisseau, jusque par-
 dessus les fouliers des pêcheurs. On la ramasse à
 grands seaux sous les gouttieres du vaisseau, pour
 la vuider dans les tonneaux mêlée avec de la
 graisse. Celle qui distille goutte à goutte des ton-
 neaux, est l'huile la plus pure & la meilleure.
 La plus grossiere est celle qui vient de la graisse
 qu'on fait bouillir ou frire sur le feu. Ce qui reste
 après cette double opération, est très-peu de
 chose, puisque cent tonneaux de graisse en ren-
 dent quatre-vingt seize d'huile.

Groënland,

La pêche qu'on vient de décrire se fait par les
 Européens; mais les Groënlandais font aussi la
 pêche de la baleine à leur maniere. Quand ils y
 vont, c'est avec leurs plus beaux habits; car, di-
 sent leurs jongleurs, si quelqu'un avoit des habits
 sales, ou qui eussent touché par malheur à quel-
 que corps mort, la baleine s'échapperait, ou,
 s'il-elle-morte, ne reviendrait plus sur l'eau. Les
 femmes sont aussi de la partie, & leur affaire est
 de tenir prêtes les casiques de mer, ou de raccom-
 moder les bareaux qui sont garnis de cuir & de
 peau. On va sans crainte au-devant du monstre,
 hommes & femmes dans des bateaux: on lui jette
 des harpons où sont suspendues des vessies faites

Pêche de la
 baleine par
 les Groën-
 landais.

Groënländ. de grandes peaux de veaux marins, qui embar-
rassent ou soutiennent la pesante baleine, de fa-
çon qu'elle ne peut plonger jusqu'au fond. Lors-
qu'elle est fatiguée de vains efforts, on l'accable,
on l'achève à coups de lances. Alors les hommes
se jettent à l'eau avec leur casaque de chien ma-
rin, où les bottes, le corps & le capuchon, tien-
nent ensemble exactement cousus. Enveloppés
ainsi jusque pardessus la tête, ils ont l'air d'au-
tant de chiens de mer, qui courent autour du
monstre, sans crainte de se noyer; cet habille-
ment étant une espèce de scaphandre avec lequel
ils peuvent même se tenir debout & marcher dans
l'eau. On coupe les barbes fort adroitement avec
d'assez mauvais couteaux; puis ils tranchent & tail-
lent la baleine tous à-la-fois, hommes, femmes, en-
fans, pêle-mêle & l'un sur l'autre, pour avoir part au
butin; car ne fût-on que spectateur, on a des
droits à partager la dépouille. Malgré tout ce
désordre, ils ont grande attention à ne pas se
blesser ou se couper les uns les autres, & cepen-
dant personne ne revient de la pêche sans quel-
que plaie.

Parlons des quadrupèdes que la mer nourrit
dans son sein. L'espèce en est comprise sous le
nom général de *chien* ou de *veau marin*, & plus
communément en français, sous le nom de *loup-
marin*. Ces animaux ont une peau ferme, rude,

velue, c
près, qu
s'il étai
formés p
nager; à
jointures
per sur le
Leurs pie
patte d'o
ploient c
des espè
& le poi
dormir à
dément a
Avec une
de devan
derriere.
à les attr
poils au
glier. D
qu'ils vi
quarts-d
lieu & t
ce qui le
Les G
ces de
trouve t

velue, comme les quadrupèdes terrestres, à cela près, que leur poil est épais, court & lisse, comme s'il était huilé. Ils ont les deux pieds de devant formés pour marcher, & ceux de derrière pour nager; à chaque pied cinq doigts avec quatre jointures chacun, armés d'une griffe pour grimper sur les rochers, ou se cramponner sur la glace. Leurs pieds de derrière ont les doigts joints en patte d'oie, de sorte qu'en nageant, ils se déploient comme un éventail. Quoique ce soient des espèces d'amphibies, la mer est leur élément, & le poisson leur nourriture. Cependant ils vont dormir à terre, & même ils ronflent si profondément au soleil, qu'il est aisé de les surprendre. Avec une allure estropiée, ils courent des pieds de devant, & sautent ou s'élancent avec ceux de derrière, mais si vite, qu'un homme a de la peine à les attraper. Ils ont des dents tranchantes & des poils au museau, forts comme les foies du sanglier. Deux naseaux leur servent à respirer l'air qu'ils viennent prendre à fleur d'eau tous les quarts-d'heure. Enfin ils ont le corps gros au milieu & terminé en cône par les deux extrémités, ce qui les aide beaucoup à nager.

Les Groënländais connaissent cinq ou six espèces de veaux ou loups-marins. La première se trouve toute l'année à Bals'river. La peau des jeu-

nes sert à faire de belles vestes; & quand un
Groënland. Groënlandais porte une de ces fourrures, noires
sur le dos & blanches sous le ventre, il s'estime
autant qu'un homme habillé de velours. La peau
d'un vieil animal est ordinairement tigrée, & fait
des houles & des ornemens de cheval. Cette
espèce s'appelle *Kassigiak*.

La seconde espèce change de nom comme de
couleur, jusqu'au dernier période de son accrois-
sement. Le fœtus qui est tout blanc & couvert de
laine, se nomme *Iblau*. La première année, il
devient couleur de crème, & s'appelle *Attarak*;
la seconde il est gris, & porte le nom d'*Atteif-
fiak*; la troisième, sa couleur est diversifiée, on
l'appelle *Aglektok*; la quatrième il est tacheré, ce
qui le fait appeler *Milektok*, & la cinquième
année il prend le nom générique d'*Attarfoak*.
Alors c'est un animal fait, de couleur de gris-
blanc, & la Nature lui dessine sur le dos deux
croissans noirs dont les cornes se regardent. Sa
peau roide & forte, s'emploie à couvrir des malles
ou même des tentes, & quelquefois on en fait
des habits. Mais on a soin d'ôter le poil à ces
peaux, & d'y laisser un peu de graisse, quand on
veut en doubler les bateaux. L'*Attarfoak* abonde
en graisse & l'on en tire une huile, qui, pour le
goût, l'odeur ou la couleur, n'a rien de plus fort

RALE

& quand une vieille huile d'olive. Avec un baril de graisse, on fait, dit-on, un baril d'huile & deux barils de graisse. Groënland.

La quatrième espèce est remarquable par de la laine noire qu'elle a sous son poil blanc, ce qui lui donne un gris assez beau; mais une chose assez singulière est une sorte de peau épaisse & velue qu'elle a sur le front, & qu'on appelle *cache-nez*, parce que l'animal l'abat sur ses yeux dans un temps d'orage, pour les garantir des tourbillons de sable, de neige ou de pluie, que le vent fouette au loin.

Après les mâles de l'espèce quadrupède, qui abonde le plus dans la mer du Groënland, M. Crantz place la vache marine, & donne la description d'un de ces animaux dont il a observé la conformation, autant que le bruit & le tumulte des Groënlandais occupés à le découper, ont pu lui permettre.

« Cette vache avait (c'est M. Crantz qui parle); dix-huit pieds de long, & à-peu-près autant de circonférence dans sa plus grande épaisseur. Sa peau n'était pas unie, mais ridée par tout le corps, plus encore autour du cou. Elle pesait environ quatre cens livres. Sa graisse était blanche & ferme comme du lard, épaisse de la largeur de la main; sa tête était ovale, & sa bouche si petite, que je n'y pus faire entrer le doigt.

La vache marine a la lèvre inférieure trian-
 Groënland. gulaire, terminée en pointe un peu avancée
 entre deux longues défenses qui viennent de
 la mâchoire supérieure. Sur les deux levres,
 de chaque côté du nez, on voit une peau spon-
 gieuse, d'où sorrent des moustaches d'un poil
 épais & rude, longues d'un empan, tressées
 comme une corde à trois bouts; ce qui donne
 à ce poisson une sorte de majesté hideuse, con-
 venable aux monstres. Celui que je vis, n'avait
 point de dents incisives dans l'intérieur de la
 bouche, aucunes sur le devant, mais il lui en
 restait quatre de chaque côté; & dans la ma-
 choire inférieure à gauche, trois dents machoi-
 lières assez larges & concaves. Cet animal ne
 peut donc guères attraper ni manger du poisson
 à cause de ses défenses qui semblent plus faites
 pour repousser les ours sur la terre, ou les gla-
 ces, que pour attaquer les habitans de la mer.
 Cependant il s'en sert à tirer les moules du
 sable & des cavernes, & quelquefois à grimper
 lui-même; car il s'attache & se suspend aux glaces
 & aux rochers par ces mêmes défenses, élevant
 ainsi son corps massif & lourd. Il y a des gens qui
 pensent que la vache marine vit non-seulement
 de moules & d'algue, mais encore de chair,
 parce qu'on la voit prendre à terre des pièces
 de baleine qu'elle emporte sous l'eau: cepen-

inférieure trian
un peu avancé
qui viennent d
deux levres, &
une peau spou
aches d'un po
empan, tressé
; ce qui donne
é hideuse, con
e je vis, n'av
l'intérieur de l
mais il lui e
& dans la m
s dents mach
Cet animal ne
ger du poisson
blent plus faire
rre, ou les gla
ans de la mer
les moules de
fois à grimper
pend aux glaces
fenses, élevant
a des gens qui
non-seulement
core de chair,
erre des pièces
l'eau : cepen-

dant on ne peut rien conclure de ce fait; car ~~les~~
les Groënlandais assurent que ce monstre em- Groënland.
porte de même des poules d'eau, mais pour
jouer en les faisant sauter en l'air & les rece-
vant dans sa gueule, sans les manger. La défense
gauche que j'ai vue, poursuit M. Crantz, avait
un pouce de moins que la droite, & celle-ci en
avait vingt-sept de longueur, dont sept pouces
étaient cachés dans la racine qui est au crâne,
& qui peut avoir huit pouces de circonférence.
Une de ces dents pesait quatre livres & demi,
& le crâne entier vingt-quatre livres. On
avait autrefois beaucoup de vaches marines pour
en avoir les dents, mais depuis qu'elles ont
éprouvé que l'homme est le plus dangereux en-
nemi de tous les animaux, elles sont devenues
plus difficiles à prendre, soit en mettant toujours
en avant un espion qui veille pour la sûreté de la
troupe, soit en défendant toutes en corps celle
qui est attaquée. Il est dangereux, mais il est beau
de les voir quand elles sont blessées, s'efforcer
en plongeant de renverser de leur corps un ba-
teau de pêcheurs, ou de le couler à fond en y
faisant un trou avec leurs défenses. Mais la société,
mere des arts qui conservent ou qui détruisent,
donne toujours à l'homme une supériorité cons-
tante sur tous les êtres, soit isolés, soit réunis,
qui sont restés dans l'état de nature; & les ani-

Groënland. maux armés de toutes leurs forces, ne peuvent résister aux progrès de notre industrie. Le Sauvage fera son arc & les flèches des arêtes du poisson que sa faim a dévoré, & se servira des dépouilles mêmes de l'individu pour défoler toute l'épèce.

Pour revenir des vaches aux veaux marins, on en trouve, dans le détroit de Davis, une grande quantité des deux premières espèces déjà délinquées; mais les Groënlandais n'en attrapent presque point qui ne soient jeunes & peu faits à la guerre. Quant aux deux dernières espèces, il s'en fait deux émigrations chaque année. Une colonie part en Juillet de ce fameux détroit pour y revenir en Septembre. Ce détachement va chercher de la nourriture dans des mers & des pays ouverts par la belle saison. La seconde émigration est de la troupe entière qui sort au mois de Mars pour faire les petits, & revient au mois de Juin en famille nombreuse comme un troupeau de brebis, mais en mauvais état & fort maigre; au lieu que ceux de l'autre voyage se sont engraisés. Dans la seconde excursion, ces animaux ont un temps & une route fixes pour s'en retourner comme les oiseaux de passage, & l'on peut les suivre à la piste. On sait qu'ils reviennent d'abord du Midi; que vingt jours après leur départ, ils sont à quatre-vingt ou cent lieues plus au Nord. On s'attend

les v
ence
u res
leil.
urant
s aut
u'on
s ne
esoin
que,
s Na
ison
euve
erits
ours
es jeu
ent u
que le
Disko
ertain
oixan
mith
our d
ous le
evant
États,
Il r
oient

ces, ne peuvent
industrie. Le Sau-
es arêtes du pois-
servira des dé-
our défoler toute
eaux marins, on
vis, une grande
èces déjà défi-
attrapent pres-
& peu faits à la
es, éces, il s'en
ée. Une colonie
it pour y reve-
ent va chercher
des pays ouverts
migration est de
s de Mars pour
bis de Juin en
eau de brebis,
e; au lieu que
raillés. Dans la
r un temps &
er comme les
es suivre à la
ord du Midi;
ils font à qua-
d. On s'attend

les voir sur la fin de à *Fridrik-shaab*, au com-
encement de Juin à *Bonne-Espérance*, & ainsi
u reste, avançant toujours vers le Nord avec le
soleil. Arrivés au détroit de Davis, on les voit
urant plusieurs jours ensemble; les uns restent,
es autres vont encore plus loin: mais où? c'est ce
u'on ne peut déterminer avec la même certitude.
s ne disparaissent pas sous les eaux; car ils ont
esoin de respirer l'air: ils ne vont point en Amé-
que, puisque ce serait tourner à l'Ouest, & que
es Navigateurs ne les ont jamais vus dans cette
aison sur la mer libre. D'un autre côté, ils ne
euvent s'établir dans les glaces, ni faire leurs
erits parmi les rochers inhabités; car c'est tou-
ours du Sud & jamais du Nord qu'on voit arriver
es jeunes veaux marins. Il faut donc qu'ils trou-
ent un passage par quelque détroit ignoré, tel
ue le canal qu'on suppose ouvert de la baie de
Disko à la côte orientale du Groënland, où il est
ertain qu'ils passent, mais est-ce par ce canal au
oixante-neuvième degré, ou par le détroit de
Smith au soixante-huitième? Ou bien font-ils le
our du Groënland par une mer ouverte au Nord
ous le Pole? Quelque soit leur chemin, ils passent
levant l'Islande, & reviennent, par le Cap des
Etats, à la Baie d'où ils étaient partis.

Il n'y a point de peuple à qui les veaux marins
oient d'une aussi grande nécessité qu'aux Groën-

Groënland.

Groënland.

landais, puisque la mer est leur champ, & la pêche leur moisson: ils ont plus besoin de ces troupeaux marins, que l'Européen de moutons, & l'Indien, de cocotiers; car ces animaux leur fournissent, outre la nourriture & le vêtement, de quoi couvrir des tentes pour se loger & des canots pour naviger. Joignez à ces avantages que la graisse du veau marin donne de l'huile pour les lampes, & peut entretenir le feu de la cuisine & des chambres; que cette huile sert à conserver le poisson sec, & qu'enfin le veau marin est l'objet & la matière d'un commerce d'échange avec toutes les denrées qui manquent au Groënland. De plus, les fibres de cet animal valent mieux pour coudre que le fil & la soie; la peau de ses boyaux tient lieu de vitres aux fenêtres, de rideaux, de portes & même de chemises, tandis que les vessies servent de bouteilles ou d'outres pour l'huile. Les os de ce monstre suppléaient jadis au fer pour les outils & les instrumens. Son sang même n'est pas inutile; on en fait une sorte de bouillon pour la soupe. En un mot, avec les veaux marins, le peuple du Groënland peut se passer de tout le reste, & sans cette ressource il manquerait de toutes les autres. Aussi distingue-t-on un vrai Groënlandais à la pêche des veaux de mer, comme on reconnaissait un Romain à la guerre. Cette pêche fait toute la gloire & la fortune de

D
a Nation. C
uprême où
énible &
u'au risque
épand le sa



p, & la pé
 de ces trou
 moutons, &
 x leur four
 ement, de
 & des cano
 ue la graisse
 les lampes,
 ifine & des
 rver le pois
 t l'objet &
 avec toutes
 nd. De plus,
 pour coudre
 oyaux tien
 x, de portes
 s vessies fer
 l'huile. Les
 fer pour les
 me n'est pas
 lon pour la
 marins, le
 de tout le
 nquerait de
 on un vrai
 x de mer,
 à la guerre.
 fortune de

la Nation. On y combat pour ses foyers; c'est l'art
 suprême où se forme & s'exerce la jeunesse; art
 vénible & hasardeux, qui n'assure la subsistance
 qu'au risque de la vie: mais c'est aussi de-là que
 dépend le salut du peuple.

 Groënland.





CHAPITRE III.

Habitans du Groënland.

LES GROENLANDAIS, qui s'appellent eux-mêmes *Groënland.* *Indigenes*, pour se distinguer des autres Nations dont ils ne connaissent souvent que les vices en sont méprisés à leur tour pour la petitesse de leur taille, qui reste presque toujours au-dessous de cinq pieds de hauteur. Cependant elle est bien conformée & dans les justes proportions d'un beau ensemble. Du reste ils ont un visage large & plat, des joues rondes & potelées, mais dont les os s'élèvent en avant; des yeux petits & noirs, mais sans feu, sans étincelles d'esprit ou d'ame; un nez qui sans être plat, n'est point assez grand ni saillant; une bouche communément petite & ronde, la lèvre inférieure un peu plus grosse que celle d'en-haut. Leur couleur en général est olivâtre; leur teint est brun, mais animé d'un rouge vif; ce qui prouve qu'ils ne sont pas naturellement bruns, (car leurs enfans naissent assez blancs) mais que cette couleur sombre leur vient de la malpropreté où ils vivent; toujours dans la graisse ou dans l'huile. assés à la fumée de leurs lampes & se lavant très-rarement. Que si le climat contribue

Figure.

leur dor
peut-être
ive de fro
ous les ar
goureux,
reste près
probable
leur nou
s'incorpor
que leur f
de poisson
de veau m
uellemen
passablem
le visage
forte que
ils ne pas
Le peu
épais, for
parce qu'
petites &
& les me
épaules la
tumées, c
Ils ont l
gras & r
& des f
froid la

à leur donner à la longue cette couleur d'olive, peut-être sera-ce un effet de la brusque alternative de froid & de chaud qu'ils éprouvent, passant tous les ans d'un hiver excessivement long & rigoureux, aux chaleurs brûlantes d'un soleil qui reste près de deux mois sur l'horizon. Mais il est probable qu'ils doivent le fond brun de leur teint à leur nourriture onctueuse, épaisse & grasse, qui s'incorpore & s'insinue si bien dans leurs veines, que leur sueur en contracte une odeur d'huile & de poisson, & que leurs mains sentent le lard de veau marin qu'ils mangent & touchent perpétuellement. Cependant il y a des Groënlandais passablement blancs qui ont les joues rouges & le visage d'une rondeur point trop marquée; en sorte que dans certaines montagnes de la Suïde ils ne passeraient pas pour étrangers.

Le peuple du Groënland a les cheveux noirs; épais, forts & longs; mais rarement de la barbe, parce qu'il se l'arrache ou l'épile. Il a les mains, petites & charnues, les pieds de même; la tête & les membres assez gros; la poitrine haute, les épaules larges, sur-tout les femmes qui sont accoutumées, dès la jeunesse, à porter de lourds fardeaux. Ils ont le corps fourni de chair, communément gras & très-sanguin: avec ce préservatif naturel, & des fourrures bien épaisses, ils s'exposent au froid la tête & le cou nus; &, dans leurs mai-

Groënland.

Groënland. fons, ils ne se couvrent que depuis la ceinture jusqu'aux genoux : mais l'odeur qu'ils exhalent en cet état, n'est pas supportable aux Européens. Les Missionnaires Danois ont de la peine à y résister dans les églises, même en hiver; car il y fait très-chaud, qu'ils y suent à grosses gouttes, & ne peuvent respirer par l'épaisseur des exhalaisons d'huile & de graisse.

Les Groëlandais ont le pied lesté & la main adroite. On voit chez eux peu de malades, d'infirmités, d'avortons ou d'enfans contrefaits. D'ailleurs peu propres à ce qu'ils n'ont jamais fait, ils sont habiles dans les choses d'habitude. Ils montrent en général beaucoup de courage; & ce n'est pas cette ardeur passagère & momentanée qui naît de la vivacité de l'imagination, mais plutôt cette confiance qui vient de la force du corps. Un homme qui n'aura rien mangé depuis trois jours, ou qui ne se sera repû que d'algue ou d'herbe marine, luttera hardiment avec son canot contre la tempête & la fureur des vagues. Les femmes porteront jusqu'à quatre lieues sur leurs épaules, un renne tout entier, une pièce de bois, ou un quartier de pierre qui pèseront le double de ce qu'un Européen pourrait soulever.

Caractère. Le caractère de la nation Groëlandaise, n'est rien d'assez tranchant, ni d'assez marqué pour être bien défini. La disposition stégmatique & tranquille

quille
mélanc
du sang
provoc
très-vic
ne font
la gaiet
folie; i
ple pou
ne se fo
ent de
qu'ils n
estime
e moqu
ent q
l'intelli
ét avan
le meil
n a ce
C'est-là
étise, c
e peu
arce q
ont inc
caractèr
es gen
mais il
ela ve
T

puis la ceinture qu'elle de leurs humeurs, les porte à une sorte de
 qu'ils exhalent en mélancolie, ou de morne stupidité: l'abondance
 Européens. Le du sang rend leur colere furieuse, quand elle est Groënland.
 ine à y résister provoquée par de rudes assauts: mais il en faut de
 ; car il y fait très-violens pour agiter & remuer des ames qui
 ttes, & ne peu ne sont ni vives, ni fort sensibles. Ils n'ont ni de
 malaisons d'huile la gaieté jusqu'à la joie, ni de la joie jusqu'à la
 este & la main ple pour une société sûre. Contens du présent, ils
 malades, d'in ne se souviennent guères du passé, ni ne s'inquiè-
 efaits. D'ailleu ent de l'avenir; aussi donnent-ils plus volontiers
 fait, ils sont ha qu'ils n'amassent. Assez ignorans & grossiers pour
 Ils montrent en estimer beaucoup, ils mettent tout leur esprit à
 ce n'est pas cette se moquer des Européens: cependant ils convien-
 qui naît de la ent que ces étrangers ont plus d'industrie &
 utôt cette conf l'intelligence qu'eux; mais ils ne jugent pas que
 rps. Un homme ét avantage soit d'un grand prix. Y a-t-il rien
 is jours, ou qui le meilleur que la chasse du veau marin? & quand
 'herbe marine, on a ce qu'il faut pour vivre, à quoi sert le reste?
 contre la tem C'est-là toute la logique de ce peuple simple sans
 femmes porte êtise, & sensé sans raisonnement. Il se croit, avec
 rs épaules, un e peu d'idées mieux policé que les étrangers,
 is, ou un quar parce qu'il les voit tomber dans des excès qui lui
 bie de ce qu'un ont inconnus. S'il s'en trouve un seul qui soit d'un
 caractère doux & modéré; c'est dommage, disent
 es gens du pays, qu'il ne soit pas né parmi nous:
 enlandaise, n'a mais il se fera, ce sera bientôt un homme; &
 arqué pour être cela veut dire un Groënlandais. Pour l'ordinaire
 que & traie
 qu'elle

Groënland. ils aiment mieux céder que disputer ; aussi quand leur patience est poussée à bout ; ce sont des lions qui ne craignent plus rien. Ils supportent quelquefois les injures des hommes , comme celles de la fortune , ou comme les maux de la Nature , avec une indifférence qui passe le stoïcisme , moins par art & par réflexion , que par insensibilité de caractère : mais s'ils prennent du chagrin & de l'animosité pour quelque offense , les y voilà plongés jusqu'au moment de la vengeance ; d'autant plus terribles dans leur ressentiment , qu'ils s'y livrent avec plus de peine , & l'ont nourri plus long-temps.

Quoique les peuples sauvages , ainsi que l'homme en général & tous les animaux , soient portés à la paresse & à l'oïfiveré , la rigueur & la stérilité du climat ne permettent guères aux Groënländais d'être long-temps sans rien faire. Cependant ils ont cette inconstance naturelle aux enfans , qui leur fait entreprendre cent choses & les abandonner ; curieux & bientôt dégoûtés de tout ce qu'ils ignorent. Dans les longs jours du Groënland , on ne dort que cinq ou six heures , & dans les longues nuits , que huit heures au plus : mais si l'on travaille ou si l'on veille toute la nuit , on dort volontiers tout le jour. Dès le matin , un Groënländais monte sur quelque éminence , & d'un air pensif regarde le ciel & la mer ; quel temps il

aura ;
pare ;
rein d
travail
d'une
belle h
le calm
toute l
ou com
de ses b
par la p
On
répand
chait &
lândais
Ils naiss
vivraien
rennés ,
les clim
jours fl
lait des
verts n
sons m
sous de
ment d
en inte
la Natu
peut - é

aura; la peine & le danger que le jour lui prépare; & son front prend l'aspect nébuleux ou ferein de l'horizon. Mais quand il n'y a point de travail pour la journée, ou qu'on revient le soir d'une heureuse pêche; c'est alors qu'on est de belle humeur, qu'on parle & qu'on s'égaie dans le calme & la prospérité. Tel est l'homme sur toute la face de la terre; plus ou moins semblable ou contraire à lui-même; en raison de la variété de ses besoins & de ses goûts; mais toujours abruti par la peine, ou tourmenté par le travail.

On a demandé plus d'une fois comment s'est répandu, chez l'espèce humaine, l'usage de la chair & du sang des animaux. Interrogez les Groënländais: leur situation vous répondra pour eux. Ils naissent tous chasseurs ou Pêcheurs. De quoi vivraient-ils; de quoi s'habilleraient-ils sans les rennes, les oiseaux & les veaux de la mer? Dans les climats de l'Inde & de l'Asie, où des prés toujours fleuris entretiennent sans interruption le lait des troupeaux; où les arbres continuellement verts ne manquent jamais de fruit; où les buissons mêmes nourrissent l'habitant qui se repose sous de vastes ombrages; où le soleil non-seulement dispense de l'invention des vêtements, mais en interdit le fardeau; sans doute ce fut offenser la Nature, que d'égorger les animaux; encore peut-être fallait-il exterminer toutes les espèces

Groënländ.

Nourriture.

avec qui l'on ne pouvait vivre en paix, ni en société.

Groënland. De la fécondité de ces heureux pays, devaient éclore dans le cerveau des beaux génies, l'allégorie de l'âge d'or, & le système du régime pythagorique. Mais le siècle de fer & l'usage du sang sont naturels au Groënland, & la guerre y est née avec l'homme que la terre y force de vivre de carnage, ou de mourir de faim. On a déjà vu qu'elle n'y donne rien dans l'été, que l'hiver ne reprenne à l'instant; c'est-à-dire, quelques herbes qui servent plutôt de remède que d'aliment, à peine écloses au soleil & bientôt couvertes par la glace. Les Groënlandais se trouvent donc obligés de courir après les rennes; mais cette espèce rare en des pays d'un froid trop excessif, est consommée à la chasse même, & l'on n'en peut faire de provision. D'ailleurs les Groënlandais ne mangent guères de chair tout-à-tait crüe ou sanglante, comme on le croit, & comme le sont réellement bien des peuples chasseurs. Il est vrai que, dès qu'ils ont tué quelque animal, ils dévorent sur-le-champ un morceau de sa chair ou de sa graisse, & qu'ils boivent de son sang tout chaud; mais peut-être est-ce un effet de la superstition, & non pas de la faim & de la voracité: car s'il n'y a point quelque mystère dans cette coutume, pourquoi verrait-on une femme, quand elle dépouille un veau marin, en donner un ou deux morceaux de graisse

à tout
autour
raient

Au
la dis
cheur
amphi
forma
veau
été sou
la neig
veau,
tant d
cats e
à l'air
côtes,
il en
la plie
les ois
bouill
d'eau
mier
est ab
jusqu'
où on
mang
précau
doigts

ni en société,
 pays, devaient
 énies, l'allégo-
 régime pytha-
 usage du sang
 guerre y est
 force de vivre
 m. On a déjà
 é, que l'hiver
 quelques her-
 que d'aliment,
 couvertes par
 ent donc obli-
 ais cette espèce
 cessif, est con-
 n'en peut faire
 ndais ne man-
 e ou sanglante,
 ont réellement
 que, dès qu'ils
 nt sur-le-champ
 raiſſe, & qu'ils
 mais peut-être
 & non pas de
 a point quel-
 pourquoi ver-
 ouille un veau
 eaux de graiſſe

à toutes les personnes de son sexe qui se trouvent
 autour d'elle, & point aux hommes, qui rougi-
 raient même d'en recevoir? Groënland.

Au défaut des plantes & des végétaux, & dans
 la disette des animaux terrestres, ce peuple pê-
 cheur vit de poisson, ou plutôt de cette espèce
 amphibie, qui tient le plus à la terre par sa con-
 formation & ses besoins; c'est encore une fois le
 veau marin. On en garde la tête & les pieds en
 été sous le gazon, & tout le corps en hiver sous
 la neige. Les Groënlandais mangent une pièce de
 veau, moitié gelée, ou moitié pourrie, avec au-
 tant d'appétit & de plaisir, que les peuples déli-
 cats en trouvent dans le gibier. On fait dessécher
 à l'air certaines parties de l'animal, telles que les
 côtes, pour les servir ainsi sans autre préparation ;
 il en est de même du saumon, du merlus & de
 la plie, qu'on découpe en longues tranches. Pour
 les oiseaux & la plupart des poissons, on les mange
 bouillis ou étuvés, mais sans autre sel qu'un peu
 d'eau de mer. Quand on a pris un veau, le pre-
 mier soin est de fermer la plaie mortelle dont il
 est abattu, pour retenir le sang dans ses veines ;
 jusqu'à ce qu'on puisse le transférer dans des pots
 où on le conserve pour en faire de la soupe. On
 mange les entrailles des petits animaux, sans autre
 précaution que de presser les boyaux avec les
 doigts pour en faire sortir les ordures. La matière

Groënland.

contenue dans le ventre d'un renne, est si précieuse & si exquise au goût des Groëlandais, qu'ils en font des présens à leurs meilleurs amis. Ce ventre de renne & la fiente de la perdrix préparés dans l'huile fraîche de baleine, sont pour ce peuple, ce que sont parmi nous la bécassine & le coq de bruyere. Cette Nation a ses ragouës & ses saulles, comme une autre.

Par exemple, on prend des œufs frais qu'on mêle avec des baies de brisson & avec de l'angelique; on jette le tout dans une outre de veau marin remplie d'huile; c'est un excellent cordial pour l'hiver. On arrache avec les dents la graisse qui tient à la peau des sarcelles ou poules d'eau; & quand on prépare les peaux de veaux de mer, on racle avec un couteau la graisse qui était restée de l'animal écorché: de ce mélange il se fait une espèce d'aumelette qui est le mets délicieux & favori des Groëlandais. Ils ne boivent point l'huile de baleine, comme on l'a débité, la réservant pour les lampes ou pour leur trafic. Mais ils mangent volontiers des harengs secs dans la graisse de veau dont ils se servent aussi pour frire le poisson, ayant l'attention de la bien mâcher avant de la cracher dans la poële. Leur boisson est de l'eau claire qu'ils tiennent chez eux dans des fontaines ou vases de cuivre, ou dans des auges de bois qu'ils font eux-mêmes très-propres

ment, & qu'ils
rètes de po
d'entreteni
d'eau fraîche
avec une
cousue, &
rafraîchir
dans leurs
glace ou d

Ce peuple
par-tout ai
dieres, ma
avec la la
vaiselle de
des bouill
bu le boui
liers d'os
sont étalée
la leur na
avec les r
pour la vi
comme fe
couteau le
les dents
doigts, &
sont cou
rent à la
veulent t

ment, & qu'ils ornent d'anneaux & d'os, ou d'arêtes de poisson, artistement travaillés. Ils ont soin d'entretenir cette provision, par un supplément d'eau fraîche qu'ils vont chercher chaque jour avec une cruche; c'est une peau de veau bien cousue, & qui sent le cuir à demi-tanné. Pour rafraîchir leur eau, qui s'échauffe promptement dans leurs cabanes, ils y jettent un morceau de glace ou de neige.

Ce peuple est très-mal propre à table, comme par-tout ailleurs. Rarement ils nettoient leurs chaudières, mais les chiens leur en épargne la peine, avec la langue. Cependant ils ont soin de leur vaisselle de marbre bâtard. Ils mettent leurs viandes bouillies dans des plats de bois, après avoir bu le bouillon, ou mangé la soupe avec des cuilliers d'os ou de bois. Mais leurs viandes seches sont étalées par terre, ou sur un vieux cuir; c'est-là leur nape: ils prennent le poisson dans le plat avec les mains, & le dépecent avec les dents, pour la viande, c'est avec les dents qu'ils la hachent, comme ferait une meute. A la fin du repas, leur couteau leur tient lieu de serviette; ils s'en racent les dents & la bouche, lèchent la lame, puis leurs doigts, & l'on sort de table. De même quand ils sont couverts de sueur; ils la ramassent & la portent à la bouche pour n'en rien perdre. Lorsqu'ils veulent traiter un Européen avec toute la politesse.

Groënland.

de leur pays, ils léchent d'abord le morceau qu'il doit manger, pour en nettoyer le sang & l'écume qui s'y étaient attachés dans la chaudiere; & si l'on refuse une offre si friande, ce serait manquer de civilité que de ne pas accepter la leur. Ce sont à cet égard les mœurs de tous les Sauvages.

Ceux du Groënland mangent, quand ils ont faim. Mais leur principal repas se fait le soir, au retour de la pêche; alors on invite les voisins qui n'ont rien pris, sinon on leur envoie une portion du butin. Les hommes mangent à part, mais les femmes n'y perdent rien; car tout devant passer par leurs mains, elles se régaleront entr'elles en l'absence & aux dépens de leurs maris. C'est leur grand plaisir alors de voir leurs enfans se remplir la panse, puis se rouler sur le plancher, afin de presser leurs intestins, & d'y faire encore de la place à la bonne chère.

Ce peuple est-il heureux ou malheureux? Il ne songe point au lendemain. Lorsqu'il est dans l'abondance, il ne quitte la table qu'à la fin de ses provisions, pour danser & se réjouir dans l'espérance que la mer fournira chaque jour à ses besoins renouvellés. Mais quand les mauvais temps arrivent, que les veaux marins disparaissent au printemps pour deux ou trois mois, que la rigueur des saisons, ou quelque seroit de calamités amènent la disette; alors on voit les tristes Groën-

morceau qu'il
ng & l'écume
ere; & si l'on
t manquer de
ur. Ce sont à
vages.

quand ils ont
it le soir, au
es voisins qui
une portion
part, mais les
devant passer
entr'elles en
is. C'est leur
s se remplit
cher, afin de
encore de la

oureux ? Il ne
il est dans
à la fin de
t dans l'espé
a ses besoins
temps arri
ent au prin
la rigueur
e calamités
tes Groën-

landais passer ensemble les jours entiers sans man- ~~ger~~ ^{Groënland.}
ger, si ce n'est le peu de moules & d'algue qu'ils
trouvent par hasard: réduits par degrés au cuir
de leurs fouliers, & même aux peaux de leurs
rentes, qu'ils font bouillir dans l'huile destinée
à leurs lampes, ils prolongent ainsi de miséra-
bles jours qui doivent bientôt s'éteindre par la
famine.

Ils aiment extrêmement certaines denrées étran-
geres, comme le pain, le gruau d'avoine, les pois
& la morue sèche, & plusieurs ne s'y sont déjà
que trop vite accoutumés. Mais ils ont la plus
forte aversion pour la viande de cochon, parce
que cet animal mange toutes sortes d'ordures. Il
est également singulier que la chair de cochon ait
de tout temps déplû aux peuples les plus sales;
& qu'elle soit encore recherchée des plus raffinés
en propreté.

Les Groënlandais abhorraient autrefois les
liqueurs fortes, qu'ils appellaient de *mauvaise eau*
Mais ceux qui commercent avec les Européens,
en boivent très-volontiers, sur-tout quand elle
ne leur coûtent rien. Ils feindront quelquefois de
ne trouver mal pour qu'on leur donne du bran-
de-vin, & c'est en effet leur vie & leur salut dans
ces indigestions.

Ils aimeraient aussi le tabac à fumer, s'ils en
avaient à discrétion; mais il leur manque souvent,

Groënland.

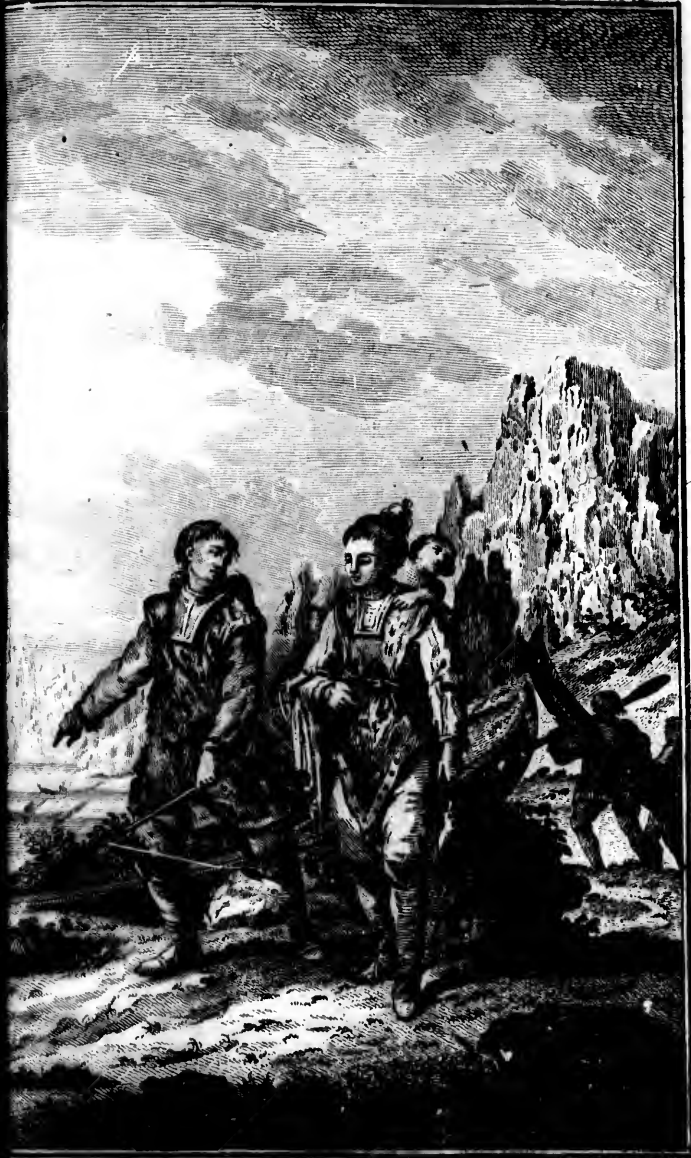
d'autant plus qu'ils en font sécher les feuilles sur un plat chaud, & les pilent ensuite dans un mortier de bois pour en prendre par le nez. Ils sont même tellement accoutumés à cet usage dès l'enfance qu'ils ne peuvent en quitter l'habitude, & ce serait peut-être un mal pour eux d'y renoncer, à cause de l'abondance des humeurs que la fumée des cabanes leur fait couler des yeux, qu'ils ont naturellement affaiblis par la neige.

Habillement.

Les Groënlandais sont à proportion mieux traités de la Nature pour le vêtement que pour la nourriture; & la peau des animaux leur manque moins que la chair. Ils ont des fourrures de toutes espèces. Leur vêtement de dessus est une sorte de robe longue, cousue de tous les côtés, faite de façon à la passer comme une chemise par-dessus la tête, en y fourrant en même-temps les deux bras. A cet habit long, tient un capuchon, dont on se couvre dans les temps froids ou humides. Cet habillement chez les hommes ne vient qu'à mi-cuisse, & ne serre pas de bien près; mais comme il est fermé pardevant, il garantit assez du froid. Ils ont pour chemise une fourrure de poule d'eau avec la plume en-dedans, ou plus souvent encore des peaux de renne; cependant ils gardaient autrefois les plus fines de cette espèce pour en faire des vestes, mais elles sont devenues si rares, qu'il n'y a plus que les femmes le

ALE

es feuilles su
dans un mo
e nez. Ils fon
sage dès l'en
r l'habitude
eux d'y renon
meurs que la
es yeux, qu'il
ge.
on mieux tra
que pour la
leur manque
rures de tou
c une sorte de
côtés, faite de
mise par-dessu
mps les deux
puchon, dont
ou humides
ne vient qu'à
n près; mais
garantit assez
e fourrure de
ans, ou plus
e; cependant
e cette espèce
es sont deve
es femmes le



Ussard Dorez

HABILLEMENS DES GROENLANDOIS.

plus riche
Les Groë
eaux de
hors le cê
& garnis
le chien
l'argent.
es de dr
oit de lin
a coupe
ou d'une
de la cein
avec la pe
de la mer
& préparé
avec des
blante. Le
ant devan
ehors ; e
reté , m
bonne un
des capes
Mais
rdinaire
plus uni ,
a veste u
nal , pour
oint con

plus riches qui puissent prétendre à cette parure. Groënland.
 Les Groënlandais s'habillent communément des
 beaux de veaux marins, dont ils tournent en de-
 hors le côté le plus rude. Ces habits sont bordés
 & garnis sur les coutures, de cuir rouge ou blanc
 de chien marin, ce sont là leurs galons d'or &
 d'argent. Ils ont pourtant aujourd'hui des chemi-
 ses de drap, & même de toile, soit de coton,
 soit de lin; mais toujours faites à la façon & sur
 la coupe du pays. Leurs culottes sont de veau,
 ou d'une peau de renne, mais très-courtes, tant
 de la ceinture que de la cuisse. Leurs bas sont faits
 avec la peau de jeunes veaux, trouvés dans le sein
 de la mere; & leurs fouliers d'un cuir noir; doux
 & préparé. Cette chaussure est attachée aux pieds
 avec des courroies, qui passent par-dessous la
 plante. Les semelles débordent de deux doigts,
 tant devant que derrière, un peu recourbées en
 dehors; elles sont faites avec beaucoup de pro-
 preté, mais sans talons. Les gens à qui le trafic
 donne une sorte de richesse, portent maintenant
 des capes, des culottes & des bas de laine.

Mais en mer; tous prennent par-dessus l'habit
 ordinaire un manteau noir, de cuir de veau le
 plus uni, pour se garantir de l'eau; & par-dessus
 la veste une chemise faite des boyaux de cet ani-
 mal, pour conserver leur chaleur naturelle, & ne
 point contracter d'humidité. « La casaque de mer

Groënland.

» est une espèce de jaquette, où l'habit, la cu-
 »lotte, les bas & les souliers ne forment qu'une
 »pièce. Elle est faite de peau de chien marin,
 »unie & sans poil, & si bien cousue, que l'eau
 »ne saurait y pénétrer. Il y a devant la poitrine
 »un petit trou, par lequel ils soufflent autant
 »d'air qu'ils jugent à propos, pour se soutenir
 »sans aller au fond, & ils le bouchent ensuite
 »avec une cheville. A mesure qu'ils augmentent
 »ou qu'ils diminuent l'air en-dedans de cet habit,
 »ils descendent & remontent comme bon leur
 »semble. Ce sont de vrais ballons, qui courent
 »sur l'eau sans s'y enfoncer ».

L'habillement des femmes diffère très-peu de
 celui des hommes. Leurs jaquettes ont les épaules
 & le capuchon plus hauts, & ne sont pas taillées
 horizontalement vers le bout; mais, en s'arrondis-
 sant depuis la cuisse jusqu'en bas, elles forment
 devant & derrière deux longues oreilles, dont la
 pointe ourlée de fil rouge, descend au-dessous
 du genou. Elles portent aussi la culotte avec des
 caleçons pardessous. Elles aiment à faire leurs cu-
 lottes & leurs souliers de cuir rouge, ou blanc
 avec une couture sur le devant, façonnée & tra-
 vaillée très-proprement. Les meres & les nourrices
 ont une sorte d'habillement assez ample par derrière
 pour y porter un enfant; ce vêtement chaud &
 commode, tient lieu de berceau & de linge au

l'habit, la coupe nouveau né, qu'on y enveloppe tout nu. Pour empêcher de tomber, les femmes relevent & attachent cette robe autour de leur jaquette, avec un ceinturon de cuir, arrêté sur le devant par un bouton ou une boucle. Les habits de tous les jours sont dégoûtans de graisse & couverts de saleté; vermine que les Groënländais n'ont pas le moyen de croquer avec les dents: cependant ils tiennent assez propres leurs habits de parure.

Les hommes portent les cheveux courts. Quelques-uns les coupent raz du front, pour qu'ils ne leur tombent pas sur les yeux, & ne les empêchent pas de vaquer à leurs travaux. Mais ce serait un déshonneur pour une femme de se raser la tête, à moins que ce fût dans le deuil, ou pour se renoncer au mariage. Elles relevent tous leurs cheveux en deux boucles au sommet de la tête: l'une y forme une large touffe, & l'autre plus petite s'élève au-dessus de la première; le tout est noué galamment, & brillant de grains de verre; on y voit aussi les perles dont les Groënländaises font des colliers, des pendans, des bracelets, & qui leur servent à décorer leurs habits & leurs souliers. Elles commencent à changer quelque chose dans leur parure, & les plus riches ceignent leur tête d'un ruban de fil ou de soie; mais de façon que les touffes de cheveux, qui sont leur plus bel ornement, ne soient pas couvertes ou cachées.

Groënländ.

Groënland.

Celles qui aspirent à la suprême beauté, doivent porter sur le visage une broderie faite avec un fil noir de fumée; on leur passe ce fil entre cuir & chair sous le menton, le long des joues, autour des pieds & des mains. Quand il est retiré de dessous l'épiderme, il y laisse une marque noire qui ressemble à de la barbe. Les mères font cette pénible opération à leurs filles dès la tendre enfance, afin qu'elles ne risquent pas de manquer de mari. M. Crantz dit que les Groënlandaises baptisées ont abandonné cette vanité mondaine comme un sujet de tentation au péché. Peut-être qu'ailleurs les femmes devraient prendre cette mode, comme un préservatif contre les tentations. Enfin telle est la propreté du Groënland : les hommes ne se lavent jamais; cependant, quand ils reviennent de la mer, ils se lèchent les doigts & se les passent comme les chats, sur les yeux; pour adoucir ou corriger par leur salive l'âcreté des sels de la mer. Les femmes se lavent, mais dans leur urine, soit pour faire croître leurs cheveux, soit pour avoir une odeur plus suave, ou moins foite sans doute que celle de poisson. C'est leur eau de senteur favorite. Quand une jeune fille s'en est parfumée on dit d'elle, *niviarsarsuarnets*, elle sent la Demoiselle.

Logemens.

Les Groënlandais ont des tentes pour l'été & des maisons pour l'hiver. Celles-ci, large

de deux
douze br
d'un hon
en le cro
élevés, d
afin d'êtr
de la ne
la mer
de la pêc
fournit la
d'une br
l'autre, c
Sur ces
longueur
ils en jo
semble a
poteaux.
ces pour
Ils couvr
& parde
toit.
Tant
bien; m
tout l'ou
réparer
ni porte
ils prati
trois br

beauté, doivent
 faite avec un
 fil entre cuir &
 joues, autour
 il est retiré de
 e marque noire
 nères font cette
 s la tendre en
 as de manques
 inlandaises bap
 ndaine comme
 -ête qu'aillent
 mode, comme
 s. Enfin telle es
 hommes ne le
 s reviennent de
 se les passent
 our adoucir ou
 fels de la mer
 eur urine, soit
 soit pour avoir
 tte sans doute
 de senteur fa
 est parfumée
 , elle sent la
 .
 es pour l'été
 lles-ci, large

de deux brasses, s'étendent depuis quatre jusqu'à
 douze brasses de longueur, & n'ont que la hauteur
 d'un homme. Ils ne bâtissent pas sous terre, comme
 on le croit communément; mais sur des endroits
 élevés, & préférablement sur un rocher escarpé,
 afin d'être moins incommodés, ou plutôt délivrés
 de la neige dans les dégels. C'est au voisinage de
 la mer que leurs maisons sont situées, à portée
 de la pêche, toujours ouvertes sur la côte qui leur
 fournit la subsistance. Ils font les murs de l'épaisseur
 d'une brasse, avec des pierres entassées l'une sur
 l'autre, cimentées ensemble de terre ou de gazon.
 Sur ces murailles, ils placent une poutre de la
 longueur du logement, ou si elle était trop courte,
 ils en joindraient jusqu'à trois ou quatre liées en-
 semble avec des bandes de cuir, & soutenues de
 poteaux. Ils mettent des solives en travers sur
 ces poutres, & des lattes minces entre les solives.
 Ils couvrent le tout de brossailles, puis de tourbe;
 & par dessus d'une terre fine, légère, qui fait le
 toit.

Tant qu'il gele, ces édifices se soutiennent assez
 bien; mais les pluies & les fontes de l'été ruinent
 tout l'ouvrage; & dès l'automne suivant, il faut
 réparer le toit & les murailles. Leurs maisons n'ont
 ni porte, ni cheminée, mais, pour en tenir la place,
 ils pratiquent une entrée au milieu, de deux ou
 trois brasses de large. C'est une voûte faite de

Groënland.

Groënland.

pierres & de terre, qui sert à purifier & à renouveler l'air intérieur, sans être ouverte au vent ni au froid; car elle forme une espèce d'équerre ou de tambour, dont l'entrée est de côté parallèlement au-devant de la maison: & de plus cette voûte est si basse qu'il ne suffit pas de se courber, mais qu'il faut marcher à quatre pattes pour entrer ou pour sortir. Les murailles sont tapissées ou garnies en-dedans de vieilles peaux qui ont servi à couvrir des tentes ou des bateaux, & qu'on attache avec des cloux faits des côtes de veau marin. Ces peaux garantissent de l'humidité; il y en a de pareilles sur le toit, pour la même raison. Depuis le milieu de la maison jusqu'au mur du fond, il y régne dans toute la longueur un plancher élevé d'un pied au-dessus de terre. Ce plancher est divisé en plusieurs pièces, par le moyen des peaux tendues le long des poteaux qui soutiennent le toit; ces divisions forment autant de chambres qui ressemblent à des écuries. Chaque famille a sa chambre, & chaque maison contient depuis trois jusqu'à dix familles. Elles dorment sur ces planchers couverts de fourrures; on y reste assis toute la journée, les hommes les jambes pendantes, & les femmes les jambes croisées, à la manière des Turcs; ceux-là font des meubles ou des outils pour la pêche & le ménage; celles-ci s'occupent à la cuisine, ou à la couture. Sur le devant de la maison,

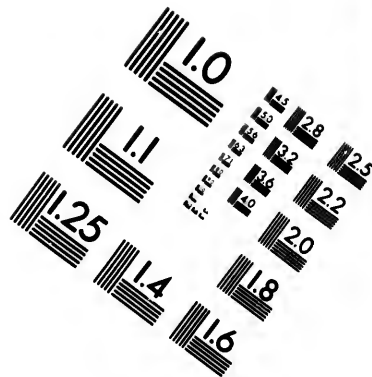
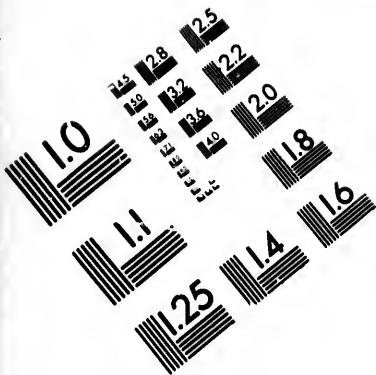
D
maison, so
avec des pa
si transpare
entrer la l
ni à la ne
dedans, le
fait asséoir
Chaque
on place d
un gros bil
late, & su
ne lampe
& taite en
ans un va
voir l'huile
à pour to
qui brûle si
même écha
ampes. C'e
ar au-dess
le marbre
oit par qu
d'un pied,
ait bouilli
famille. Le
es habits &
de ratelier
ampes rou
Tome

maison, font des fenêtres carrées de deux pieds, avec des panneaux d'intestins de poissons de mer, si transparens, & si bien cousus, qu'ils laissent entrer la lumière, sans donner passage au vent ni à la neige. Sous ces fenêtres, on trouve en dedans, le long de la muraille, un banc où l'on fait asseoir & douter les étrangers.

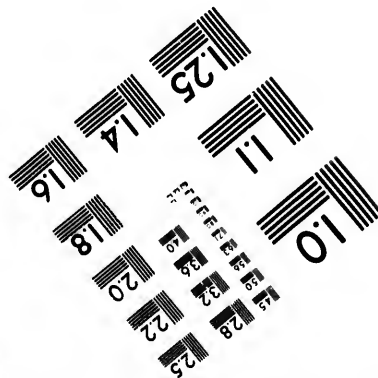
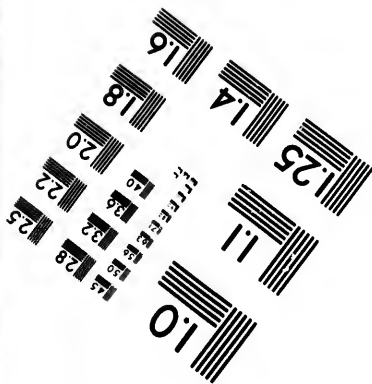
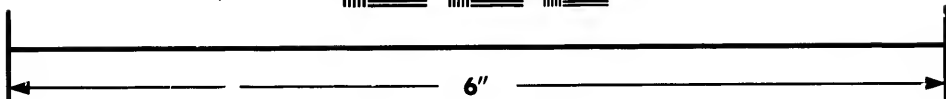
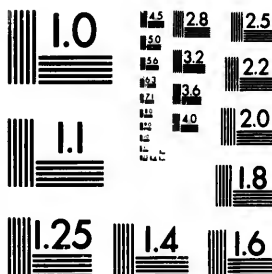
Chaque ménage a son feu ; voici comment : on place d'abord le poteau de séparation, un gros billot à terre, sur cette souche une pierre plate, & sur cette pierre un trépied, qui soutient une lampe de marbre bâtard, large d'un pied, & taite en demi-lune ; elle est comme enchassée dans un vase de bois en ovale, fait pour recevoir l'huile qui dégoutte de la lampe. Celle-ci a pour toute meche qu'une mouffe fine, mais qui brûle si bien, que la maison est éclairée, & même échauffée par la lumière de toutes ces lampes. C'est-là pourtant leur moindre utilité ; car au-dessus de chaque lampe est une chaudiere de marbre ou de pierre à chaux, suspendue au toit par quatre cordes. Cette chaudiere, longue d'un pied, est large de six pouces ; c'est-là qu'on fait bouillir le dîner ou le souper de chaque famille. Le feu de la lampe sert encore à sécher les habits & les bottes qu'on étend sur une espèce de ratelier ou de claie attachée au plafond. Ces lampes toujours allumées, donnent une chaleur

Groënland.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 2.8 2.5
1.8 3.2 2.2
2.0 3.6 2.0
1.8

1.5 1.8 2.0
2.2 2.5 2.8
3.2 3.6 4.0
4.5 5.0 5.5
6.0 6.5 7.0
7.5 8.0 8.5
9.0 9.5 10.0

~~_____~~
 Groënland. moins vive, mais plus égale que celle des poëles d'Allemagne, avec moins d'exhalaisons nuisibles, presque point de fumée, & jamais aucun danger d'incendie. D'un autre côté, l'odeur forte des lampes, des poissons & des viandes de la chaudière, des pelleteries qui servent de tentures & de vêtemens, & par-dessus tout, de l'urine qu'on laisse croupir dans ces maisons, en fait un domicile très-incommodé pour des étrangers. Cependant, comme les odeurs les plus désagréables ne sont pas toujours mal saines, on s'y habitue à la longue. Les Groënlais vivent même assez long-temps dans ces cabanes étroites, où ils ont su renfermer tous leurs desirs, & satisfaire à tous leurs besoins, avec un ordre & une tranquillité admirables; contents d'une pauvreté dans laquelle ils se croient plus riches, & sont réellement plus heureux que nous avec nos palais, nos mets, nos vins & nos parfums exquis.

Au-denors de l'appartement, ils ont une espèce de dépense où ils mettent, pour les besoins du jour, soit de la viande, soit du poisson & des harengs séchés, tandis que leurs grandes provisions se conservent sous la neige. Près de-là se voient leurs canots renversés & suspendus à ces mêmes poteaux où sont attachés leurs ustensiles & leurs armes pour la chasse & la pêche. C'est dans ces maisons qu'on se retire à la fin de Sep

tembre
 où la
 fonder
 aller c
 constru
 Les
 l'empla
 oblong
 jusqu'à
 appuie
 espèce
 de bal
 ramide
 double
 les gen
 de bel
 décorat
 descen
 mouffe
 renver
 au lieu
 boyaux
 cousus
 pendu
 donner
 trée do
 par une
 yent le

celle des poëles
maisons nuisibles,
is aucun danger
deur forte des
des de la chau-
t de tentures &
de l'urine qu'on
en fait un do-
étrangers. Ce-
plus désagréables
on s'y habitue
vent même aller
sites, où ils ont
satisfaire à tous
une tranquillité
été dans laquelle
réellement plus
s, nos mets, nos
ils ont une espèce
t les besoins de
poisson & de
s grandes pro-
ge. Près de-là,
& suspendus à ce
s leurs ustensiles
t la pêche. C'est
e à la fin de Sep-

tembre, jusqu'au mois d'Avril & de Mai; temps où la fonte des neiges, qui menace le toit & les fondemens de ces édifices, oblige les habitans à aller camper sous des tentes. Voici le plan de la construction de ces logemens d'éré.

~~_____~~
Groënländ.

Les Groënländais en pavent d'abord le sol ou l'emplacement, de pierres plates, sur un carré oblong. Entre ces pierres, ils fichent depuis dix jusqu'à quarante pieux ou longues perches, qu'ils appuient à la hauteur d'un homme, contre une espèce de chaffis auquel on les attache en forme de baldaquin, dont le sommet se termine en pyramide. Ils enveloppent cette palissade d'une double couverture de cuirs de veau marin; & les gens riches tapissent l'intérieur de leurs tentes de belles peaux de rennes, dont le poil fait la décoration. Les pelleteries de la couverture, qui descendent jusqu'à terre, y sont fixées avec de la mousse surchargée de pierres, afin que le vent ne renverse point la tente. Ils attachent à l'entrée, au lieu de porte, une courtine. Ce rideau fait de boyaux les plus minces & diaphanes, proprement cousus, est bordé de fil rouge ou bleu, & suspendu par des anneaux de cuir blanc. Il sert à donner du jour, & à garantir de l'air. Cette entrée donne dans une espèce de vestibule fermé par une tenture de peaux, & dans lequel se trouvent les provisions de bouche & les baquets

Groënland.

d'urine. La cuisine ne se fait point sous les tentes, mais en plein air, dans des chaudières de cuivre, qu'on fait bouillir à force de bois. La maîtresse de la maison a sa garde-robe & sa toilette dans un coin de la tente, où elle attache tous ses habits, son miroir, sa pelote & ses rubans, sous un grand rideau de cuir blanc, orné de figures brodées à l'aiguille.

Chaque famille a sa tente; mais les plus aisées logent quelquefois une ou deux familles des plus pauvres ou de leur parenté; de sorte que chaque tente peut contenir vingt personnes. Le foyer & le dortoir y sont situés comme dans les maisons d'hiver; mais il règne beaucoup plus d'aisance & de propreté dans les tentes. On n'y respire pas cette chaleur étouffée & cette puanteur, qui rebutent les Européens. Il faut bien que l'été dédommage un peu les Groënlandais des rigueurs de l'hiver, & que chaque climat ait son ses délices, du-moins ses douceurs. - être ne souffre-t-on pas autant dans ces antres du Nord, je ne dirai pas que sur les rochers brûlans de la Libie, mais que dans les beaux climats de l'Asie. Si, d'un côté, les entrailles de la terre, endurcies par une glace éternelle, n'engendrent pas une nombreuse population, de l'autre, la chaleur moissonne par la peste, la moitié des habitans qu'elle enfante. Là, peu de ces plaisirs dont l'i-

vresse mè
de jouiss
inspirés p
prompt sa
nation qu
desirs qu
peu de ch
dans l'abo
les uns d'
cité. S'il r
être trans
combien
nos paysan
être nés!
Ce sont
& de se lo
& ceux-d
progrès,
cles qu'ils
elle aband
trop avare
C'est par
climat, c'
contraires
Africains
grosiers é
pas assez l
trop de p

es tentes,
de cuivre,
maîtresse
te dans un
ses habits,
s un grand
brodées à

plus aisées
es des plus
que chaque
Le foyer &
les maisons
l'aisance &

respire pas
ur, qui re-
ue l'été dé-
es rigueurs

saon les
- être ne

du Nord,
rtilans de la
ts de l'Asie.

, endurcis
nt pas une
la chaleur
es habitans
es dont l'i-

vesse même est douloureuse ; ici, beaucoup moins de jouissances que de satiété ; là, des travaux inspirés par le besoin pressant, & payés d'un prompt salaire qui l'appaise ; ici des arts d'imagination qui ne satisfont jamais les passions & les desirs qu'ils excitent. Enfin les Groënladais ont peu de chose, mais tous en jouissent ; & nous, dans l'abondance de tous les biens, nous périssons, les uns d'une faim réelle, & les autres de voracité. S'il n'est aucun de nos efféminés qui voulût être transporté dans les neiges du Groënlada, combien de nos ouvriers, de nos soldats & de nos paysans, qui devraient peut-être souhaiter d'y être nés !

Ce sont les besoins de se nourrir, de se vêtir & de se loger, qui ont inventé les premiers arts ; & ceux-ci restent dans l'enfance, ou font des progrès, à proportion des facilités ou des obstacles qu'ils trouvent dans la Nature. Trop féconde, elle abandonne l'homme à l'instinct de sa paresse ; trop avare, elle retarde & captive son industrie. C'est par une raison prise dans les extrémités du climat, c'est par un même effet des deux excès contraires de la chaleur & du froid, que les Africains & les Groënladais sont bornés aux plus grossiers élémens de l'invention ; les uns n'ont pas assez besoin de travailler, & les autres ont trop de peine, pour sortir de leur ignorance &

Groënlada.

Outils,
Armes, Inf.
trumens,
Bateaux.

Groënland.

de l'imperfection de leur état social. Il n'est donc pas étonnant que les arts les plus simples, soient encore dans leur enfance au Groënland. Le premier instrument que la main de l'homme y ait fabriqué, c'est sans doute l'arc. D'abord cette arme fut d'un sapin courbé à force de bras, ensuite on revêtit ce bois, pour rendre l'arc plus roide & plus fort, de tout ce qu'il y avait de plus élastique dans la dépouille des animaux. La baleine fournit le nerf de sa queue pour le ressort de l'arc; ses barbes pour la corde, & ses côtes pour donner une pointe plus tranchante aux fleches de bois, qui volent avec les ailes ou les plumes du corbeau. Mais, depuis que les Européens ont vendu des fusils aux Groënladais, ils ont méprisé l'arc & les fleches à la chasse.

Ce Peuple a cinq fortes d'armes ou d'instrumens pour la pêche. Le premier est le grand harpon, que les Groënladais appellent *erneinek*. Il y a d'abord un fût long de six pieds, sur un pouce & demi de grosseur. A la pointe du fût, est une pièce amovible de baleine, d'un empan de longueur. Cette pièce est armée d'un dard d'os de la baleine, terminé par une pointe de fer large d'un pouce. Le dard a, vers la moitié de sa longueur, des barbes disposées en angles, pour l'empêcher de sortir de la blessure qu'il a faite. Au gros bout du fût, sont deux pièces plates de côte de ba-

leine, le
en forme
ailes ou p
plus sûr
baleine,
pieds, &
de haut
On fait a
échancru
ferme av
l'instrum
en haut
vers la p
huit brass
de balein
fût. Certe
du canot
tachée à
harpon,
ne doit p
veaux de
la fleche
doit flou
plonge av
qui furnag
fuit sous
contribue

Il n'est donc
ples, soient
nd. Le pre-
omme y ait
d cette arme
s, ensuite on
plus roide &
plus élastique
leine fournit
de l'arc; ses
pour donnet
es de bois,
mes du cor-
ns ont vendu
méprisé l'arc

d'instruments
and harpon;
einek. Il y a
ur un pouce
fût, est une
pan de lon-
rd d'os de la
er large d'un
sa longueur,
t l'empêcher
au gros bout
côte de ba-

leine, longues d'un empan, larges de deux doigts ~~en~~
en forme du navette, & terminées comme les ~~en~~ Groënland,
ailes ou plumes d'une fleche, pour rendre le coup
plus sûr & plus droit. Entre ces deux pièces de
baleine, on emboîte un manche long de deux
pieds, & dont la largeur va toujours en diminuant
de haut en bas depuis quatre pouces jusqu'à un.
On fait au gros bout du manche deux coches ou
échancrures de côté & d'autre, pour le saisir plus
ferme avec le pouce & l'index; de sorte que
l'instrument porte sur la paume de la main tournée
en haut horizontalement. On attache fortement
vers la pointe du harpon, une corde d'environ
huit brasses, qui passe & coule dans un anneau
de baleine, fixé par une cheville au milieu du
fût. Cette corde est roulée en cercle sur le tillac
du canot de pêcheur, & par un des bouts at-
tachée à une vessie, ou poche boursoufflée. Le
harpon, très-difficile à décrire, dit M. Crantz;
ne doit pas être d'une seule pièce, parce que les
vagues de mer le briseraient aisément; il faut que
la fleche ou le dard puisse se séparer du fût, qui
doit flouter sur l'eau, tandis que l'animal blessé,
plonge avec le harpon dans les flancs. La vessie
qui surnage, sert à marquer l'endroit où le poisson
s'agit sous l'eau, en se débattant. Le manche qui
contribue à augmenter la force du coup, doit

rester entre les mains du pêcheur qui a lancé le harpon.

Groënland.

La seconde espèce d'arme est l'*angovikak*, ou la grande lance, faite à-peu-près comme le harpon, si ce n'est que la pièce de baleine amovible, qui tient la pique de fer, n'a point de barbes, afin qu'on puisse la retirer de la peau de l'animal.

Le troisième instrument est le *kapot*, ou petite lance, armée par le bout, d'une longue pointe d'épée.

L'*aglikak*, ou le quatrième instrument, est la flèche volante, d'un pied & demi de long, armée d'une pointe de fer oblongue d'un pied, épaisse d'un doigt. Cette pointe, au lieu de barbes, a des coches taillées en deux endroits. Elle est amovible ; mais en se détachant, elle reste suspendue au bâton par une corde.

Les vessies portent un petit tuyau fait d'un os creux, au moyen duquel on peut les enfler, ou les laisser vides en le bouchant ou le débouchant.

Pour la chasse aux oiseaux aquatiques, on a des piques ou javelines de six pieds, dont le bois est armé d'un fer long de douze pouces, arrondi vers la pointe avec une seule barbe. Mais comme l'oiseau peut esquiver le coup, soit en

plongeant, du fût de

pièces ne f

trois ou qu

pointes d'u

chacun. Il

ces dards n

chasseurs on

avec plus d

Passions m

qui servent

des Groënl

Les gran

ont environ

quatre ou

essilés ou p

plat. Ce fo

vont se réu

trois madr

distance, d

mortaifes :

driers des

on élève le

seroient po

meurs, qu'

douze, sur

retient par

vent en m

i a lancé le
govikak, ou
 e le harpon,
 movable, ou
 le barbes,
 peau de
 t, ou petite
 ngue pointe
 nent, est la
 de long,
 d'un pied,
 u de barbes
 its. Elle est
 e reste sul-
 u fait d'un
 les enfler,
 u le débou-
 ques, on a
 dont le bois
 ouces, at-
 barbe. Mais
 up, soit en

plongeant, soit en volant, on attache au milieu
 du fût de la pique, dont il faut observer que les Groënland.
 pièces ne se séparent point de leur ensemble,
 trois ou quatre os courbés & façonnés comme les
 pointes d'une ancre, avec deux ou trois crochets
 chacun. Il est rare que la proie échappe à tous
 ces dards réunis dans une seule arme. Quelques
 chasseurs ont des bâtons pour lancer ces javelines
 avec plus de force.

Passons maintenant à la description des bateaux,
 qui servent également à la pêche & à la chasse
 des Groënlandais.

Les grands bateaux, qu'ils appellent *umiak*,
 ont environ quarante pieds de longueur, sur
 quatre ou cinq de large, & trois de profondeur,
 effilés ou pointus devant & derrière, avec le fond
 plat. Ce fond est composé de trois pièces, qui
 vont se réunir aux deux bouts du bateau. Ces
 trois madriers sont traversés, de distance en
 distance, de solives qui s'y enchaînent par des
 mortaises : on emboîte ensuite sur les deux ma-
 driers des côtés, de courts poteaux sur lesquels
 on élève le plat-bord. Mais, comme ces poteaux
 seroient poussés en-dehors par les bancs des ra-
 meurs, qu'on appuie jusqu'au nombre de dix ou
 douze, sur les deux madriers des côtés, on les
 retient par deux autres grandes pièces, qui ser-
 vent en même-temps à affermir le plat-bord.

Cette carcasse , formée de cinq grosses pièces
 qui se joignent aux deux extrémités du bateau
 se garnit de lattes minces , larges de trois doigts ,
 avec des côtes de baleine. Toute cette charpente
 est revêtue en - dedans & en - dehors , de cuirs
 tannés , de veau marin. Mais au-lieu de clous de
 fer , qui pourraient se rouiller & faire des trous
 dans les peaux de la couverture , on emploie des
 chevilles de bois , & des courroies de baleine.
 Les Groënlandais construisent ces bateaux avec
 beaucoup d'adresse & de justesse , sans équerre ,
 ni règle , ni compas. Leur mesure des propor-
 tions , est dans la main & le coup-d'œil. Tous
 leurs outils consistent dans une scie , un ciseau
 qui sert de hache quand on l'emmanche , une
 petite vrille , un couteau de poche bien pointu.
 Lorsque le constructeur a fait la charpente de
 son bateau , sa femme la revêt de cuirs fraîche-
 ment préparés & ramollis , dont elle calfaté les
 coutures avec de la vieille graisse. Ainsi , ces bateaux
 font bien moins eau , que s'ils étaient entie-
 rement de bois , parce que leurs jointures s'en-
 flent & se ferment davanrage. S'il venait à s'y faire
 un trou contre la pointe d'un rocher , une pièce
 y est bientôt cousue. D'ailleurs on les radoube
 & les recouvre à neuf tous les ans. Ces bateaux
 sont conduits par des femmes , qui rament au
 nombre de quatre , avec une cinquieme à la poupe ,

grosses pièces, tenant un aviron pour gouvernail. Ce serait un scandale qu'un homme se mêlât de mener ces bateaux, à moins qu'un danger évident n'exigeât le secours de sa main. Les rames sont courtes & larges en façon de pelle, mais plus longues, attachées & fixées à leur place sur le plat-bord, avec une bande de cuir. Vers la proue on dresse un pieu pour mât, qu'on charge d'une voile faite de boyaux cousus ensemble; elle est d'une crasse de hauteur, sur une & demie de large. Les gens riches ont des voiles de lin, blanches, & d'autres rouges. Mais les Groënlandais ne font que la voile que le vent en poupe, & ne peuvent suivre un canot Européen à la voile; en revanche, dans un vent contraire, ou dans un temps calme, ils vont à la rame bien plus vite que nous. Avec ces bateaux, ils font des voyages de trois ou quatre lieues le long des côtes, allant d'un port à l'autre, au Nord & au Sud, dix ou vingt personnes ensemble avec leurs tentes, leur bagage & leurs provisions de bouche. Ces voyages sont de douze lieues par jour. La nuit, ils débarquent, plantent leurs tentes, tirent leurs bateaux à terre, la quille renversée & chargée de grosses pierres devant & derrière, de peur que le vent n'emporte le canot. Si la côte n'est pas tenable, six ou huit personnes prennent le bateau sur leur tête,

 Groënland.

—————
Groënland.

& le transportent par terre , dans quelque meilleur parage.

Les petits bateaux , ou bateaux d'hommes , appelés *kaiak* , n'ont que dix-huit pieds dans toute leur longueur , qui finit en pointe aux deux bouts , comme une navette de tisserand , avec un pied tout au plus de profondeur ; & dix-huit pouces dans la plus grande largeur. La quille est construite de longues lattes , traversées de cerceaux oblongs , qu'on lie avec de la baleine. Le tout est revêtu de peaux , de même que l'*umiak* , avec cette différence que le *kaiak* en est enveloppé dessus & dessous , comme s'il était dans un sac de cuir. La poupe & la proue sont fortifiées d'un rebord de baleine relevé en bosse , pour mieux parer les coups que le bateau se donne contre les pierres & les rochers. Au milieu du *kaiak* , on ménage dans la quille , un trou rond bordé d'un cerceau de bois ou de baleine , large de deux doigts. C'est-là que le pêcheur met ses pieds & qu'il s'enfonce jusqu'aux genoux , assis sur une planche couverte de cuir. Ensuite il retrouffe sur le rebord de ce tambour son habit de pêcheur autour de ses cuisses , avec la précaution d'avoir le visage & les épaules bien enveloppés de sa cape & de son capuchon , qu'il a soin de bouclonner. A ses côtés , il a sa lance arrêtée par des

pourroies ,
niveau de
après , &
e bouée.
ux deux l
nd l'eau
ement au
est un pl
bit de pê
ancs , vo
ots & de
fendre
ingt-quatr
orter qu
ant que
orer une
s grandes
oler com
quand mêm
rifer sur l
sa place.
le subm
ec sa ran
qu'il a fon
te sous l
& se relev
en est fai
ourable r

quelque meilleur, le long du bateau ; devant lui son
 niveau de cordes roulées autour d'une roue faite
 d'hommes, après, & derrière lui la vessie qui doit servir
 de bouée. Sa rame est également large & plate
 aux deux bouts ; il la prend des deux mains, &
 prend l'eau à droite & à gauche, avec un mou-
 vement aussi régulier que s'il battait la mesure.
 C'est un plaisir de voir un Groënlandais avec son
 habit de pêche, de couleur grise, garni de boutons
 blancs, voguer sur un frêle esquif, à la merci des
 vents & des tempêtes que son courage brave,
 fendre les ondes avec une légèreté à faire
 vingt-quatre heures par jour, quand il s'agit de
 porter quelques lettres d'une colonie à l'autre.
 Tant que la fureur des vents lui permet d'ar-
 racher une voile de perroquet, loin de redouter
 les grandes lames, il semble les chercher, &
 glisser comme un trait sur leur cime roulante.
 Quand même les vagues viendraient fondre & se
 précipiter sur lui, il n'en reste pas moins immobile
 sur sa place. Si les flots l'attaquent de front, prêts
 à le submerger, il ramasse ses forces, & lutte
 avec sa rame contre toute leur impétuosité. Tant
 qu'il a son aviron à la main, fût-il renversé la
 tête sous l'eau, d'un coup de rame, il remonte
 & se relève tout droit. Mais s'il perd cette arme,
 on est fait de sa vie, à moins qu'une main se-
 courable ne vienne le sauver. Il n'y a point d'Eu-

~~_____~~
 Groënland.

Groënland. roptéen qui oſât ſe haſarder ſur un *kaiak* , a
 moindre ſouffle de vent. Auſſi ne peut-on qu'ad
 mirer avec une forte de frayeur , l'audace & la
 dextérité de ces intrépides Groënlandais , qui
 domptent la mer & ſes monſtres. Mais , comme
 ils ne ſauraient arriver à ce degré de courage &
 d'habileté , que par des épreuves constantes &
 répétées , on ne fera pas fâché de voir par quelle
 ſuite & quelle variété d'exercices ils ſ'accoutu
 ment dès l'enfance , à ſurmonter tant de périls &
 d'obſtacles que la Nature ſemble avoir entaſſés
 & multipliés autour d'eux , ſur le plus redoutable
 des élémens.

Exercice. Les enfans apprennent d'abord à nager tantôt
 ſur un côté , tantôt ſur l'autre , avec une rame
 à la main , qui leur ſert de balancier , & les aide
 à ſe relever ſur l'eau , pour peu que leur corps
 enfonce. Enſuite ils plongent d'eux-mêmes la tête
 en-bas , & d'un coup d'aviron , ſe redreſſent ſur
 le côté qu'ils veulent. Ces premiers exercices les
 aguerriffent aux dangers qui ſont les plus ordinaires
 dans le gros temps ; mais il peut arriver à l'égard
 à la pêche des veaux , que la rame ſe trouve en
 gagée dans les courroies , ou que l'homme vient
 à la perdre , ou qu'il ſoit lui-même embarraſſé
 dans les cordes de ſa ligne.

Pour ſe prémunir contre ces accidens , les en
 fans ſ'amuſent en jouant ſur l'eau , à dégager

kaiak, au lieu de certains mouvemens adroits, la rame qu'ils ont laissée exprès arrêtée au bateau. Tantôt ils en prennent un bout entre les dents, & de l'autre bout qu'ils tiennent dans les mains, ils poussent l'eau en avant ou en arrière, pour surmonter, tout adroit ou renversés sur le ventre. Tantôt ils passent la rame derrière le dos ou le cou, & l'agissent si bien des deux mains, à droite & à gauche, qu'ils remontent sur l'eau. Tantôt la mettant sur une épaule, & la prenant d'une main par devant & de l'autre par derrière, ils se relevent du fond des eaux comme avec un balancier, dont ils font monter le centre de gravité.

Mais, pour prévenir les cas où la rame leur échapperait au moment que le canot viendrait à virouetter, ils la laissent exprès aller sous le *kaiak*, & tâchent de la rattraper avec les deux mains, & de s'y suspendre en l'agitant de côté & d'autre, pour remonter avec cet aviron, qui leur sert de planche dans le naufrage. D'autres fois ils jettent leur rame, s'élançant hors du bateau pour la reprendre, la saisissent & l'entraînent avec tant de force au fond de la mer, qu'en frappant perpendiculairement contre le sable ou le roc, elle rebondit & revient sur l'eau avec eux. Mais s'ils ne peuvent l'attraper, ils prennent le manche du harpon pour ramer; sinon ils se servent de la paume de la main, pour battre l'eau, & regagner

 Groënland.

Groënland. le dessus; mais c'est à quoi ils ont rarement le bonheur de réussir.

La jeunesse s'exerce aussi parmi les écueils cachés sous les flots, dans les endroits où les vagues sont le plus agitées, & où l'homme nageant entre deux courans opposés, peut être submergé par l'un, ou balotté des deux à-la-fois, & périr dans cette lutte. Toute la ressource consiste alors à se tenir en équilibre, en balançant soi-même le bateau sur les vagues, de façon à seconder le mouvement, & à gagner ainsi peu-à-peu le rivage, par le secours de la tempête.

Mais, quand ils ne peuvent plus s'aider eux-mêmes, ils apprennent à sortir la tête de dessous le *kaiak* renversé, & à crier au secours, & s'ils ne voient personne qui puisse les assister, ils s'attachent & se lient, pour ainsi dire, au *kaiak*, afin que si l'on trouve leur corps, il ne soit pas privé de la sépulture.

Lorsque les Groënlandais sont parvenus à l'âge d'endosser le harnois ou l'habit de mer; c'est-à-dire, quand ils ont assez de force, d'adresse & d'habileté pour commencer le métier de toute leur vie, ils vont à la pêche du veau marin, qui se fait de trois façons, ou dans le *kaiak* d'un homme seul, ou à la battue en campagne, ou l'hiver sur la glace. La première façon est la meilleure & la plus commune. Aussi-tôt qu'un pêcheur, embar-

qué

Tom

rarement le ~~veau~~ que avec tout son attirail, apperçoit un veau
 marin, il tente de le surprendre à l'improviste, pendant que l'animal, allant contre le vent & le
 soleil, ne peut entendre ni voir l'homme qui l'at-
 taque pardevant. Celui-ci se cache même derrière
 une grosse lame, & s'avance vite & sans bruit,
 jusqu'à la portée de cinq ou six brasses, tenant
 son harpon, sa corde & sa vessie tout prêts à
 lancer. Il prend sa rame de la main gauche, & le
 harpon de la droite par le manche. Si le harpon
 rappe droit au but, & s'enfonce dans les flancs
 de l'animal, jusqu'au bout des barbes de l'os de
 l'aîne où le fer est enchassé, il se détache du fût
 qui reste flottant sur les eaux. Dès que le coup a
 porté, le pêcheur jette la vessie dans la mer, du
 côté où la proie a plongé; puis il recueille &
 remet dans son bateau le fût de son harpon, &
 l'animal rite à lui la vessie, & l'entraîne souvent
 sous l'eau; mais c'est avec peine, parce qu'elle
 est fort grosse; aussi ne tarde-t-elle pas à repa-
 raître, suivie du veau qui vient reprendre ha-
 aine. Le Groënlandais observe la place où la
 vessie se montre, pour attendre l'animal, & le
 percer avec la grande lance qu'on a déjà décrite.
 Toutes les fois que le veau revient, on lui en-
 fonce ce dard, jusqu'à ce que ses forces soient
 épuisées. Alors on va droit à lui la petite lance
 à la main, & l'on acheve de le tuer. Dès qu'il est

mort, on a soin de boucher ses blessures, & Groënland. d'arrêter la perte du sang; ensuite on le souffle pour l'enfler & le faire surnager plus aisément, attaché par une corde à la gauche du kaiak.

Cette façon de pêcher est la plus dangereuse, quoique la plus usitée, & les Groënlandais l'appellent *kamayok*, *pêche à extinction*, parce qu'il y va quelquefois de la vie de l'homme. Car la corde peut se nouer d'elle-même en filant, ou s'embarraffer autour du kaiak, & l'entraîner dans ces deux cas, au fond de la mer: elle peut, dans le développement de ses replis, accrocher la rame, ou même le pêcheur, en s'entortillant autour de sa main & de son cou; ce qui arrive quand la mer est grosse au point que ses lames fondent sur le Pilote avec les brasses de corde dont elles s'enveloppent. Le veau marin peut lui-même, revenant sur le kaiak, s'engager dans la ligne, & traîner le canot au fond avec le pêcheur occupé à la lâcher. Si, par malheur, l'homme se trouve pris, il n'a que les ressources dont on a parlé, pour se débarrasser de ses propres filets; quelquefois au moment de s'en dégager, il se sent mordre à la main ou au visage par l'animal furieux que la vengeance pousse à attaquer son ennemi, quand il ne peut plus se défendre lui-même; car cette espèce a appris de la Nature à vendre cher sa vie. Cet instinct de vengeance

D
est sur-tout
l'agresseur,
d'autre mal
de grosses la
voyer le pê
Aussi dans
aux prises a
que l'espèce
es autres fo
la-fois, il
endre en au
la baie de B
e *Kangek*.
e leur retra
is, & des
eau. Quand
it jusqu'à
bliger à res
rer l'air. A
ec les petit
est plus cur
roënlandais
uffards à la
us les pêch
aient des ai
onge, les H
tentifs à ob
viendra sur

est sur-tout la passion des femelles qui courent à l'agresseur, & quand elles ne peuvent lui faire l'autre mal, assouvissent leur rage en vomissant de grosses lames de mer contre le bateau, pour noyer le pêcheur.

Aussi dans cette pêche, où l'homme est seul aux prises avec le monstre, ne peut-il attraper que l'espèce de veau la plus stupide. Pour chasser les autres sortes, ou pour prendre plusieurs veaux la-fois, il faut être en troupe. On va les attendre en automne au détroit de *Nepiset*, dans la baie de *Bals'river*, entre le continent & l'Isle de *Kangek*. Les Groënländais les forcent à sortir de leur retraite, en les effrayant avec de grands cris, & des coups de pierre qu'ils lancent dans l'eau. Quand ces bêtes paraissent, on les poursuit jusqu'à les mettre hors d'haleine, & les oblige à rester long-temps sur l'eau, pour respirer l'air. Alors ils les environnent, & les tuent avec les petits dards de la quatrième espèce. Rien n'est plus curieux à voir, que cette chasse, où les Groënländais font la même manœuvre que les Indiens à la guerte. Dès que l'animal se montre, tous les pêcheurs fondent sur lui, comme s'ils avoient des ailes, faisant un bruit affreux; le veau s'enfuit, les hommes se dispersent sur ses traces, attentifs à observer l'endroit où ils imaginent qu'il viendra sur l'eau, c'est pour l'ordinaire, à près

Groënland.

d'un mille du lieu de sa première apparition. Si la bête avait une enceinte à parcourir de trois ou quatre lieues, elle occuperait ses ennemis l'espace de deux heures, avant d'être rendue. Quand l'animal effaré, cherche la terre pour refuge, il y est accueilli à coups de pierre & de bâton par les femmes & les enfans qui l'attaquent de front, & percé de dards & de lances par les hommes qui sont à ses trouffes. Cette chasse est d'autant plus attrayante & récréative pour les Groënländais, qu'ils y prennent souvent, chacun huit ou dix veaux pour sa part.

La chasse d'hiver se fait à la baie de Disko. Comme les veaux pratiquent alors des trous dans la glace, pour y venir respirer l'air, un Groënländais vient s'asseoir à côté sur une petite selle, mettant ses pieds sur une autre pour les garantir du froid; dès que l'animal avance le museau, l'homme le perce d'un harpon, rompt aussitôt la glace tout autour, tire la bête accrochée, & la tue à coups redoublés. Quelquefois un homme s'étend ventre à terre sur une espèce de traîneau le long des trous par où les veaux montent sur la glace pour se chauffer au soleil. Près d'un de ces grands trous, on en fait un petit, c'est par là qu'un Groënländais passe un harpon qui est au bout d'un grand bâton. Celui qui veille au bord du grand trou, voit l'animal passer sous le har-

pon, fait
fonce le f
Si le chass
imitera qu
que l'anim
pèce, le l
harpon, &
tems de fu
C'est ici
que font le
qu'ils pren
préparer c
des souliers
femmes.

La peau
pour en ôte
heures dans
la graille,
chevilles,
enfin pour
ine, on la
l'assouplit e
Le cuir e
deux ou tro
ther le poil
puis on le r
& on le fat
On prépa

bon , fait signe à son camarade , & celui-ci enfonce le fer dans l'amphibie , de toutes ses forces. Si le chasseur apperçoit un veau sur la glace , il limitera quelquefois son grognement , de façon que l'animal le prenant pour un être de son espèce , le laisse approcher jusqu'à la portée du harpon , & se trouve surpris & tué , sans avoir le tems de fuir.

C'est ici le lieu de rendre compte de l'usage que font les Groënlandais des peaux des animaux qu'ils prennent , ou plutôt de leur maniere de préparer ces peaux pour en faire des habits ; des fouliers & des bottes ; ouvrages réservés aux femmes.

La peau de veau marin est d'abord ratifiée pour en ôter le poil , puis trempée vingt-quatre heures dans l'urine , afin d'en détacher l'huile ou la graisse , ensuite fortement tendue , avec des chevilles , sur le gazon , où on la fait sécher ; enfin pour la mettre en œuvre , on l'arrose d'urine , on la frotte avec la pierre ponce , & on assouplit en la roulant entre les mains.

Le cuir de femelle est d'abord mis dans l'urine deux ou trois jours ; on le retire pour en arracher le poil avec un couteau , ou avec les dents , puis on le remet trois jours dans l'eau fraîche , & on le fait sécher bien tendu.

On prépare , à-peu-près de la même façon , le

Groënland.

cuir destiné pour la jambe des bottes , & pour
 Groënland. le dessus ou l'empeigne des souliers , si ce n'est
 qu'on en racle d'abord le poil pour rendre le
 cuir plus souple. On en fait enfin les casques de
 mer , qui garantissent de l'humidité. Cependant
 ce cuir s'imbibe à l'eau de mer & de pluie ;
 mais il préserve les habits de dessous , & c'est
 pour cela que les Navigateurs Européens en font
 usage.

C'est la même méthode pour le cuir dont on
 fait des pelisses molles qui se portent sur terre ,
 excepté qu'on le frotte entre les mains ; car il
 n'est pas si roide que les autres cuirs ; mais aussi
 ne préserve-t-il guères de l'eau.

Les cuirs de bateau , sont pris de la peau des
 veaux les plus monstrueux , dont la graisse n'est pas
 tout-à-fait détachée. On les roule , on s'y assied ,
 dessus ; on les laisse au soleil , couverts de gazon
 durant quelques semaines , jusqu'à ce que le poil
 en soit tombé. Alors on les met tremper dans
 l'eau de mer quelques jours , pour les assouplir ;
 ensuite on tire fortement les bords de ces peaux
 avec les dents , on les coud ensemble , on enduit
 les coutures & les points avec de la vieille graisse
 de veau marin , au-lieu de poix , de peur que
 l'eau ne vienne à pénétrer les cuirs. Mais on
 a grand soin de ne pas endommager le grain
 de la peau , car l'eau de mer , naturellement

D
 corrosive , r
 cuir.

Les restes
 atiffés de p
 l'air , pou
 eindre en
 dents , en y
 qu'on ramass
 ur la mer.

Quant à l
 on l'enlève
 e la tête d
 vec une co
 es peaux au
 our les ma
 ne politess
 ere dans l
 our la per
 es dents.

« Nous n
 parle , no
 indécente
 nête , ch
 femmes p
 elles des
 arriver qu
 jeune veu
 prise , t

corrosive, ne manquerait pas d'user bientôt le
Groënland.

Les restes de toutes ces espèces de peaux sont étalés de près, étendus sur la neige, & suspendus à l'air, pour devenir blancs; & si on veut les rendre en rouge, on mâche le cuir avec les dents, en y mêlant l'écorce des racines de pin, qu'on ramasse de ces débris de bois qui flottent sur la mer.

Quant à la peau des sarcelles, ou poules d'eau, on l'enlève presque entière, à la réserve de celle de la tête qu'on néglige. On en racle la graisse avec une coquille de moule. Ensuite on présente ces peaux aux hommes, & sur-tout aux étrangers, pour les mâcher avec de la farine; c'est même une politesse. Au sortir de la bouche, on les mâche dans l'urine, puis on les sèche à l'air, & pour la perfection, on les polit finement entre les dents.

« Nous n'avons jamais vu, c'est M. Crantz qui parle, nous n'avons vu, dit-il, aucune action indécente, ni entendu aucune parole déshonnête, chez les Groënlandais. Rarement les femmes produisent, encore moins y cachent-elles des enfans illégitimes. C'est ce qui ne peut arriver qu'à une femme répudiée, ou à quelque jeune veuve; & cette personne, quoique méprisée, tâche de réparer le tort & la honte

Mœurs.

Groënland.

» attachés à ses enfans , en les vendant à un homme
 » qui n'en aurait point , ou du moins en se faisant
 » adopter avec eux dans la famille d'un homme
 » qui ne voudrait pas l'épouser. Dans un pays
 » où le climat n'invite pas au libertinage , telle
 » est pourtant la retenue du sexe foible , qu'une
 » femme n'a jamais de conversation particulière
 » avec un homme , & qu'une jeune personne re-
 » garderait comme un affront , l'offre que lui fe-
 » rait un garçon d'une prise de tabac.»

Quand un jeune homme veut se marier , & ce
 n'est jamais avant sa vingtième année , il prend
 une fille de son âge , & déclare à sa famille que
 c'est l'objet de son choix , sans craindre qu'on lui
 donne une épouse qu'il n'aimeroit pas. Il n'attend
 ni ne cherche une grosse dot , & n'ayant rien à
 porter lui-même en mariage que ses habits , son
 couteau , sa lampe , & tout-au-plus une marmite
 de pierre , il n'exige de sa femme , que le talent
 de tenir en ordre ce petit ménage : elle , de son
 côté , ne regarde dans l'homme que le mérite d'un
 bon chasseur. Les parens réciproques des deux
 époux consentent à ce que leurs enfans veulent ;
 car ils n'ont jamais ni l'intérêt , ni l'envie de les
 gêner. Deux vieilles femmes sont chargées de né-
 gocier le mariage auprès des parens de la fille ,
 & c'est par l'éloge du jeune homme que la re-
 cherche , qu'elles entament indirectement la né-

gociation
 n'y voula
 l'anneau
 de ce sex
 sance d'u
 d'avance
 toujours
 d'une ré
 à des exc
 se sauve
 les cheve
 quel il n'
 Peut-être
 rion , de
 Groënlan
 sont rése
 dans leur
 éloignem
 nent poi
 mais ils
 qui sont
 cher celle
 gré ou
 passe dan
 vouloir r
 semonces
 lence , &
 pour la se

nt à un homme
 ns en se faisant
 e d'un homme
 Dans un pays
 rtinage, telle
 foible, qu'une
 on particulière
 e personne ro
 ffre que lui se
 ac. »
 marier, & ce
 née, il prend
 sa famille quel
 ndre qu'on lui
 as. Il n'attend
 n'ayant rien à
 ses habits, son
 une marmite
 , que le talent
 : elle, de son
 le mérite d'un
 ques des deux
 nfans veulent;
 l'envie de les
 chargées de né-
 ns de la fille,
 me qui la re-
 tement la né-

gociation. Au nom de mariage, la fille se retire,
 n'y voulant point entendre, & met en pièces
 l'anneau de ses cheveux, car c'est toujours le rôle
 de ce sexe, de rougir & de résister par une bien-
 féance d'usage, même lorsqu'un homme est assuré
 d'avance, qu'on se rendra. Cependant ce n'est pas
 toujours une feinte que ces refus, mais l'effet
 d'une répugnance qui pousse quelquefois une fille
 à des excès si violens, qu'elle tombe en pamoison,
 se sauve dans les montagnes désertes, ou se coupe
 les cheveux; dernier acte de désespoir, après le-
 quel il n'est plus permis de la solliciter au mariage.
 Peut-être cette aversion vient-elle de la répudia-
 tion, dont les exemples sont assez fréquens au
 Groënland, ou de la liberté que les hommes se
 sont réservée d'introduire une seconde femme
 dans leur lit. Quelle que soit la cause de cet
 éloignement pour le mariage, les parens ne don-
 nent point leur consentement malgré la fille;
 mais ils la laissent faire. Alors les deux femmes
 qui sont dans les intérêts du garçon, vont cher-
 cher celle qu'il aime, & l'entraînent chez lui de
 gré ou de force. Après quelques jours qu'elle
 passe dans l'abattement, les cheveux épars, sans
 vouloir rien prendre, si elle résiste encore aux
 sermons de la persuasion, on emploie la vio-
 lence, & même les coups, dès qu'il le faut,
 pour la soumettre au joug du mariage. S'échappe-

Groënland.

Groënland.

t-elle une seconde fois, on la ramene; & c'est pour l'attacher par des nœuds qu'elle ne voudra plus rompre. En effet, quoique rien ne paraisse plus bizarre, ni plus injuste, & plus contraire à l'amour, que ces voies de contrainte dans l'action la plus libre & la plus volontaire par la nature, il n'est peut-être point de violence & d'injustice plus excusable, & qui soit plutôt pardonnée; car on ne voit gueres de Groënlandaise fuir le lit nuptial, après qu'elle y est entrée.

Quelquefois les parens préviennent entr'eux par un accord mutuel, l'inclination de leurs enfans, mais sans les forcer; & ceux-ci, dès que les gages sont donnés réciproquement, ratifient cette espèce de contrat de mariage, sans autre cérémonie que la cohabitation.

Rarement voit-on un mariage entre cousins; ou même entre des personnes qui ont été élevées ensemble, soit que la Nature ou l'adoption ait cimenté leur parenté. Cependant quelquefois un homme épouse les deux sœurs en même-temps, ou la mere & sa fille; mais ces exemples sont extraordinaires, & même odieux.

Polygamie.

La polygamie, quoique tolérée au Groënland, n'y est point commune: sur vingt mari, il n'y a gueres qu'un polygame. Cependant l'usage de plusieurs femmes, loin d'être un crime, fait honneur au mari, qui peut en entretenir plus d'une,

D

Comme il
point d'en
tre le fo
assez riche
droit à la
ne l'éparg
ence une
postérité.
bus de la
quatre fem
Avant l'a
les femm
elles viv
qu'elles
polygam
ment cer
la fidélité
u-moins
tient. Ra
pénage, c
u'aux cou
érangeme
Le mariag
out irrévoc
ans. ou q
ui jette un
& n'y rep
emme en

ene ; & c'est
le ne voudra
n ne paraisse
us contraire
ntrainte dans
nitaire par sa
violence &
it plutôt par
Groënlandaise
est entrée.

t entr'eux par
leurs enfans,
que les gages
t cette espèce
érémonie que

ntre cousins ;
ont été éle-
ou l'adoption
t quelquefois
même-temps,
xemples sont

u Groënland,
ceci : il n'y a
le usage de
me, fait hon-
ir plus d'une,

Comme il serait honteux à un homme de n'avoir
point d'enfans, & sur-tout point de garçon pour
être le soutien de sa vieilleffe, quiconque est
assez riche pour en nourrir un grand nombre, a
droit à la pluralité des femmes ; mais la critique
ne l'épargnerait pas, s'il accordait à l'inconti-
nence une liberté restreinte au simple desir d'une
postérité. C'est pourquoi l'on regarde comme un
abus de la polygamie, qu'un homme ait trois ou
quatre femmes, & qu'une femme ait deux maris.

Avant l'arrivée des Missionnaires, dit M. Egède,
les femmes ne connaissaient point la jalousie :
elles vivaient ensemble en paix ; mais depuis
qu'elles savent que le Christianisme défend la
polygamie, elles ne souffrent plus si patiem-
ment cette infidélité de leurs maris. » Du reste
la fidélité conjugale essuie peu de brèches, ou
au-moins de scandales chez ce peuple simple &
patient. Rarement des querelles bruyantes dans le
ménage, ou de ces éclats fâcheux qui vont jus-
qu'aux coups, non que les mœurs autorisent le
dérangement des femmes, mais la répudiation.
Le mariage n'y connaît point de serment, sur-
tout irrévocable. Quand un mari n'a point d'en-
fans, ou qu'il n'est pas content de sa femme, il
lui jette un coup-d'œil sinistre, sort de sa maison,
& n'y reparaît point durant quelques jours. La
femme entend ce que cela veut dire, fait un

~~_____~~
Groënland.

paquet de ses habits, & se retire chez des amis, à per
page d
 Groënland. menant une conduite sage & circonfpecte, pour deuil,
noces.
 rejeter l'odieux de son traitement sur le mari qui veuvag
perfon
 l'a chassée. mari v
place l
ces d'u

Quelquefois une femme rompt d'elle-même la elle qu
vale,
d'affec
Elle ca
que les
ont été
tant bi
ont en
qu'ou
ne fav
lexe le
Les
fique.
enfants
de deu
que le
de cell
mépris
jumeau
 société conjugale, quand elle ne peut point s'ac-
 corder avec les autres femmes de la maison où
 elle est entrée; ce qui arrive d'autant plus aisé-
 ment, que les belles-mères se prévalent de leur
 supériorité, pour traiter leurs brus comme des
 servantes. Mais, en cas de séparation, les enfans
 mâles suivent leur mère, & même, après sa mort,
 ne retournent plus chez leur père, pour l'aider
 dans ses vieux jours; admirable police, qui donne
 à chacun des époux les meilleurs motifs de vivre
 toujours bien ensemble. Aussi voit-on peu de
 divorces. Souvent le mari désespéré, n'a pas plutôt
 quitté sa femme, qu'il s'enfonce dans un désert
 pour fuir la société des hommes, retiré sous le
 toit d'une caverne, & vivant de la chasse, ou
 réduit à piller & voler les passans. Mais ces sau-
 vages fugitifs sont pour l'ordinaire des jeunes
 gens qui, mariés sans prévoyance, se repentent
 bientôt d'un choix précipité. Plus l'union conju-
 gale vieillit, & plus les époux s'aiment.

Dès qu'un homme est veuf, il cherche à ré-
 parer sa perte, & peu de jours après la mort de
 sa femme, il étale tout ce qu'il a de plus beau

chez des amis,
conspecte, pour
sur le mari qui

d'elle-même la
peut point s'ac-
le la maison où
autant plus aisé-
révalent de leur
rus comme des
tion, les enfans
e, après sa mort,
re, pour l'aider
olice, qui donne
s motifs de vivre
voit-on peu de
té, n'a pas pluri-
dans un désert
, retiré sous le
de la chasse, ou
s. Mais ces sau-
aire des jeunes
ce, se repentent
s l'union conju-
'aiment.

il cherche à ré-
après la mort de
de plus beau :

à personne, ses enfans, sa maison, son équi-
page de pêche & de chasse; loin d'annoncer le
deuil, tout chez lui semble inviter à de secondes
noces. Cependant il n'y passe qu'après un an de
veuvage, à moins qu'il n'ait de petits enfans, &
personne dans la famille pour en avoir soin. Si le
mari veuf est polygame, sa seconde femme rem-
place la première; mais avec toutes les apparen-
ces d'une affliction qui ne peut être sincère. C'est
elle qui mène le cortège des funérailles de sa ri-
vale, & qui verse des larmes avec d'autant plus
d'affectation, qu'elle a moins sujet de pleurer.
Elle caresse les premiers enfans de son mari plus
que les siens propres, en les plaignant de ce qu'ils
ont été négligés de leur mère, & leur promet-
tant bien plus de soins & de douceurs qu'ils n'en
ont encore éprouvés: on n'imaginerait pas jus-
qu'où va l'artifice de ces femmes sauvages, si l'on
ne savait qu'il se trouve dans la nature même du
sexes le plus foible.

Les Groënlandais n'ont pas un sang très-proli-
fique. Une femme n'a gueres que trois ou quatre
enfans, & tout au plus six, mettant un intervalle
de deux ou trois ans entre chaque grossesse. Lors-
que les femmes entendent parler de la fécondité
de celles des autres pays, elles les comparent avec
mépris à leurs chiennes. Rarement elles ont deux
jumeaux; encore moins les voit-on mourir en

Groënländ.

couches. Elles travaillent le moment d'avant & d'après ; se délivrer d'un enfant, n'est pour elles qu'une action de la journée. On donne au nouveau né le nom de son grand-pere ou de sa grand'mere, ou du parent dernier mort ; & ce nom est ordinairement emprunté des bêtes, des instrumens de chasse, ou de certaines parties du corps humain ; en sorte qu'ils auraient quelquefois des noms deshonnêtes, si leur langue ou leurs mœurs simples pouvaient attacher une idée de mal à ce que la Nature a fait pour le bien. Quand ils donnent aux enfans le nom d'un parent mort, c'est pour perpétuer sa mémoire ; mais si sa mort venait d'un accident funeste, on laisserait son nom dans l'oubli, de peur de réveiller la douleur de sa perte. Aussi quand un homme porte par hasard le nom d'un de ses amis qui vient de mourir, on lui donne un autre nom pendant quelque temps, pour ménager son affliction. Les Groënländais peuvent donc avoir plusieurs noms, l'un à titre de mérite, pour quelque belle action, & l'autre de raillerie pour quelque défaut ; en sorte qu'on les voit quelquefois embarrassés de dire aux étrangers les noms qu'ils portent, obligés d'en rougir, soit de modestie, ou de honte.

Ils aiment passionnément leurs enfans. Les meres les portent par-tout où elles vont ; & quelque chose qu'elles fassent. Elles chargent ce doux far-

deau ent
génante
Groënlän
parce qu
propre au
quand on
de donne
meurt, a
es alimen
Les en
ment. La
parce qu
gneaux,
ait avant
orce, ce
eur persu
gues à
as-âge, c
m de la
tuté, l
l'exposera
ur-tout
aire respo
es peupl
mesure qu
aison, &
ccupation
faciles à g

ant d'avant & est pour elle
bonne au nou-
ere ou de sa
mort ; & ce
les bêtes, des
es parties du
at quelquefois
gue ou leurs
une idée de
e bien. Quand
parent mort,
mais si sa mort
laisserait son
aler la douleur
me porte par
qui vient de
nom pendant
affliction. Les
sieurs noms,
e belle action,
éfaut ; en sorte
es de dire aux
obligés d'en
onte.
ns. Les meres
, & quelque
t ce doux fat-

deau entre leurs épaules, de la maniere la moins gênante pour la mere & l'enfant. On verra au Groënland, jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, parce que ce pays ne fournit point de nourriture propre au premier âge. Un enfant risque de périr, quand on est obligé de le sevrer trop jeune, afin de donner le lait à un plus petit, ou si sa mere meurt, avant qu'il soit assez fort pour supporter les alimens durs & grossiers de la vie commune.

 Groënland.

Les enfans sont élevés sans violence ni châti-
ment. La sévérité n'est point nécessaire avec eux, parce qu'ils sont doux & paisibles comme desagneaux, elle serait d'ailleurs inutile : on les tue-
rait avant de leur faire entendre ou vouloir par
orce, ce que la raison & les caresses n'ont pu
eur persuader. Les nourrices Groënlandaises n'ont
veres à souffrir des cris & des inquiétudes du
as-âge, qu'après la premiere année & jusqu'à la
in de la seconde ; mais si, par impatience ou
ureté, les meres battaient leurs enfans, elles
exposeraient à tout le ressentiment du pere ;
ur-tout s'il s'agissait de son fils, qu'il prétend
aire respecter dès sa naissance, comme l'est chez
es peuples policés l'héritier d'un Royaume. A
mesure que les enfans approchent de l'âge de la
raison, & que la leur est plus développée par des
occupations utiles & sérieuses, ils deviennent plus
faciles à gouverner. On remarque en eux peu de

 Education.

Groënland.

mauvais naturel, de penchans vicieux, & sur-tout de fausseté. Mais ils aiment à obéir par inclination, & que leurs parens les traitent en amis : s'ils n'ont pas envie de faire ce qu'on leur demande, ils diront sans compliment, *je ne veux pas*. Les parens oublient ce refus, jusqu'à ce que les enfans reconnoissent d'eux-mêmes leur tort. En récompense de tant de douceur, un pere n'éprouve jamais dans sa vieillesse l'ingratitude de ses enfans. Les mœurs de ce peuple sont à cet égard, la censure ou du moins le contraste des nôtres.

Chez les Groënlandais, aussitôt qu'un enfant peut faire usage de ses mains & de ses pieds, son pere lui donne un arc & des fleches, pour qu'il s'exerce à tirer au blanc. Il lui apprend à lancer des pierres contre un but planté sur le bord de la mer ; il lui fait présent d'un couteau qui sert d'armement à son amusement. A l'âge de dix ans, il le pourvoit d'un *kaiak*, où il se divertit à ramer, à chasser & à pêcher, à tenter enfin les travaux des pèrils de la mer. A quinze ou seize ans, l'enfant rapporte son pere à la pêche du veau marin. Le premier poisson qu'il a pris, doit servir à régaler toute sa famille & le voisinage. Durant ce festin, le jeune homme raconte son exploit, & comment il s'est rendu maître de sa proie. Tout le monde admire & loue sa dextérité, vante le goût délicieux de la bête qu'il a tuée, & dès ce jour de gloire & de triomphe,

triomphe
compagnie
jeune-homme
aucune p
hommes,
aux femme
ou de har
parvienn
& ceux-l
es autres l
andais fai
le ses prop
mais il res
garde le tir
Les fille
en que
qu'elles ne
ns, il faut
aire la cui
mesure qu
aux & bât
Dans le
la pêche,
elle plus d
dignité
es femme
a boucher
ont pour
Tame

, & sur-tout
 inclination,
 s : s'ils n'ont
 émande, ils
 ix pas. Les
 que les en-
 tort. En ré-
 re n'éprouve
 e ses enfans
 ard, la cen-
 tres.
 qu'un enfant
 es pieds, son
 s, pour qu'il
 end à lancer
 e bord de la
 qui sert d'a-
 six ans, il le
 rrit à ramer,
 les travaux de
 e ans, l'enfant
 n. Le premier
 régaler toute
 rin, le jeune
 nment il s'é-
 onde admire
 délicieux de
 e gloire & de
 triomphe,

triomphe, les femmes songent à trouver une
 compagne au vainqueur du monstre. Mais si le
 jeune-homme n'avait rien pris, ou n'avait donné
 aucune preuve de talent, il serait méprisé des
 hommes, & réduit à subsister de la pêche propre
 aux femmes, c'est-à-dire, de moules, de coquillages,
 ou de harengs secs. Il y a des jeunes gens qui ne
 parviennent jamais au mérite de la grande pêche,
 & ceux-là sont obligés quelquefois de faire chez
 les autres l'office de servante. A vingt ans, un Groën-
 landais fait son *kaiak* & son équipage, & vogue
 de ses propres rames. Il ne tarde pas alors à se marier;
 mais il reste toujours avec ses parens, & sa mere
 garde le timon du ménage.

Les filles jusqu'à l'âge de quatorze ans, ne font
 rien que babiller, chanter & danser, à moins
 qu'elles ne servent à puiser de l'eau. A quinze
 ans, il faut qu'elles sachent soigner quelque enfant;
 faire la cuisine, préparer les peaux, & même, à
 mesure qu'elles avancent en âge, ramer sur les ba-
 teaux & bâtir les maisons.

Dans le ménage le mari va sur mer à la chasse;
 à la pêche; &, dès qu'il est à terre, il ne s'embar-
 que plus de rien, croyant même au-dessous de
 sa dignité de tirer à bord l'animal qu'il a pris.
 Les femmes font tout le reste, depuis le métier
 de boucheres, jusqu'à celui de cordonnières. Elles
 sont pour toutes sortes d'ouvrages qu'un couteau

Groënland. fait en demi-lune, comme nos hachoirs de cuisine, une polissoire d'os ou d'ivoire, un dez à coudre, deux ou trois aiguilles. Dans la construction des cabanes, elles font tout l'ouvrage de la maçonnerie, & les hommes celui de la charpente. Du reste, ceux-ci regardent froidement passer les femmes avec des grosses pierres sur leur dos. En revanche, ils les laissent maîtresses de tout ce qu'ils prennent, ou qu'ils acquierent, excepté l'huile de baleine que les hommes se chargent de vendre. Quand il n'y a plus rien dans la maison, & que les provisions sont épuisées, on prend patience de bon accord entre mari & femme, & l'on meurt de faim ensemble, ou l'on mange ses vieux souliers, s'il en reste. Il n'y a que les souffrances de leurs enfans qui leur soient bien sensibles. Lorsqu'une famille n'a point d'enfans, le mari adopte un ou deux orphelins, la femme une fille sans pere ni mere, ou une veuve. Ces personnes adoptées doivent servir dans la maison où elles entrent, mais avec une liberté qui leur permet de se retirer quand elles veulent. Un Maître ne frappe jamais ses domestiques, sur-tout les mâles, & s'il battait une fille, ce serait un déshonneur pour lui.

En général, les femmes du Groënland ne sont point heureuses, si ce n'est dans leur premiere enfance, & tant qu'elles restent dans la maison

paternelle
douceur.
leur mort
d'indigen
voilà sans
vivre. E
chez un
gagneron
point d'ag
ouvrage
est rarem
elles craig
point d'er
de stérilité
ont plus
gagner les
out souffri
meur &
tent à m
es hardes
quand i
elle doit c
u'elle n'a
audrait n
vance - t
si attirer
t le méti
rofit, ma

paternelle, où elles sont traitées avec assez de douceur. Mais, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à leur mort, ce n'est qu'un enchaînement de peines, d'indigence & de misère. Si leur pere meurt, les voilà sans ressource, obligées d'aller servir pour vivre. Elles ne manqueront pas de subsistance chez un maître, tant qu'il y en aura; mais n'y gagneront pas de quoi s'habiller. N'ont-elles point d'agrément dans la figure, ou d'adresse à l'ouvrage, elles restent seules. Se marient-elles, c'est rarement à leur gré; toute la première année, elles craignent d'être répudiées, s'il ne leur vient point d'enfans: sont-elles congédiées pour cause de stérilité; c'en est fait de leur réputation; elles sont plus qu'à servir ou qu'à se prostituer pour gagner leur vie. Si leur mari les garde, il leur faut souffrir & prendre en bonne part sa mauvaise humeur & les querelles d'une belle-mère. S'il vient à mourir, la veuve n'a d'autre douaire que les hardes qu'elle avait apportées dans la maison, et quand il lui reste des enfans qu'il faut nourrir, elle doit chercher à se mettre en service, à moins qu'elle n'ait un fils; car alors sa condition de veuve vaudrait mieux que celle d'épouse. Une femme avance-t-elle en âge, sans enfans qui puissent lui attirer de la considération, toute sa ressource est le métier de sorcière, dont elle tire quelque profit, mais non sans risquer d'être lapidée, ou

Groënland.

Groënland.

précipitée dans la mer, ou poignardée & mise en pièces, sur le moindre soupçon d'avoir enforcé quelqu'un. Echappe-t-elle à ces dangers, comme elle n'est qu'un fardeau pour elle & pour les autres, on l'ensevelit toute vive, ou bien on la noyera par compassion. Quel plaisir reste-t-il donc aux hommes dont les femmes ont si peu de bonheur !

Cependant, malgré toutes ces peines attachées à leur condition, elles vivent communément plus long-temps que les hommes. Ceux-ci passent la plus grande partie de leurs jours sur mer, au milieu des eaux & des glaces, entre la neige & la pluie, toujours dans les travaux & les dangers, poussés des extrémités de la faim à des excès d'impertémodée, ne mangeant qu'une fois par jour, mais avec une voracité pire que la diète. Aussi ne parviennent-ils rarement à cinquante ans, & sont-ils bien moins nombreux que les femmes, ce qui sans doute occasionne, & peut-être autorise le plus l'usage de la polygamie. Celles-ci vont de soixante-dix à quatre-vingts ans & au-delà : mais ce surplus de vie est bien cherement acheté par les folles & hideuses pratiques de la superstition dont elles se font un art lucratif; car chez tous les peuples grossiers, les vieilles femmes sont toujours en possession de faire peur aux enfans ; & l'ignorance n'est-elle pas une enfant de tous les âges ?

Le genre
ment rien
tant quan
miserable
un pays c
contre l'e
passés dans
repas de c
C'est alors
ordre qui
sorte de p
avec des
huileux,
tiennent les
dans une e
à l'aiguille.
ne sentent
conservée
& garnies
on ne peu
jours dans l
& des bal
même que
de nos pay
plus de co
cabane qui
tentes races
maisons com

Le genre de vie des Groënlandais n'a certainement rien de séduisant pour un Européen. Cependant quand on est balotté par la tempête, une misérable cabane est un port assez doux; & dans un pays où tous les élémens semblent conjurés contre l'espèce humaine, après bien des jours passés dans les horreurs de la faim, le plus chétif repas de ces pauvres sauvages devient un régal. C'est alors qu'on ne laisse pas d'admirer le bon ordre qui régné dans leurs maisons, & même une sorte de propreté qui leur est particulière. Car, avec des mains toujours crasseuses, un visage huileux, une odeur de poisson très-forte, ils tiennent leurs habits de fête soigneusement pliés dans une espèce de porte-manteau de cuir brodé à l'aiguille. Quoiqu'ils aient des seaux de cuir, qui ne sentent pas bon, toute l'eau qu'ils puisent, est conservée dans des fontaines de bois fort nettes & garnies de cuivre & d'os très-luisant. Enfin si l'on ne peut attendre d'un peuple, qui nage toujours dans l'huile ou dans le sang des veaux marins & des baleines, un extérieur aussi supportable même que celui du commun de nos ouvriers & de nos paysans; du-moins il régné au Groënland plus de concorde & de tranquillité dans une cabane qui contiendra plusieurs familles de différentes races, qu'on n'en trouve dans une de nos maisons composée de quelques personnes du même

Groënland.

fang. Quand un Groënlandais ne se croit pas vu de bon œil par les gens de la cabane qu'il habite, il s'en va chercher une autre maison sans murmurer ni se plaindre. Toujours prêts à s'assister mutuellement, personne ne repose sa paresse sur le travail d'un autre. Ils sont si fort empressés à offrir de leur pêche, qu'on ne s'avise pas même d'en demander; & dans ce pays pauvre, l'hospitalité prévient la mendicité. Sans cette générosité réciproque, comme on est obligé d'aller chercher sa subsistance à plusieurs lieues de chez soi, l'on risquera souvent de mourir de faim dans la route.

Vie civile.

Le physique du climat & du sol a tant d'influence sur les mœurs & le caractère des Nations en général & sur-tout des peuples Sauvages, qu'un Philosophe devrait, pour ainsi dire, deviner tout ce qu'ils font ou ce qu'ils disent, en conjecturant leurs actions & leurs discours d'après les besoins & les ressources que leur a donnés la nature du pays qu'ils habitent. Les occupations des hommes s'exercent sur les productions de leur terroir; toutes leurs relations de commerce & de société roulent sur leurs occupations. On vit de ce qu'on recueille, on parle de ce qu'on voit; il n'est donc pas difficile sur le tableau qu'on vient de faire du Groënland, de juger de la vie sociale de ses habitans, de leur manière de commercer & de traiter ensemble, des visites, des repas, des conversations, des fêtes,

des jeux
comme l'
ment fait
ceux qui
refuser à
Lecteurs
raisonnant
importan
tons enc
naïf & f
être méca

« Les

» entr'e
» soigne
» du ridi
» point l
» & ne p
» Europe
» verte
» ils ne s
» cette s
» en peu
» moins
» exigea
» plaisa
» qu'à s
» barrass
» n'ont g

croit pas vu
qu'il habite,
sans murmurer
sister murure
esse sur le tra-
pressés à offrir
as même d'en
hospitalité pré-
té réciproque,
r sa subsistance
querait souvent

ant d'influence
lations en gé-
uvages, qu'un
, deviner tout
n conjecturer
rès les besoins
la nature du
s des hommes
terroir; toutes
société roulent
on recueille,
ne pas difficile
Groënland, de
ans, de leur
er ensemble,
ons, des fêtes,

des jeux & de tous les plaisirs qui les lient. Mais comme l'Histoire des Voyages n'est pas uniquement faite pour des Philosophes, quoique ce soient ceux qui y trouvent le plus à profiter, on ne peut refuser à la curiosité du plus grand nombre des Lecteurs quelques détails sur des objets qui, paraissant frivoles ou légers au bel esprit, deviennent importants pour les plus graves Observateurs. Écoutez encore une fois M. Crantz, cet Historien naïf & fidèle d'un peuple qui est malheureux sans être méchant.

Groënland.

« Les Groënlandais, dit-il, sont moins jaloux
» entr'eux, de briller & de se faire valoir, que
» soigneux d'éviter tout ce qui peut leur donner
» du ridicule ou une mauvaise réputation : ils n'ont
» point l'art des complimens, ni des révérences,
» & ne peuvent s'empêcher de rire en voyant un
» Européen qui se tient debout & la tête décou-
» verte devant celui qu'il appelle son supérieur,
» ils ne savent pourquoi; s'indignant sur-tout quand
» cette supériorité va jusqu'au point qu'un homme
» en peut frapper impunément un autre. Ils sont
» moins attentifs à plaire qu'à ne pas déplaire,
» exigeant plutôt de la tolérance que de la com-
» plaisance, & plus disposés à ne pas s'offenser
» qu'à se venger. Ils seraient d'autant plus em-
» barrassés à s'insulter & à se quereller, qu'ils
» n'ont gueres de termes injurieux dans leur langue,

Groënland.

» ou du moins de ces imprecations & de ces juremens si familiers parmi nous. Ils ne rougissent point de ce qui n'a rien de criminel ou d'offensant en soi-même ; & se permettent certaines libertés que la Nature leur demande comme un effet du travail de la digestion, ne se scandalisant point des sons que la politesse a déclarés sales & malhonnêtes : cependant telle est à cet égard leur circonspection , qu'ils s'interdisent ces familiarités devant les Européens qu'ils en voient rebutés ou choqués. »

Tous ces détails paraîtront puétils aux Lecteurs d'un certain rang : mais le gentilhomme Montagne n'aurait pas dédaigné de les recueillir. Cependant ce Philosophe , dès qu'il aurait vu sur la carte la latitude & la situation du Groënland , avec la perspective des montagnes & des eaux qui coupent ce pays glacial , aurait d'abord su , sans le lire ; qu'il doit être aride , point cultivé , peu habité ; que les hommes y sont endurcis & froids comme la terre ; que ne vivant que de poissons huileux qu'ils pêchent , écorchent & préparent eux-mêmes , ils ne peuvent qu'être sales & dégoûtans ; qu'ayant peu de matériaux de bois & d'instrumens de fer , faute de mines & de forêts , ils sont mal logés , très à l'étroit , toujours ensemble & pacifiques ; qu'étant occupés la moitié de l'année , soit pour la chasse ou la pêche , à disputer leur

vie avec
de flots
pas le lo
nécessité
que par
caractere
leur socie
mides , &
peine au
longue nu
Quoique
il en aur
pement
L'histoire
mal au r
mœurs d
mêmes at
douleur
rans ou
ces pays
de mœur
Quand
remplir l
pagnées
chants d
canots , &
en frianc
terie ; c'

de ces jure-
ne rougissent
nel ou d'offen-
tent certaines
mande comme
n, ne se scan-
esse a déclarés
telle est à cet
s'interdisent
éens qu'ils en

s aux Lecteurs
omme Mon-
ecueillir. Ce-
rait vu sur la
oënland, avec
les eaux qui
bord su, sans
cultivé, peu
arcis & froids
e de poissons
& préparent
les & dégou-
bois & d'inf-
le forêts, ils
eurs ensemble
ié de l'année,
disputer leur

vie avec les tempêtes de l'Océan, les montagnes
de flots glacés, & les monstres marins, ils n'ont
pas le loisir de perfectionner les arts de première
nécessité, ni d'en inventer de luxe & d'agrément;
que par conséquent leur vie est misérable, leur
caractere triste & sérieux, taciturne, & que toute
leur société doit se ressentir de ces ténèbres hu-
midés, & de cet horizon sombre, qui laissent à
peine au soleil quelques mois de règne, dans la
longue nuit dont les Groënlandais sont enveloppés.
Quoique le Philosophe eut prévu tous ces résultats,
il en aurait lu volontiers la preuve & le dévelop-
pement dans les faits qui vont les confirmer.
L'histoire d'un peuple, qui n'a fait encore aucun
mal au monde, aurait intéressé l'Apologiste des
mœurs des Cannibales. Elle aura sans doute les
mêmes attraits pour ceux qui ne peuvent lire sans
douleur l'histoire des peuples du Midi, conqué-
rans ou conquis. Qu'ils détournent leurs yeux de
ces pays de sang, pour les porter sur un tableau
de mœurs grossières, mais innocentes.

Quand les Groënlandais se font des visites pour
remplir le vide de leurs hivers, elles sont accom-
pagnées de présens. Aussi sont-ils reçus avec des
chants de joie : on s'empresse de décharger leurs
canots, & de les tirer à terre. Ces présens consistent
en friandises comestibles, ou en parures de pelle-
terie; c'est-à-dire, toujours de la chair & du cuir

~~_____~~
Groënland.

de veau marin. A ce prix chacun s'étudie, pour
 Groëland. attirer du monde chez soi, à le bien recevoir.
 Mais, de part & d'autre, on garde d'abord le
 silence. Enfin le Maître de la maison invite l'é-
 tranger à quitter sa casaque de mer, & la mer
 sècher près de la lampe. Il lui offre des habits &
 des peaux à changer, & le prie de s'asseoir sur
 le banc; c'est la place honorable, que les Euro-
 péens évitent ordinairement, sans doute comme
 la moins commode; car presque toujours les hon-
 neurs sont faits aux dépens des plaisirs. On parle
 ensuite gravement du temps de la saison, de la
 pêche & de la chasse; & c'est tout l'entretien des
 hommes rassemblés à part dans le plus bel endroit
 de la chambre qui compose tout l'appartement,
 & sert, pour ainsi dire, à tous les besoins & les
 commodités de la vie. Les femmes dans leur coin,
 parlent entr'elles de leurs parens morts, mais avec
 des hurlemens lamentables, qui sont assez souvent
 suivis d'historiettes pour rire. Bientôt la tabatiere
 fait la ronde, & chacun y renifle du tabac avec
 le nez; usage moins sale peut-être pour des Groë-
 landais, que celui d'en prendre avec des doigts
 poissés & puans de graisse ou d'huile forte. La
 tabatiere est d'une corne de cerf, enrichie ou
 doublée d'étain ou de cuivre. Cependant on pré-
 pare & l'on sert le repas; les étrangers se laissent
 presser plus d'une fois par leur hôte, gardant un

air indiffé-
 pour des
 verte de t
 fêtes, d'u
 Colonies
 quelques
 compta j
 harengs lo
 plat de ce
 chair de
 venée; de
 de baleine
 ment le pl
 pour gibie
 sauvages a
 or ce chyle
 nifément
 fruit nage
 ver & co
 se prolong
 c'est-à-dire
 Chacun p
 matiere, j
 s'endorme
 Ce peup
 geste est le
 ce langage
 la commu

érudie, pour
 rien recevoir,
 e d'abord le
 on invite l'é-
 r, & la mer
 des habits &
 e s'asseoir sur
 que les Euro-
 doute comme
 jours les hon-
 sirs. On parle
 saison, de la
 'entretien des
 us bel endroit
 appartement,
 besoins & les
 ans leur coin,
 rts, mais avec
 assez souvent
 ôr la tabatiere
 du tabac avec
 ur des Groë-
 ec des doigts
 uile forte. La
 enrichie ou
 ndant on pré-
 ers se laissent
 e, gardant un

air indifférent, de peur de passer pour pauvres ou
 pour des affamés. La table est ordinairement cou-
 verte de trois ou quatre plats; & dans les grandes
 fêtes, d'un plus grand nombre. Un Facteur des
 Colonies Danoises, dans un festin qu'il fit avec
 quelques Groënlandais de la plus haute classe,
 compta jusqu'à dix plats dans cet ordre: des
 harengs forets; du veau de mer séché; un autre
 plat de ce veau bouilli, du *mikiak*, c'est de la
 chair de veau demi-pourrie, & qu'on appelle
vené; des *willocks* bouillis; une pièce de queue
 de baleine, d'un fumet très-avancé; c'est propre-
 ment le plat d'invitation; du saumon sec; du renne
 pour gibier ou venaison; un dessert de mûres
 sauvages avec une sauce faite du chyle de renne;
 or ce chyle n'est point du tout blanc, & l'on devine
 aisément ce que c'est; un autre plat du même
 fruit nageant dans l'huile de baleine, pour ache-
 ver & couronner le dernier service. Le repas
 se prolonge pour le plaisir de la conversation;
 c'est-à-dire, pour parler de la pêche du veau.
 Chacun pousse ses histoires prolixes sur cette
 matière, jusqu'à ce que ses auditeurs baillent &
 s'endorment; car ce repas est un souper.

Ce peuple froid est gesticulateur; parce que le
 geste est le premier langage de l'homme, & que
 ce langage d'action domine d'autant plus dans
 la communication des idées, qu'il est moins

 Groënland.

Groënland.

suppléé par une langue stérile, comme le sont les autres
celles des peuples sauvages. D'ailleurs il est très-naturel
naturel aux hommes qui agissent plus qu'ils ne parlent,
de représenter leurs propres actions qu'ils racontent
par des gestes imitatifs, qu'ils ont bien plus à la main
que la parole. Aussi quand un Groënlandais compte ses
histoires de la soirée aux voisins attroupés autour de sa
lampe, & qu'il veut entretenir l'assemblée de la prise
d'un veau marin, il représente le monstre avec sa main
gauche, & le vainqueur, ou lui-même, de sa main droite.
Le veau paraît, c'est le bras gauche; l'homme s'avance,
c'est le bras droit; il saisit le harpon, il le soulève,
il l'incline, il le dirige, il le lance & le pousse avec toute
la roideur imaginable; l'animal, (c'est le bras gauche)
faute & bondit sous le dard, plonge, revient sur l'eau,
voit le pêcheur (c'est la main droite qui recule de peur);
le monstre nage vers le kaiak pour le renverser; & le bras
droit de tourner, de pirouetter, enfin de furnager; le
veau se relève & se secoue; il prend une lance & frappe
à coups redoublés dans le corps du monstre. C'est un
plaisir de voir le Groënlandais mettre ainsi ses deux
mains aux prises l'une contre l'autre, de sorte qu'elles
s'attaquent, se repoussent, se reraffentent tour-à-tour,
jusqu'à ce que la victoire se décide enfin pour la droite:
mais rien n'est si curieux que d'observer l'attention des
enfans à ce récit qui les agite, ou des vieillards qui
alternent tous les pesant qu'ils combinent. Quand
ils produisent, ils prennent des choses paraissant
avoir des similitudes avec la merce des dans le
cœur de fort peu nombre de il faudrait
de la ville n'ont pas il faut
qui croient animaux Ces genres
endroit extrême lantes,
landais ap les renne

omme le som
 urs il est très-
 plus qu'ils ne
 s actions qu'ils
 qu'ils ont bien
 and un Groën-
 rée aux voisins
 'il veut entre
 veur marin, il
 n gauche, & le
 main droite. Le
 omme s'avance
 , il le soulève
 c le pousse avec
 imal, (c'est la
 dard, plonge
 (c'est la main
 nstre nage ven
 le bras droit
 de furnager; il
 lance & frappe
 monstre. C'est
 is mettre ain
 tre l'autre, de
 nt, se terrassent
 toire se décide
 si curieux que
 ce récit qu

les agit perpétuellement des tranfes de la crainte,
 ou des transports d'une joie béante, & retrace
 alternativement dans leurs yeux & sur leur visage,
 tous les mouvemens de l'Orateur, aussi lourd &
 pesant que la baleine ou le monstre dont il peint
 les combats & la défaite.

Groënland.

Quand un étranger parle aux Groënlandais des
 productions ou des usages de l'Europe, il doit
 prendre leur langage, c'est-à-dire, leur expliquer
 des choses qui leur sont inconnues, en les com-
 parant avec des objets qui leur sont familiers;
 les similitudes étant, pour ainsi dire, dans le com-
 merce des idées, ce que sont les mesures & les poids
 dans le commerce des denrées. S'il s'agit d'une ville
 fort peuplée, on exprime aux Groënlandais le
 nombre de ses habitans, en leur disant combien
 il faudrait de baleines pour nourrir tous les gens
 de la ville, un seul jour. « Mais, comme ils
 n'ont pas de baleines, (c'est l'Européen qui parle)
 il faut qu'ils mangent du bled, espèce d'herbe
 qui croît sur la terre, & la chair de divers
 animaux, dont quelques-uns ont des cornes.
 Ces gens-là, poursuit-on, se font porter, d'un
 endroit à l'autre, sur le dos de grands animaux
 extrêmement forts, ou bien dans des machines rou-
 lantes, que ces bêtes traînent. » Alors les Groën-
 landais appellent notre bled du gazon, nos bœufs
 des rennes, & les chevaux de grands chiens. Ils

 Groënland.

admirent tout ce qu'on leur raconte de l'Europe; & témoignent d'abord un grand desir de vivre dans un pays si fertile & si bien policé : mais quand on leur dit que le tonnerre y tombe quelquefois avec de grands ravages, & qu'on n'y trouve point de veaux marins, ils n'ont plus d'envie de venir en ces contrées, maudites du ciel & de la mer. Ils entendent parler volontiers de la Divinité; pourvu qu'on ne leur en dise pas des choses qui soient contraires à leur superstition; & doit-on s'étonner que ce peuple, qui n'a, pour ainsi dire, que ses préjugés à lui, soit aussi jaloux de les conserver, que tant d'autres Nations peuvent l'être d'étendre & de propager les leurs ?

 Commerce.

Le commerce des Groënlandais est très-simple; c'est un trafic de leur superflu, pour ce qui leur manque. Mais, à cet égard, ils sont souvent aussi capricieux que des enfans, parce qu'ils ne connaissent gueres mieux le prix des choses. Curieux de tout ce qu'ils voient de nouveau, ils feront vingt trocs, & perdront toujours sur chacun des effets qu'ils trafiquent; donnant un meuble utile, pour un jouet qui les amuse; préférant un colifichet à des outils, & ce qui leur plaît à ce qui peut servir.

Le trafic du Groënland se fait dans une espèce de foire, où est le rendez-vous général de la Nation. C'est en hiver qu'elle se tient tous les ans;

à la fête d'
landais vo
ils y expo
celles qu'
bud n'ont
de bois.
nale, &
ufqu'à tr
la Baie
ois & de
ornes &
côtes, des
commerce
à Nation.

Dans ce
s emport
ortune. S
erence po
eu comm
mener un
romptem
orter leur
se passe
eur pays r
art, ils s'
hiverner ;
e quelqu
ont par-to

de l'Europe; desir de vivre policé : mais tombe quel- on n'y trouve s d'envie de ciel & de la e la Divinité, es choses qui ; & doit-on ur ainsi dire, x de les con- euvent l'être

st très-simple; r ce qui leur souvent aussi u'ils ne con- ofes. Curieux u, ils feront r chacun des meuble utile, rant un colli- à ce qui peut

ns une espèce général de la tous les ans;

à la fête du soleil ; on la fera connaître. Les Groën-
landais vont à cette foire, comme en pèlerinage ;
ils y exposent leurs marchandises, & demandent
celles qu'ils veulent en retour. Les habitans du
Sud n'ont point de baleines, ceux du Nord point
de bois. Il part des bateaux de la côte Méridio-
nale, & même de l'Est du Groënland, qui font
jusqu'à trois ou quatre cens lieues pour se rendre
à la Baie de Disko ; c'est-là qu'ils échangent du
bois & de la vaisselle de marbre bâtard, pour des
cornes & des dents de poisson, des barbes, des
côtes, des os & des queues de baleine ; ainsi, ce
commerce se fait presque tout entre les gens de
la Nation.

Dans ces voyages, ou pèlerinages maritimes ;
ils emportent avec eux toute leur famille & leur
fortune. Soit inconstance ou curiosité, soit indif-
férence pour des lieux également inhabitables &
très-commodes, ils s'accoutument tellement à
mener une vie errante, que s'ils ne sont pas
promptement expédiés dans un endroit, ils vont
porter leurs marchandises dans un autre. Souvent
ils se passe des années, avant qu'ils retournent à
leur pays natal ; car si l'hiver les surprend quelque
part, ils s'y arrêtent, & bâtissent une cabane pour
hiverner ; mais préférablement dans le voisinage
de quelque Colonie Danoise. La terre & la mer
sont par-tout à eux ; & comme ces familles errantes

Groënland.

Groënland. séjournent tantôt ici , tantôt là , elles sont sûres de trouver par-tout des amis & des connaissances.

Le commerce en peaux de renard , & de chien , ou veau marin , mais sur-tout le commerce d'huile de poisson , se fait entre les Nationaux & les étrangers ; & c'est pour cet objet que les Européens ont établi des comptoirs. Les Groënlais ne reçoivent jamais d'argent en paiement ; car la monnoie n'a point de valeur chez eux , ni sa matiere point de prix : & peu leur importe d'avoir un collier d'or ou de laiton , des pendans de verre ou de diamans. Ils n'estiment les bijoux de l'Europe , que parce qu'elles brillent , & ne regardent pas de si près à la solidité de cet éclat. Plus d'une fois ils ont donné une guinée , ou une piastre d'Espagne , qu'ils avaient dérobée à quelques Navigateurs étrangers , pour deux charges de poudre à fusil , ou pour une once de tabac. Moins curieux de l'or qu'avidés de fer , ils recherchent en matiere d'échange , d'abord des lames de harpon , des couteaux , des ciseaux , des scies , des vrilles & des aiguilles ; en second lieu , des toiles de lin ou de coton , de gros draps , des capes & des bas de laine ; des mouchoirs , des boîtes , des écuelles de bois ; des plats d'étain , des chaudières de cuivre ; des miroirs , des peignes , des rubans & des jouets d'enfans ; voilà leur luxe. Ils acquierent aussi volontiers des fusils , de la poudre

poudre &
qui ne le
ils perden
tient lieu
font & do
prises de
contenter
les poign
un plat de
un Groënl
mourra de
user à son
aussi fune
que la po
resqu'aut
de ailleur
pûtent tr
beaucoup

Les tri
ances ; ils
it au sol
et astre ,
aison de la
ulier qu'o
ont le plu
orsqu'on r
ayon du
outes part

Tome

font sûres de
naissances.
nard, & de
our le com-
re les Natio-
cet objet que
s. Les Groën-
en paiement;
chez eux, ni
leur importe
, des pendans
ent les bijoux
es brillent, &
olidité de ces
é une guinée,
yaient dérobée
, pour deux
une once de
des de fer, ils
d'abord des
es ciseaux, des
n second lieu,
ros draps, des
ouchoirs, des
plats d'étain,
, des peignes,
où leur luxe
fusils, de la
poudre

poudre & du plomb; mais c'est un objet d'échange, qui ne leur sert pas à grand'chose & sur lequel ils perdent beaucoup. Le tabac en poudre leur tient lieu de petite monnoie; c'est-à-dire, qu'ils font & donnent beaucoup de choses pour quelques prises de tabac. Les tailleurs & les cordonniers se contenteront de cette monnoie; on vous apportera des poignées d'édrédon, des œufs & des oiseaux, un plat de poisson, pour un peu de tabac; souvent un Groënländais se dépouillera de ses habits, & mourra de faim avec sa famille, plutôt que de respirer à son nez de cette fatale poussière, qui est aussi funeste, aussi chère aux peuples sauvages, que la poudre d'or l'est aux Européens: elle fait presque autant de mal au Groënländ, que l'eau-de-vie ailleurs; heureusement les liqueurs fortes coûtent trop en un climat si pauvre, pour y nuire beaucoup à ses habitans.

Les tristes Groënländais ont pourtant des anses; ils ont aussi leurs fêtes. Celle du Soleil se fait au solstice d'hiver pour célébrer le retour de cet astre, qui ramène, quoiqu'à pas lents, la saison de la chasse & de la pêche. Il est même singulier qu'on fête le soleil dans le temps où les nuits sont le plus longues & le froid le plus rigoureux; lorsqu'on ne voit pas, pour ainsi dire, le moindre rayon du jour; lorsqu'enfin la Nature n'offre de toutes parts que le deuil, la tristesse, le silence &

Groënländ.

Divertissemens.

l'engourdissement de la mort. Cependant c'est
 Groënland. alors, c'est au sein des ténèbres & de ce néant,
 qu'une sorte de joie se réveille dans la plupart des
 contrées de la terre, où les hommes n'ont plus
 que de faibles lueurs de lumière & d'espérance.
 On observe que tous les peuples ont eu, qu'ils ont
 encore des fêtes à la fin, ou plutôt au renouvellement
 de l'année, & que ces fêtes désignent communément
 une naissance. Chez les Orientaux, c'était la naissance
 du soleil qui remonte sur l'hémisphère. En Perse, à Rome,
 le solstice d'hiver était principalement célébré. Il faudrait
 savoir si les Hottentots, les peuples du Chili, si tous les
 habitans de la zone tempérée australe, ont des
 semblables fêtes au temps de notre solstice d'été. On
 verrait alors que le soleil a fait par-tout les mêmes
 impressions sur l'esprit des hommes. Mais, si les
 fêtes des Groënlandais, au retour de cet astre, ne
 sont pas un reste d'antiques superstitions qui auront
 voyagé vers les Pôles, ne doivent-elles pas être
 un effet naturel de l'inaction où se trouvent les
 humains, durant le repos de l'année ? Quand le
 froid & la nuit les rassemblent autour de leurs
 foyers, au défaut des travaux qui doivent entretenir
 la chaleur & le mouvement, ne sont-ils pas
 obligés d'imaginer des jeux & des exercices, des
 festins & des danses, des moyens, en un mot, de
 faire circuler le sang dans leurs veines, jusqu'aux

D
 extrémités
 de ce besoi
 & s'inviter
 ont de me
 en cabane,
 peine. S'
 et for plaisir
 autant plu
 Quand ils
 e table po
 strument e
 pis, large
 n a teno
 ince. Ce v
 baleine, e
 guères q
 mbour, fai
 manche,
 ppe de la
 up, celui q
 air de sa p
 de tout le
 nps sont m
 ne croche
 ue & sa d
 ur, sur les
 us faits de
 ail à l'horiz

extrémités du corps ? C'est sans doute par une suite
 de ce besoin , que les Groënlandais s'assemblent Groënland.
 & s'invitent de toutes parts , à manger ce qu'ils
 ont de meilleur , allant tour-à-tour , de cabane
 en cabane , chercher la bonne chère , en attendant
 sa peine. S'ils n'ont pas , comme nous , le barbare
 & sot plaisir de s'enivrer , en revanche ils mangent
 autant plus qu'ils ne boivent que de l'eau.
 Quand ils se sont gorgés à crever , ils se lèvent
 de la table pour danser au bruit du tambour. Cet
 instrument est fait d'un cerceau de baleine ou de
 bois , large de deux doigts , courbé en ovale , où
 on a tendu un velin très-fort , quoiqu'assez
 mince. Ce velin est tiré de la peau d'une langue
 de baleine , & l'ellipse qu'il forme sur le tambour
 a guères qu'un pied & demi de longueur. Ce
 tambour , fait en forme de raquette , se tient par
 sa manche , de la main gauche , tandis qu'on le
 bat de la droite avec une baguette. A chaque
 coup , celui qui bat le tambour , fait un saut , sans
 quitter de sa place , avec des mouvemens de tête
 de tout le corps. La mesure est juste , & les
 temps sont marqués à deux coups pour la valeur
 d'une croche. Le Menestrier accompagne sa mu-
 sique & sa danse d'une chanson sur la pêche aux
 saumons , sur les exploits maritimes de la Nation , les
 succès faits de ses ancêtres , & sur le retour du
 soleil à l'horizon du Groënland. L'assemblée ré-

—
Groënland.

pond au chantre par des sauts & des cris de joie, entrecoupant les couplets de sa chanson de ce refrain qu'on répète en chœur, *amna ajah, ajah-ah-ah!*

Quand ce Chantre a joué de cette façon à-peu près un acte, ou plutôt une scène, qui dure un quart-d'heure ; il se retire tout hors d'haleine, baigné de sueur & presque épuisé du chant, de cris, des sauts, des contorsions & des grimaces dont il a diverti l'assemblée. Un autre prend aussitôt sa place & son rôle. Le jeu dure ainsi toute la nuit ; on dort le lendemain jusqu'au soir où la fête recommence par le souper suivi du bal. Plusieurs jours se passent de même, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de provisions de bouche au théâtre, ou que les acteurs aient entièrement perdu les forces & la voix.

—
Jeux.

Ils ont aussi leur jeu de balle, qui se fait au clair de la lune. On se sépare en deux bandes, un des joueurs jette la balle à un homme de son parti, & c'est à ceux de l'autre bande à tâcher de l'attraper pour se la renvoyer & la balloter entre eux, ou bien on pousse la balle jusqu'à un certain but fort éloigné, & c'est au plus leste de la troupe à l'atteindre.

Parmi les espèces de lutte qui servent à les durcir à l'état de peine où la Nature les a condamnés, ils en ont une qui consiste à se donner

grands co
deux lutte
de vainque
jusqu'à ce
us, & se
ment à dif
y paroisse
Mais dan
lulieurs fo
rovisions c
ant point d
a des dé
anses & de
ite des Ch
sulté par u
nsibilité, n
n fiel dans
tant de
nce des fe
ors il don
ambattre, r
rend à l'a
cirque su
gressieur
son du ta
aque vers
ent pas de
semblée a

A LE grands coups de poing sur le dos ; celui des
 des cris de deux lutteurs qui soutient le mieux cet assaut est
 a chançon de le vainqueur, & doit en aller défiér d'autres,
amna ajah jusqu'à ce qu'il soit content des coups qu'il a re-
 çus, & se retire en brave. Ils s'exercent égale-
 façon à-peu- ment à différens tours des danseurs de corde, &
 qui dure un y paroissent pas mal-adroits.
 ors d'haleine. Mais dans ces assemblées, qui se renouvellent
 du chant, de plusieurs fois l'année, pendant qu'on abonde en
 des grimaces provisions de bouche, & que la saison ne permet-
 autre pren- tant point de tenter la mer, invite à trafiquer ; il
 eu dure ain- a des défis où l'on vide ses querelles par des
 jusqu'au soit anses & des chants, & ces jeux s'appellent *la*
 r suivi du bal- *ite des Chantres*. Un Groënlandais qui se croit
 jusqu'à ce qu' insulté par un autre, n'en rémoigne, ni colere ni
 ne au théâtre sensibilité, mais garde sa vengeance, & verse tout
 ent perdu le son fiel dans une satyte qu'il répète en dansant &
 tant devant sa famille, & sur-tout en pré-
 qui se fait sence des femmes, jusqu'à ce qu'il la sache bien.
 deux bandes ors il donne un duel à son antagoniste pour le
 homme de son combattre, non à l'épée, mais de la voix ; celui-ci
 de à tâcher de prend à l'appel, & se présente dans une espèce
 ballotter entre cirque sur un théâtre qui n'est qu'un banc
 qu'à un certai- agresseur commence d'entonner ses couplets
 te de la troupe son du tambour, & ceux de son parti, après
 que vers qu'ils répètent en chœur, ne man-
 rvent à les entent pas de chanter *l'amna-ajah* ; tandis que
 e les a condan- l'assemblée applaudit par de grands éclats de rire.
 se donner

Groënland.

Groënland.

à tous les traits malins que l'accusateur décoche les crimes
contre son adversaire. Celui-ci paraît à son tour crainte d
sur la scène, & répond à la satire par des railleries qui retie
mordantes, soutenues des applaudissemens de la vindicte p
bande, & les rieurs passent souvent de son côté. here, les
L'auteur du défi revient à la charge, & repousse eut dire
le ridicule sur son ennemi; ce combat dure ainsi combats f
quelque temps, & la victoire est à celui qui porte la langue
le dernier assaut. Il a gagné son procès; les specter les mo
rateurs, devenus juges, prononcent la sentence al chez
& donnent la palme à celui qui garde le champ temps de
de bataille: ces duels finissent toujours par la ne, d'Acc
conciliation & l'amitié des combattans. Il est rare e Barrea
qu'il arrive du bruit, du scandale ou des échec eu des p
fâcheux dans ces assemblées, à moins qu'un hom ourberfe
me, secondé de ses parens ou de ses amis, n'ent prom
enlève par force une femme qu'il a dessein d' en mais pré
pousser. Ces sortes de rapt ressemblent à l'enlève é & de
ment des Sabines, & peuvent devenir aussi par té sur sa
donnables. Mais loin d'autoriser les violences d' priere. L
les excès contraires à l'ordre social, on profite des és, se c
temps de ces assemblées pour inculquer la bonn erne l'int
morale, & les satyres des particuliers deviennent ferme p
une instruction pour le public. On y apprend ans les u
rendre à chacun ce qu'il a droit d'exiger, à évit ocun n'y
le mensonge & la médisance; on y censure la tion atta
fraude & l'injustice, sur-tout l'adultere, qui ren la réputa
ferme l'une & l'autre; on y diffame les vices d' nce des t

sateur décoche
 arait à son tou
 ar des railleries
 difsemens de fa
 nt de son côté
 ge, & repouss
 mbat dure ains
 à celui qui port
 rocès; les spec
 ent la sentence
 garde le champ
 jours par la ré
 ttans. Il est rare
 e où des éclai
 ins qu'un hom
 de ses amis, n
 il a dessein d
 mbent à l'enlèr
 venir aussi par
 les violences é
 l, on profite d
 culquer la bonn
 liers deviennent
 On y apprend
 exiger, à évit
 on y censure l
 ultere, qui ren
 me les vices é

es crimes les plus nuisibles à la société, & la
 crainte de la diffamation est le plus grand frein
 qui retienne les Groënlandais. Cette espèce de
 vindicte publique prévient la vengeance particu-
 liere, les trahisons & les meurtres. Cependant on
 peut dire en général que ces sortes de jeux & de
 combats satyriques sont plus propres à exercer
 la langue & la malignité des censeurs qu'à corri-
 ger les mœurs des gens vicieux. Les assemblées de
 ce genre chez les Groënlandais leur servent en même-
 temps de jeux Olympiques, d'Aréopage, de théâ-
 tre, d'Académie, de Foire, de Cour de justice &
 de Barreau. Toutes les affaires se traitent au mi-
 lieu des plaisirs, qui laissent moins d'accès à la
 raillerie & à la méchanceté. Si les querelles y
 sont promptes, elles en sont plutôt étouffées, &
 jamais préméditées. C'est le rendez-vous de l'éga-
 lité & de la liberté, chaque pere y a de l'auto-
 rité sur sa famille, mais personne sur l'assemblée
 entière. L'esprit public, qui regne dans ces mar-
 chés, se compose de l'esprit particulier qui gou-
 verne l'intérieur des maisons. Chacune de celle-ci
 enferme plusieurs ménages, mais tous indépen-
 dans les uns des autres : aucun chef n'y domine ;
 aucun n'y prend d'ascendant que par la considé-
 ration attachée à l'âge, au bon sens, à l'expérience,
 à la réputation acquise dans la pêche, à la connois-
 sance des temps & des lieux propres à cette occu-

Groënland.

Groënland. pation. Un homme qui a ce mérite reçoit, sans l'exiger ni le rechercher, l'hommage volontaire de toute la maison, ou du cercle qui lui assigne son logement au Nord de la cabane, sans doute parce qu'elle n'est point ouverte de ce côté le plus froid; on lui défère l'inspection sur le bon ordre & la propreté de l'habitation. Si quelqu'un ne veut pas suivre ses avis, l'inspecteur n'a point d'ordres à donner, ni de peines à décerner: mais toute la cabane arrête & décide en commun de ne point habiter l'hiver suivant avec le réfractaire, & qu'il sera fait mention de son indocilité dans les chansons de la première assemblée, si la faute mérité cette censure publique.

Police.

Les Groënlandais n'ont que des mœurs & point de loix. Voici le précis de leurs mœurs, ou plutôt de leurs usages civils, tel que M. Crantz nous le donne d'après la relation de M. *Dalager*, Facteur des Colonies Danoises au Groënland. Chaque homme va où il veut, & vit comme il lui plaît. Si on trouve des habitans dans l'endroit où il cherche à s'établir, il ne s'y fixe pas, à moins qu'il n'ait été invité. La pêche & la chasse sont libres; on prend ce qu'on trouve, même une pièce de gibier ou de poisson qui seroit dans les filets d'autrui, pourvu qu'il y en ait abondamment, & qu'on ne trouble point la piste & la voie des animaux & des Chasseurs: point de réserves, point de lieux en

clusifs, ni de
vouloient
roger de
l'Europe
cédéroie
avec eux
laisseroie
nada, de
igner de
sonne, &
cruautés
bois flott
d'ébris d'u
bien, qu
Mais il tir
sur le mo
seau de
quelque
qu'il lui
homme v
la prise a
non au d
corde & l
dans les t
bête perc
vivante, c
quant le h
on tire un

re reçoit, sans
age volontaire
qui lui assigne
ne, sans doute
de ce côté le
ion sur le bon
n. Si quelqu'un
teur n'a point
écerner : mais
commun de ne
réfractaire, &
ocilité dans les
si sa faute mé
mœurs & poin
mœurs, ou plus
M. Crantz nous
. Dalager, Fa
Groënland. Cha
il lui plaît. Si
où il cherche
moins qu'il n'y
sont libres; on
pièce de gibier
filets d'aiguille
nt, & qu'on ne
animaux & de
nt de lieux es

clusifs, même pour les étrangers ; mais si ceux-ci
vouloient former des prétentions inusitées, & s'ar- ^{Groënland.}
roger des droits & des privilèges à la façon de
l'Europe commerçante, les naturels du pays leur
céderoient la terre & la mer plutôt que d'avoir
avec eux des altercations & des démêlés, & ils
laisseroient, comme font les Sauvages du Ca-
nada, des Nations étrangères se disputer & bai-
gner de leur sang un sol qui n'appartient à per-
sonne, & qui ne vaut jamais les injustices & les
cruautés dont on l'achete. Quiconque a trouvé du
bois flottant sur la côte, ou les dépouilles & les
débris d'un naufrage, s'en empare comme de son
bien, quoiqu'il ne soit point habitant de ces bords.
Mais il tire à terre cette prise, & met une pierre
sur le monceau qu'il en a fait : c'est-là le signe & le
monceau de sa propriété, personne n'y touche. Si
quelque proie échappe à un Pêcheur avec le dard
qu'il lui a plongé dans le dos, & qu'un autre
homme vienne à tuer le monstre fugitif & blessé,
la prise appartient de droit au premier coup, &
non au dernier. Mais si le veau marin rompt la
corde & la ligne où est attaché le harpon qu'il a
dans les flancs, celui qui a mis le harpon sur la
bête perd son droit ; & celui qui la prend encore
vivante, ou la trouve morte, s'en empare en resti-
tuant le harpon au Pêcheur qui l'a jetté. Quand
on tire un de ces monstres pour le dépecer, celui

Groënland.

qui le premier y enfonce le couteau doit en emporter la tête & la queue, & chacun enlève ce qu'il peut du reste. Quant au corps de la baleine, le spectateur y a le même droit que le harponneur; & comme c'est à qui pourra le plus en prendre, on ne voit guères des centaines de personnes se jeter le couteau à la main sur le corps d'une baleine sans qu'il en arrive bien des accidens, & que les coups de couteau ne portent à droite & à gauche sur les doigts de tant de gens acharnés à la curée; mais à cela point de malice, point d'offense: personne ne s'en plaint. Si plusieurs fleches à-la-fois pleuvent sur une renne, elle appartient à la main qui l'a percée au plus près du cœur, pourvu qu'il reste à tous les Chasseurs une part de la proie. Mais depuis que les Groënländais ont eu des fusils, comme personne ne saurait reconnaître sa balle, il y a souvent des démêlés entre les Chasseurs pour le droit & le partage du butin; & ce ne sera pas sans doute le plus grand tort que les armes à feu pourrout causer à ce Peuple sauvage. Si quelqu'un fait une trape pour prendre les renards, & néglige de la rendre, celui qui l'aura tendue après un certain temps, emporte l'animal qu'il trouve pris au piège. Quand un homme prête son canot, ou quelque outil, s'il s'y fait quelque dommage, le propriétaire n'a pas droit d'en exiger la réparation: aussi

n'aiment
qui fait
qu'on lui
ché & re
ne paie p
mais s'il n
créancier
des paren
Cependant
à la famil
s'il n'a pas
qui se fon
Groënländ
brise une
exiger la
C'est la
doute; m
ustices,
parce qu'i
de tentati
aux Groë
cieux &
répondent
c'est la co
Peur-on
ni gouver
maines, a
tion que

doit en em
n enlève ce
e la baleine,
e le harpon-
plus en pren
ines de per-
sur le corps
en des acci-
ne portent à
tant de gens
point de ma-
en plaint. Si
r une renne;
ercée au plus
ous les Chaf-
epuis que les
me personne
y a souvent
le droit & le
s sans doute
feu pourront
u'un fait une
néglige de la
ès un certain
pris au piège.
, ou quelque
, le proprié-
ation: aussi

n'aient - ils point à prêter ce qui s'use. Celui qui fait un troc, s'il n'est pas content de l'effet qu'on lui donne en échange, peut rompre le marché & reprendre ce qu'il a livré. L'acheteur qui ne paie pas sur-le-champ, peut prendre à crédit; mais s'il meurt avant d'avoir acquitté sa dette, le créancier du mort n'ira pas ajouter à l'affliction des parens qui le pleurent, en réclamant ses droits: Cependant après un certain temps, il peut en parler à la famille du débiteur, & reprendre son effet; s'il n'a pas été perdu parmi le trouble & le pillage, qui se font toujours dans la maison où meurt un Groënlandais. Bien plus, quand un homme perd ou brise une chose prise à crédit, personne n'en peut exiger la valeur & le paiement.

C'est la police d'une société bien imparfaite sans doute; mais où il se commet encore moins d'injustices, que dans les Etats les mieux civilisés; parce qu'il ne se trouve pas tant d'occasions, ni de tentations de crime. Au reste, quand on parle aux Groënlandais de ce qu'il peut y avoir de vicieux & de déraisonnable dans leurs usages, ils répondent comme les gens du monde le plus poli; c'est la coutume.

Peut-on dire qu'un peuple, qui n'a ni religion, ni gouvernement, ni loix divines, ni loix humaines, ait proprement des vertus? C'est la question que se fait M. Crantz. Mais il semble la

Groënland.

 Vices &
vertus.

Groënland. décider, en nous annonçant dans le caractère des Groënlandais, des qualités assez louables pour faire rougir même des Chrétiens. « Je fais, dit-il, qu'on a reproché des vices abominables à ce peuple stupide, & que bien des Voyageurs en ont fait le portrait le plus hideux : mais comme chaque objet a deux faces, j'ai eu le bonheur d'être plus frappé de l'aspect avantageux des mœurs de cette Nation, que de leur côté le plus défavorable. Cependant j'en rapporterai le bien & le mal, avec la fidélité qui convient à tout peintre qui ne veut que rendre ses tableaux ressemblans : & tel est le but & le devoir d'un homme qui raconte ses Voyages au public. »

On dit que les Groënlandais sont un peuple sauvage ; mais ce serait se faire une fautive idée de ce terme, que d'y attacher celles de l'extrême vagance & de la cruauté. Ils ne sont, à notre égard, que ce qu'étaient, pour les Grecs & les Romains, les Nations qu'ils appellaient Barbares, quoique souvent il y en eût de ce nombre, dont les mœurs & les coutumes valaient peut-être, de moins pour le bonheur, les Loix grecques & romaines : car les mœurs sont les alimens de la société, dont la plupart des loix ne sont que les remèdes. Les Navigateurs ont toujours nommé sauvages, les peuples qui, n'ayant point une de

meure fi
en trou
Ainsi, l'
lâtres qu
mais dan
M. Cran
bare, in
d'un natu
es arts
robuste &
de natur
berté qui
munauté,
du climat
tre liés
propriété
même d'u
e l'habit
e mille
ontaire,
ons qu'
ecouer le
peuples
ont poin
te, trop
our que
oug, &
rétexte d

le caractère
louables pour
Je fais, dit-
abominables
des Voyageurs
hideux : mais
ces, j'ai eu le
aspect avanta-
, que de leur
tant j'en rap-
la fidélité qui
eut que rendre
est le but & le
ces Voyages a

ont un peuple
ne fausse idée
elles de l'extrê-
font, à nombr
s Grecs & les
aient Barbares
nombre, dont
peut-être, de
grecques & ro-
alimens de la
e sont que le
jours nomme
point une de

meure fixe, et sont dispersés dans les bois, mais
en troupe, comme certaines espèces d'animaux.
Ainsi, l'on a donné le nom de païens aux ido-
latres qui avaient des temples, non dans les cités,
mais dans les villages. Les Groënländais, dit
M. Crantz, loin d'être un peuple féroce, bar-
bare, intraitable, sont plutôt doux, paisibles,
d'un naturel accommodant, & très-propres à tous
les arts civils, qui ne demandent qu'un corps
robuste & de la patience. Ils vivent dans l'état
de nature, ou du moins ils jouissent de la li-
berté qui en résulte : ils ne sont point en com-
munauté, mais en société ; réunis par la rigueur
du climat qui les rapproche & les rassemble, sans
être liés par les conventions qui naissent de la
propriété des terres. Ils doivent à la stérilité
même d'un pays qu'ils parcourent, plutôt qu'ils
l'habitent, la singularité de vivre, depuis plus
de mille ans peut-être, en peuplade libre & vo-
lontaire, sans avoir eu besoin de ces constitu-
tions qu'Athènes & Sparte durent imaginer pour
écarter le joug de leurs propres tyrans, ou des
peuples voisins. En un mot, les Groënländais
ont point de maître & n'en ont gueres à crain-
dre, trop maltraités sans doute par la Nature,
pour que personne soit tenté de les arracher à ce
joug, & de leur en imposer un plus dur, sous
prétexte d'adoucir leur vie.

 Groënländ.

Groënländ.

Il est certain qu'ils vivent dans la plus étroite pauvreté ; si ce mot ne convient pas plutôt à la classe des malheureux qui manquent du nécessaire dans les états riches & policés, qu'à un peuple entier, dont tous les individus jouissent également & sans distinction, des biens communs qui satisfont aux besoins pressans de la vie. Rien ne leur apprend, ou ne leur rappelle leur indigence, non pas même la faim qu'ils éprouvent, parce qu'on s'accoutume à trouver juste, ou nécessaire, tout ce qui vient de la Nature. L'indépendance & la sécurité réciproque font toute la félicité des Groënländais ; ils n'en connaissent & n'en imaginent pas d'autre sur la terre. A l'abri de la violence particulière, ou de l'oppression publique, de la chicane, & sur-tout de la guerre, qui renferme elle-seule tous les maux de la nature réunis à ceux de la société, ils dorment, dit M. Crantz, aussi tranquillement sous leurs tentes portatives, qu'un roi dans son palais fortifié. Mais, comme ce sont des couleurs locales & des traits bruts & grossiers que l'on demande dans l'Histoire physique des peuples sauvages, on glissera sur les portraits étudiés que nous en font les Voyageurs Européens, pour ne recueillir que le peu de faits importants à savoir, laissant aux Moralistes & aux Physiciens le soin d'en tirer les résultats propres au but particulier qu'ils se

propofer
lection d
naissance
de Lecte
de quelc
ous les
le sacrif
amene
ainsi, cu
'ont po
iens qui
e ces me
intempé
ont naître
ar les a
amour, v
n verra c
e climat
sol, à l'a
arement
vie & t
onvoiter
différence
clin au
quoiqu'il
narins.
iformes
etit non

la plus étroite
 as plutôt à la
 t du nécessaire
 à un peuple
 puissent égales
 communs qui
 vie. Rien ne
 leur indigence,
 ouvent, parce
 ou nécessaire,
 l'indépendance
 la félicité des
 & n'en ima-
 A l'abri de la
 pression publi-
 la guerre, qui
 de la nature
 dorment, dit
 us leurs tentes
 palais fortifié,
 locales & des
 demande dans
 sauvages, on
 nous en font
 recueillir que
 , laissant aux
 in d'en tirer
 ulier qu'ils se

proposent. On doit se souvenir que cette col-
 lection de Voyages est un magasin pour les con- Groënland.
 noissances de toute espèce, ouvert à toute sorte
 de Lecteurs, & qu'on n'y peut satisfaire l'avidité
 de quelques-uns, sans tromper la curiosité de
 tous les autres. Un Ecrivain est obligé lui-même
 de sacrifier son goût à cet intérêt général qui
 ramene chaque homme à ce qui lui convient.
 ainsi, quand on aura dit que les Groënlandais
 n'ont point de terre en propriété, ni de ces
 biens qui assurent une subsistance permanente, ni
 de ces mets ou de ces boissons qui provoquent à
 l'intempérance, ni aucun des arts ingénieux qui
 ont naître & croître la vanité, ni ce sang échauffé
 par les ardeurs de la zone torride, qui allume
 l'amour, la jalousie, la violence & la vengeance,
 on verra dès-lors que ce peuple engourdi, comme
 le climat qu'il habite, doit être peu sujet au
 vol, à l'adultère, au ressentiment & à la colère;
 rarement capable de tromper ou d'insulter; sans
 envie & sans avarice, n'ayant rien à garder & à
 convoiter; moins susceptible d'aversion que d'in-
 différence pour les hommes & les choses; point
 incliné aux querelles, & jamais aux combats,
 quoiqu'il ne vive que de chasse ou de monstres
 marins. Aussi sont-ils surpris de certains vices
 bizarres & scandaleux qu'ils observent dans le
 petit nombre d'Européens qui vivent au milieu

Groënland.

d'eux ; & quand ils les voient s'abandonner à certains excès, comme les injures & les coups, ils attribuent tous ces désordres aux liqueurs fortes : « ces pauvres gens, disent-ils, ont perdu l'esprit ; c'est la mauvaise eau qui les a rendus fous. » Tels sont le sang-froid & la décence des Groënlandais, que, dans toutes leurs assemblées même de divertissement, sans le bruit du tambour & les contorsions des danseurs, on les croirait réunis dans un temple pour le culte de vin, tandis qu'ils pourraient prendre les temples & les solemnités religieuses de certains peuples de l'Europe, pour des théâtres de décoration & de musique.

Ils ne disent gueres une fausseté reconnue ; c'est-à-dire, que leur ignorance & la simplicité de leurs mœurs les rendent d'autant moins enclin au mensonge, qu'ils sont plus sujets à l'erreur. Jamais ils ne tromperont un Voyageur qui leur demande la route d'un endroit ; ils feront plutôt une partie de chemin avec lui, que de l'exposer à s'égarer. Mais, d'un autre côté, quand on les accuse de quelque chose de honteux, on ne peut gueres savoir d'eux s'ils en sont coupables, car ils craignent l'infamie. Ce sont des enfans ; il faudrait qu'ils crussent le mensonge plus flétrissant que le crime, pour qu'ils détestassent autant l'un que l'autre. Ce serait les tromper, que de leur

donner

donner c
eux que
rer impi
ui-même
croient e
abstenir
ociété, &
tu menfo
néchans
avancer
pruden
ambitieux
evroient
ce ou de

Les Gr
s appare
oup pou
l. Crantz
ette mor
oges qu'
ulte, en
emption
ux par un
xercent l'
s autres ;
our en fa
ompassion
c de fair
Tome

Monner cette idée. Le mensonge est plus pernicieux que la violence, par la facilité de s'y li- Groënländ.
 vrer impunément ; mais il est moins odieux en
 lui-même, & l'utilité que la cour & le monde
 croient en retirer, permet à peu de gens de
 s'abstenir d'un vice dont on a fait une vertu de
 société, & un art de Gouvernement. On se sert
 du mensonge comme de l'épée ; les grands & les
 méchans emploient l'un & l'autre à s'élever & à
 s'avancer aux dépens d'autrui ; les gens modérés
 & prudents, à se défendre contre les forts & les
 ambitieux : mais les hommes éclairés & vertueux
 ne doivent renoncer à ces deux armes de l'injus-
 tice ou de la faiblesse.

Les Groënländais ont pour maxime de sauver
 les apparences, & d'éviter le scandale. C'est beau-
 coup pour une Nation qui n'est pas civilisée ;
 M. Crantz, en bon Missionnaire, leur reproche
 cette morale des sages du monde, & finit les
 éloges qu'il fait de ce Peuple sans culture & sans
 culte, en ne lui donnant pour vertu que l'ex-
 emption des vices. Tout est, dit-il, dicté chez
 eux par un amour-propre naturel à l'homme : s'ils
 exercent l'hospitalité, c'est pour la retrouver chez
 les autres ; s'ils prennent une fille orpheline, c'est
 pour en faire une servante ; ils n'ont gueres de
 compassion pour un homme qui meurt de froid
 & de faim ; sans doute trop malheureux eux ;

Groënland.

mêmes, pour verser sur autrui cette pitié qui est la surabondance des sentimens & des secours qu'on se doit à soi-même; mais surabondance inconnue dans un état de nature pauvre, où l'individu peut à peine suffire au soin de sa conservation. M. Crantz rapporte ici des choses qui paroissent incompatibles en elles-mêmes, & contradictoires à ses propres récits. Si les Groënländais, dit-il, voient en mer un Kaiak rouler dans les flots avec le Pilote qui s'y attache & se débatt contre la mort, à moins que cet homme ne soit de leur famille, ou de leur petite flotte, ils le laisseront noyer plutôt que de se déranger de leur pêche pour le secourir. Si, dans la pêche même, les femmes ou les enfans les troubloient de leurs cris, ils les jetteroient dans la mer. Mais quand ils vont en compagnie, alors il régnent entre eux un commerce de travaux, de besoins, & d'utilité réciproque, qui va jusqu'à la communication mutuelle. Les enfans, dit-il encore, n'ont pas de pitié pour les oiseaux, ni les hommes pour les femmes; & toute espèce douce & tendre n'a point de droits ni d'empire sur ces cœurs endurcis & glacés par les horreurs de la Nature.

D'un autre côté, le même Missionnaire nous assure que l'amour entre les parens & les enfans est plus fort chez ce Peuple que parmi les autres

Nation
vue; &
rabattr
dans ce
ne surp
landais
ment qu
ainfi qu
gueres p
Ce sont
qu'ils on
guer. To
vant qu
enfin on
e, sur-to
caucou
ent leur
s voies
ant sur
Cepen
ent le
nt pas f
us n'y pa
ception
bien;
r-tout,
rtu; so
ux qu'e

e pitié qui est
 des secours
 surabondance
 œuvre, où l'in
 de sa consé
 les choses que
 mêmes, & con
 i les Groënlan
 dial rouler dan
 ache & se déb
 homme ne sou
 te flotte, ils
 se déranger de
 , dans la pêch
 s les troublie
 ans la mer. Ma
 lors il régn
 de besoins, &
 qu'à la commi
 il encore, n'ou
 ni les homm
 e douce & ten
 empire sur ce
 s horreurs de
 missionnaire no
 ens & les enfans
 parmi les autre

Nations. Une mere ne peut perdre son fils de
 vue; & s'il se noie, elle se noie. Mais, pour
 rabattre de cet éloge, on dit qu'il n'y a rien
 dans cette affection que les animaux n'égalent ou
 ne surpassent; d'où l'on conclut que les Groën-
 landais sont entraînés par cet instinct & ce senti-
 ment que la Nature a rendus communs à l'homme
 ainsi qu'aux bêtes, & qu'ils ne se conduisent
 gueres par les lumieres réfléchies de la raison.
 Ce sont des êtres inconsidérés, qui consomment ce
 qu'ils ont, sans songer à ce qui pourra leur man-
 quer. Tout ce qu'ils voient de nouveau leur plaît;
 avant qu'ils sachent l'usage qu'ils en peuvent faire.
 Enfin on les peint ingrats envers les Européens,
 & sur-tout, fort obstinés; ce qui cause, dit-on,
 beaucoup de peine aux Missionnaires, qui ne peu-
 vent leur persuader rien par le raisonnement &
 par des voies douces, ni prendre le moindre ascen-
 dant sur leur esprit & leur volonté.
 Cependant on avoue que ces qualités, qui for-
 ment le caractère national des Groënlandais, ne
 sont pas sans exception, & que tous les indivi-
 dus n'y participent pas également. Mais, dans ces
 exceptions, on cite plus d'exemples du mal que
 du bien; soit que le vice & la misere abondent
 sur-tout, beaucoup plus que le bonheur & la
 vertu; soit que la Nature abandonne au crime
 ceux qu'elle expose à mourir de faim, car un

Groënland.

~~_____~~
Groënland.

désordre physique entraîne presque toujours un désordre moral. Les veuves & les orphelins y éprouvent tous les malheurs attachés à la faiblesse du sexe & de l'âge. Quand un homme meurt, son fils aîné doit hériter de tous les biens paternels, dont le fonds consiste dans une tente & un bateau; mais il est chargé de soutenir sa mère & les autres enfans, qui partagent entr'eux les meubles & les habits. S'il ne survit point de fils d'un certain âge, le plus proche parent du père devient son héritier, à la charge de nourrir la veuve & les enfans. Mais s'il avoit lui-même un état, c'est-à-dire, la tente & le bateau, qui sont le patrimoine d'un Groënlandais, il devoit transporter celui du mort à un étranger, avec les charges, parce que personne ne peut posséder deux bateaux & deux tentes. Quand les enfans sont devenus grands, ils n'ont pas droit de réclamer leur patrimoine, à moins que l'étranger, qui les a adoptés, ne meure lui-même sans enfans, ou ne laisse de jeunes orphelins; car, en ce dernier cas, les adoptifs prennent l'héritage des véritables enfans avec la tutèle, ou le soin de les nourrir. Jusques-là tout est dans l'ordre: mais voici, dit-on, le vice de la coutume, au défaut de législation. Aussi-tôt que les enfans sont grands & reçus au rang des pêcheurs, la veuve qui les a nourris, peut disposer à son gré de tout ce

qu'ils
donné
forcer
de ven
leur fi
chain
prendre
Tan
pleure
avec se
soler, n
les meu
de gag
part au
& puis i
veur d'
abandon
est-à-d
moules,
délivren
doute,
fait dit
née en
qu'ils
au-delà
Point
ce n'est l
quelques

qu'ils gagnent ; & cependant si elle avait abandonné ces enfans sans secours, on n'auroit pu la forcer à les élever : aussi beaucoup d'enfans & de veuves sont exposés à mourir de faim, quand leur situation n'offre pas un intérêt actuel ou prochain à l'attention de ceux qui pourraient en prendre soin.

Tandis qu'une pauvre veuve, sans parens, pleure la perte de son époux, couchée par terre avec ses enfans, ceux qui viennent pour la consoler, ne manquent gueres d'enlever furtivement les meubles du mari : toute sa ressource alors est de gagner le consolateur, qui a la plus grande part au pillage ; celui-ci la gardera quelque temps ; & puis il faudra qu'elle recherche encore la faveur d'un autre homme. Mais à la fin, elle est abandonnée avec ses enfans, à son cruel sort ; c'est-à-dire, obligée d'aller vivre d'herbe & de moules, jusqu'à ce que le froid & la faim la délivrent d'une si triste destinée. « C'est-là sans doute, dit M. Crantz, la principale raison qui fait diminuer la Nation des Groënländais d'année en année, sur-tout depuis un certain temps qu'ils semblent avoir augmenté leurs besoins au-delà de leurs moyens. »

Point de crimes qui soient punis de mort, si ce n'est l'assassinat & le sortilège, dont l'art est quelquefois homicide. Un homme qui porte

Groënland.

vie à l'adresse & au bonheur d'un autre pêcheur plus riche que lui, sans toucher à son bien, ira l'attaquer sur mer, renverser son Kaiak pour le noyer, ou lui lancer un harpon dans le dos & le laisser périr à la merci des flots. Les amis du mort dissimuleront jusqu'au moment favorable à la vengeance, dussent-ils la couvrir durant trente ans. Mais s'ils rencontrent par hasard à terre le meurtrier, qui se tient ordinairement sur ses gardes, ils l'attraperont, lui rappelleront en peu de mots son crime, & le lapideront, ou le précipiteront d'une montagne, & delà dans la mer; ou si la fureur les anime jusqu'à l'excès, ils le mettront en pièces & lui mangeront le cœur ou le foie, pour ôter, disent-ils, le courage à ses parens de venger sa mort sur eux. Car ces vengeances sont constamment héréditaires, & se perpétuent entre les familles, & même entre voisins, à moins que le premier auteur du crime qu'on poursuit, ne fût un scélérat défavoué de sa famille.

Avec les prétendus forciers, les formalités sont encore plus abrégées. Quand une femme, qui n'a d'ailleurs que de la charlatanerie & de la ruse, a passé pour forcieri, quoiqu'elle s'en défende; si un homme a perdu son fils, ou n'a rien pris à la chasse, le jongleur qu'on va consulter, en rejette la faute sur cette pauvre femme; & si elle

n'a point
qui prend
pour la
hacher et
forciers,
homme pe
croit adon
reprochera
neureuses
vant plus
mêmes se
rober aux
as deveni
Après av
euples du
eurs qualit
voue que
préféren
pendant
Il est vr
vices qu'i
défaut d'
le respect
jours hon
raliste, d
obéissent
raison à p
sagement.

LE
 re pêcheur
 a bien, ira
 ak pour le
 e dos & le
 es amis du
 favorable à
 rant trente
 l à terre lo
 ent sur ses
 ont en peu
 , ou le pré-
 dans la mer;
 excès, ils le
 le cœur ou
 ourage à ses
 Car ces ven-
 es, & se per-
 e entre voi-
 ur du crime
 défavoué de
 rmalités sont
 mme, qui n'a
 de la ruse, a
 défende; si
 a rien pris à
 ulti, en re-
 e; & si elle

n'a point quelque brave homme dans sa famille, qui prenne son parti, tout le canton se réunit pour la lapider, la jeter dans la mer, ou la hacher en pièces. La crainte & l'horreur des forciers, sont quelquefois si furieuses, qu'un homme poignardera sa mere ou sa sœur, s'il les voit adonnées aux maléfices, & personne ne lui reprochera cet horrible attentat. Mais les malheureuses victimes de leur supercherie, ne pouvant plus éviter la mort, vont souvent d'elles-mêmes se plonger dans l'Océan, afin de se dérober aux lances qui les poursuivent, & pour ne pas devenir la proie des corbeaux affamés.

Après avoir ainsi présenté le tableau moral des peuples du Groënland, sous les points de vue où leurs qualités sont le mieux balancées, M Crantz avoue que ces payens méritent, à plusieurs égards, préférence sur les chrétiens corrompus, qui sont cependant le plus grand nombre des Européens. Il est vrai, dit-il, que s'il y a beaucoup de vices qu'ils n'ont pas, c'est uniquement par le défaut d'occasion ou d'exemple, ou parce que le respect humain les retient: mais il est toujours honteux pour nous, ajoute ce pieux Moraliste, de voir que des hommes sauvages obéissent mieux à la lumière incertaine d'une raison à peine ébauchée, & se conduisent plus sagement, que des chrétiens éclairés du flam-

beau de l'Évangile. La Nature leur suffit pour
 Groënland. avoir des vertus dignes de l'homme, & pour
 avoir fait certains vices scandaleux & déshonorans.
 Mais, disons mieux, c'est la Nature elle-même
 qui fait leurs vertus & leurs vices, par le genre
 de vie laborieux & misérable, où elle les a con-
 damnés, ou du moins leurs vices & leurs vertus
 ne sont gueres de leur choix, faute d'objets sur
 lesquels ils puissent exercer leurs passions & leurs
 liberré.

Un peuple ignorant & qui ne pense point
 Religion & libre dans toutes ses actions & ses opinions, doit
 superstition. croire toutes sortes d'erreurs en fait de religion,
 ou ne rien croire. Tels sont les Groënlandais,
 qui n'ont ni dogme, ni culte d'aucune espèce.
 Des Voyageurs ignorans ont imaginé qu'ils ado-
 raient le soleil, & faisaient des sacrifices au Diable.
 Mais cette méprise vient de ce qu'ils les voyaient
 dès le matin, observer le soleil & l'horizon sur
 des hauteurs, pour juger du temps; & de ce
 qu'on a pris pour des traces d'autels & de sacrifi-
 ces, des places carrées couvertes de pierres,
 de restes de charbon & d'ossements, tandis que
 ce n'était que l'emplacement des tentes où ce
 peuple campe l'été, pour y dormir & faire la
 cuisine. Loin d'avoir des cérémonies & des pra-
 tiques religieuses, l'idée de Dieu semblait fort
 loin de leur esprit, quand les premiers Mission-

leur suffit pour
omme, & pour
deshonorans,
ure elle-même
, par le genre
elle les a con-
& leurs vertus
ate d'objets sur
affions & leur

e pense point,
opinions, doi-
ait de religion,

Groënländais,
aucune espèce
giné qu'ils ado-
fices au Diable
ils les voyaient
& l'horizon sur
mps ; & de ce
els & de facti-
tes de pierres
ns, tandis que
s tentes où es-
mir & faire les
nies & des pra-
u semblait for-
emiers Missions

naires Danois sont allés leur parler de l'Être Su-
prême. Le nom de la Divinité n'était pas même
dans leur langue. Leur demandait-on qui a fait
le ciel & la terre ; ils répondaient, *nous n'en
avons rien, ou nous ne le connoissons pas ; ou
ce sera sans doute un être habile & puissant. Ou
bien ils disaient, les choses ont toujours été ce
qu'elles sont, & demeureront dans le même
état.* Cependant les Missionnaires pensent que ce
peuple avait au fond de l'ame une notion obscure
de la Divinité ; notion fautive, erronée & ridi-
cule, mais qui prouve toujours, disent-ils, qu'il
y en avait une vraie.

« Quant à l'ame, dit M. Crantz, il y a des
Groënländais qui ne croient pas que, dans
l'homme, elle soit autre chose que dans les ani-
maux, ni qu'elle survive à notre corps. Mais,
ajoute-t-il, ceux qui pensent ainsi, sont des gens
brutaux & stupides, dont le reste de la Na-
tion se moque, ou des libertins de mauvaise
foi, qui cherchent à tirer du profit de leur
doctrine. » Cependant on ne voit pas ce qu'ils
peuvent y gagner chez un peuple qui n'a ni
riches, ni grands, ni de ces tyrans intéressés à
mépriser les remords. D'autres croient que l'ame
est un second principe dans l'homme, mais ma-
tériel comme le corps, divisible, capable d'ac-
quérir, de perdre & de recouvrer. Ils imaginent

—————
Groënländ.

Groënland.

même qu'elle quitte le corps, & vit à part; & cette idée leur vient sans doute de ce qu'ils pensent de leur pays natal, quand ils en sont éloignés; car alors, selon eux, leur ame doit être aux lieux dont elle s'occupe, & le corps dans ceux qu'elle habite. D'autres matérialistes donnent à l'homme deux ames; c'est l'ombre & le souffle de chaque individu. Pendant la nuit, l'ombre s'envole du corps & va chasser, danser, & se réjouir: ils regardent donc les songes comme une absence de l'ame fugitive, qui va où il lui plaît, soit durant le sommeil, ou durant les maladies. Cette opinion est entretenue par les devins, ou enchanteurs, qui s'attribuent le pouvoir de rappeler une ame que la fièvre ou la folie tient absente de son corps, & de changer l'ame d'un homme malade avec celle d'un lièvre, d'un renne, d'un oiseau, d'un enfant. C'est ainsi qu'ils réparent les pertes ou les maladies des ames, par des échanges ou par la transmigration: car les Groënlandais ont aussi le dogme de la Métempychose. Que cette opinion soit ancienne ou nouvelle chez eux, on a remarqué qu'elle était utile aux malheureux. Les pauvres veuves s'en servent pour attirer des secours à leurs enfans abandonnés. Quand un pere a perdu son fils, une veuve lui persuadera que l'ame de ce fils vient de passer à l'un de ses enfans, qu'elle a eu sans doute, après la mort de

lui qu'il
ligé se f
end dans
croit pa
ngmes in
plus in
plus fa
tempyco
ayant po
nfiance à
Les Gro
i ne for
mbre, c
urrit poi
i survit
is se sou
de d'imm
mir, qui
vie éter
liberté c
Comme
eilleure
ur Elisée
ailles de
i serven
à, disent
e connoi
ille pas e

part; & cette
ils pensent à
éloignés; car
aux lieux
ans ceux qu'il
ent à l'homme
fle de chaque
e s'envole du
éjour: ils re
ne absence de
ait, soit duran
es. Cette opi
s, ou enchan
de rappeller
tient absente
e d'un homme
n renne, d'un
ils réparent les
t des échanges
Groënlandais ont
se. Que cette
chez eux, on
malheureux,
our attirer des
uand un pere
rsuadera que
on de ses en-
la mort de

lui qu'il s'agit de remplacer: & dès-lors le pere
ligé se fait un devoir d'adopter cet étranger, &
end dans sa maison l'enfant & la mere dont il
croit parent, par la transmigration. De tous les
ogmes inventés par les hommes, il n'en est point
plus ingénieux, de plus consolant, ni même
plus favorable à la société, que celui de la
étempycose. Heureux encore les peuples, qui
ayant point vu la lumiere de la révélation, ont
confiance à cette douce erreur!

Les Groënlandais les plus sensés, dit-on, mais
ni ne font pas, à beaucoup-près, le plus grand
ombre, croient une ame spirituelle, qui ne se
ourrit point des mêmes alimens que le corps,
ni survit à la corruption de ce moule fragile,
mais se soutient on ne fait comment. De cette
ée d'immortalité naît la croyance d'une vie à
venir, qui ne finira jamais; & c'est sur ce genre
de vie éternelle, que s'exercent la bizarrerie &
liberté des opinions.

Comme les Groënlandais tirent de la mer la
meilleure partie de leur subsistance, ils placent
sur Elisée au fond de l'Océan, ou dans les en-
caves de la terre, sous ces voûtes & ces rochers
qui servent de digues & de soutien aux eaux.
Ils disent-ils, régne un été perpétuel, (car ils
ne connoissent pas de printemps) le soleil n'y
peut pas entrer la nuit; les eaux y sont toujours

Groënland.

Groënland.

claires ; tous les biens y abondent ; c'est-à-dire dans do
 les rennes, les poules d'eau, les poissons : ma out trav
 sur-tout les chiens & les veaux de mer s'y pofolument
 chent fans aucune peine, & tombent tous vivan riguer,
 dans les chaudières toujours bouillantes. Mais roue
 pour arriver à ces demeures fortunées, il fan D'autre
 l'avoir mérité par l'adresse & la constance au tra de-dessus
 vail ; c'est la première vertu des Groënlandais ; voler aux
 faut s'être signalé par des exploits à la pêche voyage,
 avoir dompté les baleines & les monstres marins que aux
 avoir souffert de grands maux ; avoir péri dan phosphore
 la mer, (car c'est le champ d'honneur) ou en Groënland
 travail d'enfans. Les âmes n'abordent pas en dan eurs tent
 fant à cet Elisée, mais doivent y glisser pendan ent le p
 cinq jours le long d'un rocher escarpé, tout h c débort
 rissé de pointes, & couvert de sang. On doute ait ses d
 si cette opinion n'est pas restée aux Groënlandais erfel. Or
 de quelque idée du purgatoire, que les Euro uvages,
 péens y apportèrent il y a neuf ou dix siècles es sur
 Les âmes qui doivent acheter l'Elisée par un monde. C
 rude voyage dans le cœur de l'hiver, portées ue ces fa
 sur les ailes de la tempête qui les précipite religion J
 courent le risque d'éprouver en route une se voyager j
 conde mort qui serait suivie de l'antéantissement Les par
 c'est ce que les Groënlandais craignent le plus e paradis
 Aussi la commisération pour ces âmes souffrantes our les
 fait que les parens d'un mort sont pendant cinq mourront
 jours obligés de s'abstenir de certains alimens ou qu'elle

ent; c'est-à-dire
poissons : ma
de mer s'y p
ont tous vivan
uillantes. Mai
ortunées, il fa
onstance au tra
Groënlandais;
bits à la pêche
nombreux marins
avoir péri dan
honneur) ou e
dent pas en dan
glisser pendan
scarpé, tout b
ang. On doute
ux Groënlandais
que les Euro
ou dix siècles
Elisée par un
l'hiver, portée
les précipite
route une se
anéantissement
ignent le plus
mes souffrantes
t pendant cinq
rtains aliments

ans doute par une espèce de jeûne) & de
tout travail bruyant, si ce n'est celui qu'exige
solument la pêche, de peur de troubler, de
triguer, ou même de faire périr l'ame qui est
route pour l'Elisée.

Groënland.

D'autres placent leur paradis dans les cieus,
au-dessus des nuages. Il est si facile à l'ame de
voler aux astres, que, dès le premier soir de son
voyage, elle arrive à la lune où elle danse &
joue aux boules avec les autres ames. Car les
phosphores du Nord ne sont, à l'imagination des
Groënlandais, que la danse des ames. Elles ont
leurs tentes autour d'un grand lac, où foison-
nent le poisson & les poules d'eau. Quand ce
lac déborde, la terre a des pluies; & s'il rom-
pait ses digues, elle éprouverait un déluge uni-
versel. On voit que tous les peuples ignorans &
sauvages, sont prêts à imaginer les mêmes rêve-
ries sur la cause des grandes catastrophes du
monde. Cependant M. Crantz est porté à croire
que ces fables ne sont qu'un reste défiguré de la
religion Juive, que la tradition a fait cir aler &
voyager jusqu'aux Pôles.

Les partisans de l'Elisée souterrain, disent que
le paradis céleste est fait pour les méchans &
pour les forciers, dont les ames maigriront ou
mourront de faim dans les espaces vides de l'air,
ou qu'elles y seront perpétuellement infestées &

Groënland.

harcelées par des corbeaux, ou qu'elles n'y aient ni paix ni trêve, emportées dans les cieux comme par les ailes d'un moulin. Les habitants du paradis prétendent qu'ils n'y manqueront jamais de nourriture, parce qu'on y mange de têtes de veau marin, qui renaissent sans doute de la digestion, car elles ne se consomment point. Les Sages du Groënland se moquent des dévotions, & se contentent de dire qu'ils ne savent point quelle sera la nourriture, ni l'occupation des âmes après cette vie, mais qu'elles habiteront certainement une demeure de paix. Ceux d'entre eux qui croient un enfer, le placent dans les régions obscures de la terre, où la lumière & la chaleur n'entrent jamais; séjour livré aux remords & aux inquiétudes. Ceux-là, retenus par la crainte de ces peines, mènent une vie régulière & irréprochable.

Ce sont à-peu-près les idées de religion, qu'on retrouve chez les peuples de l'Amérique & les Tartares de l'Asie. Les Groënlandais leur ressemblent par les mœurs, les usages & les opinions, ce qui prouverait que ce peuple sort anciennement de quelque horde, ou troupe errante de deux autres Nations. Mais on observe que plus on approche du Nord, & plus les opinions, ainsi que les traits du visage, se défigurent ou s'éloignent de leur origine primitive. On croit

D
 aussi recon
 des Europé
 dais, sur la
 le déluge.
 Norwégiens
 sortit de la t
 de l'homme
 humain. L'
 choses dans
 la mort, en
 qu'ils meure
 Un Groënla
 es jetta par
 oissons rem
 Dans la su
 ar le déluge
 appa la ter
 emme, & le
 es existantes
 s Groënlan
 oissons, qu
 une profon
 e des os de
 es plus élev
 propres idées
 voit, pour ai
 ur cet élém
 qui n'a jama

aussi reconnaître quelques traces de la religion des Européens, dans les opinions des Groënlandais, sur la création & la fin du monde, & sur le déluge. Il est probable qu'ils les tiennent des Norwégiens. Le premier homme, disent-ils, sortit de la terre; la première femme, du pouce de l'homme; & de ces deux êtres, tout le genre humain. L'homme introduisit toutes les autres choses dans le monde, & la femme y fit entrer la mort, en disant de tous ses enfans: *il faut bien qu'ils meurent, pour faire place à leur postérité.* Un Groënlandais prit des copeaux d'un arbre, & les jeta par-dessous la jambe dans la mer, & les poissons remplirent l'Océan.

Dans la suite des temps, le monde fut noyé par le déluge; un seul homme sauvé des eaux, appuya la terre de son bâton, il en sortit une femme, & le monde fut repeuplé. Une des preuves existantes du déluge universel, ce sont, disent les Groënlandais, les débris de coquillages & de poissons, qu'on trouve bien avant dans la terre à une profondeur où l'homme n'habita jamais, & des os de baleine qui couvrent les montagnes les plus élevées. Si M. Crantz ne prête pas ici ses propres idées aux Groënlandais, ce Peuple qui ne voit, pour ainsi dire, que la mer, qui ne vit que sur cet élément & des productions de l'Océan, qui n'a jamais connu d'autre terre que la sienne

dont il apperçoit aisément les bornes, un tel
 Groënland. Peuple doit croire que la mer a couvert toute la
 terre.

Après une longue révolution de siècles entassés
 le genre humain disparaîtra de la face du monde
 le globe terrestre sera dissous & mis en pièces
 mais enfin il sera purifié du sang des morts, par
 une vaste inondation. Un vent séchera cette pou-
 sière bien lavée, la ramassera dans les airs, & la
 remettra dans une forme plus belle qu'auparavant.
 Dès-lors on ne verra plus de rochers nus &
 décharnés, & toute la terre ne sera qu'une plaine
 riante, toujours couverte de verdure & de dé-
 lices. Les animaux renaîtront pour peupler ces
 campagnes. Quant aux hommes, l'Être d'en-haut
 soufflera sur eux, & ils revivront. Quel est ce
 Être d'en-haut ? Les Groënlandais n'en savent
 rien. Mais ce Peuple qui se croit le premier-
 né de la terre, dit que les Européens sont issus de
 petits chiens, dont une Groënlandaise actoucha
 & qu'elle mit à la merci des flots dans un sou-
 lier. « Si l'on écoute ce Peuple ignorant, dit
 M. Egède, c'est pour cela que nous aimons tant
 la navigation, & que nous donnons à nos vais-
 seaux la forme d'un soulier. »

Quoique les fables des Nations soient en gé-
 néral fort absurdes, & ne prouvent, pour la plu-
 part, que la folie ou la sottise de l'esprit humain,
 il est utile

est uti
 ans l'his
 l'on en
 es réver
 oles, ou
 derent é
 instructi
 comparan
 essemblan
 eur man
 voir mille
 outes les
 t la succ
 oivent y
 Les Gr
 eurs &
 e la pre
 ien. les
 ptits d'e
 ans le n
 on princ
 es Angek
 onsulter,
 ur la tem
 st un pro
 orme, d'a
 quelques
 Tom

ines, un te
ouvert toute la

siècles enraffés,
ce du monde

nis en pièces
les morts, par

era cette pou
les airs, & la

qu'au paravan
chers nuds &

qu'une plaine
dure & de dé

ur peupler ce
l'Être d'en-haut

nt. Quel est ce
is n'en favent

le premier-
sont issus de

laise actoucha
s dans un sou

ignorant, di
ous aimons tant

ons à nos vaill
s soient en ge

t, pour la plus
l'esprit humain

il est utile

est utile cependant de rapporter ces erreurs ~~_____~~
ans l'histoire de l'homme; qui serait fort courte, Groënland.

l'on en retranchait la liste de ses extravagances.

es rêveries de la superstition qui paraissent ridi-

bles, ou même ennuyeuses, à ceux qui les con-

derent épartes & isolées, deviennent une source

d'instructions pour l'homme éclairé. Car, en les

comparant & les rapprochant, il y trouve une

ressemblance & des rapports si frappans, qu'il ne

peut manquer d'en découvrir l'origine, & de

voir mille erreurs naître d'une seule, qui prend

toutes les modifications que les variétés du climat;

et la succession des temps & des événemens,

peuvent y apporter.

Les Groënlandais imaginent des esprits supé-

rieurs & inférieurs, qui ressemblent aux Dieux

de la première & de la seconde classe, qu'ado-

rent les Peuples savans de l'antiquité. Parmi les

esprits d'en-haut, il en est deux qui dominent

dans le monde; l'un bon; l'autre méchant; le

premier se nomme *Torngarsjuk*. C'est lui que

les *Angekoks*, ou Devins du Groënland, vont

consulter, disent-ils, dans son empire souterrain,

pour la température des saisons à venir. Sa figure

est un problème; les uns disent qu'il n'a point de

corps, d'autres qu'il est comme un grand ours;

quelques-uns le font de la taille haute d'un

Groënland.

homme avec un seul bras; quelques autres aussi petit que le doigt. Il est immortel; mais il peut être tué, si quelqu'un lâche un vent dans la maison où le magicien l'évoque. Cela veut-il dire qu'il suffit de se moquer des sorciers, pour chasser les esprits? Le mauvais principe est un esprit femelle, mais anonyme. C'est, disent les Groënlandais du Nord, la fille d'un puissant Angekok, qui sépara l'Isle de Disko, du Continent où elle était jointe, près de Balseriver, & la poussa deux cens lieues plus loin vers le Pôle. Cette Proserpine habite sous la mer dans un vaste Palais, où sa puissance magique enchaîne tous les animaux de l'Océan. Dans la cuve d'huile qui entretient sa lampe, nagent tous les oiseaux aquatiques. Les portes de son Palais sont gardées par de terribles chiens de mer qui rampent à l'entrée: mais le seuil en est encore défendu par une espèce de Cerbere qui ne dort que le temps d'un clin-d'œil, & ne peut être surpris. Quand les Groënlandais éprouvent la famine sur mer, ils députent & paient un *Angekok*, pour aller appaiser la malignité femelle. Son esprit familier les guide à travers le sein des mers & de la terre. Il passe par la région des âmes heureuses qui vivent dans la gloire & les plaisirs. Ensuite il attire aux bords du vaste abîme, à l'entrée duquel une petite roue, unie comme la glace, tourne avec

une incroyable
le Prophet
d'une corde
qu'ils passe
palais de la
l'agite, écu
aux ailes d
l'année suffi
endent pri
es héros la
es poisons
eux, & lu
ues dont le
de la mer
charme est
ce de l'O
eine & san
ui l'avaienn
Les Gro
nelle, parce
ien; ils ne
voient pas a
e tourmente
ait à garde
es, & l'env
on ne vie
est qu'un es
es, au lieu

une incroyable vitesse. Alors l'esprit familier prend le Prophete par la main, & glisse avec lui le long d'une corde suspendue dans l'abîme; c'est ainsi qu'ils passent au milieu des veaux marins, dans le palais de la furie. Dès qu'elle voit ces intrus, elle s'agite, écume & frémit de colere, elle met le feu aux ailes de quelques poules d'eau. L'odeur de la fumée suffoque l'*Angekot* & son guide, qui se trouvent prisonniers de la divinité. Mais bientôt les héros la saisissent, avant qu'elle ait vomie tous les poisons de sa rage, la tiennent par les cheveux, & lui arrachent tous les caracteres magiques dont le pouvoir caché retenait les habitans de la mer au fond de ses abîmes. Dès que ce charme est rompu, les captifs remontent à la surface de l'Océan, & le champion retourne sans peine & sans danger vers la flotte des Pêcheurs, qui l'avaient député.

Les Groënländais n'aiment point l'esprit femelle, parce qu'il leur fait plutôt du mal que du bien; ils ne le craignent point, parce qu'ils ne le croient pas assez méchant pour se faire un plaisir de tourmenter les hommes: mais, disent-ils, il se doit à garder la solitude dans son palais de délices, & l'environne de dangers, pour empêcher qu'on ne vienne l'y troubler. Cet esprit femelle est qu'un esprit mélancolique, qui fuit les hommes, au lieu que l'esprit méchant les poursuit. Le

Groënländ.

~~_____~~
Groënland. bon principe ne les défend pas toujours : cependant les Groënlandais aiment le leur ; & quand les Européens leur parlent de Dieu, les Sauvages croient que c'est de leur *Tornarsuk*, quoiqu'ils n'attribuent pas à celui-ci la création & l'empire de toutes choses. Du reste, ils ne lui adressent ni culte, ni prière, pensant qu'il est trop bon pour attendre des vœux & des offrandes : mais par une inconséquence, que M. Crantz n'explique pas, ils ont la coutume dans leur chasse, ou leur pêche, de mettre auprès d'une grande pierre, un morceau de la graisse, ou de la peau de l'animal qu'ils prennent, & sur-tout de la chair du premier renne qu'ils auront tué ; & , quand on leur demande la raison de cet usage, ils répondent, qu'ils le tiennent de leurs peres qui le pratiquaient pour être heureux dans leurs entreprises.

Les Groënlandais entraînés par cette faiblesse qui semble être naturelle à l'homme de multiplier les êtres invisibles, ont peuplé d'esprits tous les élémens. Ils en ont dans l'air qui attendent les âmes au passage, pour leur arracher les entrailles & les dévorer : mais ces esprits sont maigres & tristes, noirs & ténébreux comme le Saturne des Grecs. Ils en ont dans l'Océan qui tuent & mangent les renards, quand ils viennent pour attraper du poisson sur les bords de l'eau. Ils ont des esprits ignés qu'ils voient voler dans les pho-

pires
terre au
gée, ils
retirent
de déro
rejoindr
esprits r
pour les
douze p
qui n'or
nieux, d
Europée
esprits d'
encontr
Angekok
troupe d
elle, pe
ngeance
qui ont d
ombent
mets, ell
tes come
bornes &
andais r
cortège le
du genre
l'Orient d
giens abo

RALE

jours: cependant leur; & quand, les Sauvages *fuk*, quoiqu'ils ion & l'empire lui adressent ni trop bon pour s: mais par une explique pas, ils ou leur pêche, pierre, un mor- le l'animal qu'il: u premier renne leur demande la t, qu'ils le tien- uaient pour être

cette faiblesse, he de multiplier l'esprits tous les qui attendent les er les entrailles, font maigres, e le Saturne de ni tuent & man- nt pour atraper eau. Ils ont des dans les phos

phores ou feux follets. Ces esprits habitaient la terre avant le déluge, & quand elle fut submergée, ils se métamorphosèrent en flamme, & se retirèrent dans le creux des rochers. On les accuse de dérouter & d'égarer les hommes qui vont rejoindre leurs camarades; mais pourtant ces esprits ne sont point malfaisans. Il y a des génies pour les montagnes; les uns sont des Géans de douze pieds de taille; les autres, des Pygmées qui n'ont qu'un pied de haut, mais très-ingénieux, dit-on au Groënland; car ils ont appris aux Européens tous les arts qu'ils possèdent. Il y a des esprits d'eau douce: ainsi, quand les Groënländais rencontrent une source ou fontaine inconnue, un *Angekok*, ou, en son absence, le plus ancien de la troupe doit boire le premier de cette eau nouvelle, pour la délivrer des esprits malins. Cette contagion est répandue par-tout: si les femmes qui ont de petits enfans, ou qui sont dans le deuil, tombent malades, après avoir mangé de certains mets, elles s'en prennent aux esprits des substances comestibles, qui les ont poussées à passer les bornes & les règles de l'abstinence. Les Groënländais reconnaissent un sorte de Mars. Il a pour cortège les esprits de la guerre, qui sont ennemis du genre humain, & qui habitent, disent-ils, à l'Orient de leur pays; c'est de-là que les Norvégiens aborderent à la côte orientale du Groëne

Groënländ.

~~land.~~ land. Ce pays a son Eole qui préside aux glaces, Groënland. & commande au beau temps. Le soleil & la lune ont aussi leurs esprits tutélaires, qui furent autrefois des hommes, si l'on en croit la vanité du peuple Groënlandais, ou plutôt la charlatannerie de ses Devins. Ceux ci font mille contes de spectres & de phantômes, qui semblent forgés pour nuire aux hommes en épouvantant les oiseaux & les poissons. Il n'y a que les *Angekoks* qui les voient, & pour les mieux voir, ils vont à la chasse les yeux bandés, prennent ces spectres, les mettent en pièces, ou les mangent. C'est ainsi que s'éleve un empire fantastique dans la timide imagination des hommes, pour y créer & détruire des êtres au gré de l'intérêt, pere des crimes & des menfonges.

Les Magiciens du Groënland se disposent par des épreuves à l'initiation; c'est-à-dire, à converser avec un des esprits qui habitent les éléments: car il faut en avoir nécessairement un à sa disposition pour être *Angekok*, ou réputé Magicien. Ils se retirent donc loin du commerce des hommes, dans quelque hermitage ou solitude, occupés à de profondes méditations, & demandant à *Torngarsfik* de leur envoyer un de ces esprits subalternes. Enfin à force de jeûnes, de maigreur, & de contemplation, l'aspirant parvient à se troubler l'esprit jusqu'à voir des phantômes & des monstres

Angekoks,
Devins. Sor-
ciers, & Mé-
decins du
Groënland.

D
bizarres qu
sont les e
cence de
s'excite à
veille à f
s'adonnent
sions, sous
sommé dan
de frais &
Torngarsfik
adresser sa
effrayé tot
stat. Enfiu
bonne un
cience &
conduit dan
le temps.
Mais ce
omme: c'es
er au ciel
a commod
es nuits de
lèraient bi
plus que la
e premier
Quoi qu'il e
par battre
ontorfions

e aux glaces,
 leil & la lune
 furent autres
 la vanité du
 charlatannerie
 ontes de spe
 t forgés pour
 les oiseaux &
 ekoks qui les
 ils vont à la
 s spectres, les
 C'est ainsi que
 a timide ima
 er & détruire
 des crimes &
 disposent par
 e, à conver
 élémens : car
 sa disposition
 gicien. Ils se
 hommes, dans
 upés à de pro
 à *Torngarfuk*
 subalternes
 r, & de com
 troubler l'él
 des monstres

bizarres qui lui apparaissent. Il croit que ses rêveries
 sont les esprits qu'il cherche, & dans l'exterve
 sence de son imagination, son corps s'ébranle &
 s'excite à des convulsions qu'il chérit & qu'il tra
 vaille à fomentier de plus en plus. Ceux qui
 s'adonnent, dès leur jeunesse, à l'art des convul
 sions, sous la direction de quelque maître con
 sommé dans ce métier lucratif, sont initiés à peu
 de frais & sans peines. Quand on veut invoquer
Torngarfuk, il faut s'asseoir sur une pierre, & lui
 adresser sa priere. A son apparition, l'adepte
 effrayé tombe mort, & reste trois jours en cet
 état. Ensuite le grand esprit le ressuscite, & lui
 donne un génie familier, qui l'instruisant de la
 science & de la sagesse utiles à sa profession, le
 conduit dans les cieus & les enfers, en très-peu
 de temps.

Mais ce voyage ne peut se faire avant l'au
 tomne : c'est la saison la plus favorable pour voya
 ger au ciel; parce qu'on y peut monter alors par
 la commodité des arcs-en-ciel. D'un autre côté,
 les nuits de l'hiver & ses longues ténèbres sem
 bleraient bien propres à ce pèlerinage, d'autant
 plus que la région des nuages qu'on compte pour
 le premier ciel, est alors fort voisine de la terre.
 Quoi qu'il en soit, le nouvel *Angekok* commence
 par battre du tambour, faisant toutes sortes de
 contorsions & de grimaces, pour arriver à l'en

Groënland.

Groënland.

thousiasme par l'épuisement de ses forces. Ensuite il s'approche de la porte de la maison, prie quelqu'un de lui lier la tête entre les jambes, & les mains derrière le dos avec une corde; ordonne que toutes les lampes de la maison soient éteintes & les fenêtres fermées. Car l'œil de l'homme ne doit pas être témoin de son entrevue avec l'esprit; personne ne doit se remuer, ni même se gratter la tête, de peur que l'esprit n'en soit troublé, c'est-à-dire, que la fripponnerie ne soit découverte. Après que l'inspiré a commencé à chanter, accompagné des voix de l'assemblée en chœur, il souffle, souffle, écume avec un grand bruit & des gémissemens, conjurant son esprit de descendre ou de monter à lui. Si l'esprit est sourd à ses cris & ne vient point, l'âme de l'inspiré va le chercher. Pendant qu'elle s'envole, l'homme est tranquille quelque temps; puis il s'anime & s'exhale insensiblement jusqu'aux éclats de joie, qui l'accompagne pour l'ordinaire d'un certain sifflement qui, dit M. Crantz, d'après un témoin oculaire, est semblable au gazouillement des oiseaux qui voleraient en troupe sur un toit, & de dans la maison. Mais si l'esprit se rend aux vœux de l'inspiré, il s'arrête au seuil de la porte. L'Angkok s'entretient avec lui de tout ce que les Groënlandais veulent savoir. On entend distinctement les deux voix des interlocuteurs, l'une et

dehors &
réponse d
teurs tâc
vent ven
à son inf
fois un
l'oracle;
ditoire,
ou le se
que l'hou
si la pré
Que si
il s'envo
où il est
meux,
malade d
ou la fan
divinité
maux en
bientôt i
tant du
dégger
d'un hor
longue h
puis fini
l'assembl
aspersoir
les lamp

forces. Ensuite
son, prie quel
jambes, & les
de; ordonnanc
soient éteintes
de l'homme ne
e avec l'esprit
ême se gratter
n soit trouble
soit découverte
hanter, accom
chœur, il sou
nd bruit & de
t de descende
ourd à ses cris
iré va le cher
omme est tran
me & s'exhale
le joie, qu'il
certain siffle
un témoin occ
ent des oiseau
toit, & de-là
tend aux vœux
a porte. L'An
ut ce que les
tend distincte
eurs, l'une et

dehors & l'autre en dedans de la maison. La ~~réponse~~ réponse de l'esprit est toujours obscure. Les auditeurs tâchent de l'interpréter, & s'ils n'en peuvent venir à bout, ils prient l'esprit d'en donner à son inspiré une explication plus claire. Quelquefois un autre esprit s'en mêle pour embrouiller l'oracle; de façon que ni l'*Angetok*, ni son auditoire, n'y comprennent rien. Mais la solution, ou le sens de l'énigme, est alors si équivoque, que l'honneur de l'inspiré reste toujours à couvert, si la prédiction n'est pas accomplie.

Que si la mission est d'une certaine importance, il s'envole avec son esprit au royaume des ames, où il est admis à conférer avec un des sages fameux, pour savoir quelle sera la destinée du malade qui l'envoie chercher une nouvelle ame, ou la santé. Quelquefois l'inspiré descend vers la divinité des enfers, où il met en liberté les animaux enchantés par la magie de cette Circé. Mais bientôt il remonte avec des cris terribles, & battant du tambour; car il a trouvé le moyen de se dégeger de ses liens: c'est alors, que prenant l'air d'un homme fatigué de son voyage, il débite une longue histoire de tout ce qu'il y a vu & entendu; puis finissant par une chanson, il fait le tour de l'assemblée, & donne sa bénédiction avec un aspervoir. C'est la fin du mystère; on rallume les lampes, & l'on voit l'*Angetok* couché par

Groënland.

terre, & si harrassé, qu'il ne peut plus parler
Groënland.

Au reste, tous les Groënlandais ne réussissent pas à cet art divin des inspirations: quand un homme a appelé dix fois son esprit-au son du tambour, sans aucun succès, il doit renoncer au métier de prophete. S'il réussit un certain temps de suite, il peut aspirer au premier rang de cette espèce de sacerdoce. Alors il lui suffit de prophétiser dans une chambre noire, sans se faire lier le cou ni les pieds. Il adresse ses vœux à l'esprit par des chants & des coups de tambour: si l'esprit le juge digne d'être exaucé, ce qui n'arrive pas toujours, un ours blanc vient traîner l'inspiré par les pieds dans la mer, où ce bienheureux est dévoré par un autre ours & un lion marin. Mais peu de temps après, ces monstres le vomissent dans sa chambre obscure, & l'esprit monte du sein de la terre, pour ressusciter le corps de l'inspiré. Cet homme est alors Archi-magicien.

Un artifice aussi grossier se trahit de lui-même: les Missionnaires chrétiens voient la fraude trop à découvert, pour soupçonner que le Diable y puisse avoir quelque part. Ces Devins ne sont pas non plus de purs charlatans; ce sont ou des gens d'une certaine habileté, ou des enthousiastes dupes de leur imagination, ou des imposteurs effrontés. Parmi ces *Angekoks*, il y a des espèces de sages qui ont quelques connaissances de la

Nature, précédés
ils juger
contraire
au Peup
venir de
les entre
tine asse
les amul
mèdes d
mier ing
ils y pro
n'est pas
ment &
crédit, c
mor, les
decins, l
logiens d
en bien

Quand
férence
qu'ils n'o
sation av
faire des
de leur
qui certa
tions, o
& fait d

ut plus parler
s ne réussissent
ons : quand un
prit-au son du
ait renoncer au
certain temps
r rang de cette
ffit de prophé
s se faire lieu
vœux à l'esprit
pour : si l'esprit
ui n'arrive pas
er l'inspiré par
enheureux est
on marin. Mais
vomissent dans
te du sein de
e l'inspiré. Cet

de lui-même :
a fraude trop
e le Diable y
ns ne sont pas
t ou des gens
oufiastes du-
s imposteurs
a des espèces
ances de la

Nature, soit qu'ils les tiennent des leçons de leurs prédécesseurs, ou de leurs propres réflexions : ils jugent assez sûrement du temps favorable ou contraire à la pêche, & savent prédire d'avance au Peuple le bonheur ou le malheur qui peut venir des circonstances locales & momentanées de ces entreprises. Avec les malades ils ont une routine assez sûre, ou bien l'art de les flatter & de les amuser par de vaines paroles, ou par des remèdes dont un peu de charlatannerie est le premier ingrédient. Tant qu'ils espèrent de les guérir, ils y procèdent par un régime, ou une diète qui n'est pas absolument ridicule. Quand le raisonnement & la pratique leur ont donné un certain crédit, on suit aveuglément leurs conseils. En un mot, les *Angekoks* sont les gens d'esprit, les Médecins, les Casuistes, les Philosophes & les Théologiens du Groënland; titres assez incompatibles en bien d'autres pays.

Quand un Européen entre sérieusement en conférence avec ces sortes de Devins, ils avouent qu'ils n'ont point eu d'apparitions, ni de conversation avec les esprits, & ne se vantent point de faire des miracles; mais ils allèguent, en faveur de leur profession, la tradition de leurs peres, qui certainement, disent-ils, ont eu des révélations, ont opéré des guérisons extraordinaires, & fait des choses prodigieuses. Pour nous, ajou-

=====
Groënland.

 Groënländ.

tent-ils, nous devons recourir aux visions & aux convulsions, pour donner du poids à nos discours, & de la vogue à nos opérations parmi le Peuple simple & grossier.

Il y a cependant de ces Devins qui, même après avoir embrassé le Christianisme, ont assuré qu'ils étaient tombés de bonne-foi dans cette profession d'imposture, séduits par de fausses visions que la chaleur du sang & du cerveau leur présentait pour des révélations, & dont ils sortaient avec l'esprit frappé comme d'un foudre violent. On sait que la force de l'imagination peut produire de semblables prestiges; & que les peuples ignorans s'affectent vivement des songes auxquels ils sont d'ailleurs très-sujets: car la superstition enfante les songes qui nourrissent leur mere. Les Groënländais nouvellement baptisés à qui l'on enseigne que le diable étend & exerce sa puissance jusque sur la terre, disent à la vérité qu'il peut se mêler des opérations de leurs Devins; mais qu'en général il y entre bien plus de superstition que de sortilège.

 Maléfices
& guérisons.

Ces prétendus Magiciens ne manquent pas de faire accroire qu'ils peuvent ôter ou laisser des maladies, enchanter & déchanter les fleches des chasseurs, évoquer les esprits bienfaisans & chasser les spectres. C'est ainsi qu'ils se font craindre, respecter, & payer pour le bien ou pour le

D
mal qu'ils
hommes. C
la patience
des paroles
guérir ou
voir s'il do
ils lui attac
vers laque
soulèvent l
trouvent la
mourra. Ve
qué qui n'e
où l'on s'a
vant, ils fo
son plus pr
sous lui, il
nent si l'h
caïak, ou
danger. De
qu'ils veule
paraître de
la percent
d'une mort
appartienne
qui n'ont pa
de leur art
& guérir c
de leurs ja

mal qu'ils se prétendent capables d'attirer sur les hommes. Quand ils approchent d'un malade, s'il a la patience de les écouter, ils lui marmoront des paroles, ou lui soufflent au visage, pour le guérir ou lui donner une ame en santé. Pour savoir s'il doit se remettre ou mourir de sa maladie, ils lui attachent autour de la tête une corde à travers laquelle ils passent un bâton, puis ils lui soulèvent la tête & la laissent retomber: s'ils la trouvent légère, le malade guérira; pesante, il mourra. Veulent-ils deviner si un homme embarqué qui n'est pas revenu dans sa maison au temps où l'on s'attendait à l'y revoir, est mort ou vivant, ils soulèvent de la même façon la tête de son plus proche parent, & mettant un vase d'eau sous lui, ils regardent dans un miroir, & deviennent si l'homme absent est submergé avec son kajak, ou s'il y rame tranquillement assis & sans danger. De même ils citent l'ame d'un homme qu'ils veulent tourmenter d'un maléfice, & comparaitre devant eux dans une chambre noire, ils la percent d'une pique, & l'homme doit périr d'une mort lente. Mais ces sortilèges malfaisans appartiennent de préférence aux vieilles femmes qui n'ont pas d'autre moyen de vivre. Une branche de leur art mensonger est de prétendre désenfler & guérir ceux qu'elles ont enforcelés, en tirant de leurs jambes enflées des morceaux de chair ou

Groënland.

de cuir qu'elles ont soin de cacher dans leur bou-
Groënland. che, avant de sucer la plaie ou l'enflure.

Ces mauvais jongleurs ont enfin décrédité leur profession, sur-tout depuis que les Missionnaires en ont dévoilé le grossier artifice, & quelques Groënlandais eux-mêmes en sont défabulés au point qu'un d'entr'eux prit une fois un Angekok pendant son prétendu voyage aux enfers, & l'emporta dans sa maison comme un chat dérobé. Malgré cela, le peuple qui croit avoir observé l'accomplissement de plusieurs prophéties & la guérison de beaucoup de malades par l'entremise des Angekoks, s'obstine toujours à croire leur art divin & surnaturel. Mais ce qui l'endurcit le plus dans ce fol entêtement, c'est le courage de ces Devins, qui, plutôt que de s'avouer dupes ou trompeurs, ont mieux aimé mourir martyrs, disaient-ils, de l'inspiration & des vérités célestes. D'ailleurs ceux des Groënlandais qui rient de la confiance du peuple en ces illusions, ne laissent pas de suivre les ordonnances ridicules de ces forciers Médecins, sous prétexte que si elles ne font aucun bien, elles ne peuvent faire du mal; raison de crédulité qui de tout temps donna du crédit aux plus folles erreurs.

Ces ordonnances ne consistent qu'en des régimes indifférens, ou bien en des amulettes. Le régime se prescrit aux gens en santé, comme aux

D
malades. Q
portent bie
& de certa
du mort, e
vaient alo
roit les de
ir; person
illumet la
loivent rien
du poisson,
a chasse o
e doit tra
emaines, si
eur que l'
ordonnanc
anté de la
& le tempé
ent guères
moins qu'on
riser ou con
par le clima
Quant au
bre, que ch
C'est ordin
pierre ou d'
se pend au
qu'on s'atta
la poitrine.

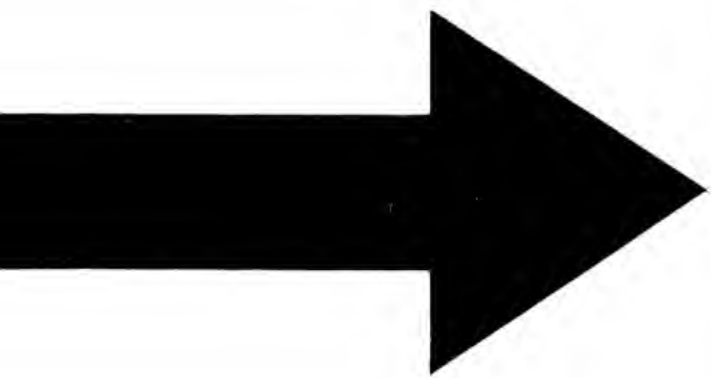
malades. Quand un homme meurt, ceux qui se portent bien, doivent s'abstenir de certains aliments & de certains travaux. S'ils ont touché le cadavre du mort, il faut qu'ils jettent les habits qu'ils avaient alors. Les femmes en couches, si l'on en croit les devins, ne doivent pas manger au grand air; personne ne peut boire dans leur coupe, ni allumer la mèche de leur lampe, ni elles même doivent rien faire cuire. Elles mangeront d'abord du poisson, puis de la viande; mais toujours de la chasse ou de la pêche de leur mari. Celui-ci ne doit travailler, ni rien faire durant quelques semaines, si ce n'est pour le besoin extrême; de peur que l'enfant ne meure. On prétend que ces ordonnances sont d'utiles précautions pour la santé de la mere ou de l'enfant; mais les mœurs & le tempérament des Groënlandais ne permettent guères d'imaginer tous ces ménagemens, à moins qu'on ne les ait jugés nécessaires pour favoriser ou conserver la population trop peu secondée par le climat.

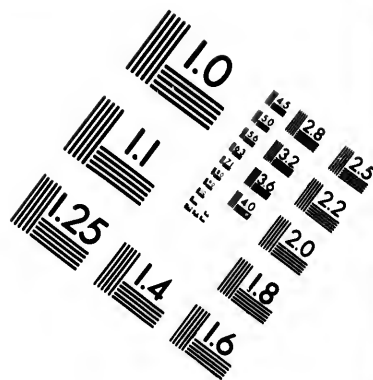
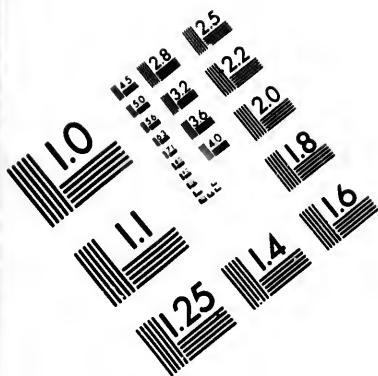
Quant aux Amulettes, elles sont en si grand nombre, que chacun se moque de celles d'un autre. C'est ordinairement d'un morceau de bois, de pierre ou d'os, un bec ou un ongle d'oiseau, qu'on se pend au col; ou bien quelques pièces de cuir qu'on s'attache autour du front, du bras, ou sur la poitrine. Ces reliques sont faites pour préserver

Groënland.

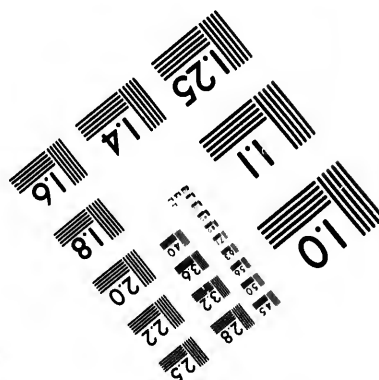
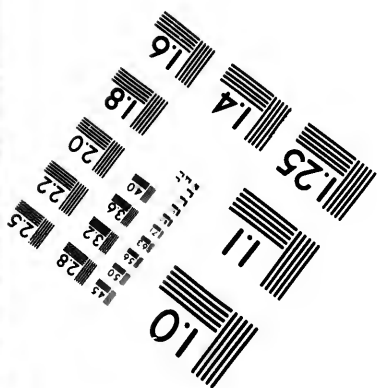
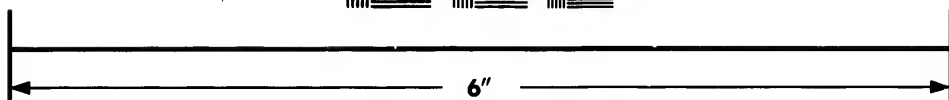
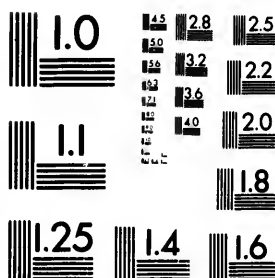
Amulettes







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15
12.8
13
13.2
16
12.5
18
20
22

10
11
12

Groënland. des esprits, des maladies ou de la mort, ou pour garantir les enfans de la peur, mal qui, s'ils ne l'avaient pas, leur viendrait du remède. Les Groënlandais prétendent encore que ces amulettes portent bonheur, & lorsqu'ils veulent attirer sur leurs enfans des talens & de l'industrie, ils prient un Européen de souffler sur eux l'esprit de son pays, ou de permettre qu'ils attachent à ces petites créatures un morceau de ses habits ou de ses vieux souliers. Quand on s'embarque pour la pêche de la baleine, non-seulement il faut éteindre toutes les lampes dans les tentes, de peur de blesser l'odorat fin & délicat de la baleine, mais les kaiaks sont aussi chargés d'amulettes, comme les pêcheurs, pour être préservés du naufrage. Cependant ils n'y sont que plus exposés par la folle confiance & la témérité que ces vaines sauvegardes inspirent aux hommes.

Connaissances des Groënlandais.

On n'attend pas sans doute un article sur les sciences dans l'histoire d'un peuple qui doit être le plus ignorant de notre hémisphère. Le mot savoir suppose des études, des spéculations, des méthodes, en un mot des connaissances raisonnées. Si, dans nos Etats les plus policés de l'Europe, la plupart des hommes qui ont reçu quelque éducation, disons même des Grands & quelquefois des Ministres & des Princes, restent dans une sorte d'ignorance sur toutes les choses qu'on leur

leur a en-
rendre co-
on parler
ment pas
science et
sans réflex
l'ont été
Ecrivains
polissent d
imparfaite
tion de la
trouveront
confirmer
de la Gran
tée aujourd
reçoit &
ercle des

La iangy
ffinité ave
la Tartarie
elle des E
face que les
toute comp
embarrassar
aurait la l
comme elle
est n'en ri
dans les liv

Tomé

ort, ou point
qui, s'ils ne
e. Les Groën-
es amulettes
ent attirer sur
ie, ils prient
esprit de son
t à ces petites
u de ses vieux
c la pêche de
eindre toutes
ur de blesser
ine, mais les
s, comme les
aufrage. Ce-
és par la folle
nes sauve-gar-

article sur les
qui doit être
nère. Le mot
culations, des
stances raison-
plicés de l'Eu-
nt reçu quel-
rauds & quel-
, restent dans
choses qu'on
leur

leur a enseignées, mais dont ils ne peuvent se rendre compte à eux-mêmes; comment oserait-on parler des sciences d'un peuple qui n'a seulement pas l'usage ni l'idée de l'écriture! Toute la science est une langue qu'il parle sans étude & sans réflexion, comme elle a été faite, & comme l'ont été toutes les langues, avant d'avoir des Ecrivains, des Poètes & des Orateurs qui les polissent en les maniant. Mais cette langue, toute imparfaite & sauvage qu'elle est, mérite l'attention de la plus habile classe des lecteurs. Ils y trouveront peut-être quelques idées propres à confirmer ou à développer les principes généraux de la Grammaire. Cette matiere est si bien discutée aujourd'hui, que tout ce qui s'y rapporte, reçoit & réfléchit une nouvelle clarté dans le cercle des connaissances humaines.

La langue Groënlandaise n'a, dit-on, aucune affinité avec les autres langues du Nord, soit de la Tartarie ou de l'Amérique; si vous en exceptez celle des Esquimaux qui semblent être de la même race que les Groënlandais. Cette langue est presque toute composée de polysyllabes; ce qui la rend embarrassante à prononcer, de sorte que celui qui saurait la lire, n'en aurait l'usage qu'à moitié: comme elle est encore moins écrite que parlée, c'est n'en rien savoir que de se borner à l'entendre dans les livres, telle que des Européens peuvent

 Groënland.

 Langue.

Groënland.

l'écrire avec des caractères qui lui sont étrangers; car on imagine bien qu'un peuple, qui n'a jamais lu, ne fait pas des livres. Les Groënlandais ont une richesse de langage qui montre la disette des idées : ils emploient un mot non-seulement pour chaque objet, mais pour chaque modification du même objet. Aussi n'ont-ils pas de termes pour exprimer toutes les idées abstraites ou morales de religion, de science ou de société. S'ils avaient autant d'idées que nous, on sent combien une langue qui rendrait ces idées par autant d'expressions différentes, nuirait aux progrès de l'esprit humain, en chargeant la mémoire aux dépens des autres facultés de l'entendement. Mais ce qui prouve, d'un autre côté, la pénurie des termes dans la langue des Groënlandais, c'est qu'on prétend qu'ils expriment beaucoup de choses en peu de mots; ce qui ne se peut faire qu'en supprimant les signes de certaines idées intermédiaires d'un discours. Les peuples sauvages sont d'autant plus accoutumés à cette espèce d'abréviation, que les gestes chez eux font la moitié des frais du langage, & que d'ailleurs ils n'ont gueres à peindre que des rapports & des circonstances sensibles dans les idées qu'ils se communiquent. Ainsi quand on dit qu'ils représentent toutes les modifications d'un objet par autant de mots, on ne parle sans doute que des objets physiques & de

D
 ous prop
 es. En et
 nque rich
 s couleurs
 rme. Du
 les indivi
 ngage, ne
 ers par des
 ns un mê
 ent; on ne
 ge soit ric
 ur exprim
 que & con
 choses av
 L'usage de
 d'en comp
 elquefois e
 certains ca
 faire qu'un
 sauvage, e
 it avoir se
 combinai
 aites par ha
 une langue
 r à cet espr
 peuples él
 mbellissime
 à formée.

étrangers; i n'a jamais landais ont disette des ement pour ification du ermes pour i morales de S'ils avaient ombien une ant d'expres- s de l'esprit x dépens de Mais ce qui es termes dans qu'on prétend es en peu de n supprimant édiataires d'un d'autant plus rion, que les frais du lan- res à peindre nces sensibles iquent. Ainsi ates les mod- mois, on ne ysiques & d

eurs propriétés les plus frappantes & les plus ~~les~~ Groënland. En effet, il est bien difficile de créer une langue riche dans un pays pauvre, & de varier les couleurs & les traits d'une perspective uniforme. Du reste, comme il est peut-être douteux que les individus & les sociétés, dans l'enfance du langage, ne singularisent pas tous les objets différens par des mots différens, ou ne confondent pas dans un même mot tous les êtres qui se ressemblent; on ne peut conclure ni qu'une langue sauvage soit riche quand elle a beaucoup de mots pour exprimer peu de choses, ni qu'elle soit éternelle & concise, parce qu'elle exprime beaucoup de choses avec très-peu de mots.

L'usage de joindre plusieurs mots ensemble, & d'en composer un de plusieurs, cet usage qui quelquefois enrichit les langues savantes, & donne dans certains cas plus d'expression au discours, peut faire qu'un embarras dans une langue naissante se trouve sauvée, en compliquant des idées qu'il faut avoir séparées avant de les rejoindre. Car les combinaisons de mots qu'un peuple grossier fait par hasard & par ignorance pour composer une langue quelconque, ne doivent pas ressembler à cet esprit d'analyse & d'harmonie qui guide les peuples éloquens & les oreilles délicates dans le perfectionnement & la perfection d'une langue à formée. La preuve en est que le langage des

Groënlandais devient si difficile à prononcer par la multiplication des polysyllabes, que les étrangers passent bien des années avant de l'entendre & ne peuvent jamais parvenir à le parler couramment. Il est vrai qu'ils n'ont peut-être pas les organes assez durs, ni cette voix de fer que la Nature a donnée à des hommes, nés entre les rochers & les glaces. Cependant, par une singularité bizarre, mais très-ordinaire, ces peuples du Nord, ainsi que ceux d'Asie, n'ont pas la lettre plus rude qui semble caractériser les langues douces & polies; c'est-à-dire l'R, cette lettre qu'on appelle canine, sans doute parce qu'elle rend l'oreille le bruit d'un chien qui gronde & montre les dents pour mordre. Cet élément, ou ce son nécessaire, ce semble, pour exprimer toutes les idées de froissement, de déchirement & de destruction accompagnés d'un bruit qui racle, ou écorche les organes; ce son qui distingue & prononce formellement les syllabes qu'il sépare, ce son qui chez nous marque d'une manière frappante le rebondissement de l'air refoulé par les dents, chez les Groënlandais non-seulement part du gosier, mais s'arrête & se perd dans la gorge. Leur langage est presque tout guttural; aussi n'y trouve-t-on guères les consonnes labiales & dentales; ou, au moins jamais ils ne commencent un mot par les lettres B, D, F, G, L, R, Z; c'est pourquoi

D
 sent Epe
 ppuient à
 ar une voy
 etrus, ne
 eurs confor
 our l'Euph
 race partic
 ui se trou
 lles ont en
 de donne
 ui lui man
 le clin d'
 is, & non
 x yeux qu'
 ens que sa
 ent & l'ap
 gosier av
 délappro
 compagna
 at.
 Ils ont pe
 upart que
 s substantif
 nrase. Ils n'
 nsi que leur
 pluriel, on
 t conservé

issent *Eppetah*, au lieu de Jephtha. De même ils appuient à la façon des enfans, chaque consonne sur une voyelle, & prononcent *Peterusse*, pour *Petrus*, ne pouvant s'accoutumer à joindre plusieurs consonnes de suite. Ils alterent souvent les sons pour l'Euphonie; & les femmes sur-tout ont une trace particulière à adoucir le son nazal de l'ng qui se trouve dans plusieurs mots de leur langue. Elles ont encore l'art d'indiquer le sens des mots, & de donner à la langue l'expression significative qui lui manque, par l'accent, le ton, les mines & le clin d'œil. Il faut voir parler un Groënlandais, & non pas l'entendre: car il parle bien plus aux yeux qu'à l'oreille, & ses gestes sont plus éloquens que sa langue. Pour exprimer le consentement & l'approbation, ils aspirent l'air au fond du gosier avec un certain bruit: pour marquer la désapprobation & la négative, ils rident le nez accompagnant cette grimace d'un reniflement assez fort.

Ils ont peu d'adjectifs, encore ne sont-ce la plupart que des participes, toujours placés après les substantifs qui commencent ordinairement la phrase. Ils n'ont ni genres, ni articles. Leurs noms, ainsi que leurs verbes, outre les nombres singulier & pluriel, ont le duel; distinction que les Grecs ont conservée de l'enfance des langues; mais qui

peut-être charge plus le langage qu'elle ne l'aide
Groënland. & ne l'embellit.

Dans les déclinaisons, ils n'ont de particules que le génitif désigné par l'addition d'un *b* à la fin d'un mot, ou d'un *m* quand ce mot doit être suivi d'un autre qui commence par une voyelle. Tous les autres cas sont distingués chacun par une préposition. Tous les noms ont leurs diminutifs & leurs augmentatifs, auxquels on ajoute quelquefois des syllabes différentes pour exprimer le bien & le mal des objets que ces noms représentent. *Yglo* signifie maison; *Yglupiluk*, une mauvaise maison; *Yglopilarfoak*, une grande vilaine maison.

La langue Groënlandaise n'a que cinq ou six prépositions; *mik*, avec; *mit* de; *mut* à; *me* dans ou sur; *kut* & *agut*, par & autour. Ces prépositions ne sont pas mises avant, mais après les noms. En général, les noms se combinent avec les prépositions & même avec les pronoms, de façon à ne faire qu'un mot composé de ces trois choses, modifiées & altérées les unes par les autres. *Ainunana* signifie terre; *aga* signifie ma; *nunaga* ma terre; & *nunaunit* signifie de ma terre. « Les pronoms possessifs, dit M. Egède, sont attachés à leurs substances comme les suffixes des Hébreux; & les Groënlandais n'ont pas seulement

des suffixes
verbes.
accessoires
seul, que
entiers &
négative n
où ils ont
laver; *erm*
lave pas; c
tous les re
voudra me
inflexions &
différentes
pour expri
ou de perso
tura jusqu'
un seul mo
pronom pe
qui sert de
cas, le nom
nominatif
accompagn
verbe.
Ceux qu
avec le plus
combiner u
ou six autre
donner un

elle ne l'aide

de particule

on d'un b à

le mot doit être

une voyelle

chacun par un

eurs diminutifs

n ajoute que

ur exprimer

noms représentés

iluk, une maison

grande vilaine

ue cinq ou six

mut à; *me* dans

. Ces prépositions

après les noms

nt avec les prépositions

ms, de façon

es trois choses

es autres. Ainsi

na; *nunaga* m

la terre. « Les

e, sont attachés

ffixes des Hébreux

pas seulement

des suffixes de noms, mais encore des suffixes de

verbes. » Ils aiment mieux adapter ainsi des mots

accessoires au principal, & en fondre plusieurs en un

seul, que d'allonger la langue par une suite de mots

entiers & séparés. C'est pour cela qu'ils inferent la

négative *ng*, dans le corps des noms & des verbes

où ils ont besoin de l'exprimer. *Ermik* signifie

laver; *ermikpok*, il se lave; *ermingilak* il ne se

lave pas; cette terminaison *ngilak* doit entrer dans

tous les temps & les modes du verbe, où l'on

voudra mettre la négative. C'est par la variété des

inflexions & des terminaisons qu'on peut exprimer

différentes idées avec un seul mot. Chaque verbe

pour exprimer différens rapports, soit de temps

ou de personnes, lesquels concourent à le modifier,

aura jusqu'à cent quatre-vingt inflexions. Dans

un seul mot, on exprime à-la-fois le verbe, le

pronom personnel qui lui sert de nominatif, celui

qui sert de cas avec la préposition qui désigne ce

cas, le nombre singulier, duel, ou pluriel du

nominatif & du cas; le temps qui précède,

l'accompagne, ou suit l'action désignée par le

verbe.

Ceux qui ont étudié la langue Groënlandaise

avec le plus de soin, ont découvert cent façons de

combiner un mot avec deux, trois, quatre, cinq

ou six autres, qui n'en feront qu'un seul. On va

donner un exemple de ces combinaisons, pluriel

Groënland

Groënland. pour la curiosité des Lecteurs que pour l'instruction des Savans.

Aglek-pok, il écrit.

Aglek-iartor-pok, il va écrire incessamment.

Aglek-iartor-asuar-pok, il va se mettre vite à écrire.

Aglek-kig-iartor-asuar-pok, il va se mettre encore promptement à écrire.

Aglek-kig-iartor-asuar-niar-pok, il va se mettre de nouveau promptement, & il est déjà à écrire.

Les Groënlandais coupent & façonnent leurs mots, comme on taille la pierre brute. Mais les matériaux de leur langue sont si durs & si raboteux, que l'édifice qu'ils en construisent, est toujours informe & mal cimenté. Ainsi, leurs discours ressemblent à leurs cabanes, & là, comme ailleurs, la langue est l'image des mœurs; ce peuple n'a rien d'élégant. La syntaxe des Groënlandais est simple & naturelle. Le mot qui désigne l'objet principal, est à la tête de la phrase, & les autres mots se placent à la suite, chacun selon le degré d'importance qu'il a dans l'ordre des idées. Quoique les leurs ne soient pas bien élevées ni abstraites, leur manière de construire un mot de pièces de rapport, doit mettre quelquefois de la confusion dans leurs phrases: mais ils croient suppléer à la clarté des idées, par la répétition des paroles.

Leur st
comme
Septent
aient
depuis
des tou
n'est fan
quelque
l'accepti
& leur
Leur
pourtant
qui peuv
Leur
qu'ils pu
des doig
langue
jusqu'au
quatre
nombre
particuli
Mais con
doigts,
cent, ils
quantité
un Gro
Arithmé
Ce q

our l'instruction

incessamment;

se mettre vite

il va se mettre

pok, il va se

, & il est déjà

façonnent leurs

brute. Mais les

durs & si rabo-

uissent, est tou-

si; leurs discours

comme ailleurs,

; ce peuple n'a

Groënländais est

désigne l'objet

se, & les autres

n selon le degré

s idées. Quoique

es ni abstraites,

ot de pièces de

de la confusion

nt suppléer à la

n des paroles.

Leur style n'a point d'hyperbole ni d'emphase, comme celui des Orientaux & même des peuples Septentrionaux de l'Amérique. Cependant ils aiment les similitudes & les allégories, sur-tout depuis qu'ils connaissent l'Évangile. Ils ont aussi des tours figurés, des proverbes; mais ce langage n'est familier qu'aux devins qui emploient quelquefois des expressions dans un sens contraire à l'acception reçue; cet art leur donne l'air savant, & leur sert à expliquer des oracles.

~~_____~~
Groënländ.

Leur Poésie n'a ni rime, ni mesure, elle est pourtant composée de courtes périodes ou phrases, qui peuvent se chanter en cadence.

Leur Arithmétique est très-bornée: car, quoiqu'ils puissent compter jusqu'à vingt par le nombre des doigts de leurs mains & de leurs pieds, leur langue ne leur fournit de noms de calcul que jusqu'au nombre cinq; de sorte qu'ils répètent quatre fois cette nomenclature pour arriver au nombre de vingt. Cependant ils ont des mots particuliers pour exprimer six, onze & seize. Mais comme ils savent que chaque homme a vingt doigts, quand ils veulent exprimer le nombre cent, ils disent cinq hommes. En général, toute quantité au-dessus de vingt, est innombrable pour un Groënländais qui ne se piquera pas d'être Arithméticien.

~~_____~~
Arithmé-
tique.

Ce qu'ils possèdent le mieux est leur Généa-

~~_____~~
Généalogie.

Groënland.

logie ; ils peuvent compter jusqu'à dix de leurs ancêtres en ligne directe , avec les branches collatérales : ils ne négligent pas cette science , parce qu'elle leur est utile ; un Groënlandais pauvre ne manquera point du nécessaire , s'il peut prouver qu'il est parent d'un homme aisé ; car , chez ce peuple , personne ne rougit d'avoir des parens dans la pauvreté , ni ne refuse de les en tirer quand il le peut.

La sublime vertu parmi les Groënlandais , c'est l'art & le soin de faire sa fortune , c'est-à-dire , de pourvoir aux premiers besoins de la Nature. C'est là leur noblesse qu'ils croient héréditaire , & non sans fondement : le fils d'un célèbre pêcheur , succède ordinairement au talent & à la réputation de son pere , même quand il l'aurait perdu dans l'enfance , & qu'il n'aurait pas été guidé par la main paternelle.

Ils avaient si peu d'idée de l'écriture , qu'au commencement de leur commerce avec les Européens , ils étaient effrayés de voir , disaient-ils , le papier parler : ils n'osaient porter une lettre d'un homme à un autre , ni toucher un livre , s'imaginant qu'il y avait du sortilège à peindre les pensées & les paroles de quelqu'un avec des caractères noirs sur du papier blanc. Quand un Ministre Luthérien leur lisait les Commandemens de Dieu , ils croyaient sérieusement qu'il devait y avoir une

voix ho
jour d'hu
qu'on le
parce qu
y a mêm
ainsi la
distance.
d'écrire
promesse
charbon
marquant
veulent ,
nombre
paiement
ce qui le
si savans
du Groë
bien plu

Leur
ne saven
années p
qu'en eff
vie. Qua
vingt hi
pendant
époques
où l'arri
événeme

dix de leurs branches col-
 science, parce
 ais pauvre ne
 peut prouver
 car, chez ce
 es parens dans
 tirer quand il

landais, c'est
 est-à-dire, de
 Nature. C'est
 taire, & non
 êcheur, suc-
 la réputation
 t perdu dans
 guidé par la

riture, qu'au
 avec les Eu-
 disaient-ils,
 er une lettre
 un livre, s'i-
 peindre les
 ec des carac-
 un Ministre
 ens de Dieu,
 y avoir une

voix hors du livre, qui les lui soufflait. Mais au-
 jourd'hui ils se chargent volontiers des lettres
 qu'on leur donne pour les Colonies Danoises,
 parce qu'ils sont bien payés de leurs peines; il
 y a même de l'honneur, à leur avis, à porter
 ainsi la voix d'un homme à plusieurs lieues de
 distance. Quelques-uns d'entr'eux ont poussé l'art
 d'écrire jusqu'à envoyer leurs demandes & leurs
 promesses aux facteurs étrangers, tracées avec du
 charbon sur une pièce de cuir, ou de parchemin,
 marquant la quantité des marchandises qu'ils
 veulent, celles qu'ils rendront en échange, & le
 nombre des jours qui doivent s'écouler jusqu'au
 paiement, par autant de barres ou de lignes. Mais
 ce qui les étonne, c'est que les Européens qui sont
 si savans, ne puissent pas entendre les hiéroglyphes
 du Groënland, aussi aisément que les caractères
 bien plus difficiles de notre écriture.

Leur Chronologie est si peu de chose, qu'ils
 ne savent pas même leur âge. Ils comptent les
 années par hivers, & les jours par nuits; parce
 qu'en effet la nuit embrasse les deux tiers de leur
 vie. Quand ils ont dit qu'une personne a vécu
 vingt hivers, ils sont au bout de leur calcul. Ce-
 pendant depuis un certain temps ils se sont fait des
 époques, comme l'établissement d'une Colonie;
 où l'arrivée d'un Missionnaire. C'est de ces grands
 événemens que chacun date l'histoire de sa vie.

 Groënland.

 Chrono-
 logic.

Groënland.

Ils ont leur maniere de diviser l'année en saisons : ce n'est point par les équinoxes , qu'ils n'ont pas encore appris à fixer ; mais ils devinent le solstice d'hiver quelques jours d'avance , du-moins vers le Midi du Groënland, par un reste des rayons du soleil qu'ils voient briller un moment sur la cime des rochers, & c'est alors qu'ils célèbrent le renouvellement de l'année. De cette époque ils comptent trois mois jusqu'au printemps, où ils s'apprentent à changer leurs cabanes en tentes. Le quatrième mois, c'est-à-dire celui d'Avril, leur est annoncé par l'apparition de petits oiseaux, & par la ponte des corbeaux. Au cinquième, ils reçoivent la première visite des veaux marins qui viennent avec toute la jeunesse d'une nouvelle race, enrichir & réjouir leurs côtes. Le mois de Juin est marqué par la naissance des poules d'eau. Mais alors ils perdent de vue la lune, dont le soleil absorbe la lumière dans l'éclat permanent de quelques jours sans nuits. Au défaut de lunaisons, les Groënlandais se guident en été par la marche des ombres des rochers dont le sommet leur sert de cadran ou de style, non pour marquer les heures mais les jours. Sans doute que dans le temps où le soleil ne quitte pas leur horizon, ils comptent chaque jour renaissant au point de la plus grande projection des ombres qui tombent des rochers exposés à l'Orient. C'est par la direction

& la pro
le retour
de certa
enfin le
des maif

Ils div
mer, don
ses de la
La nuit e
par le le

C'est-la
sance des
général,
sur ses go
usés de vi
tout le g
si les An
pés à rép
tretienne
portant q
bois rom
grande m
axe appuy
mer d'une
fait ses r
astronomi
diront qu
landais, c

en saisons :
 ils n'ont pas
 le solstice
 moins vers le
 rayons du
 sur la cime
 rent le re-
 époque ils
 ps, où ils
 tentes. Le
 Avril, leur
 oiseaux, &
 me, ils re-
 marins qui
 ne nouvelle
 s. Le mois
 des poules
 lune, dont
 permanent
 faut de lu-
 en été par
 le sommet
 ur marquer
 e que dans
 ur horizon,
 point de la
 ombent des
 a direction

& la progression de ces ombres qu'ils prévoient le retour des veaux marins, l'arrivée ou le départ de certaines troupes de poissons ou d'oiseaux; enfin le temps de plier leurs tentes & de rebâter des maisons.

 Groëland.

Ils divisent le jour par le flux & le reflux de la mer, dont ils subordonnent les périodes aux phases de la lune, tant qu'ils aperçoivent cet astre. La nuit est encore plus facile à diviser pour eux, par le lever & le coucher de certaines étoiles.

C'est-là tout ce qu'ils savent de la connoissance des temps. Quant à celle du monde en général, ils pensent que la terre est immobile sur ses gonds, mais que ses pivots sont tellement usés de vieillesse, qu'ils se brisent souvent, & que tout le globe serait en pièces depuis long-temps, si les Angekoks n'étaient continuellement occupés à réparer ces ruines. Ces imposteurs les entretiennent dans cette illusion grossière, en apportant quelquefois au peuple des morceaux de bois rompu, qu'il prend pour les débris de la grande machine. Le ciel ou le firmament a son axe appuyé, disent les Groëlandais, sur le sommet d'une grande montagne, placée au Nord, & fait ses révolutions autour de son centre. Leur astronomie ne contient que des fables. Ils vous diront que tous les corps célestes sont des Groëlandais, ou des animaux qui, par une fatalité sin-

 Astronomie.

Groënland

guliere, ont été transportés au firmament ; & qu'en conséquence de leur ancienne nourriture, les autres, dont ils ont pris la forme, sont pâles ou rouges. Les planètes en conjonction, sont deux femmes qui se visitent ou se querellent. Les étoiles tombantes sont des ames qui vont faire un tour aux enfers, pour voir ce qui s'y passe. La constellation de la grande Ourse, ils l'appellent *la Renne* ; les sept étoiles de cette constellation sont autant de chiens de chasse aux trouffes d'un ours ; & ces étoiles servent aux Groënländais pour connaître le retour de la nuit dans l'hiver. Les Gémeaux sont pour eux *la poitrine du ciel* ; & le boudier d'Orion leur représente *des hommes égarés* qui ne sachant plus retrouver leur chemin au retour de la pêche des veaux, furent transportés aux cieux.

Le soleil & la lune étaient frere & sœur. Ils jouaient un jour avec d'autres enfans dans les ténèbres, lorsque *Malina*, ennuyée des poursuites de son frere *Anninga*, frotta ses mains à la suite des lampes, & barbouilla le visage de celui qui la poursuivait, afin de le reconnaître au grand jour ; & de-là viennent les taches de la lune. *Malina* voulut s'échapper, mais son frere la poursuivit jusqu'à ce que prenant son vol dans les cieux, elle y fut changée en soleil ; & son frere restant en chemin, fut la lune qui poursuit encore

le soleil,
l'attraper.
faim, (c'est
page de cha
par quatre g
à se refaire
pleine lune.
femmes, &
les uns ferm
eil, & les a
ninga rode
es viandes
n'ont pas ob
lière religie
toute. Aussi
hommes por
sur le toit d
en frappant
lune & l'ol
clypses de s
par les oreil
que la fin d
par les chier
doivent avoi
bir ; mais s'
join de pré
ferait perdu
plus de Gro

Le soleil, & tourne autour de lui comme pour l'attraper. Lorsqu'il est harassé de fatigue & de faim, (c'est au dernier quartier), il met son équipage de chasse & de pêche sur un traîneau tiré par quatre grands chiens, & reste quelques jours à se refaire & s'engraisser, ce qui produit la pleine lune. Cet astre se réjouit de la mort des femmes, & le soleil de celle des hommes : ainsi, les uns ferment leurs portes aux éclipses de soleil, & les autres aux éclipses de lune. Car *Anninga* rode alors autour des maisons pour piller les viandes & les peaux, & pour tuer ceux qui n'ont pas observé fidèlement l'abstinence, ou la diète religieuse que les devins ont prescrite sans doute. Aussi cache-t-on alors ses provisions, & les hommes portant leurs effets & leurs chaudières sur le toit de la maison, parlent tous ensemble en frappant sur ces meubles, pour effrayer la lune & l'obliger de retourner à sa place. Aux éclipses de soleil, les femmes prennent les chiens par les oreilles; s'ils crient, c'est un signe certain que la fin du monde n'est pas encore prochaine; car les chiens qui existaient avant les hommes, devoient avoir un plus sûr pressentiment de l'avenir; mais s'ils ne criaient pas, malheur qu'on a soin de prévenir par le mal qu'on leur fait, tout serait perdu, l'univers croulerait, il n'y aurait plus de Groënlandais.

Groënland.

E
; & qu'en
ture, les
pâles ou
font deux
lent. Les
ont faire
s'y passe.
, ils l'ap-
ette confi-
aux trouf-
ux Groën-
nuit dans
a poitrine
représente
retrouver
es veaux;

œur. Ils
ans les té-
poursuites
s à la suite
celui qui
au grand
e la lune.
e la pour-
dans les
son frere
uit encore

Groënland.

Lorsqu'il tonne par hasard, ce sont deux vieilles femmes qui habitent une petite maison dans l'air, & s'y battent pour une peau de chien marin bien rendue. Dans la dispute la maison s'écroule, les lampes sont brisées, & le feu se disperse dans les airs. Voilà la cause du tonnerre & des éclairs. C'est avec de pareilles fables que les habitans du Groënland amusent les enfans, les gens crédules & les étrangers qui les veulent écouter. Du reste, s'ils ont peu d'astronomie, ils sont exempts d'astrologie, & ne se tourmentent pas à chercher dans le ciel, ni dans le vol ou le chant des oiseaux, ce qui doit arriver sur la terre; contents d'étudier & de prévoir les changemens des temps dans la température de l'air & dans l'aspect de l'horizon nébuleux ou serein.

Maladies & remèdes.

La médecine n'a gueres fait plus de progrès au Groënland que les autres sciences. Voici en peu de mots l'histoire des maladies & des remèdes connus en ce pays.

Aux mois de Mai & de Juin, les Groënlansais ont les yeux rouges & larmoyans, ce qui vient des grands vents & de la réverbération des rayons du soleil réfléchis par les neiges & les glaces qui fondent. Ils tâchent de se garantir de cet éclat éblouissant avec une espèce de garde-tête; c'est un morceau de bois mince & large de trois doigts, qu'ils s'attachent au front, & qui fait

l'effet

l'effet des
tres porte
où ils pra
sans être b
aux yeux
front, pou
Quand ils
les leur ce
chue, & l
ment, qu'i
opération. L
l'usage du
des yeux;
est peut-êtr
pays, où el
de besoins,
& de peine
Les Groë
nez, par la
l'huile, la gr
tionnent. Q
pr'ent quel
ou bien ils
mulaires; ou
leur bouche
nez, & le f
Ils éprouv
dents, des v

Tome

l'effet des bonnets de courrier à l'Anglaise. D'autres portent devant les yeux une pièce de bois, où ils pratiquent des fentes pour voir à travers, sans être blessés par l'éclat de la neige. Si le mal aux yeux continue, ils se font une incision au front, pour que l'humeur s'écoule par cette issue. Quand ils ont des cataractes, une bonne femme les leur cerne tout autour avec une aiguille crochue, & les enlève avec un couteau, si proprement, qu'il est rare qu'elle échoue dans cette opération. Mais, depuis que les Groënländais ont l'usage du tabac, ils sont moins sujets au mal des yeux ; ce qui prouve que cette poudre leur est peut-être plus utile qu'à beaucoup d'autres pays, où elle est devenue une nouvelle source de besoins, de dépenses, de vexations, de crimes & de peines.

Les Groënländais saignent fréquemment du nez, par la trop grande abondance de sang que l'huile, la graisse & la chair de poisson leur occasionnent. Quand ces pertes vont trop loin, ils prennent quelqu'un de les sucer à la nuque du cou, ou bien ils se lient fortement les deux doigts annulaires ; ou prenant un morceau de glace dans leur bouche, ils respirent de l'eau de mer par le nez, & le saignement cesse.

Ils éprouvent aussi des maux de tête & de dents, des vertiges, des pamoisons, des paraly-

Groënland.

fies, des hydropysies, des épilépsies, & des attaques de folie : mais ces maladies sont assez rares, pour qu'ils n'y fassent aucun remède ; ce qui ne contribue pas à les multiplier.

Ils sont sujets à deux sortes d'éruptions cutanées. L'une est une espèce de gale, ou de rogne, accompagnée de petits boutons qui leur couvrent tout le corps, à l'exception des mains ; mais cette maladie de peau n'est pas de durée, ni contagieuse. L'autre est comme une lèpre, qui leur infectant tout le corps d'une teigne putride, suit le malade jusqu'au tombeau, & se communique. Mais aussi ces sortes de lépreux vivent à l'écart, & n'ont pour soulagement que la facilité de se racler, & de faire tomber avec des plumes de faucon, ces écailles & ces croûtes qui leur viennent, dit-on, de la quantité de poisson dont ils se nourrissent, comme si la chair des animaux ne pouvait se convertir dans notre substance, sans qu'il nous fallût leur ressembler par quelque endroit. La petite-vérole était une peste inconnue aux Groënlandais, lorsqu'en 1733, un jeune garçon la leur apportant de Copenhague, leur causa tout-à-coup une perte de trois mille habitans qui moururent de cet horrible fléau.

Ce peuple, dur & calleux, est quelquefois tourmenté de clous ou d'ulceres, qui s'étendent de la largeur d'une de leurs assiettes, dont la ma-

tière, dit-
fortes de
large inci
dent ensu
morceau
des habits
mettent à

Quand i
ils les plo
sang. Ensu
poisson, ou
che, bien
avec une p
la blessure
panser.

Se cassen
le membre
qu'il se rep
pendant ent
fort épais. C
de temps l
même il y
ture.

Les Groë
pour les mau
tement : ma
internes, do
ture. Ce sont

tière, dit-on, contribue à leur donner de ces fortes de maux. Mais ils s'en guérissent par une large incision au travers de la plaie, qu'ils bandent ensuite avec un paquet de foin, ou quelque morceau de bois mince, pour que le frottement des habits n'envenime pas les chairs; & ils se mettent à l'ouvrage, sans discontinuer.

Quand ils se blessent, soit le pied, soit la main, ils les plongent dans l'urine, pour éteindre le sang. Ensuite ils y appliquent de la graisse de poisson, ou de cette mousse qui leur sert de meche, bien imbibée d'huile, & ils lient la plaie avec une pièce & des courroies de cuir. Mais si la blessure est large, ils la coufent avant de la panser.

Se cassent-ils un bras ou une jambe, il tiennent le membre où est la fracture, étendu jusqu'à ce qu'il se replace de lui-même, après l'avoir cependant entouré d'un bandage de cuir de semelle fort épais. On est étonné de voir en combien peu de temps les os rompus se rejoignent, quand même il y aurait eu des esquilles dans la fracture.

Les Groënlandais n'ont gueres de remèdes que pour les maux extérieurs, & ils guérissent promptement: mais ils n'en ont point pour les maladies internes, dont ils abandonnent le soin à la Nature. Ce sont, pour l'ordinaire, des consomptions

Groënland.

& des crachemens de sang ; qu'ils tâchent pour-
tant d'arrêter, en mangeant d'une espèce de
mousse noire qui croît sur les montagnes. Ils ont
encore des diarrhées & des flux de sang qui leur
prennent sur-tout au printemps, occasionnés par
l'usage du poisson, & sur-tout par les mûres qu'ils
mangent toutes vertes. Ce peuple est aussi sujet
à des langueurs & des maladies de poitrine, qui
finissent par des fluxions dont ils sont étouffés.

Ils ne connoissent point les fièvres. Mais s'ils
sont attaqués d'un point au côté, maladie qui leur
vient des flegmes arrêtés, ils en sont avertis par
des frissons, suivis d'un peu de chaleur qui se
soutient avec de violentes convulsions de poi-
trine. C'est la maladie la plus commune, la plus
fréquente, & la plutôt guérie par les remèdes ou
la mort. Leur unique recours est à la pierre d'a-
miant qu'ils mettent sur l'endroit où ils sentent
la douleur ; elle attire ou fond sans doute l'humi-
eur, comme elle dissipe les enflures. Depuis
l'arrivée des Européens, ils se font saigner pour
ces sortes d'attaques, & quelquefois aussi par pré-
caution, ce qui leur épargne bien des accidens &
des maladies.

La plupart de ces maux leur viennent du genre
de vie irrégulier, que la Nature avare les force
de mener. Car, en hiver, un homme entre dans
une étuve transi de froid, au point de ne sentir ni

I
ses mains,
passera de
demi-nu.
ou trois j
abondent a
mais. S'il a
froide pou
comme il r
altéré, il s'
des maladi
les attaquen
ils sont dép
peut jamais
de fluxions
fraîchir, en
promptemen
M. Cran
rine ; si ce
du moins l'o
lais, dit-il,
beaux habit
jambes cont
son tombeau
mort, on jet
peur d'en co
Tous les ge
mettre deho
odeur du

hent pour-
espèce de
nes. Ils ont
ng qui leur
sionnés par
mûres qu'ils
t aussi sujet
oitrine, qui
étouffés.

s. Mais s'ils
die qui leur
avertis par
leur qui se
ons de poi-
une, la plus
remèdes ou
Pierre d'a-
ils sentent
doute l'hu-
res. Depuis
aigner pour
ssi par pré-
s accidens &

ent du genre
re les force
entre dans
ne sentir ni

ses mains, ni son visage. Ensuite, lorsqu'il sue, il passera de son poële à la bise glacée, presque demi-nu. S'il n'a rien à manger, il reste deux ou trois jours à jeun; & quand les provisions abondent au logis, son ventre ne désemplir jamais. S'il a chaud & soif, l'eau ne sera point assez froide pour lui, qu'il ne la mette à la glace; & comme il ne boit que lorsqu'il est extrêmement altéré, il s'étouffe à force d'eau. Aussi la plupart des maladies, & sur-tout les points de côté, ne les attaquent gueres qu'au cœur de l'hiver, quand ils sont dépourvus de vivres. D'ailleurs on ne peut jamais leur persuader de suer dans ces sortes de fluxions; au contraire, ils s'efforcent de se rafraîchir, en buvant à la glace: ainsi, le mal les a promptement emportés.

 Groënland.

M. Crantz place les funérailles après la médecine; si ce n'est pas l'ordre des matieres, c'est du moins l'ordre des choses. Dès qu'un Groënlandais, dit-il, est à l'agonie, on l'arrange dans ses beaux habits & se bottes, & on lui attache les jambes contre les hanches, sans doute, afin que son tombeau soit plus court. Aussi-tôt qu'il est mort, on jette ce qui touchoit à sa personne, de peur d'en contracter une contagion de malheur. Tous les gens de la même maison doivent aussi mettre dehors tous leurs effets, jusqu'au soir, où l'odeur du cadavre sera évaporée. Ensuite on

 Funérailles.

pleure le mort en silence pendant une heure, & l'on prépare sa sépulture. On ne sort jamais le corps par la porte de la maison, mais par la fenêtre; & si c'est dans une tente, on l'enlève par une ouverture qu'on fait par derrière, en tirant une des peaux qui ferment l'enceinte de la tente. Une femme tourne autour du logis avec un morceau de bois allumé, disant: *Pikserukpok*, c'est-à-dire, *il n'y a plus rien à faire ici pour toi*. Cependant le tombeau qui, pour l'ordinaire, est de pierre, se prépare au loin & dans un endroit élevé. On met un peu de mousse sur la terre, au fond de la fosse, & par dessus la mousse on étend une peau. Le corps enveloppé, & cousu dans la plus belle pelisse du mort, est porté par son plus proche parent qui le charge sur son dos, ou le traîne par terre. On le descend dans la tombe; puis on le couvre d'une peau avec un peu de gazon verd, & par dessus on entasse de grosses pierres larges, pour garantir le corps des oiseaux & des renards. On met à côté de son tombeau, son kajak, ses fleches & ses outils; ou si c'est une femme, on lui laisse son couteau & ses aiguilles. Car les morts auraient beaucoup de chagrin d'être privés de ces attirails, & le chagrin ne fait pas de bien à leur ame. D'ailleurs bien des gens pensent qu'on a besoin de ces ressources pour vivre dans l'autre monde. Ces gens-là mettent la tête d'un

Groënland.

chien sur
 chien, di
 tout, & r
 enfant, q
 depuis qu
 mettait su
 crainte de
 nes des m
 primé ces
 pendant il
 ils les ven
 de ce mar

Un enfa
 digérer qu
 enterré vi
 après elle,
 conserver,
 long-temps
 pour un pe
 vivant! Ma
 perdu, po
 veuve qui
 sans enfans
 soutenir, e
 vous dit e
 d'épargner
 peine de l
 elle n'a pe

chien sur le tombeau d'un enfant ; car l'ame d'un ~~chien~~ ^{Groënländ.} fait trouver son chemin partout, & ne manquera pas de montrer au pauvre enfant, qui ne fait rien, le chemin des ames. Mais depuis qu'on s'est apperçu que les effets, qu'on mettait sur les tombeaux, avaient été volés, sans crainte de la vengeance des spectres, ou des mânes des morts, quelques Groënländais ont supprimé ces sortes de présens, ou d'offrandes. Cependant ils ne se servent point de ces effets, mais ils les vendent à d'autres qui n'ont aucun scrupule de ce marché.

Un enfant à la mammelle, qui ne peut encore digérer que le lait, ni trouver une nourrice, est enterré viv avec sa mere morte, ou peu de temps après elle, quand le pere n'a pas le moyen de le conserver, ni le cœur de le voir souffrir plus long-temps. Quel tourment & quel horrible office pour un pere, d'enterrer ainsi son propre fils tour vivant ! Mais il faut avoir eu un fils, il faut l'avoir perdu, pour sentir cette affreuse situation. Une veuve qui sera déjà vieille, affligée & malade, sans enfans ni parens qui soient en état de la soutenir, est ensévelie dès son vivant, & l'on vous dit encore que c'est un acte de pitié que d'épargner ainsi à cette malheureuse créature la peine de languir dans un lit de douleur, d'où elle n'a point d'espérance de se relever ; que c'est

Groënländ.

soulager sa famille d'un fardeau trop onéreux à la tendresse même. Mais, dit M. Crantz, c'est plutôt avarice, insensibilité ; car on n'enterre pas de même un vieillard inutile, à moins qu'il n'ait poigt de parens, encore aime-t-on mieux le conduire dans quelque Isle déserte, où on l'abandonne à sa cruelle destinée. Triste & malheureuse condition de la vie sauvage, où la Nature force la pitié même à devenir féroce !

Après l'enterrement, ceux qui ont accompagné le convoi, retournent à la maison du deuil. Les hommes y sont assis dans un morne silence, les coudes appuyés sur leurs genoux, & la tête sur leurs mains : les femmes prosternées la face contre terre, pleurent & sanglottent à petit bruit. Le plus proche parent du mort prononce son éloge funèbre, ou une élégie qui contient les bonnes qualités de celui qu'on regrette. A chaque période ou strophe de sa chanson, l'assemblée l'interrompt par des pleurs & des lamentations éclatantes qui redoublent à la fin de l'éloge. Le gémissement des femmes, sur-tout, est d'un ton vraiment lugubre & touchant. Une pleureuse mene ce concert funèbre, qu'elle entrecoupe de temps en-temps par quelques mots échappés à la douleur ; mais les hommes ne se font entendre que par des sanglots. Enfin le reste des provisions comestibles que le défunt a laissées, est

onéreux & grand, c'est l'enterre par les gens qu'il n'aie ceux le con- on l'aban- & malheu- à la Nature ! accompagné deuil. Les silence, les z la tête sur la face contre it bruit. Le ce son éloge les bonnes chaque pé- emblée l'in- ations écla- ge. Le gé- est d'un ton e pleureuse recoupe de happés à la nt entendre des provi- aissées, est

alé sur le plancher, & les gens du deuil s'en égalent. Ils répètent leurs visites de condoléance ^{Groënlans.} pendant une semaine ou quinze jours, tant qu'il y a des vivres chez le mort. Sa veuve doit toujours porter ses habits les plus vieux, déchirés & sales; jamais elle ne se lave; elle se coupe les cheveux ou ne paroît qu'échevelé; & quand elle meurt, elle a toujours une coëffure de deuil. La maîtresse de la maison qui reçoit les visites, dit toujours ceux qui entrent: *celui que vous cherchez est plus; hélas! il est allé trop loin*, & les autres recommencent: ces lamentations se renouvellent pour une demi-heure chaque jour, durant des semaines & quelquefois un an entier, selon l'âge qu'avait le défunt, ou l'importance qu'il étoit à sa famille. Quelquefois on va le visiter sur sa tombe, & sur-tout les femmes aiment à lui réitérer ces tristes devoirs. Les hommes moins sensibles, ne portent gueres d'autres marques de deuil, que les cicatrices des blessures qu'ils se font quelquefois dans les premiers transports de la douleur, comme une preuve d'une affliction profonde, qui pénétre l'ame & le corps à-la-fois.

Rien ne convient mieux, à la fin de cet article sur les funérailles, qu'une chanson funèbre rapportée par M. Dalager, & prononcée par un pere, qui venoit de mourir de la mort de son fils. Heureux encore les

peres qui peuvent parler, dans ces fortes d'affi
Groënland. tions!

« Malheur à moi, qui vois ta place accouru
» mée, & qui la trouve vide ! Elles sont donc
» perdues les peines de ta mere, pour sécher te
» vêtemens ! Hélas ! ma joie est tombée en tri
» tesse ; elle est tombée dans les cavernes de
» montagnes. Autrefois, lorsque je revenais le
» soir, je rentrais content, j'ouvrais mes faible
» yeux pour te voir, j'attendais ton retour. Ah
» quand tu partais, tu voguais, tu ramais avec
» une vigueur qui défait les jeunes & les vieux
» J.amaïs tu ne revenais de la mer les mains vides
» & ton kajak rapportait toujours sa charge de
» poules, ou de veaux. Ta mere allumait le feu
» dressait la chaudiere, & faisait bouillir la pêche
» de tes mains. Ta mere étalait ton butin à tous
» les conviés du voisinage, & j'en prenais aussi
» ma portion. Tu voyais de loin le pavillon d'é
» carlate de la chaloupe, & tu criais de joie
» voilà le marchand qui vient. Tu sautais aussitôt
» rôt à son bord, & ta main s'emparait du gou
» vernail de sa chaloupe. Tu montrais ta pêche
» & ta mere en séparait la graisse. Tu recevais
» des chemises de lin & des lames de fer, pour
» le prix du fruit de tes harpons & de tes fleches
» Mais à présent, hélas ! tout est perdu. Ah ! quand
» je pense à toi, mes entrailles s'émeuvent a


dedans d
les autre
Eh ! qu'a
La mort
moi. Ma
ma femm
donc en
tout ce
terre. »

s sortes d'affli
place, accouru
Elles sont don
pour sécher te
ombée en tris
s cavernes de
je revenais l
rais mes faible
on retour. Ah
tu ramais ave
es & les vieu
es mains vides
s sa charge d
allumait le feu
pouillir la pêche
on butin à tou
en prenais au
le pavillon d'
criais de joie
Tu saurais aussi
nparaît du gou
ntrais ta pêche
se. Tu recevais
s de fer, pour
& de tes fleches
rdu. Ah! quand
s'émeuvent au

dedans de moi. Oh ! si je pouvais pleurer comme
les autres, du moins je soulagerais ma peine.
Eh! qu'ai-je à souhaiter désormais en ce monde?
La mort est ce qu'il y a de plus desirable pour
moi. Mais si je mourais, qui prendrait soin de
ma femme & de nos autres enfans? Je vivrai
donc encore un peu de temps, mais privé de
tout ce qui réjouit & console l'homme sur la
terre. »

Groënland.





CHAPITRE IV.

Annales, ou Histoire civile du Groënland.

Groënland.

QUE PEUT-ON SAVOIR de l'histoire d'un pays où l'on ne trouve aucune tradition, soit orale, soit écrite, ni le moindre monument qui nous atteste les événemens qui s'y sont passés. Quand même un peuple, aussi sauvage que le sont les Groënlandais, aurait conservé quelque mémoire des temps reculés, devrait-on s'y fier, après les fables & les erreurs grossières qui cachent l'origine & décèlent l'enfance des Nations les plus policées. Mais si les habitans d'un pays ignorent eux-mêmes leur propre histoire, peut-on écouter ce qu'ils débitent des étrangers qui s'y sont établis par la conquête, & qui certainement dans des siècles de ténèbres & de guerre, n'ont eu ni le loisir, ni la pensée de recueillir des faits pour la postérité. Lorsque l'Europe, mais sur-tout la Norvège, n'a que du faux merveilleux à nous offrir sur ses commencemens, en sera-t-elle plus croyable, quand elle parlera d'un temps & d'un pays encore plus faits pour l'oubli? Cependant comme il est certain qu'on trouve au Groënland des ruines & des vestiges d'anciennes habitations, dont l'éta-

D
blissement &
dans l'histoi
ces monu
ours en ad
écouvrir la
Histoire du
M. Mallet d
Danemarck.
quel on ne
ertitude, ju
oyens d'écl
foi des m
u Nord.
& Environ
l'Islande, ur
wald, étran
quelqu'un e
son fils *Er*
étant mort
gueres à se
raison semb
pere de No
fugier, la m
couverte d'
wégien ava
Cet e tentat
tôt le pays
Il s'établit c

blissement & la chute n'ont point d'époques fixes dans l'histoire, & qu'il est nécessaire de donner ces monumens quelque origine, il faut toujours en admettre une traditionnelle, avant de découvrir la véritable. Ainsi, l'on peut suivre pour l'histoire du Groënland, ce qu'en rapporte M. Mallet dans son *Introduction à l'Histoire du Danemarck*. C'est un Ecrivain judicieux, après lequel on ne doit pas rougir de marcher dans l'incertitude, jusqu'à ce que le temps ait fourni des moyens d'éclaircir ce qu'il nous a transmis, sur la foi des meilleurs guides dans les antiquités du Nord.

 Groënland.

« Environ un siècle après la découverte de l'Islande, un Seigneur Norwégien, nommé *Torwald*, étant exilé de son pays pour avoir tué quelqu'un en duel, se retira en Islande avec son fils *Eric*, surnommé le *Roux*. *Torwald* étant mort dans cette isle, son fils ne tarda gueres à se voir obligé d'en sortir, pour une raison semblable à celle qui avait fait bannir son pere de Norwège; ne sachant donc où se réfugier, la nécessité le détermina à tenter la découverte d'une côte qu'un autre marinier Norwégien avait apperçue au Nord de l'Islande. Cette tentative fut heureuse; il découvrit bientôt le pays qu'il cherchait, & y aborda en 982. Il s'établit d'abord dans une petite isle que for-

 Découverte
du Groën-
land par les
Norwégiens.

LE

I V.

Groënland.

histoire d'un
dition, soit
onument que
sont passés
e que le son
que mémoire
er, après le
hent l'origine
plus policées
r eux-mêmes
nter ce qu'en
établis par le
des siècles de
le loisir, n
la postérité
a Norwège.
offrir sur les
s croyable,
pays encore
comme il est
es ruines &
dont l'éta-

Groënland. » mait un détroit qu'il appella de son nom *Eric*
 » *Sund*, & il y passa l'hiver. Au printemps, il
 » alla reconnaître la terre ferme, & l'ayant trou-
 » vée couverte d'une agréable verdure, il lui
 » donna le nom de *Groënlande* ou de *Terre verte*
 » qu'elle porte encore aujourd'hui. Après un se-
 » jour de quelques années, il repassa en Islande
 » où il persuada à plusieurs personnes d'aller s'é-
 » tablir dans le pays qu'il avait découvert. Il leur
 » en parla comme d'une terre abondante en cer-
 » cellens pâturages, en côtes poissonneuses, en
 » pelleteries & en gibier. De retour avec ses Is-
 » landais, il s'appliqua à faire fleurir cette colonie
 » encore faible & naissante.

» Quelques années après, *Leif*, fils d'*Eric*, ayant
 » fait un voyage en Norwège, y fut reçu favorable-
 » ment du Roi *Olaiüs Tryggueson*, à qui il pe-
 » gnit la Groënlande des couleurs les plus avan-
 » tageuses. *Olaiüs* venait de se faire chrétien, &
 » était animé du zèle le plus ardent pour répandre
 » dans le Nord la religion qu'il avait embras-
 » sée. Il retint *Leif* à sa cour pendant l'hiver
 » & fit si bien qu'il lui persuada de se faire bap-
 » tiser. Au printemps, il le renvoya en Groën-
 » lande accompagné d'un prêtre qui devait l'affec-
 » tuer dans la foi, & tâcher de la faire recevoir
 » dans la nouvelle Nation. *Eric* fut d'abord très-offen-
 » sé de ce que son fils avait abjuré le culte de ses

peres; mais
 aidé de *Leif*
 avec toute
 Dieu. Avan-
 déjà des E-
 même un
 Garde, la p-
 wégiens all-
 de temps ap-
 on fonda un
 & un cloître
 Groënlandais
 wège pour
 un tribut an-
 affranchir e-
 cet état jusq-
 contagion fu-
 noire, qui f-
 Nord. Depu-
 celle d'*Albe*,
 les Norwé-
 Groënlande,
 qu'on en ig-
 Tous les eff-
 ver, n'ont a-
 de l'Ouest,
 siècle quatre
 Islandaises et

nom *Eric* peres; mais il s'appaifa enfin, & le Missionnaire, aidé de *Leif*, ne tarda pas même à l'amener l'ayant trou avec toute la colonie à la connoiffance du vrai dure, il le Dieu. Avant la fin du dixieme fiécle, il y eut de *Terre verte* déjà des Eglifes en Groëlande : on érigea Après un fe même un évêché dans la nouvelle ville de en Iflande *Garde*, la principale du pays, & où les Nor- es d'aller s'é wégiens allèrent long-temps commercer. Peu ouvert. Il le de temps après, les Groëlandais fe multipliant, dante en ex on fonda une autre petite ville nommée *Albe*, onneufes, & un cloître à l'honneur de faint Thomas. Les r avec ses l Groëlandais reconnoiffaient les Rois de Nor- cette colonie ège pour leurs Souverains, & leur payaient un tribut annuel dont ils voulurent inutilement d'*Eric*, ayant affranchir en 1261. Cette colonie fubfifta dans r reçu favori cet état jufques vers l'an 1348, époque d'une , à qui il pé contagion furieufe connue fous le nom de *mort* les plus avan *noire*, qui fit de grands ravages dans tout le e chrétien, e Nord. Depuis ce temps-là, la colonie de *Garde*, pour répar celle d'*Albe*, & tous les établifsemens formés par il avait en les Norwégiens fur la côte orientale de la ndant l'hiver Groëlande, ont été fi fort oubliés & négligés, fe faire bap qu'on en ignore entièrement le fort actuel. ra en Groë Tous les efforts qu'on a faits pour les retrou- devait l'affes ver, n'ont abouti qu'à la découverte de la côte re recevoir de l'Oueft, où les Danois ont établi dans ce d très-offenfi fiécle quatre nouvelles colonies. Les chroniques culte de fe Iflandaises témoignent unanimement que les an-

 Groëland.

Groënland.

«ciens Norvégiens avaient aussi formé des établissements sur cette côte de l'Ouest ; mais comme on ne les retrouvait point, leur autorité paraissait suspecte à bien des gens. Enfin il a fallu leur rendre toute la confiance qu'on voulait leur ôter, & convenir de la bonne foi & de l'exactitude de leurs auteurs. Il n'y a pas long-temps que les Missionnaires Danois ont retrouvé, le long de cette côte, des ruines de grandes maisons de pierres, d'Eglises bâties en forme de croix, de morceaux de clochers cassés ; ils ont découvert que les Sauvages de ce pays avaient conservé un souvenir très-distinct de ces anciens Norvégiens, des lieux qu'ils habitaient, de leurs coutumes, des démêlés de leurs ancêtres avec eux, de la guerre qu'ils leur firent, qui ne finit que par la destruction de ces étrangers.»

Comme M. Mallet renvoie ici à la relation de M. Egède, la plus authentique que nous ayons sur le Groënland depuis un certain temps, il est juste de reprendre les traces de ce guide, pour reconnaître les monumens de la découverte de l'établissement des Norvégiens. Peu de temps après leur arrivée, nous dit ce Missionnaire, ils rencontrèrent, dans la partie occidentale du Groënland, un peuple sauvage qui devait tirer son origine des Américains, comme on le con-

jectu

D

jecture par l'habillement baie d'Hudson différent en du Nord à Norvégiens plé successivement Européens. Quo de la ruine que la navigation Norwège & obstacles de ces terres à-la-fois Norwège, vers le Groënland qu'elle en a par des peines prendraient les voyages autres, cesser qui s'élèverent la fin du quinies *Skrælling* solent la contenait cent villages colonie orientale

Tome

jecture par le caractère, la maniere de vivre & ~~l'habillement~~ l'habillement des peuples situés au Nord de la Groënland, baie d'Hudson. On suppose que ceux-ci, qui ne diffèrent en rien des Groënlandais, auront avancé du Nord au Sud, où ils ont dû rencontrer les Norwégiens. Ainsi, le Groënland aurait été peuplé successivement par les Américains & les Européens. Quoi qu'il en soit, on ignore les causes de la ruine des colonies de Norwège. On veut que la navigation ait été interrompue entre la Norwège & le Groënland, par les périls & les obstacles dont la mer a couvert l'espace qui sépare ces terres. On ajoute que Marguerite, qui fut à-la-fois reine de Danemarck & de Norwège, vers l'an 1380, gêna d'abord le commerce du Groënland; que, n'ayant pas reçu les tributs qu'elle en attendait, elle en arrêta la navigation par des peines rigoureuses contre ceux qui l'entreprendraient sans sa permission, & qu'enfin tous ces voyages en cette terre, proscrire à tant de suites, cessèrent insensiblement par les guerres qui s'élevèrent entre le Danemarck & la Suède, à la fin du quatorzième siècle. Dans le quinzième, les *Skrællingers*, ou Sauvages du Groënland, détruisirent la colonie occidentale des Norwégiens, qui contenait, dit-on; quatre Eglises & près de cent villages ou habitations. Quand ceux de la colonie orientale vinrent pour reposséder les Sau-

Groënland. vages, ils ne trouverent, dans le pays dépeuplé, que du bétail, c'est-à-dire, des bœufs & des brebis errans dans les campagnes, s'il est vrai que ces animaux aient pu vivre en un climat si froid, où l'on n'ose pas en transporter aujourd'hui. Mais qu'est devenue cette colonie orientale, où l'on comptait jusqu'à douze Eglises paroissiales & 190 habitations ou villages? Peut-être la mer aura-t-elle submergé tout-à-coup ces édifices & ces plantations; ou bien détournant vers cette côte le cours des glaces, qui passent entre le Spitzberg & le Groënland, aura-t-elle rendu ce pays inabordable par l'orient. Il est probable que la Nature y a fait elle-même une révolution qui aura rompu tous les liens & les moyens politiques de communication entre ces colonies & leur métropole. Voici tout ce qu'on rapporte au sujet de cette colonie orientale.

Un Evêque d'Islande, vers le milieu du seizième siècle, poussé par la tempête à l'Est du Groënland, vit, dit-il, sur le rivage, les habitans conduire leurs brebis & leurs agneaux. Mais comme c'était le soir, & que le vent le ramena tout-à-coup vers son isle, on ne peut gueres compter sur ce témoignage. Un négociant de Hambourg, qui, pour avoir été jetté trois fois sur les côtes du Groënland, fut surnommé le Groënländais, dit qu'une fois ayant ancré dans une isle

déserte à la
delà plusieurs
proché d'un
tirail d'un
étendu la fa
habillemens
avec un vie
bourgeois e
Ajoutons
recueilli dan
parlé du Gro
Torfaus, Hi
C'est un Islan
ancienne Gr
qu'il ne rapp
côte orient
erver, en att
érifiées par
plus authentiq
nivi, pour la
Nyar-Beer, q
Groënland dan
vivise le vieu
terjolsfs, qui
arties. Ce G
oisime deg
ante-cinquien
x-septieme si

dépeuplé;
 & des bre-
 vrai que
 t si froid,
 'hui. Mais
 e, où l'on
 les & 190
 mer aura-
 ces & ces
 cette côte
 e Spitzberg
 pays ina-
 que la Na-
 on qui aura
 olitiques de
 leur métro-
 au sujet de

eu du sei-
 à l'Est du
 les habitans
 eaux. Mais
 t le ramena
 eut gueres
 gociant de
 rois fois sur
 é le Groën-
 ans une îlle

déserte à la côte orientale de ce pays, il avait vu
 delà plusieurs îsles habitées; & que, s'étant ap-
 proché d'une habitation, il y avait trouvé l'ar-
 tirail d'un bateau, & le cadavre d'un homme
 étendu la face contre terre, enveloppé dans ses
 habillemens, partie de drap & partie de cuir,
 avec un vieux couteau à ses côtés, que le Ham-
 bourgeois emporta en Islande par curiosité.

Ajoutons à ces notices, ce que M. Crantz a
 recueilli dans les meilleurs Auteurs qui aient
 parlé du Groënland. L'un des plus consultés est
Torfaus, Historiographe du Roi de Danemarck.
 C'est un Islandais, auteur d'un ouvrage, intitulé:
l'ancienne Groënlande, Grœlandia antiqua. Quoi-
 qu'il ne rapporte que des choses incertaines sur
 la côte orientale du Groënland, on doit les con-
 server, en attendant qu'elles soient démenties ou
 vérifiées par l'observation & par des mémoires
 plus authentiques des Voyageurs. Cet Historien a
 écrit, pour la description de cette côte inconnue,
Nyar-Beer, qui fut grand justicier de l'Evêque du
 Groënland dans le quatorzième siècle. Cet Auteur
 divise le vieux Groënland par le promontoire de
Nerjoffs, qui sépare cette côte orientale en deux
 parties. Ce Géographe place ce Cap au soixante-
 troisième degré, & la carte de M. Crantz au soixante-
 cinqième. *Thorlak*, Evêque d'Islande, au
 dix-septième siècle, dit que, sous ce promontoire,

—————
 Groënland.

—————
 Côte orien-
 tale du
 Groënland.

on trouve au Nord la baie de *Skaga-Fiord*, dont l'entrée est comme fermée par un banc de sable, mais qui laisse passage aux vaisseaux, & même aux baleines dans les hautes marées. Plus au Nord-Est, on place la baie appelée *Ollum-Lengri*, si longue qu'on n'en connaît pas la fin : en sorte qu'on soupçonne que ce peut être un détroit qui rend à la baie de Disko. Celle d'*Ollum-Lengri* est parsemée de petites isles, ou de marais & de plaines couvertes de verdure. *Torfæus* dit qu'elle est située au soixante-sixième degré. Au-delà sont des déserts qu'on appelle *Ohygder*, précédés au Sud par la baie de *Funkabuder*. Derrière celle-ci, s'élève à l'Ouest dans les terres deux montagnes, dont l'une s'appelle *Blaaferken*, c'est-à-dire, *chemise bleue*, à cause de la couleur de ses glaces ; & l'autre *Hvit-ferken*, *chemise blanche*, parce que la glace en paraît moins foncée & plus claire, soit que cette différence vienne de la réflexion de la lumière, ou de ce qu'une de ces montagnes est couverte de glace, & l'autre de neige. Mais il faut bien constater leur existence, avant de discuter leurs propriétés accidentelles. Quand un vaisseau se trouve à moitié chemin, entre le Cap *Snæfels* sur la côte occidentale de l'Islande & le Promontoire de *Herjolfs* sur la côte Orientale du Groënland, séparés par une distance de cent vingt lieues, on peut voir en

Groënland.

D
 même-temps
 régions.
 En desce
 Etats, on
 plus considé
 autrefois, d
 saint Augu
 vient l'isle
 gieuses de sa
 devant l'isle
 de rennes; &
 andais font
 usqu'à dix c
 mesure, ou
 cette descrip
 aine, & for
 traitent de l'
 abitations, c
 aient jusqu'
 titude, soit à
Torfæus d
 du douzieme
 if au Groënl
 qu'en Islande
 es y sont plu
 angereux. C
 aire d'un Am
 du Nord, &

Fiord, dont
 de fable,
 même aux
 du Nord-Est,
 si longue
 qu'on soup-
 qui rend à la
 est parsemée
 olaines cou-
 lle est située
 sont des dé-
 s au Sud par
 ci, s'élèvent
 agnes, dont
 ire, chemise
 s glaces; &
 , parce que
 plus claire
 la réflexion
 es montagnes
 eige. Mais il
 vant de dis-
 . Quand un
 n, entre le
 de l'Islande
 sur la côte
 par une dis-
 eut voir e

même-temps les montagnes de glace de ces deux régions.

 Groënländ.

En descendant du cap de Herjolfs à celui des Etats, on rencontre beaucoup d'îles, dont la plus considérable est celle de *Kétil*, remarquable autrefois, dit-on, par un cloître de moines de saint Augustin, & par deux paroisses. Ensuite vient l'île des *Corbeaux*, où étaient des religieuses de saint Olais. Plus bas au Sud, on passe devant l'île de *Rinsey*, où se trouvent quantité de rennes; & du marbre bâtard, dont les Groënländais font des vases, ou cuves, qui contiennent jusqu'à dix ou douze tonnes; celles-ci sont d'une mesure, ou grandeur, qu'on ne définit pas. De cette description géographique, informe, incertaine, & fort contestée entre les Ecaivains qui tiraient de l'ancien Groënländ, il résulte que les habitations, ou colonies des Norwégiens, s'étendaient jusqu'au soixante-cinquième degré de latitude, soit à l'Orient, soit à l'Occident.

Torsæus dit, d'après un ancien livre Islandais du douzième siècle, que le froid n'est pas aussi rigoureux au Groënländ, du moins sur la côte Orientale, qu'en Islande & en Norwège; mais que les orages y sont plus violens, quoiqu'assez rares & peu dangereux. Cependant la Peyrere, qui fut Secrétaire d'un Ambassadeur de France dans les Cours du Nord, & qui adressa, en 1645, à M. de la

Motte-le-Vayer une relation du Groënland, rap-
 Groënland. porte, d'après des annales Danoises, qu'en 1308,
 il y eut au Groënland un orage dans lequel une
 Eglise fut brûlée par le feu du ciel ; & que ce
 tonnerre fut suivi d'une tempête qui renversa les
 sommets de plusieurs rochers, d'où elle fit voler
 au loin, comme une pluie de cendre. A cet évé-
 nement succéda l'hiver le plus froid qu'on eût
 encore vu, de sorte que la glace ne dégela point
 de toute l'année.

Du reste, il n'y a point d'accord dans les des-
 criptions qu'on nous donne des productions & de
 la fécondité du vieux Groënland, ni de liaison &
 de suite dans les faits qui composent l'histoire
 des colonies de la Norwège, établies en ce pays.
 On y voit que la Religion chrétienne y eut un
 Evêque dès le douzième siècle, & cet Evêque
 des droits temporels, qui occasionnerent le meur-
 tre d'un Seigneur tué par un autre dans un ci-
 metière : voici le fait en abrégé. Un Norwégien
 de considération, qui s'appellait *Arnbicern*, ac-
 compagnant le premier Evêque envoyé de la
 Norwège au Groënland, fut jetté par la tempête
 avec deux vaisseaux, fort loin de cette terre, &
 ne reparut plus. Quelque temps après, on trouva
 sur la côte, un vaisseau qui avait fait naufrage.
 L'Evêque en donna la cargaison à celui qui l'avait
 découvert, & appropria le vaisseau à l'Eglise.

Dans la sui-
 Groënland
 de son on-
 fils de cet
Einar qui
 de l'Eglise
 Le neveu
 le vaisseau
 par les rep-
 trahi son s-
 l'Eglise, u-
 avec *Aufur*
 d'un coup
 vengeurs d-
 levés par la
 sang versé
 côté de la t-
 à condition
 argent le s-
 opposée à
Torfæus
 une liste d-
 succéderen-
 Le Baron
nemarck, e-
 nière époq-
 M. Cra-
 des Histori-

inland, rap-
qu'en 1308,
lequel une
; & que ce
renversa les
elle fit voler
. A cet évê-
l qu'on eût
dégela point
dans les des-
uctions & de
de liaison &
ent l'histoire
s en ce pays.
ne y eut un
cet Évêque,
ent le meur-
dans un ci-
Norvégien
nbiærn, ac-
voyé de la
r la tempête
erte terre, &
s, on trouva
ait naufrage.
ui qui l'ava
u à l'Eglise.

Dans la suite, *Aufur*, neveu d'*Arnbiærn*, vint au Groënland, redemander les effets & le vaisseau de son oncle. *Einar*, arriere-petit-fils de *Leif*, fils de cet *Eric* qui avait découvert le Groënland; *Einar* qui avait juré de protéger le patrimoine de l'Eglise, refusa à *Aufur* l'héritage d'*Arnbiærn*. Le neveu se vengea de ce refus, en faisant périr le vaisseau qu'il redemandait. *Einar*, provoqué par les reproches que lui faisait l'Evêque, d'avoir trahi son serment, en laissant violer les droits de l'Eglise, un jour qu'il sortait de l'Office Divin avec *Aufur*, qui ne se défait de rien, l'assassina d'un coup de hache. Le meurtrier fut tué par les vengeurs d'*Aufur*. Guerre entre deux partis soulevés par la haine de deux familles; beaucoup de sang versé de part & d'autre, mais sur-tout du côté de la faction d'*Aufur*. Enfin la paix fut faite, à condition que *Sok*, pere d'*Einar*, paierait en argent le surplus des hommes tués dans la faction opposée à son fils.

Torfæus, qui rapporte ce fait, donne ensuite une liste de dix Evêques du Groënland, qui succéderent depuis l'an 1121, jusqu'à l'année 1343. Le Baron de Holberg, dans son *Histoire du Danemarck*, en ajoute sept autres, depuis cette dernière époque, jusqu'à l'an 1408.

M. Crantz abandonne ici les ramas informes des Historiens du Groënland, pour chercher l'ori-

 Groënland,

 Origine des
Skrallings
ou des habi-
tans actuels
du Groë-
land.

Groënland.

gine des habitans actuels de cette région. Il va d'abord dans la *Winlande*, qui fut découverte par les Norvégiens, à-peu-près dans le même-temps que le Groënland, & cette *Winlande*, dit-il, ne peut être que la côte de Labrador, ou l'Isle de Terre-Neuve en Amérique. C'est de-là, vraisemblablement, ou du Canada, que les *Skrælings*, ou la race des Sauvages actuels, entrèrent dans le Groënland, vers le quatorzième siècle. Car ces Sauvages ne pouvaient venir de l'Europe, à moins que ce ne fût par la Nouvelle-Zemble, ou par le Spitzberg. Mais depuis les découvertes qu'on a faites sur la mer glaciale, on sait que ces terres ne sont point contigues avec le Groënland. Il aurait donc fallu, pour passer de la Zemble, ou du Spitzberg, à la côte orientale du Groënland, traverser un grand espace de la mer glaciale sur de petits canots, ou faire à pied, ce long chemin de glace. D'ailleurs il n'y a pas autant de ressemblance entre la Nation Groënlandaise & les Samoyèdes, ou les Ostiaques, qui habitent sur les côtes du Nord & du Nord-Est de la mer glaciale, qu'on en trouve entre ce même Peuple & les Kalmoucs, les Tonguses & les Kamschadales situés au Nord-Est de la Tartarie. C'est vraisemblablement de ces derniers pays, que les Peuples, de qui descendent les Groënlandais, seront entrés dans l'Amérique,

rouffés les un
si voisine du
sixième degré
franchir de l
Tartares auro
troit de Davis
Groënland. M
conjecture, le
la Congrégatio
très-instruit d
1764, un vo
la protection
neut de Terre
ore, environ
reçut d'abord
perçu que le
Pays, & qu'il
autres Sauvage
arnis. Ils le c
e comblèrent
eussent aver
vie, à s'expos
suiivante, ce M
M. Drachart
dait encore n
land. Ces de
langage ne dit
icains, que l

poussés les uns par les autres. Car l'Amérique est
 si voisine du Kamschatka, que vers le soixante-
 sixième degré, l'on n'a qu'un très-petit détroit à
 franchir de l'une à l'autre. En Amérique, ces
 Tartares auront couru d'Isle en Isle, jusqu'au dé-
 troit de Davis, d'où le hazard les aura portés au
 Groënland. M. Crantz cite, à l'appui de cette
 conjecture, le témoignage d'un Missionnaire de
 la Congrégation des Freres Moraves. Cet homme,
 très-instruit de la langue Groënlandaise, fit en
 1764, un voyage à la terre de Labrador, sous
 la protection de M. Hugues *Palliser*, Gouver-
 neur de Terre-Neuve. Il rencontra le 4 Septem-
 bre, environ deux cens Sauvages, dont un le
 reçut d'abord assez mal. Mais quand il se fut ap-
 perçu que le Missionnaire avait l'habillement du
 Pays, & qu'il en parlait la langue, il appella les
 autres Sauvages, en leur disant : *c'est un de nos*
amis. Ils le conduisirent dans leurs cabanes, &
 le comblèrent d'amitiés, quoique les Européens
 eussent averti qu'il y aurait du risque pour sa
 vie, à s'exposer seul parmi les Sauvages. L'année
 suivante, ce Missionnaire retourna chez eux avec
 M. *Drachart*, l'un de ses confreres, qui possé-
 dait encore mieux que lui la langue du Groën-
 land. Ces deux Européens vérifièrent que ce
 langage ne différait pas plus de celui des Amé-
 ricains, que les dialectes Groënlandais du Sud

Groënland.

& du Nord, ne different l'un de l'autre ; or ce fut obligé
 Groënland. n'est pas une différence aussi grande qu'entre le de se reti
 haut & le bas Allemand. l'Orient. C

M. Crantz ne dissimule pas qu'il y a de fortes objections à faire contre l'hypothèse, qui suppose que les Norwégiens auront été chassés du Groënland par les Sauvages *Skrælings*, comme si cette petite Nation foible & timide, après avoir fui de l'Amérique devant tous ses ennemis, avoit pu vaincre les Norwégiens, ces braves enfants des conquérans de l'Europe entière. Mais il répond que les Colonies de la Norwège établies au Groënland, auront moins été dépeuplées par l'incurfion des Sauvages du Nord, que par cette terrible *peste noire* qui ravagea toute l'Europe en 1350, & que les Norwégiens eux-mêmes portèrent à leur Colonie du Groënland. Cette épidémie attaqua, dit-on, non-seulement les hommes & les animaux, mais jusqu'à la racine des plantes. Cependant prenons garde qu'on ne confonde le ravage de cette peste, avec le rude hiver de 1309, dont nous avons parlé plus haut, d'après la relation de la Peyrere, & qui dut faire périr tous les arbres. Quoi qu'il en soit des suites de ces deux fléaux séparés ou confondus, la mortalité diminua considérablement la population des Colonies Norwégiennes, & les affaiblit sans doute au point, que le peu de monde qui leur restait

D
 fut obligé
 de se reti
 l'Orient. C
 écrivait au
 tion du G
 occidentale
 n *Skrælings*
 d'ailleurs ab
 détruites pa
 duites à s'in
 venus de l'
 rent-elles
 pour y rep
 vilisés, à l
 sauvege.

L'histoire
 Colonies pe
 lumiere, q
 des récirs de
 recueilli qu
 peuvent ex
 de matériau

Un Groë
 à soixante l
 orientale, v
 ses parens
 Freres Mora
 raconta qu'i

autre ; or ce
qu'entre le

ra de fortes
e, qui sup-
é chassés du
rs, comme si
, après avoir
nemis, avait
raves enfans
Mais il ré-
vège établie
peuplées par
que par cette
e l'Europe en

mêmes por-
l. Cette épi-
t les homme
e des plantes
confonde ie
ude hiver de
haut, d'après
ut faire péri-
des suites de
us, la mot-
opulation de
lit sans doute
leur restait

fut obligé de céder le terrain aux Sauvages, & de se retirer des côtes de l'Ouest à celles de l'Orient. Car *Yvar-Beer*, cet homme de loi, qui écrivait au quatorzième siècle, terminait sa relation du Groënland par ces mots : « toute la côte occidentale est maintenant occupée par les » *Skrællings*. » Ainsi, les Colonies Norwégiennes, d'ailleurs abandonnées de leur Métropole, furent détruites par la famine & les Sauvages, ou réduites à s'incorporer avec des Nationaux, issus ou venus de l'Amérique. Peut-être aussi se réfugièrent-elles dans des montagnes & des Isles, pour y repasser de l'état social des Peuples civilisés, à la misère & l'indépendance d'une vie sauvage.

L'histoire ne peut suivre les traces de ces Colonies perdues ou dispersées, qu'à la foible lumière, qu'on tire avec peine, des courses & des récits des Sauvages eux-mêmes. M. Crantz a recueilli quelques-unes de leurs relations, qui peuvent exercer l'esprit de conjecture, au défaut de matériaux plus authentiques.

Un Groënlandais, appelé *Kojake*, qui habitait à soixante lieues du *Cap-des-Etats*, sur la côte orientale, vint en 1752, voir quelques-uns de ses parens établis à *New-Hernhut*, maison des Freres Moraves, située à *Balls'river*. Cet homme raconta qu'il avait logé chez lui l'hiver précédent,

—————
Groënland.

Groënland.

deux Groënlandais , qui avaient fait , avec un troisieme , une excursion , ou un voyage de trois ans sur cette côte orientale. Ils s'étaient avancés jusqu'à un horizon que le soleil ne quittait point aux grands jours de l'été , éclairant même à minuit le sommet des montagnes ; ce qui désigne le soixante-sixieme degré de latitude. En route , ils avaient été souvent obligés de mettre leur tente & leur canot sur un traîneau , qu'ils faisaient tirer par des chiens ; ils côtoyaient toujours la terre , où la glace moins forte que sur mer , fondait plus vite au soleil , & tombant dans les courans , allait former sur les eaux une barriere impénétrable. Les habitans de ces bords sont plus gros que ceux de l'Ouest ; du reste ils ont les cheveux noirs , de longues barbes , & le teint à-peu-près comme les Groënlandais , dont ils parlent la langue , en l'articulant d'un ton voisin du chant. Ce Peuple est nombreux , & paraît doux. Mais les Voyageurs , dont on rapporte le récit , n'osèrent pas entrer dans une baie assez belle , par la crainte des anthropophages qui l'habitaient. De tout temps les Groënlandais ont imaginé qu'il y avait de ces sortes d'hommes , sur la côte inconnue de leur pays. « Au commencement , dit Kojake , ils mangent de la chair humaine , dans une famine extraordinaire , occasionnée par un hiver excessivement rigoureux. Quand ils en eurent goûté ,

bientôt
qu'ils ga
ceux da
gent con
dire , crû
Mais ils
nourritur
phelins ,
préférable
grands fe
grossierem
n'ont pas
quand ils
ches & le
courans je
vu de vai
à la voile
Un Fæcte
dit M. Cran
bitans de la
landais du
quelques pe
vers l'Orien
entre des
printemps v
& d'ailleurs
Groëniandais
Ce peuple ,

bientôt ils s'en firent une habitude ; en sorte
 qu'ils gardent de cette chair coupée en mor-
 ceaux dans leurs provisions, & qu'ils la man-
 gent comme la chair de veau marin, c'est-à-
 dire, crüe, & souvent corrompue par la gelée.
 Mais ils ont l'attention de ne tuer, pour leur
 nourriture, que des vieillards & de jeunes or-
 phelins, parce qu'ils sont inutiles, épargnant
 préférentiellement leurs chiens, dont ils tirent de
 grands services. Ils sont vêtus de peaux, mais
 grossièrement jointes, faute d'aiguilles, car ils
 n'ont pas de fer ; aussi sont-ils bien contents
 quand ils trouvent quelques clous dans les plan-
 ches & les bois flottans, que le naufrage ou les
 courans jettent sur leurs rivages. Jamais ils n'ont
 vu de vaisseaux, & leurs bateaux ne vont point
 à la voile.

Groënland.

Un Facteur des Colonies Danoises m'a fait ;
 dit M. Crantz, le récit suivant, au sujet des ha-
 bitans de la côte orientale. En 1757, un Groën-
 landais du Sud, nous rapporta qu'il tenait de
 quelques personnes du pays, qui avaient voyagé
 vers l'Orient, qu'on y trouvait dans une baie,
 entre des montagnes, un Peuple qui tous les
 printemps venait sur la côte. Il est si nombreux,
 & d'ailleurs si cruel, qu'à son approche, tous les
 Groëniandais fuient dans des Isles sur leurs canots.
 Ce peuple, qui ne peut les suivre, faute de

bateaux , leur décoche une grêle de fleches (car
Groënland. il marche toujours le carquois sur le dos) & rui-
nant leurs habitations, il emporte dans ses mon-
tagnes tout ce qu'il a pillé.

Si l'on pouvait ajouter quelque confiance à ces récits , qui sont évidemment exagérés par ces frayeurs populaires si naturelles à l'esprit humain , il y aurait lieu de conjecturer que tous ces Peuples sauvages , qu'on prétend avoir trouvés sur la côte orientale du Groënland , descendent des restes & des débris des Colonies Norwégiennes , qui ont conservé une haine héréditaire contre les Indigènes.

Un autre Facteur , très-curieux d'interroger les Groënlandais sur la nature de leur pays , & capable de réduire aux justes bornes de la vraisemblance , toutes les descriptions fabuleuses & contradictoires , m'a raconté , dit encore M. Crantz ; les particularités qu'on va lire.

Les Groënlandais occidentaux qui doublent le Cap des Etats , sont arrêtés au bout de quelques jours de navigation , par un golfe si rempli de glaces , que , jointes au courant qui les entraîne dans la mer , elles empêchent les bateaux d'aller plus avant. « J'ai des raisons de croire , (c'est le Facteur qui parle) que ce golfe rend dans le Détroit de Frobisher , qui , après avoir été jadis navigable , s'est trouvé depuis un temps immé-

D
morial , e
détroit pe
lieues de
Groënland ,
être pas la p
Groënlandais
repassèrent. E
si , quelques
rent jusqu'au
eux de l'Ou
en retourne
e qui leur n
es Etats , d
ten loin , &
septentrional
ni se nomme
e sont des f
rès desquels
ardent comm
mais entendu
glises , ni de
tent que des
aces. Cepend
otantes depu
us étonnés q
puis 1756 j
arié beaucoup
naire. Ce pe

morial , entierement fermé par les glaces. Ce
 détroit peut avoir environ cent ou cent vingt
 lieues de longueur. Au-dessus est le vieux
 Groënland , ce pays perdu , qui ne vaut peut-
 être pas la peine d'être retrouvé. En 1751 , deux
 Groënlandais passerent le golfe des glaces , & le
 repasserent. Pendant les années 1756 , 58 , 60 &
 61 , quelques habitans de la côte orientale vin-
 rent jusqu'au Cap des Etats , pour trafiquer avec
 ceux de l'Ouest. Ils sont trois mois à venir , &
 en retournent peu de jours après , pourvus de
 ce qui leur manquait. Les Groënlandais du Cap
 des Etats , disent que ce peuple doit venir de
 bien loin , & ils l'appellent *North-landais* , ou
 septentrional , pour le distinguer d'eux-mêmes
 qui se nomment *Sud-landais* , ou Méridionaux.
 Ce sont des sauvages sans culture ni morale , au-
 près desquels les Groënlandais de l'Ouest se re-
 gardent comme un peuple policé. Mais ils n'ont
 jamais entendu parler des Norwégiens , ni de leurs
 colonies ; c'est qu'ils n'habitent que des Isles , où ils sont bloqués par les
 glaces. Cependant ils n'ont point vu de glaces
 flottantes depuis trois ou quatre ans. Ils en sont
 plus étonnés que nous , qui n'en avons point eu
 depuis 1756 jusqu'en 1762. Mais la mer leur a
 apporté beaucoup plus de bois flottant qu'à l'or-
 dinaire. Ce peuple ne demande que du fer &

 Groënland.

Groënland. des os. C'est pour en avoir qu'ils entreprennent depuis dix ans des voyages très-périlleux. Ils apportent des peaux de renard, de veau marin, des cuirs, des chaudières de marbre, qu'ils donnent sans compter, comme ils prennent ce qu'on leur rend en échange, regardant avec curiosité le linge, les étoffes de laine ou d'autres marchandises étrangères, mais sans paraître s'en soucier.

Voilà tout ce qu'on a pu recueillir de plus certain, ou de moins fabuleux sur la côte orientale de Groënland. Que n'a-t-on pas fait pour la retrouver ? Frédéric II, Roi de Danemark, après un siècle d'interruption de toute espèce de commerce ou de voyage au Groënland, envoya en 1758, le fameux navigateur *Heinsson* qui découvrit à la vérité ce pays, mais de loin & sans y aborder, quoique la saison fût belle & le vent favorable. Un rocher magnétique, dit-il, caché sous les eaux, d'autres disent le *Remora* arrêta son vaisseau tout-à-coup, & l'empêcha d'aller plus avant. Mais le véritable *Remora* fut la crainte des glaces, ou la force du courant qui le repousserent, & le desir de revoir sa patrie, fut sans doute l'*Aimant*, qui l'attira en arrière.

Martin Frobisher, qui retourna pour la seconde fois au Groënland en 1578, n'y put, dit-on, retrouver le détroit qu'il y avait découvert deux

D
ans auparavant
tant il en f
autre. Mais
l'Hudson,
le contin
and ? C'est
arte de sa
confusément
présentent d
és, qu'elles
en loin
attacher
On a tent
oi de Dan
roënland. En
ant fait vo
bord à la c
birans sur f
anglais, parti
qu'au détroit
s sauvages q
e quatre de
oureux devin
Peyrere, qu
t, l'assomme
et, ce qui
terent emme
ourna du D
ant
Tome XV

ans auparavant, & qui portait son nom. Cependant il en fut dédommagé par la découverte d'un autre. Mais ce nouveau détroit est-il dans la baie d'Hudson, ou bien entre l'Isle de Terre-Neuve & le continent de Labrador, ou dans le Groënland? C'est ce qu'on ne peut déterminer par la carte de sa route, où les latitudes sont très-confusément marquées. Ses relations d'ailleurs présentent des faits si peu compatibles & si mal liés, qu'elles jettent à tout moment le lecteur bien loin du Groënland, où elles prétendent s'attacher?

On a tenté, sous le règne de Christian IV, de Danemarck, jusqu'à cinq voyages au Groënland. En 1605, l'Amiral Danois *Lindenow*, ayant fait voile vers cette terre perdue, ancrabord à la côte orientale, d'où il enleva deux habitans sur son bord. Jean *Knigh*, navigateur anglais, parti sur un vaisseau Danois, monta au détroit de Davis, où il trouva des hommes sauvages que ceux de l'Orient. Il en fit prendre quatre des mieux faits. L'un de ces malheureux devint si enragé de se voir pris, dit Peyrere, que les Danois ne le pouvant traîner, l'assommerent à coups de crosse de mousquet, ce qui fit peur aux autres trois, qui se hâtèrent d'en mener. L'année suivante, *Lindenow*, retourna du Danemarck, au détroit de Davis,

~~_____~~
Groënland.

Groënland. avec les trois sauvages qu'avait pris Jean Knight. Dans le premier endroit où il aborda, les habitans n'osèrent pas s'aboucher avec les gens de son vaisseau. Dans un second mouillage, les sauvages se mirent en posture de défense. Il prit encore terre en un troisième endroit de la même côte, & l'un de ses gens ayant tenté de descendre pour attirer les sauvages par des présens ils le tuèrent & le mirent en pièces à coups de couteau, pour se venger de la mort d'un de quatre qu'on avait enlevés l'année précédente.

Les Groënlandais amenés à Copenhague sur les deux vaisseaux expédiés en 1605, eurent le sort le plus déplorable. Deux y périrent de chagrin, après avoir tenté de s'enfuir sur des canots dans leur pays, vers lequel ils tournaient incessamment des regards tristes & languissans, avec de profonds soupirs. Deux autres prirent aussi la fuite; on en rattrapa un qui fut ramené à Copenhague. On remarqua qu'il pleurait amèrement toutes les fois qu'il voyait un enfant dans les bras de sa mere; d'où l'on augura qu'il devait avoir lui-même une femme & des enfans, quand il fut enlevé de son pays. Deux de ces sauvages vécutrent dix ou douze ans avec les Danois, & les employèrent à la pêche des perles dans le Groënland. L'un mourut de froid dans cet exercice, & l'autre de chagrin d'avoir perdu son compagnon.

En 1606
Copenhague
Groënland
sauvages.
retourner
ces malheurs
blement
bords de
revinrent
de l'or,
mis au cr
n'étant tro
& le Cap
seaux, tou
du Royau
& il mour
ges faits
tième siéc
Groënland
mer des ét
de ces ren
cette terre
poursuites.
Enfin M
un zèle de
que la cup
de Danema
Couronne

En 1636, une Compagnie de Marchands de Copenhague, équipa deux vaisseaux pour le ~~_____~~ Groënland, da, les ha- es gens de ge, les sa- ense. Il pri- de la même nt de des présens à coups d'ort d'un de. enhague fu- s, eurent- irent de ch- sur des cano- outnaient fa- ans, avec- rent aussi- ramené à C- ait amèreme- t dans les b- l devait av- ans, quand- ces sauva- s Danois, les dans le] ans cet ex- oir perdu

En 1636, une Compagnie de Marchands de Copenhague, équipa deux vaisseaux pour le ~~_____~~ Groënland. Ils y enleverent encore deux sauvages. Quand on fut en pleine mer pour s'en retourner, on voulut les laisser aller sur le tillac; ces malheureux se jetterent dans l'eau, & probablement se noyerent, en voulant regagner les bords de leur terre natale. Ces mêmes vaisseaux revinrent chargés d'un sable qu'on avait pris pour de l'or, à la couleur & au poids. Mais ce sable mis au creuset par les Orfèvres de Copenhague, n'étant trouvé bon à rien, fut jeté dans la mer; & le Capitaine qui en avait fait charger les vaisseaux, tomba dans la disgrâce du Grand Maître du Royaume, qui était à la tête de l'entreprise, & il mourut de chagrin. Après neuf ou dix voyages faits depuis le commencement du dix-septieme siècle, jusqu'en 1764, pour découvrir le Groënland, en tout ou en partie, & pour y former des établissemens, les Danois se dégoûterent de ces tentatives inutiles, & ne penserent plus à cette terre ingrate qui semblait se dérober à leurs poursuites.

Enfin M. Egède, Pasteur de Vøgen, poussé par un zèle de religion, plus fort & plus puissant que la cupidité, ramena les vues du Ministère de Danemarck vers ce pays, qui présentait à la Couronne une branche de Commerce à établir,

210 HISTOIRE GÉNÉRALE

Groënland. & au Missionnaire des ames à conquérir. Il faut juger du mérite de son entreprise, par les motifs, les obstacles & les moyens qui servirent à en hausser le prix & l'importance.



C

Premier

« J'ÉCRIS
» de mes
» le Groë
» cissement
» le Groë
» était con
» tude jusq
» des hom
» Oriental
» Colonies
» en avoin
» flottantes
» Cette
» voyais de
» à conserv
» patrie ; d
» ment du
» & d'un en
» incertain
» gion qui


 CHAPITRE V.

*Premiers Etabliffemens DANOIS dans
le Groënland.*

« J'ÉCRIVIS, en 1709, dit M. Egède, à un Groënland.
 » de mes parens de Berghen, qui avait navigé dans
 » le Groënland, pour lui demander des éclair-
 » ciffemens sur ce pays. Il me répondit que dans
 » le Groënland qu'on appelait Méridional, & qui
 » était connu depuis le soixantieme degré de lati-
 » tude jusqu'au soixante-&-quatorzieme on voyait
 » des hommes sauvages; & que pour la partie
 » Orientale, où s'était anciennement établies des
 » Colonies Norwégiennes, on ne pouvait plus
 » en avoir connoissance, à cause des glaces
 » flottantes qui défendaient l'approche des côtes.»
 » Cette réponse me toucha. D'un côté, je
 » voyais des sauvages à éclairer, des Norwégiens
 » à conserver, soit au Christianisme, soit à la
 » patrie; & de l'autre j'étais chargé non-seule-
 » ment du soin d'une Patoisse, mais d'une femme
 » & d'un enfant. Je ne savais à quoi me résoudre,
 » incertain & flottant entre le bien de la reli-
 » gion qui m'appellait au loin, & les cris de la

712 HISTOIRE GÉNÉRALE

~~_____~~
Groënland.

» Nature, qui me retenait au sein de ma famille:
 » Je restai dans cette perplexité jusqu'en 1710,
 » où je me déterminai à dresser un plan pour la
 » conversion & l'instruction des Groënlandais. Je
 » l'envoyai, dans un Mémoire, à l'Evêque de
 » Berghen, parce que c'était le port de Norwège
 » d'où partaient les navires destinés pour le Com-
 » merce du Groënland.

» Ce Prélat octogénaire, me répondit qu'il
 » avait envoyé mon Mémoire à la Cour. Du reste
 » en louant mon projet, il me disait: comme vous
 » voulez quitter votre Cure, pour aller vous-
 » même instruire dans la Religion Chrétienne les
 » peuples du Groënland, je ne vois pas comment
 » la chose pourrait réussir, puisque ces barbares
 » ont une langue particulière que nous n'enten-
 » dons point, & qu'ils n'entendent point la nôtre.
 » Jesus-Christ n'envoya ses Apôtres dans tout le
 » monde pour instruire les peuples, qu'après
 » leur avoir communiqué le don des langues.

» L'Evêque de Drontheim, à qui j'avais aussi
 » communiqué mon plan, parce que j'étais son
 » diocésain, me répondit en 1711: il y a eu au-
 » trefois des Evêques dans le Groënland, qui ont
 » été sacrés à Drontheim dont ils étaient suffra-
 » gaus. Si quelque homme de Dieu voulait aller
 » examiner la qualité du pays & le naturel des
 » habitans, il n'y a pas de doute que le Roi,

D
 » qui depu
 » des poste
 » ne favor
 » vôtre, su
 » par ce m
 » rait dout
 » ne doit p
 » paniola,
 » d'or. Mai
 » chercher
 » Berghen.
 » ces pays-l
 » Français,
 » long-temp
 » que le vic
 » sa Carte,
 On voit,
 de Dronthe
 du Groënlan
 excusable,
 vet. Mais si
 Prélats, il
 amis qui tou
 & les pleurs
 d'impression
 folie, il pro
 tranquille, c
 de tentation

qui depuis quelques mois a destiné les revenus
 des postes à des œuvres pies (*ad pias causas*), Groënland.
 ne favorisât un projet aussi Chrétien que le
 vôtre, sur-tout si le commerce pouvait fleurir
 par ce moyen. Le Groënland est, on n'en sau-
 rait douter, une partie de l'Amérique, & il
 ne doit pas être fort éloigné de Cuba & d'His-
 paniola, où se trouve une grande abondance
 d'or. Mais personne n'est plus propre à aller
 chercher ces trésors, que les navigateurs de
 Berghen. Le seul que je sache, qui ait parcouru
 ces pays-là, c'est Louis *Hennepin*, Missionnaire
 Français, Religieux Recollet, qui a voyagé
 long-temps dans des pays qui ne peuvent être
 que le vieux Groënland, & qu'il nomme dans
 la Carte, *Nova-Dania*.

On voit, dans cette réponse, que le bon Evêque
 de Drontheim ne connaissait pas trop la situation
 du Groënland, & son erreur paraît d'autant plus
 excusable, que ce pays n'était pas encore décou-
 vert. Mais si M. Egède était encouragé par des
 Prélats, il avait à combattre ses parens & ses
 amis qui tous blâmaient sa résolution. Les prières
 & les pleurs de sa femme sur-tout lui firent tant
 d'impression, que son projet lui paraissant une
 folie, il promit de rester dans sa Cure. Il était
 tranquille, comme s'il eût été délivré d'une sorte
 de tentation; « mais ce calme, dit-il, ne fut pas

Groënland.

» long. J'avais toujours dans l'esprit ces paroles
 » de l'Évangile : *celui qui aime pere ou mere ,*
 » *femme , enfans , freres & sœurs plus que moi ,*
 » *n'est pas digne de moi.* Je ne pus réfléchir à cet
 » oracle sans trembler ; j'y voyais ma condamna-
 » tion , & mon ame en était dans un trouble con-
 » tinuel. Ma femme à qui je ne pouvais cacher
 » mon inquiétude , après avoir tout fait pour me
 » tranquilliser , me dit un jour : Je suis bien mal-
 » heureuse d'avoir donné mon cœur & ma per-
 » sonne à un homme qui veut nous jeter lui
 » & moi dans les plus grands malheurs.

» Ces discours me désespéraient , & si cet état
 » avait duré , je crois que j'en serais mort. Enfin
 » le temps & quelques chagrins qui me furent
 » suscités par la haine & la calomnie , déterminè-
 » rent ma femme à quitter avec moi un séjour
 » qui nous était désagréable , pour aller dans le
 » Groënland. Dès que je fus assuré de sa résigna-
 » tion , je redoublai mes efforts & mes instances
 » auprès de ceux qui pouvaient appuyer ou secon-
 » der mon projet. Mais à l'opposition de mes amis
 » qui continuaient à m'en détourner , se joignit
 » celle de mes ennemis qui me prêtaient des vues
 » trop humaines pour ne pas m'arrêter dans mes
 » poursuites. Je publiai donc une Apologie , en
 » 1715 , où je répondis à toutes les objections
 » qu'on me faisait. Elles consistaient dans la rigueur

» du climat
 » la naviga-
 » j'exposai
 » répondre
 » qu'il y av
 » aussi ince
 » au Groën
 » sons de m
 » un nom ,
 » mêlaient
 » objections
 » trop étendu
 » le dispenser
 » Pendant
 » monter to
 » qu'un navi
 » dans les gl
 » de l'équip
 » avaient été
 » la fausseré
 » & dissipal
 » de ma fan
 » & la guerr
 » pensait plu
 » ne pouvais
 » l'Evêque d
 » dans laquel
 » successeur.

du climat; dans les difficultés & les périls de la navigation; dans le danger évident auquel j'exposais une femme & des enfans dont je devais répondre devant Dieu; dans l'espèce de folie qu'il y avait à quitter une Cure pour une chose aussi incertaine, que l'était le fruit d'une Mission au Groënland, on y ajoutait enfin quelques raisons de mécontentement & l'ambition de me faire un nom, comme autant de motifs secrets qui se mêlaient à mon zèle. M. Egède rapporte les objections & non pas les réponses qui sont, dit-il, trop étendues. Mais sa bonne-foi & ses succès le dispensent de toute autre justification,

« Pendant que je travaillais, poursuit-il, à surmonter tous ces obstacles, un bruit se répandit qu'un navire marchand de Berghen ayant péri dans les glaces voisines du Groënland, les gens de l'équipage qui s'étaient sauvés sur la côte, avaient été tués & mangés par les habitans. Mais la fausseté de cette nouvelle se découvrit bientôt, & dissipa la terreur passagère qui s'était emparée de ma famille. Cependant le temps s'écoulait, & la guerre durait en Danemarck. Personne ne pensait plus au Groënland, j'étais le seul qui ne pouvais l'oublier. J'écrivis donc, en 1717, à l'Evêque de Drontheim & lui remis ma Cure, dans laquelle il ne tarda pas à me nommer un successeur. Ce fut alors que je sentis la plus forte

Groënland.

Groënland.

» douleur de quitter mes Paroissiens & mes Amis;
 » la raison, la chair & le sang, tout semblaît
 » m'attacher plus que jamais au séjour de mes peres
 » & redoubler à mes yeux les horreurs du pays
 » auquel je sacrifiais l'amour de la patrie. Mais
 » dans cet état critique, mon épouse me rendant
 » mes forces, me représenta, qu'il étoit trop tard
 » pour me repentir. Vous avez formé, vous avez
 » poursuivi votre entreprise au nom de Dieu, me
 » dit-elle, pourquoi perdez-vous courage au
 » moment de l'exécuter? J'accomplis donc ce que
 » j'avois commencé. Après des adieux tendres &
 » douloureux que je fis à mes chers paroissiens;
 » à ma mere, à ma sœur & à mes amis, je me
 » mis en route au mois de Juin 1718, avec ma
 » femme & quatre enfans, dont le dernier n'avoit
 » pas encore un an, & nous arrivâmes à Berghen.

» Là, dès qu'on fut informé du motif de
 » mon voyage, chacun en parla diversément: les
 » uns me traitaient de visionnaire, les autres
 » de fou, quelques-uns applaudissaient à mon
 » zèle dont les fruits pouvaient devenir utiles à
 » l'Etat.

» Mon premier soin fut de chercher des gens
 » capables d'entreprendre le commerce & la na-
 » vigation du Groënland. J'en trouvai qui, après
 » avoir envoyé des vaisseaux, étoient dégoutés
 » de ce commerce, par la prépondérance de celui

D
 des Hollan
 d'une anné
 promirent
 Roi voulût
 raient d'éc
 Groënland.
 que la mon
 étoignit tou
 de cette a
 où je resta
 encore en
 senta mon
 admis à son
 & me paru
 les moyens
 dais. J'appri
 ordre aux M
 aux Marcha
 commerce &
 avec des pr
 Gouverneme
 Tous les Ma
 avoient déjà
 appellés à l'
 avis sur la na
 qu'on pouva
 craignant qu
 land, ou mên

es Amis; semblait
 mes peres du pays
 trie. Mais e rendant
 trop tard vous avez
 Dieu, me ourage au
 onc ce que rendre &
 paroissiens; nis, je me
 , avec ma nier n'avait
 Berghen. motif de
 sement: les les autres
 ent à mon hir utiles à
 er des gens ce & la na-
 qui, après t dégoûtés
 ce de celui

des Hollandais qui augmentait en ce pays-là
 d'une année à l'autre. Cependant quelques-uns
 promirent que si la paix se faisait, & que le
 Roi voulût les protéger & les aider, ils tente-
 raient d'équiper encore un vaisseau pour le
 Groënland. J'attendis donc la fin de la guerre;
 que la mort de Charles XII, Roi de Suède,
 éteignit tout-à-coup, en 1719. Dès le printemps
 de cette année, je me rendis à Copenhague
 où je restai jusqu'au retour du Roi qui était
 encore en Norwège. A son arrivée on lui pré-
 senta mon Mémoire, & j'eus l'honneur d'être
 admis à son audience. Il approuva mon dessein;
 & me parut dans les meilleures intentions sur
 les moyens de porter l'Evangile aux Groënlan-
 dais. J'appris bientôt après qu'il envoyait un
 ordre aux Magistrats de Berghen, de proposer
 aux Marchands de cette Ville l'entreprise du
 commerce & de la navigation du Groënland;
 avec des privilèges & sous la protection du
 Gouvernement. Je retournai donc à Berghen.
 Tous les Maîtres de navire & les Pilotes, qui
 avaient déjà fait le voyage du Groënland, furent
 appelés à l'Hôtel-de-Ville, afin d'y dire leur
 avis sur la nature du pays & l'espèce de commerce
 qu'on pouvait y faire. Mais ces gens de mer
 craignant qu'on ne les forçât d'aller au Groën-
 land, ou même d'y demeurer, répondirent que

Groënland.

» c'était le pays le plus mauvais de la terre, & le
 » moins abordable par les dangers de la navigation
 » J'aurais passé pour un imposteur, si je n'avais
 » justifié l'exposé du Mémoire que j'avais présenté
 » sur ce sujet, par une lettre d'un de ces Marins qui
 » parlait assez avantageusement du commerce du
 » Groënland. Mais cette démarche de la Cour ne
 » produisit aucun effet, non plus que les instances
 » que je fis auprès d'un grand nombre des Mar-
 » chands de la Ville, pour seconder les avances
 » de la protection du Roi. Je passai tout l'hiver
 » de 1720, sans espérance de secours, ni de succès
 » exposé même aux railleries de bien de gens qui
 » conseillaient à ma femme de me faire renoncer
 » à mon entreprise. Mais comme elle ne montra
 » pas moins de résolution que j'en avais, on nous
 » dit nettement que nous étions des fous.

■ Enfin à force de sollicitations, j'obtins de
 » quelques marchands qu'ils s'assembleraient avec
 » moi pour délibérer sur les moyens de former
 » une Compagnie de commerce & une entreprise
 » de navigation pour ce pays si redouté. Ils pri-
 » rent mon dessein à cœur, & s'engagerent à
 » m'assister, pourvu qu'on trouvât un assez grand
 » nombre d'intéressés dans cette affaire. Nous
 » ouvrîmes une souscription. Je m'y engageai
 » pour 300 rixdales, & quelques autres pour de
 » moindres sommes. J'allai avec l'original de la

souscription
 Clergé de
 l'œuvre du
 crivrent à
 assuré d'un
 Quoique
 pour achev
 acheter un
 devait nous
 y passer l'h
 tres bâtime
 & l'autre p
 ghen des no
 Dans ce
 penhague, l
 lait nommer
 avec une pe
 compter deu
 de mon voy
 part, l'équip
 bord du vai
 main nous m
 tante six per
 A peine fûm
 contraire nou
 mois, que no
 se soutint jus
 le *Statenhock*

terre, & le
 navigation
 i je n'avai
 ais présent
 Matins qu
 mmerce du
 la Cour ne
 les instances
 re des Mar
 les avances
 tout l'hiver
 ni de succès
 de gens qu
 ire renonce
 ne montrai
 ais, on nou
 fous.
 j'obtins de
 eraient ave
 s de forme
 e entreprise
 outé. Ils pri
 ngagerent
 assez grand
 faire. Nou
 y engagea
 tres pour de
 iginal de la

souscription chez l'Evêque & les principaux du
 Clergé de la ville, qui voulurent concourir à
 l'œuvre du Ciel: bientôt des marchands sou-
 crivirent à l'exemple des Pasteurs, & je fus
 assuré d'un fonds de dix mille rixdales.

Quoique cette somme ne fût pas suffisante
 pour achever l'entreprise, on commença par
 acheter un vaisseau nommé *l'Espérance*, qui
 devait nous transporter au Groënland, & même
 y passer l'hiver. La Compagnie fréta deux au-
 tres bâtimens, l'un pour la pêche de la baleine,
 & l'autre pour nous suivre & rapporter à Ber-
 ghen des nouvelles de notre arrivée.

Dans ce même temps on m'écrivit de Co-
 penhague, le 15 Mars 1721, que le Roi m'al-
 lait nommer son Missionnaire pour le Groënland;
 avec une pension de trois cens rixdales, sans
 compter deux cens autres pour les préparatifs
 de mon voyage. Tout étant disposé pour le dé-
 part, l'équipage se rendit le 2 Mai suivant, à
 bord du vaisseau *l'Espérance*, & dès le lende-
 main nous mîmes à la voile au nombre de qua-
 rante six personnes, en y comprenant ma famille.

A peine fûmes-nous sortis du port, qu'un vent
 contraire nous força de mouiller jusqu'au 12 du
 mois, que nous eûmes un temps favorable: il
 se soutint jusqu'au 4 Juin où nous aperçûmes
 le *Statenhock*, ou Cap des Erats. Le pays était

Groënland.

encore couvert de glace & de neige. La tem-
 Groënland. pête, & les glaces qui flottaient jusqu'à dix ou
 douze milles loin des côtes, nous repoussaient
 toujours des rives du Sud où nous voulions
 aborder. Quand le vent & la mer le permirent,
 nous étions, nous avançons à la voile le long des
 glaces, cherchant quelque passage pour gagner
 la terre; mais elles étaient si fort pressées
 comme attachées les unes aux autres, que nous
 essayâmes pour nous en éloigner, de tirer vers
 l'Ouest en pleine mer. Tout nous rejetait con-
 tre ces écueils flottans que nous voulions éviter.
 Alors les Maîtres de navire parlerent de retour-
 ner à Berghen, comme s'il n'y eût point eu
 d'espérance d'aborder au Groënland. J'insistai
 contre ce parti dicté par le découragement.
 Cependant nous courûmes le plus grand
 danger. Un jour que nous étions entièrement
 renfermés dans les glaces, entre lesquelles
 n'y avait pas un espace libre au-delà de deux
 portées de fusil, l'alarme s'empara de l'équi-
 page: elle redoubla bientôt, quand on vit par-
 tir un signal que faisait la galiote qui nous avait
 toujours suivi depuis Berghen, qu'elle avait
 donné contre la glace qui l'avait percée. Cepe-
 ndant le dommage fut réparé; mais le Capitaine
 de notre navire vint dire à ma femme & à mes
 enfans qu'il fallait se préparer à la mort.

péril é-
 épais
 nous t
 le ven
 vîmes
 glaces.
 le 3 de
 après la

C'est à
 M. Cran-
 ce zélé M
 ci donna
 contient

Aussi-t
 se bâtit un
 de planch
 l'isle de
 maison fu
 d'Août.

Les Gr
 hôtes d'as
 quiétude
 mes & c
 frayeur, &
 un logem
 quelques
 & dès-lor

« péril était grand , le vent violent ; un brouillard ~~épais~~
 « épais couvrit l'air jusqu'à minuit : mais nous ^{Groënland.}
 « nous trouvâmes insensiblement plus au large ;
 « le vent tomba, le brouillard disparut, & nous
 « vîmes que nous étions entièrement dégagés des
 « glaces. Le reste de la route se fit gaiement, &
 « le 3 de Juillet, nous abordâmes enfin à la terre
 « après laquelle nous avions tant soupiré. »

C'est à Balls'river que débarqua M. Egède, dit M. Crantz, qui continue ou répète l'histoire de ce zélé Missionnaire, d'après le journal que celui-ci donna lui-même de ses travaux ; journal qui contient l'espace de quinze ans, & qui fut imprimé en 1738.

Aussi-tôt que le vaisseau fut arrivé, l'équipage se bâtit une maison de pierre & de terre, revêtue de planches. Ce fut dans une isle qu'on appella l'isle de l'*Espérance*, du nom du vaisseau. La maison fut occupée dès le dernier jour du mois d'Août.

Les Groënlandais virent d'abord leurs nouveaux hôtes d'assez bon œil, quoiqu'avec une sorte d'inquiétude de ce qu'ils étaient venus avec des femmes & des enfans. L'étonnement fit place à la frayeur, quand ils comprirent en les voyant bâtir un logement, que ce n'était pas pour un trafic de quelques mois, mais pour s'établir dans ce pays ; & dès-lors ils ne voulurent plus recevoir ces

Groënländ.

étrangers dans les tentes ou les cabanes. Cependant on vint à bout par des présens & des prévenances, de rendre les sauvages moins inaccessibles, & ils se laisserent voir, non pas d'abord chez eux, mais dans une maison isolée qu'ils vuidèrent exprès, & où ils mirent un espion pour veiller toute la nuit. A la fin ils se familiariserent jusqu'à recevoir les visites des Européens, & à les leur rendre dans toutes les maisons.

M. Egède ne perdit pas une occasion d'apprendre leur langue, & dès qu'il fut que leur mot *Kina* signifiait *qu'est-ce*, il s'en servit pour leur demander le nom de tout ce qui frappait ses sens, & il écrivit tous ces mots à mesure qu'on les lui prononçait. S'étant apperçu qu'un Groënländais, qui s'appellait *Arok*, avait pris pour un Européen nommé *Aaron*, cette affection que la seule ressemblance des noms peut inspirer à des gens qui n'ont que ce rapport entr'eux, il engagea celui-ci à s'insinuer chez ce peuple, pour tâcher de savoir la langue & les particularités du pays. Quelque temps après, il affecta de le laisser parmi eux; & comme ils vinrent aussi-tôt lui faire entendre qu'il avait oublié un des siens, il feignit de ne pas les comprendre. Mais ils ne tarderent pas à revenir dire qu'*Aaron* était chez eux, & qu'il fallait le rappeler, parce que les Groënländais n'aimaient pas à demeurer avec un étranger.

On dissipa

On dissipa
sens, & il
l'hiver. Il n
courmentait
tantôt l'aut
portement d
fut battu ju
pris son fu
Sauvages tâ
remens, en
Ministre, q
semblant d'i
ron, & lorsq
un autre de
Cependant
te Pasteur, q
de conjurer l
dont la Natio
Les Devins v
pas, persuad
même un pu
bonne espèce
le mal. La cra
pour un perso
Nation. M.
onnaître aux
rêchait aux D
quelques table

Tome XI

On dissipa leur méfiance par de nouveaux pré-
sents, & ils consentirent à garder Aaron tout
l'hiver. Il n'y trouvait pas grand avantage; on le
tourmentait, on lui volait tantôt une chose &
tantôt l'autre; de sorte qu'un jour, dans un em-
portement de colere en étant venu aux mains, il
fut battu jusqu'au sang; cependant, après lui avoir
pris son fusil, de peur qu'il ne se vengeât, les
Savages tâcherent de l'appaîser par de bons trai-
temens, en le priant de ne pas se plaindre au
Ministre, qui pourrait les punir. M. Egède fit
semblant d'ignorer leur conduite à l'égard d'Aa-
ron, & lorsqu'il alla les voir, il leur laissa encore
un autre de ses gens.

Groënland.

Cependant les Groënlandais redoutaient si fort
ce Pasteur, qu'ils chargerent leurs *Angekoks*, de
le conjurer lui & son Peuple, comme un fléau
dont la Nation ne pouvait trop tôt être délivrée.
Ces Devins voyant aisément qu'ils n'y réussiraient
pas, persuaderent aux Sauvages, qu'il était lui-
même un puissant *Angekok*, mais de la bonne
bonne espèce, ou de ceux qui ne faisaient point
de mal. La crainte se changea donc en vénération
pour un personnage qu'on voyait si respecté de
la Nation. M. Egède, qui brûlait du desir de faire
connaître aux Groënlandais les mystères qu'il
apprenait aux Danois, mit sous les yeux Sauvages
quelques tableaux des principaux événemens de

Groënland. la Bible, dessinés ou peints par son fils aîné. Ces tableaux leur donnant occasion de lui faire des questions, il apprenait insensiblement leur langage, & les préparait en même-temps aux dogmes dont il voulait les instruire. A propos de la résurrection d'un mort, qu'on leur présenta parmi les images ou tableaux des miracles du Christ, les Groënlandais prièrent M. Egède, en qualité d'ambassadeur de son Dieu, de souffler sur leurs malades, afin de les guérir, comme faisaient les Angkokks. Le Pasteur Danois fut obligé, pour gagner le cœur de ce Peuple, de condescendre à ses demandes. Mais il ne se vante pas d'avoir exaucé tous leurs vœux, ni mérité leur confiance par des guérisons, en cela plus modeste que la plupart des Missionnaires.

Commer-
ce des Alle-
mands au
Groënland.

Le commerce ne fit pas, dans les commencemens, beaucoup plus de progrès que la religion. Les Groënlandais étaient pauvres, & le peu de superflu qui leur restait à la fin de l'hiver, ils le réservaient pour les Allemands accoutumés depuis bien des années à trafiquer avec ce Peuple. Ainsidès le printemps de 1722, les Danois virent avec peine une petite flotte de vaisseaux Allemands aborder au Groënland, & acheter en une demi-heure plus de marchandises, qu'ils n'en avaient eux-mêmes pu avoir dans tout l'hiver.

Déjà les provisions menaçaient de leur man-

quer; car
coup plu
l'étaient
peu de vi
naïssaienz
y étaient
rendait pr
la fin de
attaqués d
murer con
cause de
galiote de
qu'on ne
repartir av
Groënland.
perplexité,
rester seul
les voit péri
jusqu'au mo
condition q
fin de ce n
sant quelqu
six hommes.
que le peu
suffirait qu'à
qu'en cas de
sur quelques
en Europe. I

quer; car s'étant figuré la pêche & la chasse beaucoup plus abondantes au Groënland, qu'elles ne l'étaient réellement, ils avaient embarqué très-peu de viande & de poisson. Comme ils ne connaissaient pas le pays; que les rennes & les lièvres y étaient rares, & que la pêche aux filets ne leur rendait presque rien, la disette se fit sentir avant la fin de l'année, & plusieurs d'entr'eux furent attaqués du scorbut. Alors on commença de murmurer contre le Ministre qui était l'auteur ou la cause de ce malheureux voyage; & comme la galiote de munition était plus lente à revenir qu'on ne l'avait espéré, l'équipage résolut de repartir avec le vaisseau qui avait hiverné au Groënland. M. Egède était dans la plus grande perplexité, ne voulant ni quitter sa mission, ni rester seul avec sa femme & quatre enfans, pour les voir périr de misère. Il obtint qu'on attendrait jusqu'au mois de Juin le retour de la galiote, à condition que si elle n'était pas revenue avant la fin de ce mois, on se rembarquerait en lui laissant quelques provisions. Il avait même engagé six hommes à rester avec lui; mais quand ils virent que le peu de provisions qu'on leur offrait, ne suffirait qu'à peine pour six mois, ils lui dirent qu'en cas de disette, ou de besoin, ils passeraient sur quelques vaisseaux Allemands, pour retourner en Europe. Le Pasteur résolut donc de suivre le

missions chez les Sauvages; mais le seul que le Gouvernement, & le zèle religieux, aient négligé dans les Etats Catholiques. Groënland.

Il engagea de plus, par des careffes & des présens, deux petits orphelins abandonnés, à venir vivre avec lui. Cet exemple de bienfaisance, enhardit une famille de six personnes, à le prier de les recevoir dans sa maison. Mais il s'apperçut bien que ce n'était que faute de subsistance, & pour vivre à ses dépens. Car, dès que le printemps eut ouvert la mer aux Pêcheurs, tout ce monde qu'il avait logé & nourri durant l'hiver, prit congé du Pasteur, sans rien dire; & même les deux enfans qu'il croyait s'être attachés pour toujours, s'échapperent l'un après l'autre. Il avait d'abord obtenu d'eux, qu'ils renonceraient à cette vie errante, & qu'ils apprendraient à lire & à écrire; mais il se vit obligé de les laisser aller à la mer, ou voir les Sauvages, toutes les fois qu'il leur en prenait envie. Quant à leur instruction, les commencemens lui réussirent, tant qu'il eut un hameçon, ou quelque outil à leur donner pour chaque lettre qu'ils apprenaient à connaître: mais ils furent bientôt rebutés de ce travail, & lui dirent, qu'ils ne voyaient pas à quoi cela était bon de s'occuper toute une journée à regarder un papier, & crier A, B, C; que le Facteur & lui n'étaient que des paresseux, dont toute la vie se passait à

Groënland.

tenir les yeux sur un livre, & à gâter du papier avec une plume ; tandis que les Groënlandais allaient pêcher des veaux, & tuer des oiseaux ; exercice de gens braves & laborieux, qui trouvaient du profit dans leur amusement. Il voulut leur faire entendre l'utilité de savoir lire & écrire, pour apprendre les pensées d'un ami absent, & pour connaître la volonté de Dieu dans son livre ; mais, en convenant de ces avantages, ils trouvaient que l'art qui leur donnait à vivre, était plus important, & que quand on possédait bien cette science, on n'avait guères besoin d'autres connaissances.

L'année 1723, M. Egède alla deux fois à la baie d'Amaralik ou de Ball's river, pour y voir un monument des anciennes colonies des Norwégiens. Il trouva dans un beau vallon, les restes d'un édifice carré de pierre plate, environ de dix-huit pieds de long sur autant de largeur, & de douze pieds de hauteur avec la place d'une porte. Il crut que ce devait être la tour ou le clocher d'une Eglise ; d'autant plus qu'il aperçut non loin de-là, des ruines d'environ quatre-vingt-seize pieds de longueur & soixante-&-douze de large, mais qui n'étaient plus qu'à deux pieds au-dessus de terre ; d'ailleurs cet ouvrage ne ressemblait en rien à l'architecture ou maçonnerie des Groënlandais.

Dans la
de la com
premier ap
second éta
retourna l
vingt baril
qui valait e
lings. Le tr
ou sonder
cette occasi
qui fussent
à la découve
Pour s'assur
dans cette c
& s'embarq
fût déjà bie
par le détro
des terres c
quatre lieu
coup invest
poussait, il
débouché d
libre ; mais
dre qu'au li
c'était la me
terres, il d
tion des de
voulait se re

Dans la même année, il arriva trois vaisseaux Groënland. de la compagnie Danoise pour le Groënland. Le premier apportait des provisions à la colonie. Le second était destiné à la pêche de la baleine; il retourna l'année suivante à Berghen avec cent vingt barils d'huile de baleine, & une cargaison qui valait environ cinq cens quarante livres sterlings. Le troisieme vaisseau devait aller découvrir ou sonder les détroits. M. Egède reçut ordre, à cette occasion, de choisir des mariniers du pays qui fussent à toute épreuve, & de les envoyer à la découverte des côtes orientales du Groënland. Pour s'assurer de la fidélité qu'on devait apporter dans cette commission, il voulut la faire lui-même, & s'embarqua avec deux chaloupes, quoique l'été fût déjà bien avancé, dans l'espérance de s'ouvrir par le détroit de Frobisher le chemin le plus court des terres que l'on cherchait. Après s'être avancé quatre lieues dans le détroit, se voyant tout-à-coup investi des glaces que le vent du nord y poussait, il crut devoir attendre qu'elles eussent débouché dans la mer, pour lui laisser un passage libre; mais les Groënlandais lui ayant fait entendre qu'au lieu de venir de l'orient par le détroit, c'était la mer occidentale qui les poussait dans les terres, il désespéra de trouver une communication des deux mers à travers le Groënland. Il voulait se rendre à la côte orientale par le détroit

Groënland.

du Cap *Farewel*, lorsque les Groënlandais lui représentèrent que le chemin était long, le passage orageux, le courant très-fort, & sur-tout qu'il n'y avait rien de si cruel que les habitans de ces bords où il prétendait les mener. D'ailleurs il n'avait point fait de provisions pour l'hiver; il fut donc obligé de s'en retourner, & de refaire en dix-neuf jours un voyage de cent-vingt lieues, qu'il avait fait en quinze jours. Mais son temps ne fut pas perdu; car on lui fit remarquer en passant beaucoup d'Isles où les Norwégiens avaient laissé des traces & des monumens de leur séjour. Dans un endroit sur-tout appelé *Kakoktok*, entre le soixantième & le soixante-unième degré de latitude, il observa les ruines d'une Eglise, qui avait cinquante pieds de long sur vingt de largeur entre des murailles épaisses de six pieds, avec deux portes au Midi, & une plus grande à l'Ouest. On voyait une seule fenêtre au Nord, & quatre autres étaient ouvertes au Midi. Les murailles étaient assez bien travaillées pour l'architecture, mais sans aucune peinture ni sorte d'ornemens. Les murs du cimetière étaient encore sur pied. On voyait tout auprès, une grande maison & beaucoup de petites. M. Egède enleva un morceau des décombres de l'Eglise, dans l'espérance d'y trouver quelque antiquité des Norwégiens. Les Groënlandais ne voulaient pas d'abord y con-

sentir, de crainte qu'il n'y avait enseveli. Ils venaient troubler le Pasteur Dand, qui fut unquement le Pasteur Dand, bons, des ossements de terre.

Il arriva certains vaisseaux de la baie de Disko mouillé qu'en profit, parce que les Allemands de l'Amérique eurent xante-septième avait le moins de bois pour établir Groënland. Mais il retour avoir pu prendre retour il embarqua le Missionnaire & les matériaux qu'il trouva le second établi Berghen.

Si l'on voit M. Egède entreprendre, que Groënland ce corps de ce Missionnaire

sentir, de crainte que les ames des étrangers qu'on y avait ensevelis, ne se vengeassent sur ceux qui venaient troubler les cendres des morts. Mais ce fut uniquement le manque d'outils, qui fit que le Pasteur Danois ne put emporter que des charbons, des ossemens & des fragmens d'urnes de terre.

Groënland.

Il arriva cette même année au Groënland deux vaisseaux de la Norwège. L'un était allé jusqu'à la baie de Disko pour y trafiquer; mais n'avait mouillé qu'en deux endroits & sans beaucoup de profit, parce qu'il avait été devancé par les vaisseaux Allemands. L'autre devait sonder les côtes de l'Amérique entre le soixante-sixième & le soixante-septième degré, où le détroit de Davis avait le moins de largeur, & de-là revenir chargé de bois pour établir une seconde colonie au Groënland. Mais il retourna, dès le mois de Juillet, sans avoir pu prendre terre à cause des glaces. A son retour il embarqua vingt personnes, avec un Missionnaire & un enfant Groënlandais, & des matériaux qu'il transporta à Nepisène. Ce fut-là le second établissement de la compagnie de Berghen.

Tentative pour découvrir un passage dans l'Amérique Septentrionale.

Si l'on voit M. Egède à la tête de toutes les entreprises, que formait ou tentait dans le Groënland ce corps de Marchands, il faut observer que ce Missionnaire avait accepté la direction des

~~_____~~
Groënland.

affaires de la Compagnie, avant de partir de Berghen. Car il n'avait pu intéresser des Commerçans au bien de la Religion, qui était son unique motif, sans entrer dans leurs vues temporelles; soit que les Chrétiens du Nord aient en général moins de Profélytisme que ceux du Midi, soit que dans les pays Protestans, le Clergé n'ait ni autant d'accès, ni autant de crédit dans les Cours, qu'en ont eu jusqu'à présent les Missionnaires Catholiques du Portugal & de l'Espagne. Mais il faut avouer que si ceux-ci ont montré plus de désintéressement dans les premiers temps de leur vocation, ils ont bien profité du succès de leur zèle en Amérique, pour l'avancement de leur pouvoir dans le monde entier; au lieu que M. Egède n'avait si fort à cœur les progrès du commerce de sa nation au Groënland, que pour y mieux assurer ceux de sa Religion.

Aussi quand il eut apprivoisé les Groënlandais à l'appas du gain, il crut devoir, à l'exemple des Apôtres, les prendre dans ses filets, & les familiariser avec la prédication de l'Evangile. Ils l'écoutèrent d'abord patiemment; mais lorsqu'il y revenait trop souvent, & qu'il leur faisait perdre au chant des Hymnes le temps de la pêche, ils ne voulaient plus l'entendre: sur-tout dès qu'un Angekok se présentait avec ses enchantemens, on voyait déserrer l'auditoire du Missionnaire, & il

continuit
contrefaisa
maces. On
teur, parce
dans les ci
Dieu dont
pour devo
cette fin du
Groënlanda
au point qu
aire enten
uer leurs A
Cependant
menaces, o
l'abord à l
moquer de
du tambour
niement;
dans les affe
es divertiss
sorte de cur
il prit de l'a
Un Angelto
pour son fil
avoir repro
que son enf
mais que l
au ciel. Le

partir de
Commer-
it son uni-
es tempo-
d aient en
x du Midi,
Clergé n'ait
dit dans les
es Mission-
e l'Espagne,
montré plus
s temps de
u succès de
ncement de
au lieu que
progrès du
d, que pour
a.
Groënländais
exemple des
& les fami-
le. Ils l'écou-
qu'il y reve-
t perdre au
che, ils ne
s qu'un An-
temens, on
naire, & c.

continuait à prêcher, on s'en moquait, & l'on ~~continuoit~~
contrefaisait les gestes du Prédicateur par des gri- Groënländ.
maces. On allait même jusqu'à le traiter de men-
teur, parce que les Angekoks, qui avaient été
dans les cieux, n'y avaient point vu ce Fils de
Dieu dont il parlait, ni le firmament assez fragile
pour devoir écrouler & tomber en poudre, à
cette fin du monde, dont il les menaçait. Enfin les
Groënländais poussaient la raillerie & l'insolence
au point que les Danois furent obligés de leur
faire entendre qu'ils viendraient avec des fusils,
pour leurs Angekoks, pour leur imposer silence.
Cependant moitié par caresses & moitié par
menaces, on vint à bout d'engager les Sauvages
d'abord à laisser parler le Missionnaire, sans se
moquer de lui, ni l'interrompre avec le bruit
du tambour; ensuite à l'écouter quelquefois pa-
tiemment; puis à ne pas s'enfuir quand il allait
dans les assemblées, pourvu qu'il n'y troublât pas
les divertissemens; enfin à l'entendre avec une
sorte de curiosité & de satisfaction. Insensiblement
il prit de l'ascendant & de l'empire sur les esprits.
Un Angekok vint lui dire un jour de prier Dieu
pour son fils malade. Le Missionnaire, après lui
avoir reproché son métier d'imposteur, lui dit
que son enfant mourrait, car il était à l'agonie;
mais que si l'on voulait le laisser baptiser, il irait
au ciel. Le pere y consentit, l'enfant reçut le

—
Groënland.

baptême & mourut. La famille du mort, après les gémissemens ordinaires, vint dire au Pasteur que c'était à lui d'ensevelir le corps; & persuadée que l'ame était heureuse, elle demanda avec instance d'être baptisée. Mais le Missionnaire irrita ces pieux desirs, par un sage refus, disant que les adultes devaient se faire instruire de la religion avant d'y être initiés.

Parmi les dogmes dont M. Egède cherchait à prévenir les esprits en faveur du christianisme, celui de la résurrection des morts faisait le plus d'impression sur les Groënländais. Ils semblaient courir au-devant de la persuasion, qu'il pouvait y avoir un état où le corps ne serait plus sujet à la peine, ni aux maladies, & où les amis & les parens se retrouveraient pour ne plus se quitter. Mais, malgré la pente naturelle de l'esprit humain qui se livre plus à la crainte qu'à l'espérance, ils ne voulaient point entendre parler de peines éternelles. *S'il y avait tant de feu dans l'Enfer, disait un Groënländais, n'y a-t-il pas assez d'eau dans la mer pour l'éteindre? Ou bien, si c'est un lieu si chaud, nous y serons dédommagés du froid que nous éprouvons sur la terre. D'ailleurs les Angekoks, qui vont par-tout, auraient bien vu cet Enfer.* Quand M. Egède leur répondait que leurs Angekoks étaient des imposteurs, qui n'avaient rien vu de ce qu'ils leur débitaient; &

nous, lui répliquaient-ils, *avez-vous vu le Dieu dont* ~~vous nous parlez tant ?~~ Il est extrêmement difficile Groënland.
 (dit M. Crantz, après M. Egède lui-même) de
 détromper ce Peuple de ses préjugés, & d'em-
 pêcher qu'il ne fasse un mauvais usage de cha-
 que vérité qu'il entend : il ne veut pas croire,
 par exemple, que Dieu soit présent par-tout,
 ni tout-puissant, ni bon & bienfaisant, jusqu'à
 prendre plaisir à secourir ceux qui l'invoquent
 dans leurs peines & leurs besoins. Ils sem-
 blent plutôt disposés à lui attribuer la cause de
 leurs disgrâces. Car s'ils avaient du mauvais temps
 la pêche, & qu'elle ne fût point heureuse, ils
 en prenaient aux prières & aux sermons du Mis-
 sionnaire, disant que l'air était irrité de la folle
 confiance qu'ils avaient en cet étranger, au pré-
 judice de celle qu'ils devaient à leurs Angekoks.
 Que s'il voulait l'emporter sur ces Devins, dans
 l'esprit des Groënlandais, il n'avait qu'à leur pro-
 curer plus de poissons, d'oiseaux & de beaux
 ours. « Quand M. Egède leur disait de prier,
 leur réponse était : *nous prions, mais cela n'a-*
boutit à rien. S'il ajoutait qu'ils ne devaient de-
 mander à Dieu que les biens spirituels, & le
 bonheur d'une vie avenir, ils répliquaient : *nous*
ne la comprenons, ni ne la désirons, nous n'a-
von *besoin que de la santé du corps, & de veaux*
pour manger. »

Groënland.

Ces détails prouvent combien les Peuples sauvages sont difficiles à convertir. M. Egède se plaint très-fréquemment dans sa relation : il dit bien que s'il avait voulu loger & nourrir gratuitement des familles de Groënlandais, marier & doter des filles, ou faire des présens de noces il n'aurait pas manqué de gens à baptiser ; mais qu'il en avait été dissuadé par l'expérience qu'il avait faite, que le cœur de ces nouveaux convertis n'était point changé par le baptême, & qu'ils restaient dans l'endurcissement & l'insensibilité que leur sont naturels. Il avait envoyé deux enfans sauvages à Copenhague, afin qu'à leur retour ils pussent donner à leurs compatriotes une haute opinion du Danemarck, & par-là sans doute, prévenir les esprits en faveur de la Religion qu'on professait. En 1725, un de ces enfans, nommé *Poëh*, revint seul au Groënland, l'autre étant mort à Berghen. Il montra les présens qu'il avait reçus, & qu'on lui avait donnés vraisemblablement pour inspirer à plusieurs de ses compatriotes l'envie de faire le voyage du Danemarck. Il leur parla de la splendeur de ce Royaume ; de la magnificence de la Cour où il avait été présenté des beaux édifices de la Capitale, & sur-tout des Eglises. Ce Peuple ne se lassait point de lui faire des questions, & d'admirer ce qu'il disait au sujet de la puissance militaire du Roi, qu'ils croyaient

vêtre qu'un
autres hommes
marins. M.
que Dieu é
saint, &
ils écoutaie
pourtant q
concurrent
effrayante
gnoient sa
jesté Royal
faible imag
Cependant
& les prése
enchanté de
la vie sauva
tionales du
Colonie Da
Groënlandai
part de cette
qui s'était d
aux mœurs
Tels étaien
contrait dan
ployait à p
Après avoir
de leur lang
veaux frais,

n'être qu'un Seigneur un peu plus riche que les autres hommes, parce qu'il prenait plus de veaux marins. M. Egède saisit cette occasion, pour leur dire que Dieu était le Roi de ces Rois, puisqu'ils lui obéissaient, & que, pour savoir & faire sa volonté, ils écoutaient la voix des Pasteurs qui n'étaient pourtant que leurs sujets. Alors les Sauvages conçurent une idée de Dieu très-grande, mais effrayante, par l'appareil des armes qu'ils joignoient sans cesse à la représentation de la Majesté Royale, qu'on leur peignait comme une faible image de la Toute puissance Divine.

Cependant, malgré cet éclat, & les caresses & les présens de la Cour, *Poëh* n'était pas si fort enchanté de l'Europe, qu'il ne voulut reprendre la vie sauvage, & se retirer vers les côtes méridionales du Groënland, avec une femme de la Colonie Danoise. Enfin on lui fit épouser une Groënlandaise, après bien des difficultés de la part de cette fille, pour se marier avec un homme qui s'était dégradé par un genre de vie étranger aux mœurs de son pays.

Tels étaient les obstacles que M. Egède rencontrait dans sa mission, & les moyens qu'il employait à planter la foi chez les Groënlandais: Après avoir pris beaucoup de peine à s'instruire de leur langue, il était obligé de chercher à nouveaux frais, le sens des phrases qu'il croyait mal-

Groënland.

Groënland. à-propos avoir bien entendu une semaine auparavant. Heureusement ses enfans suppléerent à son défaut, & ils apprirent si bien le langage & la prononciation du pays, qu'ils l'aiderent à commencer une Grammaire Groënlandaise, & à traduire quelques Evangiles du Dimanche, avec des questions & des explications.

L'année 1725 apporta de bonnes nouvelles à la Colonie : deux vaisseaux venus de Bergen, répandirent la joie, en apprenant que la *cotisation* avait déjà produit une somme de dix mille livres sterlings pour les nouveaux établissemens du Groënland. Mais ce plaisir fut troublé bientôt après, quand on vit revenir, au mois de Juin, un de ces vaisseaux avec tous les Colons de Népisène, qu'il avait été obligé de prendre sur son bord, parce qu'ils n'avaient pas assez de vivres pour attendre, une année entière, le retour d'un autre vaisseau d'approvisionnement. Ils avaient donc abandonné des maisons bâties avec beaucoup de peine : & l'on apprit peu de temps après qu'elles avaient été brûlées par des Navigateurs étrangers.

Ce ne fut pas là l'unique disgrâce; un Angekok craignant, sans doute, que la Mission ne fit tort à son ministère, voulut employer la magie pour se défaire du Facteur de la Colonie & de sa troupe. Le Danois fut assez imprudent pour frapper l'Angekok

gekoko au visage, pendant qu'il étoit occupé à charger son fusil; heureusement le Danois ne s'aperçut point de son erreur, & empêchèrent le Devin de continuer son incantation. Un Prêtre du Démon; mais jusqu'au moment que le Danois fut parti, l'Angekok ne fut pas en état de que les habitans des côtes ne fussent obligés de d'affaiblir le Commis qui avoit d'ordinaire fait le commerce de la Colonie. Le Facteur lui-même, associé avec la plupart de ses Etablissemens, c'est le temps de tomber un peu de monde qui l'environnera, nous le tue. Ce complot fut rapporté par un enfant Groënlandais, qui étoit allé voir le Pasteur, y étoit revenu, & s'échappé, s'il étoit rattrapé. Le Facteur garda en attendant le Facteur, & le Facteur marcha aux conjurés, & les conjurés: mais content de l'avenir, il lui fit grâce, & les Groënlandais.

Cette alarme fut suivie de la Colonie dans la plus grande confusion, & étoit au commencement de

Angekok au visage, pendant qu'il faisait ses enchantemens. Le Sauvage courut à son arc, le Danois à son fusil : heureusement les Groënlandais effrayés empêchèrent le Devin de tirer sa fleche. C'était un Prêtre du Démon ; il cacha son ressentiment, mais jusqu'au moment de la vengeance. Peu de temps après, l'Angekok dit à ses Groënlandais, que les habitans des côtes du Sud avaient comploté d'assassiner le Commis du Facteur, lorsqu'il viendrait faire le commerce dans leur contrée : le Facteur lui-même, ajouta-t-il, est au Nord avec la plupart de ses Européens, pour son trafic : c'est le temps de tomber sur le Ministre & le peu de monde qui l'environne ; quand le Facteur reviendra, nous le tuons, & nous partagerons entre nous toutes les marchandises de la Colonie. Ce complot fut rapporté à M. Egède, par un enfant Groënlandais, qui, après s'être enfui de chez le Pasteur, y était revenu dans la crainte d'être châtié, s'il était rattrapé. Le Missionnaire fit bonne garde en attendant le Facteur ; à son arrivée, il marcha aux conjurés, & fait saisir l'auteur de la conspiration : mais content de l'avoir intimidé pour l'avenir, il lui fit grace, à la sollicitation de tous les Groënlandais.

Cette alarme fut suivie d'un danger qui jetta la Colonie dans la plus grande consternation. On était au commencement de Juin 1726, lorsqu'une

Groënland. montagne de glace, poussée par les courans vers la côte, fit périr un vaisseau, à la vue de la Colonie. On ne douta point que ce ne fût celui qu'on attendait de la Norwège, pour les provisions de l'année. M. Egède, pour remédier à la disette dont on se voyait menacé, résolu d'aller avec deux chaloupes vers les baies du Sud, où se rendaient les Pêcheurs de baleine Allemands, & d'acheter de cette Nation les vivres qui manquaient à la Colonie Danoise. Il avait cent lieues à faire, & comme il craignait d'arriver trop tard, il alla jour & nuit, & dans cinq jours il arriva. Mais on ne voulut lui céder que peu de provisions, parce que les vaisseaux, avant de retourner en Allemagne, devaient aller sur la côte d'Amérique, à la pêche de la baleine. Cependant il obtint qu'un de ces navires recevrait sur son bord le Facteur & neuf hommes, pour décharger d'autant la Colonie. Celui qui le montait, promit qu'à son retour de la pêche, il passerait à la Colonie pour y prendre des marchandises. En l'attendant le Missionnaire y ménagea les vivres avec la plus grande économie. Car il n'avait pour nourrir vingt-une personnes durant un an, que trois barils de pois, autant de grüau d'avoine, onze sacs de drêche, & dix-sept cens biscuits de bord, y compris ce qu'il avait acheté des Allemands. On ne pouvait chasser faute de poudre & de plomb, & la pêche ne

DE
réussissait point
des Groënlandais
ceti, au défaut d'
besoin, & plus
de leurs provisi
la ration d'un h
détresse redoub
vinrent faire d'
vu périr un vai
les gens de l'équi
après avoir répé
lionnaire, comm
des canots à leu
par les flots. Ce
plus, que le vai
des côtes de l'An
attendre. Pour
leur & ses gens q
seuls dans un ca
ait-ce pas, d'
vaient rencontré
leur de Norwège
ils l'avaient laissé
arrêté par les gla
après il entra dan
& son troupeau d
haine; mais non
en même-temps

réussissait point. On tenta d'avoir du veau marin ~~de~~ des Groënländais, pour le manger avec du *sperma-* Groënländ.
cti, au défaut de beurre. Mais plus on était dans le besoin, & plus ils se montraient difficiles à vendre de leurs provisions. On fut donc réduit à partager la ration d'un homme, entre huit personnes. La détresse redoubla, au récit que les Groënländais vinrent faire d'un naufrage où ils disaient avoir vu périr un vaisseau sous les glaces; ajoutant que les gens de l'équipage dans l'eau jusqu'aux genoux, après avoir répété, à grand cris, le nom du Missionnaire, comme pour lui demander d'envoyer des canots à leur secours, avaient été emportés par les floes. Cette nouvelle inquiétait d'autant plus, que le vaisseau Allemand ne revenait point des côtes de l'Amérique, au temps où l'on devait l'attendre. Pour surcroît d'alarme, on vit le Facteur & ses gens qui s'y étaient embarqués, arriver seuls dans un canot. Mais quelle consolation ne prit-ce pas, d'apprendre d'eux-mêmes qu'ils avaient rencontré sur leur route l'approvisionnement de Norwège, & qu'ayant passé sur ce navire, ils l'avaient laissé à vingt lieues de la Colonie, arrêté par les glaces! Heureusement quatre jours après il entra dans le Port, & délivra M. Egède & son troupeau des extrémités d'une famine prochaine; mais non pas de toute crainte. On apprit en même-temps que l'autre vaisseau d'approvi-

Groënland. sionnement , parti dès le printemps, avait fait naufrage; & celui qui venait d'arriver, ne pouvant se remettre en mer au mois d'Août à cause des glaces, devait passer l'hiver à la Colonie, ce qui ne manquerait pas de décourager la Compagnie de Berghen.

En effet, les deux vaisseaux, qui vinrent en 1727, apporterent pour nouvelle, que cette société s'était entièrement dissoute, & ne voulait plus courir les risques d'un commerce qui n'apportait aucun profit; quoique le Roi, par zèle pour les Missions, le soutint toujours sous main, & même se fût engagé, pour ainsi dire, à s'en charger seul, malgré le peu de succès de ses commencemens. M. Egède, de son côté, ne voulant point abandonner ses projets de conversion, travaillait de toutes ses forces à seconder les bonnes intentions du Monarque, en cherchant les moyens de suppléer à la stérilité de ce commerce ingrat. Il nous dit lui-même, que dans cette vue, il avait fait divers essais de Chymie, mais qui ne lui réussirent pas. Le Chymiste & le Missionnaire cherchaient des choses trop opposées pour les rencontrer sur la même route. M. Egède abandonna donc au temps & aux hommes les intérêts de la terre, & se contenta de poursuivre une entreprise dont le succès ne devait appartenir qu'au Ciel; c'était la conversion des Groënlandais. Il y travailla

cinq ans en la contance
rage des am
persévérance
Enfin l'arr
récompense
arriver cinq v
armé en gue
canon & des
une nouvelle
Gouverneur
protéger le c
des Groënland
écumeurs qui
daleine. On en
mer, peupler
de gens mariés
charpentiers, a
es uns volonta
On avait même
ur les montag
connues, ou des
avait ordre de
ur la Côte O
Mais tous ce
ar une contag
Colons; comm
es fortes de tr

cinq ans entiers, avec ce peu de fruit qui rend la constance plus méritoire, & qui, laissant le courage des ames faibles, réserve toute la gloire à la persévérance des hommes intrépides.

Enfin l'année 1728 dut lui promettre quelque récompense de ses travaux passés. Le Groënland vit arriver cinq vaisseaux du Danemarck, dont l'un était armé en guerre. Ils portaient des matériaux, du canon & des munitions pour établir un Fort dans une nouvelle Colonie, avec une garnison sous un Gouverneur & un Commandant, qui devaient protéger le commerce des Danois, & défendre les Groënlandais, contre les incursions de certains écumeurs qui leur volaient l'huile & les côtes de baleine. On envoyait de Copenhague, pour former, peupler & cultiver la Colonie, beaucoup de gens mariés, hommes & femmes, des maçons; des charpentiers, artisans & ouvriers de toute espèce, des uns volontaires, & les autres tirés des prisons. On avait même embarqué des chevaux pour aller sur les montagnes, à la découverte des terres inconnues, ou des pays perdus. Enfin l'un des vaisseaux avait ordre de prendre terre, s'il était possible, sur la Côte Orientale.

Mais tous ces préparatifs furent à moitié ruinés par une contagion qui se mit parmi ces nouveaux Colons; comme il arrive presque toujours dans les sortes de transplantations. M. Egède attribue

Groënland.

1728.

Expédition
du Dane-
marck au
Groënland.

Groënland.

cette épidémie qu'il croyait différente du scorbut; au nouveau genre de vie que menaient ces gens expatriés, & au manque d'exercice; car il observa que les Matelots & les premiers Colons qui travaillaient toujours, n'en furent guères infectés. Cependant les artisans & les gens les plus utiles en moururent; de même tous les chevaux périrent, faute des soins & de la nourriture qui conviennent à leur espèce. Ce n'est pas qu'ils eussent été d'aucune utilité pour voyager sur les montagnes comme ils y étaient destinés; mais on en aurait tiré de grands services pour la culture des terres. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est que tous ces gens, la plupart de mauvaise vie, dès qu'ils virent que le Groënland n'était pas une terre de promesse, & qu'ils n'y trouveraient point les délices ou la fortune dont on avait peut-être flatté leur espérance, firent éclater les plaintes & les murmures. Le mécontentement produisit parmi les soldats une rébellion si violente, que la vie des Officiers fut en danger, mais sur-tout celle des Missionnaires, sur lesquels cette troupe de mutins rejetait la faute de leur exportation & de la misère où ils se voyaient réduits. Chacun fut obligé de se tenir sur ses gardes, & M. Egède lui-même, qui aurait pu, dit-il, dormir en sûreté parmi les Sauvages, était forcé d'avoir des armes auprès de son lit, pour se défendre des Chrétiens de son pays.

La perte contagion les Groënlandais populace de vaient que vage, ou grande faute pris les me la funeste espèce de pas que l'Étion que le jamais d'oc tion sensible le mélange avoir voulu tables.

Cette mort jusqu'au printemps lades alla viv sauverent qui commen Cependant d aborder tant ces gens arm attribuaît la colere des vit survivre

La perte de ces séditieux, moissonnés par la contagion, fut donc un gain pour les Danois & les Groënlandais, qui se virent ainsi délivrés d'une populace dont les mœurs & le caractère ne pouvaient que troubler toute espèce de société, sauvage, ou policée. Mais ce ne fut pas moins une grande faute du Gouvernement d'avoir si mal pris ses mesures, & sacrifiés tant de victimes à la funeste ambition d'avoir des Colonies; espèce de manie politique, dont il ne paraît pas que l'Europe soit guérie par la dépopulation que le changement de climat ne manque jamais d'occasionner, sans parler de l'altération sensible que produit, dans l'espèce humaine, le mélange de races que la Nature semblait avoir voulu séparer par des barrières insurmontables.

Cette mortalité des Danois au Groënland, dura jusqu'au printemps de 1729, où le reste des malades alla vivre avec les habitans du pays, qui en sauvèrent quelques-uns par l'usage du cochléaria qui commençait à reverdir à travers la neige. Cependant ce peuple ne voyait pas avec plaisir aborder tant d'étrangers sur ses Côtes, & sur-tout ces gens armés lui faisaient ombrage. Quoiqu'on attribuât la contagion qui les avait dévorés, à la colere des esprits aériens du climat; quand on vit survivre encore de ces hôtes dangereux, en-

Groënland. tr'autres le Missionnaire, qu'on regardait comme le Maître & l'Angelok des Européens, les Groënländais s'éloignèrent insensiblement vers le Nord jusqu'à la Baie de Disko. Ce fut-là le premier fruit des Forteresses & de l'envoi des troupes, qui ne hâterent pas le succès des Missions ni du commerce.

M. Egède s'apercevant qu'il ne gagnait rien sur l'esprit des adultes, & que l'instruction, à la suite des présens, n'en faisait tout au plus que des hypocrites, assez grossiers pour ne pas en imposer par un Christianisme dont ils ne savaient pas même porter le masque, ce Missionnaire eut une conférence avec deux de ses Collègues nouvellement arrivés, & leur proposa s'il ne serait pas convenable de baptiser les enfans, avec les précautions les plus propres à les attacher à la Religion, dont on leur ouvrirait la porte par le Baptême. Son plan fut envoyé au Collège des Missions établi à Copenhague. Cette Société l'approuva, à des conditions que le Pasteur du Groënland avait déjà prévues : elles portaient qu'on donnerait le Baptême aux enfans du consentement des parens, pourvu que ceux-ci ne regardassent pas ce remède de l'ame comme un préservatif contre la mort ; qu'on s'assurât que les baptisés se feraient instruire à l'âge convenable ; & qu'on n'engageât personne au Baptême par des

D
 moyens de
 de la force.
 ne pensaient
 tous les Dan
 les premiers
 en convertir
 qu'on ne pouv
 L'esprit de to
 dans le cœur
 cruel de la
 devoir enchaî
 leur grace vi
 M. Egède
 conformes, aux
 dès le mois de
 dont les pare
 eux-mêmes ; &
 tructions quil
 de Frédéric-C
 & les habitant
 Mais le Ci
 maîtrisait les
 réussissait poin
 rien des Groën
 dises pour les
 de l'Allemagne
 n'arrivaient à
 l'été, & ne po

moyens de séduction, encore moins par les voies de la force. La Cour & le Clergé du Danemarck ne pensaient pas comme ce Roi qui fit baptiser tous les Danois sous peine de mort, ni comme les premiers Conquérens du Mexique, qui pour en convertir les habitans, allumerent des bûchers qu'on ne pouvait éteindre qu'avec l'eau du Baptême. L'esprit de tolérance Chrétienne n'a pu être étouffé dans le cœur des Pasteurs Luthériens par le dogme cruel de la prédestination : ils ne croient pas devoir enchaîner au joug de la Religion ceux que leur grace victorieuse n'y a point appelés.

M. Egède en conséquence de ces principes, conformes aux décisions des Pasteurs ses Collègues, dès le mois de Février 1729, baptisa seize enfans dont les parens demandoient cette faveur pour eux-mêmes ; & il y prépara les adultes par des instructions qu'il chargea *Poök*, baptisé sous le nom de *Frédéric-Christian*, de répandre dans les isles & les habitations du Groënland.

Mais le Ciel ne forçait point la Nature qui maîtrisait les hommes. La pêche de la baleine ne réussissait point aux Danois ; ils ne tiraient presque rien des Groënlandais qui cachaient leurs marchandises pour les vendre plus cher à d'autres Nations de l'Allemagne. Les vaisseaux d'approvisionnement n'arrivaient à la Colonie que bien avant dans l'été, & ne pouvaient retourner à Berghen qu'a-

Groënland.

Groënland.

près l'hiver suivant ; de sorte que chaque voyage était d'un an , & le même vaisseau ne reparaisait à la Colonie que tous les deux ans. Rien n'y prospérait , quand Frédéric IV mourut , & tout fut détruit. Christian VI , son successeur , ne voyant point rentrer dans l'épargne le remboursement des avances considérables qu'avait déjà coûtées l'établissement du Groënland , & sachant que le Christianisme depuis près de dix ans , n'y avait pas fait plus de progrès que le commerce , envoya des ordres , en 1731 , d'abandonner ces Colonies , & de ramener les Colons. On laissait le choix à M. Egède de s'en revenir avec eux , ou de rester dans le pays avec ceux qui ne voudraient pas le quitter ; & , dans ce cas , il pouvait prendre des vivres & des provisions pour un an , mais être bien assuré de ne plus recevoir aucune sorte de secours du Danemarck.

On juge aisément qu'il ne trouva pas beaucoup de monde qui ne préférât de partir. Les soldats qu'on offrait de lui laisser ne lui pouvaient être qu'à charge , & les matelots ne se souciaient point de rester avec eux. Quel chagrin pour cet homme si zélé de quitter , après tant de peines & de travaux , un établissement qu'il avait , pour ainsi dire , créé , & d'abandonner , sans instruction & sans religion , environ cent cinquante enfans baptisés de sa main ! Mais heureusement le vaisseau qui devait

D
transporter
pour embar
gage. Conve
la proie des
gers, M. Eg
tances, qu'o
provisions p
seul de la m
partirent av
soldats, la p
qui vouluren

Au milieu
la colonie d
seconde fois
qu'ils en avai
effets. Après
gion, avec q
en naissant, d
sans semblaie
siècles du Ch
plus difficile
qui n'en ont
qui font une
gieux. Aussi
surmontables
conversion de
tifier leurs en
au fond de l

transporter les deux Colonies se trouva trop petit pour embarquer tous les Colons avec leur bagage. Comme les maisons & les effets allaient être la proie des nationaux ou des navigateurs étrangers, M. Egède obtint par grace, à force d'instances, qu'on lui laissât dix mariniers, avec des provisions pour les nourrir durant un an. Il resta seul de la mission, & ses deux autres Collègues partirent avec le Gouverneur, les Officiers, les soldats, la plupart des colons, & six Groënlandais qui voulurent les suivre.

Au milieu de ce cruel abandon, il apprit que la colonie de Népisène avait été démolie une seconde fois par les Navigateurs étrangers, & qu'ils en avaient brûlé tous les matériaux & les effets. Après avoir tout entrepris pour la Religion, avec quelle douleur la vit-il ainsi perdue en naissant, dans un pays où la pauvreté des habitans semblait annoncer les mœurs des premiers siècles du Christianisme ! Mais il est peut-être plus difficile de faire adopter un culte à ceux qui n'en ont point, que d'en voir changer ceux qui sont une fois imbus de quelques dogmes religieux. Aussi M. Egède, d'égouté des obstacles insurmontables dont le concours s'opposait à la conversion des Groënlandais, discontinua de baptiser leurs enfans, dans la crainte de laisser périr au fond de leurs ames les germes de la grace.

Groënland.

D'ailleurs il s'aperçut bientôt du discrédit où le départ des Danois avait fait tomber sa Mission dans l'esprit des habitans. Ceux-ci ne comprenaient pas comment un Monarque aussi riche qu'on leur avait représenté le Roi de Danemarck avait pu laisser manquer ses sujets de subsistances dans un pays éloigné. Ainsi, malgré tout ce qu'on pouvait répondre à leurs objections, ils n'avaient plus de foi au Missionnaire, & quand il venait chez eux, ils cachaient leurs enfans pour les dérober à ses instructions, dont ils ne faisaient aucun cas. M. Egède, excédé par le travail, le chagrin & les amertumes qu'il avait essuyés, en contracta un mal de poitrine qui l'empêchait de voyager. Il fut donc obligé de laisser à son fils le soin de la Mission ou de l'instruction.

Quoiqu'on n'eût promis aucune assistance à la Colonie, cependant le Roi, touché des représentations du Missionnaire, envoya quelque secours encore l'année suivante; mais toujours avec l'assurance que ce serait le dernier. Heureusement la pêche & le commerce de la baleine avaient été moins infructueux cette année que les autres. Le produit aurait même abondamment défrayé des avances, si l'on n'avait pas perdu par un gros temps deux des plus grands bateaux au moment où le trafic était dans toute son activité; ce qui fit qu'au lieu de porter les marchandises aux ren-

I
dez-vous

de les ven

Après a

& l'espéra

& sentit re

Mai 1733

nouvelle q

que jamais

du Groënl

gner pour

don gratu

année.

M. Egède

de trois au

bres de la

instituée pa

interrompr

& des Miss

s'attacher un

grès de la

Moraves. M

pas proprem

faut abando

zèle dans la

des Mission

autres Voyag

santes qui pe

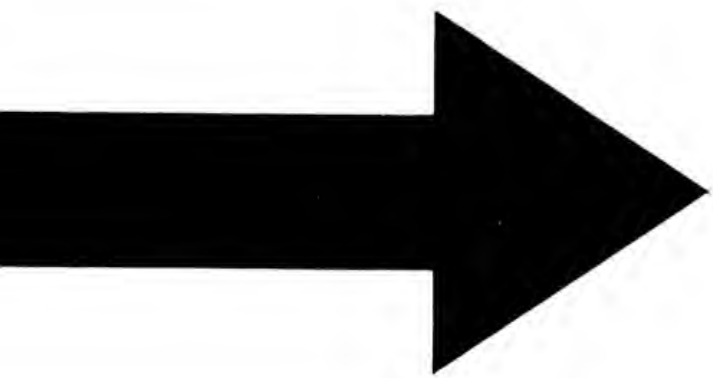
sance du Gro

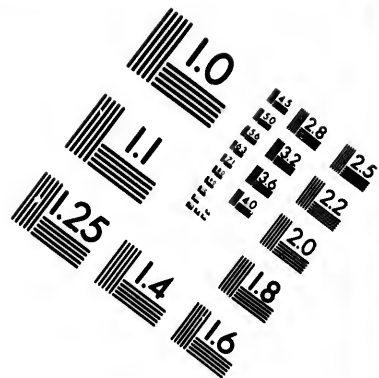
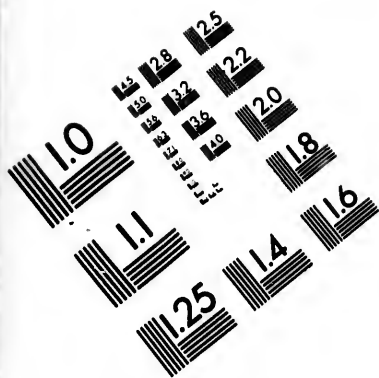
dez-vous ordinaires de la Colonie, on fut obligé Groënland.
de les vendre aux vaisseaux étrangers.

Après avoir été balotté deux ans entre la crainte & l'espérance, M. Egède reprit enfin courage, & sentit revivre sa joie en voyant arriver, le 20 Mai 1733, un vaisseau Danemarck, avec la nouvelle qu'on allait suivre avec plus de constance que jamais l'objet du Commerce & des Missions du Groënland, & que le Roi voulait bien assigner pour le maintien de cet établissement un don gratuit de quatre cens livres sterlings chaque année.

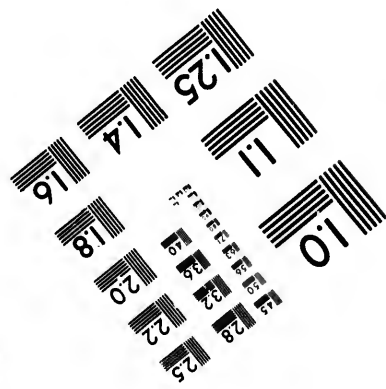
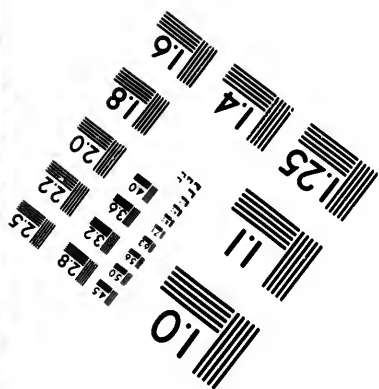
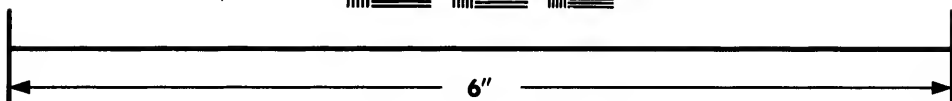
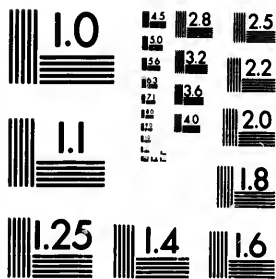
M. Egède reçut par ce même navire un renfort de trois autres Missionnaires. C'étoient des Membres de la Congrégation des *Freres Moraves*, instituée par le Comte de Zinzendorf. M. Crantz interrompt à cette époque l'histoire du commerce & des Missions des Danois au Groënland pour s'attacher uniquement à l'établissement & aux progrès de la Mission des *Herrenhuthers* ou *Freres Moraves*. Mais, comme l'histoire des Voyages n'est pas proprement celle des Missions étrangères, il faut abandonner M. Crantz au penchant de son zèle dans la description des travaux apostoliques des Missionnaires pour recueillir dans tous les autres Voyageurs les particularités les plus intéressantes qui peuvent manquer à la parfaite connoissance du Groënland.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10

Groënland.

Avant d'aller plus loin, le Lecteur doit reprendre ici la suite des tentatives qui ont été faites pour la découverte de la côte orientale de ce pays & de tous les anciens monumens des colonies Norvégiennes. C'est encore M. Egède qui va les rapporter en peu de mots.

Le détroit de Forbisher ne conduisant point à la partie orientale du Groënland, ou du moins ce passage, s'il est en effet le plus court chemin de l'Ouest à l'Est de ce pays, étant impraticable, on voulut, en 1723, doubler le cap de Farewell pour aller du Couchant à l'Orient. Mais on s'y prit trop tard, & la violence des vents que ramène l'hiver m'obligea, dit le Pasteur, de retourner sur mes pas à la fin de Septembre.

Tentatives faites depuis 1723, pour reconnaître la Côte Orientale du Groënland.

En 1724, les Directeurs de la compagnie de Berghen firent partir par ordre du Roi de Danemarck un vaisseau tout exprès pour reconnaître la côte orientale. Il prit l'ancienne route du Groënland par l'Islande. Mais les glaces, qui flottaient entre ces deux terres, empêcherent d'aborder au terme du voyage, & l'on s'en retourna sans avoir rien exécuté.

En 1728, parmi les dépenses extraordinaires que le Roi fit pour la colonie du Groënland, les chevaux qu'il y envoya devaient servir à pénétrer par terre à la côte orientale; mais rien n'étoit plus mal concerté que ce projet, parce que le

Groënland
hauteur in
de glaces,
pied sûr.

En 1723,
qui avait p
de tenter
Groënland
glaces & le
l'exécution

Le moye
ver à ces b
sans aucun
hok. Ce pro
landais, qui
loin du côté
débordent d
côte jusqu'à
passage aux v
border aux
des colonies
entre ces gla
tures, où les
teret: car les
golphes ver
quelque dista
vont & vien
ou grands ba

Groënland est un pays hérissé de rochers d'une hauteur insurmontable, & couvert de neiges & de glaces, où les chevaux ne pourraient avoir le pied sûr. Groënland.

En 1729, *M. Richard*, Lieutenant du vaisseau qui avait passé l'hiver à la Colonie, reçut ordre de tenter à son retour d'aborder à la côte du Groënland qui fait face à l'Islande. Mais les glaces & les dangers lui rendirent impraticable l'exécution de ces ordres.

Le moyen ou le chemin le plus sûr pour arriver à ces bords si désirés & si souvent recherchés sans aucun succès, ce seroit de côtoyer le *Staten-hok*. Ce projet s'accorde avec les récits des Groënländais, qui par cette voie se sont avancés assez loin du côté de l'Orient. Quoique les glaces qui débordent du Spitzberg gagnent le long de cette côte jusqu'à doubler le *Staten-hok*, & ferment le passage aux vaisseaux de façon à les empêcher d'aborder aux endroits où étoit la principale partie des colonies Norwégiennes; on trouve cependant entre ces glaces flottantes & la côte, des ouvertures, où les barques pourraient naviger en sûreté: car les courans repoussent les glaces loin des golphes vers le Sud-Ouest, & les tiennent à quelque distance des terres, où les Groënländais vont & viennent sans crainte avec leurs *Umiaks* ou grands bateaux.

Groënland.

Les Hollandais qui navigent au Groënland m'ont raconté, poursuit M. Egède, comme une vérité constante & reconnue que leurs vaisseaux ont quelquefois trouvé cette côte orientale entièrement libre & dégarnie de glaces jusques sous le soixante-deuxième degré ; qu'ils y ont mouillé dans les bayes avancées, & fait un commerce considérable avec les sauvages.

Je m'en rapporterais à leur relation d'autant plus volontiers que moi-même, en 1736, à mon retour du Groënland en Danemark, après avoir doublé le *Staten-hok* & le cap *Farewel*, je ne vis pas la moindre glace, quoique je fusse fort près des terres. Mais comme je crois que c'est un hasard auquel on ne peut se fier, il est plus sage & moins dangereux de tenter cet abord avec des bateaux que sur des vaisseaux. Il faudrait donc établir une loge ou un comptoir sur la côte occidentale, & le soixantième & le soixante-unième degré, & s'il se pouvoit en bâtir un autre à la même hauteur sur la côte orientale, pour diminuer le danger avec la longueur du trajet.

Si l'on en croit les relations des plus anciens Auteurs qui parlent du Groënland, il ne devait y avoir que douze milles (mesure de Norwège) de terres inhabitées entre la colonie de l'Orient & celle de l'Occident, ou tout au plus, selon d'autres, un voyage de six jours par bateau. Mais, pour s'assurer

s'assurer
l'aisée en
land, il n
tir un co
& séparé
correspon
l'aura dé
voisins p
au cas qu
tous les a

s'assurer de la communication que la Nature a laissée entre ces deux côtes. opposées du Groënland. Groënland. il n'y a pas de plus court moyen que de bâtir un comptoir à la pointe méridionale qui lie & sépare ces terres, & de multiplier ces postes de correspondance sur la côte orientale quand on l'aura découverte ; en sorte qu'ils soient assez voisins pour se prêter une mutuelle assistance, au cas que les vaisseaux ne puissent pas aborder, tous les ans, à l'Est du Groënland.




 CHAPITRE VI.

*Etabliffemens du Groënland , depuis
l'année 1733 , jufqu'à l'an 1740.*

Groënland.

SI L'AVIDITÉ des hommes a pénétré dans les entrailles de la terre pour y chercher des trésors, il faut avouer qu'on doit en grande partie au zèle de la Religion, sinon la connoissance, au moins la découverte de la surface du globe. Le Profélytisme s'est avancé dans les climats qui sembloient inaccessibles à l'avarice. L'or avait attiré les vaisseaux des Rois & des Marchands dans toutes les régions du nouveau monde, où le soleil fait germer les métaux précieux & les diamants sous ses pas: le Christianisme a conduit les Européens dans les forêts du Canada. Le commerce des Anglois s'est étendu le long des côtes de la mer, qui baigne l'Amérique septentrionale. Mais ce sont des Missionnaires Catholiques qui ont parcouru les deux bords du fleuve Saint-Laurent, presque jusqu'à sa source, & visité les lacs & les pays, plutôt infestés qu'habités par des Sauvages intraitables: ce sont des Missionnaires Jésuites qui ont découvert la Californie, & défriché le Para-

guai : en
retrouver
remplacer
nouvelles
Ceux qu'o
cette insti
états, la pl
réunirent
gieuse, sou
dorli. Ce S
tasme fit un
voque, écha
la Bible, &
son esprit,
722, une n
Lusace. Con
garde du Se
es premiers
onné le non
aves. Ces p
du zèle de la
ant, pour pa
'enseigner q
efus, sembla
les dans les
ette sourden
e cache ses
ette compag

guai : enfin des Missionnaires Luthériens ont fait
 retrouver les traces effacées du Groënland ; ils
 remplacent d'anciennes Colonies perdues par de
 nouvelles, qui seront plus utiles & plus durables.
 Ceux qu'on y voit établis aujourd'hui, sont de
 cette institution singulière d'hommes de tous les
 états, la plupart laïques & gens sans lettres, qui se
 réunirent en une espèce de congrégation reli-
 gieuse, sous la direction du Comte de Zinzen-
 dorf. Ce Seigneur Allemand, à qui son enthou-
 siasme fit une réputation fort étendue, mais équi-
 voqué, échauffé dans sa jeunesse par la lecture de
 la Bible, & sur-tout des Prophètes ; communiqua
 son esprit, eut des Profélytes, & leur bâtit, en
 1722, une maison à Bertholdsdorf, dans la haute
 Lusace. Comme ce lieu s'appellait *Hernhut* (la
 garde du Seigneur) & que ceux qui s'y retirèrent
 les premiers venaient de la Moravie, on leur a
 donné le nom d'*Herrenhutters* ou de *Freres Mo-*
raues. Ces pieux ignorans ont toujours brûlé
 du zèle de la conversion des Idolâtres, se conten-
 tant, pour parler leur langage, de ne savoir & de
 enseigner que Jesus. Cette nouvelle Société de
 esus, semblable à la première, envoie ses Disci-
 ples dans les parties du monde les moins connues,
 ette sourdement ses racines dans les Colonies,
 & cache ses fondemens sous des terres incultes.
 Cette compagnie se glorifiant d'ailleurs de l'igno-

 Groënland.

 Missions
 des *Hermites*
 ou *Freres*
Moraves.

Groënland.

rance & de la grossièreté des premiers Apôtres du Christianisme, suit, à bien des égards, les traces de l'institution des Jésuites, débute comme eux par les missions & l'instruction des enfans ; mais au lieu d'éblouir à leur exemple, par l'éclat des talens, elle étonne bien davantage par des succès aussi rapides, aussi grands, qu'elle ne doit, ce semble, qu'à la petitesse même & à l'obscurité de ses moyens. Cette Société de Jesus consacra les premiers travaux de son apostolat aux Nègres de Saint-Thomé, l'une des isles Caraïbes, qui sont dans la dépendance ou parmi les Colonies de Danemarck. Un de ces Nègres, baptisé sous le nom d'Antoine, s'étant lié avec les domestiques du Comte de Zinzendorff, qui se trouvait à Copenhague, en 1731, au couronnement du Roi Christian VI, suivit ce Fondateur à Hernhur, & fit entendre à sa Congrégation que les Nègres étaient trop surchargés d'occupations pour avoir le loisir d'assister à des instructions, & qu'un Prédicateur ne pouvait espérer de les convertir, moins qu'il ne fût esclave lui-même, & qu'en partageant leurs corvées, il ne profitât des heures du travail pour leur parler de Religion. Peu de temps après, deux Freres Moraves écrivirent à la Congrégation qu'ils se vendroient s'il le fallait, & se feraient esclaves pour racheter les ames des Nègres. Mais les vœux d'une fervent, qui surpassa

peut-être
qu'après av
Dans ce
Copenhag
& des mis
zendorff 'a
deux Groë
en 1732, c
offrit trois
M. Egède,
réunis de la
de la conve
formée & c
La congr
posée de pa
navie en Lu
dos, c'est-à-
naires desti
cet équipag
Janvier 173
toutes les d
d'aller plus
premier Ge
engagé un N
la baie de D
mal des gen
science prop
dans une mi

peut-être les forces humaines, ne furent exaucés qu'après avoir été éprouvés par le temps.

~~_____~~
Groënland.

Dans ces circonstances, on parlait beaucoup à Copenhague des mauvais succès du commerce & des missions du Groënland. Le comte de Zinzendorff avait vu dans la capitale du Danemarck, deux Groënländais baptisés. Il venait d'envoyer, en 1732, de ses compagnons en Afrique; il s'en offrit trois autres à lui, pour aller au secours de M. Egède, qui soutenait seul contre les obstacles réunis de la Nature & de la fortune, l'entreprise de la conversion du Groënland, qu'il avait seul formée & commencée.

La congrégation des Herrenhutters était composée de pauvres réfugiés, qui passaient de la Moravie en Lusace avec toute leur fortune sur le dos, c'est-à-dire, leurs habits. Les trois Missionnaires destinés au Groënland, s'embarquerent en cet équipage pour Copenhague, au mois de Janvier 1733. Là, se multiplièrent devant eux toutes les difficultés qui devaient les empêcher d'aller plus loin. Car s'étant adressés à M. Pless, premier Gentilhomme de la Chambre, qui avait engagé un Négociant à équiper un vaisseau pour la baie de Disko, cet homme de cour reçut assez mal des gens qui, n'ayant ni le caractère, ni la science propres à l'apostolat, voulaient s'ingérer dans une mission où les talens & les travaux de

Groënland. l'infatigable M. Egède avaient échoué jusqu'alors; Mais s'étant convaincu que la foi suffit pour coopérer efficacement aux progrès de la foi, M. Pless sollicita lui-même les bontés du Roi, pour qu'il fût permis à ces nouveaux Missionnaires d'aller au Groënland. Le Monarque écrivit de sa propre main à M. Egède de les bien accueillir, & de favoriser les efforts de leur zèle pour la conversion des infidèles.

M. Pless leur demanda cependant comment ils vivraient au Groënland : du travail de nos mains, de la bénédiction du ciel, répondirent-ils; nous cultiverons la terre, & nous bâtirons une maison pour n'être à charge à personne. Mais il n'y a point de bois en ce pays-là, leur dit-on. Eh-bien! nous y creuserons des fosses, & nous y logerons. Non, répliqua le courtisan, voilà cinquante écus d'Allemagne, pour commencer à vous pourvoir des matériaux & des outils nécessaires à la construction d'un logement. A l'exemple de ce Seigneur, les Grands de la Cour voulurent contribuer à l'approvisionnement de ces Missionnaires. Ceux-ci eurent bientôt un petit fonds d'argent, avec lequel ils acheterent dix douzaines de planches, des lattes, & quarante-six solives, des semences & des racines de plantes, des filets & des instrumens pour la chasse & la pêche; enfin les provisions les plus

pressantes
Jamais de
de la pro
qui s'équip
mencer le
merce, ob
& des p
encore un
luthérien
catholique
permettant
mie dome
milles, &
Les trois
1733 de
le 20 du r
chercher su
mode, pou
à l'œuvre,
la mousse d
hâte un asy
curant de
qu'ils avai
avait amen
gelaient de
la Groënlan
mencerent
semaines, il

pressantes pour le vêtement & la nourriture. Jamais des Missionnaires ne furent plus dignes de la protection du Gouvernement, que ceux qui s'équipaient en colons, & qui voulaient commencer leur mission par l'agriculture & le commerce, objet le plus naturel des transmigrations & des populations nouvelles. C'est peut-être encore un des avantages temporels que le clergé luthérien peut avoir sur celui de la Religion catholique, d'inspirer à ses membres, en leur permettant le mariage, toutes les idées d'économie domestique relatives au bien-être des familles, & par conséquent à la police sociale.

Les trois freres Moraves, partis le 10 Avril 1733 de Copenhague, arriverent au Groënland le 20 du mois suivant. Leur premier soin fut de chercher sur la côte un séjour habitable & commode, pour y bâtir. Ils mirent aussi-tôt la main à l'œuvre, & dressant pierre sur pierre, avec de la mousse dans les intervalles, ils élèverent à la hâte un asyle contre la neige & la pluie, se procurant de la subsistance avec un vieux bateau qu'ils avaient acheté du capitaine Danois, qui les avait amenés. Ils passerent d'une tente, où ils gelaient de froid; dans cette hutte construite à la Groënlandaise; &, dès le 15 de Juin, ils commencerent une maison Danoise, où, dans cinq semaines, ils eurent du logement.

Groënland.

Aussi-tôt qu'elle fut achevée, ils songerent à faire leurs provisions de bouche pour l'hiver. Mais la chasse & la pêche leur réussirent d'abord assez mal, parce qu'ils n'y étaient gueres exercés, & qu'ils avaient sur-tout peu d'adresse à mener un kaiak. Quand ils allaient chercher du bois flottant entre les isles, s'ils étaient surpris par le mauvais temps, après avoir gagné la terre avec beaucoup de peine, le vent de la nuit éparpillait leur bois, & la tempête emportait leur bateau, que les Groënlandais venaient leur rendre tout fracassé, quelques jours après. Mais quand tout leur manquait, ils s'abandonnaient à la Providence ; & , s'ils n'avaient pas autre chose à faire, ils se mettaient à filer pour gagner leur vie, à l'exemple de leurs freres de Moravie & de Luface.

Ces difficultés n'étaient pourtant rien, au prix de celles qu'ils avaient à surmonter, pour remplir l'objet de leur mission : car ils ignoraient même la langue Danoise, dont ils avaient besoin pour apprendre celle du Groënland, & il n'y avait que des Danois qui pussent les initier dans les élémens de celle-ci. Pour surcroît d'embarras on leur volait tous leurs livres & leurs papiers, & mesure qu'ils écrivaient leurs leçons ; comme si le démon, disent ces bons Freres, avait voulu leur ôter tous les moyens de diminuer le nombre de

ses vassaux
lui conserv
leur subsist
des catéch
n'y eût au
familles qu
mais la pl
dans les is
veaux, à la
approchait
cens lieues
n'y avait p
instruire, &
leur auditoi
mer de ter
parole divi
par hasard
leur maifon
elous, des
vaient bien
perdue que
des auditeu
les payant ;
gion, ils d
vous pas rec
Mais ce
leurs espéra
de ruiner à

ses vassaux. Mais la Nature faisait tout pour les lui conserver. Les Groënlandais, trop occupés de leur subsistance, n'avaient pas le loisir d'assister à des catéchismes de Religion. Ce n'est pas qu'il n'y eût autour de Balls'river, environ deux cens familles qui formaient près de deux mille ames ; mais la plupart de ces habitans étaient dispersés dans les isles & les montagnes, à la pêche des veaux, à la chasse des rennes ; & , quand l'hiver approchait, ils allaient faire des voyages de deux cens lieues, tantôt au Nord, & tantôt au Sud. Il n'y avait pas moyen de les joindre pour les instruire, & les Prédicateurs ne pouvant suivre leur auditoire à la course, se contentaient de sejourner de temps-en-temps quelques germes de la parole divine, lorsque la curiosité leur amenait par hasard des Groënlandais, qui venaient voir leur maison en passant, ou leur demander des clous, des hameçons, des couteaux, qu'ils savaient bien voler en cas de refus. C'était peine perdue que d'aller d'une isle à l'autre chercher des auditeurs qu'on ne pouvait même avoir en les payant ; car, dès qu'on leur parlait de Religion, ils disaient aux Missionnaires, ne voulez-vous pas retourner chez vous ?

Mais ce qui sembla devoir renverser toutes leurs espérances, ce fut une mortalité qui menaça de ruiner à jamais la population du Groënland.

~~_____~~
Groënland.

Groënland. De six Groënlandais qu'on avait amenés en Danemarck, deux ans auparavant, il ne restait qu'un garçon & une fille. Comme le climat étranger leur était contraire, on voulut les renvoyer dans leur pays. La fille mourut durant la traversée, & le garçon arriva sain & sauf, du moins en apparence. Mais il apportait de l'Europe un venin caché dans ses veines, & qui ne tarda pas à se manifester par une éruption cutanée, où l'on n'aperçut d'abord aucun danger. Il continua de courir & de jouer avec ses camarades qu'il infectait cependant de sa contagion. Lui-même en mourut le premier au mois de Septembre; c'était l'année 1733. Celui qui le suivit de plus près au tombeau, fut le jeune Frédéric Christian, dont M. Egède avait fait un excellent Catéchiste, & qu'il regretta comme un sujet très-utile à la mission. Enfin on découvrit, par un malade de la Colonie, que cette peste était la petite-vérole. Aussi-tôt M. Egède dépêcha un exprès dans tout le pays, pour avertir les Groënlandais de ne pas sortir de leurs habitations, s'ils ne voulaient pas gagner & répandre la peste Européenne, & de n'y laisser entrer aucun vagabond du voisinage, qui ne manquerait pas de la leur apporter. Mais ces avis furent inutiles dans un pays ouvert & libre, où l'on ne peut empêcher personne d'aller & de venir à son gré.

La conta
& d'autant
& le peu
l'éruption
souffraient
leur de leu
lante qu'ils
à la glace
l'excès de l
gnardaient
mer, pour
dont le fils
massacra la
avait enforc
craignaient
le pays cont
qu'ils y ava
même étend
gion. Loin
qu'on ailât
restaient san
Quelques-u
lès Européer
mais, quand
leurs prieres
précations h
l'existence d
être impuiss.

La contagion fit les progrès les plus rapides, & d'autant plus violens, que le froid du climat & le peu de précaution des habitans, rendaient l'éruption du venin plus difficile. Les malades souffraient des tourmens incroyables, & la chaleur de leur tempérament, jointe à une soif brûlante qu'ils ne savaient appaiser qu'avec de l'eau à la glace, les emportait en trois jours. Dans l'excès de leurs souffrances, quelques-uns se poignardaient eux-mêmes, ou s'allaient jeter dans la mer, pour mettre fin à leurs maux. Un homme, dont le fils était mort de cette funeste épidémie, massacra sa belle-sœur, dans la persuasion qu'elle avait enforcé ce malheureux enfant. Les Danois craignaient avec raison un soulèvement de tout le pays contr'eux, par le bruit qui s'était répandu qu'ils y avaient apporté cette peste. La frayeur même étendit la rage & l'influence de la contagion. Loin d'y apporter du remède, il semblait qu'on allât au-devant de ce fléau. Les malades restaient sans secours, & les morts sans sépulture. Quelques-uns invoquaient d'abord le Dieu dont les Européens leur avaient appris à bénir le nom; mais, quand ils ne se sentaient point soulagés dans leurs prières, ils le blasphémaient avec des imprecations horribles, ne voulant point croire à l'existence d'une Divinité qui leur semblait un être impuissant ou méchant.

Groënland.

Groënland. M, Egède était dans la plus cruelle affliction; il allait de maison en maison, tantôt avec son fils, tantôt avec les freres Moraves, consoler les malades ou les préparer à la mort. Par-tout il ne trouvait que l'image de la désolation, des cabanes désertes ou pleines de deuil & de cris de douleur, des cadavres étendus sur le seuil des portes, ou qui n'étaient enterrés qu'à moitié, sous un tas de neige & de pierres. Dans une Isle entiere, ils ne virent qu'une pauvre fille toute couverte des pustules de la petite-vérole, avec trois de ses petits freres. Leur pere, après avoir enseveli tous les habitans, s'était mis lui-même dans un tombeau avec le plus jeune de ses enfans attaqué de l'épidémie, laissant l'ordre à sa fille de couvrir sa tombe de pierres & de peaux, pour mettre son corps à l'abri des renards & des corbeaux. Le reste de cette malheureuse famille vivait de quelque provision de harengs secs & de veau marin, jusqu'à ce que le mal, ou la famine, eût épuisé de tristes jours, plus douloureux à conserver qu'à finir. M. Egède, parmi les progrès d'une calamité qui dévorait les habitans, recevait les uns, allait chercher les autres, & les secourait tous de ses soins, de ses provisions, ou par des instructions consolantes. Ses œuvres de charité chrétienne & d'humanité, firent plus d'impression sur les ames pour les disposer à la Religion, que

en avait
tant les
Divinité
toujours
vertus qu

L'épidé
d'un an,
Nord, &
Quand les
tes, ils tr
fertes le l
vions de l
cinq cens
On peut j
furent moi
le fait mo
chappa trè
neuf dans
le plus per

Les Eur
des atteint
soit par les
malades, s
tractée de
le genre d
passant con
excessiveme
mal, M. E

en avaient pu faire ses discours depuis dix ans, tant les hommes ont de penchant à croire une Divinité bienfaisante que ses Apôtres sauront toujours faire aimer, en donnant l'exemple des vertus qu'ils prêchent.

L'épidémie continua ses ravages durant près d'un an, & s'étendit l'espace de quarante lieues Nord, & pour le moins autant vers le Midi. Quand les facteurs Danois aborderent sur ces côtes, ils trouverent les maisons entièrement désertes le long de plus de trente lieues. Aux environs de la colonie, il périt en trois mois jusqu'à cinq cens personnes dans l'espace de huit lieues. On peut juger par-là du nombre des habitans qui furent moissonnés par la petite-vérole. M. Egède le fait monter à trois mille ames, car il en réchappa très-peu, & l'on n'en sauva que huit ou neuf dans le seul canton de Balls'river, qui était le plus peuplé.

Les Européens eux-mêmes se ressentirent, sinon des atteintes, du moins des suites de ce fléau, soit par les peines qu'ils avaient prises autour des malades, soit par la malignité que l'air avait contractée de l'infection des cadavres, soit enfin par le genre de vie qu'ils étaient obligés de mener, passant continuellement d'une étuve chaude à l'air excessivement froid. De quelque part que vint le mal, M. Egède en perdit sa femme, qui mourut

après avoir contribué de toutes ses ressources au
Groënland. soulagement des malades, ne manquant jamais de
leur envoyer les cordiaux & les remèdes qu'elle
avait chez elle. Les Missionnaires furent attaqués
à leur tour du scorbut, maladie du pays, occa-
sionné, à ce qu'on croit, par les extrémités & les
brusques vicissitudes du froid & du chaud, & par
le changement trop subit d'une vie oisive ou sé-
dentaire, en une suite de courses & de travaux
pénibles & forcés.

Cependant ils se rétablirent avec le cochléaria
du printemps, & recommencerent leurs visites
dans les habitations que les ravages de la petite-
vérole avaient changées en tombeaux. Ils avaient
la consolation de soulager les malades, mais sans
espérance de convertir les ames. Christian David,
cet homme qui de charpentier était devenu l'une
des premières colonnes du Hernhutisme, qui, dès
la naissance de cette société, comme par un esprit
de prédiction, lui avait tracé, en 1722, le plan
d'une cité où, dix ans après, on compta six cens
habitans ; cet homme singulier avait été envoyé
par le comte de Zinzendorff au Groënland, pour
servir de guide aux autres freres Moraves, que
son âge & son expérience le mettaient en état de
diriger. Il trouva les Groëlandais tels que M. Egède
les dépeint, & il en parle avec une franchise qui
rend ses récits d'autant moins suspects, qu'ils ne
sont pas toujours édifiants,

D
« La vie
gèlique en
viens d'Eu
vent sans
en dérision
leur en p
écoutent
sont trop
aucune idé
n'ont pas
sibles. Ils
stupides qu
Mais comm
progénitur
tion de leu
voit & fait
Ainsi, ce r
voise avec l
qu'ils écoute
chose. Un je
manda de l
femme, & v
Un pere de
donné au fil
après l'avoir
Au bout de
par ruse &
réclamer le f

« La vie que mène ce peuple, dit-il, est an- Groënland.
 gélique en comparaison de celle de nos chré-
 tiens d'Europe. Cependant les Groënlandais vi-
 vent sans connaître la Divinité, car ils tournent
 en dérision tout ce qu'on leur en dit. Qu'on
 leur en parle ou non, peu leur importe ; ils
 écoutent une hymne comme une chanson ; ils
 sont trop peu capables de réflexion, pour avoir
 aucune idée de Religion. On dirait même qu'ils
 n'ont pas de passions, tant ils paraissent insen-
 sibles. Ils ne pensent qu'à manger, du reste aussi
 stupides que les animaux dont ils se nourrissent.
 Mais comme les bêtes, ils aiment beaucoup leur
 progéniture, sans s'occuper d'ailleurs de l'éduca-
 tion de leurs enfans. Quant à la foi, Dieu seul
 voit & fait s'ils en sont capables. »

Ainsi, ce n'est jamais que l'intérêt qui les appri-
 voise avec les Missionnaires, qu'ils abordent ou
 qu'ils écoutent, quand ils en espèrent quelque
 chose. Un jeune homme, par exemple, leur de-
 manda de lui prêter main-forte pour ravoir sa
 femme, & voici comment on la lui avait enlevée.
 Un pere de famille ayant épousé une veuve, avait
 donné au fils de cette femme sa fille en mariage,
 après l'avoir déjà fait épouser à un autre homme.
 Au bout de six mois celui-ci rattrapa sa femme
 par ruse & par force, & le second mari vint
 réclamer le secours des Européens pour l'enlever.

Groënland. encore au premier. Ce font-là les mœurs de ce peuple sans police, ou sans loix. Du reste ils ne manquent pas d'un certain artifice, ni de caresses engageantes, pour exciter les Européens à la liberté; car ils auraient honte d'en obtenir rien par des prières. Mais, dès qu'on leur parle de conversion, ils s'endorment, ou s'en vont avec un ris moqueur. Un Missionnaire Danois leur raconta un jour l'histoire de la création jusqu'au temps d'Abraham. Ils dirent qu'ils croyaient tout cela, puis se mettant à débiter à leur tour les fables & les visions de leurs Angekoks, ils demanderent au Missionnaire s'il ne les croyait pas aussi-bien qu'eux. Le Danois leur ayant répondu que non : « si tu ne nous en crois pas sur notre parole, lui dirent-ils, pourquoi veux-tu que sur ton simple témoignage, nous croyions ce que nous ne pouvons comprendre ? »

Malgré le peu de fruit & d'occupation que donnait aux nouveaux Missionnaires l'entreprise de la conversion des Groënlandais, ils reçurent encore du Danemarck deux de leurs freres pour coopérateurs. Mais, comme ce n'étaient pas de ces Prédicateurs oisieux qui n'ont que le talent ou la manie de la parole, ils ne pouvaient arriver en trop grand nombre dans une terre qui ne demandait pas moins de cultivateurs que d'ouvriers évangéliques. Le Danemarck envoya donc trois vaisseaux

D
vaisseaux,
deux autres
des matériaux
une colonie
premier de
Good'haab
établissement
homme exc
comme il ét
du Groënlan
affaires temp
conversion des
L'année 17
préparatifs p
Groënlandais.
leurs familles
contrôle. Les M
temps à l'étud
ges, pour s'in
soiffance du p
Mais, au mon
courses aposto
sur enlevé de
avoir fait pi
centaines de
M. Egède eut
bateau d'Europ
ouber.

vaisseaux, dont un fit voile à *Good'haab*, & les deux autres aborderent à l'isle de Disko, avec des matériaux & des provisions pour y fonder une colonie. Christian David s'embarqua sur le premier de ces trois navires, qui le transporta de *Good'haab* à Disko, pour y travailler au nouvel établissement en qualité de charpentier. C'était un homme excellent pour le bras & le conseil; & comme il était trop âgé pour apprendre la langue du Groënland, il se chargeait plus volontiers des affaires temporelles de la Mission, que de la conversion des ames.

Groënland.

L'année 1735 fut presque toute employée à des préparatifs pour le grand ouvrage du salut des Groënlandais. Il fallait d'ailleurs laisser repeupler leurs familles moissonnées par le fléau de la petite vérole. Les Missionnaires consacrerent donc leur temps à l'étude de la langue, & à de petits voyages, pour s'instruire de plus en plus dans la connaissance du pays & des mœurs de ses habitans. Mais, au moment qu'ils allaient commencer leurs courses apostoliques, leur grand bateau de voyage fut enlevé de terre par un ouragan qui, après avoir fait pirouetter dans les airs à quelques centaines de pas, le brisa contre un rocher. M. Egède eut la bonté de leur fournir un vieux bateau d'Europe, & des matériaux pour le raccommoder.

1735.

Groënland. Deux des Missionnaires, Matthieu Stach & Christian Stach, freres à double titre par les nœuds de la nature & de la Religion, allerent voyager, le premier au Sud, & le second au Nord, tous deux en compagnie de marchands, auxquels ils ne furent point inutiles dans les dangers & le mauvais temps qu'ils eurent tous à souffrir. On ne trouva, de part & d'autre, que des maisons vides dont les habitans étaient morts, & quelques chiens, qui depuis deux ans avaient vécu malgré les plus grands froids, soit de coquillages, soit des vieilles peaux qui couvraient les tentes. Les Groënlandais ne faisaient pas d'abord grand cas des freres Moraves, parce que leur voyant mettre la main à l'œuvre dans toutes les occasions, ils les prenaient pour les domestiques des Facteurs. Ce n'est pas qu'ils méprisent chez eux les gens qu'ils appellent serviteurs, car tout le monde l'est, excepté le pere ou le chef de famille : mais, parmi les étrangers, ils appercevaient des distinctions si marquées entre les hommes, qu'ils s'informaient uniquement quel était le maître, & ne s'adressaient qu'à lui, jettant à peine un coup-d'œil sur les autres. Aussi les Hermites, qui craignaient de voir rejaillir sur leur ministère le mépris qu'on aurait pour leur personne, répondaient aux Groënlandais, qui leur demandoient où était le maître : il n'y a point

D
entre nous
sommes to
des autres
d'union &
miers chrét
gieuses.

Cette co
dération &
familiarisere
sans cérémon
les surprena
cueillis de l
accourumés à
ou à en rece
leur disaient
vous écouter
ils s'imaginai
des auditeurs.

En effet, le
gueres renvo
toujours attir
leur donner
froid excessif
pour vivre. M
visions en abo
importunités,
gueres à la M
toute la nuit

entre nous de maître ou de serviteur, & nous sommes tous freres. On les distinguait en effet des autres Européens par cet esprit d'égalité, d'union & de douceur, qui caractérisa les premiers chrétiens & les nouvelles institutions religieuses. Groënland.

Cette conduite leur attira par degrés la considération & la confiance des Groënlandais, qui se familiarisèrent avec ces étrangers au point d'aller sans cérémonie passer la nuit chez eux, quand elle les surprenait en chemin, ou qu'ils étaient accueillis de la tempête. Ils étaient même si fort accourus à prendre l'hospitalité chez les Freres, qu'ils en recevoient des présens ou des vivres, qu'ils leur disaient franchement, nous ne viendrons pas vous écouter, si vous ne nous donnez rien, tant ils s'imaginaient qu'un Prédicateur devait payer ses auditeurs.

En effet, les bons freres Moraves ne pouvaient gueres renvoyer ces pauvres Sauvages, presque toujours attirés par la faim à l'instruction, sans leur donner à manger, sur-tout en hiver, où le froid excessif ne leur laissait aucune ressource pour vivre. Mais, quand l'été ramenait les provisions en abondance, ce n'étaient plus les mêmes importunités, & les Groënlandais ne venaient gueres à la Mission, que lorsqu'ils avaient passé toute la nuit à danser, comme si l'heure de l'ins-

Groënland.

truction leur eût paru la plus propre au sommeil. A cela près qu'ils s'endormaient à la priere du matin, ils l'écoutaient avec assez de gravité, quoiqu'on la fit en allemand, qu'ils n'entendaient pas. Mais il y avait des textes de la Bible, dont le sens faisait sur eux la plus grande impression, quand on le leur expliquait. Ils furent frappés en particulier de ce passage d'Ezéchiel, où le Prophète disait au peuple Hébreu : *les infidèles qui sont autour de vous, apprendront que je suis le Seigneur, moi qui rebâtis les maisons ruinées, & replante les terres désolées : je l'ai promis, & je le ferai.* Ce texte fit espérer aux Groënladais que le Dieu des étrangers réparerait les ravages du fléau qui avait dévasté leurs cabanes. C'est ainsi que la Religion se fraie des voies dans les âmes les moins disposées à la recevoir.

Mais rien ne la fait mieux triompher des esprits rebelles, que les obstacles dont le zèle de ses Apôtres est constamment traversé. Les freres Moraves, qui jusqu'alors s'étaient soutenus, dans un pays inhabitable, par les bienfaits de leur patrie, ou de la Cour de Danemarck, se virent tout-à-coup oubliés, & frustrés des secours qu'ils en attendaient. Ce délaissement les jeta dans la plus profonde détresse. Leurs provisions se réduisaient, pour toute l'année, à un baril & demi de gruau d'avoine, dont ils avaient échangé une partie pour

de la biere
demi-baril
tite quanti
de ces viv
Copei.hagu
Capitaine
voulant lui
La chasse &
encore fami
par la dise
Ils n'avaient
cheter du v
Missionnaire
gratitude &
que ceux qu
voulurent le
ce fût.

Il fallait
pour obteni
tier de veau
chèrement ;
sommée, ils
ou d'algue m
crûe que bou
voya un corl
phète Elie,
pegau, qui v
aux Missionn

de la biere. Ajoutez à ce peu de ressources un demi-baril de pois, & du biscuit de bord en petite quantité. Encore fallait-il céder une portion de ces vivres à Christian David, qui repassait à Copenhague pour les affaires de la Mission, le Capitaine qui devait le prendre sur son bord ne voulant lui donner passage qu'à cette condition. La chasse & la pêche, dont l'art ne leur était pas encore familier, avoient moins rendu que jamais, par la disette & la rareté du poisson & du gibier. Ils n'avoient donc d'autre ressource que celle d'acheter du veau marin des Groënlandais. Mais les Missionnaires se plaignent d'avoir éprouvé l'ingratitude & la dureté de ces Sauvages, au point que ceux qui leur avoient le plus d'obligation, ne voulurent leur rien vendre, à quelque prix que ce fût.

Groënland.

Il fallait employer les instances & les prieres pour obtenir de temps-en-temps quelque quartier de veau marin, qu'ils achetaient encore fort chèrement ; & quand cette provision était consommée, ils étaient réduits à vivre de coquillages ou d'algue marine, qu'ils aimoient mieux manger crüe que bouillie. Enfin, disent-ils, Dieu, qui envoya un corbeau porter de la nourriture au prophète Elie, suscita un Groënlandais nommé *Yppegau*, qui vint de quarante lieues au Sud offrir aux Missionnaires de leur vendre tout ce qu'il

Groënland.

pourrait épargner de ses provisions. Cet homme s'était pris d'affection pour eux, dans une occasion, où égarés de leur chemin, le hasard les avait amenés chez lui. Il y avait près d'un an qu'ils l'avaient oublié, quand il se présenta devant eux, au moment de leur plus forte disette : il eut pitié de leur situation, & se chargea de pourvoir à leur subsistance durant ce temps critique. Ils s'accoutumèrent donc à manger le poisson & le gruau d'avoine, à l'huile de veau marin ; ragôte détestable sans doute, mais délicieux au prix des vieilles chandelles de suif, dont ils avaient souvent été forcés d'assaisonner leurs mets.

La disette leur fut encore plus sensible par les périls qu'elle les obligea de courir ; car, pour aller chercher des vivres, ils s'exposèrent souvent sur un misérable esquif, à la merci des courans & des orages. Une fois ils furent emportés loin de la côte & balottés par les brisans, qui les jetterent ensuite dans une isle où ils passèrent trois ou quatre jours en plein air, & par le temps le plus froid, avec leurs habits mouillés. Une autre fois, après s'être épuisés à ramer toute la journée, ils s'arrêtèrent la nuit dans un endroit désert, où, faute de terre, ils furent réduits à se creuser un asyle dans la neige, jusqu'à ce que, pour éviter de mourir de froid & d'être ensevelis sous de nouveaux flocons qui s'entassaient sur leur tête,

ils sortirent
rent à force
de toute é
née de leu

L'année
peu de fru
on y remé
citation de
provisions
légère port
nois leur fi
écrire ou
eux-mêmes

d'envoyer
Mai, pour r
le bon ami
pourvu : le
ce qu'ils av
& dans un t
Hernhutes e
ter onze ye
dre partie p

Cependant
bonne santé
réduits à Pa
rent au poin
duire leur l
vents & do

ils sortirent de ce mauvais abri, & se réchauffèrent à force de courir. C'est dans ces tribulations de toute espèce, qu'ils passèrent la troisième année de leur Mission.

~~_____~~
Groënländ.

L'année suivante, mêmes travaux avec aussi peu de fruit. Une disette presque continuelle : on y remédia pourtant. Les bateliers, à la sollicitation de M. Egède, retrancherent de leurs provisions de la semaine, pour en vendre une légère portion aux Freres. Les Missionnaires Danois leur firent gagner aussi quelques vivres, à écrire ou copier pour eux ; mais, se trouvant eux-mêmes bientôt à l'étroit, ils furent obligés d'envoyer à la baie de Disko, dès le mois de Mai, pour renouveler leurs provisions. *Ypegau*, le bon ami des Freres, se trouvait souvent dépourvu : les autres Groënländais gardaient tout ce qu'ils avaient pour leurs festins d'assemblée, & dans un seul repas, qui dura toute la nuit, les *Hernhutes* eurent la douleur de leur voir dévorer onze veaux, sans en vouloir céder la moindre partie pour de l'argent.

Cependant ces étrangers se soutinrent en assez bonne santé durant l'hiver : mais, au printemps, réduits à l'algue marine, leurs forces diminuerent au point que, n'étant plus en état de conduire leur bateau, ils devenaient le jouet des vents & des vagues. L'un d'entr'eux se serait

Groënland.

infailliblement noyé, si deux Groënlais, qui se trouvaient à sa portée, ne l'eussent sauvé & conduit à terre, en remorquant son bateau entre leurs kaiaks. Ces accidens étaient heureusement entremêlés de quelque faveur de la Providence. Une fois on trouva une baleine morte, dont on leur donna de quoi faire deux repas. Une autre fois qu'ils avaient passé cinq jours à ne manger que des coquillages, un Groënlais leur apporta un marsouin tiré du ventre de la mere, mais qui ne put leur suffire que pour un repas. Dans une autre occasion, forcés par le vent contraire à relâcher dans une isle déserte, en revenant de la pêche, sans avoir rien pris, ils virent une aigle sur son nid, & la tuerent d'un coup de fusil. Après avoir grimpé, non sans beaucoup de peine, à la hauteur du nid, ils y trouverent deux gros œufs, & l'oiseau mort qui pesait douze livres, & dont les ailes leur fournirent quatre-vingt-huit plumes à écrire, ce qui fut pour eux une espèce de fortune.

Enfin un Groënlais vint annoncer à la colonie qu'il était arrivé à trente lieues au Sud un vaisseau Allemand, dont le capitaine avait des lettres pour les Européens. En effet, bientôt après, on vit une chaloupe qui apportait un tonneau de provisions avec une lettre d'Amsterdam. C'était un des freres Moraves établis en

D
Hollande, c
du Groënl
velles de le
reçu ce ton
pour l'envo
respondance
qu'ils allerent
voilà était ven
reconnaissanc
les vivres qu
qu'au défaut
envoyât un b
mêmes par le

D'un autre
qui se plaisait
à beaucoup p
étaient par les
pérance à cer
qu'on leur en
avec la moitié
famille était l
de quarante-ci
l'année avait vi
Elles étaient v
Wiesner, qui
land, ou de s'e
l'année suivante

Cette famille

Hollande, qui faisait cet envoi, pour essai, à ceux ~~de~~ Groënland, les priant de lui donner des nouvelles de leur Mission, & de marquer s'ils avaient reçu ce tonneau, & si la voie qu'on avait prise, pour l'envoyer, était propre à former une correspondance. Ils répondirent, par le Capitaine qu'ils allèrent joindre avec leur bateau, que l'envoi était venu à bon port, qu'ils recevraient avec reconnaissance, par les vaisseaux Allemands, tous les vivres qu'on voudrait leur faire passer, & qu'au défaut de provisions, ils priaient qu'on leur envoyât un bon canot, pour s'en procurer eux-mêmes par leur industrie.

D'un autre côté, ces enfans de la Providence, qui se plaisait à les surprendre, ne reçurent pas, à beaucoup près, tous les secours qu'ils attendaient par les vaisseaux du Danemarck. Leur espérance à cet égard fut d'autant plus trompée, qu'on leur envoyait quatre personnes de plus avec la moitié moins de vivres. Ce surcroît de famille était la mere de Matthieu Stach, âgée de quarante-cinq ans, avec ses deux filles, dont l'aînée avait vingt-deux ans, & la seconde douze. Elles étaient venues sous la garde de George *Wiesner*, qui ayant le choix de rester au Groënland, ou de s'en retourner, prit ce dernier parti l'année suivante.

Cette famille était venue au secours des Freres,

Groënland.

pour les aider également dans les fonctions, soit spirituelles, soit temporelles de la Mission. Mais ce soulagement fut contrebalancé par une perte considérable. Le même vaisseau, qui avait débarqué ces trois femmes, ramena M. Egède en Danemarck. Cet homme vénérable par son zèle, son courage, ses travaux & ses peines, abandonné presque seul dans le Groënland aux traverses & aux disgrâces de la Nature, avait eu la douleur de voir moissonner tous les fruits de son Apostolat par l'épidémie de 1733, qui fit périr les enfans qu'il avait baptisés : il avait perdu sa femme qui faisait sa consolation & son soutien dans les amertumes d'une Mission ingrate & stérile. Ses enfans croissaient, sans qu'il pût leur donner au Groënland l'éducation pour laquelle ils étaient nés. Tout dépérissait sous ses yeux : il était lui-même extrêmement affoibli de corps & d'esprit par les fatigues & les chagrins qu'il avait essuyés. Enfin il tomba malade du scorbut. Un an après avoir sollicité son retour en Danemarck, il obtint la permission qu'il demandait, & partit, le 9 Août 1736, avec son plus jeune fils, ses deux filles & le corps de sa femme, qu'il devait faire enterrer à Copenhague, où il arriva le 24 du mois suivant. Le premier objet de son empressement fut d'exposer au Roi, dont il eut une audience, l'état où il avait laissé la

Mission c
nimer &
teur de c
annuelle
il fut cha
phelins q
land, &
Missionna
dépourvu
tous les b
affaires de
il se retira
où il mou
soixante-tr

Les Fre
du fardeau
vaillerent
donné. Ils
qui ne cor
qu'un mén
économiqu
aux fonction
Matthieu S
pour catéch
vaient ni le
tions ; &
nouveau, i
assez enten

Mission du Groënland, & les moyens de la ra- Groënland.
 nimer & la faire fleurir. On le nomma Direc-
 teur de ce pieux établissement, avec une pension
 annuelle de cent livres sterlings. En même-temps,
 il fut chargé d'ériger un Séminaire de jeunes or-
 phelins qu'on élèverait dans la langue du Groën-
 land, & dans les études propres à en faire des
 Missionnaires & des Catéchistes pour ce pays aussi
 dépourvu des idées de Religion, que dénué de
 tous les biens de la terre. Il régita long-temps les
 affaires de cette Mission, & vers la fin de sa vie,
 il se retira avec une de ses filles à l'isle de Falster,
 où il mourut le 5 de Novembre 1758, âgé de
 soixante-treize ans.

Les Freres Moraves, qui restaient seuls chargés
 du fardeau de la conversion des Groënländais, tra-
 vaillèrent à défricher ce champ inculte & aban-
 donné. Ils étaient au nombre de sept personnes
 qui ne composaient qu'une famille, ou du-moins
 qu'un ménage. Les femmes prirent soin du détail
 économique de la maison, sans renoncer pourtant
 aux fonctions spirituelles, & les deux sœurs de
 Matthieu Stach, apprirent la langue du pays,
 pour catéchiser leur sexe. Mais les habitans n'a-
 vaient ni le loisir, ni l'envie d'écouter les instruc-
 tions ; &, quand on ne leur enseignait rien de
 nouveau, ils faisaient comprendre qu'ils avaient
 assez entendu parler de merveilles à des gens qui

Groënland. en savaient plus que les bons Freres, & qu'ils étaient las d'apprendre & de croire de ces sortes de choses. Loin de se laisser convertir dans les assemblées de plaisir, où l'on venait leur prêcher l'Evangile, ils tâchaient d'engager les Prédicateurs à s'y divertir comme eux ; & lorsque ceux-ci voulaient conserver la décence & la gravité de leur ministère, on contrefaisait leur chant, leurs lectures & leurs prédications ; on ridiculifait sur-tout leur pauvreté. Si les Missionnaires disaient qu'ils n'étaient pas venus au Groënland pour la bonne chère, mais pour le salut des ames, on leur répondait : *voilà de beaux Prêcheurs ! Ne savons-nous pas que vous êtes des ignorans, qui feriez mieux d'étudier que d'enseigner ?* Comme ils souffraient tous ces sarcasmes sans altération, les Sauvages abusaient de leur patience, & poussaient l'insulte & la dérision jusqu'à les poursuivre à coups de pierre, à leur sauter sur les épaules, à mettre en pièces tous leurs effets, à piller leur canot, ou le lancer à l'eau. Une nuit les Freres entendant du bruit autour de leur tente, sortirent & trouverent des gens le couteau à la main, qui avaient déjà entamé les pelleteries dont leur logement était revêtu, pour les emporter ; ces voleurs ne voulurent même se retirer, qu'après que les bons Freres les eurent menacés de leurs fusils.

Jusqu'à
land n'est
sur pour
cédentes.
sonnes à
en mer,
du pain,
de la biere
Quelques
du pain qu
fois on le
trouveren
les flancs
leur en o
Ces soins
condés par
de faire f
chambre p
essayèrent
une source
quer d'eau.
Christian
l'année pré
Missionair
Danemarck
qui les accu
milieu d'un
qu'elle eût

Jusqu'ici l'histoire des Missionnaires du Groënland n'est que celle de leur misere. L'année 1737 fut pourtant un peu moins diserteuse que les précédentes. Quoique les Freres eussent plus de personnes à nourrir, & que leur bateau ne pût aller en mer, le jour de Pâque ils mangerent encore du pain, avec une perdrix chacun. Ils échangeaient de la biere pour des pois, & buvaient de l'eau. Quelquefois un Groënlandais venait leur vendre du pain qu'on lui avait donné à la Colonie; d'autres fois on leur apportait des œufs. Un jour qu'ils trouverent un veau mort avec le harpon dans les flancs, le Pêcheur qui avait tué le monstre, leur en offrit un autre pour ravoir son harpon. Ces soins de la Providence étaient mérités & secondés par leur industrie. Ils avaient été obligés de faire fondre la neige & la glace dans leur chambre pour boire durant tout l'hiver; ils essayèrent de creuser un puits, & trouverent une source abondante qui ne les laissa plus manquer d'eau.

Christian Stach vint les rejoindre. Il était parti l'année précédente avec M. Egède, & ces deux Missionnaires avaient essuyé, dans leur retour en Danemarck, de rudes tempêtes; une ent' autres, qui les accueillit sur la côte de la Norwège, au milieu d'un brouillard épais, & qui, pour peu qu'elle eût duré, les aurait submergés sans res-

Groënland.

1737.

Groënland

source. Il revint au Groënland avec deux autres Membres de la Congrégation. Ces Freres qui s'étaient embarqués à Copenhague, le 11 Mai, n'aborderent que le 5 Juillet dans un Port du Groënland, à quatre lieues de la Colonie; ce qui prouve en passant que la traversée est souvent orageuse. Ils apporterent à leurs Confreres des nouvelles de la Hollande, d'où ils s'étaient rendus en Danemarck. Les Freres d'Amsterdam devaient envoyer incessamment à ceux du Groënland, un bateau neuf, par les vaisseaux destinés à la pêche de la baleine. Les Missionnaires allerent donc à deux reprises voir s'il n'en arrivait aucun, & ce n'était pas sans besoin; ils avaient si souvent radoubé leur vieux bateau, qu'ils ne pouvaient plus s'en servir. Mais, ne voyant point le vaisseau qu'ils attendaient, ils le crurent perdu. Leur crainte était d'autant plus fondée, que la saison avait été des plus fâcheuses; car même au mois de Mai, les boissons s'étaient glacées dans les chambres à poêle, & l'on y avait eu le visage gelé. Les tempêtes avaient été si fréquentes, que le Capitaine, qui avait apporté aux Missionnaires le premier envoi de Hollande, avait perdu son vaisseau, dans un Port situé à cent vingt lieues au Sud de la Colonie. Heureusement l'équipage se sauva dans deux canots avec quelques provisions, mais il fut obligé d'aller à deux cens lieues au Nord chercher un navire Allemand,

Le ma
de l'hiver
teliers d
d'une fois
qu'ils reco
les saisit à
tour-à-cou
lottés par
ils regagn
lieues de
cendus, q
& les fit d
Groënland
quelques j
qu'à moiti
Ils firent le
très-vif, c
où ils se fer
des guides
gite.

Rien de
uniforme d
sans habitan
sans progrès
n'est pas inc
main, de vo
l'exposition
Religion no

Le mauvais temps avait commencé dès l'entrée de l'hiver, qui précéda ce printemps, & les bacheliers de la Colonie en avaient souffert plus d'une fois. Mais sur-tout au mois de Décembre qu'ils retournaient de leur trafic, un ouragan qui les saisit à quatre lieues de chez eux, les emporta tout-à-coup au milieu des glaces, ou ils furent ballottés par les vagues durant quatre jours; à la fin, ils regagnerent la terre, mais ce fut à vingt-huit lieues de leur port; encore à peine furent-ils descendus, que le vent mit leurs bateaux en pièces, & les fit dériver en haute mer. Par bonheur un Groënlandais recueillit les gens chez lui durant quelques jours, & les mena sur son bateau jusqu'à moitié chemin, pour regagner la Colonie. Ils firent le reste de la route à pied, par un froid très-vif, dans un pays montagneux & sauvage, où ils se seraient perdus, s'ils n'avaient rencontré des guides qui acheverent de les conduire à leur gîte.

Rien de plus rebutant sans doute, que l'histoire uniforme d'un pays sans production, & presque sans habitans; des voyages sans fruit; des Colonies sans progrès, & des travaux sans succès. Mais il n'est pas indifférent à la curiosité de l'esprit humain, de voir, peut-être pour la première fois, l'exposition sincère & naïve des obstacles qu'une Religion nouvelle trouve dans des âmes qui sortent

Groënland. des mains de la Nature, sans préjugés & sans science; & tel est le tableau que nous présente M. Crantz dans la Mission des Freres Moraves. /

Il y avait cinq ans que ces Apôtres Luthériens étaient allés porter l'Évangile aux Groënlandais. Mais que peuvent, disait-on à Copenhague, des ignorans sur l'esprit des Sauvages? Aussi ne voulait-on plus leur envoyer ni vivres, ni secours. On se moquait du zèle de ces gens grossiers, qui ne devaient être comptés que pour le nombre & pour la dépense, & ne laissaient rien espérer de leur piété sans lumieres. Mais le Comte de Zinzendorff, d'ailleurs humilié des reproches qu'on faisait à ses Disciples, ne se lassait point d'attendre de leur persévérance, ce qu'on ne pouvait se promettre de leurs talens. Les Groënlandais, de leur côté, ne cessaient de repousser leurs instructions. Ce n'est pas qu'ils n'écoulassent avec quelques plaisirs les prodiges de l'Histoire des Juifs, & les miracles des Apôtres. Mais si les Missionnaires leur parlaient de l'essence & des attributs de Dieu, de la chute de l'homme & de l'expiation du péché, de la grace & de la sanctification des ames, ils s'endormaient, répondaient toujours oui, pour ne pas entrer en dispute, & s'esquivaient dans l'instant. Encore était-ce les plus patiens & les plus complaisans; car il y en avait

D
 avait qui, t
 bation, réfu
 & disaient
 & prêchez,
 & sentez co
 & se peut-il
 & jusqu'à no
 & l'avons in
 & à manger
 & c'est comm
 & croyons q
 & vrai; que
 & obtenez de
 & de quoi vi
 & & tout ce
 & point mala
 & & corromp
 & y avoir de
 & passez par
 & nous; sans
 & & d'un M
 & & vos joie
 & & n'ont ri
 & ne nous fi
 & sans ce sou
 & subsister qu
 & marins dan
 & abandonnon
 Tome X

avait qui, témoignant ouvertement leur appro-
 bation, réfutaient la doctrine des Prédicateurs,
 & disaient : « montrez-nous le Dieu que vous
 prêchez, & nous y croirons. Vous le repré-
 sentez comme un être trop sublime; comment
 se peut-il que nous allions à lui, ou qu'il descende
 jusqu'à nous ? Il n'en prend aucun souci; nous
 l'avons invoqué quand nous n'avions rien
 à manger, où que nous étions malades, mais
 c'est comme s'il ne nous avait pas entendus. Nous
 croyons que ce que vous dites de lui n'est pas
 vrai; que si vous le connaissez mieux que nous,
 obtenez de lui par vos prières, qu'il nous donne
 de quoi vivre, un corps sain, un temps serein
 & tout ce qui nous manque. Notre ame n'est
 point malade. Vous êtes bien autrement insensés
 & corrompus que nous; dans votre pays, il peut
 y avoir des ames gâtées, & nous le voyons
 assez par les Européens qui viennent parmi
 nous; sans doute ils ont besoin d'un Sauveur
 & d'un Médecin pour l'ame. Votre Paradis,
 & vos joies célestes, ne nous touchent point,
 & n'ont rien que d'ennuyeux à notre gré. Il
 ne nous faut que du poisson & des oiseaux;
 sans ce soutien, notre ame ne saurait pas plus
 subsister que nos corps. Il n'y a point de veaux
 marins dans votre Paradis; ainsi, nous vous l'a-
 bandonnons à vous & à tout ce qu'il y a de pis.


 Groenland.

Groënland.

» parmi les Groënlandais ; mais pour nous , qui
 » devons aller dans le Palais de *Torngarsfuk* , nous
 » y trouverons en abondance , & sans peine , tout
 » ce qui manque à nos besoins.

» C'est ainsi , dit M. Crantz , qu'ils écartaient
 » toutes les idées spirituelles , qui pouvaient in-
 » téresser le salut de leurs ames. Je n'oserais rap-
 » porter , poursuit-il les railleries indécentes
 » qu'ils faisaient au seul nom du Mystere de la
 » Sainte-Trinité & de l'Eucharistie. Lorsqu'ils
 » étaient en humeur , & qu'on ne pouvait leur
 » imposer silence ; il n'y avait point de saintes
 » vérités , dont ils ne fissent un jeu d'esprit , &
 » un sujet de plaisanterie , car les plus stupides
 » Groënlandais , peuvent abuser de leur raison.»

Ce récit est conforme au témoignage de
 tous les Missionnaires du Groënland ; & Ma-
 thieu Stach , en particulier , entre dans des détails
 qui servent à confirmer jusqu'à quel point les
 Groënlandais sont obstinés dans leur incrédulité.

« Un jour , dit-il , qu'il pleuvait très-fortement ,
 » ils me pressèrent de prier le Fils de Dieu de
 » leur donner du beau temps , afin que la pluie
 » ne pénétrât pas dans leur maison par le toit. Je
 » leur répondis , qu'avec de bonnes peaux , pour
 » couvrir leurs tentes , ils n'avaient pas besoin de
 » demander à Dieu de faire cesser la pluie , mais
 » qu'il fallait le prier pour le salut de leurs ames. Ils

se moquerent de moi , disant qu'ils ne comprennent rien à ce langage... J'étais indigné quelquefois de les entendre blasphémer le Dieu que je leur prêchais. Les enfans ne laissaient pas de m'écouter de temps en temps , attirés par mes caresses : mais pour peu qu'ils vissent , ou qu'ils entendissent quelque chose de plus amusant , ils allaient bien vite oublier tous mes discours. Je voulus parler un jour des choses célestes , de la vie éternelle , du jugement dernier , des récompenses du Paradis , & des peines de l'Enfer. Si votre Fils de Dieu est si terrible , me dit un Groënlandais , je ne veux point aller au Ciel avec lui. Voulez-vous donc aller en enfer , lui répliquai-je ? Ni l'un , ni l'autre , répondit-il , mais rester sur la terre. Quand je lui dis qu'il fallait mourir , & après la mort aller dans un séjour de bonheur ou de malheur ; il hésita un instant , puis me répondit , qu'il n'entendait rien à cela ni ne se souciait d'en savoir davantage. Un moment après , il ajouta qu'il devait aller à la pêche , que sa femme manquait de vivres , & qu'il n'avait point d'oreilles pour écouter des choses incompréhensibles.

Les Freres Moraves n'éprouverent donc que les peines & les dégoûts du Ministère Apostolique , jusqu'à l'année 1738. Enfin , après six ans d'un travail infructueux , leur constance fut ré-

Groënland.

Groënland.

compensée de quelques succès. Un jeune Groënlandais nommé *Mangek*, vint s'offrir de rester avec eux, s'ils voulaient se charger de son entretien à condition qu'il leur donnerait tout ce qu'il prendrait, soit à la chasse, soit à la pêche. Ils crurent bien que cet engagement ne durerait, de sa part, que jusqu'à la belle saison : mais il tint parole, & ne voulut plus les quitter, malgré les tentatives de toute espèce, qu'employèrent les Sauvages pour l'engager à désertir la Mission, ou pour le faire chasser par les Missionnaires, en l'accusant de larcins, dont il était innocent. L'exemple de ce jeune-homme fut bientôt imité par un pere de famille, qui s'appellait *Kajarnak*, & qui, disciple des Freres, devint l'Apôtre de ses Compatriotes. Sa famille, attirée par ses discours, vint au nombre de neuf personnes, se loger avec la tente & son bagage auprès des Missionnaires. Deux autres familles suivirent de près celle-là. Il y eut encore des Groënlandais qui vinrent passer l'hiver avec *Kajarnak*. Mais, au printemps, ils allerent à la chasse des rennes, promettant de retourner l'hiver suivant. Ils revinrent sans doute, mais avec des sauvages que les bêtes qu'ils avaient poursuivies, toujours prêts à désertir. *Kajarnak* resta seul fidèle aux bons Freres, abandonné lui-même de ses parens. Ceux-ci, voyant qu'il ne voulait pas les suivre, emporterent la tente & le bateau de

famille. Mais
fois de tout
retourner
bien des pe
il fit à son
de ses pro
Freres de
leur voisin
maison.

Dès le
neige & la
leurs tentes
de l'hiver,
loger dans
près de la M
cerent à éle
pour cinq
non sans bea
en Médecins
rance, ils ré
lades. Mais
inspirant de l
de sorte qu
corps, ils ne
pendant il é
sans la guérif
taient les mal
ne sachant qu

LE
ne Groën-
rester avec
entretien à
qu'il pren-
Ils crurent
de sa part,
ant parole,
é les ten-
ent les Sau-
on, ou pou-
en l'accusant
exemple de
par un pete
& qui, de
de ses Com-
discours, vin-
oger avec
naires. Deux
-là. Il y eu
passer l'hive
ils allerent
de retourne
e, mais au-
poursuivies
sta seul fidè-
même de se
oulait pas le
bateau de

famille. Mais il aimait mieux se voir dépouillé trois fois de tous ses effets par les Sauvages, que de retourner vivre avec eux. Après avoir essuyé bien des persécutions, des railleries & des mépris, il fit à son tour des prosélytes, & quelques-uns de ses proches & de ses amis vinrent prier les Freres de leur accorder un emplacement dans leur voisinage, & de les aider à y bâtir une maison.

Groënland.

Dès le commencement d'Octobre, quand la neige & la gelée ramenerent les Groënlandais de leurs tentes amovibles dans les habitations fixes de l'hiver, environ vingt personnes allerent se loger dans deux maisons qui furent construites près de la Mission. Dès-lors les Freres commencerent à élever une petite école de catéchisme, pour cinq enfans, à qui ils enseignerent à lire, non sans beaucoup de peine. Ensuite ils s'érigerent en Médecins de ces familles, & malgré leur ignorance, ils réussirent quelquefois à guérir des malades. Mais ce fut sur-tout, disent-ils, en leur inspirant de la confiance au Dieu qu'ils invoquaient, de sorte que si leurs remèdes étaient inutiles au corps, ils ne l'étaient pas toujours à l'ame. Cependant il était difficile d'opérer la conversion, sans la guérison. Comme les Missionnaires exhortaient les malades à la priere, deux Groënlandais, ne sachant que dire à Dieu, demanderent comment.

Groënland. ils s'y prendraient pour implorer son assistance. Aussi-tôt les Freres firent venir les enfans de ces malades, & leur ayant dit de demander quelque chose à leurs peres, ceux-ci n'eurent pas besoin d'autre modèle de priere pour s'adresser au pere des hommes qui entend toutes les langues, & sur-tout la voix des affligés.

Quand les Missionnaires eurent formé ce petit troupeau de Néophytes, ils ne perdirent plus de vue leurs cheres brebis, les suivant par-tout, de peur qu'on ne les enlevât du bercail. Ils les accompagnèrent soit à la pêche, soit dans les foires profitant de ces voyages, pour attirer d'autres Groënlandais. Insensiblement leur troupeau grossit au point que le nombre de quatre Pasteurs qu'ils étaient; ne suffisait pas pour le conduire. Ils appelèrent donc encore deux de leurs Freres d'Allemagne, pour Coopérateurs, soit dans les travaux qui ne demandent que des bras, soit dans les fonctions spirituelles du ministere évangélique.

 1739.

L'année 1739 fut marquée par ces épreuves qui préparent les cœurs à la Religion. Dès l'entrée de l'hiver le froid fut si rigoureux, & la glace ferma tellement les baies du Sud, que les Groënlandais ne purent sortir pour aller chercher des provisions. Plusieurs d'entr'eux périrent de faim & de froid, faute de nourriture, & manquant d'huile pour entretenir leurs lampes, qui leur servent

en même
 Dans ces
 eurent re
 dinaire. C
 lieues su
 kaïak su
 trouver l'
 naires de
 loin leurs
 derriere
 donnerent
 envoya de
 familles e
 pas d'abor
 arrêtés, o
 semaine e
 la misere,
 vrit les pass
 pauvres ge
 n'ayant pou
 tentes, le c
 dans un Gr
 que les autr
 sa femme
 dans l'un la
 fils sur son
 sur ses épau

en même-temps pour la cuisine & le chauffage. Dans cette double extrémité, les Groënlandais eurent recours aux Européens, leur ressource ordinaire. Quelques-uns furent obligés de faire six lieues sur les glaces, & d'autres de porter leur kaiak sur la tête des journées entières, avant de trouver l'eau pour ramer. Ils prièrent les Missionnaires de leur prêter un asyle, & de recueillir assez loin leurs femmes & leurs enfans qu'ils avaient laissés derriere eux, dans les glaces. Les Freres leur donnerent tous les secours de l'humanité, & l'on envoya de la Colonie un bateau pour sauver ces familles errantes. Mais comme la glace ne permit pas d'aborder à l'Isle où ces malheureux étaient arrêtés, on fut forcé de les laisser, durant une semaine entiere, exposés à toutes les rigueurs de la misere, jusqu'à ce que le temps plus doux ouvrit les passages de la mer, pour les transporter. Ces pauvres gens avaient été dix jours dans la neige, n'ayant pour se sustenter, que de vieilles peaux de tentes, le cuir de leurs souliers & de l'algue. Cependant un Groënlandais, plus hardi, ou plus heureux que les autres, avait pénétré dans l'Isle pour sauver sa femme & ses enfans dans deux kaiaks. Il mit dans l'un la mere qui portait le plus jeune de ses fils sur son dos, & prenant lui-même l'autre enfant sur ses épâules, il remorqua le premier kaiak au

Groënland.

second qu'il conduisit tantôt sur la glace, tantôt
Groënland. sur l'eau, traînant & ramant tour-à-tour.

Les Freres eurent leurs deux maisons si remplies de tout ce monde, qu'à peine leur restait-il une chambre pour eux. Ce fut un moment favorable à la Mission ; car la charité ouvre toujours le chemin à la Foi. Cependant M. Crantz ne veut pas qu'on imagine que ses Confreres aient employé les moyens temporels de la bienfaisance, comme un appât de séduction, pour attirer les Groënlandais au Christianisme. Autre chose est, dit-il, de faire des Profélytes par des présens, ou de rendre les bras à la misere humaine, sans avoir égard qu'à ses besoins, & sans autre motif que de la soulager. Aussi les Freres porterent-ils le désintéressement, jusqu'à ne pas acheter le salut des ames par la subsistance qu'ils procuraient aux infidèles. Un de ces réfugiés avait laissé sa femme en couche, pour chercher sa vie auprès des Missionnaires, mais ils le renvoyerent avec des provisions, lui disant que s'il persistait dans le desir qu'il leur témoignait de se convertir, il pouvait revenir avec sa femme ; il ne reparut plus. Quand la dureté de la saison eur cessé, ces réfugiés demanderent qu'on les ramenât chez eux, & les Freres exaucerent leurs vœux ; trop contents de garder une de ces familles, avec la promesse que

leur firent
l'hiver sui
parole de

Mais lo
Groënland
son pour fa
mencerent
en traînant
glaces. Je
rendit à K
plusieurs fa
jarnak qui
triores ; ma
pas souhaite
l'habitation

De leur c
continuer le
ne le pouva
lots : ainsi,
& de recon
& de leur
qu'ils avaien
pagnons. M
de *Herrenhu*
quelques mien
teurs du Dan
familiers, &
de ce peuple

leur firent la plupart de ces Sauvages, de retourner l'hiver suivant vivre avec eux, pour entendre la parole de Dieu. Groënland.

Mais lorsque le temps de la pêche dispersait les Groënlandais, les Freres profitaient de la belle saison pour faire leurs courses apostoliques. Ils les commencerent cette année dès le mois de Février, en traînant ou portant leurs bateaux à travers les glaces. Jean Beck, l'un de ces Freres unis, se rendit à Kangek, où la disette avait rassemblé plusieurs familles. Il avait avec lui *Mangek & Kajarnak* qui l'aiderent à catéchiser leurs Compatriotes; mais ils n'y réussirent pas assez, pour ne pas souhaiter de retourner à *New-Hernnuth*; c'était l'habitation des Freres.

De leur côté, les Missionnaires Danois voulaient continuer leurs visites annuelles; mais souvent ils ne le pouvaient pas, faute de bateau & de matelots: ainsi, les Freres se firent un devoir de zèle & de reconnaissance de les conduire eux-mêmes, & de leur rendre une partie des bons offices qu'ils avaient reçus de M. Egède & de ses Compagnons. M. Crantz, Membre de la Congrégation de *Herrenhuters*, dit que ses Confreres étaient quelquefois mieux accueillis des Sauvages, que les Pasteurs du Danemarck, parce qu'ils se rendaient plus familiers, & que leur langage était plus à la portée de ce peuple grossier. Cependant leurs instructions

Groënland. ne faisaient pas des progrès bien rapides, les Groënlandais ne pouvant élever leur raison au-delà de l'idée d'un Dieu. Les mystères du péché originel & de la rédemption, n'entraient point dans leur faible intelligence. Quand on leur en parlait, ils redisaient toujours, *nous croyons tout*; & cette réponse signifiait, qu'on ne leur en parlât plus. Mais un d'entr'eux, donnant plus d'effort à ses réflexions, dit un jour aux Catéchistes : « Est-ce » que Dieu n'entendit pas le serpent, quand il » séduisit Eve par ses discours; & s'il l'entendit, » pourquoi n'avertit-il pas la femme de s'en défier, » & ne prévint-il pas la chute du premier homme » ire? » Ainsi, la stupidité des uns, & le raisonnement des autres, retardaient les fruits de la prédication de l'Évangile.

Les mœurs des Groënlandais étaient encore bien éloignées de ce que les Hébreux appelaient le Royaume du Ciel. Une vieille femme était morte la nuit, ou du-moins l'avait paru. Son fils l'enveloppa d'abord dans une peau pour l'ensevelir. Mais une heure après, elle poussa des cris lamentables. Un Missionnaire obtint du fils qu'il découvrit le visage de sa mère, pour y chercher quelque signe de vie; mais, comme elle ne parla point, on la remit dans son enveloppe mortuaire. Peu de temps après, on entendit de nouveaux gémissements, le fils découvre sa mère, & lui met

dans la bouche
avala, mais
enfin, au
questions
soin de sa
resté seul
par sa fer
traversât
l'ensevelir
dant on s
reprocha
disant que
& de sa ra
passés sans
acte de pi

Cepend
ticulierem
daient le b
Mais soit
dans le cara
soit qu'il n
refusa cette
rejoindre
Mission. Le
sur Kajarr
truction su
au nombre
une fille,

pides , les
 raison au-
 s du péché
 aient poin-
 on leur en
 yons tout ;
 r en parlâ-
 s d'effor à
 s : « Est-ce
 r , quand il
 l'entendit ,
 s'en désier ,
 emier hom-
 e raisonne-
 de la pré-

ent encore
 appelaient
 mme était
 ru. Son fils
 l'ensévelir.
 es cris la-
 u fils qu'il
 y chercher
 le ne parla
 mortua ire.
 uveaux gé-
 & lui met

dans la bouche un peu de graisse de poisson qu'elle
 avala , mais sans parler. On la recouvre encore ;
 enfin , au troisieme réveil , elle répondit à des
 questions , & le Missionnaire dit au fils de prendre
 soin de sa mere. Mais ce malheureux , dès qu'il fut
 resté seul , l'enveloppa de nouveau , la descendit
 par sa fenêtre dans la mer , & de peur qu'on ne
 traversât une seconde fois son dessein , il alla
 l'ensévelir vivante dans une Isle voisine. Cepen-
 dant on fut ce qu'il avait fait , & quand on lui
 reprocha cette mauvaise action , il se défendit en
 disant que sa mere avait perdu l'usage de ses sens
 & de sa raison depuis quelques jours qu'elle avait
 passés sans manger , & qu'il avait cru faire un
 acte de piété filiale , en mettant fin à ses peines.

Cependant les deux Sauvages qui s'étaient par-
 ticulierement attachés aux Missionnaires , deman-
 daient le baptême qu'on leur avait appris à désirer.
 Mais soit qu'on eut remarqué de l'inconstance
 dans le caractère de l'un d'entr'eux , c'était Mangek ,
 soit qu'il ne fût pas encore assez instruit , on lui
 refusa cette grace : ainsi , ce Profélyte rebuté alla
 rejoindre les Sauvages & ne reparut plus à la
 Mission. Les Freres tournerent alors tous leurs soins
 sur Kajarnak & sa famille , qui , après une ins-
 truction suffisante , furent baptisés le jour de Pâque ,
 au nombre de quatre , le mari , la femme , un fils &
 une fille.

Groënland.

Groënland.

Mais il n'y avait pas un mois qu'ils avaiènt reçu le bapême , quand une troupe d'assassins , venus du Nord , tuèrent le beau-frere de Kajarnak , sous prétexte qu'il avait fait mourir , par ses maléfices , le fils du Chef de cette bande. D'abord ils l'avaient attiré , par adresse , auprès de Kangek , & l'avaient cruellement percé d'un harpon : il eut encore le bonheur d'arracher ce fer de son corps , & de s'échapper de leurs mains. Mais ils le rattraperent , & lui ayant donné treize coups de couteau , ils le précipiterent en bas d'un rocher , où il fut découvert après bien des recherches. Les meurtriers menaçaient encore d'assassiner Kajarnak lui-même , & son autre beau-frere , en dépit des Européens , & des gens du Sud. C'est ainsi qu'ils appelaient les Groënlandais qui habitaient ou commerçaient avec la Colonie Danoise & la Mission ; ceux-ci prirent l'alarme & voulaient s'enfuir : mais on les rassura. Les Officiers de la Colonie firent arrêter le Chef des assassins , & quelques-uns de sa bande. Ils furent conduits prisonniers en présence de plus de cent Groënlandais. Le Chef , interrogé , confessa qu'il avait commis trois meurtres de plus , & qu'il avait trempé dans trois autres. Comme il n'était pas sujet aux Loix humaines , dit M. Crantz , parce qu'il ignorait même les Loix divines , on lui lut le Décalogue , en le menaçant des peines

les plus
ensuite il
qui avaien
de la viol
que fût c
n'était - e
gation de
part des J
qui n'aisai
Kajarnak
malgré le
se dérober
connue a
Envain o
promettan
pella la p
ne pas q
jusqu'aux
mais il ne
tant la M
tentes ; t
conversion
ne leur
des Paye
reproche
solide , n
virent ar
parmi les

les plus sévères, s'il retombait dans l'homicide ; ensuite il fut élargi. Mais deux de ses complices, qui avaient été instruits de la Loi de Dieu, avant de la violer, furent punis du fouet. Quelque juste que fût cette différence de traitement, peut-être n'était-elle pas bien propre à favoriser la propagation de l'Évangile : mais elle montrait de la part des Juges & des Chrétiens, une impartialité qui faisait honneur à leur Religion. Cependant Kajarnak, cruellement effrayé de ces attentats, malgré le châtement des deux coupables, voulut se dérober au danger, dans quelque retraite inconnue aux ennemis de sa famille & de sa vie. Envain on essaya de calmer ses alarmes, en lui promettant de la protection ; envain on lui rappella la promesse qu'il avait faite au baptême, de ne pas quitter les Missionnaires ; il fut touché jusqu'aux larmes de toutes leurs représentations, mais il ne put consentir à rester avec eux. A l'instant la Mission fut désertée, à l'exception de deux tentes ; toutes les espérances des Freres sur la conversion du Groënland, s'évanouirent, & il ne leur resta que la confusion d'avoir baptisé des Payens, sans faire des Chrétiens. Mais ce reproche qu'on ajoutait à leur affliction, ne fut pas solide, ni de durée. Car, avant la fin de l'année, ils virent arriver vingt-un bateaux de Groënlandais, parmi lesquels étaient quelques amis de *Simek*, l'un

Groënland.

Groënland.

des Sauvages qui avaient accompagné Kajarnak dans sa retraite. Simelk revint lui-même avec sa famille ; en sorte que l'hiver suivant les Freres eurent neuf familles dans leur voisinage. Ainsi les déserteurs , après avoir fait par-tout des recrues , vinrent insensiblement rejoindre les drapeaux de la Foi , amenant plus de profélytes qu'il n'y avait eu de transfuges.

Jusqu'ici l'on n'a parcouru qu'un volume de M. Crantz , sur le Groënland. Il en reste un second , encore plus long , mais qui roule tout entier sur les progrès de la Religion Chrétienne & de la Mission des Freres Moraves , chez un peuple abandonné , ce semble , du Ciel & de la terre. Cet Ouvrage beaucoup moins curieux & moins intéressant que les Lettres édifiantes des Missionnaires Catholiques , respire un fanatisme que toutes les Religions devraient également désavouer. On n'y reconnaît l'Evangile d'aucune Communion Chrétienne. Le langage extravagant d'un Piétisme mielleux , & pétri d'ignorance & de fadeur , convient encore moins à la doctrine de Luther , qui sans doute ne voulut pas détruire le monachisme , pour lui substituer une bigoterie puérile & superstitieuse. Aussi ne pourrait-on exposer aux yeux du public ce fratras de mysticité gothique , sans compromettre le respect qui est dû à la Religion , établie sur de meilleurs fondemens que ceux de

D
les Freres
peuple con
peut mon
Religion e
prêchée. Si
un grand
travaux ap
se sont livr
quelque ch
tout ensem
juste de la
même erre
dans les es
persuasion.
Christianis
bets ; le fla
chers ; des
Chrétiens ,
chaînes fray
Missionnaire
quoiqu'entré
la prédestina
comme les F
autres Peup
vertir avant
avant de co
Les Frere
cité , n'avai

les Freres ignorans. Cependant l'histoire d'un peuple converti, même par des fanatiques errans, peut montrer par quels moyens on introduit une Religion dans un pays où elle n'a pas encore été prêchée. Si ce tableau seul intéresse par lui-même un grand nombre de Lecteurs, un précis des travaux apostoliques auxquels les Freres Moraves se sont livrés pendant l'espace de vingt ans, aura quelque chose de neuf, d'instructif & d'attrayant tout ensemble. On y prendra du moins une idée juste de la marche que doit suivre une Religion même erronée, quand on veut la faire entrer dans les esprits par la voie douce & lente de la persuasion. Car on ne verra point ici ce que le Christianisme abhorre, la croix multiplier les gibets; le flambeau de l'Évangile allumer des bûchers; des Princes Idolâtres étendus, par des Chrétiens, sur des grils ardents; les armes & les chaînes frayer un chemin de sang & de larmes aux Missionnaires. Les Danois, quoique Luthériens, quoiqu'entêtés du système dur & tranchant de la prédestination, n'ont pas traité les Groënlandais, comme les Russes traitent les Kamschadales & les autres Peuples Idolâtres. Enfin ils ont voulu convertir avant de soumettre, & non pas conquérir avant de convertir.

Les Freres Moraves, gens sans étude & sans capacité, n'avaient d'autre Mission & d'autres talens pour

Groënland.

Groënland.

l'apostolat, que leur enthousiasme. Ils se croyaient inspirés ; c'était leur unique moyen de convertir : le tems & les circonstances firent le reste. Car nous est-il permis à nous Catholiques de penser qu'ils fussent aidés de la grace , pour changer des Idolâtres , ou des Athées , en Luthériens ? Le Ciel ne voulait point sans doute qu'on fermât une porte de l'enfer aux Groënlandais , pour leur en ouvrir une autre : aussi verra-t-on souvent , dans la conduite de ces Missionnaires , la main de l'homme , au-lieu du doigt de Dieu. Mais il faut convenir qu'ils ont employé d'ailleurs tous les moyens naturels que la vertu morale , & la prudence humaine , peuvent suggérer. D'abord ils vécurent en bonne intelligence avec ce qui restait de Missionnaires Danois , qui professant la même Religion qu'eux , avaient plus de lumieres , & joignaient la science au zèle. Cet accord prévint les schismes, les disputes & les scandales , qui plus d'une fois ont fait avorter les progrès de l'Evangile , à la Chine ou dans l'Inde. Si d'une part les institutions du monachisme , inspirent plus vivement cet esprit de corps qui , augmentant la chaleur du zèle religieux , donne plus d'activité , de force & de succès aux travaux de l'apostolat ; d'un autre côté , ce même esprit de corps est un germe de dissention & de zizanie , qui détruit ce qu'il édifie , en divisant par des ri-

yalité

yalités &
battent po
de divers
ces légion
dont chac
gloire, fan
Groënland
sance à pa
Danemarck
Aussi se re
la charité c
de bons or
sion des Sa
de ce qui
sur ces esp
& touchés
ensevelir to
landais, qui
leurs plus pr
sans sépultur
l'œuvre du
ayant appelle
des mers, de
sauver des
nisme. Un a
tendu 'prêch
tombe & me

Tome

valités & des jalousies funestes, ceux qui com-
 battent pour la même Religion sous des drapeaux ~~de~~ Groënland.
 de diverses couleurs. Combien de fois a-t-on vu
 ces légions manquer ou perdre des conquêtes ;
 dont chacune d'elles voulait seule avoir toute la
 gloire, sans parler de l'utilité ? Heureusement le
 Groënland n'offrait point de trésors, ni de puis-
 sance à partager entre les Prêtres Luthériens du
 Danemarck, & les Freres ignorans de la Moravie.
 Aussi se rendaient-ils tous les devoirs mutuels de
 la charité chrétienne ; & ce concours de vues, &
 de bons offices, avançait ou préparait la conver-
 sion des Sauvages. D'ailleurs on ne perdait rien
 de ce qui pouvait faire une impression salutaire
 sur ces esprits simples. Ils étaient sur-tout édifiés
 & touchés de l'attention qu'avaient les Freres à
 ensevelir tous les morts ; tandis que les Groën-
 landais, qui ne rendent ce dernier devoir qu'à
 leurs plus proches parens, laissent les autres morts
 sans sépulture. Tous les événemens concouraient à
 l'œuvre du salut. Un Groënlandais, qui se noyait ;
 ayant appelé à son secours l'Être qui est au-dessus
 des mers, deux hommes de sa Nation vinrent le
 sauver des eaux, & il se convertit au Christia-
 nisme. Un autre Sauvage, qui avait souvent en-
 tendu prêcher les Freres, sans se convertir,
 tombe & meurt, subitement en jouant à la balle.

Groënland. Sa mort pouvait être naturelle, disent les Missionnaires, mais ils en prirent occasion d'exhorter les Chrétiens à ne pas se mêler avec les Payens, sur-tout dans les jeux & dans les divertissemens.

A Kookernen, la mer jeta sur le rivage une baleine morte. Aussi-tôt grand festin chez les Groënlandais, & la fête se termine par les danses. Deux Chrétiens avertissent les Idolâtres de ne pas se livrer à cette folle joie, mais de remercier Dieu de ses dons. Les Sauvages se moquent de ses remontrances. Avant la fin de l'assemblée, un des assistans tombe mort; bientôt après, deux autres expirent aux yeux de tout le monde. Le lendemain, il en meurt encore d'autres. Tous ceux qui avaient mangé de la baleine, sont malades. Les Freres Moraves les assistent, & leur font avaler des gouttes d'antidote. On leur avait dit que la baleine était verte & bleue, du côté où le harpon l'avait blessée. Ils en conclurent qu'elle devait être empoisonnée. En effet, les malades avaient d'abord les yeux fixes, puis la langue blanche. Peu de temps après, ils perdaient la connaissance & le sentiment; ils enflaient considérablement, & mouraient sans aucun signe de souffrance. Mais ceux qui résistèrent quarante-huit heures, & pouvaient vomir, en revenaient. Ceux qui avaient mangé de la chair verte, où était le harpon,

D
moururent;
es remède
nû que ce
e la conve
eux qui ava
isonné, d
ait venu ce
un des deu
me lieues d
e sauver à to
il fut tué à
ndais qui vo
ge. Cepen
ouvé ces ma
le rivage.
etté tant d'
res parties d
essuyer des
ils portent
rance & de
bonheur po
i, loin de rép
feu de leur d
nt faux, &
es compatiss
rité qui peu
memarck vie
er le Groë

moururent ; quelques-uns des autres guérissent par
 les remèdes & les secours des Missionnaires. C'est
 ainsi que ceux-ci travaillaient à leur grand objet
 de la conversion des ames. M. Crantz pense que
 ceux qui avaient blessé cette baleine d'un fer em-
 poisonné, devaient être des Espagnols, dont il
 avait vœu cette année deux vaisseaux à la pêche.
 L'un des deux, dit-il, avait fait naufrage à qua-
 rante lieues de *Good-Shaab*. L'équipage tenta de
 se sauver à terre dans la chaloupe. Mais on croit
 qu'il fut tué à coups de fleches, par les Groën-
 landais qui voulaient profiter des débris du nau-
 frage. Cependant ceux-ci soutinrent qu'ils avaient
 sauvé ces malheureux morts de faim & de froid
 sur le rivage. Au reste, l'avidité des Européens
 a excité tant d'alarmes sur toutes les côtes des trois
 parties du monde, qu'ils doivent s'attendre
 à essuyer des hostilités & des trahisons par-tout.
 Ils portent un appareil de guerre, de violence,
 d'arrogance & de domination. Encore est-ce une espèce
 de bonheur pour eux, que cette même Religion,
 si loin de réprimer leur injustice, semble irriter
 le feu de leur cupidité par un souffle de zèle sou-
 vent faux, & toujours excessif, ait inspiré à des
 ames compatissantes & vertueuses, les œuvres de
 charité qui peuvent gagner & persuader. Si le
 voyage de *Remarck* vient à bout, avec le temps, de ci-
 viliser le Groënland, il devra sans doute une

Groënland.

partie de ses établissemens en ce pays sauvage à la patience des Freres Moraves qui jusqu'ici n'ont eu que des mœurs & de la piété, pour soutien de leur profélytisme.

Le bon exemple donne tant d'empire à la parole, que tout réussit à ceux qui prêchent une morale qu'ils pratiquent. Les songes même coopéraient aux succès des Missionnaires.

Un Angekok vit en songe un enfant qui lui montra d'abord un lieu de délices, puis un séjour de ténèbres. Cet homme se convertit. M. Crampin avoue que ce songe pouvait lui venir de ce qu'il avait entendu parler souvent de l'Enfant Jesus, du Paradis & de l'Enfer. « Mais quoique la Divinité », dit il, puisse se manifester par des voies invisibles, ces songes ne méritent pas une grande confiance. » Ceux qui se convertissent à la Religion, après ces sortes de visions nocturnes de l'imagination n'ont jamais eu des idées saines du Christianisme. » Cet Angekok lui-même, qui d'ailleurs menait une vie irréprochable, ne connaissait pas la véritable nourriture qui fait la vie de l'ame. »

Les Groënladais, qui écoutaient la Prédication étaient fort sujets à faire des songes sur des matières de Religion. Comme ils en abusaient, les Missionnaires leur défendirent de se les raconter les uns aux autres. En général, les histoires effrayantes, soit vraies ou fausses, agitent l'imagination

D
durant le s
blent la rai
avance y a
prétexte de
peur ; &
age, on re
Cependa
point les am
quel que fu
gekok rêva
ce songe, i
C'était toujo
aves. Quoi
la superstitio
qui l'attache
en ont dét
ait contre la
tant, s'il a c
changera d'a
es abus de
de celle-qu'o
de tous les c
is n'ont pas
pour voir la
luthéranisme
Aussi les
ent-ils, à ch
aient à l'ét

ALE

ys sauvage
 usqu'ici n'on
 ar soutien de
 pire à la pa
 prêchent une
 même coopé
 nfant qui lu
 puis un séjou
 it. M. Crant
 air de ce qu'
 ant Jesus, d
 e la Divinité
 oies invisibles
 nde confianc
 ligion, apr
 l'imagination
 Christianism
 ailleurs men
 fait pas la vé
 e l'ame. »
 la Prédicatio
 es sur des m
 abusaient,
 se les racon
 toires effray
 t l'imaginat

durant le sommeil, & les rêves de la nuit trou-
 blent la raison des enfans durant le jour. Quelle
 avance y a-t-il à effrayer ainsi les esprits, sous
 prétexte de les instruire? On est dévor, tant qu'on
 a peur; & quand l'âge des passions rend le cou-
 rage, on reste sans religion & sans morale.

Cependant les Missionnaires ne repoussaient
 point les ames qui recherchaient le Christianisme,
 quel que fût le motif qui les y amenât. Un An-
 gekok rêva qu'il était dans l'Enfer. Réveillé de
 ce songe, il pleura deux jours, & se convertit.
 C'était toujours un triomphe pour les freres Mo-
 raves. Quoiqu'il soit rare de voir un ministre de
 la superstition, y renoncer; parce que les motifs
 qui l'attachent à ses dogmes, ou les raisons qui
 l'en ont détrompé, doivent également le préve-
 nir contre la plupart des autres croyances; cepen-
 dant, s'il a du penchant pour la Religion, il en
 changera d'autant plus aisément qu'il ne voit que
 les abus de celle qu'il quitte, & le merveilleux
 de celle qu'on lui propose. C'est du moins le faible
 de tous les caracteres ardens & inconstans, quand
 ils n'ont pas assez de courage, ou de lumieres
 pour voir la vérité, de changer d'erreurs: & le
 Luthéranisme n'est-il pas une erreur?

Aussi les Apôtres de cette Doctrine convien-
 ent-ils, à chaque page, des obstacles qu'ils trou-
 vent à l'établir. Parmi les raisons qui détournent

Groënland.

Groënland. naient les Angekoks du Christianisme, un d'eux tr'eux avoua que celle qui balançait le plus les sermons de conversion qu'il sentait quelquefois au fond de son ame, était l'amour qu'il avait pour ses parens & ses enfans. Je ne pourrais, disait-il goûter les joies du Paradis, tandis que ma famille serait en Enfer. Cette objection que tous les Missionnaires Chrétiens ont eue à résoudre, dans toutes les Parties du monde, méritait, et semble, une réponse. Mais les freres Moraves qui ne se vantent pas d'être Théologiens, ne trouvaient pas, sans doute, dans la Doctrine de Luther, des armes défensives contre un si terrible assaut.

Un scandale plus grand encore que le raisonnement de cet Angekok, fut l'exemple d'un Groënlandais qui, lassé d'assister aux conférences de Religion, dit nettement « qu'il ne croyait rien de ce qu'on y débitait; qu'il n'y avait point de Dieu; que tout était de soi-même, & serait toujours comme il est; qu'enfin il voulait suivre, à cet égard, l'opinion & l'exemple de ses peres » qui n'avaient jamais entendu parler de Religion. Mais, répondent les Missionnaires, ce langage frénétique venait du trouble de son ame tourmentée par les impulsions de la grace. La preuve en est, qu'ayant entendu prêcher sur la mort dans une de nos Assemblées, il se leva, après bien des

contorsion
for:it enti

Un de
renhutters
c'est le c
la musiqu
ment de
conquête
sacrés, &
Canriques
la Religio
des Ecoles
les enfans
n'ont pas l
prennent
chante dan
moire faci
est tendre
déclats, sans
s'arrêtent s
mes; & ils
& la Préd
paré les am
de ces heu
plus aisém
alors qu'on
ques & to
ligion Chr

contorsions qui témoignaient son impatience, & forçait enfin, sans y reparaitre depuis.

Groënland,

Un des moyens de Profélytisme que les *Herrenhutters* ont imaginé, pour suppléer à la science; c'est le chant. Les Lacédémoniens employaient la musique dans les combats, comme un instrument de victoire. Les Hébreux marcherent à la conquête de la Palestine, en chantant des vers sacrés, & les Luthériens se servent encore de Cantiques pour le maintien & la propagation de la Religion. Mais les Freres Moraves ont établi des Ecoles de chant au Groënland, sur-tout pour les enfans & les jeunes filles. Les hommes qui n'ont pas le temps d'assister aux instructions, apprennent l'Evangile par les Hymnes qu'on leur chante dans les Cabanes. Les enfans ont la mémoire facile, & les filles la voix douce. Le chant est tendre, mélodieux, distinct & posé, sans éclats, sans efforts. Les Payens, dit M. Crantz, s'arrêtoient souvent pour écouter le chant des femmes; & ils entendent, en passant, le Catéchisme & la Prédication. Quand les Cantiques ont préparé les ames à l'attendrissement, l'Orateur profite de ces heureux instans, où l'Auditoire se laisse plus aisément persuader que convaincre. C'est alors qu'on écoute avec avidité les histoires tragiques & touchantes qui ont fait triompher la Religion Chrétienne, chez tous les Peuples simples,

Groënland.

& disposés par les disgrâces de la nature, ou les injures de la fortune, à se passionner pour la doctrine la plus propre à consoler des malheureux. Le nom de Jésus souffrant, ami des pauvres, ennemi du riche, réparateur des maux, & victime de ses vertus, fait sur les Groënlandais cette impression d'enthousiasme qu'on retrouve chez les Ecoffais qui firent la guerre à Charles premier, & le livrerent ou le vendirent à Cromwel. L'Orateur qui ne parle jamais, sans se croire inspiré, dit avec confiance tout ce qui se présente plutôt à sa bouche qu'à son esprit, & quand la parole vient à lui manquer, il a recours aux larmes qui ont tant d'influence sur les âmes les moins sensibles. Ces pleurs ont bien plus d'éloquence que les discours, & c'est-là que le Missionnaire des Sauvages est au-dessus de l'Orateur des Rois. C'est cet empire de la parole & des larmes sur les sens & le cœur des hommes assemblés, qui, sans doute, a si rapidement étendu les progrès de l'Evangile, chez les nations errantes de l'Amérique; qui a civilisé les habitans du Paraguai; qui les a mis sous le joug d'une Société trop répandue & trop puissante, pour n'avoir pas mêlé quelques artifices à de grandes vertus.

Les Freres Moraves semblent avoir étudié l'histoire & la marche des Jésuites dans leur établissement. Nés dans une plus grande obscurité, ils se

sont mu
même en
esprit d'u
Luthérie
des Rois
à une Co
avec une
mencent
dans tou
faire en
Cultivate
qui fonde
ils forme
Cités, do
& les Pro
ture & de
aux consé
d'une gra
Religion.
& les fo
conjugale
& compo
itaires. Ma
tation &
un grand
mée à un
genre, le
qu'un peu

font multipliés en aussi peu de temps. C'est le même enthousiasme, la même ferveur, le même esprit d'union & de fraternité. Si ces Missionnaires Luthériens, plus ignorans, n'ont pas eu l'oreille des Rois, & ne se sont pas attachés spécialement à une Cour, pour s'insinuer dans toutes les autres, avec une adresse plus souterraine encore, ils commencent, en gagnant le bas-peuple, à se glisser dans toutes sortes d'états & de conditions, à se faire en même-temps Commerçans, Ouvriers & Cultivateurs. Sous la direction de quelques Grands qui fondent des Châteaux au lieu de Monastères, ils forment des Peuplades, des Colonies & des Cités, dont ils sont à-la-fois les Apôtres, les Pères & les Propagateurs par toutes les voies de la nature & de l'art, joignant les douceurs du mariage aux consolations de la piété, bâtissant l'Edifice d'une grande Société avec tous les leviers de la Religion. A la vérité, les attachemens naturels & les soins domestiques inséparables de la vie conjugale, relâchent ces nœuds factices qui lient & composent les Sociétés monastiques & célibataires. Mais ce qu'on perd de l'esprit de fermentation & de vigueur, qui donne, tout-à-coup, un grand éclat, & toute la célébrité de la renommée à un Corps religieux, on le compense par le genre, le nombre & la solidité des établissemens qu'un peuple choisi, qui se mêle dans tous les

Groëmand.

Groënland. autres, peut cimenter avec le temps. Peut-être les Freres Moraves seront-ils dans la Religion Luthérienne, ce que les Quakers ont été dans la Communion Anglicane. Du moins plus Citoyens & plus Patriotes que les Jésuites, enfans de la Métropole, & Peres de la Colonie, ils se font plus attachés par les liens du sang, & par l'intérêt social à la patrie commune. Mais voyons avec quelle industrie ils jettent d'avance les germes de leur agrandissement, & de cette félicité que tous les hommes ont le droit & même l'obligation de se procurer sur la terre. Quand leur enthousiasme opérera ce bien, sans aucun trouble, il sera toujours utile; mais l'enthousiasme entraîne souvent l'intolérance. Les Missionnaires eux-mêmes s'en plaignent.

Un Groënlandais converti se trouvant logé près d'une cabane où il y avait une assemblée de danse, & ne sachant comment éviter les tentations que lui donnait le bruit, se mit à genoux pour prier. Ensuite se levant, il entre dans l'assemblée, impose silence, ordonne qu'on l'écoute parler de Dieu, menaçant de briser le tambour sous ses pieds. Une femme, appelée *Sara*, ne s'arrêta pas aux menaces: dans une pareille assemblée, elle prit le tambour du bal & le mit en pièces. Mais nous l'avertîmes, disent les Missionnaires, de ne pas troubler les jeux des inconvertis, & de se

conten-
ter. N
bons F
docile
des suc
ses faut
aperçu
tien, il
sent les
de la r
de la p
L'hiv
naires.
pêcheur
véritable
dais, &
avaient
arranger
orphelin
de la M
à qui l'
subsistan
truction.
sans être
avec un
cette inn
gêne im
lence fai

contenter d'instruire ceux qui voudraient l'écouter. Nous avons remarqué depuis, avouent ces bons Freres, que notre *Sara* était pèrulante, indocile & dédaigneuse. Ces défauts lui venaient des succès de sa prédication; mais elle a reconnu ses fautes & sa faiblesse. En général, ils se sont aperçus que, dès qu'un Groënlandais était chrétien, il voulait être apôtre. Cependant ils bénissent les heureux fruits de cette ferveur, & tâchent de la répandre, quoiqu'en y mettant les bornes de la prudence.

L'hiver était la bonne saison pour les Missionnaires. C'était alors qu'ils se faisaient, à loisir, pêcheurs d'hommes. Mais, comme le temps de la véritable pêche dispersait au loin les Groënlandais, & qu'ils oubliaient en été tout ce qu'ils avaient appris de religion en hiver, on fit un arrangement, par lequel les femmes & les enfans orphelins demeurèrent dans des tentes auprès de la Mission, sous la conduite d'un Chrétien à qui l'on donna les moyens de pourvoir à leur subsistance, avec la charge de veiller à leur instruction. Cependant une femme chrétienne qui, sans être mariée, avait des liaisons trop charnelles avec un Groënlandais inconverti, se plaignit de cette innovation des Missionnaires, comme d'une gêne imposée sur les consciences, & d'une violence faite à la liberté. Ses murmures pouvaient

Groënland.

exciter le mécontentement & la désertion dans le bercail. On y porta remède, en sequestrant cette néophyte discolle de la société des fidèles, jusqu'à ce qu'elle fût rentrée dans son devoir.

Mais, outre le soin qu'on prit de ce petit troupeau, l'un des Missionnaires suivit les hommes à la pêche & à la chasse, & il n'y perdit pas son temps. Sans parler de la priere qu'il faisait soir & matin à ses catéchumens, il prit beaucoup de perdrix, & emporta plusieurs sacs de hareng, donnant l'exemple du travail, & gagnant en même-temps de quoi subvenir à la disette. C'était un nouveau moyen de faire des profélytes : on ne peut lire, sans quelque intérêt, certains endroits du journal que ces Missionnaires donnent des voyages qu'ils font à la suite des pêcheurs & des chasseurs. Écoutons un moment Frédéric Boëhnish. C'est un des trois premiers Freres Moraves qui allerent au Groënland. Il s'y maria, en 1740, avec une fille de Mathieu *Stach*, son confrere. Il fit un voyage, quatre ans après, en Allemagne, pour aller rendre compte au synode de Hernhut des succès de la Mission du Groënland. En chemin, il fut arrêté par des soldats (Prussiens sans doute) qui le prenant pour un vagabond, voulurent l'enrôler par force, & le baloterent d'une place à l'autre. Mais il s'en défendit toujours, & fut enfin relâché par la mé-

diation
suivi par
séminai
nourris
société
Groënland
mettre
fonction
rend d'
à la pêc
« Le
» cautiq
» *kaiak*
» sista à
» landai
» un en
» & la d
» de la
» les lar
» & se d
» qui s'
» Le
» avait f
» sauvag
» Le
» veau
» ceaux

diation d'un Abbé Luthérien. Sa femme l'avait Groënland.
 suivi par-tout avec deux enfans qu'elle portait au
 séminaire de Marienborn, pour y être élevés &
 nourris par les soins & dans les principes de la
 société des Hernhutes. Avant de repartir pour le
 Groënland, il reçut le sacerdoce qui devait le
 mettre en état de remplir, avec plus de fruit, les
 fonctions de son apostolat. Voici le compte qu'il
 rend d'un voyage qu'il fit au mois de Mai 1746,
 à la pêche du hareng.

« Le 19, dit-il. nous partîmes au chant des
 » cantiques, sur quatorze *Umiaks* & plusieurs
 » *kaiaks*. Nous fîmes quatre lieues. Le soir, j'as-
 » sistai à l'heure du chant. Ensuite quelques Groën-
 » landais vinrent dans ma tente, où nous eûmes
 » un entretien, dont je ne puis rendre l'onction
 » & la douceur ineffables. *Mais dans ces momens*
 » *de la grace.... quelle paupiere pourrait retenir...*
 » *les larmes de joie?.... Elles brisent leur écluse,*
 » *& se débordent sur les joues.... comme un daim*
 » *qui s'échappe & bondit à travers champs....*

« Le 20, nous arrivâmes à Pissikfarbik. Il y
 » avait sur le rivage six tentes de Groënlandais
 » sauvages. Nous plantâmes les nôtres plus loin.

« Le 21, nos hommes allerent à la pêche du
 » veau marin, & m'apportèrent quelques mor-
 » ceaux de chair de cet amphibie, dont je mangeai

Groënland. » avec autant de plaisir qu'ils en témoignaient à
» me faire ce présent.

» Le 22, qui était le dimanche, je fis le matin
» l'office du jour. L'après-midi, j'allai visiter les
» tentes des Sauvages. Le soir mon Catéchiste
» présida à l'heure du chant, & moi à l'instruc-
» tion des baptisés.

» Le 23, le 24 & le 25, notre troupe fit la
» plus heureuse pêche de harengs, & moi aussi.
» Le temps était si chaud, que nous avions de la
» peine à porter nos habits. Mais le 26, le 27
» & le 28, la neige amena un froid si vif, que
» je ne pouvais presque pas écrire.

» Le 29, je prêchai en plein air, & je lus en-
» suite à ma troupe, des lettres de nos Freres
» d'Europe.

» Le premier Juin, j'allai à la chasse, & je tuai
» un gros renne. Le lendemain, j'en fis un régal
» à ma troupe, chez laquelle le Démon, pendant
» ma courte absence, avait déjà semé de la ziza-
» nie; mais je la dissipai. J'envoyai de nos nou-
» velles, avec de la viande fraîche, à New-Hern-
» hut. On m'en rapporta des lettres qui me firent
» grand plaisir. Nous étions dans la saison où il
» fait jour tout le temps de la nuit: j'en profitai
» pour aller, à minuit, pêcher du hareng dans un
» autre canton.

» Le 3
» étaient
» homme
» nurent
» L'après-
» téchisme
» homme
» de son p
» C'était u
» cence de
» la tentat
» lui....
» Le 5,
» Simon (d
» daim dor
» repas, il
» guider co
» je fais par
» ils n'ont p
» quelques-
» bitent. »
A ce jou
la permisso
C'est Matth
» Le 3
» landais all
» nous n'arr
» tion, je l

Le 3, je fis une admonition à deux filles qui étaient allé chasser, à mon insu, avec d'autres hommes que leur chef de famille. Elles reconnurent leur faute, & n'y retomberent plus. L'après-midi, je fis la *Fête d'Amour*, & le catéchisme à vingt-deux enfans. Je parlai à un homme veuf qui voulait se remarier à la façon de son pays, c'est-à-dire, vivre en concubinage. C'était un catéchumene; je lui fis sentir l'indécence de cette conduite, &, pour le sauver de la tentation, je l'engageai à retourner chez lui.....

Le 5, je prêchai. Le 6, j'allai à la chasse. Simon (c'est un Groënländais baptisé) prit un daim dont il régala toute la troupe. Durant le repas, il dit, je n'ai plus honte de me laisser guider comme un enfant, par nos Prédicateurs; je fais par expérience que leur société est bonne; ils n'ont point envie de nous dominer, comme quelques-uns d'entre nous le pensent & le débiterent.

A ce journal de la pêche, M. Crantz demande la permission d'en joindre un autre de la chasse. C'est Matthieu Stach qui va nous le donner.

Le 3 Septembre, dit-il, quelques Groënländais allerent à la chasse des rennes, & comme nous n'aimons pas à les laisser aller sans instruction, je les suivis. Dans une baie nous fûmes

Groënländ.

Groënland.

» accueillis d'un grain qui sépara nos bateaux.
 » Je fus obligé de courir sur le vent dans la
 » baie, ne pouvant aborder à cause de la hau-
 » teur du rivage hérissé de rochers. Le cou-
 » rant était rapide, & les lames menaçaient de
 » nous submerger. Le bateau des femmes rou-
 » lait sur les vagues qui se repliaient comme un
 » ver. A cette occasion je me souvins d'un verset
 » de nos cantiques: *Agneau, tu as fait l'Univers;*
 » *mais souviens-toi que nous sommes tes petites*
 » *créatures.* Dans un quart d'heure tout fut calme,
 » & nous étant mis à ramer deux lieues, nous
 » allâmes planter nos tentes à Okeitluk, pour
 » attendre les deux autres bateaux que l'orage
 » avait écartés. » Mais ils ne purent nous rejoin-
 » dre que deux jours après. Ils avaient couru le
 » plus grand danger, sur-tout un jeune Groënlan-
 » dais, dont le kajak n'avait pu suivre les bateaux,
 » les vagues lui ayant emporté sa bouée, ou vessie
 » de pêche; tandis qu'il voulait la rattraper, il avait
 » perdu sa rame, ce qui l'obligea de ramer avec ses
 » deux mains, qui lui en tinrent lieu, jusqu'à ce
 » qu'il l'eût recouvrée. Le mauvais temps nous em-
 » pêcha de chasser durant six à sept jours.

« Le 12, j'allai à la chasse, & je tuai deux
 » rennes; les Groënlandais ne prirent rien, je
 » leur donnai la moitié de ma chasse.

» Le 13, je pris encore un autre renne. Le
 » matin,

» matin,
 » dais vin
 » prendre
 » parce qu
 » qu'on po
 » les grand
 » votre feu
 » pondit-il
 » tirai, qu
 » faute. »

C'en est
 direction s
 aves avec
 court extrai
 e courage
 empire qu
 me dans ce
 longue s
 oi. C'est la
 histoire de
 nsés se f
 rendre leur
 moyens hum
 eurs mains c
 profélytisme
 our pour eu
 uoi faut-il
 niter la cor

Tome

matin, à l'heure de la priere, un Groënlan-
 « dais vint me dire qu'il avait eu la pensée de
 « prendre une verge & de battre sa femme,
 « parce qu'elle ne voulait pas lui obéir. Je lui dis,
 « qu'on pouvait châtier ainsi les enfans, mais non
 « les grandes personnes: Je parlerai, lui di-je, à
 « votre femme, elle se corrigera. Eh-bien ! ré-
 « pondit-il, je ne la battrai pas, mais je l'avertirai,
 « quand elle retombera dans la même
 « faute. »

Groënland.

C'en est assez pour faire connaître le plan de
 direction spirituelle, que suivent les Freres Mo-
 ravas avec les Groënlandais. On voit, dans ce
 court extrait, leur langage, leur genre de vie,
 le courage qu'ils puisent dans leur enthousiasme,
 l'empire que le fanatisme qui s'exhale de leur
 ame dans celle des Sauvages, doit leur assurer à
 la longue sur ces Peuples simples & de bonne
 foi. C'est la même méthode, le même esprit, dans
 l'histoire de vingt ans de missions. Ces heureux
 missionnés se sont fait un art de l'inspiration, pour
 rendre leurs dogmes & leur culte. Tous les
 moyens humains, mais les plus doux, ont été dans
 leurs mains des instrumens de prosélytisme; & le
 prosélytisme à son tour deviendra peut-être un
 pour pour eux: un instrument de puissance. Pour-
 quoi faut-il qu'on soit obligé de louer & d'ad-
 mirer la conduite de ces Missionnaires Luthé-

Groënland.

riens qui, voulant policer des Sauvages, corrompent leur raison pour les unir en société? Ne peut-on donner des loix & des mœurs aux hommes, sans leur inspirer des erreurs? N'y a-t-il que la force ou la ruse, & toujours la crainte, qui nous puisse mener, même au bien? Ne verra-t-on jamais une ligue formée par la raison & l'humanité, pour la propagation des vérités utiles au bonheur du monde, pour l'accroissement & la perfection de la société, pour la paix des Etats, & le soulagement des Peuples? Cette association, composée de gens sans parti, qui n'auraient que du courage, des lumières, de la vertu, du désintéressement, pourrait opérer avec le temps une révolution dans les opinions & les mœurs. Elle prendrait la place de ces sociétés, qui jusqu'à présent n'ont été dirigées que par un fanatisme particulier de Religion souvent mal-entendue, & qui, sous prétexte de former de nouveaux établissements, ne rassemblent que de nouvelles bandes de combattans. Car si l'état de nature est la guerre d'un seul contre un seul, l'état actuel de société est la guerre de tous contre tous. Qu'est-ce, en effet, qu'un Sauvage que des Missionnaires hérétiques attirent dans une peuplade catéchisée? C'est un homme à qui l'on donne tantôt une boisson qui redouble sa soif; au lieu de l'appaiser, tantôt un remède qui n'adoucit

mort, qu
Nations
liques à la
ne connaît
conifer ou
liffées & c
quelle com
ves sont v
deux peup
demi-polic
M. Cran
nées avant
baptisés, du
Freres Mor
en parler, p
mine poin
fondée, m
Groënland
& leur cor
On attendit
l'obéissanc
la Communi
la Congrégat
de l'année. 17
auparavant,
andais en pl
pour l'audito
trois ans cep

, corromp
 ciété? Ne
 aux hom-
 y a-t-il que
 rainte, qui
 Ne verra-
 son & l'hu-
 és utiles au
 ment & la
 des Etats;
 association,
 uraient que
 u, du défin-
 temps une
 mœurs. Elle
 qui jusqu'à
 un fanatisme
 entendue, &
 nouveaux éra-
 e nouvelle
 t de nature
 eul, l'état ac-
 contre tous
 que des Mis-
 ne peuplad-
 l'on donne
 soif; au-lieu
 à n'adoucit

mort, qu'en aigrissant la vie. Sans parler ici des Nations du Paraguay, qui sans doute sont catho- liques à la maniere de leurs Apôtres, mais qu'on ne connaît pas assez pour avoir le droit de pré- coniser ou de diffamer la société qui les a civi- lisées & dirigées, voyons par quelle suite & quelle combinaison de moyens les Freres Mora- ves sont venus à bout de former au Groënland deux peuplades assez considérables d'hommes à demi-policés, sous le nom de Chrétiens.

Groënland.

M. Crantz dit d'abord qu'on fut plusieurs an- nées avant de faire part aux Groënladais, même baptisés, du mystere de la transubstantiation. Les Freres Moraves se faisaient un scrupule de leur en parler, par une sorte de défiance. « Je n'exa- mine point ici, dit-il, si elle était bien ou mal fondée, mais il est certain que les Chrétiens du Groënland ne sentaient pas assez leur faiblesse & leur corruption, pour participer à ce mystere. » On attendit qu'ils eussent une résignation de cœur à l'obéissance aveugle, avant de les admettre à la Communion. Aussi ce Missionnaire ne date-t-il la Congrégation, ou l'Eglise du Groënland que de l'année 1757, où l'on put bâtir une Chapelle. Auparavant, dit-il, on avait catéchisé les Groënladais en plein air, ce qui n'était commode ni pour l'auditoire, ni pour le Prédicateur. Depuis trois ans cependant, on leur prêchait à couvert;

mais la chambre d'assemblée était trop petite. Les Missionnaires du Groënland en firent de fréquentes plaintes à leur Congrégation d'Europe. Au Synode, qu'elle tint à Zeyst, Jean Beck, l'un de ces ouvriers évangéliques, fit acheter, par les libéralités des *Freres unis*, du bois de charpente, & l'on frêta exprès un vaisseau pour transporter ces matériaux à la nouvelle Confrérie Christian David, cet infatigable Charpentier qui avait bâti au Groënland la première hutte de Herrenhutens, & la première école des enfans du pays, voulut aussi construire la première maison de la Mission. Elle fut commencée le 5 de Juillet 1747. & malgré la neige qui tomba dans ce mois d'un soleil continu, & qui augmenta le suivant, cet édifice fut assez avancé, pour qu'on pût y tenir à couvert les assemblées de Religion, dès le 1^{er} de Septembre. Un mois après, on fit la consécration de la nouvelle Eglise. Ce fut une joie inestimable parmi les Groënlandais, que d'avoir pour la première fois, une maison de priere. L'Eglise attira bientôt autour de ses murs une espèce de bourgade, composée de six grandes maisons qui contenaient environ cent quatre-vingt personnes; de sorte qu'avec celles de la Colonie voisine, on rassemblait à l'Eglise près de trois cent personnes.

La peuplade de *New-Herrnhut*, (ainsi s'appelle

la nouvelle mission, partagée en trente paroisses de l'autre; les hommes, & les femmes, on établit dans chaque paroisse un pasteur, & ils s'occupent à chanter; par l'attention de leur ministère. C'est à-peu-près ainsi qu'on enseigne la religion aux enfans, jusqu'à l'usage & de l'esprit, & à la pratique, & les principes de la religion.

Quand on entre dans ces paroisses, on voit tous les mois; on prêchait, & on distribuait des lettres des Confreres, & des élèves de la mission adressées aux paroisses. Les lectures étaient de quelques versets de l'Ecriture, & de quelques mysticité fréquente de larmes. Toute la paroisse se réunissait insensiblement à la Congrégation.

la nouvelle maison des Freres Moraves) fut partagée en trente bandes, neuf d'un sexe, & quinze de l'autre; les premieres dirigées chacune par un homme, & les autres par autant de femmes. Ensuite on établit une école de chant. Deux Freres qui savaient un peu de musique, instruisirent des enfans à chanter par routine; c'est à-dire, avec la seule attention de l'oreille, sans employer l'étude des yeux. C'est à-peu-près ainsi qu'on devrait peut-être enseigner la musique & toutes les autres choses aux enfans, jusqu'à ce que l'âge des forces du corps & de l'esprit, les mît en état d'appliquer la théorie à la pratique, & de chercher dans la réflexion les principes de tout ce qu'ils ont appris par les sens.

Quand on eut une Eglise, on célébra des Fêtes, entr'autres celle de la Congrégation. Elle se tint tous les mois; on y baptisait les Catéchumenes; on prêchait, on faisait les offices; on y lisa les lettres des Confreres d'Europe, & sur-tout celles des élèves de tous les Séminaires de l'unité, adressées aux jeunes Chrétiens du Groënland. Ces lectures étaient interrompues par le chant de quelques versets, où le *sang de l'Agneau* (mot de mysticité fréquemment répété) faisait couler les larmes. Toutes ces pieuses inventions attiraient insensiblement le concours à la nouvelle Eglise, & la Congrégation, augmentée de cinquante-deux

Groënland.

Groënland.

personnes préparées depuis long-temps au baptême , se trouva composée , en 1747, de cent trente-quatre Groënlandais baptisés. Dès-lors, on commença de faire à l'Eglise des mariages, des funérailles, & toutes les cérémonies qui, consacrant les actes & les engagemens les plus solennels de la vie civile, par le sceau de la Religion, donnent de la consistance au culte public, de l'autorité, puis du pouvoir & des richesses à ses Ministres. Mais une observation singulière, faite par M. Crantz, « c'est, dit-il, que depuis qu'on a bâti une Eglise » au Groënland, les coups extraordinaires de la » grace y sont moins fréquens. Elle y agit avec » moins d'éclat que dans les premiers temps de » l'arrivée des Missionnaires. Je fus d'abord étonné, » poursuit-il, de ce changement, qui ne me » paraissait pas favorable à la Religion. Mais, en » y regardant de plus près, je trouvai que les » conversions miraculeuses, loin d'être nécessaires, » auraient pu avoir de fâcheuses conséquences. La » grace n'avait plus besoin de susciter des témoins » à l'Évangile, lorsque la cité sainte brillait sur la » montagne, & que le chandelier y éclairait au » loin & auprès. Une nuée de témoins donnait plus » d'éclat à cette lumière victorieuse, que des flam- » beaux beaux épars & isolés. »

C'est avec ce langage mystique & ces bénignes interprétations, que les Freres Moraves croient

voir & m
leur prop
landais; c
Infidèles.
où la cha
tache, en
c'est la gr
convertit.
baptisés,
glaces flo
égarent &
sous les e
la nage &
ce miracl
quand tou
une balein
trois cens
après s'en
provisions
comme un
aussi mira
riens enfin
ignorans,
démie des
tinguées p
raves se
l'amour di
bles, tand

voir & montrer par-tout le doigt de Dieu, dans leur propre ouvrage. Si la famine afflige les Groënlandais; c'est un châtement du Ciel contre ces Infidèles. Si la disette les attire à la Congrégation, où la charité par une assistance gratuite, en attache, en retient quelques-uns à la nouvelle Eglise; c'est la grace qui les y appelle, les touche & les convertit. Si les Pasteurs & leurs troupeaux de baptisés, échappent aux dangers de la mer, aux glaces flottantes qui, dispersant leurs bateaux, les égarent & les balottent des mois entiers, tantôt sous les eaux & tantôt au-dessus; sauvés enfin à la nage & à la rame, ils remercient l'Agneau de ce miracle. Si, dans le rude mois de Décembre, quand tout leur manque, ils trouvent sur le rivage une baleine morte, de neuf brasses de longueur; trois cens personnes qui se mettent à la dépecer, après s'en être rassasiées & en avoir fait d'amples provisions, regardent cette heureuse rencontre comme un don du Ciel, & croient cette baleine aussi miraculeuse que celle de Jonas. Ces Luthériens enfin, ces Freres *illuminés*, *morts*, *réveillés*, *ignorans*, divisés en autant de classes, que l'Académie des Arcades avait jadis de Colonies, distinguées par des noms ridicules, ces Freres Moraves se voient toujours portés sur les ailes de l'amour divin, & se croient invincibles, invulnérables, tandis qu'ils nagent dans le sang qui coule

Groënland.

des plaies de l'Agneau. Cependant ils mêlent souvent au secours d'en-haut, des armes & des moyens qui tiennent trop de la faiblesse humaine, pour n'être pas suspects.

Un jour, après avoir admis dix-neuf Groënlais au Souper du Seigneur, (c'est ainsi qu'ils appellent la Communion) ils baptisèrent sept enfans du troupeau, parmi lesquels était une jeune fille qu'ils avaient sauvée quelques semaines auparavant du danger de la damnation ; on va voir comment. Cette brebis était allée avec un homme de sa cabane, à Kangok. Un Sauvage Groënlais l'enleva par force, & voulut en faire sa femme, à la façon violente du pays. L'hôte qui l'avait reçue, était trop faible contre des Payens qui prétendaient, en dépit des Européens, épouser les filles baptisées, de même que les autres, sans attendre leur consentement, & malgré leur résistance. Il la laissa donc à ces barbares, & le cœur rempli de chagrin, il vint avertir les Missionnaires de cette étrange aventure. Comme il y avait trois jours que la fille était entre les mains des Sauvages, on partit de la nuit même qu'on en fut informé, pour courir à sa délivrance. Un des libérateurs, entrant dans la cabane où elle était enfermée, lui dit : « comment es-tu venue ici ? » Cet homme (dit-elle, en montrant son ravisseur), « m'y a entraînée par force. Avais-tu du penchant

pour
chev
car r
même
de la M
dirent
qu'on
serait
pas une
du ber
plus, c
nous ;
été ba
employ
de rigu
pudeur
C'est ai
les imp
(1748)
mens d
disait e
leur ré
récomp
Car la
bois flo
de cha
aile à
d'école.

mélangent sou-
 vent des moyens
 maine, pour

neuf Groën-
 land ainsi qu'ils
 furent sept en-
 fant une jeune
 maine aupa-
 vant on va voir
 avec un homme
 de Groënlan-
 d en faire la
 connaissance. L'hôte qui
 est des Payens
 se refusent, épouser
 les autres, sans
 avoir leur résis-
 sance, & le cœur
 des Mission-
 naires comme il y avait
 des mains des
 enfants qu'on en-
 tendance. Un des
 où elle était
 venue ici ?
 un ravisseur),
 se penchant

« pour lui ?.... Non, puisqu'il m'a tirée par les
 cheveux.... Prends donc tes effets & suis nous ;
 » car nous sommes venus exprès te chercher. » En
 même-temps, il entre un Frere, ou un député
 de la Mission, avec un fusil. Aussi-tôt les Sauvages
 dirent à la fille de se dépêcher de partir, de peur
 qu'on ne les tuât tous. On les assura qu'il ne leur
 ferait fait aucun mal, pourvu qu'ils ne s'avisassent
 pas une autre fois de mettre la main sur les brebis
 du bercail des Freres. Les Sauvages ne songerent
 plus, dit le Missionnaire, qu'à se voir délivrés de
 nous ; & la pauvre fille en fut quitte pour avoir
 été battue par des vieilles femmes qui avaient
 employé, en vertu de leur ministère, les voies
 de rigueur usitées au Groënland, pour forcer la
 pudeur à se laisser ravir ce qu'elle n'ose accorder.
 C'est ainsi que les Freres secondaient quelquefois
 les impulsions de la grace. Ils firent cette année
 (1748), trente-cinq baptêmes, & huit enterre-
 mens dans leur Eglise, qui se peuplait & s'agran-
 dissait en même-temps de morts & de vivans. Tout
 leur réussit donc, & leurs travaux spirituels furent
 récompensés des bénédictions mêmes temporelles.
 Car la mer jetta, presque à leur porte, assez de
 bois flottant, non-seulement pour leur provision
 de chauffage, mais encore pour ajouter une
 aile à leur maison, & construire une salle
 d'école.

Groënland.

Groënland. L'année suivante, la sœur Judith bâtit une es-
pèce de couvent pour les filles. Cette Groënlan-
daise était allée, il y avait deux ans, en Alle-
magne, avec quatre autres personnes de son pays,
sous la conduite du Missionnaire Matthieu Stach;
Deux de la troupe, mari & femme, moururent
à la maison de Herrnuth en Lusace. Les trois
autres suivirent le Frere *Stach* en Hollande, où
le Capitaine Gerrison, qui les avait amenés du
Groënland, sur le vaisseau l'*Irene*, les prit en-
core sur son bord pour aller à Londres. Les deux
jeunes Groënlandais avaient traversé toute l'Alle-
magne à pied, sans se faire connaître. Ils garde-
rent de même l'*incognito* en Angleterre, de
peur d'exciter une curiosité qui ne devait que
leur être importune. Cependant ils furent pré-
sentées au Roi & à la Cour, dont les regards
pouvaient être accompagnés d'une bienfaisance
utile à la Mission.

De Londres, ils partirent sur l'*Irene* pour la
Pensylvanie, où ils visiterent les Congrégations
de *Bethléem* & de *Nazareth*, qui sont des éta-
blissemens du Hernhutisme. Ils trouverent là des
Américains convertis, qui leur donnerent des
lettres de dévotion pour leurs Freres Groënlan-
dais. Christian David, qu'ils avaient pris en Al-
lemagne, fit une bonne provision de lattes de cèdre,
& de bois de construction, pour bâtir un ma-

gasin de va-
vanie envo-
en signe d

L'*Irene*
Herrnhuc
Missionnaire
» on conna
» Sauvages
» doit rega
» personnes
» voyage d
pressions q
Europe, s
tion, qu'ils
& de leurs
Sœur Judith
qu'elle avai
former au C
sexe. Elle p
aux servante
habiter avec
du-moins de
fait leur tâ
ainsi la nuit
paration les
des choses q
posées, comm
peuvent occ

gasin de vivres , & la Congrégation de Pensylvanie envoya ce présent à celle du Groënland , en signe d'union & d'alliance spirituelle.

Groënland.

L'Irene passa de la Nouvelle-Yorck à *Neuw-Herrnhuc* , en trois semaines , avec les deux Missionnaires & les trois Groënlandais. « Quand on connaît , dit M. Crantz , la simplicité des Sauvages & la dépravation des Chrétiens , on doit regarder comme un miracle que ces trois personnes n'aient pas été perverties dans un voyage de deux ans. » Mais les mauvaises impressions que ces étrangers avaient reçues en Europe , s'effacèrent si vite de leur imagination , qu'ils coopérèrent même de leurs travaux & de leurs soins aux progrès de l'Evangile. La Sœur Judith , en particulier , profita de tout ce qu'elle avait vu à Herrnhut en Luface , pour former au Groënland des institutions utiles à son sexe. Elle proposa à toutes les filles nubiles , & aux servantes qui n'étaient pas mariées , de venir habiter avec elle dans une maison séparée , ou du-moins de s'y rassembler le soir , après avoir fait leur tâche dans leur famille. Elles passent ainsi la nuit dans un dortoir commun. Cette séparation les met à l'abri de voir & d'entendre des choses qui , dans des maisons faites & disposées , comme le sont celles des Groënlandais , peuvent occasionner des desirs & des actions

Groënland.

souvent peu conformes à la morale du Christianisme, & sur-tout à la régularité du Herrnhutisme.

C'est ainsi que l'arbre & le sauvageon croissaient & fleurissaient ensemble, par tous les moyens que fournit un zèle actif, & industrieux. Tantôt on mariait un Missionnaire avec une Sœur du Herrnhutisme, pour travailler de concert, à la propagation des Chrétiens, par les voies de la nature & de la Religion. Tantôt on pensionnait un Allemand, qui avait appris le Groënlandais, pour être Catéchiste & Maître d'Ecole. Tantôt on apprenait l'Allemand à des enfans du Groënland, pour écrire, parler & chanter dans les deux langues des Missionnaires & des Néophytes. M. Crantz dit pourtant qu'aujourd'hui l'on n'enseigne point la Langue Allemande aux Groënlandais, parce qu'ils n'ont pas le temps de l'apprendre, & qu'elle n'est d'aucune utilité pour eux, ni pour la Mission.

Si celle-ci produit quelques bons effets, ce n'est pas sans un mélange de zizanie, dont elle a comme semé le germe, entre les habitans baptisés & les Sauvages inconvertis. En effet, on trouva parmi les Chrétiens que la Congrégation perdit cette année, un homme assassiné par un Sauvage, pour une injure qu'il prétendait avoir reçue d'un Chrétien. Il paraît que les Groënlan-

dais
regar
perfor
vivre
le Gr
d'avec
aux H
D'i
perfec
tienne
laissai
Un Sa
parce
sous l
comm
là, fa
jugé e
morte
né. C
tible d
de nos
des M
& des
tences
L'hi
encore
milles
tellem

dais en veulent aux Missionnaires , parce qu'ils regardent comme enlevées à la Nation , des personnes qui quittent leur famille , pour aller vivre avec ces étrangers. On se plaint déjà dans le Groënland , que le Christianisme divise le pere d'avec son fils , & le frere d'avec sa sœur. C'est aux Herrnuthes de répondre à ce reproche.

D'un autre côté , la police de ce Peuple se perfectionne dans leur Société. Une femme Chrétienne étant venue à mourir , un enfant qu'elle laissait , resta à l'homme chez qui elle habitait. Un Sauvage de Kangek vint réclamer cet enfant , parce qu'il était né chez lui , & qu'il l'avait adopté sous le nom d'un fils qui lui était mort. Mais comme l'autre Groënlandais avait , depuis ce temps-là , fait vivre l'enfant & la mere , le procès fut jugé en faveur du Chrétien chez qui la mere était morte , contre le Sauvage chez qui l'enfant était né. Ce n'est pas que ce Jugement ne fût susceptible de revision & d'appel dans la Jurisprudence de nos Tribunaux , où l'on verrait bientôt éclore des Mémoires , & des Factums , & des Plaidoyers , & des Consultations , & des Avis , & des Sentences contradictoires sur cette belle question.

L'hiver de 1750 fut plus rude qu'on n'en avait encore vu. Le havre de *New-Herrnuth* , qui a six milles d'étendue dans sa moindre largeur , fut tellement convert de glace , même dans le mois

E
Christia-
Herrnhu-
con croif-
tous les
dustrieux.
une Sœur
ncert , à la
oies de la
pensionnait
Groënlandais ,
le. Tantôt
du Groën-
er dans les
Néophytes.
i l'on n'en-
aux Groën-
temps de
utilité pour
effets , ce
dont elle
abitans bap-
n effet , on
ongrégation
finé par un
endrait avoir
s Groënlan-

Groënland.

d'Avril, qu'on n'y put avoir d'eau, malgré la force des courans & des hautes marées de l'équinoxe. La famine fut générale dans le Groënland. Cependant on s'en ressentit moins qu'ailleurs à la Mission, où l'on avait appris aux Fideles non-seulement à prier, mais à travailler, à faire des provisions, à vivre avec économie. Les inconvertis vinent y chercher de l'assistance. On profita de leur détresse, pour leur prêcher l'Évangile; ce fut sans fruit. Ils admiraient le bon ordre & la sorte d'abondance qui regnaient à *Neuw-Herrnhut*; mais quand on leur demandait s'ils ne voulaient pas suivre l'exemple de leurs freres qui ne manquaient de rien, dans un endroit qui n'était pas le mieux situé du Groënland, ils répondaient, « *Sanieiffegalloar pogun, kissien ajournakau*; c'est-à-dire, nous nous convertirions volontiers, si ce n'était pas si difficile. » Ensuite continuait-on à leur parler de Religion, ils s'enfuyaient; comme si c'eût été quelque sortilège, ou une maladie contagieuse.

Il paraît que ce qui choquait les Grënlandais; était de voir leurs mœurs contrariées par ces Missionnaires étrangers, dont la vie & la direction semblaient attenter à la liberté des Sauvages. Un de ces inconvertis vint à la Mission menacer les Freres de brûler leur maison, s'ils ne lui rendaient une femme qu'ils avaient prise

sous leur protection de ses mains, pour se mit en garde contre il rodoit toujours cette femme, ce des Catéchumens de ne pas l'épouser la suite qu'ils étaient ainsi, la Mission de ménage.

Le zèle de ce sujet à troubler la landaise s'étant refusé y recevoir le Baptême ramener chez eux ne pouvait pas d'y retourner sous la protection furent dans l'intention d'obtenir grace de & consentit à par le Missionnaire écrivit *rance*, pour faire chercher la fille baptisée où ils devaient par ne la vit point obligée de se taper en la menaçant ou se montrait. A

sous leur protection , après qu'elle s'était échappée de ses mains , pour se soustraire au mariage. On se mit en garde contre ses menaces ; mais comme il rodoit toujours , dans l'intention d'enlever cette femme , celle-ci n'étant pas encore au rang des Caréchumenes , on la lui rendit , en le priant de ne pas l'épouser par violence. On apprit dans la suite qu'ils étaient d'accord l'un & l'autre ; ainsi , la Mission ne se mêla plus de cette querelle de ménage.

Le zèle de ces Prédicateurs est quelquefois sujet à troubler le repos des familles. Une Groënlandaise s'étant retirée chez les Chrétiens , pour y recevoir le Baptême , ses freres voulurent la ramener chez eux ; mais comme elle ne se souciait pas d'y retourner , & qu'elle s'était mise sous la protection d'un Missionnaire , ils l'enleverent dans l'intention , dit-on , de la tuer. Pour obtenir grace de la vie , elle entra dans un canot , & consentit à partir avec ces Sauvages. Le Missionnaire écrivit à la Colonie de *Bonne-Espérance* , pour faire arrêter les ravisseurs , & rechercher la fille baptisée. On fit la garde à Kangel , où ils devaient passer , en allant au Sud. Mais on ne la vit point , parce que ses freres l'avaient obligée de se tapir dans le bateau sous des peaux , en la menaçant de l'égorger , si elle remuait , ou se montrait. A quatorze lieues plus loin , elle

Groënland.

pria ses freres de la descendre un moment à terre, pour aller cueillir des baies ou des fruits sauvages. Dès qu'elle fut débarquée, elle se cacha dans des rochers, où on la chercha pendant deux jours, sans la trouver. Enfin les Sauvages s'étant rembarqués, elle fit plusieurs lieues à pied dans les montagnes, jusqu'à ce qu'elle rencontra un Groënlandais qui la conduisit à son canot, & la remit à la Colonie. On ne peut excuser, ce semble, la conduite des Missionnaires qui, dans l'intention de sauver des ames, établissent une séparation entre les Groënlandais, élèvent des familles spirituelles aux dépens de celles que la Nature avait formées. Toute Religion qui dérobe un fils ou une fille à ses parens, sous prétexte de rendre ou d'attacher ces enfans à Dieu, est une Religion de discorde, de persécution, ennemie de la paix des Etats, & du bonheur de la Société générale. La conversion devient alors séduction ou violence. Rien ne rachete ce vice inhérent au Prosélytisme. Cependant, s'il était permis de conquérir & de subjuguier des Peuples sauvages, les voies insinuantes que le Christianisme inspire aux Missionnaires, pour étendre la domination des Princes de l'Europe, sont peut-être les plus humaines que l'on puisse employer. Les Freres Moraves ont pris au Groënland toutes les précautions, pour rendre leurs Chrétiens heureux.

Ils ont fait

Ils ont fait
 au bon
 du corps
 dit M. G
 tendent à
 & social
 hommes.
 l'y ramen
 ensuite p
 rité frater
 gion, do
 toutefois
 être à des
 qu'elle est
 relâcheme
 Sanctuaire
 demens d
 Ministres,
 contre les p
 & ridicule
 le Clergé L
 de l'Etat,
 dans un pa
 prête à ce
 chant, & f
 la vertu do
 promet po
 nion, avec

Tome

Ils ont fait des statuts de police extérieure, utiles au bon ordre, à la paix domestique, au bien du corps, lié de si près au bien de l'ame, dit M. Grantz; des réglemens, en un mot, qui tendent à former un peuple de mœurs réglées & sociales, également agréable à Dieu & aux hommes. Si quelqu'un manque à ces statuts, on l'y ramene par des admonitions d'abord secretes, ensuite publiques; par les corrections de la charité fraternelle; par les loix pénales de la Religion, dont la plus sévere est l'excommunication, toutefois passagere. C'est une loi convenable peut-être à des temps de ferveur, & salutaire, tant qu'elle est révéree; mais dans des siècles, où le relâchement des mœurs a gagné jusques dans le Sanctuaire, ébranlé les dogmes, & miné les fondemens de la Religion par les scandales de ses Ministres, l'excommunication devient infructueuse contre les particuliers, insolente contre les Princes, & ridicule, quand elle n'est pas séditieuse. Aussi le Clergé Luthérien, toujours soumis à la puissance de l'Etat, ne hasarde une arme aussi débile, que dans un pays où sa nouveauté fait sa force. Il ne prête à ce glaive spirituel aucun pouvoir tranchant, & satisfait de l'ascendant de confiance que la vertu donna toujours au Sacerdoce, il ne compromet point imprudemment une autorité d'opinion, avec celle qui naît des Loix physiques.

 Groënland.

Groënland. C'est par de telles voies de douceur, que les Missionnaires du Groënland gouvernaient leur troupeau chéri de Chrétiens. Ils les comparent à des enfans bien nés, dont le bon exemple inspirant l'émulation, a plus d'influence pour entraîner au bien & prévenir le mal, que les préceptes & les châtimens d'un maître sévère. Les Groënladais ne manquaient de rien sous la direction des Freres Moraves, & c'était un des bons argumens que ceux-ci savaient employer en faveur de leur doctrine. Dans un endroit (disaient-ils à leurs Néophytes), où deux familles pouvaient subsister, vous vivez au nombre de trois cens personnes, & quand on meurt de faim, même dans les lieux où regnait l'abondance, vous êtes en état de secourir les indigens de votre superflu. Vous voyez donc que le Dieu qu'on vous prêche, est bien votre Pere, ou votre *Pourvoyeur*. C'est sous ce dernier titre qu'on distingue au Groënland, un pere ou un mari. Cette abondance tournait presque toujours au profit de la prédication, continue M. Grantz. Dans l'hiver de 1751, les Isles d'alentour furent tellement couvertes de canards sauvages, qu'on les prenait avec la main, en les chassant sur la côte. Ces canards firent l'effet de la manne dans le désert. Un samedi au soir les chasseurs revinrent avec leurs kaiaks, remplis chacun de quarante ou cinquante pièces

D
 de gibier. C
 matin à la
 Divin, s'en
 corps bien f
 alors que, i
 medi, c'éta
 manche.

Ces pieux
 œuvres de
 chiste de la
 dans sa route
 de perdre sa
 avec elle une
 avait pas de qu
 vers cet hom
 sa fille, l'emp
 aux Sœurs de l
 le triomphe de

L'année 175
 du Groënland,
 M. de Warte
 zendorff. Entré
 de cet Institure
 l'Eglise Luthér
 teur général d
 voyage qu'il fit
 assez court, po
 des Voyages. V

de gibier. Ceux qui voulurent aller le lendemain _____
 matin à la chasse, au-lieu d'assister à l'Office ^{Groënland.}
 Divin, s'en retournerent les mains vides, & le
 corps bien fatigué. Les Missionnaires leur dirent
 alors que, si la chasse avait été heureuse le sa-
 medi, c'était afin qu'on pût sanctifier le Di-
 manche.

Ces pieux sophismes étaient soutenus par des
 œuvres de charité plus persuasives. Un Caté-
 chiste de la Mission étant à la chasse, rencontra
 dans sa route un pauvre Groënlandais qui venait
 de perdre sa femme, & se préparait à enterrer
 avec elle une fille de six mois, parce qu'il n'a-
 vait pas de quoi la nourrir. Il dépêcha aussi-tôt
 vers cet homme un Chrétien, qui lui demande
 la fille, l'emporte, la fait baptiser, & la donne
 aux Sœurs de la Congrégation pour l'élever. Voilà
 le triomphe de la Religion & de l'humanité.

L'année 1752 est remarquable dans l'Histoire
 du Groënland, par la visite d'un Evêque; c'était
 M. de Watteville, gendre du Comte de Zin-
 zendorff. Entré dans la famille & la congrégation
 de cet Instituteur, il fut promu à l'Episcopat dans
 l'Eglise Luthérienne, & à ce titre, nommé Visi-
 teur général des Missions du Herrnhutisme. Le
 voyage qu'il fit au Groënland, est assez instructif,
 assez court, pour ne pas être omis dans l'Histoire
 des Voyages. Voici le précis de la relation qu'il

envoya de cette course apostolique , au Comte ;
Groënland. son beau-pere & son directeur.

« Le premier de Mai nous partîmes d'Ellenore,
» d'où nous vîmes sortir , en même-temps que
» nous , une flotte de soixante-quatre bâtimens.
» Nous longeâmes les côtes de Suède , & le 2,
» nous passâmes du Cattegat dans la mer du Nord ;
» elle nous parut couverte de hatengs qui bouil-
» lonnaient comme de petites vagues. Le 4 , nous
» vîmes la côte de Norwège qui disparut le 6 ,
» & le 9 nous dépassâmes les Isles de Ketland ,
» pour entrer dans la mer occidentale. Ces trois
» derniers jours , nous fîmes deux cens lieues par
» un bon vent d'Est. Le mauvais temps nous
» obligea de relâcher le 14 , durant 24 heures.
» Ensuite tout alla bien jusqu'au 21 , que nous
» effuyâmes du gros temps pendant les trois Fêtes
» de la Pentecôte , mais sans discontinuer d'avan-
» cer. Le 23 , nous rencontrâmes deux vaisseaux
» pour la Baie de Disko , partis huit jours avant
» nous. On se parla des trois bords , & la nuit
» nous sépara. Le 24 , nous dépassâmes le Cap
» Farewel , pour entrer dans le détroit de Davis.
» Le 25 , nous commençâmes à naviger entre les
» glaces. Le 27 , le vent jusqu'alors favorable ,
» tourna contre nous ; un brouillard continuel
» nous déroba tout , même notre route , jusqu'au
» premier Juin. Alors il se dissipa , pour nous

D
» laisser une
» fallut tour
» par trois c
» poupe, pa
» fûmes entr
» put que ra
» 10 , on se
» & des pla
» découvrim
» distance , p
» de neige.
» à nos rega
» cune de de
» nos Navigat
» reil. Ce ph
» vent d'Oue
» du Sud. Co
» Nord , nous
» A huit heur
» courant fut
» touchâmes a
» où nous allie
» premiere foi
» avec leurs ka
» entre deux e
» seau , malgré
» embouchâme
» dans le passa

» laisser une grande Isle de glaces flottantes, qu'il
 » fallut tourner. Le 3, on fut investi de ces glaces
 » par trois côtés, n'ayant la mer ouverte qu'à la
 » poupe, par le vent du Sud. Le lendemain, nous
 » fûmes entierement pris des glaces, & l'on ne
 » put que ramer au travers. Depuis le 4 jusqu'au
 » 10, on se trouva toujours entre des montagnes
 » & des plaines flottantes de glace. Le 12, nous
 » découvrîmes la terre, mais à 24 lieues de
 » distance, par la cime des montagnes couvertes
 » de neige. A dix heures du matin, le ciel offrit
 » à nos regards trois parhélies, couronnées cha-
 » cune de deux cercles de lumiere. Aucun de
 » nos Navigateurs n'avait encore rien vu de pa-
 » reil. Ce phénomène fut accompagné d'un léger
 » vent d'Ouest, bientôt remplacé par un bon vent
 » du Sud. Comme il nous portait trop avant au
 » Nord, nous cargâmes les voiles le 13 au matin.
 » A huit heures, on gagna vers la terre, & le
 » courant fut si favorable, qu'à dix heures nous
 » touchâmes aux Isles les plus voisines de la côte
 » où nous allions. Ce fut là que je vis, pour la
 » premiere fois, deux Groënlandais qui nageaient
 » avec leurs kaiaks, comme des canards, souvent
 » entre deux eaux, toujours devant notre vais-
 »seau, malgré les vagues & le gros temps. Nous
 » embouchâmes entre Kangek & Kookernen,
 » dans le passage méridional de Balls'river. Le

Groënländ. » vent qui fraîchit toujours jusqu'au degré de la
tempête, nous obligea d'amener nos voiles l'une
» après l'autre, & cependant avec une demi-
» voile, nous rasons les Isles comme un trait.
» Enfin je vis la maison de New-Herrnhut, &
» une heure après midi nous ancrâmes. Je ne
» savais encore si j'étais à terre ou sur mer, lorsqu'
» je sentis dans mes bras le Frere Bech qui
» m'arrosa de ses larmes; sa joie fut si vive, qu'il
» se trouva subitement délivré d'un accès de fièvre
» qui venait de le prendre. »

M. Crantz interrompt ici le Journal du pieux
Evêque, pour faire une courte description du
rude hiver qu'on avait éprouvé cette année au
Groënländ. Depuis Février jusqu'à Pâque, le
froid fut si violent, qu'aucun kaiak ne trouva
d'eau pour naviger. Un jeune Groënländais, qui
avait pu risquer le sien entre les glaces brisées,
fut emporté par les vagues, & retrouvé trois
mois après dans sa nacelle, à moitié rongé par les
corbeaux & les renards. Personne ne sortit de la
cabane, sans y rentrer avec les mains & le visage
perclus de froid. Un ouragan accompagné d'éclairs,
fit craquer la maison & la Chapelle de New-
Herrnhut, comme un vaisseau dans le naufrage,
& faillit emporter ou renverser tout cet édifice.
Les Missionnaires, hors d'état d'aller faire leurs
visites dans les Bourgades chrétiennes, reçurent

D
tous les Groënländais, chassés par la
bandes, chassés par la
famine. Tous les Groënländais
des meilleurs, chassés par
les indigens, chassés par
demain. Le Groënländais
à travers les Groënländais,
sur la côte, chassés par
oiseaux, des Groënländais.
Mais les uns, chassés par
& rebutés par les Groënländais,
terrent emporté, chassés par
les tempêtes.

Telle était la situation des
Groënländais, quand le
Ce Prélat qui venait de
de la Pensylvanie, chassés par
habitans du Groënländais,
septentrionale, chassés par
» si les Groënländais
» doit être par le Groënländais,
» plus aux Indes, chassés par
» Canada. Le Groënländais,
» phlegmatique, chassés par
» mélancolique, chassés par
» enfant que le Groënländais,
» Le 14 Juin, chassés par
» le paysage du Groënländais.

tous les Groënländais qui venaient chez eux par bandes , chercher un asyle contre le froid & la famine. Toutes les provisions de leur maison & des meilleures cabanes , furent distribuées entre les indigens les plus affamés , sans songer au lendemain. Le mois de Mars ouvrit quelque passage à travers les glaces , ou se dispersa dans les baies , sur la côte , & parmi les Isles , pour attraper des oiseaux , des petits poissons , quelque veau marin. Mais les uns revinrent sans rien prendre , chassés & rebutés par le mauvais temps ; les autres restèrent emprisonnés dans les Isles par les glaces & les tempêtes.

Telle était la situation d'où sortaient les Groënländais , quand M. de Watteville arriva chez eux. Ce Prélat qui venait de visiter les Congrégations de la Pensylvanie , trouva des rapports entre les habitans du Groënländ & ceux de l'Amérique septentrionale. « C'est la même couleur , dit-il : » si les Groënländais viennent de l'Amérique , ce » doit être par la baie d'Hudson. Ils ressemblent » plus aux Indiens de ces bords , qu'à ceux du » Canada. Le caractère des Groënländais est » phlegmatique & sanguin ; celui de l'Iroquois , » mélancolique & colere , plus grave & moins » enfant que les Groënländais.

» Le 14 Juin , poursuivit l'Evêque , je visitai » le paysage de *New-Herrnhut*. Rien de plus sau-

» vage , au premier aspect ; des rochers escarpés
 Groënland. » & rompus , rarement parsemés de quelques
 » couches ou veines d'une terre qui n'est que du
 » sable. Au milieu de cette horrible perspective
 » s'élève une maison commode & riante , ornée
 » d'un jardin , environnée de culture , & jouissant
 » du plus beau feuillage sur un roc où l'herbe
 » n'avait jamais percé. C'est le jardin du Seigneur ,
 » planté dans le désert.

» Le 22 , je vis l'exercice des kaiaks , où la
 » jeunesse du Groënland fait les évolutions les
 » plus surprenantes sur l'eau , & s'aguerit de
 » bonne heure aux tempêtes , par les jeux de
 » l'enfance. Les Missionnaires ont soin d'exercer
 » leurs jeunes Néophytes à gouverner un kaiak ,
 » à manier la rame , pour en faire de bons
 » pêcheurs. C'est dans la même vue qu'ils les
 » détournent de chasser aux rennes , & les en-
 » couragent à la pêche aux veaux , bien plus utile
 » à la Nation.»

Dans un long journal de toutes les fonctions
 d'une visite pastorale , on voit M. de Watteville
 prêcher , catéchiser , célébrer tous les Offices de
 son ministère en Langue Allemande , assisté d'un
 Missionnaire qui explique en Groënlandais , tout
 ce que dit & fait le Prélat. Heureusement , dans
 ces sortes d'instructions , c'est moins le sens que
 le bruit de la parole , qui fait impression sur un
 peuple sauvage.

» Le 27 ,
 » promener
 » Freres font
 » coûte trop
 » par un au
 » Le 28 ,
 » tourbe. Le
 » tourbe , ef
 » Dans les p
 » autour de l
 » d'hui de fair
 » J'y allai av
 » Le 30 ,
 » Groënlandais
 » acheterent
 » Les œufs f
 » été.
 » Le 3 Ju
 » tourbe. C'es
 » dangereux ,
 » & de transp
 » chers , où l
 » torrents de
 » coup. Les Fr
 » de tourbe.
 » rochers , po
 » Le 4 , j'
 » vages du Gr

« Le 27, dit l'Évêque Luthérien, j'allai me
 » promener sur la montagne aux perdrix, où les Groënland.

» Freres font durant l'hiver une chasse qui leur
 » coûte trop de peine; pour qu'ils y soient attirés
 » par un autre motif que la nécessité.

» Le 28, ils commencent leur provision de
 » tourbe. Le soin de se pourvoir de bois & de
 » tourbe, est leur plus forte occupation de l'été.
 » Dans les premières années, ils en trouvaient
 » autour de leur maison. Ils sont obligés aujourd'hui
 » d'aller à deux lieues & plus, pour en avoir.
 » J'y allai avec eux.

» Le 30, ils y retournerent avec onze bateaux
 » Groënlandais, pour charger leur tourbe. Ils
 » acheterent aussi du bois & des œufs d'oiseaux.
 » Les œufs sont leur principale nourriture en
 » été.

» Le 3 Juillet, on acheva la provision de
 » tourbe. C'est un travail fatigant, & souvent
 » dangereux, que celui de décharger les bateaux,
 » & de transporter cette terre le long des ro-
 » chers, où l'on est quelquefois surpris par des
 » torrens de neige fondue qui grossissent tout-à-
 » coup. Les Freres avaient fait venir vingt bateaux
 » de tourbe. Il leur fallut ensuite l'étaler sur les
 » rochers, pour la faire sécher.

» Le 4, j'allai, par curiosité, voir les Sau-
 » vages du Groënland, pour m'instruire & parler

Groënland.

» de leurs mœurs , en témoin oculaire. Nous
 » passâmes la nuit dans une de leurs tentes. Elles
 » sont incomparablement mieux entendues & plus
 » commodes que celles qu'on trouve dans les bois
 » de la Pensylvanie.

» Le 11 , j'allai à *Kanneisut* , de l'autre côté
 » de *Balls'river* , c'est-à-dire sur la presqu'Isle
 » septentrionale de ce golfe. Cette langue de
 » terre est surmontée de terres rocailleux , qui
 » ont pour base d'assez grandes plaines , coupées
 » de ruisseaux & d'étangs , bordés de gazon. C'est
 » une perspective charmante dans l'été , qui for-
 » merait un séjour très - agréable , si toutes ces
 » eaux ne produisaient pas des essaims de mous-
 » tics ou moucherons , beaucoup plus insupport-
 » tables que ceux de Saint-Thomas en Afrique ;
 » & de la riviere Delaware dans la Nouvelle-
 » Jersey. C'était un excellent quartier pour la
 » chasse aux rennes , & nos Freres , dit le Prélat ,
 » en faisaient bonne chere ; mais , depuis que les
 » fusils sont devenus communs chez les Groën-
 » landais , une renne y est une rareté. La pêche
 » du saumon supplée à cette disette. Les Freres
 » prennent quatre cens , ou six cens truites sau-
 » monnées , dans un coup de filet.

Le 18 , je fis une autre excursion pour voir le
 » pays. Nous allâmes à *Kangek* , où les Groën-
 » landais du Sud vont hiverner quelquefois par

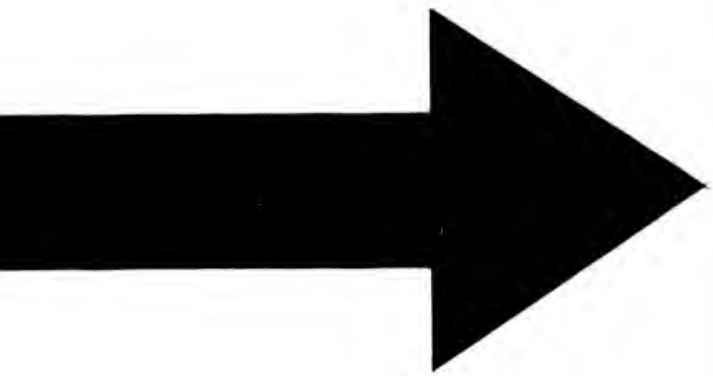
» centaines ;
 » Mission de
 » quatre lieu
 » torze gran
 » De-là nous
 » un canal q
 » Isles ; le co
 » tiré de ven
 » dre , que
 » endroit est
 » les automne
 » la pêche ,
 » agréable &

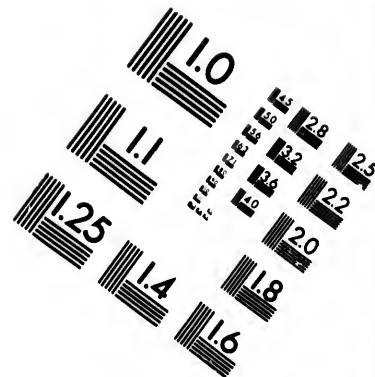
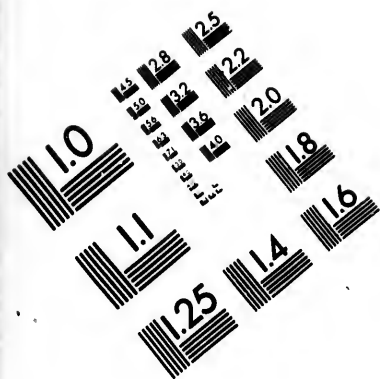
M. de W:
 d'enterremen
 cérémonies p
 sa présence. L
 landais , Coa
 nombre de c
 il prêchait au
 audiences pa
 l'autre , chez
 chez les gen
 états formen
 des mariés é
 nages ; il n
 mais quarant
 dit le Prélat

« centaines ; ce qui est très-commode pour la ~~_____~~
 « Mission de New-Herrnhut qui n'en est qu'à Groënland.
 « quatre lieues. Je comptai dans cet endroit qua-
 « torze grandes habitations, ou maisons d'hiver.
 « De-là nous allâmes au détroit de Népisène. C'est
 « un canal qui s'avance entre le continent & les
 « Isles ; le courant & le flux y poussent une quan-
 « tité de veaux marins, d'autant plus aisés à pren-
 « dre, que le détroit est pas profonde : aussi cet
 « endroit est il très-fréquenté durant les étés &
 « les automnes ; le concours des Groënlandais &
 « la pêche, contribuant à rendre cette situation
 « agréable & florissante. »

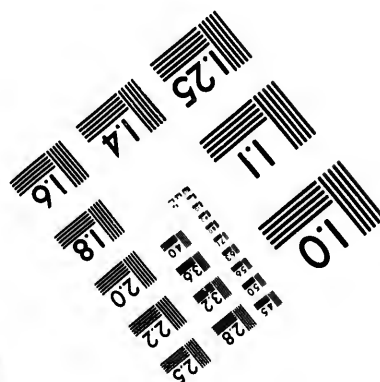
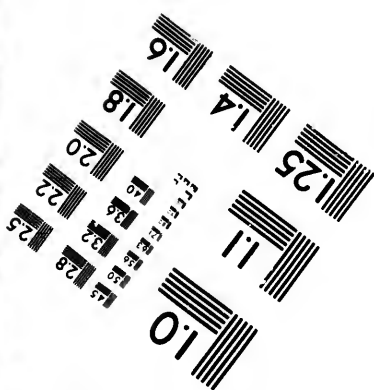
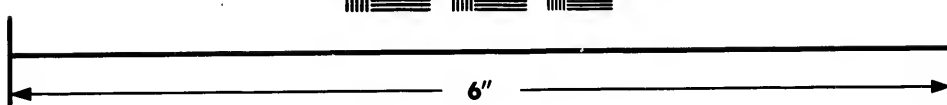
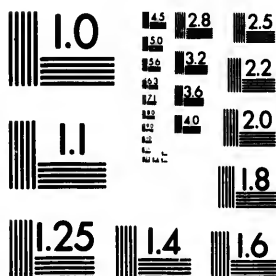
M. de Watteville parle ensuite de baptêmes,
 d'enterremens & de mariages, dont il rendit les
 cérémonies plus solennelles par son ministère, ou
 sa présence. Il eut des conférences avec les Groën-
 landais, Coadjuteurs de la Mission. Ils étaient au
 nombre de onze Freres & douze Sœurs. Tantôt
 il prêchait aux assemblées, tantôt il donnait des
 audiences particulières. Il allait d'un dortoir à
 l'autre, chez les garçons, chez les jeunes filles,
 chez les gens mariés, chez les veuves ; tous ces
 états forment autant de quartiers séparés. Celui
 des mariés était composé de quarante-huit mé-
 nages ; il n'y avait que deux hommes veufs,
 mais quarante veuves. La plupart sont assez belles,
 dit le Prélat Herrnhute, quoiqu'il leur reste en-







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 12.8
13.2 12.5
11.8 12.2
10.8 12.0

11 11
10 10

Groënland.

core une certaine rudesse sauvage, Les filles, au nombre de quarante, ont aussi quelque chose de mâle & de dur qu'elles tiennent, sans doute, de leurs travaux, plus convenables à l'homme qu'à leur sexe. Mais du reste, elles ont du talent & du goût pour gagner des Profélites, & il n'y a gueres de femme qui ne fasse son mari Chrétien.

« Le 30, continue M. de Watteville, la pluie nous empêcha de tenir le chœur, c'est-à-dire d'assembler les classes à l'Eglise. Je me contentai donc de prononcer dans ma chambre, un discours sur les devoirs particuliers de chaque classe de la Congrégation. Je fis voir comment chacune de ces classes pouvait s'appliquer les différents noms sous lesquels le Sauveur est désigné dans l'Ecriture; tels sont les doux noms de *frere*, *d'ami*, *de bien-aimé*, *d'époux* & de *mari*.

« Le 7 Août, on entreprit de clore un cimetière; convenable aux idées religieuses que le Christianisme ajoute à la vénération naturelle des hommes pour les cendres des morts. Les tombeaux furent couverts de terre & de gazon. Je pris plaisir à voir l'ardeur & l'activité avec laquelle les femmes Groënlandaises se porterent à cet ouvrage; car les hommes ne travaillent jamais à la terre; ils n'ont même aucune dex-

» térité
 » travail
 » résurre
 » moins
 » ordina
 » peut -
 » la vie
 » doutab

Après
 ses Frere
 le Prélac
 nistère p
 liturgie
 chrétien
 partir au
 le 11 d'
 de *Ball*
 bitans de
 couverte.
 duré que
 à se rem
 jour, à l'
 toya la b
 « Le 1
 » à bord
 » En y a
 » rochers
 » que les

»térité pour ce genre d'occupation. L'objet du
 »travail amena l'entretien sur le mystère de la Groënland.
 »résurrection, qui fait envisager la mort avec
 »moins d'effroi, que les Groënlandais n'en ont
 »ordinairement pour ce dernier terme. Il n'y a
 »peut-être pas de peuple au monde pour qui
 »la vie soit plus dure, & la mort plus re-
 »doutable.»

Après avoir visité la Colonie, & recommandé
 ses Freres au Missionnaire Danois & au Facteur,
 le Prélat fit encore quelques fonctions de son mi-
 nistère pastoral, revit le rituel qui contenait la
 liturgie & les hymnes, prit congé des familles
 chrétiennes du Groënland, & se proposa de re-
 partir au bout d'un séjour de deux mois. Mais,
 le 11 d'Août, les glaces entrèrent dans la baie
 de *Balls'river*, & l'on apprit de quelques ha-
 bitans des Isles voisines, que la mer en était toute
 couverte. Si le vent de Sud qui les amenait, eût
 duré quelques jours de plus, il fallait renoncer
 à se rembarquer; mais il tourna, dès ce même
 jour, à l'Ouest, & le soir au Nord, ce qui net-
 toya la baie.

«Le 12, reprend le Pasteur, nous montâmes
 »à bord du vaisseau, dès les cinq heures du matin.
 »En y allant, je trouvai sur mon chemin les
 »rochers couverts de femmes & d'enfans, tandis
 »que les hommes venaient nous escorter dans

leurs kaiaks. A huit heures, nous sortîmes du
 Groënland. » havre, & sur les dix heures, nos Freres & les
 Groënlandais prirent congé de nous à Kangek.
 Le nombre des habitans baptisés montait, quand
 je partis, à trois cens. Il était mort cinquante-
 trois Chrétiens depuis le commencement de la
 Mission. C'était le fruit de vingt ans. Mais la
 semence de la parole divine donnait l'espérance
 de la plus abondante récolte. Je m'éloignai du
 Groënland, avec cette consolation.

Un vent assez fort nous mit promptement au
 large; mais nous rencontrâmes bientôt les glaces
 qui nous forcerent de gouverner toute la nuit,
 entre les écueils flottans & les terres. Le 13 au
 matin, nous trouvâmes une ouverture au Sud-
 Ouest. Nous passâmes & perdîmes la terre de
 vue, mais toujours ayant à côtoyer de grandes
 montagnes de glace. Jusqu'au 21, rien de fâ-
 cheux. Mais du 22 au 27, ce fut jour & nuit
 une tempête continuelle qui nous porta l'espace
 de cent quarante lieues vers l'Amérique, sans
 qu'il fût possible de virer de bord, qu'au risque
 d'être submergé par la grosse lame. Il fallut
 donc se laisser dériver au gré des courans &
 de l'orage, dans le danger d'être jetté sur quel-
 que plage inconnue de l'Amérique. Enfin le 27
 à midi, la tempête diminua; le 28, le temps
 se calma, & nous vîmes un bel arc-en-riel.

Le 29
 quieme
 tude,
 Sud, q
 bre, n
 de la
 Disko.
 apprîm
 cette a
 Colonie
 de Gro
 malades
 sépara
 lendem
 pagné
 core qu
 ancrâme
 main ce
 nous ar
 M. Cr
 notice de
 année. Au
 ramena d
 du Groën
 ladie épide
 sies, acco
 convertis
 Trente b

Le 29, on se trouva sous le cinquante-cinquième degré cinquante-trois minutes de latitude, c'est-à-dire, à cent vingt lieues plus au Sud, que nous ne devions être. Le 4 Septembre, nous rencontrâmes un vaisseau qui venait de la Colonie du Nord, ou de la baie de Disko. Le 8, un second vaisseau parut; nous apprîmes par cette rencontre, que l'hiver de cette année avait fait de grands ravages dans la Colonie du Nord, qu'il y avait eu beaucoup de Groënländais morts de faim, & d'Européens malades du scorbut. Le 15, une tempête nous sépara de ces deux vaisseaux. Elle fut suivie le lendemain d'un calme soudain, mais accompagné d'une grosse lame plus dangereuse encore que la tempête. Enfin, le 2 Octobre, nous ancrâmes à Elsenore, où nous vîmes le lendemain cent voiles sortir du Sund, & le 4, nous arrivâmes heureusement à Copenhague.

Groënländ.

M. Crantz ajoute à ce Journal, une courte notice de ce qui se passa durant le reste de cette année. Aussi-tôt après le départ du vaisseau qui ramena dans le Danemarck le Visiteur des Missions du Groënländ, ce pays fut désolé par une maladie épidémique. C'était des espèces de pleurésies, accompagnées de maux de tête aigus. Les convertis sur-tout s'en ressentirent vivement. Trente baptisés en moururent. La plus grande

mortalité régna depuis la mi-Août jusqu'au milieu
 Groënland. d'Octobre. Les Freres n'eurent point de relâche
 dans leurs peines , partagés entre les fonctions
 de Médécins & de Pasteurs. Quelques-uns en
 furent malades.

Les inconvertis remarquerent très-bien que le
 mal était tombé singulierement sur les Chrétiens.
 Les *Nookleets* , disaient-ils , les gens de la pointe,
 (car la Mission de *New-Herrhut* est sur une
 langue de terre) , aiment trop le Sauveur ; ils
 périssent d'amour. Nous voyons bien , dit une
 femme avec malignité , que ces gens-là sont les
 victimes de *leur cher agneau*. M. Crantz observe
 que l'esprit de dérision s'empare aisément des
 Groënlandais qui résistent au Saint Esprit , & qui
 se piquent plus de raisonner que de croire. Ce-
 pendant ils eurent leur tour , & l'épidémie n'é-
 pargna pas plus les incrédules que les fidèles.
 Mais la contagion fut plus sensible , peut-être ,
 à la Mission , qu'ailleurs , parce que les hommes
 y étaient plus rassemblés. Cela n'empêcha point
 les ames bien disposées d'y venir , & même de
 vivre avec les Freres , quoique les Groënlandais
 fuient comme la peste , tout endroit où il est
 mort seulement deux ou trois personnes.

Parmi douze Chrétiens qui furent emportés par
 ce fléau , & que M. Crantz a insérés dans une
 espèce de Ménologe , on en trouve un dont la
 maladie

maladie
 bien l
 Freres
 malade
 petits p
 dont ils
 sur une
 recevoir
 réfugiés
 délire, i
 de Jesus
 pécheurs
 Peuple ,
 l'impressi
 nation d
 une joie
 un courag
 Profélites
 duit deux
 gendie d
 M. Crantz
 Le Royau
 paces imag
 enfanté p
 dit un Pe
 Anglais ,
 mêmes , o
 foi , selon
 Tome

maladie est caractérisée par un délire qui marque bien l'enthousiasme & le fanatisme, dont les Freres Moraves enivrent les Groënlandais. Ce malade vit, dans un songe, une multitude de petits poissons, qui, fuyant les monstres marins, dont ils devaient être la proie, avaient trouvé sur une côte une retraite assez grande pour les recevoir, eux & tous ceux qui viendraient s'y réfugier. Au sortir de ce songe, revenu de son délire, il dit que cette côte était l'image du côté de Jesus, dont la plaie ouvrait un asyle à tous les pécheurs. Les Herrnhutes ne parlent jamais à ce Peuple, que des blessures de l'Agneau. Mais l'impression qu'un tel langage fait sur l'imagination de ces nouveaux Chrétiens, leur donne une joie dans la vie, une patience dans les maux, un courage à mourir, qui semble multiplier les Profélites. On dirait que chaque enterrement produit deux baptêmes, & que la mort même engendte des Chrétiens. Cela prouve bien, dit M. Crantz, la vérité de ces vers d'un Cantique. *Le Royaume du Christ n'est pas bâti dans les espaces imaginaires : ce n'est pas un songe imposteur, enfanté par les ombres de la nuit, comme l'a dit un Poëte profane.* Quel est ce Poëte? Est-il Anglais, ou Suisse? Mais les Groënlandais eux-mêmes, ont quelquefois *une raison qui résiste à la foi*, selon l'expression d'un vieux Cantique Alle-

Groënland.

Groënland.

mand. « Quand je leur parlais , dit un Missionnaire , du Créateur qui s'était fait homme , pour racheter leurs ames , j'en ai trouvé qui traitaient mes sermons de romans. » Mais si je leur disais de rentrer en eux-mêmes , ils confessaient la vérité , & leur cœur se rendait malgré les révoltes de leur raison. Tant la charité des Freres Moraves , leur union , l'onction de leurs discours , & sur-tout le don des larmes qui suppléait en eux au don de la parole , devaient faire impression sur ces ames simples , qui ne pouvaient d'ailleurs reprocher aux Prédicateurs le contraste choquant d'une vie molle , & d'un faste audacieux , avec la doctrine évangélique de la pauvreté & de l'humilité !

M. Crantz , poursuivant l'histoire des conquêtes apostoliques de ses Freres , nous a menés à l'année 1753. Au mois de Janvier , dit-il , on vit arriver à la Mission un sauvage , avec toute sa famille. L'aspect de ces voyageurs avait quelque chose d'effrayant. Ils étaient , pour ainsi dire , cuirassés de glace par le brouillard gelé qu'ils avaient traversé au milieu de la mer. On eût dit une côte de maille , de l'acier le plus affiné. Ce Sauvage s'appellait *Kainak*. C'était un grand du pays , c'est-à-dire , un homme issu d'un pere , d'un grand-pere & d'un bisayeul , renommés dans la pêche aux veaux. Les Missionnaires l'avaient

connu
cœur.
s'oppo
les Fr
à la s
comme
poursu
l'un au
tudes a
de la M
nacé de
une fem
verti pa
On les l
rent , de
avec tou
sonnes q
Cette co
& grossi
Les cour
le comm
New-He
des uns ,
tout serv
événemen
qui ne m
de la Na
zèle. Si q

connu en 1739, & leur doctrine avait touché son cœur. Le nom de ses ayeux & l'éclat de son rang Groënland. s'opposaient à sa conversion ; il craignait, disent les Freres, la dérision que l'on doit affronter à la suite de la Croix, chez les Groënlandais, comme chez les autres Nations. Pour éviter les poursuites de la grace, il avait fait deux voyages, l'un au Sud, l'autre au Nord ; mais ses inquiétudes augmentaient, à proportion qu'il s'éloignait de la Mission. Ce même homme, qui avait menacé de brûler la maison des Freres, pour ravoit une femme qui s'était réfugiée chez eux, fut converti par cette femme qu'on lui avait rendue. On les baptisa tous les deux ensemble. Ils allerent, dès ce moment, s'établir à *New-Herrnhut* avec toute leur famille, au nombre de vingt personnes qui reçurent le baptême, l'une après l'autre. Cette conversion fit du bruit dans le Groënland, & grossit le concours des Auditeurs à la Mission. Les courses des baptisés, les visites des inconvertis, le commerce & l'industrie qui augmentaient à *New-Herrnhut* avec la population, l'abondance des uns, la disette des autres, le bien & le mal, tout servait au progrès du Christianisme. Tous les événemens étaient mis à profit par les *Herrnhutes*, qui ne manquaient pas de subordonner le cours de la Nature, aux vues & aux intérêts de leur zèle. Si quelque Chrétien se noyait ou se sauvait

~~_____~~
Groënland. à la pêche , le Ciel l'avait pris ou laissé pour le salut de son ame. Dans une course que les Missionnaires avaient faite sur mer , pour des provisions de bouche , à peine eurent-ils mis le pied sur le rivage , que le bateau d'où ils venaient de débarquer , creva sous le poids des veaux marins , dont il était chargé. Tout le monde fut dès-lors convaincu , que l'Ange du Seigneur avait veillé sur les fidèles. On verra , dans l'histoire suivante , comment les Herrnhutes ont l'art d'interpréter , en leur faveur , les choses les plus contraires au succès de leur prédication.

Un certain Jacob , Groënlandais baptisé , s'étant trouvé impliqué dans une querelle , à la Colonie de *Fridéric-Shaah* , avait résolu de se réfugier chez les inconvertis du Nord. Mais lorsqu'il se disposait à suivre ce projet dicté par le mécontentement , les gens d'un vaisseau Allemand lui persuaderent de venir en Europe avec eux. Il se livre à cette idée , & charge quelqu'un d'aller recommander aux Missionnaires le soin de sa femme & de ses enfans pendant son absence. On se hâte de renvoyer au vaisseau pour arrêter le départ de cet homme , mais il était trop tard. Ce malheureux Sauvage fut emmené en Hollande. Comme on l'y faisait voir pour de l'argent , on s'aperçut , à certains signes , qu'il était Chrétien , & l'on conjectura qu'il avait été attiré au Baptême , par

adress
nom
au Gr
leur n
qu'on
versets
Pour f
ou de
quelqu
du Ritu
Ensuite
lui , ce
Jesús. P
avec un
& se mi
lait parle
l'amour
yeux une
gularité f
avait exc
qui craig
lèvement
de leur v
à Herrnh
se dépêch
ce Sauvag
Chrétiens
Missionnai

adresse ou par force. On lui répéta d'abord le nom de famille des Freres Moraves qui étaient au Groënland; mais, ne les connaissant que sous leur nom de baptême, il ne comprit rien à ce qu'on lui disait. On lui chanta ensuite quelques versets d'un hymne. Aussi-tôt il se mit à chanter. Pour savoir s'il était de la Mission des Danois, ou de celle des Herrnhutes Allemans, on entonna quelques paroles sur un ton qui n'était pas celui du Rituel ordinaire. Il continua sur ce même ton. Ensuite le même monde s'atroupant autour de lui, ce Groënlandais répéta souvent le nom de Jesus. Puis regardant les meubles de sa chambre, avec un air de mépris, il frappa sur sa poitrine, & se mit à genoux. On comprit alors qu'il voulait parler du mépris du monde, & prêcher l'amour de Jesus, s'imaginant avoir devant les yeux une troupe de payens à convertir. Cette singularité fit du bruit à Amsterdam, où ce Sauvage avait excité la curiosité du public. Les matelots, qui craignaient les enquêtes du Magistrat sur l'enlèvement de ce malheureux, le ramenerent à bord de leur vaisseau. Matthieu Srach, qui était alors à Herrnhut, ayant été instruit de cette aventure, se dépêcha d'aller à Amsterdam, pour délivrer ce Sauvage du rôle pitoyable que l'avarice des Chrétiens lui faisait jouer. Mais, pendant que le Missionnaire était en chemin, ce misérable mou-

Groënland.

Groënland.

rut. Le Frere Stach s'en consola dans la persuasion que c'était un bonheur pour ce Groënlandais, d'avoir été enterré dans un cimetiere de Chrétiens, plutôt que d'être allé vivre avec les Sauvages du Nord, comme fit sa famille, qui célébra la Mission, & reprit les mœurs & les erreurs de sa Nation.

Cette perte fut bientôt réparée, poursuit l'historien, par un concours de soixante-sept Groënlandais, qui vinrent se joindre aux habitans de New-Herrnhut. Ce furent autant de nouveaux candidats pour le bapême. On distribua toute l'habitation en cinquante-deux classes, dont trente-une furent composées du sexe le plus enclin à l'amour de Jesus. Un Catéchiste fut chargé de présider à l'instruction des garçons, & de les pourvoir chacun d'un kaiak équipé pour la pêche, aux frais du magasin des orphelins. Comme les assemblées se tenaient soir & matin à la lumiere, pour laisser le jour, extrêmement court, au travail que demandaient les subsistances, on représenta aux Sauvages la nécessité de contribuer à l'entretien des lampes, dont l'huile jusqu'alors avait été fournie aux dépens des Freres Moraves. Tout le monde consentit à la collecte. Elle fut abondante, & le surplus de l'huile, qui revint de cette contribution, fut donné à ceux qui n'en avaient point. C'est ainsi que la Religion prenaît des

accrois
En
landais
de qu
qui fu
en cor
glace.
des M
de six
fut lib
les côt
Chréti
qu'il le
charité
jusqu'au
La terre
comme
ces deu
perpétu
& qu'il
naires p
leurs vi
les inco
mais sa
mons. E
jamais e
frappés
cienne

accroissemens insensibles d'une année à l'autre.

~~_____~~
Groënland.

En 1754, on comptait quatre cens Groënlandais baptisés depuis 1739, & dans cet espace de quinze ans, il en était mort cent. Le froid qui fut excessif cette année, amena la famine; en couvrant la terre de neige, & la mer de glace. On alla de la Colonie de Balls'river, & des Isles voisines, à pied, par des intervalles de six lieues de mer. Dès que la communication fut libre par eau, les inconvertis vinrent de tous les côtés à la Mission, attirés par la faim. Les Chrétiens partagerent leurs vivres avec eux, tant qu'il leur en resta. Malgré ces largesses de la charité chrétienne, ils ne manquèrent de rien jusqu'au mois d'Avril, que les glaces fondirent. La terre s'en déchargea dans la mer au printemps, comme la mer l'en avait bloquée en hiver. Ainsi, ces deux élémens semblent se livrer une guerre perpétuelle avec les glaces dont ils se couvrent, & qu'ils se renvoient tour-à-tour. Les Missionnaires profiterent des chemins ouverts, pour faire leurs visites & leurs excursions apostoliques chez les inconvertis. On les recevait avec quelque amitié, mais sans faire beaucoup d'attention à leurs sermons. Les jeunes gens, & ceux qui ne les avaient jamais entendu prêcher, étaient, disent-ils, plus frappés de leur doctrine, que les personnes d'ancienne connaissance.

Groënland.

Ils célébrèrent, cette année, plusieurs Fêtes chrétiennes, nouvelles pour le Groënland, entr'autres celles de l'*Épiphanie*, de la *Purification* & de l'*Annonciation*; mais toutes sous le nom de *Jésus*, & non sous celui de la *Vierge*, appellant la seconde de ces Fêtes la *Présentation de Jésus*, & la troisième l'*Humanité de Jésus*. Peu de jours après, ils célébrèrent sa *Passion* & tous les autres mystères, avec une partie des cérémonies touchantes que le Clergé Luthérien a retenues des rites de l'Église Romaine. Elles firent beaucoup d'impression sur les Groënladais, soit baprisés, soit catéchumènes, soit même inconvertis. Les larmes des Chrétiens attiraient celles des Payens; le chant & le sermon de la *Passion* faisaient également pleurer l'Orateur, les Ministres, & l'assemblée. Tel est le pouvoir de l'harmonie, de l'éloquence, des représentations & de tout ce qui parle aux sens; si l'on n'aime mieux attribuer à la grace la conversion des Idolâtres au Luthéranisme.

Toutes ces impressions de piété furent détruites ou balayées par des Chrétiens mêmes; c'étaient des matelots Hollandois qui étaient venus à la prédication. S'ils furent fort édifiés d'y voir une si nombreuse assemblée de Groënladais, ils ne leur donnerent pas lieu de se féliciter de leur abord. Ces Européens étaient de l'équipage d'une flote de quatorze vaisseaux envoyés à la pêche de la bas

I
leine. Six
ces, avai
Ballsriver
jours à de
tres huit v
nés dans l
coup fun
provisions
mangerent
des vaissea
qui pouva
& par une
dérangeme
fordres qu
des Sauvage
ple & l'inv
en contrac
beaucoup d
était dans
cadavre qu
pour le fait
Herrnhut.
lieues des
moururent.

Les Sauv
tous les ans
caractérisée
pleurées e

leine. Six de ces bâtimens, pour éviter les glaces, avaient été forcés d'entrer dans la baie de Groënland. Ballsriver, & d'y mouiller une quinzaine de jours à deux lieues de la Colonie Danoise. Les autres huit vaisseaux étoient restés comme emprisonnés dans les glaces. Cet accident fut par contre-coup funeste aux Groënlandais. Attirés par les provisions des Hollandais, ils se lièrent avec eux, mangerent de tout ce qu'ils trouverent à bord des vaisseaux, sur-tout des pois, avec une voracité qui pouvait être irritée par la nouveauté des mets & par une famine de quelques mois. Outre le dérangement de conduite, les querelles & les défordres que produisirent ces excès de bouche parmi des Sauvages excités à l'intempérance par l'exemple & l'invitation des matelots, les Groënlandais en contracterent une espèce d'épidémie, qui fit beaucoup de ravage dans le pays. La contagion étoit dans les vaisseaux. On s'en aperçut sur un cadavre que les Groënlandais portèrent à terre pour le faire ensevelir dans le cimetiere de New-Herrnhut. Elle se répandit bientôt à quatorze lieues des environs, & plusieurs Chrétiens en moururent.

Les Sauvages qui venaient, selon leur coutume, tous les ans à la Mission, voyant que la maladie caractérisée par des toux, des maux d'oreille, des pleurésies emportait tous les jours quelque Chré-

Groënland.

tien au tombeau, s'enfuirent avec toutes les frayeurs de la mort, & n'osèrent plus reparaitre. Mais ceux des inconvertis qui avaient passé l'hiver & le printemps à New-Herrnhut restèrent tranquillement exposés au danger. La contagion sembla ne tomber que sur les baptisés ; & les coadjuteurs de la Mission en furent les premières victimes. La joie qu'ils témoignaient à mourir Chrétiens balança le regret de leur perte. Mais la mort des meilleurs peres de famille augmentant le nombre des veuves & des orphelins, fit un vide difficile & long à réparer. Cette calamité fut suivie de l'espèce d'anarchie & de licence qu'entraînent toujours les fléaux publics dans une société nouvellement formée. Ainsi, dit M. Crantz, les Missionnaires ne savaient trop s'ils devaient prendre pour sujet de leurs discours funèbres, dans la déroute générale des esprits, ce texte de l'Ecriture : *Son ame plaisait au Seigneur ; il s'est hâté de l'enlever*, ou ces autres paroles : *Le temps est venu que le Jugement doit commencer dans la maison du Seigneur*. Les Prêtres préférèrent ce dernier texte, pour jeter, dirent-ils, de salutaires alarmes dans les cœurs ; & ils virent mourir leurs fidèles dans des sentimens de résignation. Ces pieux Luthériens ne cessent d'admirer les textes heureux qu'ils trouvaient dans l'office du jour quand ils avaient quelqu'un à enterrer. « Un jour ce furent ces paroles de Saint

» Jean : E
 » Un autr
 » tomba
 » Lorsque
 » mes par
 du sens d
 senteur d
 avec l'ode
 pelle près
 Quoi ! le
 établi les
 nistres, p
 gage ? An
 tent à l'Et
 gesse ! La
 dans le co
 Enthousia
 l'un des d
 sement da
 sécher, il
 ne mépris
 dupes de
 toléré par
 de la Div
 de tous le
 Religion
 recevoir a
 puérités

les frayeurs
 Mais ceux
 & le prin-
 quilleme-
 la ne tom-
 teurs de la
 es. La joie
 balança le
 s meilleurs
 re des veu-
 eile & long
 'espèce d'a-
 toujours les
 lement for-
 onnaires ne
 our sujet de
 te générale
 n ame plai-
 ver, ou ces
 le Jugement
 igneur. Les
 pour jeter,
 s cœurs ; &
 s sentimens
 ne cessent
 avaient dans
 qu'un à en-
 es de Saint

» Jean : *Encore un peu de temps, & vous me verrez.*

» Un autre jour, par la plus heureuse allusion, on

» tomba sur ce verset du Cantique des Cantiques :

» *Lorsque le Roi s'est tourné vers moi, l'odeur de*

» *mes parfums est montée jusqu'à lui.* » Quel abus

du sens de la Bible que de comparer les eaux de

senteur dont se parfumait l'épouse de Salomon

avec l'odeur d'un cadavre ! Est-ce là ce qu'on ap-

pelle prêcher la Religion & convertir des ames ?

Quoi ! le Dieu de l'Univers a créé les hommes,

établi les Rois, révélé ses oracles, institué ses mi-

nistres, pour qu'on lui fît parler un semblable lan-

gage ? Anathème & dérision à tous ceux qui prê-

tent à l'Eternel des vœux si peu dignes de sa sa-

gesse ! La raison universelle, la vérité n'est pas

dans le cœur des hypocrites ni dans l'esprit des

Enthousiastes. Les Herrnhutes ne peuvent être que

l'un des deux. Il faut arracher cette ivraie qu'ils

sèment dans la parole divine ; & , pour la faire

sécher, il n'y a qu'à la montrer. Ne haïssons pas,

ne méprisons pas les hommes jusqu'à les laisser

dupes de ce fanatisme inspiré par l'ignorance, &

toléré par une aveugle politique. Ce serait se jouer

de la Divinité même, de l'immortalité de l'ame,

de tous les dogmes utiles que la raison & la saine

Religion embrassent avec joie, que de les faire

recevoir avec ce mélange insensé d'erreurs & de

puérités mystiques.

Groënland.

Groënland.

Les Groënlandais sont heureux, dira-t-on, par les pieuses chimères dont on repaît leur crédulité. Leur dévotion est la consolation de leur misère. Mais quel remède que celui qui donne un mal aussi dangereux que l'est le fanatisme ! Semblable à l'opium, c'est un calmant qui finit par le délire. Écoutons le langage des Chrétiens du Groënland. Une femme avait perdu son mari. Cet homme était un oracle, un modèle pour les Groënlandais. Ses exemples leur servaient de règle, & ses reproches de frein. Jour & nuit il leur parlait des souffrances de Jésus, & ce qu'il leur disait allait du cœur au cœur. Quand il fut mort, la femme écrivit : « Le Sauveur est mon » époux ; je soupire pour lui ; je l'attends avec la » même ardeur que je sentais pour mon mari » Pierre quand il tardait trop long-temps à revenir de la mer. J'aime mon Sauveur, parce qu'il » m'a aimée le premier. Je l'ai toujours devant les » yeux, & ne puis l'oublier. Mes fautes sont sans » nombre, mais je les cache dans ses blessures. » Mon cœur est à l'Agneau pour qu'il le rem- » plisse de son sang. Comme les enfans croissent » dans le sein de leur mere, je croîtrai dans le » sang de l'Agneau. J'écris ces paroles pour nos » Freres & nos Sœurs de la Congrégation ». Tel est le langage que les Herrnhutes parlent aux Sauvages. C'est ainsi que ces illuminés sont entre-

D
des hommes
porte de l'

Ils se ju
la mortali
hivers affli
que ces h
mourans. E
qu'on fut c
tiere à Piss
trois corps
mode & t
Mais plusie
cette année
verent la m
malade, en
fut secouru
fonctions p
venait de M
dor en Ain
plus longs d
à ces homm
des mers &
cœur échauf
Ils vivent sa
la famine &
velirent en
une peuplad
ce nombre d

des hommes égarés dans la maison du salut par la porte de l'erreur.

Groënland.

Ils se justifient sans doute en pensant que dans la mortalité presque annuelle, dont la famine des hivers afflige le Groënland, ils n'ont pu trouver que ces heureuses illusions pour consoler les mourans. En effet, il y eut tant de morts, en 1754, qu'on fut obligé de consacrer un nouveau cimetière à Pissikfarbik, & le 12 Juin, on y enterra trois corps à-la-fois. Pissikfarbik est un lieu commode & fréquenté pour la pêche du hareng. Mais plusieurs des Groënladais qui étaient venus cette année y chercher de la nourriture y trouverent la mort. Presque tout le monde y fut malade, entr'autres le Missionnaire Beck; mais il fut secouru dans ses maux, & remplacé dans ses fonctions par son Confrere Matthieu Stach, qui venait de Moravie, après avoir été dans le Labrador en Amérique. On voit que les voyages les plus longs & les plus périlleux ne coûtent rien à ces hommes de feu. Ils bravent toutes les glaces des mers & des terres du Nord, tant ils ont le cœur échauffé, disent-ils, par le sang de l'Agneau. Ils vivent sans crainte au milieu des horreurs de la famine & de la contagion. Cette année, ils envellirent en trois mois trente-sept personnes dans une peuplade de deux ou trois cens, & parmi ce nombre de victimes il n'y eut que deux en-

fans. Ce fut une grande brèche dans le troupeau
Groënland. de Herrnhut.

La pêche du hareng ne fut pas abondante. Celle des pyles, qui se fait dans le mois d'Août à Kookernen, rendit aussi très-peu de chose. Les Missionnaires en acheterent pour en faire sécher & saler environ le tiers de leur provision d'hiver. La pêche du saumon, qui se fait en Septembre, ne donna presque rien; mais elle fut compensée par celle des veaux marins, que la saison orageuse poussa en nombreuse quantité sous l'abri des isles. On en prit beaucoup, & l'on n'oublia pas d'en faire une forte provision pour nourrir les veuves & les orphelins que la mortalité de cette année avait laissés sans appui, sans soutien. Ainsi, l'on ne put en vendre au Facteur de la Colonie que trente-six barils, ce qui faisait à peine la moitié de la vente ordinaire.

Au mois d'Octobre, on rentra dans les cabanes ou maisons d'hiver, & le premier soin des Missionnaires fut de pourvoir au dérangement que la contagion avait causé dans la Peuplade de New-Herrnhut. On songea d'abord aux familles, qui avaient perdu leur chef. Les adultes en état de travailler furent chargés de l'entretien de leurs meres & de leurs freres ou sœurs. Les jeunes enfans sans tuteur furent distribués dans différentes familles, pour y être élevés dans l'unique profes-

sion du
mestique
Ceux du
s'ils n'en
la Congr
lait s'ils é
crifice che
de n'allait
de donne
elles, qui
laisseront p
Le Christ
maternel.
ritæ qu'
manité. Ma
térêt ce qu'
turelle; art
y substitue
leur lait po
à bas prix
de leurs en
décèle une
blent romp
au moment
fait à leurs
dresse mate
être de cri
& tes conso

e troupeau
 ante. Celle
 ût à Koo-
 Les Mis-
 sécher &
 on d'hiver,
 rembre, ne
 pensée par
 on orageuse
 ori des isles,
 ia pas d'en
 les veuves
 cette année
 insi, l'on ne
 e que trente-
 moitié de la
 les cabanes
 in des Mis-
 ment que la
 de de New-
 milles, qui
 en état de
 en de leurs
 jeunes en-
 différentes
 que profes-

sion du pays, ou pour y rendre les services do-
 mestiques qu'on pouvait attendre de leurs forces.
 Ceux du plus bas-âge restaient avec leur mere; ou
 s'ils n'en avaient pas, on les confiait aux Sœurs de
 la Congrégation, qui leur donnaient même le
 lait s'ils étaient à la mamelle. C'est un grand sa-
 crifice chez les Groënlandaises. Elles sont jalouses
 de n'allaiter que leurs propres enfans. Plutôt que
 de donner à leur fils un rival étranger, disent-
 elles, qui partage le suc de leurs mamelles, elles
 laisseront périr un orphelin sans la moindre pitié.
 Le Christianisme a rectifié ce préjugé de l'amour
 maternel. Ces femmes sont aujourd'hui par cha-
 rité ç qu'elles ne faisaient pas autrefois par hu-
 manité. Mais on ne les voit pas accorder au vil in-
 térêt ce qu'elles refusaient à la commisération na-
 turelle; arracher leur propre fils de leur sein pour
 y substituer le fils du riche; vendre chèrement
 leur lait pour un nourrisson étranger, & racheter
 à bas prix une mamelle étrangere pour l'enfant
 de leurs entrailles; trafic inhumain & fardide qui
 décèle une société dégénérée, où les meres sem-
 blent rompre à jamais tous les nœuds de la Nature
 au moment que se déchire le viscere qui les unif-
 fait à leurs enfans. O sentiment délicieux de la ten-
 dresse maternelle! Par combien de vices & peut-
 être de crimes il faudra remplacer tes douceurs
 & tes consolations!

 Groënland.

Groënland.

Heureux encore les Sauvages Groënlandais au milieu de leurs frimats, si l'on compare leur vie aux peines que le luxe nous cause. La famine ne leur donne que la mort, & l'abondance nous procure mille maladies. On peut du moins remédier à leur disette. Si l'on en croit M. Crantz, toute l'attention des Missionnaires se porte à les soulager de ce fléau, vice de leur climat. Mais en nourrissant les enfans abandonnés, on leur enseigne en même temps à se nourrir eux-mêmes. « Car nos Freres, dit-il, n'ont ni l'intention ni le talent d'entretenir l'oisiveté des indigens, qui n'ont pas appris de bonne heure à pourvoir à leur subsistance. Ils aiment mieux prodiguer leurs soins & toutes leurs ressources à l'éducation des enfans pour les mettre en état de travailler de leurs propres mains. »

Cette année finit à l'ordinaire par la fête du retour du soleil. Les Freres Moraves permirent qu'on imitât cette réjouissance profane en donnant des festins dans quatre maisons principales. Mais, à l'exemple de la primitive Eglise, ils ont épuré cette solennité du paganisme par des espèces d'Agapes chrétiennes, où les convives allient une joie innocente avec la décence qu'inspire la Religion. Quand les Inconvertis invitent un Fidèle à leurs festins; « vous savez bien, répond celui-ci, que nous avons des plaisirs qui ne sont pas les vôtres;

les vôtres
ce qui
trouble
de vos
société n
landais p
Moraves
L'année
Groënlan
Observat
ver fut e
pas plus f
temps si n
de mer ;
Mais il at
marins qu
douce ter
Mars, où
pères, qui
leverent le
les bateau
survint un
pluie si ab
Colonie fa
s'y précipi
ne se salva
sement les
land ; aussi
Tome

les vôtres; c'est le Sauveur & sa Passion. Voilà ~~ce qui nous plaît~~ ^{Groënland.}
 » ce qui nous plaît : suivez vos goûts , & ne
 » troublez pas nos délices par un mélange profane
 » de vos usages avec nos institutions. » Ainsi, la
 société nationale est déjà rompue entre les Groën-
 landais par la société particuliere que les Freres
 Moraves y ont introduire.

L'année 1755 n'eut rien de remarquable au
 Groënland que pour les Météorologistes ou les
 Observateurs de la température des saisons. L'hi-
 ver fut extrêmement doux , & la pluie ne fut
 pas plus froide au mois de Janvier qu'en été. Un
 temps si modéré n'était pas favorable aux oiseaux
 de mer ; ils chercherent le froid entre les Isles.
 Mais il attira, d'un autre côté; beaucoup de veaux
 marins qui sont rares dans cette saison. Une si
 douce température se soutint jusqu'au mois de
 Mars, où elle fut troublée par de furieuses tem-
 pêtes, qui rendirent la mer impraticable , & sou-
 leverent les vagues au point d'arracher du rivage
 les bateaux ancrés ou attachés. Au mois d'Avril
 survint une fonte de neiges, accompagnée d'une
 pluie si abondante que la nouvelle Eglise de la
 Colonie faillit à en être emportée. Les torrens
 s'y précipiterent avec une impétuosité dont rien
 ne se sauva que les murailles de l'édifice. Heureu-
 sement les Eglises ne sont pas riches au Groën-
 land ; aussi la piété n'y est que plus pure , & la Dé-

Groënland.

vinité n'en est que mieux adorée. Des ames innocentes en font tout l'ornement. Les Ministres y pratiquent les devoirs qu'ils prêchent. Un Clergé, d'ailleurs peu nombreux, n'y professe point un célibat qu'il ne peut garder. Cette même année il arriva de la Moravie un Herrnhute, qui venait d'y prendre en même temps une femme & le Diaconat. Les Sacremens de l'Ordre & du Mariage ne sont pas incompatibles chez les Luthériens. Les Pasteurs & les brebis en vivent plus tranquilles. Chez les Herrnhutes, la femme d'un Prêtre, devenue Sœur de l'Unité, participe en quelque sorte aux fonctions du Sacerdoce. Elle peut veiller à l'éducation des filles, ou du moins à leur instruction. Il y a de l'analogie dans les devoirs & les occupations des deux époux. L'esprit intérieur de leur vie monastique & l'esprit public de leurs emplois ne sont pas opposés ni séparés. C'est peut-être un grand bien politique ; & , quand la Religion le permet, c'est une sage économie dans la discipline Ecclésiastique. Au reste, les devoirs du Sacerdoce sont d'autant plus faciles à remplir chez les Herrnhutes, qu'ils laissent volontiers aux simples Fidèles le soin d'instruire & de parler dans les Eglises. Chacun y peut dire ce que l'esprit de dévotion lui dicte. Les Groënlais eux-mêmes, sans être Catéchistes, prêchent dans les Assemblées, & sont quelquefois mieux écoutés de leurs com-

patriotes qu'ils parlent
rôt de leurs
des autres.
vectivent par
l'art de dénaturer
plications formelles
métraires & méprisables
les Herrnhutes
sans recherche de
capacité, ils font
que s'ils leur
dales qu'une
jaillir de l'Autheur
pourtant avoué
du Groënland
Divinité dont
la portée des
génie. Comme
tions originale
gage ; mais il faut
la nature & dans
savez, dit un
nous abhorrons
pour peu qu'il
qu'irons aussi
de même du
qui s'en répan-

patriotes que des Missionnaires étrangers. C'est qu'ils parlent avec ingénuité, dit M. Crantz, plutôt de leurs propres foiblesses que des défauts des autres. Ils prient pour les Fidèles, & n'invectivent pas contre les mécréans. Ils n'ont point l'art de dénaturer le sens des Ecritures par des explications forcées ou par des allusions souvent téméraires & ridicules, comme le font quelquefois les Herrnhutes eux-mêmes. Sans travail érudité, sans recherche d'esprit, sans air de suffisance & de capacité, ils font plus d'impression sur les ames que s'ils leur reprochoient des vices & des scandales qu'une juste réclamation fait souvent ressortir de l'Auditoire sur le Prédicateur. Il faut pourtant avouer que le langage de ces Prêcheurs du Groënland n'est pas toujours bien digne de la Divinité dont ils se disent inspirés; mais il est à la portée des Groënlais, & conforme à leur génie. Comme tous les Peuples simples & les nations originales, ils aiment les figures du langage; mais il faut qu'on prenne ces images dans la nature & dans les mœurs de leur pays. « Vous savez, dit un de ces Sauvages baptisés, combien nous abhorrons le sang de la baleine, & que pour peu qu'il en tombe sur nos habits nous les quittons aussi-tôt pour les laver. Il n'en est pas de même du sang de l'Agneau. Chaque goutte qui s'en répand est un ornement. Oh! si vous en

~~_____~~
Groënland.

« aviez goûté une fois, vous ne pourriez vous en
Groënland. » rassasier. »

Le même orateur Sauvage écrivait dans une lettre : « Lorsque je pense à mes péchés, mes
» larmes coulent de mes yeux ; mais lorsque je
» vois l'Agneau sur la croix, je me sauve dans la
» blessure de son côté, comme le poisson de Né-
» pifet se cache dans le trou d'un rocher. »

Ces Peuples échauffés par des enthousiastes brû-
lent de soif pour le sang de l'Agneau. « Ils en
» sont altérés, disent-ils, tantôt comme la terre,
» qui, desséchée par le soleil continuel de l'été,
» rédemande la pluie, tantôt comme les mouche-
» rons ou les cousins qui s'abreuvent du sang de
» l'homme, tantôt comme les enfans à la mamelle,
» qui, dès qu'ils s'éveillent, crient après le lait. »
Les Freres Moraves se félicitent de faire desirer
l'eau du baptême avec la même ardeur par les
jeunes enfans qui peuvent chanter les hymnes de
la Mission. Ce desir passe quelquefois des enfans
aux vieillards. Une veuve, disent-ils, très-avancée
en âge vint à *New-Herrnhut*. Elle nous fit enten-
dre par des gestes fort expressifs, & curieux à
voir, qu'elle était restée ensevelie pendant deux
jours, au bout desquels elle avait repris ses sens,
& assez de force pour sortir du tombeau. Les Mis-
sionnaires lui répondirent « que c'était le bon
» Pasteur qui avait retiré sa brebis des serres de la

D
» mort. El
» aimât les
» nir, ou c
» truction.

C'est ave
moyens de
gion ou de
baptiserent
chumenes,
fut donc he
vivres, jusq
La prospérité
n'y moisson

Mais elle
printemps d
teur Danois.
merce des h
tristes nouve
jeune fille q
Ses parens,
vaient laissée
pargner la d
Deux jours a
ils la jettere
elle ne put
tra sur le riv
rien à lui do
vres, mais d

mort. Elle fut étonnée d'apprendre que Dieu aimât les hommes à cet excès, & promit de venir, ou du moins d'envoyer ses enfans à l'instruction. »

C'est avec ce langage, soutenu de tous les autres moyens de propagation qui viennent de la Religion ou de ses Ministres, que les Herrnhutistes baptisèrent en très-peu de temps vingt-huit catéchumènes, sans compter onze enfans. Cette année fut donc heureuse. Les Groënländais eurent des vivres, jusqu'à être surchargés de leur abondance. La prospérité attira la foule à la Mission, & la mort n'y moissonna que treize baptisés.

Mais elle se dédommagea cruellement dans le printemps de l'année suivante. M. Dalager, Facteur Danois, étant allé à *Kellingeit*, pour le commerce des huiles de poisson, en rapporta les plus tristes nouvelles. La famine y était extrême. Une jeune fille qu'il en avait amenée en était la preuve. Ses parens, réduits à ne pouvoir la nourrir, l'avaient laissée dans une caverne déserte, pour s'épargner la douleur de la voir mourir de faim. Deux jours après, l'ayant retrouvée encore en vie, ils la jetterent toute nue dans la mer. Comme elle ne put se noyer, un Sauvage qui la rencontra sur le rivage en eut compassion, & n'ayant rien à lui donner, la mit dans un magasin de vivres, mais déjà vide de provisions. Le Facteur

Groënland.

arriva dans cette conjecture à *Kellingeit*. Touché de pitié, il prit cet enfant, qui n'était plus qu'un squelette desséché par le froid & la faim, la substanta, l'habilla, la réchauffa de ses propres mains. Puis lui ayant rendu insensiblement la vie, il l'envoya dans un sac de fourrure aux Freres de New-Herrnhut, offrant de fournir à l'entretien d'une pauvre veuve qui voudrait prendre soin de cette fille. Elle est encore vivante pour la gloire & la satisfaction de son bienfaiteur. *Puisse les bénédictions de celle qu'il a sauvée répandre la prospérité sur les jours de cet homme sensible!* C'est la priere que fait M. Crantz à la fin de ce récit. De pareils tableaux raniment l'Histoire des Voyages. Elle offre souvent des déserts si tristes & si arides, que l'Ecrivain & le Lecteur se rebuteraient au milieu de leur course, si le cœur n'y trouvait pas quelquefois des sites & des momens de repos qui lui permettent de s'épanouir, respirer & s'attendrir.

La rigueur de la saison, disent les Missionnaires, y ferma cette année tous les cœurs à la grace. La faim rendait les esprits sourds à la prédication. On n'y vint point. Il n'y eut même que deux familles qui voulurent hiverner à Kangek, place communément très-fréquentée. Cependant le froid amena beaucoup de poules d'eau. Car il paraît que la Nature a des équivalens dans toutes ses

vicissitudes
Le froid d
oiseaux; &
pour les ois
marins dan
la saison, il
cabanes, po
ressources c
hivers, se j
des côtes de
land, sous p
Ce même éc
les pauvres
il y avait de
& l'équipage
en garde sur
chargés. D'a
Groënlandais
de la Coloni
page qui ét
retint jusqu
renvoyé.

Le printe
baleines sur
habitans de
pêche de ce p
leur fournit
tomber dans

vicissitudes, soit d'inclémence, ou de bénignité. Groënland.
 Le froid qui chasse les veaux de mer, attire les oiseaux; & le temps doux, qui n'est pas un attrait pour les oiseaux aquatiques, laisse entrer les veaux marins dans les baies. Quelle que fût l'âpreté de la saison, il fallut, dès le mois de Mars, sortir des cabanes, pour chercher de place en place, quelques ressources contre la famine. A cette calamité des hivers, se joignit l'incursion d'un Pirate, qui vint des côtes de l'Amérique, infester celles du Groënland, sous prétexte que les glaces l'y poussaient. Ce même écumeur avait, dix ans auparavant, pillé les pauvres Groënländais. Mais, en ce moment, il y avait de la méintelligence entre le Capitaine & l'équipage de ce navire. Cependant on se tint en garde sur les côtes, parce qu'il avait ses canons chargés. D'ailleurs, comme on avait emmené un Groënländais à bord de ce vaisseau, le Facteur de la Colonie fit arrêter quelques gens de l'équipage qui étaient venus à terre, & on les y retint jusqu'à ce que le Groënländais eût été renvoyé.

Le printemps amena, par hasard, quelques baleines sur les côtes de *Balls'river*, mais les habitans de cette Baie, n'étant pas exercés à la pêche de ce poisson, ils n'en prirent aucun. L'été leur fournit une baleine morte; & l'automne fit tomber dans leur pêche, une sorte d'espadon.

Groënland. (connu sous le nom d'*Ardluit*) qui fait la guerre aux veaux marins pour s'en nourrir. Ce monstre agresseur est si redoutable, qu'à son approche tous les veaux disparaissent. Il a tant de force & d'adresse, qu'il en prend quatre ou cinq à-la-fois, un dans la gueule, deux sous les nageoires & un sous sa queue. Mais l'homme attaque, à son tour, prend & mange ce poisson dévorant.

La Mission n'offre rien de curieux cette année, si ce n'est quelques mots singuliers des Groënlandais, soit convertis, soit inconvertis. Un de ceux-ci disait au sujet du Christianisme : « j'ai deux volontés ; l'une qui cède, & l'autre qui résiste. » Elles sont souvent aux prises, mais la dernière l'emporte toujours. » C'était celle de la chair, dit M. Crantz : dans tous les temps elle a été l'ennemie de l'Évangile. Cependant il admire la vivacité de la Foi, chez les Groënlandais. Cette Foi n'est plus, dit-il, en Israël ; c'est-à-dire, en Europe. Il semble qu'elle se réfugie dans le Nord, chez les peuples barbares & sauvages. Le caractère simple de ces peuples y est sans doute plus propre. On fait que née en Asie & dans l'Égypte, quand elle vint dans l'Empire Romain, elle jeta ses premières racines dans l'esprit des Nations barbares qui conquièrent l'Europe. Après la décadence de Rome, les beaux génies de l'Orient & de l'A,

D
 frique, éteig
 doctrine, les
 & latine, s'en
 leur domaine
 leurs écrits au
 sion des Goth
 répandue avec
 & l'esclavage
 alors, comme
 nisme, furent
 d'intérêt ou d
 reconnaître la
 Groënland ont
 ses dogmes. U
 landais qui l'o
 pas quel av
 créans. Car
 je ne me va
 Confreres,
 d'y apporte
 velles. »
 Le Chrétien
 soyez sûr qu
 de gloire, c
 description,
 vu. Mais cet
 nos propres
 jouir de ce

frique , éteignant par leur savoir , ou par leur doctrine, les restes du goût de la littérature grecque & latine , s'emparèrent de la Religion , comme de leur domaine , & la firent germer & fleurir par leurs écrits au milieu de l'ignorance , que l'invasion des Goths , des Francs & des Germains avait répandue avec les flots de sang , la ruine des villes , & l'esclavage des Nations policées. Mais sans doute alors , comme aujourd'hui , les Prêtres du Paganisme , furent les derniers à se rendre. Soit esprit d'intérêt ou dureté de cœur , ils ne veulent pas reconnaître la révélation de l'Evangile. Ceux du Groënland ont toujours des objections à faire contre ses dogmes. Un Angekok disait un jour à un Groënlandais qui l'exhortait à se convertir : « je ne vois pas quel avantage ont les croyans sur les mécréans. Car je vous avouerai de bonne-foi , que je ne me vante pas comme les Angekoks mes Confreres , de voyager dans l'autre monde , d'y apporter , & d'en rapporter des nouvelles. »

Le Chrétien lui répondit : « quant à nous , soyez sûr que nous devons aller dans un séjour de gloire , dont nous ne pouvons pas faire la description , parce que nous ne l'avons jamais vu. Mais cette gloire consiste à voir Dieu de nos propres yeux. Cependant l'ame seule doit jouir de cette vision , pendant que le corps

» retourne en poussière. Au reste, le Sauveur nous
 Groënland. » donnera sans doute un nouveau corps, parfait
 » à tous égards, pour nous faire participer à sa
 » gloire. »

Quoique M. Crantz paraisse très-édifié de cette explication des dogmes du Christianisme; on peut douter qu'elle soit assez orthodoxe pour satisfaire les Chrétiens qui ne sont pas de sa Communion. Mais un Groënlandais n'est pas tenu sans doute d'en savoir plus qu'on ne lui en a enseigné sur une doctrine qui a besoin d'une révélation expresse & d'une Foi bien vive pour soumettre la raison. Une preuve que la Foi seule opère les effets de la Foi; c'est qu'une Groënlandaise qui n'avait pas reçu le baptême qu'elle demandait depuis long-temps, choquée de ce qu'on la renvoyait toujours à la fin du sermon, avec ces paroles lithurgiques, *ite, missa est*, s'en alla si bien, qu'elle ne revint plus parmi les Catéchumènes. Mais, pour une brebis perdue, il en resta plus de soixante dans le bercail, dont trente-six furent admises au bain sacré du baptême.

La moisson spirituelle se ressentit, l'année suivante, de la disette de l'hiver, & des ravages de la famine. Les Européens n'en avaient pas encore vu de si cruelle. L'alternative des vents orageux & des temps de neige, jointe aux brouillards gelés qui semblaient exhaler dans les airs, comme une atmosphère de glace; ces fri-

D
 mats; &
 munication
 le Contine
 mois de M
 riture. Les
 rure; de l'a
 Le sort de
 le cœur de
 derent à pr
 pour arrêter
 lamité. Deu
 à Kangek.

« Le 23 M
 » nous nous
 » mer était en
 » du vent, n
 » rant cette
 » avait aband
 » chauffage.
 » personnes à
 » dans une es
 » si bas, que
 » rampant sur
 » debout. Ces
 » sur les autre
 » sans feu, fat
 » ni le remue
 » leur cherche

nous
parfait
t à fa
e cette
n peut
isfaite
n. Mais
savoir
ctrine
ne Foi
ve que
qu'une
ptême
quée de
erimon,
Z, s'en
les Ca-
e, il en
trente-
me.
ée sui-
ravages
ent pas
s vents
te aux
dans les
ces fri-

mats ; & ces périls réunis , fermerent la communication des isles , soit entr'elles , soit avec le Continent. Il ne fut pas possible , jusqu'au mois de Mars , d'aller chercher de la nourriture. Les enfans périssaient d'un côté sans sépulture ; de l'autre , on les enterrait encore vivans. Le sort de ces victimes perçait chaque jour le cœur des Missionnaires. Enfin ils se hasarderent à profiter des premières trêves du froid , pour arrêter ou diminuer le cours de cette calamité. Deux de ces Freres charitables allerent à Kangek.

Groënland.

« Le 23 Mars (disent-ils dans leur Journal) , nous nous, mêmes en route. La brume de la mer était encore bien froide ; mais , à la faveur du vent , nous passâmes à Kangek. En parcourant cette Isle , nous vîmes une maison qu'on avait abandonnée faute d'huile à brûler pour le chauffage. Près de-là nous trouvâmes quinze personnes à demi-mortes de faim , étendues dans une espèce de magasin creusé en terre , & si bas , que nous fûmes obligés d'y entrer en rampant sur le ventre , sans pouvoir y rester debout. Ces malheureux étaient couchés les uns sur les autres , pour s'échauffer mutuellement , sans feu , sans rien. De faiblesse , ils ne purent ni se remuer , ni parler. Un de nos gens alla leur chercher deux poissons à la mer. Une petite

« fille, image de la mort dévorante, en prit un ;
 Groënland, » le déchira tout cru avec les dents, & l'avalâ
 » sans le mâcher. Quatre enfans de cette famille
 » étaient déjà morts. Nous distribuâmes à ces mi-
 » sérables affamés, une partie de nos provisions,
 » en les exhortant à venir à la Mission, ce dont
 » ils n'avaient pas grande envie, par éloignement
 » pour l'Évangile & les Chrétiens. »

« Le 26, nous retournaâmes à New-Herrnhut.
 » Mais le vent & la mer contraires, nous oblige-
 » rent de relâcher dans un endroit où nous trou-
 » vâmes encore des gens qui n'avaient rien à man-
 » ger. Les enfans criaient la faim, nous leur don-
 » nâmes un peu de farine, qu'ils avalèrent froide
 » & crüe. Enfin le soir nous arrivâmes chez nous. »

Ces deux Ministres furent bientôt suivis de la
 famille qu'ils venaient d'arracher à la mort. On
 distribua ces tristes créatures dans les maisons des
 Groënlandais. D'abord elles n'y trouverent pas
 grande ressource : mais à force de chercher, elles
 ramassèrent dans les balayures des arêtes de pois-
 son, sucées & rongées, ou quelques pièces de
 vieux souliers. On les secourut du reste, autant
 que le permit la disette des provisions au-dedans,
 l'inutilité des courses pour la chasse, & l'impossi-
 bilité d'aller à la pêche, par les mauvais temps.
 Cependant, malgré la rigueur de la saison, on
 attrapa quelques veaux marins, & l'on tua dans

D
 les îles un
 dans ces can

Il fallut si
 qu'à Pâques,
 qui finit à la
 la chasse aux
 veaux. On e
 l'on fut en é
 soixante bari
 saison rempla

La Mission
 de la famine.
 Religion, ser
 Non-seuleme
 rité des Frere
 texte de se
 n'eurent plus
 même qui t
 gnance à rec
 mains des Ch
 la conversion
 jure envers la
 prouvent bie
 de la grace. D
 galités de la
 lité des Gro
 Saint eût touc
 qui, malgré l

les îles un grand ours blanc , animal très-rare
dans ces cantons. Groënland.

Il fallut subsister de ces faibles ressources jusqu'à Pâques, où commença la pêche du hareng qui finit à la Pentecôte. Cette pêche fut suivie de la chasse aux rennes, puis de la grande pêche aux veaux. On en prit jusqu'à cent dans un jour, & l'on fut en état d'en tirer pour le commerce, cent soixante barils de graisse ou d'huile, tant la belle saison remplaça les vides de l'hiver!

La Mission ne retira cette année aucun profit de la famine. L'adversité même, qui ramene à la Religion, semblait en éloigner les Groënlandais. Non-seulement ceux qui vinrent réclamer la charité des Freres, avec le desir apparent, ou le prétexte de se convertir, s'en allerent dès qu'ils n'eurent plus besoin d'assistance; mais il y en eut même qui témoignèrent la plus grande répugnance à recevoir les secours de l'humanité des mains des Chrétiens; comme s'ils n'eussent vu dans la conversion de ceux-ci, qu'une espèce de parjure envers la patrie. Ces sentimens, dit M. Crantz, prouvent bien que le salut n'est que l'ouvrage de la grace. Ni les fléaux du Ciel, ni les prodigalités de la mer, ne pouvaient fléchir l'incrédulité des Groënlandais, jusqu'à ce que l'Esprit Saint eût touché leur ame. On a même vu ceux qui, malgré leur conviction intérieure, s'étaient

~~_____~~ roidis contre les assauts de l'indigence , se rendirent dans la liberté de l'aïfance , aux douces femonces de la parole Divine qui les appellait au Christianifme. Ainfi , tandis que , dans les hivers précédens , la peuplade de New-Herrnhut s'était accrûe de trente à foixante perfonnes , cette année elle n'augmenta que de fept. Cependant à la fin de l'automne , le nombre des habitans monta jufqu'à quatre-vingt douze.

Groënland.

Tout y était dans le meilleur état. L'abondance y ramena la joie & la fanté. On ne perdit pas un feul homme à la pêche. Il y eut pourtant des accidens. Un Pêcheur enfermé dans les glaces ; fut obligé de fauter fur un glaçon , & d'y fuivre le courant , en traînant fon kaiak où était pris un veau marin. Il fut emporté avec fa pêche l'efpace de trois milles ; après quoi fon radeau de glace fe rompit , ou fe déroba fous fes pieds , & le laiffa plongé dans l'eau jufqu'au aiffelles , gagner le bord comme il put. Un Miffionnaire auffi faillit à fe noyer dans un *Umiak* qui fit eau par le fond. Mais , ayant été recueilli par un autre bateau , on recoufut une pièce de cuir à fon *Umiak* , & les femmes fe remirent à ramer.

La petite Eglife de New-Herrnhut , fut troublée par quelques fcandales. Les courfes avaient mis la diffipation dans le troupeau. Il fallut excommunier fix Chrétiens que le ferpent avait dé-

D
bauchés , dit
perdirent tou
loin du berc
punition , a
l'obéiffance.
être douces &
il faut les tou
fion fur les
on les entrete
grégation. La
paffait à lire
vie de quelq
en Europe ,
dont il eft fi
venir la raifon
une peinture
gres , condam
ou leur féroc
éternel. On
vendus à des
gands d'Afriq
fuite des Nèg
chaffe des Ti
de rage à ce
leur climat ,
avides Europé
ne révoltent p
jures de l'hom

bauchés, dit M. Crantz. Ces brebis chassées se perdirent tout-à-fait; il leur arriva des malheurs loin du bercail, & les disgrâces qui suivirent leur punition, aiderent à contenir les fidèles dans l'obéissance. Mais les voies de la Religion doivent être douces & persuasives. Pour gagner les cœurs, il faut les toucher. Rien ne faisait plus d'impression sur les Groënlandais, que les lectures dont on les entretenait dans les assemblées de la Congrégation. La longue nuit des jours d'hiver, se passait à lire des lettres édifiantes; tantôt c'était la vie de quelques enfans du Herrnhutisme, morts en Europe, avec ces sentimens d'enthousiasme dont il est si facile, mais si dangereux, de prévenir la raison dans le premier âge; tantôt c'était une peinture de la misérable condition des Nègres, condamnés par leur naissance, leur faiblesse, ou leur férocité même, à vivre dans un esclavage éternel. On leur représentait ces malheureux vendus à des Maîtres impitoyables, par des brigands d'Afrique ou d'Europe, qui vont à la poursuite des Nègres, comme les Nègres vont à la chasse des Tigres. Les Groënlandais frémissaient de rage à ce récit, & bénissaient les horreurs de leur climat, qui les défendait de l'inhumanité des avides Européens. Car tous les fléaux de la Nature, ne révoltent pas le cœur humain, comme les injures de l'homme. Ces Sauvages, heureux sous le

Groënland.

Groënland.

joug volontaire de la Religion, trouvaient les
 rempêtes, les glaces, la disette & la famine,
 douces & légères, au prix de la servitude per-
 sonnelle, des travaux forcés, & des outrages de
 toute espèce, où la race des hommes blancs a
 soumis celle des hommes noirs. De l'Afrique on
 transportait l'attention des nouveaux Chrétiens,
 sur l'Amérique, où les Herrnhutes avaient aussi
 des Freres & des Sœurs. Quand on lût aux Groën-
 landais, la perte de la Congrégation de *Gnaden-
 hutten*, en Pensylvanie, ils en furent touchés jus-
 qu'aux larmes. Cette catastrophe avait consumé
 dans les flammes quelques Herrnhutes Européens
 des deux sexes : mais les Sauvages Américains
 n'avaient perdu que leurs effets & s'étaient sauvés
 à *Bethléem*, où la commisération leur fit trouver
 des ressources pour le vêtement & la nourriture.
 La Religion, qui, dans des temps de ferveur,
 étend & resserre les liens de l'humanité, fit la
 même impression de charité sur les Groënladais
 que sur les Pensylvains. Ceux-là voulaient tous
 contribuer au soulagement de leurs freres de
 l'Amérique. « L'un dit, j'ai une belle peau de
 » renne, que je donnerai : l'autre, j'ai une paire
 » de bottes neuves, que je veux envoyer : un
 » autre, il faut que je donne un veau marin,
 » pour la nourriture & le chauffage de ces pau-
 » vres gens. » Ces offres, accompagnées de larmes
 de joie,

D
 de joie, dou
 furent point
 de la contrit
 argent, qu'on
 pour l'emplo
 Ce seul tra
 nemens, qui
 les du Groën
 ce vide de
 l'on veut, ma
 sauvages enth
 dévotion. Ce
 brouillards de
 dulté; entre l
 rivage l'algue
 l'Agneau, où l
 nées par les to
 salut. Ensuite,
 née. On y tro
 ans, qui avait
 de piété. On lo
 pour le chant,
 une vivacité d'
 par un peu de
 Tous ces sen
 préparatifs pou
 L'année 1758
 Herrnhutisme,
 Tome X

de joie, douce effusion d'une pitié secourable, ne furent point rejetées; & quelle que fût la valeur de la contribution, on en convertit les effets en argent, qu'on fit passer aux Herrnhutes d'Europe, pour l'employer en Amérique.

Groënland.

Ce seul trait dédommage de la stérilité d'événemens, qui fait languir la curiosité dans les annales du Groënland. Les Missionnaires remplissent ce vide de lambeaux de discours, édifians, si l'on veut, mais découfus, que l'imagination des sauvages enthousiastes leur dicte dans les accès de dévotion. Ce sont des comparaisons entre les brouillards de l'hiver, & les ténèbres de l'incrédulité; entre le courant du flux, qui jette sur le rivage l'algue, ou l'herbe de mer, & le sang de l'agneau, où les ames chrétiennes nagent entraînées par les torrens de la grace, jusqu'au port du salut. Ensuite, c'est le registre mortuaire de l'année. On y trouve la mort d'un enfant de neuf ans, qui avait beaucoup de mémoire, & sur-tout de piété. On loue son assiduité à l'école, son goût pour le chant, & même pour la poésie, joint à une vivacité d'esprit qui se montrait quelquefois par un peu de folie.

Tous ces sentimens étaient autant de pas & de préparatifs pour la conversion du Groënland. L'année 1758 fait époque dans les annales du Herrnhutisme, par la fondation d'une seconde

~~_____~~
Groënland. église, ou mission, qui fut érigée à *Litchtensfels*. Cet événement demande un récit préliminaire, qu'il faut reprendre d'après M. Crantz.

La Congrégation du Groënland, dit-il, s'était accrûe jusqu'au nombre de quatre cens Néophytes baptisés, sans en compter deux cens, passés au rang des élus dans l'éternité. C'était avoir beaucoup fait dans l'espace de vingt ans, pour un pays très-mal peuplé. La mission de *Neuw-Herrhut* ne devait gueres en attendre davantage, surtout du Nord; parce que les Colonies Danoises qui s'y étaient établies dans cet intervalle, avaient toutes un Missionnaire de la Métropole. Elle ne pouvait donc gagner des ames que du côté du Sud, où le Danemarck n'avait point de Colonies.

La baie de *Balls'river*, les isles de Kangek & de Kookernen, fournissaient du monde à la nouvelle peuplade, parce qu'elles offraient une station en hiver aux voyageurs du Nord & du Sud, qui allaient commercer les uns chez les autres. C'est là que les Missionnaires faisaient leurs excursions & leurs recues apostoliques, mais d'une manière peu suivie & précaire, comme chez des passans qui n'y avaient point d'établissement. Quelque avantageuse que soit en effet la position de *Balls'river*, la meilleure peut-être de tout le Groënland, les Groënlandais ne s'y fixaient point, soit par attachement pour le lieu de leur naissance,

D
les insulaires
habitans de
dans des is
marin étan
animaux fr
faim un an
férentes mé
il que l'em
qui pût acc
séjour de N
lieues de la
sionnaires ne
se multipliât
blissemens qu
pas à la préc
spirituelles d
nent l'éducati
depuis la na
maison de no
de conférenc
exigent un e
comportent p
Le Groënland
en friche, qu
pour nourrir
climat y rep
ne sont pas
Pyrrha n'ava

les insulaires n'aimant point le continent, & les habitans de la terre ferme, ne pouvant s'habituer dans des îles; soit parce que la pêche du veau marin étant différente, selon les endroits que ces animaux fréquentent, on risquerait de mourir de faim un an ou deux, avant de se former aux différentes méthodes de cette pêche. Aussi n'y avait-il que l'empire de la Religion sur les esprits; qui pût accoutumer ces Sauvages étrangers au séjour de *New-Herrhut*, qui est à cinq ou six lieues de la pleine mer. D'un autre côté, les Missionnaires ne souhaitaient pas que leur peuplade se multipliât au-delà de certaines limites. Les établissemens qu'embrasse leur Institut, ne se bornent pas à la prédication & aux fonctions purement spirituelles du zèle religieux; mais elles comprennent l'éducation & le gouvernement des hommes, depuis la naissance, jusqu'au dernier âge. Une maison de nourricerie, les écoles, les assemblées de conférence & d'instruction de toute espèce; exigent un emplacement & un entretien qui ne comportent pas une population fort nombreuse. Le Groënland n'est pas comme de certaines terres en friche, qui ne demandent que de la culture pour nourrir beaucoup d'habitans. Le sol & le climat y repoussent les hommes; ses rochers ne sont pas de ces pierres que Deucalion & Pyrrha n'avaient qu'à jeter sous la jambe, ou

Groënland.

par-dessus la tête , pour repeupler l'espèce humaine.
Groënland.

Aussi les Herrnhutes délibérèrent , en 1752 , s'ils n'établiraient pas à Kangek , ou à Kariak , qui est à six lieues de *New-Herrnhut* , une Paroisse succursale , pour le soulagement de cette Eglise. Mais leur délibération n'eut pas de suites. Deux ans après , le Danemarck ayant établi un comptoir à *Fisher-Bay* , les Groënlandais , qui étaient venus de cette côte à *Balls'river* , durant l'été , s'en retournerent chez eux ; & quelques-uns de ceux qui s'étaient fixés à *New-Herrnhut* , dirent aux Freres qu'ils ne pouvaient y rester , & que si l'on voulait les convertir , il fallait venir demeurer avec eux dans un séjour plus méridional. Deux Herrnhutes ayant pris connaissance du local , instruisirent la Congrégation de l'état des choses , & du desir que témoignaient les Groënlandais de *Fisher-Bay*. On présenta un Mémoire au Comte de Berkentin , alors Président de la Chambre du Commerce du Groënland. La Société apostolique offrait à la Compagnie Marchande d'aller s'établir dans ce comptoir , si elle pouvait y être utile au commerce. Cette proposition fut agréable , mais l'exécution en fut différée.

Enfin , en 1758 , le temps vint de mettre la main à l'œuvre. Matthieu Stach , qui avait toujours montré la plus forte envie de porter l'Evangile

D
aux Sud-La
hut , où il
qu'il y avait
rent le théâ
rendirent à
barquerent l
rent ni tem
temps. Ce b
meilleurs tra
feu. La situ
changé depu
ges qu'ils fir
voyait en eu
naissance , sa
naient de la C
seaux marchan
pour quel ob
avec très-peu
On les raillait
disent-ils , réj
qu'ils allaient
merce du Gro
pagnie Royale
cernait les Mi
des franchises
ils paieraient u
les Armateurs
l'apostolat , lo

aux Sud-Landais, en obtint la permission à Herrnhut, où il était ; il en partit avec deux Freres, qu'il y avait recrutés, pour assistans. Ils traverserent le théâtre de la guerre en Allemagne, & se rendirent à Copenhague par Hambourg. Ils s'embarquerent le 4 Mai. Dans la traversée, ils n'essuyèrent ni tempête, ni presque point de mauvais temps. Ce bonheur singulier fut accompagné des meilleurs traitemens, de la part des gens du vaisseau. La situation des Freres Moraves avait bien changé depuis vingt ans. Dans les premiers voyages qu'ils firent au Groënland, comme on ne voyait en eux que des hommes grossiers, sans naissance, sans bien, sans éducation, qui obtenaient de la Cour un passage gratuit sur les vaisseaux marchands, sans qu'on sût à quel titre & pour quel objet, ces mendiants étaient accueillis avec très-peu d'égards, & beaucoup de mépris. On les raillait, on les insultait, & les sarcasmes, disaient-ils, réjaillissaient jusques sur la Religion qu'ils allaient prêcher. Mais, en 1750, le commerce du Groënland ayant été donné à une Compagnie Royale, il fut réglé, pour ce qui concernait les Missionnaires, que désormais, au lieu des franchises dont ils avaient joui jusqu'alors, ils paieraient un fret modéré. A cette condition, les Armateurs rechercherent des Passagers, dont l'apostolat, loin d'être à la charge des Naviga-

 Groënland.

Groënland.

teurs, pouvait favoriser le commerce dans un pays où ils avaient beaucoup d'influence sur l'esprit des habitans. Aussi les trois Freres reçurent toute sorte de politesses & de marques d'attention, soit des Officiers, soit de l'Equipage du vaisseau sur lequel ils passèrent à la Mission de *New-Herrhut*. A peine y furent-ils arrivés, le 27 Juin, que, dès le 19 Juillet suivant, ils partirent avec quatre familles de Groënlandais, au nombre d'environ trente-six personnes, pour aller fonder une nouvelle Eglise à la baie de *Fisher*, près du comptoir de la Colonie Danoise. Leur guide, qui était né dans ce canton, les mena dans une isle assez grande. Après l'avoir parcourue, on reconnut un endroit appelé *Akonamiok*, à trois milles de la pleine mer. Cette situation avait l'inconvénient d'être fermée au Midi par une haute montagne qui lui interceptait, durant trois mois de l'année, les rayons du soleil, si rares & si chers au Groënland. Mais on y avait de l'eau courante qui ne gelait pas même en hiver, un bon abri pour les canots; un chemin toujours sec du côté de la mer: c'étaient autant d'avantages pour attacher, pour attirer les Groënlandais à la Mission. On planta donc les tentes dans cet endroit, où était encore une vieille maison du pays.

Le premier soin fut d'en bâtir de semblables, avec des pierres & des mottes. Comme chacun

D
travaillait pe
pas de gran
cerent pas b
obligé de f
pu se procur
soit de Cop
étaient oblig
bras, de por
cher des m
vaient que c
reusement, à
que le flux
grosses pièce
lirent, com
apporté par

Leur mail
quinze pieds
servait de d
hauteur de
puyé sur de
d'une doubl
vert de vieil
des muraille

Les Groë
son, où ils
provisions c
qu'ils décou
petite baie,

travaillait pour soi, les Missionnaires, ne tirant pas de grands secours des Groënlandais; n'avancèrent pas beaucoup leur maison. L'un d'eux était obligé de faire la cuisine; d'ailleurs ils n'avaient pu se procurer beaucoup d'outils, ni d'ustensiles, soit de Copenhague, ou de *New-Herrhut*. Ils étaient obligés de rouler les pierres à force de bras, de porter la terre dans des sacs, d'aller chercher des mottes par eau. Pour le toit, ils n'avaient que quelques lattes, sans soliveaux. Heureusement, à peine avaient-ils fini la maçonnerie, que le flux jeta sur les bords de leur île, deux grosses pièces de bois de charpente. Ils les recueillirent, comme si ç'eût été un présent du Ciel, apporté par les Anges.

Groënland.

Leur maison fut composée d'une chambre de quinze pieds en carré, & d'une autre pièce, qui servait de dépense & de cuisine. Le toit, à la hauteur de six pieds, plat & sans talus, fut appuyé sur deux piliers. Les lattes furent revêtues d'une double couche de mottes, & le tout couvert de vieilles peaux, de même que l'intérieur des murailles en était tapissé.

Les Groënlandais bâtirent pour eux une maison, où ils entrèrent le 14 d'Octobre. Mais les provisions commençaient à leur manquer, lorsqu'ils découvrirent, assez près de chez eux, une petite baie, où il était entré des veaux de mer.

Groënland.

Après les avoir enfermés dans ce golfe, ils en tuèrent assez pour en fournir au Facteur de la Colonie voisine, trois ou quatre barils d'huile. Comme les Naturels du pays n'y avaient jamais vu venir de ces animaux, on ne manqua pas d'attribuer cet effet du hasard, aux vues d'une providence miraculeuse.

Bientôt on vint de tous les environs, les uns pour voir, les autres pour entendre les Missionnaires. Le comptoir Danois était séparé de la Mission par un chemin de six milles, coupé de rochers & de vallées. Les hommes venaient par l'eau, les femmes par terre: de leur côté, les Missionnaires allaient chez les inconvertis; mais le chemin était si dangereux, qu'un d'eux ayant glissé, se serait brisé la tête, s'il ne fût heureusement tombé dans un abîme comblé de neige. Ainsi commença cette nouvelle fondation. On y établit le même ordre qu'à *New-Herrnhut*, pour les exercices de la Mission. Elle fut fréquentée, beaucoup par les femmes, & très-peu par les hommes. Dès l'année suivante, dit M. Crantz, les maris oublièrent les Prédicateurs, & renoncèrent au privilège inestimable, d'être les premiers fruits de cette nouvelle plantation de la Foi.

C'était la même disposition d'esprit dans les Sauvages qui allaient à *New-Herrnhut*. Quelques-uns

D

y rendaient
précaution d
« Car ils s'é
» fleurs de
» gens, apr
» deux fois
» Jesus, s'en
» enforceler
» repos, jus
» les croyans
» & de leur
» M. Crantz,
» regardent l
» quand des
» magie, des
» nier, ni co
Ce Missio
année, dit
sans hiver, eu
de pluie que
si long-temps
en raquettes,
de Mai. La p
jours ouverte
rengs.

Dans le né
1758, on pa
eut quelque

y rendaient visite à leurs parens ; mais avec la ~~précaution~~ ^{Groënland.} de ne pas trop écouter les Prédicateurs.

« Car ils s'étaient apperçu , disaient-ils , que plusieurs de leur Nation , & sur-tout des jeunes gens , après avoir entendu seulement , une ou deux fois , parler de la mort & de la croix de Jesus , s'en étaient laissé enticher , ou même enforceler , au point de n'avoir plus eu de repos , jusqu'à ce qu'ils fussent venus vivre avec les croyans , au grand regret de leurs parens , & de leurs amis. Est-il bien étonnant , ajoute M. Crantz , sur le mot *enforceler* , que des Payens regardent le Christianisme comme un sortilège , quand des Chrétiens éclairés attribuent à la magie , des effets naturels , qu'ils ne peuvent nier , ni comprendre ? »

Ce Missionnaire , achevant l'histoire de cette année , dit qu'elle fut très-douce , & presque sans hiver , eu égard au climat. Janvier donna plus de pluie que de neige ; mais il neigea si fort & si long-temps , en Avril , qu'on fut obligé d'aller en raquettes , ou souliers de neige , jusqu'à la fin de Mai. La pêche fut abondante , & la mer , toujours ouverte , parut enceinte , ou grosse de harengs.

Dans le nécrologe qui termine les Annales de 1758 , on parle d'une Chrétienne , dont la vie eut quelque singularité. Présentée au baptême à

l'âge de douze ans, par ses parens, ils voulurent
Groënland. la ramener, quelque-temps après, dans leur can-
ton du Sud, parmi les Sauvages inconvertis. Elle
implora le secours des Herrnhutes, qui la retin-
rent à la Mission malgré sa famille. Deux ans
après, son pere & sa sœur revinrent pour l'enle-
ver; mais elle fut délivrée de leur persécution,
par leur mort qui suivit de près leur arrivée. Un
de ses parens essaya de nouveau de la faire reve-
nir au lieu de sa naissance, mais sans succès. La
Chrétienne fut inébranlable. Trois ans après, elle
se cassa la jambe, devint boiteuse ou percluse,
romba dans la consommation & mourut au bout
d'un an, avec résignation.

La Mission perdit encore un enfant de quatre
ans, qui fut jetté par un coup de vent contre un
rocher, & se brisa l'épine du dos. « Durant sa
» maladie il disait, je veux m'en aller: où, mon
» cher enfant, lui demandait son pere? Trouver
» le cher Agneau, répondait-il, parlant sans cesse
» du sang & des plaies de l'Agneau. »

Après cet enfant, mourut cette même Judith;
dont on a déjà parlé. Elle était d'abord de la plus
profonde stupidité. Mais dès qu'elle fut Chrétienne,
& qu'elle eut voyagé avec les Freres Moraves en
Allemagne, elle fit tant de progrès, qu'on la mit
à la tête du bercail des Sœurs du Groënland. Elle
catéchifait, prêchait, enseignait. Elle écrivit plu-

D
sieurs lettres
extrait. Entr
dicta ces mo
avec qui elle
« Ma chere a
» de mon cœu
» Mais je ver
» Je salue en
» sont avec v
» en dire dava
meurent les i
gage des pre
répétant dans
Paul, & se cro
de l'Esprit Sa
ils meurent c
La suite de
au commencem
illuminés, qui
attirent des Sa
ridicules sans d
sacrées au cult
genre, tout ce
surde, & ne pe
doit faire grace
jaculatoires, d
quarts d'un aff
cette pieuse a

seurs lettres, dont M. Crantz donne un léger ~~extrait~~ ^{Groënland.} extrait. Entr'autres, avant que de mourir, elle dicta ces mots, pour une de ses sœurs spirituelles, avec qui elle s'était intimement liée à Herrnhut.

« Ma chere amie, je vous envoie le dernier baiser » de mon cœur. Mon tabernacle tombe de faiblesse.

« Mais je verrai bientôt les blessures de l'Agneau. »

« Je salue encore une fois toutes les Sœurs qui » sont avec vous. Je me sens trop épuisée, pour » en dire davantage. Votre chere Judith. »

Ainsi, meurent les inspirés du Groënland, avec le langage des premiers Apôtres du Christianisme, répétant dans leurs lettres les Epîtres de Saint Paul, & se croyant aussi remplis que lui des dons de l'Esprit Saint. Ils vivent dans l'erreur; mais ils meurent contents.

La suite des annales du Groënland, ressemble au commencement. Ce sont toujours des prêcheurs illuminés, qui, par des discours inintelligibles, attirent des Sauvages stupides à des cérémonies, ridicules sans doute, puisqu'elles ne sont pas consacrées au culte de la véritable Eglise. Car en ce genre, tout ce qui n'est pas révélé, devient absurde, & ne peut qu'indigner la raison. Ainsi, l'on doit faire grace au Lecteur de toutes les oraisons jaculatoires, dont M. Crantz a rempli les trois quarts d'un assez gros volume. S'il espère, par cette pieuse adresse, augmenter en Europe le

Groënland.

nombre des profélytes du Herrnhutisme, il doit craindre de diminuer encore davantage celui des vrais croyans. Que fait-il, si ce n'est démolir le temple auguste de la Religion, pour bâtir des Autels aux Idoles de son imagination? Foulons en passant toutes les chimères des Herrnhutes, & ne recueillons, dans les légendes de leurs Missions, que ce qui s'y trouvera d'instructif ou de curieux pour l'esprit humain.

On y verra cette année une terreur panique. Elle fut répandue par un Groënlandais de la baie de Disko, qui avait fait un voyage en Hollande avec un pêcheur de baleine. Revenu de son pays, il y sema le bruit qu'au printemps suivant, il devait y venir une flotte pour exterminer les Européens, & les Nationaux qui se trouveraient mêlés avec eux. Cette fausse alarme fit désertir les Groënlandais du voisinage des Missions. Vingt bateaux des habitans du Sud, retournerent aussitôt vers la côte, avec tous les Pêcheurs établis à Kangek. Ainsi, ce peuple était le jouet de toutes les erreurs qu'on lui débitait.

Les Angekoks profitaient de ces désertions pour rétablir leur empire, & quand ils ne pouvaient pas défabuser les esprits des prestiges du Herrnhutisme, ils venaient étudier cet art de séduction, pour en renforcer leurs artifices. Un Angekok, chaque peuplade a le sien, celles qui

ne sont pas a
pour entreteni
de toutes les
femme à Licht
tir. Mais il ava
des liaisons ave
contre des enn
meurtre; comm
un asyle d'impur
teurs ont encore
en fréquentant
veau charme pou
grossier. L'associ
de la Religion av
de plus, qui sert
tation. Aussi les
Mission, n'aime
avec les Angekok
antidote à leur p
ter ie débit par
n'ont pas le talen
dupes, ils cherch
Chrétiens. Ce qu
femmes se mêle
comme de la con
trois familles dé
Herrnhut, à l'insti
méchantes femmes

ne sont pas assez riches, ou assez nombreuses pour entretenir un de ces Devins, sont méprisées Groënland. de toutes les autres; un Angekok vint avec sa femme à *Lichtenfels* dire qu'il voulait se convertir. Mais il avait l'intention, dit-on, en formant des liaisons avec les Chrétiens, d'en être protégé contre des ennemis qui le poursuivaient pour un meurtre; comme si le Christianisme pouvait être un asyle d'impunité pour les assassins. Ces imposteurs ont encore un autre dessein: c'est d'acquiescer; en fréquentant les Missionnaires, quelque nouveau charme pour fasciner la crédulité d'un Peuple grossier. L'association qu'ils font des saines idées de la Religion avec leurs impostures, est un appas de plus, qui sert à établir leur crédit & leur réputation. Aussi les coadjuteurs Groënlandais de la Mission, n'aiment point à parler de l'Évangile avec les Angekoks; parce que ceux-ci mêlent cet antidote à leur poison, dont ils espèrent augmenter le débit par cette supercherie. Enfin, s'ils n'ont pas le talent de grossir le nombre de leurs dupes, ils cherchent du moins à débaucher des Chrétiens. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les femmes se mêlent toujours de la perversion, comme de la conversion des hommes. Deux ou trois familles désertèrent la Mission de *New-Herrnhut*, à l'instigation, ou par l'obstination de méchantes femmes, qui, dit M. Crantz, n'y trou-

Groënland

vaient pas à satisfaire la double intempérance dont elles étaient tourmentées.

Cette année ne fournit rien de plus curieux à l'Histoire, si ce n'est quelques effets du mauvais temps. Deux Groënlandais envoyés à la Colonie de *Frideriks-haab*, pour y porter des lettres, furent au retour assaillis par les glaces qui balotèrent leurs kaiaks deux jours entiers. Dans les fatigues qu'ils se donnerent pour s'en débarrasser, la sueur qui perçait de leur corps, se glaça sur leurs habits. Un de ces Messagers eut une main gelée. Ils seraient morts de soif tous les deux, s'ils n'étaient arrivés la troisième nuit à leurs cabanes, où ils trouverent enfin de l'eau.

Au mois de Septembre, la nouvelle maison de *Lichtenfels*, essuya des secousses, comme d'un tremblement de terre; quoiqu'elle fût très-basse, & qu'elle eût des murailles épaisses de quatre pieds. Les maisons d'alentour eurent leur toit fendu, les bateaux à sec furent emportés par l'ouragan; huit hommes se noyèrent en pleine mer. Cette tempête se fit sentir au loin. Car dans le même-temps, la Baltique & le Cattegat, eurent plusieurs vaisseaux perdus. Cet ouragan fut précédé & suivi de tourbillons de feu qui parurent dans les airs. Un de ces météores tomba près d'une maison, l'incendie y prit, mais fut éteint. Un semblable phénomène arriva la veille de Noël, à midi

Quelque extrême de la Nature, la peste arrivée le 22 Septembre accompagné de pluie d'une force incommensurable; mais sans bruit du tonnerre un tremblement

L'année 1700 non plus qu'en Groënland dans l'excessif y fit sentir. Les glaces y restèrent qu'à la fin de Novembre appercevoir, dans les glaces, le moins sur une étendue dans la dureté de la famine; & si la ressource, les pas extrêmes.

Mais la Mission généralement parut refroidie en Groënland, le plus dans; c'est-à-dire de loin, montrant

Quelque extraordinaires que paraissent ces effets de la Nature, M. Crantz parle encore d'une tem- Groënland.)
pête arrivée deux ans auparavant. Elle éclata le 22 Septembre 1757, avec un vent de Sud accompagné de pluies & de neige. On vit des éclairs d'une force inouïe au Groënland, & rare en Europe; mais sans aucune suite de feu, ni le moindre bruit du tonnerre. On crut sentir en même temps un tremblement de terre.

L'année 1760 ne fut pas fertile en événemens, non plus qu'en provisions. L'hiver enchaîna le Groënland dans une profonde inertie. Le froid excessif y fit sentir la disette de très-bonne heure. Les glaces y régnerent en si grande quantité, jusqu'à la fin de Mai, que même à Pâque on ne put appercevoir, de la cime des plus hautes montagnes, le moindre espace ouvert à la navigation, sur une étendue de mer très-considérable. Cependant la dureté de la Nature n'alla pas jusqu'à la famine; & si la charité se trouva dépourvue de ressources, les besoins de l'indigence ne furent pas extrêmes.

Mais la Mission se ressentit de cet engourdissement général, & la ferveur des Chrétiens en parut refroidie. On vit, selon le proverbe Allemand, *le plus près de l'Eglise, & le dernier dedans*; c'est-à-dire, que les Sauvages, qui venaient de loin, montraient plus d'ardeur pour la parole

Groënland.

divine, que ceux qui vivaient dans le voisinage des Chrétiens, & sur-tout des Européens. « On peut comparer, dit M. Crantz, les Sauvages de la Nature, à une terre inculte qui ne produit rien, mais qui n'attend que de la semence, pour être fécondée; & les Groënlandais qui ont été gâtés par le commerce des Européens, à une terre qui, donnant d'elle-même des roses & des chardons, n'en est que plus difficile à défricher & à cultiver. » En général, les Européens sont plus édifiés de la dévotion des Groënlandais, que ceux-ci ne le sont du Christianisme des Européens. La doctrine est plus pure en Europe, & la morale au Groënland. C'est qu'il est plus aisé d'inspirer des opinions que des mœurs: celles-ci tiennent aux besoins qui ne reçoivent guères de Loi, que de la Nature; celles-là dépendent beaucoup de l'ignorance de l'esprit humain, qui, dans son incertitude, reçoit indifféremment toutes les erreurs ou les vérités qu'on lui présente. Il n'appartient pas toujours aux Rois de donner des mœurs à leurs Peuples: mais tout homme de génie, s'il est éloquent, peut donner des opinions à son siècle. Souvent même l'enthousiasme suffit aux ignorans, pour répandre leurs idées. On le voit par les progrès que l'hérésie du Herrnhutisme a faits dans le Groënland.

La petite Congrégation

La petite C
dit tout-à-coup
composaient ci
une grande j
dans le parc
vages: C'éta
son d'hivérner
beau temps po
troupeau. Les
habitation ou r
quinze pieds de
Les filles & les
logemens séparé
soixante-quatre p
assemblées de R
l'esprit de l'Evang
des familles; ma
phytes, trop étra
de la vérité.

« Comme Eve
dit un de ces Sau
rien formé du
de sa chair, os
autre, comme
cousins) se nou
mais que nous
ne fait pas de

Tome XV

La petite Congrégation de *Lichtenfels* s'agrandit tout-à-coup cette année de neuf familles, qui composaient cinquante-cinq personnes. « Ce fut une grande joie, dit M. Craintz, de voir entrer dans le parc toutes ces brebis noires, ou Sauvages: » C'était au mois d'Août; comme la saison d'hiverner approchait, il fallut profiter du beau temps pour préparer un abri à ce petit troupeau. Les Groëlandais agrandirent leur habitation ou maison d'hiver, jusqu'à soixante-quinze pieds de longueur, sur quinze de largeur. Les filles & les veuves furent mises dans deux logemens séparés. Mais la grande maison logea soixante-quatre personnes, & servit à tenir les assemblées de Religion. C'est-là qu'on retrouvait l'esprit de l'Évangile dans la paix & la concorde des familles; mais non dans le langage de néophytes, trop étranger à la raison pour être celui de la vérité.

« Comme Eve fut formée de la côte d'Adam, » dit un de ces Sauvages enthousiastes; ainsi, le Chrétien formé du côté de l'Agneau, devient chair de sa chair, os de ses os. Vous savez, dit un autre, comment les moucherons (ce sont les cousins) se nourrissent dans l'été de notre sang, mais que nous les tuons, ou les chassons. Jésus ne fait pas de même. Il se plaît à nous voir en-

Groënland.

» trer dans ses blessures, pour y raffasier notre
» ame de son sang. »

Voilà les comparaisons avec lesquelles on édifie peut-être des Groënländais, ou des Freres Moraves, mais on scandalise infailliblement les vrais Chrétiens, qui se repaissent des vérités sublimes de l'Evangile, & non pas d'allusions & de similitudes; honteux abus, jeux indécens de l'esprit humain. Hâtons-nous d'abrégger sur ces puérités.

1761.

Voyage de
M. Crantz
au Groënländ.

Ce fut l'année suivante que M. Crantz, avec un de ses Confreres, s'embarqua pour le Groënländ, dans l'intention de voir ce pays par lui-même, & d'y prendre des notions exactes, pour en faire une histoire fidèle. « Je partis, dit-il, » le 17 Mai de Copenhague. Je ne pouvais être » ni mieux traité par les hommes, ni plus mal par » le temps. Les gens du vaisseau me comblèrent » de prévenances. Mais, outre que nous fûmes » trois semaines auprès des bas-fonds de *Bus*, sans » pouvoir faire plus de six lieues, j'eus cinq tem- » pêtes à essuyer, dont la dernière qui m'accueil- » lit à la pointe du Groënländ, fut la plus dan- » gereuse. Cependant les vents de Nord & d'Ouest, » qui nous retarderent, avaient éclairci les glaces » flottantes; de façon qu'à quelques montagnes » près, que nous en vîmes, même d'assez loin, » la mer fut libre, & sembla nous ouvrir l'entrée » de *Balls'river*. Mais, avant d'y emboucher, un

» calme
» merci
» vaille
» reusen
» portée
» éloign
» Enfin
» semain
» Dès
» à la Mi
» vages
» moindre
» nos char
» pays, en
» nous les
» répondai
» cours de
» l'ame, l
» étaient p
» Alors no
» fit une ex
» Ils en fu
C'était l
porter l'inc
desiraient la
ils espéraie
perplexité
eussent ou

» calme soudain nous prit, & nous laissant à la
 » merci du courant, faillit à faire échouer notre
 » vaisseau contre les rochers de Kookernan. Heu-
 » reusement, comme nous n'étions plus qu'à deux
 » portées de fusil de cet écueil, un vent nous
 » éloigna de la côte, & nous remit en pleine mer.
 » Enfin nous arrivâmes à *New-Herrhut*, onze
 » semaines après être partis de Copenhague.

» Dès le 3 & le 4 d'Août, nous vîmes arriver
 » à la Mission beaucoup de *Sud-Landais*, ou Sau-
 » vages méridionaux. Mais ils n'avaient pas la
 » moindre idée de Religion. Ils venaient dans
 » nos chambres, nous parler de la beauté de leur
 » pays, en nous invitant à les y suivre. Voulions-
 » nous les entretenir du bonheur des croyans, ils
 » répondaient qu'ils n'entendaient rien aux dis-
 » cours des Européens, & que l'immortalité de
 » l'ame, les noms de Créateur & de Sauveur,
 » étaient pour eux des mots incompréhensibles.
 » Alors nous appellâmes un Groëlandais qui leur
 » fit une explication très-claire de cette doctrine.
 » Ils en furent frappés & agités.»

C'était le premier effet de la prédication, de
 porter l'inquiétude dans l'ame des Sauvages. Ils
 desiraient la vérité des dogmes du Christianisme ;
 ils espéraient, ils craignaient, ils doutaient. Cette
 perplexité les suivait par-tout, jusqu'à ce qu'ils
 eussent ou rompu toute liaison, ou fait une

Groënland.

alliance éternelle avec les Chrétiens. Mais la jeunesse se rendait, le plus souvent, sans combattre. On voit une fille s'arracher de sa famille, & venir habiter à la Mission. Son pere & sa mere vont l'y chercher. Elle pleure & demande à se convertir. Rien ne peut la ramener à la cabane paternelle, ni la parole que lui donne son pere de la laisser revenir au printemps, ni la tentation de beaux habits que lui promettent ses freres. Cependant son cœur se brise entre les mouvemens de la Nature & les impulsions de la grace. Elle tombe dans l'espèce de convulsion, que de tels combats font toujours éprouver à la sensibilité du sexe & de l'âge les plus prompts à s'attendrir. Ce spectacle porte le trouble & la douleur dans les entrailles du pere. Il ne peut quitter sa fille; il reste avec elle à *New-Herrnhut*, tandis que ses fils défolés vont rejoindre à *Kangek* leur frere ainé. La grace n'est victorieuse qu'à demi. La Nature souffre; une famille est mutilée, & ses membres déchirés palpitent dans l'angoisse. Telles sont les scènes touchantes & cruelles que donne une Religion qui porte le glaive dans la chair & le sang; lorsque, pour se faire suivre, elle veut qu'on brise les nœuds les plus chers & les plus sacrés, les liens éternels qui unirent les familles avant les sociétés, & les sociétés avant les sectes. Est-ce, encore une fois, aux Propagateurs de la

doctrines
du cloître
disciples
rejoint,
étonnant
s'il ne ve
Moraves
« cela me
ces mots
trait mal
qu'un Gr
quand on
sur-tout p
des estrop
eu les pie
couper, &
gouvernai
avait pas
son travail
Du rest
augmenta
vingt-cinq
seize néopl
accident. C
enfant de
par son cha
rer une de
allait lui c

doctrine de ce Luther qui rompit les barrières ^{Groënland.} du cloître & du célibat monastique; est-ce à ses disciples de séparer, pour ainsi dire, ce qu'il avait rejoint, les peres & les enfans? Aussi n'est-il pas étonnant qu'un Groënlandais, à qui l'on demande s'il ne veut pas assister à la prédication des Freres Moraves, réponde, « non je ne veux pas y aller, » cela me rendrait malade. » M. Crantz dit que ces mots signifiaient, que la prédication le mettrait mal avec lui-même. Mais on pourrait croire qu'un Groënlandais prenait ce mot à la lettre, quand on voit, en effet, la Mission fréquentée sur-tout par des infirmes, des paralytiques, & des estropiés. Un homme, entr'autres, après avoir eu les pieds gelés par le froid, se les était laissés couper, & cependant, ainsi mutilé, ce Chrétien gouvernait un kajak avec tant d'habilité, qu'il n'y avait pas de Pêcheur Groënlandais qui vécût de son travail avec plus d'aisance.

Du reste, la Congrégation de *New-Herrnhut* augmenta cette année, mais de quinze enfans sur vingt-cinq baptêmes. Elle perdit d'un autre côté, seize néophytes qui moururent; un seul périt d'un accident. Ce fut, dit M. Crantz, le petit Jonas, enfant de trois ans, qui ravissait les Missionnaires par son chant. Il était assis au soleil pour y respirer une douce chaleur, & pendant que sa mere allait lui chercher à boire, une pièce de glace

Groënland.

fondue au dégel, tomba sur le corps de cet enfant, & l'écrasa. Telle est la vie que l'on mène au Groënland : le dégel du printemps n'y est pas moins funeste que les glaces de l'hiver. Puisque l'Évangile est fait sur-tout pour les malheureux, il ne manquera jamais de disciples; car il y aura toujours des victimes à consoler : celles de la société chez les Européens, celles de la Nature chez les Groënlandais. Un d'entr'eux disait à une vieille femme, qui sentait avec effroi les approches de la mort; « nous craignons, comme » toi, la peine de mourir; mais depuis que nous » espérons d'aller vivre avec le Sauveur, cette » crainte s'est évanouie. Ah! dit la mourante, que » vous êtes heureux! » C'est dans ce moment où l'homme soupire pour l'immortalité, que la Religion inspire ses terreurs, ou ses espérances. Mais alors le juste n'a rien à craindre.

Le petit troupeau de Lichtenfels, s'était accru de trente Catéchumènes dans une année. Les Missionnaires avaient besoin d'assistans; mais comment pouvoir les loger? Leur grande maison était trop petite, & d'ailleurs presque en ruine. Un pan de muraille était tombé deux fois; les corbeaux en avaient rongé la couverture de cuir, & la pluie tombait à travers le toit par mille trous. Enfin il s'y était amoncelé tant de neige de toutes parts, qu'on passait sur la maison sans s'en apper-

cevoir. L
rope. Ma
posait à r
le 8 Juil
Fridéric-
charpente.

Quelle
n'y avait
lade. Le re
pour achev
sur l'empla
qu'on trou
les Freres à
l'espèce de
folus. Une
à leur situa
semble que
qu'aux Her
seuls héritie
ment.

Par un s
sur eux, il
New-Hernh
ou Charpen
à cause de
la croupe d'
un mur de
plan de la

cevoir. La Mission attendait une charpente d'Europe. Mais la saison était avancée, & l'on se disposait à réparer le vieil édifice, quand on apprit, le 8 Juillet, qu'un vaisseau venait d'arriver à *Fridérics-haab*, chargé de toutes les pièces de charpenterie, prêtes à mettre une maison sur pied.

—————
Groënland.

Quelle joie, mais aussi quel embarras ! Il n'y avait que trois ouvriers, dont un était malade. Le reste de l'été ne laissait pas assez de temps pour achever cet édifice. On était même indécis sur l'emplacement. Mais un texte de l'Écriture qu'on trouva dans l'Office du jour, déterminait les Frères à mettre la main à l'œuvre ; car c'est l'espèce de sort qui les guide, quand ils sont irrésolus. Une allusion, un rapport de leur lecture à leur situation, est pour eux une inspiration. Il semble que l'Esprit Saint ait moins parlé aux Juifs qu'aux *Hernhutes*, ou que ceux-ci soient les seuls héritiers de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Par un surcroît d'attention de la Providence sur eux, il était survenu cinq des Confrères de *New-Hernhut*, à *Lichtenfels*. Tous se firent Maçons ou Charpentiers. Mais l'ouvrage allait lentement à cause de la pente du terrain ; ils bâtissaient sur la croupe d'une colline. Il leur fallut donc élever un mur de dix pieds d'un côté, pour égaliser le plan de la maison. Ce travail coûta beaucoup de

temps à peu d'ouvriers. Enfin il leur arriva du
Groënland. secours. Au retour de la pêche du hareng, les
Groënlandais se mirent à porter des pierres sur
leur dos, & de la terre dans leurs vieux habits
d'hiver, faute de sacs. Le Capitaine du vaisseau
se prêta même au besoin des Freres, en venant
décharger son bois de charpente dans un endroit
assez voisin de leur habitation, au-lieu de le dé-
barquer au comptoir de la Colonie, qui était
à trois milles plus loin. Ces attentions, la bonne
volonté des gens de l'équipage, l'empressement
des Groënlandais, tout concourut si bien à hâter
l'ouvrage que, malgré le mauvais temps, l'édifice
fut mis sur pied dans le court espace de trois
semaines.

On poussa l'intérieur du logement, avec la
même activité. Dès le commencement d'Octobre,
il y eut deux chambres en état d'être habitées.
Tous ces travaux furent précédés & accompagnés
de prieres & de sermons relatifs au but de cette
pieuse fondation, & la ferveur de la dévotion
ne faisait qu'échauffer l'ardeur des ouvriers.

Cependant l'année avait été fort rigoureuse. L'é-
ternel ennemi de ce climat inhabitable, le froid avait
affamé les Groënlandais jusqu'à la fin de Mai. La
terre couverte de neige, & la mer de glaces,
les avaient tenus bloqués dans leurs cabanes,
après la consommation de toutes les provisions.

On avait
Sud. Quel
font les p
le Nord
que ces c
la Baie de
Mais un
loin, qu'il
Sans tente
du naufrag
exposés à
dont la ro
en eurent
force de t
autres, con
grands fro
la glace.

A Licht
fut assez do
quelquefois
jour : mais
temps. Là
les poules
glaces, ven
la vue éblo
les prenait
qui refusaie
de la chass

On avait extrêmement souffert sur les côtes du Sud. Quoique les plus voisines du Soleil, elles sont les plus exposées aux glaces flottantes, que le Nord y débouche par la mer Orientale. Dès que ces obstacles cessèrent, on se répandit dans la Baie de *Fisher-Fiord*, pour attraper du poisson. Mais un coup de vent emporta les Pêcheurs si loin, qu'ils eurent de la peine à regagner la terre. Sans tente & sans abri, ces malheureux échappés du naufrage, restèrent deux jours & deux nuits, exposés à toutes les rigueurs d'un Ciel nébuleux, dont la rosée n'était que glace. Quelques-uns en eurent les membres gelés; & ce ne fut qu'à force de se battre, & de se traîner les uns les autres, comme c'est l'usage au Groënland, par les grands froids, qu'ils se garantirent de périr sur la glace.

A *Lichtenfels*, le commencement de l'hiver fut assez doux, pour donner la facilité de prendre quelquefois jusqu'à dix veaux de mer dans un jour: mais la neige & la glace reprirent au printemps. La mer devint impraticable. Heureusement les poules d'eau, ne pouvant respirer sous les glaces, venaient à terre; & comme elles avaient la vue éblouie par la blancheur de la neige, on les prenait en vie avec la main. Ainsi, les glaces qui refusaient la pêche, donnaient les ressources de la chasse.

—
Groënland.

« Je passais un soir , dit un Missionnaire dans
 » son Journal, c'était le 8 Avril; je passais dans
 » une maison à l'heure du souper. Je vis deux
 » veuves , avec leurs enfans, tenant à la main
 » une poignée d'algue , qu'ils allaient manger ,
 » avant de se coucher. C'était leur nourriture or-
 » dinaire , à laquelle ils ajoutaient quelques moules,
 » quand ils en trouvaient sur le sable , à la basse
 » marée. Cependant ils étaient contens , & ne se
 » plaignaient jamais. Il est vrai qu'il régnait , parmi
 » tous ces malheureux, une prévenance mutuelle!
 » Si l'on prenait un veau , toute la maison y avait
 » part. Mais quand il fallait le dépecer entre soixante
 » personnes, les portions étaient petites d'autant
 » plus qu'on n'attrapait gueres, dans cette saison,
 » que de jeunes veaux. Le jour suivant nous par-
 » tageâmes, entre les indigens, le peu de harengs
 » qui s'était conservé de la pêche de l'été, pour
 » les besoins de l'hiver. On ne pouvait en faire
 » une grande provision , il se gâtait à l'humidi-
 » té; car on n'avait point de magasin à *Licht-*
 » *tenfels.* »

Du reste la belle saison y fut très-heureuse pour la pêche. Le Facteur de la Colonie voisine, employa tout l'hiver à faire transporter & encaisser les huiles qu'il avait achetées en automne. Depuis que les Herrnhutes se sont établis dans le Groënland, le commerce s'y est accru d'une année à

L'autre, au-
 nissent seul
 auparavant
 viron cent
 marchandis

Parmi les
 remarque u
 nation, su
 goutte don
 qu'il voulai
 Sa femme a
 naires. On l
 macie, qui
 y prit confia
 lement soul
 l'ensflure de l
 remède, ou
 un Groënla
 noir, un p
 ont une for
 ces Sauvage
 ont d'autant
 tagées & co
 Un phéno
 d'avoir été
 philosophiqu
 qui parut le
 du matin. L

l'autre, au point que leurs petites peuplades four-
nissent seules autant de cargaison qu'on en tirait ~~de~~ Groënland.
auparavant de tout les pays. C'est un objet d'en-
viron cent cinquante tonneaux, ou barils de
marchandises.

Parmi les particularités de cette année, M. Crantz
remarque un effet, ou du hasard, ou de l'imagi-
nation, sur une maladie très-aigue. C'était la
goutte dont un Groënlandais fut si tourmenté,
qu'il voulait se fendre le pied où il en souffrait.
Sa femme alla demander un remède aux Mission-
naires. On lui donna la première phiole de Phar-
macie, qui se trouva sous la main. Le malade
y prit confiance, & bientôt il se sentit non-seu-
lement soulagé de sa douleur, mais guéri de
l'enflure de la goutte. Le moindre changement de
remède, ou de régime, est capable de rétablir
un Groënlandais malade. Un morceau de pain
noir, un plat de gruau d'avoine, quand ils en
ont une forte envie, vaut une médecine pour
ces Sauvages, sur qui les sensations nouvelles,
ont d'autant plus d'activité qu'elles sont moins par-
tagées & combattues.

Un phénomène, qui n'a rien de singulier que
d'avoir été observé au Groënland, avec des yeux
philosophiques, ce fut une éclipse totale de Lune,
qui parut le 12 Novembre à sept heures & demie
du matin. Le Calendrier de Copenhague n'en fit

Groënland. pas mention ; mais elle fut annoncée dans celui de Berlin , comme invisible, environ pour une heure & demie de l'après-midi. On peut juger, par cette différence, de la distance qu'il y a entre le Méridien de Berlin, & celui du Groënland à Balls'river.

M. Crantz, dont les annales finissent à 1762 ; entame l'Histoire des Missions de cette année, par de longues plaintes sur le peu de disposition que témoignaient les Groënlandais du Sud à se convertir. Leurs cœurs, dit-il, sont impénétrables comme leurs rochers. Quand on leur parle du Créateur & du Sauveur, ils répondent qu'ils n'entendent pas ce langage ; & cela veut dire, qu'ils ne veulent pas même l'entendre. Ils ont toujours des raisons pour ne pas écouter les Cathéchistes & les Prédicateurs ; l'un veut aller chercher de la poudre & du plomb pour chasser aux rennes ; l'autre, manger de l'ours ; l'autre construire un canot. « Enfin, continuent les Missionnaires, nous voyons passer beaucoup de ces Méridionaux qui vont au Nord, ou qui en reviennent ; mais le commerce qu'ils y font avec les Européens, les rend en même-temps, & plus policés, & plus prévenus contre le Christianisme. » De tout temps les Missionnaires du Nouveau-Monde, ont avoué que la fréquentation des Navigateurs & des Marchands d'Europe, détruisait auprès des Américains,

T
 tous les fru
 pour cela,
 avaient obt
 du Portuga
 voisins de l
 Religion,
 Rien n'est
 même s'y co
 les, uns pr
 veulent don
 rale sainte,
 vages qui v
 les discours
 l'exemple. C
 cèle pas le
 land. On s'y
 quelquefois
 cette différe
 voirs de M
 croient natu
 les Herrnhu
 qui veut fair
 du Seigneur
 cher ; celui-
 donnent une
 couvrir la pu
 semble qu
 envoyé d

tous les fruits de la prédication de l'Évangile. C'est pour cela, sans doute, que les Jésuites du Paraguai, avaient obtenu que les vaisseaux de l'Espagne & du Portugal ne séjourneraient pas dans les Ports voisins de leurs peuplades. Mais leur prétexte de Religion, cachait, dit-on, un projet d'ambition. Rien n'est pur sur la terre, & le nom du Ciel même s'y corrompt dans la bouche des hommes : les uns prêchent une Religion d'obéissance & veulent dominer ; les autres professent une morale sainte, & vivent dans la débauche. Les Sauvages qui voient les œuvres, & n'entendent pas les discours ; méprisent la parole, & suivent l'exemple. Cette conduite très-conséquente, n'accélère pas les progrès du Christianisme au Groënland. On s'y plaint que les habitans du Midi sont quelquefois aussi libertins que les Européens, avec cette différence, qu'ils ne connaissent pas les devoirs de Morale & de Religion, que ceux-ci croient naturels, & révélés à l'homme. On voit les Herrnhutes aux prises avec un Groënladais ; qui veut faire sa concubine d'une de leurs épouses du Seigneur ; l'un la poursuivre, les autres la caresser ; celui-là réclamer le droit de son pays, qui donnent une femme à qui peut la ravir ; ceux-ci, couvrir la pudeur du manteau de la Religion. « Il semble que satan, disent les Freres Moraves, ait envoyé dans ces cantons, l'écume de ses sujets

 Groënland.

tant ils font gloire d'employer leurs jours & leurs nuits à son service, dans les festins, les danses, les jongleries, la débauche & le sortilège. C'est un torrent qui entraîne même les plus sensés des Infidèles. Cependant l'Auteur de ces plaintes, se félicite de ce que le petit troupeau de Chrétiens n'est point infecté de la contagion. Les enfans même, dès qu'ils entendent le bruit d'un bal de Sauvages, fuient & seignent l'alarme, comme les coureurs d'une armée, à l'approche de l'ennemi.

On fera moins étonné du peu de facilité que les Herrnhutes ont à multiplier le nombre des Chrétiens, quand on fera réflexion que l'ignorance même des Sauvages, est un obstacle à leur conversion. L'équivoque des langues, suffit pour arrêter les fruits de la prédication. Au commencement, quand les Danois parlaient de l'existence de Dieu, leur mot *Gud*, embarrassait les Groënlais qui, confondant le sens avec le son, s'imaginaient qu'on voulait leur parler d'une rivière. Car *Gud*, qui chez les Danois signifie Dieu, ne veut dire que *fleuve* chez les Groënlais. « Eh ! qui doute, disaient ceux-ci, que la rivière existe ! Comment ne croirais-je pas à *Gud*, répondait un de ces Sauvages ! N'entens-je pas sa voix ? » C'était du bruit d'une rivière qu'il voulait parler. Les choses sublimes & inouïes

qu'on leur chantaient paraissent plus intelligibles à l'homme, & eût pu motiver. Il fallait des moyens logiques qui étaient la ressource. « Le chant est doux, la notion du culte religieux est toujours présente, un son de profonde harmonie, & une vision ineffable pour ceux qui ne savent lire qui lisent par le cœur. Elle que les hommes de la pêche ou des langues, n'ont Mais Dieu fit

qu'on leur racontait de la Divinité, ne rapprochaient pas leurs esprits grossiers de la vérité. Les plus intelligens convenaient que Dieu avait pu créer l'homme. Mais que le Créateur se fût fait homme, & que l'auteur de la vie & de l'existence, eût pu mourir; c'est ce qu'ils ne pouvaient croire. Il fallait donc suppléer aux raisonnemens théologiques qui n'ont d'empire que sur l'esprit, par des moyens qui pussent agir sur les sens. Le chant était la ressource des Missionnaires.

« Le chant des Hymnes, disent-ils, quand il est doux, mélodieux, accompagné de l'oscillation du cœur, n'est pas la moindre partie d'un culte raisonnable. Cette espèce de Théologie a toujours un heureux effet. Les Hymnes s'apprennent aisément; les enfans les chantent avec un son de voix qui pénètre. Les vérités les plus profondes s'insinuent par le charme de l'harmonie, & gravent dans les ames une impression ineffaçable. » Dans les écoles de chant, ceux qui ne savent pas lire, assis sur un banc, apprennent à chanter de l'un de l'autre. Les Sœurs, qui lisent presque toutes, savent encore mieux chanter. Elles n'ont pas autre chose à faire; tandis que les hommes, qui passent toute la journée à la pêche ou à la chasse, revenant le soir bien fatigués, n'ont envie que de manger & de dormir. Mais Dieu supplée, en leur faveur, à ce moyen

Groënland.

d'instruction. Tantôt il envoie des maladies, & tantôt des visions. C'est du moins ce que les Herrnhutes appellent les voies de Dieu, lorsqu'ils veulent s'autoriser dans leur Apostolat. Dans tout ce qu'ils disent, ou qu'ils font, dans tous les événemens dont ils sont témoins, ils voient un dessein de la grace, un moyen divin, pour opérer la conversion des Groënladais. On les trouve partout sur les traces des Jésuites. Ils ont déjà l'usage des Cantiques, introduit par cette Société dans les Missions. Bientôt ils emploieront, comme elle, les Retraites, les Congrégations, & tous ces moyens qui, dans la véritable Eglise, devraient produire des fruits permanens, mais qui, dans une Communion hétérodoxe, n'auront que des effets subits & passagers. Laissons encore une fois les exercices spirituels des Herrnhutes, pour jeter un coup-d'œil sur des travaux plus relatifs à l'Histoire des Voyages.

Les Missionnaires avaient à peine achevé de bâtir leur maison de Lichtenfels, qu'ils furent obligés de la réparer; il leur fallut relever une cheminée détruite par la gelée; calfater le toit avec de la mousse; goudronner l'enceinte & faire le parquet avec quatre douzaines de planches, qu'ils avaient fait venir de Good-Haab. Enfin ils bâtirent une tour, pour une cloche qu'on leur avait apportée de Copenhague.

Ensuite

Ensuite ils
ferent un
rain humide
dix pieds c
des courfes
mouffe, du
des taillis &
ne fut pas t
La neige & l
d'une fois le
il y a moins
subsistance,
ennes y son
il y manque
es Groënlada
de bouche ce
urent fourni
trait ordinair
M. Crantz
endurcissement
Ceux qui vi
& qui s'arrêt
la prédicatio
conscience.
motion de D
changer de
de leur vie,
life. Ils écou
Tome X

Ensuite ils radoubèrent leur vieux bateau, creuserent un puits, tracerent un jardin sur un terrain humide, & l'entourerent d'une muraille de dix pieds de hauteur. Tous ces travaux exigeaient des courfes. On alla dans les isles chercher de la mousse, du bois flottant sur les bords de la mer, des taillis & des arbrisseaux dans les vallées. Ce ne fut pas sans péril, quoiqu'au milieu de l'été. La neige & la glace arrêterent, ou retarderent plus d'une fois le transport de ces matériaux. D'ailleurs il y a moins de ressource pour le chauffage & la subsistance, dans ce canton, qu'à *Balls'river*. Les rennes y sont rares, ainsi que les poules d'eau. Il y manque plusieurs sortes de poissons. Aussi les Groënländais n'eurent pas autant de provisions de bouche cette année que la précédente, & ils ne purent fournir que la moitié des huiles qu'il en trait ordinairement.

M. Crantz répète encore ses lamentations, sur l'endurcissement des Groënländais inconvertis. Ceux qui viennent du Nord & du Sud, dit-il, & qui s'arrêtent à Kangelk, ne veulent pas écouter la prédication, craignant les syndéreses de leur conscience. Presque tous ont maintenant une notion de Dieu; mais ils s'obstinent à ne pas changer de mœurs. La comparaison qu'ils font de leur vie, avec celle des autres, les tranquillise. Ils écoutent prêcher la morale de l'Evan-

Groënland.

» gile avec indifférence. Mais quand on veut leur
 » parler de Jésus, & de ses mérites, ils fuient
 » comme si le feu les poursuivait. Les enfans ont
 » une autre espèce de sensibilité. Rarement on les
 » entretient des souffrances du Sauveur, sans leur
 » arracher des soupirs, & quelquefois des larmes.
 » Les vieillards, au contraire, s'irritent de ce
 » langage. J'en ai vu, dit M. Crantz, touchés au
 » point de trembler & de frissonner comme un
 » daim, faire des contorsions, frapper du pied,
 » secouer leurs habits, écouter enfin avec tous
 » les signes d'impatience, & quand le sermon
 » était fini, courir avec précipitation, de peur que
 » la parole Divine ne s'attachât à leur ame. » Aussi
 de trente bateaux qui passèrent à New-Herrnhut,
 ne resta-t-il à la Mission, que deux jeunes filles

Mais le Missionnaire se console de ce peu de
 succès auprès des inconvertis, par la prospérité
 du petit bercail des Chrétiens. Dans les voyages
 & les travaux de la belle saison, il ne s'en perd
 aucun. On prit beaucoup de poules d'eau, de
 veaux marins. Dès les premiers jours d'Avril on
 attrapa même une vache marine : c'était la seconde
 qu'on eût vue en ces parages, depuis trente ans.
 Ainsi, l'année fut abondante pour la pêche; mais
 elle finit par une sorte d'épidémie, qui n'enleva
 cependant que dix-neuf Chrétiens. M. Crantz
 finit cet Article, par un précis de la vie de

justes. Elle
 grégation
 ne manqua
 la charité
 impression
 land. Mais
 rentes à to
 secte, & ne
 raisonnable
 de l'enthous
 l'erreur des
 vages mour
 car la raison
 scandaleuse
 Mission de
 Luthériens à
 les invite pl
 universelle.
 M. Crantz
 Histoire du
 de tous les
 formés. On y
 économique
 ecclésiastique
 Herrnhutes.
 ouvrage, qu
 essentiel, mē
 du Groënland

justes. Elle est sans doute édifiante pour la Congrégation des Herrnhutistes. Ces pieuses Histoires ne manqueront pas d'exciter la ferveur des uns, la charité des autres, & de hâter, par ces heureuses impressions, l'avancement des Missions du Groënland. Mais elles doivent être au-moins indifférentes à tous les Chrétiens qui ne sont pas de la secte, & ne peuvent qu'inspirer à tous les hommes raisonnables une sorte de pitié pour les victimes de l'enthousiasme. Si les mensonges, ou plutôt si l'erreur des Herrnhutes, console quelques Sauvages mourans, on voit qu'elle afflige les vivans; car la raison grossiere de ce peuple stupide, se scandalise souvent d'une doctrine prêchée sans la Mission de l'Esprit Saint, qui n'appelle point des Luthériens à la propagation de l'Évangile, mais les invite plutôt à rentrer dans le sein de l'Église universelle.

M. Crantz a cru devoir donner à la fin de son Histoire du Groënland, une description racourcie de tous les établissemens que la Congrégation a formés. On y trouvera tous les détails de situation économique, de police civile, & de discipline ecclésiastique, qui concernent la Mission des Herrnhutes. Quoiqu'il n'ait fait, ce semble, son ouvrage, que pour ses Confreres, il devient essentiel, même aux Savans, pour la connaissance du Groënland. La Religion y ébauche la police

Groënland.

d'un peuple sauvage. Les Herrnhutes y jettent les fondemens de la société. La première Eglise y forme la première bourgade. C'est un spectacle curieux, de voir comment des étrangers, sans science & sans richesses, parviennent à rendre habitable, un pays où les Indigènes n'ont jamais su qu'errer, sans cesse balottés entre la mer & la terre qui les repoussent tour-à-tour, & semblent se faire un jouet de l'espèce humaine. L'Ouvrage de M. Crantz, ennuyeux à parcourir au premier coup-d'œil, attache, à mesure qu'on y avance. Semblable à ces déserts sablonneux où, quand on a marché quelque temps, on est forcé d'achever sa route, de peur de perdre ses fatigues, sans les abréger, en revenant sur ses pas; cette Histoire du Groënland, aride, effrayante, comme le pays même dont elle est le tableau, rebute, ou fait languir l'attention & la curiosité du Lecteur: mais, quand on a franchi tant de glaces, il est triste d'avoir fait un si long voyage, sans avoir rien vu, & de ne pas rapporter au-moins des cailloux d'un rivage sans culture. Il faut donc recevoir le précis qu'on va lire, comme une collection de tout ce qu'il y a de curieux dans un pays où la Nature est morte. Les hommes qui cherchent à la ramener, deviennent intéressans. Deux peuplades élevées au Groënland, par six hommes obscurs, soulagent un moment l'ame accablée de la déva-

tation de
deux Na
ne sont p
cœurs.

Au Su
est située
milles de
de la Col
trois gran
rochers qu
est couvert
jetter com
surs. La
rochers, da
est qu'un
pas de ce r
élève la m
ation. Son
iles, lui d
moins pour
bit que d'u
de planches
du milieu d
uirenfirme
six pieds de
grande pièce
triment, f
bambres, e

tation de deux Empires, ruinés en Amérique, par deux Nations Chrétiennes. L'humanité, la vertu, ne sont pas encore éteintes au fond de tous les cœurs.

~~_____~~
Groënland.

Au Sud-Ouest de la Presqu'île de *Balls'river*, est située la maison de *New-Herrnhut*, à trois milles de la mer, entre le Havre de la Baie, & de la Colonie de *Good-Haab*. La côte y présente trois grandes plates-formes, séparées par des rochers qui s'avancent dans la mer. Le rivage y est couvert de cailloux, que cet élément semble jeter comme une digue qu'il oppose à ses propres fureurs. La côte monte insensiblement entre les rochers, dans un vallon creusé par un ruisseau qui n'est qu'un chemin de glace en hiver. A quelques pas de ce ruisseau, sur la plate-forme du milieu, s'élève la maison de la Mission, ou de la Congrégation. Son grand corps de logis, flanqué de deux ailes, lui donne l'air d'un Palais. C'en est un du moins pour le Groënland; quoique cet édifice ne soit que d'un étage, construit de bois, couvert de planches & de joncs, avec un enduit de poix. Au milieu du faite, s'offre de loin une petite tour, qui renferme une cloche. La maison n'a que soixante-dix pieds de long, sur trente de large. La plus grande pièce est l'Eglise. Dans ce même corps de bâtiment, sont quatre chambres, & deux antichambres, dont l'une sert de salon à manger,

Groënland.

& l'autre d'école pour les filles. L'aile droite ; au Nord, est composée d'une chambre pour le Catéchiste, d'une antichambre, & d'une école pour les garçons. L'aile gauche, au Midi, ne comprend que deux magasins, l'un pour les provisions, l'autre pour le bois. A quelques pas de-là, est un étable de brebis. Dans les souterrains on a bâti la cuisine, la boulangerie & le four ; & dans la cuisine on a creusé un puits. Sur le devant de la maison, à l'Ouest, on a planté un jardin, qui ne fournit à la table que des laitues, des navets, des raves, des choux, des porreaux. Un chemin mène du jardin au rivage, où l'on a bâti un hangar à la Groënlandaise, pour y mettre deux grands bateaux & le bois de charpente, à couvrir des ouragans & de la neige.

A droite & à gauche du grand édifice, les Groënlandais ont construit sur la croupe des rochers qui descendent à la mer, leurs habitations d'hiver ; & derrière ces maisons, leurs magasins de vivres ou de provisions de chairs, de graisse & d'huiles de poisson. Les caisses de harengs-forets qui sont leur nourriture ordinaire ; les pelleteries pour les tentes, & les autres ustensiles, sont dans un grand magasin fait de lattes de cèdres. Au-dessus est le grenier à foin, pour les brebis. Les tentes en été, sont plantées entre les deux rangées de maisons, sur un terrain uni. En hiver, les *Umiak*

sont le lo
tenus sur
Kaiaks,
la pêche.
sont deux
pour les
pierres ra
mottes de
loin à des
Groënland
la terre c
mêmes. Ce
le cochlear
tour de le
l'hiver, ce
mination p
cabane, q
& symétr
toutes à la
ou fenêtres
Lichtenfe
New-Herrn
de circuit,
qui s'enfon
arides & pe
deux entrée
plus solide,
de *New-Her*

sont le long de la côte la quille renversée, & soutenus sur des pieux ; ils servent de couvert aux Kaiaks, aux tentes ployées, & aux ustensiles de la pêche. Du côté du Nord, derrière les cabanes, sont deux cimetières ; l'un, pour les baptisés ; l'autre, pour les inconvertis. Les tombes sont faites de pierres taillées dans le roc, & sont couvertes de mottes de terre, qui verdissent & ressemblent de loix à des couches de jardinage ; comme si les Groënlandais ne pouvaient engraisser & féconder la terre où ils sont nés, que de leurs cendres mêmes. Cependant en été, l'on voit le gazon & le cochléaria étendre des palissades de verdure autour de leurs cabanes, & sur leurs toits. Dans l'hiver, ce coup-d'œil est remplacé par une illumination presque continuelle des feux de chaque cabane, qui forment une perspective régulière & symétrique, comme les maisons, qui bâties toutes à la même hauteur, ont des ouvertures ou fenêtres uniformes, à des distances égales.

Lichtenfels, à trente-six lieues au Sud de *New-Herrnhut*, dans une Isle d'environ huit lieues de circuit, domine sur le voisinage de la mer, qui s'enfoncé dans une Baie entourée de rochers arides & pelés. Le bâtiment n'a qu'un étage, mais deux entrées. L'Eglise est sans piliers, plus belle, plus solide, & même un peu plus large que celle de *New-Herrnhut*. Mais cet édifice est perché sur

~~un roc~~ un roc où l'on n'imaginerait pas de trouver des hommes. Le corps de logis contient trois chambres à coucher, deux autres petites chambres & une cuisine : on y a joint une étable de brebis, & un chantier de bois. Derrière la maison, était une espèce de frondrière, où l'on a fait un jardin. Devant ce logement, il n'y a de la place que pour quatre maisons de Groënländais. Mais de l'autre côté, où la mer laisse plus de terrain habitable, on est assez au large pour bâtir.

New-Herrnhut a seize maisons. Trois de ces logemens sont des cloîtres ou dortoirs. Le premier renferme cinquante-cinq jeunes gens ou petits garçons; un autre, soixante-huit filles, soit en bas-âge, soit nubiles; & le troisième, soixante-deux veuves. La plupart de celles-ci vivent ensemble; mais les autres, qui ont des enfans, mangent avec leurs familles.

Treize maisons contiennent soixante-quatre familles, qui se réunissent sous un même toit, au moins deux, & sept au plus. Ce n'est pas autant par détresse, ou par économie, qu'on vit ainsi plusieurs ensemble, que pour se réchauffer mutuellement par la co-habitation. Chaque famille est composée de huit à dix personnes. Les unes en ont moins, mais telle en aura seize. Elles ont chacune leur lampe, ou foyer en hiver, comme leur tente en été. Chaque famille devrait aussi

avoir son
qui possède
homme
pêche.

Les Ch
arrangem
n'ont pas
pour la su
gêne nuit
propagatio
prouvé, d
persion de
la chasse;
la distribut
sur la facil
pêchent par
tandis que
de pêcher
disette des
flambeau q
loin du foy
vivaient sép
on verrait
ténèbres, c
Malgré d
des Chrétie
maître d'al
avant de p

avoir son *Umiak* ; mais il n'y en a que trente-deux ~~qui possèdent un grand bateau.~~ Du reste, chaque ^{Groënland.} homme a son *kaiak*, pour vivre de la petite pêche.

Les Chrétiens suivent, à cet égard, le même arrangement que les Sauvages, si ce n'est qu'ils n'ont pas la liberté d'errer & de se débander pour la subsistance. On croirait d'abord que cette gêne nuit à l'abondance des provisions, & à la propagation de l'Évangile : mais l'expérience a prouvé, dit M. Crantz, que si d'une part la dispersion donne plus d'avantage pour la pêche & la chasse; de l'autre la règle & l'économie dans la distribution & le soin des vivres, l'emportent sur la facilité de s'en procurer. Les Sauvages qui pêchent par-tout, manquent souvent de subsistance; tandis que les Chrétiens, bornés à certaines côtes de pêche, ont un superflu qui supplée à la disette des autres. Quant à l'Évangile, c'est un flambeau qui a besoin de nourriture; il s'éteint loin du foyer de la Mission, & si les Néophytes vivaient séparés, chacun dans le lieu de sa naissance, on verrait plus de Chrétiens retomber dans les ténèbres, que de Sauvages attirés à la lumière.

Malgré ces bornes que l'on met aux courses des Chrétiens, chaque pere de famille est le maître d'aller planter sa tente où il veut. Mais avant de partir, il avertit du lieu qu'il choisit,

Groënland.

afin que les Missionnaires, ou les Coadjuteurs ; puissent le trouver dans leurs visites. On a de plus l'attention de ne pas laisser partir les Néophytes avant Pâque. C'est un devoir qu'on a su leur imposer , pour les faire participer aux graces du mystere qu'on solemnise dans cette fête. Mais comme on veut leur ôter tout besoin, ou prétexte , de s'absenter avant la célébration de la Pâque ; quoique chacun soit libre de disposer de ses provisions , les Pasteurs ont l'œil sur l'usage quis'en fait, de peur que la dissipation , ou la mauvaise économie , ne les épuise avant la saison de les renouveler. C'est dans ce dessein qu'on a bâti un magasin, où chacun apporte sa provision de harengs & de poissons séchés , dont il va prendre deux ou trois fois par semaine , la quantité nécessaire pour la subsistance de chaque jour.

Au mois de Mai , les Freres ont soin qu'on aille de bonne heure à la pêche du veau marin , pour renvoyer les *Umiaks* aux gens qui n'en ont point, & leur donner le moyen de faire leurs provisions. Un Missionnaire suit chaque bande , dans les différentes pêches , qui ont toutes leurs saisons. Celle du hareng dure un mois. C'est le temps où les Payens font le plus de folies , & le Pasteur alors doit veiller sur son troupeau. Il prend garde qu'aucune brebis ne reste en arriere , ou ne s'égaré. Les Groënlandais ont toujours conservé le

goût le
comme
naires t
déroben
exposen
où l'on
tions. Le
servent
les prov
mer qui
tentes ,
besoins &
uniqueme
après les
dans la di
mais oné
tout ce q
Toutes so
emploient
chasse.

Comme
riche qu'i
à l'autre
orphelins
culier que
de ces en
est un des
La monog

goût le plus vif, pour la chasse aux rennes, & comme il est difficile de les y suivre, les Missionnaires tâchent de les en détourner. Ces courses dérobent des mois entiers à l'instruction; elles exposent une famille à traverser de grands déserts, où l'on ne trouve que des dangers & des tentations. Les peaux qu'on retire de cette chasse, ne servent qu'au luxe des fourrures, qui ne vaut pas les provisions de bouche. Ce sont les veaux de mer qui doivent tout fournir aux Groënländais; tentes, bateaux, salaisons, chauffage, tous les besoins & les commodités de la vie en dépendent uniquement. Quiconque perd son temps à courir après les rennes, risque évidemment de tomber dans la disette, & devient non-seulement inutile, mais onéreux au commerce, qui perd en profits tout ce que les oisifs consomment sans gagner. Telles sont les raisons que les Missionnaires emploient en faveur de la pêche, contre la chasse.

Groënländ.

Comme il n'y a point de Groënländais, si riche qu'il ne puisse mourir de faim d'une année à l'autre & comme les veuves sur-tout, & les orphelins, y sont les plus exposés; le soin particulier que la Mission prend de ces femmes & de ces enfans, sans parler des autres indigens, est un des motifs de conversion les plus attrayans. La monogamie, & la liberté de choisir un mari,

Groënland.

fait aussi beaucoup de profélytes parmi les femmes. D'un autre côté, les Sauvages méprisent beaucoup ceux des nouveaux convertis, qu'ils voient nourris de la charité publique. Mais l'industrie, loin d'avoir diminué chez les baptisés s'étant accrûe par l'assistance mutuelle qui régné entr'eux, les peuplades Chrétiennes font en vénération.

Quand il se présente une famille nécessaire à la Congrégation, on tient conseil dans la Sacristie, sur les moyens de la secourir. C'est ordinairement à qui s'offrira pour recevoir les réfugiés. Les enfans abandonnés trouvent un pere qui les adopte, ou une nourrice qui les ajoute à sa famille. Les Néophytes pourvoient à la subsistance; mais les Missionnaires se chargent du reste, comme le vêtement & le kaiak.

Les vieillards & les infirmes des deux sexes, ont un asyle ouvert à *New-Herrhut*. Dans la famine de 1752, cette peuplade ne fut, pour ainsi dire, composée que de pauvres que la misere générale y fit réfugié de toutes parts. Depuis on a si bien veillé à l'éducation des enfans, qu'ils sont en état, non-seulement de gagner leur vie, mais de soulager ceux qui tombent dans l'indigence; dont la charité les avait retirés eux-mêmes. Les meres de famille ont entr'elles une émulation secrette pour secourir les malades, sans aucune ostentation, & même à l'insu les unes des autres. Ce n'est qu'à

la fin de l'hiver
ment, & par q
ment assistés. U
chargé de s'ins
partager entre
celles qui sont s
raves se regard
les serviteurs de
des Législateurs
gouvernent leurs
de la priere & c
car ils craindra
panchent les G
de les attacher au
de leur liberté. L
pendance, forme
de profélytisme c
De la police c
passe au gouver
peuplade, dit-il, a
tous gens mariés.
nage, & dirigent
les Groënlandais
pour ne pas confi
à des hommes, m
Catéchiste pour
assistant ou Coad
soins économiques

la fin de l'hiver, qu'on fait par les indigens, comment, & par quelles mains, ils ont été généreusement assistés. Un Diacre de la Congrégation, est chargé de s'informer des besoins cachés, & de partager entre les familles les mieux pourvues, celles qui sont sans ressource. Ainsi, les Freres Moraves se regardent plutô, dit M. Crantz, comme les serviteurs des nouveaux Chrétiens, que comme des Législateurs. Ce n'est point en maîtres qu'ils gouvernent leurs peuplades, mais c'est par la voie de la priere & de l'exemple, qu'ils les dirigent : car ils craindraient de fortifier le soupçon, où panchent les Groënlandais, que, sous prétexte de les attacher au Christianisme, on veut les priver de leur liberté. Le moindre attentat sur leur indépendance, formerait un obstacle invincible au but de prosélytisme qu'on se propose.

Groënland.

De la police civile & domestique, M. Crantz passe au gouvernement Ecclésiastique. Chaque peuplade, dit-il, a son Missionnaire & deux Diacres, tous gens mariés. Leurs femmes soignent le ménage, & dirigent les Néophytes de leur sexe. Car les Groënlandais sont d'un caractère assez jaloux, pour ne pas confier l'instruction de leurs femmes à des hommes, même sacrés. Il y a de plus, un Catéchiste pour tenir l'école des enfans, & un assistant ou Coadjuteur de la Mission, chargé des soins économiques, & de la réparation des bâtimens;

Groënland.

c'est un homme de main qui doit tout faire ; maçonnerie , charpenterie , ouvrages & travaux , quels qu'ils soient.

Chaque Mission est composée de cinq ouvriers Evangéliques. Les voyages qu'il faut faire en été ; les travaux de la pêche & de la chasse , qui ne sont point des amusemens ; les peines de corps qu'exige la charge de veiller au salut des ames ; le besoin de pourvoir à l'entretien de la vie , dans un pays où le Clergé n'a point encore de faire ; tant de soins demandent le concours de quelques hommes.

De plus , il a fallu du temps aux Missionnaires ; pour apprendre la langue du Groënland. Un homme qui , dans trois ans d'étude , vient à bout d'entendre les Sauvages de ce pays , & d'en être entendu , ne doit pas avoir un médiocre talent. Qu'on imagine donc l'extrême difficulté qu'eurent les trois premiers Herrnhutes , qui n'ayant jamais vu de Grammaire , furent obligés d'apprendre le Latin , pour entendre les principes raisonnés de toute langue ; & qui ne comprirent les termes Latins , qu'au moyen d'une version Danoise , qu'ils n'entendaient que par l'analogie du dialecte Danois avec la Langue Allemande. D'ailleurs ils furent six ans sans avoir de commerce avec les Groënlandais , faute d'un idiome commun pour la conversation. Cependant , à force

d'applica
assez de
& tradui
des passa
conçoit
obscur en
de ces F
gere à to
& de mo
tion de
Enoch , d
gurés & r
doxes ; q
Si tel est le
celui des c
Malgré
Freres Mo
land , il est
un seul , d
n'ont pas
qu'ils aient
faim , la se
tigue des
sur mer. L
que dans le
Illes Carib
tous leurs d
attribue uni

d'application, ces hommes, sans lettres, ont fait assez de progrès pour prêcher en Groënlandais, & traduire dans cette langue, des Hymnes & des passages très-difficiles de la Bible. Le Lecteur conçoit aisément ce que devient un sens très-obscur en lui-même, quand il passe par le canal de ces Freres ignorans, dans une langue étrangere à toutes les idées de Religion, d'Histoire & de mœurs Asiaticques. Quelle sera l'indignation de Moïse, s'il revenait sur la terre avec Enoch, de voir ses Livres sacrés, mutilés, défigurés & travestis dans toutes les versions hérétiques; qui en ont paru depuis trente siècles! Si tel est le sort des choses divines, quel doit être celui des choses humaines!

Malgré les peines de toute espèce, que les Freres Moraves ont dû dévorer dans le Groënland, il est assez singulier qu'il n'en soit pas mort un seul, dans l'espace de près de trente ans. Ils n'ont pas même essuyé de maladie aigue, quoiqu'ils aient eu perpéuellement à lutter contre la faim, la soif, les frimats, les tempêtes, la fatigue des Voyages aussi périlleux sur terre que sur mer. L'étonnement redouble, en apprenant que dans les autres Missions, & sur-tout dans les Isles Caraïbes, les Herrnhutes ont perdu presque tous leurs confreres. M. Crantz ne veut pas qu'on attribue uniquement cette différence à celle d'un

Groënland.

Groënland.

climat, plus pur & plus sain au Nord, que sous la zone torride, puisque le scorbut, dit-il, & même les maladies contagieuses, font beaucoup de ravage au Groënland; mais il rend grâces de cette protection visible à la Providence, qui soutient les Freres Moraves par des voies merveilleuses, comme si les miracles se multipliaient à proportion de l'ignorance & de la foiblesse des hommes.

Cependant les Missionnaires ont soin de seconder les desseins de leur vocation, par des voyages qu'ils font tour-à-tour en Allemagne, chacun à-peu-près tous les six ans, pour entretenir ou rétablir leur santé. On veille à la conserver, soit au Groënland, soit en Europe. Le Diacre de la Mission étrangere envoie à ceux de Herrnhut, la liste de ce qui lui manque pour l'entretien des Freres. On l'achete, & on les transporte de Copenhague. Ils ont tous un traitement égal, sans salaire, ni présens, ni quêtes. Personne ne songe qu'aux besoins du moment; & ce que l'un possède, tous le partagent. Leurs voyages de navigation, sont payés par la Congrégation. L'Unité du Herrnhutisme se charge de l'éducation physique & morale de leurs enfans qui sont placés dans le Commerce ou dans les Colléges, selon les dispositions qu'ils montrent au sortir des nourriceries.

Pour

Pour
l'Unité
Le trav
voient a
coûte ch
y contri
sont jalo
Foi, par
vres ouv
cher sur
à l'œuvr
Diacres c
mônes, &
Missions,
M. Crantz
libéralité d
tous les en
pagateurs
de l'Améri
gieuse en E
entretient
il semble
remplacer
l'Evangile.
Les Miss
vingt Coad
ont, avec c
semaine,
Tome

Pour fournir à toutes les dépenses des Missions, l'Unité n'a d'autre ressource que dans les Freres. Le travail des uns, & la charité des autres, pourvoient aux besoins de tous. Le salut des Payens coûte cher aux Chrétiens; mais chaque Herrnhute y contribue de ses facultés. Les enfans eux-mêmes sont jaloux de concourir à la propagation de la Foi, par le travail de leurs mains. Les plus pauvres ouvriers de journée, aiment mieux retrancher sur leur nourriture, que de ne pas coopérer à l'œuvre de Dieu chez les Payens. Il y a des Diacres chargés de faire la collecte de ces aumônes, & d'en employer le produit au bien des Missions, sans aucune rétribution personnelle. M. Crantz remercie la Providence de ce que la libéralité des bienfaiteurs a rempli, jusqu'à présent, tous les engagements contractés au nom des propagateurs de la Foi. Ainsi, tandis que les Missions de l'Amérique ont hâté la ruine d'une Société Religieuse en Europe, une nouvelle Société Chrétienne entretient & fonde des Missions au Groënland. Il semble que les Freres Moraves voudraient remplacer les Jésuites, dans la propagation de l'Evangile.

Les Missionnaires du Groënland se sont associés vingt Coadjuteurs nationaux des deux sexes. Ils ont, avec ces Coopérateurs, deux conférences par semaine, sur l'état spirituel & temporel des

Groënland.

Néophytes. Il y a de plus, des Servans, ou Clercs; Groënland. de l'un & de l'autre sexe, sont chargés de la propriété de l'Eglise, de la lumière des lampes, de l'eau baptismale. Mais il n'y a point d'autres offices en titre, & personne n'est gagé, ou payé pour remplir le sien. Le salaire, dit M. Crantz, ouvrirait l'entrée du Sanctuaire à la corruption.

Chaque jour on s'assemble, à six heures, pour la prière du matin. Elle est courte; & seulement pour les baptisés. Les catéchumenes ont aussi leur assemblée, à huit heures, pour la lecture & le chant, mais d'une demi-heure. Ensuite les hommes vont à la mer. Après cette assemblée, vient celle des enfans qui sont catéchisés, puis menés à l'école, les filles, sous un Missionnaire, ou un Diacre marié, les garçons, sous un Catéchiste. On y apprend à lire & à écrire. Le soir, au retour de la mer, vient l'heure du chant, où tout le monde assiste. Après le souper, on fait la prière du soir.

Les Dimanches, après la prière du matin; on tient le *chœur*: c'est-à-dire, que les différentes classes de Chrétiens, séparés par le sexe, l'âge & l'état, ont une courte assemblée. Quand le temps est mauvais, ou qu'il y a peu de monde, cette assemblée devient générale, & l'on y prêche. Elle se tient l'après-midi. On y fait une homélie sur l'Evangile du jour, & ce discours dure

quelq
devan
se tie
toute
sont p
Litani
munio
couler
pressés
mander
M. C
de la s
point o
célébrai
» toute l
» mands
» mie du
» des tro
» Sauveur
» aux Gro
» que les
» voyaien
» des Mis
» tous les
» illuminé
» lampion
» en symm
» avec les

quelquefois une heure entiere. Le Prédicateur est devant une table, car il n'y a pas de chaire : il se tient debout, pour être mieux entendu de toute la salle, & des chambres attenantes, qui sont pleines de monde. Le soir, on chante les Litanies en chœur, ensuite on administre la communion & le baptême avec une onction qui fait couler les larmes. Aussi les enfans sont très-empresés de se trouver à cette cérémonie, & demandent à chanter les Litanies, pour y assister.

Groënland.

M. Crantz donne ensuite une courte description de la solemnité des grandes Fêtes. On ne doit point omettre ici ce qu'il rapporte ailleurs de la célébration de la Nativité de Jesus. « On chanta » toute la nuit (c'était en 1747), des Noël's Alle- » mands & Groënlandais. A trois heures & de- » mie du matin, on assembla le Peuple au son » des trompettes. On prêcha sur l'humiliation du » Sauveur qui s'est fait homme. Ensuite on donna » aux Groënlandais des aiguilles & des couteaux; » que les enfans de Herrnhut en Allemagne, en- » voyaient en présent d'étrennes aux Chrétiens » des Missions. La musique & le chant attirerent » tous les Payens d'alentour. L'Eglise avait été » illuminée, & les fenêtres étaient garnies de » lampions faits de coquilles de moule, & rangés » en symmétrie. La Fête des Innocens fut célébrée » avec les enfans, auxquels on donna une Fête

Groënland. » *d'Amour*, c'est-à-dire, une espèce d'agape, ou
 » de repas, qui fut composé de harengs fores.
 » Jamais, dit l'Auteur de ce récit, on ne vit
 » tant de dévotion que dans ces Fêtes. Jamais on
 » ne vit couler tant de larmes, que dans ce petit
 » troupeau de Sauvages, que l'Agneau du Seigneur
 » avait rassemblé sous le pôle du Nord, & qu'il
 » avait baigné de ses sueurs & de son sang.»

M. Crantz ne cesse de s'exalter du chant des
 Groënlandaises. Elles l'emportent, dit-il, pour la
 douceur, l'harmonie & l'accord, sur certaines
 Congrégations du Herrnhutisme en Europe. On
 croirait de loin n'entendre qu'une seule voix,
 tant elles y mettent de justesse & de concert.
 Elles n'ont qu'un défaut, c'est que traînant lente-
 ment sur chaque syllabe, l'haleine leur manque
 souvent pour finir la phrase du chant, ou du
 vers, quand elle est un peu longue. On remédie
 à ce défaut, en soutenant le chœur avec des
 instrumens. L'orchestre est composé de deux ou
 trois violons, deux flûtes, & quelques guitares.
 Les Groënlandais ont de l'aptitude pour la mu-
 sique. Il y en a qui savent sonner de la trom-
 pette & du cor.

Quant à l'instruction, qui ne réussit pas aussi
 bien que le chant, M. Crantz s'étend, avec com-
 plaisance, sur une nouvelle méthode, familière
 aux Herrnhutes. « Ils ont éprouvé, dit-il, que

»
 »
 » p
 » c
 pou
 par
 déb
 » di
 » d'é
 » pay
 » ori
 » pér
 » tres
 » Div
 Missio
 rérien
 Pensyl
 avait p
 les plu
 vages
 sionnair
 mystere
 éveillés
 du Préc
 » mais
 » de la
 » m'attac
 » de la C

rien n'était plus inutile que de parler aux Groën-
landais de l'existence & des attributs de Dieu, ~~_____~~ Groënland.
pour les préparer à la doctrine de l'expiation
du péché. » Après six ans d'un travail infructueux,
pour faire entrer la Religion dans les esprits,
par la voie du raisonnement, ils s'aviserent de
débuter par la passion & la mort de Jesus. « C'est,
dit l'Historien Herrnhute, le plus sûr moyen
d'éclaircir l'esprit épais & grossier des Sauvages
payens. Presque tous les Missionnaires des Indes
orientales & occidentales, ont fait la même ex-
périence. On ne gagne rien auprès des idolâ-
tres, à leur représenter les perfections de la
Divinité, & les devoirs de la vertu, » dit un
Missionnaire Luthérien de l'Inde. Un Presby-
térien d'Ecosse, qui avait vécu long-temps en
Pensylvanie, dans la Nouvelle-Jersey, dit qu'il
avait passé bien des années, avant d'introduire
les plus simples notions de Dieu chez les Sau-
vages Américains; mais, qu'à l'exemple des Mis-
sionnaires voisins, s'étant hasardé à parler du
mystère de la Croix, tous les esprits s'étaient
éveillés de leur sommeil, au grand étonnement
du Prédicateur. « Ce réveil, dit-il, ne s'est ja-
mais manifesté, au bruit des vérités effrayantes
de la Religion; mais toutes les fois que je
m'attachais aux scènes pathétiques de la mort &
de la Croix du Sauveur, à son amour pour les

Groënland.

» hommes , à sa vie exemplaire & pleine de
 » bienfaisance , aux richesses de sa grace & de sa
 » miséricorde , j'ai senti , parmi mes Auditeurs ,
 » une vive agitation , qui passait de la com-
 » ponction du cœur à la lumière de l'esprit. »
 M. Crantz dit qu'il a observé les mêmes effets
 chez les Groënlandais. Les grandes questions de
 raisonnement laissent le cœur vide , & rem-
 plissent l'esprit d'une curiosité souvent funeste.
 On ne s'avise pas même d'apprendre le catéchisme
 aux Groënlandais par routine , parce que la ré-
 pugnance qu'ils ont pour tout exercice forcé de la
 mémoire , les éloignerait de la vérité. L'émula-
 tion du savoir , même en matière de Religion ,
 n'a pas encore troublé ni remué l'ignorance &
 l'incuriosité naturelle de ce Peuple. Il n'y a que
 les enfans qui , apprenant à lire , savent bien des
 choses par cœur. Mais les adultes se contentent de
 croire , sans réfléchir. Le sentiment leur tient lieu
 de connaissance. C'est par le cœur que la Foi vit
 en eux. Celui qui pleure sur sa misère , qui sou-
 pire pour la grace , est admis au baptême , avant
 celui qui fait & ne sent pas les vérités de la Re-
 ligion. Mais n'est-ce pas abuser à-la-fois de la ré-
 véléation & de la raison , que d'insinuer l'une dans
 l'esprit humain , à l'insu de l'autre ? L'enthousiasme ,
 inspiré par la séduction des sens , n'a qu'un moment ;
 la conviction intime est de tous les temps. Cent

Orateur
 succède
 leverait
 contre t
 ferait so
 pour M
 main de
 macérati
 donnée à
 le mener
 s'est man
 par les se
 c'est là sa
 entre dans
 de l'ouie
 bordonné
 surprend
 N'est-ce p
 saintes , u
 parler des
 l'existence
 procède da
 doxe. La
 seul , avan
 & l'autre n
 l'une met d
 établir en a
 inconvertis

Orateurs, de toutes les sectes du monde, qui se succéderaient dans un même Auditoire, le soulèveraient tou-à-tour, chacun pour la sienne, contre toutes les autres. Un peuple sauvage verserait son sang pour Amida, ou celui des autres pour Mahomet; si l'on venait lui mettre à la main des armes homicides, ou des instrumens de macération. Dieu veut régner par la raison. Il l'a donnée à l'homme pour son bonheur. Elle doit le mener par cette vie à l'autre. L'Être suprême s'est manifesté d'abord aux sens par la Nature, & par les sens à la raison. Les cieus sont ses témoins; c'est là sa grande révélation. La grace elle-même entre dans l'aine, par la route des sens. La Foi vient de l'ouïe : mais le témoignage de l'ouïe, est subordonné au jugement des autres sens. Qui n'en surprend qu'un seul, sera tôt ou tard démenti. N'est-ce pas même une profanation des vérités saintes, un renversement de l'esprit humain, de parler des merveilles d'un être, dont on laisse l'existence incertaine ? Ce n'est pas ainsi qu'on procède dans les écoles d'une Théologie Orthodoxe. La Philosophie elle-même parle de Dieu seul, avant que celle-ci divise son essence. L'une & l'autre ne supposent pas; elles prouvent : mais l'une met d'abord en question, ce que l'autre doit établir en assertion. On peut donc regarder comme inconvertis, des Chrétiens qui ne savent pas même

 Groënland.

Groënland.

s'il est un Dieu. Si jamais le Groënland tombait en d'autres mains que celles des Danois, combien le zèle religieux aurait à détruire d'erreurs, avant d'établir la première vérité ! Ne valait-il pas mieux laisser les Groënlandais dans les ténèbres & l'assoupissement d'une ignorance universelle, que de les réveiller avec le feu du Herrnhutisme, qui brûle sans éclairer ? Non, l'eau du baptême, que les Freres Moraves conferent, n'est pas propre à éteindre l'incendie du Fanatisme qu'ils allument dans les ames. Leur baptême ! S'ils ne le croient pas essentiel au salut, pourquoi vont-ils le porter chez tous les Sauvages des quatre parties du monde ? Ou s'ils le croient d'une nécessité indispensable, pourquoi ne baptisent-ils pas les enfans des inc convertis ? C'est pourtant leur méthode. Ils exigent le consentement des parens, pour baptiser un enfant. Mais que fait la promesse, ou le refus du pere, d'élever son enfant dans les dogmes des Herrnhutes ? L'une donne-t-elle, l'autre ôte-t-il, la grace qui sanctifie ? Telles sont les conséquences d'un prosélytisme aveugle, erroné, sans lumieres, sans science, qui prend la vocation de l'apostolat, ou dans le dégoût d'un métier obscur, ou dans l'envie de voyager, ou dans la présomption d'endoctriner, ou dans l'ambition de dominer sur les ames, & de faire du bruit & du mouvement au loin. Un Charpentier, en effet, qui va

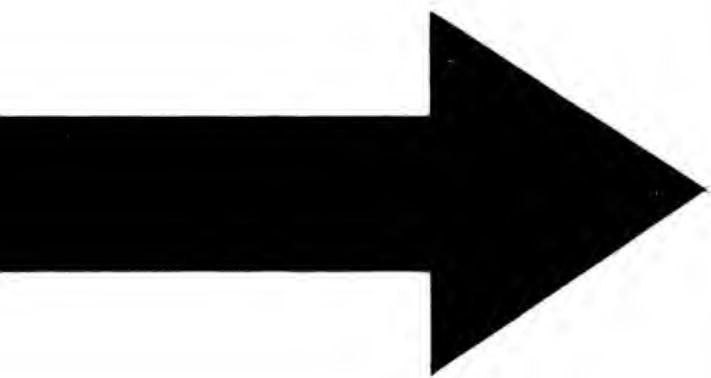
convert
être ani
inquiétu
passions
consider
multitud
société,
secouer u
à cherche
maltraités
dépendan
de nos ch
dépendan
du zèle re
ne pas ob
mander.

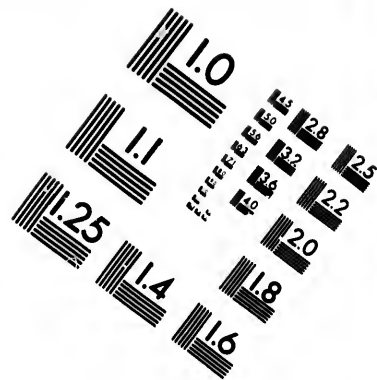
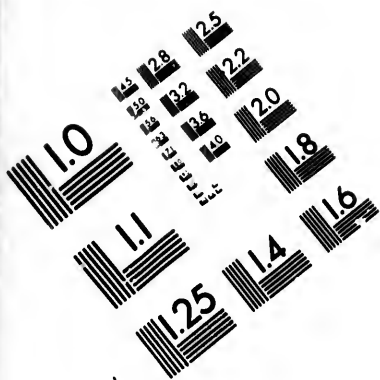
Ce qu'il
c'est que c
conférer le
d'un confes
crement, y
legere inst
» aient, dit
» fondamen
» qu'ils ent
» baptise. E
» gens âgés
» & mor-à-

convertir des Pêcheurs au Groënland, ne peut être animé que par une de ces passions & de ces inquiétudes secrettes du cœur humain. Mais ces passions sembleront, peut-être excusables, si l'on considère que la peine & l'avilissement, où la multitude est condamnée par les loix de sa société, peuvent exciter toutes les ames à secouer une injustice qu'elles sentent vive à chercher quelquefois chez les Sauvages le maltraités de la Nature, une égalité, ou une indépendance, que la fortune refuse dans la police de nos climats. Or rien ne provoque à cette indépendance naturelle, comme les sentimens outrés du zèle religieux. Tel homme est Chrétien pour ne pas obéir; & tel se fait Apôtre pour commander.

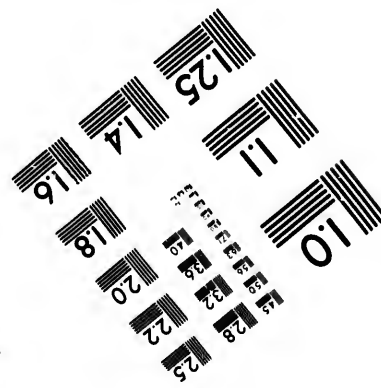
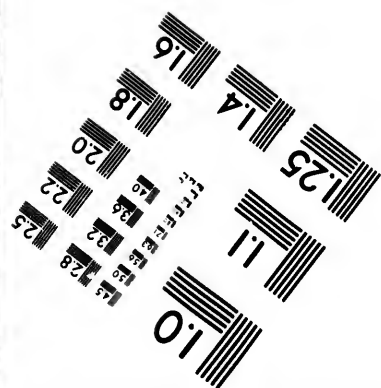
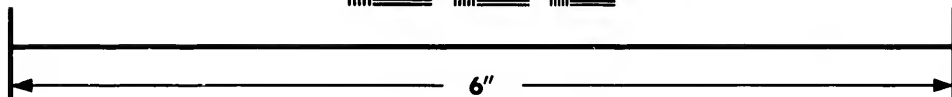
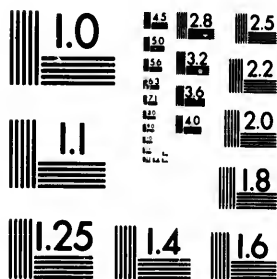
Ce qu'il y a de singulier chez les Herrnhutes, c'est que ces mêmes Apôtres, qui ne veulent pas conférer le baptême aux enfans, sans la formalité d'un consentement bien inutile à la vertu du sacrement, y admettent les adultes au prix d'une légère instruction. « Pourvu que ces Sauvages aient, dit M. Crantz, une idée claire des vérités fondamentales de la doctrine chrétienne, & qu'ils entendent le symbole de Luther, on les baptise. Encore n'exige-t-on pas, sur-tout des gens âgés, qu'ils sachent ce symbole par cœur, & mot-à-mot. . . Mais on a plus d'égard à la







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18 20 22 25
15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

01 02 03 04 05 06 07 08 09 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

Groënland.

» droiture de leur ame , qu'à la promptitude de
 » leur conception , à la fidélité de leur mémoire ,
 » ou à la flexibilité de leur langue. » La raison
 des Missionnaires , pour ne pas insister sur ces for-
 mulaires de doctrine , viennent peut-être , dit
 l'Historien , « de ce qu'ils ont vu avec douleur ,
 » même au milieu de la chrétienté , des années
 » se passer à apprendre par cœur , & à répéter
 » les catéchismes , sans qu'on en réusît davan-
 » tage à éclairer les esprits , & à épurer les cœurs. »
 Aussi ces instructions préliminaires qu'on exige
 des catéchumenes au Groënland , les conduisent
 au baptême en quatre semaines ; quoique tel
 Groënländais pourrait être des années entières ,
 avant de bien digérer cette préparation.

On baptise les catéchumenes plusieurs à-la-fois,
 en certains jours solennels. Le Missionnaire les
 exorcise par l'imposition des mains , & délivrant
 leurs ames de la puissance du Démon , il les
 réclame au nom du Christ. Mais n'est-ce pas l'his-
 toire de ce Possédé de l'Évangile , dont l'ame
 fut à peine délivrée d'un Démon , qu'aussi-tôt il y
 en entra sept autres pires que le premier ? En effet ,
 les Missionnaires Herrnhutes semblent ne retirer
 les Groënländais des ténèbres du Paganisme , que
 pour les infecter des erreurs du Luthéranisme.

Pour la communion , il faut , dit l'Auteur , non
 pas une connaissance spéculative , mais une con-

naissance
 une vie d
 pauvreté
 pour les c
 de l'ame
 sublimes à
 tout le m
 quentes in
 admis à vo
 ce moment
 peur de d
 souvent da
 des confère
 être admis
 le Missionn
 vance le go
 la soif des d
 Luthériens A
 à la réalité d
 l'Eucharistie.
 admettre un
 mais ne conf
 ils aiment n
 Christ , avec
 ne pouvoir jo
 rien de sang
 Impanation ?
 garder ? C'est

naissance pratique ou animée, qui consiste dans une vie de lumière, un profond sentiment de la pauvreté d'esprit, une faim & une soif intérieures pour les choses divines; en un mot, dans un état de l'ame qui rend les mystiques Herrnshutes sublimes à leurs yeux, & ridicules aux yeux de tout le monde. Quand on est préparé par de fréquentes instructions au grand mystere, on est admis à voir administrer la communion. Jusqu'à ce moment, on n'en est pas même témoin, de peur de donner accès à des réflexions inutiles, & souvent dangereuses. On prévient ces doutes par des conférences secrettes. Deux époux qui veulent être admis au *Souper du Seigneur*, vont trouver le Missionnaire & sa femme, qui préparent d'avance le goût de cette manne céleste, en irritant la soif des desirs qu'ils inspirent. On fait que les Luthériens Allemands n'ont jamais voulu renoncer à la réalité du pain & du vin, dans le mystere de l'Eucharistie. Leurs sens grossiers veulent bien admettre un miracle qu'ils n'apperçoivent pas, mais ne consentent point à perdre ce qu'ils voient. En effet, ils aiment mieux boire, à-la-fois, le sang du Christ, avec le vin de la consécration, que de ne pouvoir jouir que d'un bien surnaturel. Combien de sang humain a-t-on versé pour leur ôter l'impanation? Combien en-ont-ils perdu pour la garder? C'est dans cette erreur, que les Herrnshutes

Groënländ.

Groënland.

tes élèvent les Groënlandais. Le pain est un double appât entre leurs mains, pour amorcer les Sauvages. Ils prennent ces Pêcheurs du Nord, comme nos Pêcheurs attrapent le poisson. Mais le pain Eucharistique du Luthéranisme, est un poison pour les ames. Malheur aux Groënlandais qui en goûtent; ils sont enivrés d'un délire mortel. C'est bien alors qu'ils auraient besoin d'être réveillés de leur assoupissement, s'il est permis d'emprunter le langage des freres Moraves. Mais ceux-ci n'oublient rien pour les y entretenir jusqu'au tombeau.

Le meilleur moyen qu'ils aient imaginé, de bercer & d'endormir les ames dans le songe de leurs erreurs, est l'établissement des *Chœurs*. Leur motif est pourtant louable en apparence. « C'est », disent-ils, la déplorable expérience de la corruption générale des hommes, soit qu'ils vivent dans des pays froids ou chauds, en nation policées, ou en peuplades sauvages; c'est la corruption mutuelle des deux sexes, qui a engagé les Freres de l'*Unité*, à les séparer... » Le Groënlandais, dit M. Crantz, malgré leur réserve ou leur froideur extérieure, ne sont pas exemptés de cette dépravation naturelle; on croyait même qu'il serait impossible de les en corriger. Mais depuis que les filles, n'étant pas fort heureuses avec des maris qui les épousaient par force, ont consenti à vivre ensemble à part, les jeunes

garçons
ou band
à l'imitati
Elle les
pour cha
les nourri
leurs enfans
fait chant
maternelle
maniere d
à la Relig
Ceux-ci
sent du se
garçons &
part chaq
es jours. L
es plus gr
l'école, se
nfans Chr
en leur don
oire de la p
Groënlandai
en lui a pré
tient le n
travailler che
arpon. En é
la chasse.
nfans appren

garçons ont suivi leur exemple ; & ces classes , ou bandes , se sont multipliées par le penchant à l'imitation. La Religion préside à ces séparations. Elle les entretient par des instructions. Il y en a pour chaque classe. Le Dimanche , on assemble les nourrices qui viennent à l'instruction , avec leurs enfans à la mamelle. Le Missionnaire leur fait chanter des Cantiques relatifs à leur fonction maternelle , & leur donne quelques leçons sur la maniere d'élever ou de préparer leurs nourrissons à la Religion.

Groënland.

Ceux-ci , parvenus à l'âge de quatre ans , passent du sevrage à la classe de l'Enfance. Les garçons & les filles séparés , ont leur instruction à part chaque Dimanche , & le catéchisme tous les jours. Les plus jeunes apprennent à lire , & les plus grands à écrire. Leurs premiers livres d'école , sont les vies édifiantes de quelques enfans Chrétiens. Quand ils sont plus avancés , on leur donne le catéchisme de Luther , & l'histoire de la passion du Sauveur. Comme la langue Groënlandaise n'a point de caractères particuliers , on lui a prêté ceux de la langue Latine. L'école se tient le matin. L'après-midi , les enfans vont travailler chez leurs parens , manier la rame & le harpon. En été , les écoles se ferment , pour la pêche & la chasse. Malgré ces longues vacances , les enfans apprennent assez bien à lire , quelques-uns

Groënland.

dans un seul hiver; d'autres sans étude, savent par cœur tous les élémens & les prieres de la Religion, à force de les entendre réciter. Mais tous s'instruisent & s'élèvent sans aucune voie de contrainte & de rigueur, par les caresses, l'exemple & l'émulation.

A douze ans, on fait monter les enfans à la grande classe, garçons ou filles, mais toujours séparément. Les garçons vont manger chez leurs parens; mais les filles vont chercher leurs vivres & reviennent manger ensemble. Tout est bien jusqu'alors. Le bas-âge & l'adolescence ont besoin de guides; & la direction des Herrnhutes, ne peut qu'être utile, pourvu qu'elle soit bien entendue. Mais quand la raison a pris ses forces, il semble qu'ils devraient rendre l'homme à sa liberté naturelle, ou du moins à l'autorité paternelle, qui est la première & la plus légitime; parce qu'elle est établie sur les cœurs de ses bienfaits. Cependant les Freres Moraves semblent vouloir ici prendre la place des peres, du moins à l'égard des enfans qui n'en ont pas.

A l'âge de vingt ans, on songe au mariage. Chacun est libre de se choisir une femme. Mais quand un jeune homme ne paraît pas avoir fait de choix, ses parens lui proposent un parti; si ce n'est eux, ce sont les Missionnaires. On a dit M. Cr difent-ils, assez de confiance en leur zèle, pour

recevoir
donc à
vœux. C
contrain
mais, si
les Frere
nuptiale.
consulte
moins de
du pays.
on n'insis
interdites
raient po
entre les
l'espérance
amant; on
gamie est
quoiqu'il n
munion de
peuplade u
sous préte
être un sec
qui ferait
n'admet pa
femme qui
de son mar
dit M. Cr
nisme, qui

recevoir une épouse de leurs mains. Ils demandent donc à un jeune homme quel est l'objet de ses vœux. On approuve son choix, dès qu'il n'est pas contraire au bonheur & au salut de son ame; mais, si la Religion de l'époux devait en souffrir, les Freres ne lui donneraient pas la bénédiction nuptiale. Quand l'homme s'est expliqué, l'on consulte la fille. Elle refuse d'abord, mais avec moins de simagrées que ne le veut l'ancien usage du pays. Cependant si le refus est bien formel, on n'insiste plus, parce que les voies de force sont interdites, & que celles d'insinuation ne réussiraient point. On ne permet point le mariage entre les Chrétiens & les Payens, même dans l'espérance de faire un dévot Chrétien, d'un tendre amant; on y a trop souvent été trompé. La polygamie est défendue, & le divorce n'est pas permis, quoiqu'il ne soit pas sans exemple dans la communion de Luther. On ne reçoit pas même à la peuplade un Groënlandais qui a quitté sa femme, sous prétexte de se convertir: ce serait peut-être un secret amour pour une fille Chrétienne, qui ferait abandonner une femme payenne. On n'admet pas non plus, au petit bercail, une femme qui s'y réfugie, sans le consentement de son mari sauvage. Les Herrnhutes abhorrent, dit M. Crantz, cette propagation du Christianisme, qui se fait par des vues purement char-

Groënland.

Groënland.

nelles. S'il se peuplait de tous les maris ou les femmes, mécontents de leur union, que de baptêmes se feraient aux dépens du mariage ; le bien de la Religion veut que les sacremens soient d'accord. C'est pour cela sans doute que, dans l'Eglise Luthérienne, les Prêtres sont mariés, comme les simples fidèles. Si les Freres Moraves soignent ainsi les ames au Groënland, ils n'ont pas moins d'attention à la santé du corps.

Dès qu'il y a des malades, ils leur procurent des médecines ; ils se chargent même de les faire. Ce remède, qu'ils ont introduit, est très-utile, disent-ils, dans un pays froid, où les maladies viennent d'abondance de sang. Après les fonctions de Médecin, ils vaquent à l'une des plus utiles dans leur ministère, celle d'assister les mourans, & d'enterrer les morts. Ils mettent les corps dans une biere ; elle est couverte d'un drap blanc, où sont écrits, en rubans rouges, un texte de l'Ecriture, ou des vers de quelque hymne. Les funérailles ne sont plus accompagnées & suivies de tant de pleurs & de lamentations si longues, depuis que l'espérance de la résurrection a soulagé les mourans & consolé les vivans.

[Enfin l'ouvrage de M. Crantz est terminé par une récapitulation dont voici le sommaire. Depuis 1739, jusqu'en 1762, les Herrnhutes ont bap-

tité

tité (s)
cens
mont
soixan
tion
tenfels
& tres
dans u
mais c'
le nom
ment,
« Je fai
» regard
» Christ
» vages
» raison
» leur pr
» grand
» brutes
» sont des
» mourra
» plutôt
» étonnen
» Sauvage
» hommes
» autres r
» N'est-ce
» C'est la
Tome

tifié sept cens Groënländais. Il en est mort deux cens cinquante. Ce qui reste à *New Herrhut*, monte à quatre cens vingt-un baptisés, dont cent soixante-quatorze communiants. Cette Congrégation a de plus trente-neuf catéchumènes. *Lichtenfels* a cent baptisés, trente-huit catéchumènes, & trente inconvertis. C'est peu, dit M. Crantz, dans une Nation qui peut avoir dix mille ames; mais c'est beaucoup eu égard à notre siècle, où le nombre des Mécréans augmente considérablement, & celui des Payens ne diminue gueres.

« Je fais bien, dit ce pieux Historien, qu'on ne regarde pas comme une acquisition pour le Christianisme, la conversion de quelques Sauvages stupides, qui ont à peine une lueur de raison, & qui n'entendent rien de ce qu'on leur prêche. Mais le miracle n'en est que plus grand, lorsqu'on considère que ces espèces de brutes qui se soumettent au joug de l'Évangile, sont des hommes d'un caractère si indocile, qu'ils mourraient de faim, ou se donneraient la mort, plutôt que de fléchir devant un homme. Quel étonnement ne doit-ce pas être, de voir ces Sauvages farouches se laisser guider par des hommes qu'ils regardaient d'abord, & que les autres regardent encore comme des barbares!


« N'est-ce pas une merveille visible de la grâce? C'est la toute puissance de la Croix qui pénètre

658 HISTOIRE GÉNÉRALE, &c.

~~Greenland.~~ » les cœurs, qui brise les rochers. » M. Crantz finit son livre, comme beaucoup d'Orateurs Chrétiens commencent un Sermon. Il applique aux Freres Moraves un texte, que les Jésuites ont mis cent fois à la tête du Panégyrique de l'Apôtre des Indes & du Japon. *C'est l'ouvrage du Seigneur ; & nos yeux ne se lassent point de l'admirer.*

FIN DU LIVRE CINQUIEME
& du dix-huitieme Volume.

DE
C
LIVRE
CHAP
& co
Russ
CHAP.
Kamf
CHAP.
Vocabul
& des
Dialecte
Dialectes
LIVRE



T A B L E

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

LIVRE IV. <i>Kamschatka</i> ,	Page 1
CHAPITRE TROISIEME. <i>Découverte & conquête du Kamschatka par les Russes. Leur Commerce avec ce Pays</i> ,	Ibid.
CHAP. IV. <i>Pays & Peuples voisins du Kamschatka</i> ,	32
CHAP. V. <i>Koriaques</i> ,	56
<i>Vocabulaire de la Langue du Kamschatka</i> ,	
<i>& des Isles Kouriles</i> ,	78
<i>Dialectes des Koriaques</i> ,	83
<i>Dialectes des Kouriles</i> ,	88
LIVRE V. <i>Groënland</i> ,	105

660 TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER. <i>Glaces. Climat.</i> <i>Minéraux. Végétaux,</i>	105
CHAP. II. <i>Bêtes, Oiseaux & Poissons,</i>	191
CHAP. III. <i>Habitans du Groënland,</i>	254
CHAP. IV. <i>Annales, ou Histoire civile</i> <i>du Groënland,</i>	396
CHAP. V. <i>Premiers Etablissmens Da-</i> <i>nois dans le Groënland,</i>	421
CHAP. VI. <i>Etablissmens du Groënland,</i> <i>depuis l'année 1733, jusqu'à l'an</i> <i>1740,</i>	466

Fin de la Table des Chapitres.

ES.

Clintat.

105

issons ;

191

d, 254

re civile

396

ens Da-

421

önland,

t'à l'an

466

itres.



